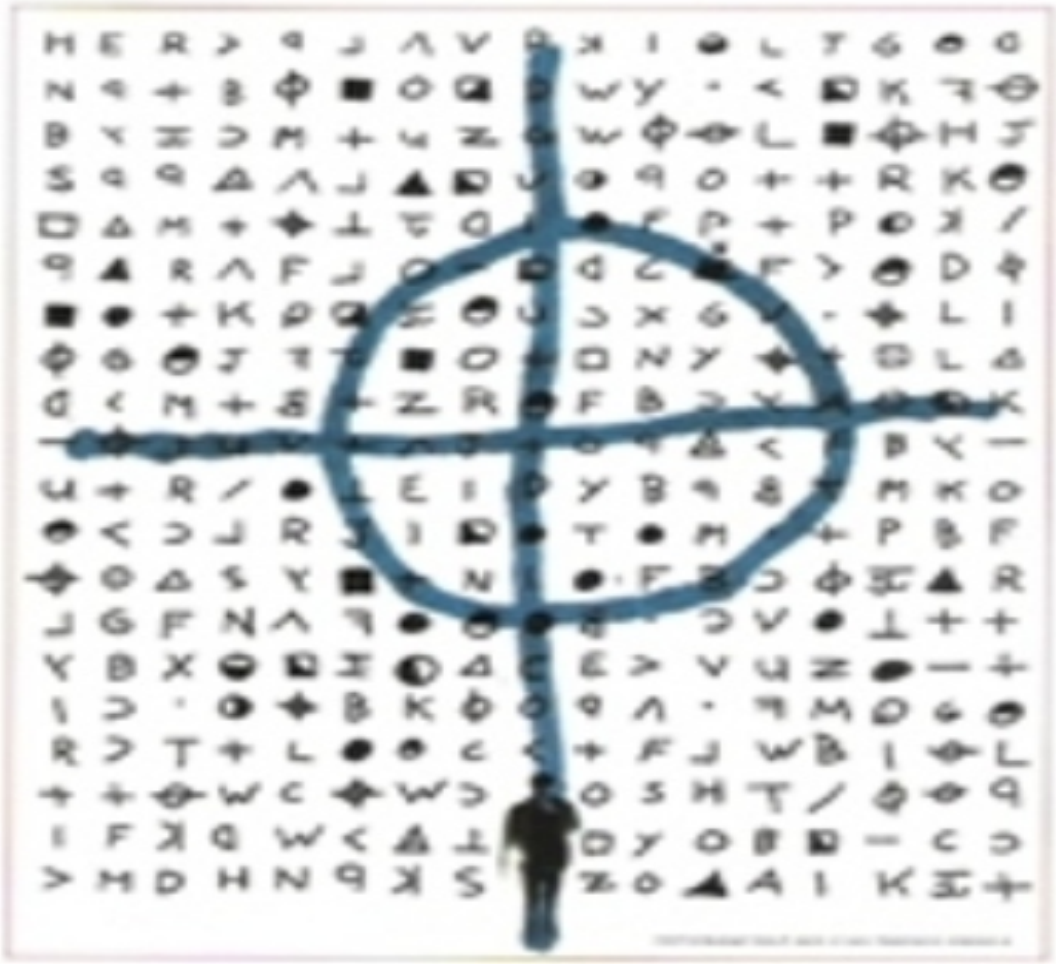
ROBERT GRAYSMITH

ZODIAC

UNE SÉRIE DE MEURTRES TERRORISE LA CALIFORNIE.
UN SEUL HOMME LES REVENDIQUE.



éditions du
ROCHER

ROBERT GRAYSMITH

ZODIAC

Traduit de l'américain
par Emmanuel Scavée

Éditions du
ROCHER

Titre original : *Zodiac Unmasked*

Édition originale : Berkley Book, 2002,2007.
Tous droits de traduction, de reproduction et d’adaptation réservés pour tous pays.

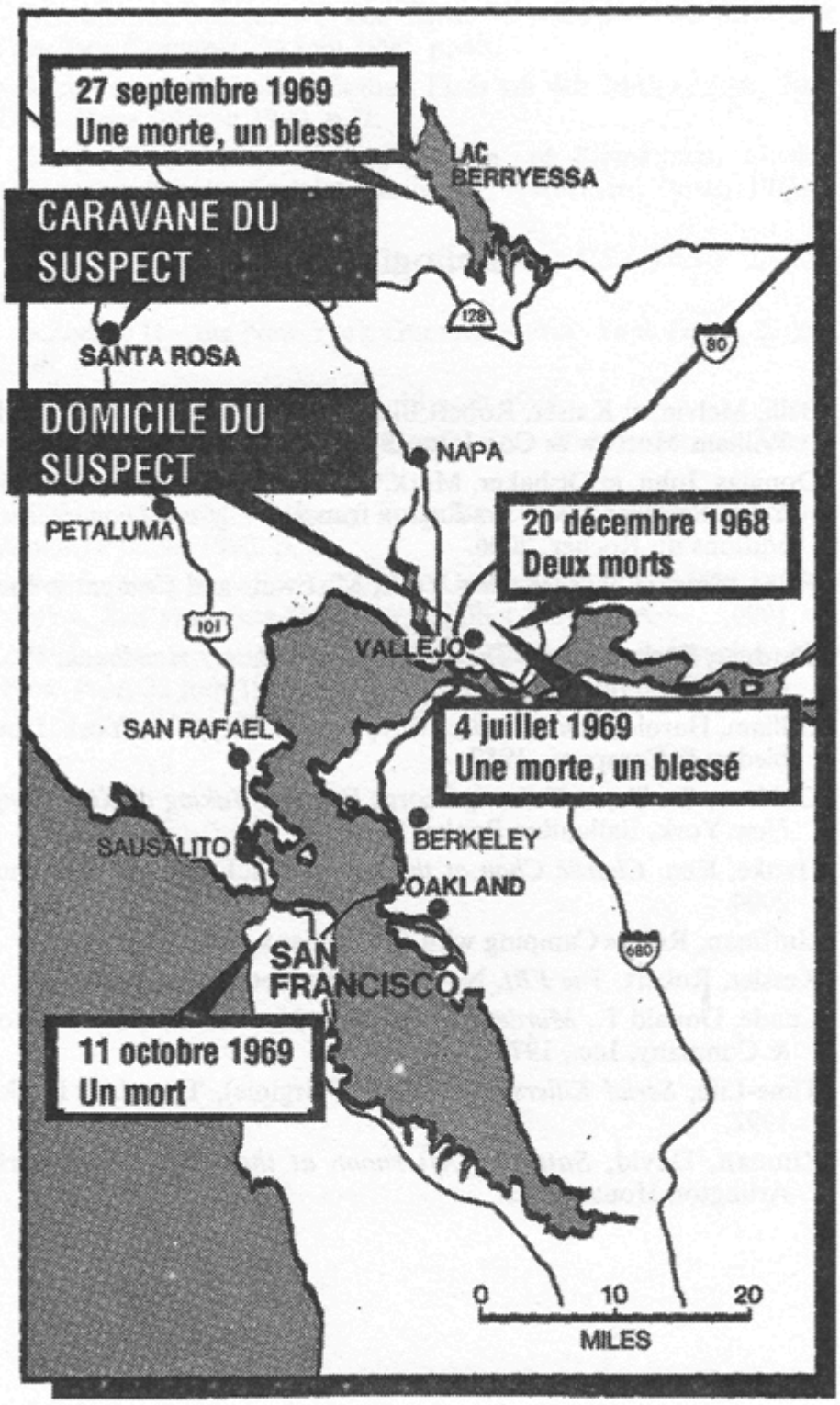
© Robert Graysmith, 2002, 2007.

© Éditions du Rocher, 2007.

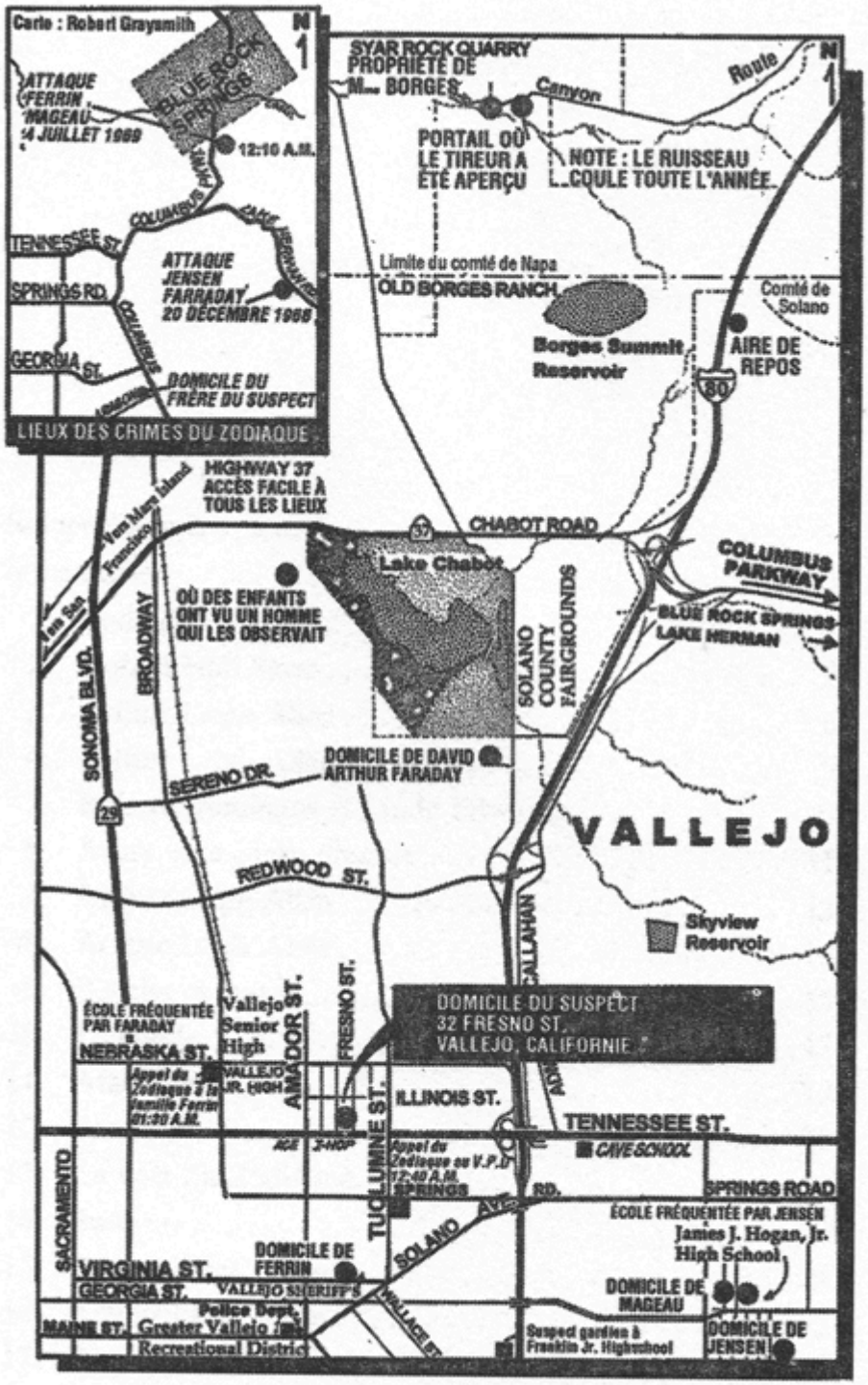
ISBN 978-2-268-06064-4

Num : Herb et Alv – juillet 2014

À Jane



Carte : Robert Graysmith



Carte de Vallejo montrant la proximité du principal suspect avec les victimes, les témoins et les lieux des crimes

Remerciements

L’ensemble du matériel présenté dans ce livre provient d’archives officielles ou d’entretiens que j’ai pu avoir durant la trentaine d’années qu’ont duré mes recherches sur le Zodiaque. Du fond du cœur, j’exprime tous mes remerciements aux inspecteurs Dave Toschi et George Bawart, ainsi qu’à l’équipe qui s’est chargée de la production de cet ouvrage : Gary Mailman, Liz Perl, Hillary Schupf, Heather Conner, Jill Boltin, Pauline Neuwirth, Esther Strauss et tout particulièrement la responsable éditoriale Natalee Rosenstein.

Introduction

Le visage démasqué du Zodiaque est apparu pour la première fois aux enquêteurs par une journée torride d'été, dans un reflet sur le cadran d'une montre. Dans leur bureau exigu, les inspecteurs examinaient avec effroi la luxueuse pièce d'horlogerie que leur principal suspect portait au poignet. Un objet aussi anodin ne devrait pas susciter la crainte… et pourtant, c'était bien le cas. Il leur avait fallu près de trois ans pour passer au crible 2 500 suspects et n'en retenir finalement qu'une poignée, dont un dénommé Starr. Ils voyaient à présent la large face souriante de Starr qui se réfléchissait sur le verre de sa montre et ils savaient. La montre avait servi de catalyseur aux meurtres. Son sobre cadran noir et blanc avait inspiré un règne de terreur sans précédent. Elle avait fourni au tueur son symbole, une croix inscrite dans un cercle, comme le viseur d'un fusil, et son nom : Zodiac.

Après Jack l'Éventreur et avant le Fils de Sam, il n'est qu'un seul meurtrier qui rivalise avec eux par la peur qu'il a pu engendrer : le mystérieux et insaisissable Zodiaque. Depuis 1968, le tueur masqué avait terrorisé la baie de San Francisco par une série de crimes commis de sang-froid. Il dissimulait ses traits sous une cagoule noire d'exécuteur qu'il avait lui-même confectionnée et marquée de son symbole. Dans ses lettres narquoises adressées à la presse, le Zodiaque imaginait des codes astucieux dans lesquels il avait celé des indices sur son identité. « C'est le Zodiaque qui parle », écrivait-il toujours pour commencer. « Au fait, avez-vous percé le dernier message codé que je vous ai envoyé ? Mon nom est… » Ses cryptogrammes laissaient perplexes les meilleurs experts en déchiffrement du FBI, de la CIA et de la NSA.

Pour frapper l'opinion publique, le Zodiaque employait volontiers un vocabulaire obscur et glissait des fautes intentionnelles dans certains mots. Il lui arrivait, par distraction, d'orthographier correctement un de ces mots dans une même lettre. Il malmenait la ponctuation et la grammaire, tout en

maîtrisant des subtilités grammaticales comme l'utilisation de *shall* et *will*. « Je n'annoncerai plus à personne quand je commettrai mes meurtres », écrivait-il au feutre bleu en novembre 1969. « Ils auront l'air de crimes commis par de simples voleurs, d'actes de colère, et de quelques faux accidents, etc. Les policiers ne m'attraperont jamais parce que je suis bien trop rusé pour eux. » Rusé, le Zodiaque l'était. Il mettait de la colle sur le bout de ses doigts pour ne pas laisser d'empreintes digitales et il changeait d'arme à chaque agression. Il avait notamment un fusil qui projetait un faisceau de lumière pour abattre ses victimes de nuit, des bombes électroniques qu'il fabriquait dans sa cave (dans le but de massacrer des écoliers), un couteau artisanal dans un fourreau décoré par ses soins et des armes à feu de tous calibres. Tout le monde avait peur. Des avions survolaient les cars scolaires avec des hommes en armes, à la suite d'une lettre du Zodiaque qui menaçait de « descendre les gosses quand ils en sortent ». À chacun de ses coups de téléphone chuchotés, à chacun de ses messages codés, à chaque lambeau de tissu ensanglanté qu'il envoyait au *San Francisco Chronicle*, où je travaillais comme cartooniste politique, la volonté de le démasquer grandissait en moi.

Si le Zodiaque était aussi captivant pour l'imagination, ce n'était pas seulement à cause de tous ces indices qu'il donnait quant à sa véritable identité, mais aussi parce qu'il échappait toujours de justesse aux enquêteurs. Comment oublier le combiné de téléphone, retrouvé moite de sueur, qui balançait encore au bout de son cordon, quelques instants après que le tueur eut crânement appelé le quartier général de la police depuis une cabine située à peine quatre rues plus loin ? Quand il venait de commettre un crime, il ne résistait pas à la tentation d'en tirer une jubilation cruelle en téléphonant aux proches de ses victimes, qui l'entendaient respirer sans dire un mot, comme s'il s'apprêtait à donner son nom.

Quelle que soit son identité, on savait que le Zodiaque avait de multiples facettes : cryptographe, criminologue, chimiste, artiste, ingénieur, fabricant de bombes, poète, spécialiste des armes, passé maître dans le maniement de la corde, du fusil et du couteau. La tension montait à mesure que le Zodiaque, dans sa soif de sang inextinguible, faisait allusion à d'autres meurtres encore à découvrir. Avait-il commis par le passé une erreur qui permettrait de l'identifier ? « Ils ne trouvent que les plus faciles, écrivait-il. Il y en a plein d'autres. » Peut-être le Zodiaque faisait-il référence au meurtre d'une étudiante de Riverside, en Californie, le 30 octobre 1966. Il

avait tendance à frapper ou à envoyer ses messages les jours fériés : Quatre Juillet, Thanksgiving, Columbus Day, Noël, Halloween et Labour Day. En Californie du Sud, un double meurtre commis sur une plage le lundi de Pentecôte, férié dans les îles Vierges, pourrait, s'il en était l'auteur, trouver un écho dans le crime perpétré six ans plus tard contre deux personnes, poignardées au bord d'un lac. Divers éléments rattachaient le Zodiaque aux îles Vierges, comme d'ailleurs une de ses victimes.

Malgré sa vive intelligence, le Zodiaque n'était pas un esprit très original : il avait construit son image et sa méthode en s'inspirant d'une montre, de films, de bandes dessinées et d'une nouvelle. Son mode opératoire (MO) avait déjà été exposé dans les pages de ses romans d'aventures favoris. Obsédé par l'idée de chasser des êtres humains comme des animaux, le Zodiaque traquait les jeunes couples « parce que l'homme est le plus dangereux de tous les gibiers ». Il frappait de préférence le week-end, à la tombée du jour ou après le coucher du soleil, par les nuits de pleine ou de nouvelle lune. Il s'enveloppait d'un voile de mystère teinté d'astrologie (encore qu'il puisse s'agir d'une fausse piste) et dressait apparemment son propre horoscope pour choisir le moment de ses crimes. À moins qu'il n'ait été qu'un « lunatique », influencé par les phases de la lune comme pouvaient l'être les marées ?

Presque tous les homicides qui lui ont été attribués concernaient des étudiants tués dans leur voiture ou juste à côté, non loin de lieux bordés d'eau ou dont le nom évoquait l'eau. C'était un thème toujours présent dans ses crimes : peut-être le tueur était-il un nageur, un marin ou un loueur de bateaux. Quoi qu'il en soit, il connaissait intimement Vallejo, ville portuaire où a commencé la série des meurtres commis en Californie du Nord. J'étais convaincu que le Zodiaque y résidait depuis longtemps et connaissait ses victimes. À mon sens, il avait dû passer un certain temps à suivre deux d'entre elles, une en particulier.

Depuis les années 1960 jusque dans les années 1990, le Zodiaque était toujours là. Il n'était pas parti sévir ailleurs. Son ego surdimensionné et ses méthodes aisément identifiables l'auraient aussitôt fait reconnaître. Il comptait bien jouer sa « partie d'échecs en extérieur » jusqu'à la mort et sur son terrain. Les victimes survivantes et les témoins horrifiés se cachaient. Les policiers eux-mêmes avaient peur. Ils savaient dans leur for intérieur qu'on ne pouvait se défendre contre ce tueur compulsif, qui frappait au hasard. Certains témoins visuels n'avaient jamais été entendus par la police

ou rappelés pour leur montrer des photos de suspects. Je ne les ai retrouvés que plusieurs décennies plus tard. L'un avait vu le Zodiaque à visage démasqué et aurait pu l'identifier. D'autres ne l'avaient aperçu que dans l'obscurité, de loin, ou coiffé de sa cagoule. Ces témoins disposaient d'informations importantes et inexploitées. Le principal suspect avait un langage corporel bien à lui et, spontanément, tous les témoins évoquaient la façon que le Zodiaque avait d'avancer pesamment « comme un ours », sa démarche « gauche » et « pas très agile ».

Je m'attarderai longuement dans ce livre sur les deux films qui ont influencé le costume et le MO du Zodiaque, ainsi que sur la nouvelle qui l'obsédait. Si la culture populaire et l'apparence d'une montre ont nourri son imagination, il a lui-même fait des émules et inspiré non pas un, mais trois imitateurs : à New York, à Vallejo et au Japon. J'ai entrepris d'écrire cet ouvrage en 1986, avec pour objectif d'aller jusqu'au bout de l'histoire effroyable du Zodiaque : je me suis servi du dossier complet du FBI sur le Zodiaque, des dossiers confidentiels de la police et de l'administration, des mémos internes des services judiciaires, des rapports de psychologues et d'agents de probation, des entretiens que des psychiatres ont eus avec le principal suspect, des tests au détecteur de mensonges, d'articles de journaux jamais publiés, de notes que des reporters n'ont pas utilisées et de séquences d'interviews télévisées coupées au montage. J'ai essayé de dresser un inventaire aussi précis que possible de trente années de recherches.

Et surtout, dans ce livre, figurent *toutes* les lettres et enveloppes envoyées par le Zodiaque qui n'avaient jamais été reproduites auparavant. Je cite aussi des lettres d'imitateurs et des courriers anonymes que j'ai reçus et qui pourraient m'avoir été adressés par le Zodiaque. Une expérience d'écriture automatique sous hypnose à laquelle s'est soumise la belle-sœur de Starr indique qu'elle l'a vu tenir en main des cryptogrammes du Zodiaque avant leur parution dans la presse. Bien avant que le tueur ne fasse parler de lui, dans des fanfaronnades dont il était coutumier, Starr avait évoqué devant des amis l'idée de traquer des couples avec un fusil projetant un faisceau de lumière, d'envoyer des lettres pour narguer la police et de se donner le nom de Zodiaque. Pour citer un enquêteur : « Si cette histoire est vraie, c'est presque certainement lui, le Zodiaque. » Des entretiens que j'ai eus voici près de trente ans avec des policiers et des

témoins prennent une signification nouvelle à la lumière de centaines de faits que je présente ici et qui n'avaient jamais été publiés auparavant.

La longue fascination exercée par l'affaire, son mystère, ses tragédies et ses deuils ont brisé des ménages, ruiné des carrières et sapé la santé d'un brillant reporter. L'histoire du Zodiaque commence par une obsession, mais elle s'achève sur une frustration. Les policiers ont été maintes fois tenus en échec. Le plus insaisissable tueur de l'histoire, version moderne et cérébrale d'un Jack l'Éventreur, allait-il leur échapper ? Ou les inspecteurs chargés du dossier et les détectives amateurs du monde entier finiraient-ils par découvrir le secret ultime du Zodiaque ? Toute la question était de savoir si la police pourrait jamais prouver que son principal suspect, un individu brillant au physique imposant, était bel et bien le coupable. Les meurtres du Zodiaque avaient été commis dans différents comtés et, en raison de rivalités entre les services de police (c'était l'affaire du siècle), chaque département gardait par-devers soi des informations vitales. En outre, les sadiques sexuels comme le Zodiaque (qui tirent un plaisir de la souffrance qu'ils infligent) font souvent montre d'une incroyable habileté à dissimuler leur identité.

Nous entreprendrons de démasquer le Zodiaque en commençant par un Quatre Juillet{1} étouffant et nous conclurons par un autre, mortel. Entre ces deux fêtes nationales, nous découvrirons des meurtres insoupçonnés, un homme solitaire dans ses appartements souterrains, et un mystérieux personnage qui pourrait avoir été complice du Zodiaque.

Tout a débuté avec une montre. Dans ce bureau suffocant, par cette journée d'été où les flics se répétaient, comme s'ils cherchaient à se convaincre eux-mêmes : « Ce n'est qu'une montre. » Mais ils étaient quand même effrayés. Cette montre était du genre à peupler leurs cauchemars.

Robert Graysmith
San Francisco, juillet 2001.

1

Zodiaque

Dimanche 4 juillet 1971

Le visage de Starr était partout. Dans le showroom illuminé, sa face ronde se reflétait sur le cuivre du compas, sur les flancs vernis du chris-craft, sur le sol sombre impeccablement ciré, sur l'accastillage en laiton tout autour de lui, reproduite en une centaine d'exemplaires par la surface polie des roulements d'arbres d'hélice. L'immense vitrine lui renvoyait l'image grandeur nature de sa silhouette massive. Finalement, le showroom a fermé. On a éteint les lumières et Robert Hall Starr est parti. Il s'est dirigé d'un pas pesant vers le parking. Son ombre immense se découpait dans la nuit d'été. Tout en marchant, il cherchait d'une main la clé d'une de ses nombreuses voitures. Un cliquetis au fond de sa poche trahissait la présence d'autres clés avec lesquelles il pouvait ouvrir bien des voitures qui ne lui appartenaient pas.

Au fond du parking, Starr apparaissait comme une forme vague – perceptible un instant dans la lumière du plafonnier de la Volvo. Il se glissa derrière le volant, mit le contact et se faufila habilement dans le trafic. Peu de temps après, il parvenait à Vallejo, une petite ville comme il y en avait tant d'autres en Californie, baignant dans la chaleur suffocante de la nuit estivale, bordée par les squelettes noirs des grues et les silhouettes trapues des vaisseaux et des entrepôts. La masse sombre de Mare Island surplombait le détroit et des voiliers flottaient comme des traînées huileuses sur la baie de San Pablo. Les feux d'artifice éclairaient brièvement le ciel. Les pétards crépitaient comme des tirs de mitrailleuse. L'odeur de poudre saturait l'air. San Francisco se trouvait à une cinquantaine de kilomètres, Oakland à une trentaine, et au nord s'étendaient les vallées fertiles du Wine Country sur les comtés de Napa et de Sonoma.

Vallejo était l'endroit rêvé pour un homme qui disposait de tant de véhicules. L'Interstate 80, la plus grande route traversant le pays d'une côte à l'autre, coupait les faubourgs en deux portions égales. Les routes California 29 et 37 et l'Interstate 680 s'insinuaient comme des veines jusqu'au cœur de la ville. Vallejo occupait une position stratégique entre San Francisco et la capitale de l'État – là où le fleuve venu de Sacramento rejoint la baie, là où l'eau salée accueille l'eau douce. Un profond chenal permet aux navires de mer de regagner les ports fluviaux de Sacramento River et de San Joaquin River. Bordée d'eau de trois côtés, Vallejo était une ville de marins : une ville faite pour le Zodiaque, ce tueur obsédé par l'eau, qui maniait aussi bien le couteau que le fusil ou la corde.

Starr s'arrêta à hauteur d'une maison en stuc de couleur marron, du côté est de Fresno Street. L'habitation basse était couverte d'un toit de bardeaux aux contours délimités par des tuiles de terre cuite, d'où montait à l'arrière une modeste cheminée. À gauche du perron, un portique abritait une porte à panneaux traditionnelle. Dans le rectangle de lumière que projetait une large fenêtre sur le gazon roussi par le soleil, l'ombre mince d'une femme s'étirait sur une longueur grotesque. Bernice observait son fils d'un œil sombre. Lui-même se tenait souvent à cette fenêtre vénitienne, des heures durant, sans bouger.

Voici des années, il avait été un bel athlète, espoir olympique, ancien maître nageur à la piscine The Plunge. À présent, l'embonpoint avait fait enfler son visage autrefois fin et bronzé par d'innombrables journées passées à naviguer et nager. Ses cheveux clairs, qui tiraient sur le roux en été, s'étaient raréfiés et une panse rebondie débordait sous son torse athlétique. Bernice considérait cette corpulence de plus en plus notable comme une abomination. Bientôt, il serait presque méconnaissable. C'était une femme de haute taille, presque aussi grande que son fils. Starr, si robuste et vigoureux du temps de sa jeunesse, était visiblement amoindri. Ses yeux de chasseur avaient perdu leur éclat. Ses pieds plats et sa blessure à la jambe rendaient presque toute activité difficile, hormis la natation et le trampoline. Les heures de désœuvrement passées à engloutir des litres de bière Coors avaient laissé des traces. Il lui arrivait fréquemment de s'arrêter avec sa voiture en pleine campagne, les jambes appuyées sur le tableau de bord, jusqu'à ce que les crampes l'empêchent de rester assis plus longtemps à boire et regarder autour de lui. Ses violents emportements terrifiaient Bernice. Les querelles entre la mère et le fils avaient toujours été âpres,

mais depuis la mort du père, en mars dernier, la virulence de leurs altercations autour du repas du soir n'avait fait que croître. Elle observait souvent son fils lorsqu'il se penchait sur le coffre ouvert de sa voiture pour en fixer intensément le contenu. De petits yeux lui renvoyaient son regard. « Maudits écureuils », pensait-elle.

À ses moments perdus, Starr, chasseur habile et silencieux, natif du Sagittaire, traquait les écureuils avec un arc et des flèches. Parfois, il se servait d'un calibre 22 et, en d'autres occasions, il plaçait des pièges. Les animaux qu'il prenait vivants avaient beaucoup de succès auprès des enfants du voisinage. Le week-end, les gamins l'encerclaient joyeusement, tournant autour de lui sur leurs vélos. Malgré les mises en garde de leurs parents, ils se précipitaient pour voir l'« Homme aux écureuils ». Ils adoraient donner des cacahuètes à ses petits compagnons.

Starr referma le coffre d'un geste brusque et s'avança vers la maison par le côté nord-est. Il longea péniblement une allée de garage où une Mercedes blanche luisait d'un éclat brillant. Derrière, on distinguait la masse plus sombre d'un garage séparé à deux portes. Le voile noir d'un lierre enveloppait la clôture.

Alertée par le grincement de la porte latérale, Bernice s'empressa de préparer le dîner. Starr arrivait avec des écureuils qui s'accrochaient en couinant à ses larges épaules de nageur. Toujours vêtu de sa pelisse de fourrure vivante, il jeta un regard dédaigneux en direction du dos de sa mère et descendit dans la pièce qu'il s'était aménagée à la cave. Bernice redoutait plus que tout ce que son fils gardait dans cette cave. Là, dans cette tombe sinistre, quelque chose cliquetait, quelque chose qu'il avait un jour appelé sa « machine de mort ».

Près de deux ans s'étaient écoulés depuis que le Zodiaque avait tué un chauffeur de taxi à San Francisco : c'était plus qu'il avait jamais attendu pour sévir à nouveau après avoir abattu ou poignardé les autres. Mais pendant tout ce temps, les inspecteurs Bill Armstrong et Dave Toschi, de la police criminelle, n'avaient pas oublié le tueur qui les narguait. À vingt-neuf minutes de route du ménage irascible que formaient la mère et le fils à Fresno Street, passé les vasières désertes d'Emeryville, juste après le pont de Bay Bridge, ils poursuivaient leur travail au palais de justice. Plus bas dans la rue, le néon rouge de l'enseigne « OK Bail Bonds{2} » clignotait

vingt-quatre heures sur vingt-quatre. « Le Zodiaque nous a lancé un défi, rappelait l'inspecteur Toschi. Il a dit "je suis meilleur que vous", "plus malin que vous", "attrapez-moi si vous pouvez". C'est exactement ce qu'on a l'intention de faire. »

Alors que le Zodiaque terrorisait la région de la Baie, inondant la presse locale de lettres angoissantes émaillées de références bizarres à la culture populaire, il s'ingéniait à rabaisser invariablement le SFPD{3}, incapable d'arrêter sa série de meurtres. Le Zodiaque en faisait une sorte d'affrontement personnel avec la police, qu'il provoquait au moyen de cryptogrammes astucieux – et parfois si indéchiffrables qu'ils plongeaient dans la perplexité les plus brillants analystes du FBI, de la NSA et de la CIA. À deux exceptions près, tous les crimes qui lui avaient été attribués concernaient des couples : jeunes gens ou étudiants tués le week-end dans leur voiture ou à proximité. Il faisait aussi allusion à des meurtres inconnus, passés et présents.

Selon un psychiatre, « le Zodiaque frappait, en proie à une sauvagerie rageuse, ceux qui affichaient une intimité à laquelle il aspirait avec une intensité que seul un être profondément frustré peut imaginer ». Aucune agression sexuelle n'intervenait dans ses attaques dépourvues de mobiles. Le sadisme résidait uniquement dans la souffrance qu'il causait : plus il en infligeait, plus il y prenait de plaisir. Juste après le crime, le Zodiaque éprouvait le besoin de s'en vanter, par des lettres ou des coups de téléphone cruels aux familles de ses victimes. Il appelait puis restait en ligne à respirer sans un mot, avec un bruit semblable au souffle du vent. Il se servait chaque fois d'une arme différente, et quand il le pouvait, il prenait quelque chose, un trophée, à chaque victime – des clés de voiture, une chemise maculée de sang, un portefeuille. Il devait encore les garder quelque part. Si seulement Toschi et Armstrong pouvaient les trouver.

Le Zodiaque sévissait de préférence au crépuscule (vêtu parfois d'une sinistre tenue d'exécuteur) ou par les nuits de pleine ou de nouvelle lune. L'eau et les lieux dont le nom s'y rapportait exerçaient sur lui comme une attraction magnétique. Peut-être était-ce un marin, un nageur ou un loueur de bateaux. Quoi qu'il en soit, il connaissait parfaitement Vallejo, avec ses ruelles dérobées et ses raccourcis empruntant des allées de gravillons, ses routes de campagne mal éclairées et ses carrières aux échos lugubres. Toschi était convaincu qu'il avait longtemps résidé là, à « Water Town ».

Ainsi, dans la lumière blafarde des néons qui éclairaient leur bureau au troisième étage, Toschi et Armstrong parcouraient les feuilles jaunes couvertes de notes en quête d'éléments nouveaux. De temps en temps, ils levaient les yeux vers la grande aiguille de l'horloge, qui frémissait par saccades, comme un cœur battant faiblement. Parfois, c'est à peine si elle semblait bouger. Toschi se laissa aller contre le dossier de son fauteuil pivotant, dont les ressorts protestèrent par un grincement criard. « Ce qu'il nous faudrait, maintenant, c'est une bonne petite dénonciation », dit-il à l'adresse de Bill Armstrong, en face de lui. Et entre les tic-tacs de l'horloge, quelque chose se produisit : les policiers tiendraient bientôt la piste la plus sérieuse dont ils aient jamais eu connaissance dans le règne de terreur apparemment sans fin que le Zodiaque avait créé. Elle arriverait par le courrier, moyen de communication favori du tueur.

Jeudi 15 juillet 1971

Manhattan Beach est la ville la plus au nord d'une série de cités balnéaires typiquement américaines, qui se succèdent en direction du sud depuis LAX**{4}** jusqu'à la péninsule de Palos Verde. Elle est perchée à près de quarante kilomètres au sud-ouest du centre de Los Angeles. Les cottages aux couleurs pastel qui bordent le rivage appartiennent à de riches Blancs de la métropole. L'artère principale porte le nom d'Highland Avenue. À 14 h 50, une voiture de police banalisée y filait à vive allure vers le sud, tandis que des surfeurs bronzés profitaient des meilleurs rouleaux de la journée. L'inspecteur Richard Amos et son équipier Art Langstaff avaient reçu un tuyau, qui trouvait son origine dans la ville universitaire de Pomona. Deux hommes de Torrance avaient des informations sur le Zodiaque.

Le temps était lourd et le ciel chargé de smog, mais la circulation était fluide. Amos emprunta Artesia Boulevard en direction de l'est, puis déboucha sur le long Hawthorne Boulevard. Un feu rouge les arrêta. Amos tambourinait impatiemment des doigts sur le volant. Les gaz d'échappement fusaient sur l'asphalte luisant. Il songeait au Zodiaque… aussi insaisissable, aussi impalpable que ces fumées. Des années d'efforts, et pourtant personne ne paraissait capable de lui mettre la main dessus.

Les deux informateurs les attendaient devant Science Dynamics, un bureau de comptabilité informatique. Santo Paul Panzarella, « Sandy » pour les amis, habitait à Lawndale et était le patron de la société. Donald Lee Cheney, son employé et ancien colocataire, du temps de leurs études, était le plus anxieux des deux. Les enquêteurs de South Bay étaient à peine sortis de leur voiture que Panzarella et Cheney lâchèrent le morceau : ils connaissaient l'identité du Zodiaque.

Dans l'atmosphère suffocante, ils confièrent aux policiers le nom de leur suspect : Robert Hall Starr. Ils l'avaient rencontré voici près de dix ans, en 1962, alors qu'ils étaient étudiants à Pomona, à Cal Poly où le frère de Starr, Ron, était aussi inscrit. La dernière fois que Cheney avait vu Starr, c'était par une journée aussi froide que celle-ci était torride. C'est lui qui raconta toute l'histoire aux policiers, bien que l'appel auquel ils avaient répondu ait été passé par Panzarella.

« C'était l'après-midi du Jour de l'An, expliqua Cheney. Je vivais alors dans la région de la Baie. Je suis allé chez Starr, dans sa maison de Fresno Street, à Vallejo. Je suis certain que ma visite remonte au moins au 1er janvier 1969, parce que ce jour-là, j'ai déménagé pour m'installer dans le Sud de la Californie. Je me rappelle plus spécialement que c'était la Nouvelle Année qui suivait le renvoi de Starr de l'école de Valley Springs, près de la Mokelumne River. Ça s'était passé au début de l'été. Quant à la raison pour laquelle Starr avait dû quitter Valley Springs, le moins qu'on puisse dire est qu'il n'était pas très bavard à ce sujet. Ce qu'il m'avait raconté ne tenait pas vraiment debout et je n'ai jamais su le fin mot de l'histoire. J'avais aidé Starr à ramener ses affaires à Fresno Street. Le Jour de l'An, j'y suis allé parce que je m'étais disputé avec ma femme et j'avais besoin de changer d'air.

« Nous étions passés à son appartement – à l'époque, c'était un garage qui avait été aménagé pour en faire une chambre. Il ne fallait pas descendre. Son repaire souterrain est venu plus tard. On entrait de plain-pied. Il y avait trois murs extérieurs, avec une fenêtre à l'avant, une fenêtre sur le côté et une petite fenêtre au fond. Derrière, il y avait une salle de bains, avec une fenêtre qui laissait entrer un peu de lumière. L'autre partie de la maison était assez bien isolée par rapport à cette pièce. Je ne me rappelle pas avoir jamais entendu aucun bruit, sauf quand sa mère faisait la cuisine. C'était le début de l'après-midi. »

Starr lisait beaucoup de science-fiction. Ce jour-là, sur la table, le numéro d'août 1967 de *Fact and Amazing Science Fiction* était ouvert sur une nouvelle de Jack Vance, longue de quinze mille mots : « The man from Zodiac{5} ». La dernière fois qu'ils étaient allés à la chasse ensemble, Starr avait parlé de science-fiction avec Cheney. Il leur était arrivé à plusieurs occasions de chasser dans les bois au nord-est de San Francisco. À la tombée de la nuit, le fusil dans la saignée du bras, ils avaient eu de longues discussions, parfois troublantes… des discussions à propos de la mort. La silhouette de Starr se découpait, massive, dans l'obscurité et les flammes du feu de camp dansaient dans ses yeux tandis qu'il exposait ses théories bizarres. « Avec Starr, on se trouvait toujours embarqué dans des conversations du genre "Et si… et si…" C'était sa façon à lui de bavarder », racontait Cheney.

Lors de leur dernière excursion, Starr avait dévié tout à coup le cours de leur discussion pour passer de la science-fiction à quelque chose de tout à fait différent. Il avait d'abord parlé de chasse, puis avait évoqué une nouvelle qu'il avait lue quand il était au lycée : *The Most Dangerous Game*{6}, un classique angoissant de Richard Connell, qui racontait une chasse à l'homme en forêt, avec des arcs et des flèches ou des fusils.

« Tu as déjà pensé à chasser des gens ?

— Quoi ? » Cheney se rappelait d'autres conversations bizarres qu'il avait eues avec son ami auparavant et il embraya sur le sujet sans trop se poser de questions. Il avait l'habitude de la manière dont Starr entraînait ses interlocuteurs dans son propre monde imaginaire.

« Ce serait un sport formidable, de chasser des gens. » Starr poursuivait sur sa lancée dans la nuit, en recourant à des tournures personnelles comme « Si je faisais ci ou ça… ». Il lui arrivait parfois de formuler ses théories comme une ébauche de roman qu'il comptait écrire un jour. C'était un colosse, tout en puissance, qui gesticulait dans le noir.

« Sous la couche de graisse, c'était de l'acier », remarqua Cheney.

Ce jour-là, le regard de Starr s'était porté sur la montre qu'il avait reçue pour son anniversaire, quelques jours plus tôt. « Il m'a d'abord montré la montre, raconta Cheney aux policiers. Je me souviens du symbole inhabituel qui figurait sur le cadran. C'était un peu comme s'il voulait mon avis sur la qualité de la montre. Il a dit : "Je ne pense pas que ce soit une très bonne montre." J'ai répondu : "C'est une belle montre suisse. C'est une montre de qualité." »

Starr s'était ensuite mis à parler de son avenir professionnel. « Il est temps que je me trouve un autre travail, a-t-il dit. Je songe à m'installer comme privé, à devenir un détective dans le style de Mike Hammer. Ça pourrait être amusant et intéressant. Je cherche quelque chose que je puisse faire par moi-même sans devoir être engagé. »

D'après Cheney, la raison était surtout qu'il avait des difficultés à trouver un emploi. « Tu n'as pas vraiment la formation, a-t-il objecté. Et tu n'as pas non plus une clientèle de gens qui te connaissent pour te confier des affaires. » Cheney n'était pas spécialement surpris par l'idée de Starr, mais il pensait sincèrement que son ami était mal équipé pour un tel métier. Starr parut lire dans ses pensées.

« Eh bien, je pourrais peut-être me trouver du boulot en devenant un criminel, a-t-il dit. Dans ce cas, voilà ce que je ferais. »

Starr a continué en suggérant qu'il pourrait rôder le long d'une route fréquentée par les amoureux pour y dénicher des victimes, le soir… et les abattre avec un fusil sur lequel il aurait fixé une torche électrique. « Je me servirais du faisceau lumineux comme viseur, ça me permettrait de tirer sur les gens dans l'obscurité complète. Puisqu'il n'y aurait pas de mobile, tu imagines comme ce serait difficile pour la police de résoudre ces meurtres. Ils ne me coinceraient jamais. Je pourrais même envoyer des lettres bizarres aux policiers… » – peut-être avait-il dit « aux autorités », rectifia Cheney à l'attention d'Amos et Langstaff – « des lettres pour les narguer et les égarer.

« Et je signerais "Zodiaque".

— "Zodiaque", avait relevé Cheney. Pourquoi ? Pourquoi pas autre chose ? C'est idiot. »

Cheney s'interrompit un instant, puis déclara aux inspecteurs : « J'ai peut-être dit "puéril". Je ne me rappelle pas exactement. Mais quel que soit le mot que j'ai employé, ça lui a fait de l'effet. Il s'est emporté et je me suis mis à regretter d'avoir dit quoi que ce soit. »

« Je me fiche de ce que tu penses ! avait rétorqué Starr. J'y ai beaucoup réfléchi. J'aime bien le nom "Zodiaque" et c'est celui-là que je veux employer. Oui, je m'appellerai "Zodiaque". »

Tandis que Starr lui demandait s'il connaissait des méthodes pour déguiser son écriture et se grimer, Cheney parcourait des yeux la chambre : les entassements de papiers et de cartes, les rangées de livres sur l'aviation et la navigation qui tapissaient les murs, les piles de magazines *Mad*. Dans la pénombre de la pièce, au milieu de tout ce désordre, il contemplait le

Ruger de Starr et son Harrington Richards à canon long. « Le Harrington Richards était plutôt vieux et éraflé. Il avait un barillet à neuf coups, se souvenait Cheney. C'était là tout son arsenal, pour ce que j'en savais, même s'il avait aussi dégotté quelque part un fusil pour la chasse au daim, et avec ça une paire de revolvers de calibre 22. »

Le 20 décembre 1968, douze jours plus tôt, le Zodiaque avait fait usage d'un calibre 22 semi-automatique J.C. Higgins, modèle 80, pour tuer deux adolescents dans un quartier peu fréquenté de Vallejo, sur Lake Herman Road. Ce furent ses premiers meurtres connus en Californie du Nord. Le tueur s'était servi de munitions Winchester Western à revêtement de cuivre de calibre 22 long rifle Super-X – la même marque que celle utilisée pour des doubles meurtres commis au sud de Lompoc en 1963. « Un peu plus tôt dans la journée, ajoutait Cheney, il m'avait conduit sur Lake Herman Road et avait désigné du doigt un embranchement. Il n'avait pas insisté, mais je crois que c'était là que les deux jeunes avaient été tués. »

Starr avait aussi parlé de tirer sur les pneus d'un car scolaire et d'abattre « les petits chéris ». Il les cueillerait l'un après l'autre quand ils sauteraient hors du car. Cheney ne croyait pas que son ami avait réellement l'intention de faire ce genre de choses. « C'était comme si on discutait de l'intrigue d'un roman ou quelque chose du genre, expliqua-t-il aux enquêteurs. Ce n'était pas vraiment comme s'il s'agissait d'événements réels. Il s'arrangeait pour faire déraper la conversation hors du temps. Nous avions souvent des discussions de ce style. Ça me flanquait un peu les jetons. Même à l'époque. C'est la dernière fois que je l'ai vu. Je savais au fond de moi que je ne tenais pas à le revoir. »

Quand Cheney était rentré chez lui le soir, il avait raconté à sa femme, Ann, que son ami se comportait « de façon étrange ». « J'ai déménagé peu de temps après ça, conclut-il. J'avais une proposition pour un emploi à Los Angeles. Ce n'est pas à cause de lui que je suis parti. C'est juste que je voulais trouver du travail. »

Il y eut un silence. Les policiers trouvaient son histoire assez raisonnable, le genre de chose qu'un homme honnête pourrait dire. L'après-midi tirait à sa fin. Les inspecteurs avaient passé une heure en compagnie des deux hommes. Cheney et Panzarella ont tous deux mis en garde Amos et Langstaff avant qu'ils ne se séparent. « C'est un homme très intelligent, mais aussi d'un tempérament impulsif. On pense qu'il porte une arme sur lui en permanence. »

De retour au poste de police sur la Quinzième Rue, les inspecteurs demandèrent au service d'identification criminelle et d'investigation (CI&I) de Sacramento de leur faire parvenir par téléscripteur la « feuille jaune » de Starr : un historique de ses arrestations précédentes. En attendant, ils avaient le temps de réfléchir au problème. La date à laquelle Starr avait tenu ces propos était un élément crucial. D'après les calculs d'Amos, il avait prononcé ces paroles quelques jours seulement *après* les premiers meurtres attribués au Zodiaque en Californie du Nord. En outre, tous les messages dans lesquels le meurtrier se présentait comme le Zodiaque avaient été envoyés *après* la discussion de Starr et Cheney le Jour de l'An. La lettre de trois pages adressée aux journaux de la baie de San Francisco où le Zodiaque se donnait ce nom ne datait que du 4 août 1969 (voire du 7 août, si l'on s'en rapporte au dossier de Toschi et Armstrong). Jusque-là, le tueur fantôme n'avait ni forme ni nom : rien qu'une croix inscrite dans un cercle au bas de trois messages et des cryptogrammes envoyés à la fin juillet. La conclusion était inévitable. Panzarella confirmait le récit de Cheney, et tous deux paraissaient sincères, raisonnables et dignes de foi. Leur histoire sonnait vrai. Si ce qu'ils racontaient était exact, Robert Hall Starr était *forcément* le fameux Zodiaque.

Amos et Langstaff s'interrogèrent sur les raisons que ces deux hommes auraient pu avoir de mentir. Le temps qu'il leur avait fallu pour se manifester intriguait les inspecteurs. La menace que représentait le Zodiaque était connue depuis des années. Un gros titre (« LE ZODIAQUE LIÉ À LA TUERIE DE RIVERSIDE ») barrant la première page du *Los Angeles Times*, le 16 novembre 1970, n'avait pas suffi à les convaincre de témoigner. C'est une lettre plus récente qui les avait décidés.

Quatre mois plus tôt (le 13 mars 1971), le « Tueur aux messages codés » avait adressé au *Times* une lettre postée à Pleasanton, petite bourgade paisible du comté d'Alameda, de l'autre côté de la baie de San Francisco. Fidèle à son habitude, le Zodiaque avait affranchi l'enveloppe plus qu'il n'était nécessaire : deux timbres de six cents à l'effigie de Roosevelt. Comme toujours, il avait écrit en majuscules « À REMETTRE D'URGENCE AU RÉDACTEUR EN CHEF ». Les mots « AIR Mail » occupaient un tiers de l'enveloppe. Le Zodiaque était un maniaque terriblement impatient. Sa lettre avait fait la une du *Times*, sous un gros titre noir, comme une déclaration de guerre.

C’est le Zodiaque qui parle. Comme je l’ai toujours dit, je suis sans faille. Si les minables en bleu veulent m’attraper un jour, ils ont intérêt à remuer leurs gros culs et à faire quelque chose. Parce que plus ils farfouillent et glandouillent, plus je me trouverai d’esclaves pour ma vie dans l’au-delà. Je dois leur reconnaître le mérite d’avoir découvert mes activités au bord du fleuve, mais ils ne trouvent que les plus faciles, il y en a plein d’autres. La raison pour laquelle j’écris au *Times* est la suivante : ils ne m’enterrent pas dans les pages intérieures comme certains autres.

La lettre était signée par un score : « SFPD – 0 » et « [le symbole du Zodiaque, une croix inscrite dans un cercle] – 17 + ».

Quelque chose dans ce récent message, peut-être une expression révélatrice, avait dû réveiller un souvenir chez Cheney et Panzarella. Le Zodiaque parlait des « minables en bleu » pour désigner les policiers, supposait Amos. Les « Blue Meanies » étaient les ennemis de la musique dans le dessin animé des Beatles *The Yellow Submarine.* À une époque, Starr avait rêvé de s’embarquer à bord d’un sous-marin. On pouvait donc faire un vague rapprochement. La formule grossière *« fiddle & fart around*{7} *»* était en usage dans le Missouri, en Pennsylvanie et du côté de Lubbock, au Texas. Elle faisait aussi partie du vocabulaire familier des marins. Peut-être Starr, un ancien de la Navy, employait-il également. Cheney ne s’en souvenait pas, mais son ami se servait souvent d’une autre expression populaire, *« do my thing »*, que le Zodiaque avait glissée dans une lettre. Dans un premier temps, le Zodiaque avait caché son implication dans les crimes perpétrés en Californie du Sud (plus tard, il les revendiquerait). Jusqu’à présent, il avait été prévisible : gouverné dans ses actes meurtriers par un horoscope quotidien qu’il établissait lui-même, du moins c’est ce qu’il voulait faire croire à la police, et attiré par les lieux en relation avec l’eau. Ensuite, il écrivait invariablement au *San Francisco Chronicle* pour se vanter de ses atrocités et narguer la police. Mais en s’adressant cette fois à un journal de LA, le Zodiaque avait dérogé à ses habitudes. Pour quelle raison ? Peut-être avait-il commis une erreur quand il sévissait plus au Sud. Peut-être voulait-il faire passer à travers son courrier au *Times* un avertissement à des gens qui se souvenaient de lui, là-bas. Si telle était son intention, la lettre avait eu l’effet inverse.

L’attention de Cheney avait au contraire été attirée et, pour la première fois, il s’était intéressé à un portrait-robot du Zodiaque et à son signalement. Bien sûr, ce n’étaient là que des suppositions. Cheney avait tardé à exprimer ses soupçons. Était-il possible qu’il ait eu des raisons personnelles pour

accuser Starr et que sa dénonciation ait été motivée par une intention malveillante ? Ce n'était pas l'avis de Panzarella, en tout cas. « Le Zodiaque s'est mis à envoyer des lettres au *Times*, tout près de chez nous, avait-il expliqué. Moi, je ne m'en faisais pas spécialement, même si je soupçonnais Starr d'en être l'auteur, mais Cheney se tracassait beaucoup à cause de ça. Starr correspond en tous points à l'idée que je me fais du Zodiaque. Il est incroyablement intelligent et il a d'énormes problèmes avec tout ce qui peut incarner l'autorité. » Panzarella avait confié aux inspecteurs que Starr était « un homme très intelligent, mais aussi du genre à se laisser dominer par ses émotions ». D'après lui, il correspondait parfaitement aux descriptions qu'on avait données du Zodiaque. Dix jours après l'envoi de la lettre au *Times*, le Zodiaque avait repris ses anciennes habitudes. Il avait adressé une carte postale au *Chronicle*, d'une valeur d'affranchissement de quatre cents, avec un cachet représentant Lincoln, la tête inclinée en signe de deuil. Sur l'autre face, un dessin représentait un homme occupé à creuser dans un camp enneigé, bordé d'arbres. Ajoutée à cela, l'expression « ils ne m'enterrent pas » employée dans son précédent message donnait à penser qu'un décès était survenu récemment dans la vie du Zodiaque. En mai, le maniaque avait cyniquement demandé de l'aide par téléphone – implorant qu'on l'arrête avant qu'il ne tue à nouveau.

Le crépitement du téléscripteur vint interrompre les supputations des policiers. Amos déposa le rapport du CI&I à côté du vieux téléphone noir qui les avait mis sur la piste quelques heures plus tôt. Le document fournissait quelques données de base. Dossier n°131151 ; numéro de sécurité sociale : 576-44-8882 ; date de naissance : 18 décembre 1933 ; célibataire ; vivant avec sa mère en Californie du Sud. Langstaff releva des demandes d'emploi entre 1958 et 1964, notamment comme membre du personnel non enseignant dans les écoles publiques de Watsonville. Ils trouvèrent trace d'une arrestation : « Le 15/06/1958, Vallejo P.D. 60278. Trouble de l'ordre public, relaxé le 08/07/1958. » Il n'y avait pas de poursuites judiciaires. Amos complétait progressivement son dossier par des informations glanées au téléphone. La famille du suspect, apprit-il, avait de l'argent de côté, et son père, un aviateur de la Navy, était décédé au mois de mars – juste quand le Zodiaque s'était remis à envoyer des lettres après une période d'abstinence de cinq mois.

Et on trouvait trace de la présence de Starr dans le Sud au moment du meurtre d'une étudiante à Riverside, juste à l'est de Pomona, où il allait

rendre visite à son frère et ses condisciples Cheney et Panzarella. Autour de 1960, Robert Hall Starr avait fréquenté l'université polytechnique de l'État de Californie, à San Luis Obispo, alors qu'il suivait des études d'instituteur, et il avait même donné des cours à l'hôpital pour aliénés mentaux d'Atascadero, un peu plus au nord. Langstaff rassembla encore d'autres informations et consigna le tout dans une lettre qu'il adressa à ses collègues de la baie de San Francisco, là où Starr vivait, travaillait et chassait.

Lundi 19 juillet 1971

La lettre de Langstaff exposant les soupçons de Panzarella et Cheney parvint au quartier général d'Armstrong et Toschi à Bryant Street. Le Palais de Justice opposait sa froideur massive à la brûlure du soleil d'été : 885 locaux sur 70 000 m^2. Les lettres d'or du fronton miroitaient dans la lumière matinale : « LA MÊME JUSTICE POUR TOUS »… Le coursier passa par le détecteur de métaux, sous l'œil d'un garde armé, et s'engouffra dans un ascenseur pour monter au troisième étage, département des homicides et crimes sexuels. Il s'arrêta devant la mention « Local 454 » inscrite à la peinture noire sur le verre dépoli d'une porte vitrée. Au-dessus, quelqu'un avait écrit à la main « Zoo municipal ». La pièce qui se trouvait derrière était très vaste, avec un parquet ciré, des classeurs gris et des bureaux en bois. Finalement, la lettre atterrit sur celui de l'inspecteur John McKenna, de la police criminelle de San Francisco.

McKenna, un ancien employé de banque, intelligent et cultivé, avait déjà été prévenu par l'inspecteur Amos, qui lui avait téléphoné. Il s'empressa de parcourir la lettre, puis appela Cheney. « Nous aurions besoin de votre aide pour obtenir des échantillons de l'écriture de Starr, expliqua-t-il. Tous les spécimens dont vous disposez et tout ce que vous pourrez découvrir doit être envoyé directement à l'inspecteur Toschi. » Le lendemain, l'équipier de Toschi, Bill Armstrong, ouvrit une deuxième lettre provenant des services de police de Manhattan Beach. Elle donnait quelques précisions… des détails fascinants. Le policier sentit son pouls battre plus vite, comme si les aiguilles de la vieille horloge murale s'étaient emballées.

Après avoir passé la soirée au théâtre, le célèbre avocat Melvin Belli ouvrit la porte de son luxueux cabinet de Montgomery Street. Dans la lumière chaleureuse de la lampe Tiffany, son large visage était pensif. Il s'assit derrière un somptueux bureau, jeta un regard vers la large baie vitrée donnant sur le trottoir et se frotta les sourcils un long moment. Le « Roi des prétoires » pensait au Zodiaque et à son ami l'inspecteur Dave Toschi. Le policier n'avait jamais oublié sa première rencontre avec l'avocat. « Les portes de l'ascenseur se sont ouvertes et aussitôt une dizaine de journalistes et de cameramen se sont précipités, se rappelait-il. Belli a fait son entrée coiffé d'un chapeau noir penché sur l'oreille droite, les épaules drapées dans son long manteau de cachemire noir. Je n'avais jamais vu une écharpe aussi longue que la sienne. Elle devait normalement lui tomber jusqu'aux genoux parce qu'il l'avait enroulée une demi-douzaine de fois autour de son cou. C'est à peine si on voyait son visage. Sa femme, vêtue d'un superbe manteau de fourrure, le dominait d'une tête. J'ai dit à l'assistant du DA : "Voilà le grand homme." Belli faisait son show. Une fois dans la salle d'audience pleine à craquer, il lui a bien fallu deux minutes pour enlever cette incroyable écharpe. »

Le Zodiaque avait pris contact avec le plaideur à la crinière d'argent juste avant la Noël 1969. « Les écoliers font de chouettes cibles. Je crois que je vais me faire un car scolaire un de ces jours », avait-il écrit.

« En 1969, les journaux de San Francisco ne parlaient que de la vague de crimes commis par le tueur solitaire du Zodiaque, se souvenait Belli. Un vrai dingue qui avait attaqué trois couples d'amoureux dans la région de la Baie et aussi un chauffeur de taxi. Il avait tué cinq de ses victimes et était parti en laissant sa marque (une croix inscrite dans un cercle, comme un viseur) sur les lieux. Le 13 octobre 1969 [vingt-deux mois après la conversation de Starr avec Cheney], le Zodiaque avait menacé de tirer dans les pneus d'un car scolaire et de "descendre les gosses quand ils en sortent". La police surveillait les parcours du ramassage scolaire et certains parents préféraient conduire eux-mêmes leurs enfants à l'école. L'opinion publique s'embrasait et les policiers étaient sous pression. »

Non seulement le Zodiaque avait mentionné Belli dans ses lettres, mais en plus il lui avait téléphoné à plusieurs reprises. Peut-être, à sa manière assez tordue, admirait-il le panache du flamboyant avocat (un panache que seul le sien surpassait, à ses yeux), ou alors il pensait que Belli, l'homme

qui avait défendu Mickey Cohen et Jack Ruby, pourrait lui éviter une condamnation à mort.

Belli grimpa à une échelle de corde pour se hisser dans l'unique lit qui se trouvait à plus de quatre mètres au-dessus de la salle de séjour. Il dormit d'un sommeil agité, incapable de chasser de ses pensées l'idée qu'il détenait peut-être un indice permettant d'élucider toute l'affaire.

Jeudi 22 juillet 1971

Les policiers de San Francisco ne purent obtenir de Cheney des échantillons de l'écriture de Starr. « Je n'avais aucune source pour ça, m'a confié Cheney beaucoup plus tard. Armstrong a suggéré que je lui écrive une lettre pour tâcher d'avoir une réponse de lui. Si j'avais été encore célibataire, j'aurais fait tout ce qu'ils me demandaient, mais j'avais une femme et deux enfants et je ne voulais pas prendre de risques. Il aurait pu me retrouver rien qu'en ouvrant un annuaire téléphonique. »

Le Département de la Justice de l'État a ensuite demandé au Dr Frank English, directeur de l'école primaire de Valley Springs, où Starr avait enseigné, de lui fournir des documents écrits de sa main. Le Dr English s'exécuta immédiatement et des exemplaires de l'écriture de Starr furent transmis au SFPD. Toschi se rendit en voiture à Sacramento pour les remettre en main propre à Mel Nicolai, du CI&I, qui s'empressa de les faire examiner par Sherwood Morrill, le meilleur expert de l'agence en matière de graphologie. L'analyste les compara aux lettres du Zodiaque et remit son rapport à Nicolai le jeudi suivant. Le même jour, le chef du Bureau, A.L. Coffey, supérieur hiérarchique de Nicolai, écrivit au SFPD : « Ci-joint les exemplaires concernant Robert Hall Starr. M. Sherwood Morrill […] a comparé l'écriture des documents soumis avec celle des courriers du Zodiaque, et il est d'avis qu'ils ne sont pas de la main de la même personne. » Les policiers réexpédièrent les originaux contenant l'écriture de Starr et ils furent remis dans son dossier, sans que personne fût plus avancé. Les inspecteurs de San Francisco ne se laissèrent pas décourager par ce revers. Le Zodiaque était le criminel le plus intelligent qu'ils aient jamais eu à traquer. Il devait connaître un moyen de contrefaire son écriture pour déjouer les experts. C'était forcément l'explication. Ils n'allaient pas pour autant renoncer à suivre cette piste.

Samedi 24 juillet 1971

L'inspecteur William Baker avait rejoint en 1970 l'unité de police criminelle du bureau du shérif du comté de Santa Barbara, où il avait été chargé d'enquêter sur plusieurs affaires non résolues. L'une d'elles était le tragique double meurtre, sur une plage déserte, de deux étudiants de Lompoc, Robert George Domingos et Linda Faye Edwards. « J'ai repris l'affaire sept ans après les meurtres, m'a raconté Baker. Plusieurs enquêteurs chargés du dossier étaient toujours en poste, donc j'en ai profité pour leur poser des questions. » Un matin, Baker mit la main sur une carte postale d'Halloween envoyée par le Zodiaque au *Chronicle* le 27 octobre 1970. Le tueur y avait inscrit un message mystérieux en formant une croix avec les mots *« Slaves »* et *« Paradice »*. Mais de chaque côté de cette croix, le Zodiaque avait écrit d'autres mots, qui avaient attiré l'attention de Baker : *« By ROPE, By GUN, By KNIFE, By FIRE. »* La corde, le fusil, le couteau et le feu, autant d'éléments qui intervenaient dans le dossier non élucidé dont Baker s'occupait.

« J'ai aussitôt envoyé un télex à tous les services de l'État pour demander s'ils avaient connaissance d'affaires similaires. Peu de temps après, j'ai reçu deux coups de téléphone successifs de Bill Armstrong et de Mel Nicolai. Pour résumer, tous les deux m'ont dit que, d'après la description que je leur en donnais, notre double meurtre pourrait bien être lié au Zodiaque. Toutefois, à la différence des autres crimes attribués au Zodiaque, nos victimes avaient été tuées un lundi. On ne sait pas si les meurtres avaient été commis au crépuscule ou plus tard, mais ça paraît peu probable, à en juger par la tenue des victimes – en maillot de bain. » Baker entendait saisir toutes les occasions qui se présentaient pour faire avancer l'enquête sur les meurtres de Domingos et Edwards. Il entreprit de se rendre dans la plupart des circonscriptions où avaient été commis des crimes qui pouvaient être imputés au Zodiaque afin de parler avec les enquêteurs chargés des dossiers.

Lundi 26 juillet 1971

L'inspecteur Armstrong avait aussi pris la route. Le policier – un homme grisonnant, d'allure séduisante, aux traits anguleux et à la mâchoire carrée était arrivé à Torrance pour rencontrer Cheney et Panzarella au siège de

Science Dynamics. « Ce type a débarqué avec son air de poster publicitaire pour le FBI, se rappelait Panzarella. Mais pour un flic, il était plutôt du genre sensible. » Pour l'essentiel, Armstrong eut droit au même récit qu'Amos et Langstaff. Cheney lui répéta fidèlement la conversation qu'il avait eue avec son ami. Mais Armstrong ne voulait pas s'en contenter. « Monsieur Cheney, se pourrait-il que vous ayez lu des articles récents à propos des meurtres du Zodiaque et que vous ayez ajouté ces éléments à votre discussion avec Starr ? demanda-t-il.

— Ce n'est pas le cas, répondit l'autre. Je me souviens de la conversation et de la date. Je me souviens de mes réponses à ce qu'il a dit. Je pourrais en témoigner sous serment devant le tribunal. »

Armstrong ne put le faire douter sur la date de la conversation. Une enquête complémentaire a confirmé que Cheney, né à Bakersfield le 25 avril 1934, avait suivi les cours de Cal Poly, à Pomona, de l'automne 1959 à l'hiver 1964, pour devenir ingénieur mécanicien. Il résidait actuellement à Pomona avec sa femme et ses enfants. Il n'avait pas de casier judiciaire.

Armstrong discuta ensuite avec Sandy Panzarella, le patron de Cheney et son ami de longue date. Lui aussi avait étudié à Cal Poly – de l'automne 1961 au printemps 1964 –, dont il était sorti avec un diplôme d'ingénieur électronicien. Panzarella présentait Cheney comme « quelqu'un de très solide, sans aucune tendance à l'exagération ou à l'affabulation. Il a un esprit très méthodique et logique. » Plus tard, la belle-sœur de Starr et son frère confirmèrent la fiabilité de Cheney. « Si Don Cheney vous a dit ça, je serais d'avis que c'est la vérité », déclara le frère de Starr, Ron. Armstrong rentra promptement à San Francisco pour mettre Toschi au courant.

Les inspecteurs ne ménagèrent pas leurs efforts pour tenter d'imaginer une autre raison que Cheney aurait eue d'accuser Starr. « Pourquoi ferait-il une telle déclaration si ce n'était pas vrai ? » se demandait Toschi. La description du mode opératoire des meurtres et la mention du nom de Zodiaque, bien avant que le tueur ne se fût lui-même désigné ainsi, étaient accablantes pour Starr. Contrairement à Jack l'Éventreur qui, selon toute probabilité, devait son sobriquet à l'imagination d'un journaliste londonien, le Zodiaque avait lui-même choisi le sien. Les policiers estimaient que si la conversation avait vraiment eu lieu, Starr était *forcément* le Zodiaque. Mais comment expliquer le temps qu'il avait fallu à Cheney pour prendre contact avec la police ? Il m'a plus tard expliqué comment il en était venu à se

rappeler la discussion qu'il avait eue avec Starr, ce fameux Jour de l'An 1969.

« Après mes études, m'a raconté Cheney, j'ai trouvé du travail chez G.J. Yamas à San Francisco. J'y suis resté un ou deux ans. Puis j'ai vécu pendant quelque temps à Concord, où j'ai essayé sans grand succès de m'établir comme courtier en assurances-vie, et je suis ensuite retourné à Pomona pour travailler à la Fluor Company. C'était une entreprise de constructions mécaniques, mais qui s'occupait essentiellement de raffineries et d'usines chimiques. À un moment, Bechtel, Fluor et Parsons ont été associés : ils ont construit ensemble le pont de Bay Bridge.

« Un soir, Ron et Karen, le frère et la belle-sœur de Starr, étaient venus dîner chez moi en Californie du Sud. Nous étions en train de bavarder autour de la table de la cuisine et Karen nous a raconté que Starr était un jour arrivé en costume alors qu'ils étaient invités, Ron et lui, à venir donner un coup de main à des amis pour peindre leur maison. C'était juste un exemple qu'elle donnait pour montrer que Starr était incapable d'avoir une vie sociale ordinaire. Elle avait un peu peur de son beau-frère, tellement il lui semblait inadapté. Comme elle avait fait des études d'assistante sociale, elle avait appris à se méfier de ce genre de choses.

« Un autre jour, au matin, je prenais le petit déjeuner à la nouvelle cafétéria de ce qu'on appelait le Task Force Center à la Fluor Company. Ça devait faire trois ou quatre mois que je travaillais là. Mon beau-frère, Ron Ebersole, lisait le journal et il m'a montré un portrait-robot. "Regarde, on dirait ton pote", a-t-il dit. À part les cheveux et l'absence de lunettes, c'était Starr tout craché. Ron était le seul gars de la boîte à l'avoir déjà rencontré. J'ai dit "Oui, ça lui ressemble", mais je ne savais pas trop quoi penser. »

Il ne s'agissait pas d'un des portraits-robots au visage rond qui avaient été faits après les meurtres du lac Berryessa ou de San Francisco, mais d'un autre dessin que Toschi et Armstrong n'avaient jamais vu. « Mon beau-frère m'a passé le journal et j'ai lu l'article, a poursuivi Cheney. Jusque-là, j'avais oublié certains détails importants de ma conversation avec Starr… notamment qu'il avait parlé de se faire appeler le Zodiaque. Ça ne m'était pas revenu, même quand j'avais vu deux ou trois histoires qu'on racontait dans les médias. Et j'ai pensé que ce dessin était une coïncidence, mais quelques mois plus tard [le 16 novembre 1970], j'ai lu les menaces du Zodiaque dans le *Times*, où il disait qu'il allait tirer dans les pneus d'un car scolaire et descendre les enfants au moment où ils en sortiraient. C'était

quelque chose dont Starr m'avait parlé. Je savais que ça ne pouvait pas être une coïncidence. C'est à ce moment-là que le déclic s'est fait. Et je me suis rappelé tout ce qu'il avait dit.

« J'ai laissé passer encore une année avant d'aller trouver la police. Je suis resté chez Fluor jusqu'en 1970. On a fini un gros contrat et il y a eu beaucoup de licenciements, et ensuite, j'ai travaillé près d'un an dans une grande usine de papeterie à Laverne, à quelques kilomètres de chez moi. Je n'ai pas parlé de ça à la police tout de suite. Je ruminais toute l'histoire. Je me rendais bien compte que ça ne pouvait pas être un hasard. C'était bien trop précis. Et puis les meurtres de 1971 du côté de Grass Valley avaient aussi renforcé mes soupçons.

« Alors je suis allé au poste de police de Pomona, puisque c'est là que je vivais, et j'ai fait une déposition. Je suis resté une heure là-bas et je me suis dit qu'ainsi, j'avais pris mes responsabilités dans cette affaire, mais il ne s'est rien passé. Apparemment, ce que j'ai raconté aux policiers n'a jamais été signalé parce qu'ils recevaient des centaines de tuyaux du même genre. Ensuite, Sandy Panzarella m'a proposé de venir travailler avec lui à Science Dynamics en 1971. Nous avions toujours été bons amis. Sandy avait décroché un diplôme d'ingénieur électronicien et il avait exercé ce métier pendant quelques années, avant de monter sa propre société de comptabilité informatique. Il s'en sortait très bien. Il avait un vrai don pour les affaires. Il n'avait qu'à glisser un pied dans la porte et, quelque temps après, il s'occupait des factures pour des cabinets médicaux, des hôpitaux… ce genre de choses.

« J'étais le chef d'exploitation à Science Dynamics : j'embauchais et je virais les gens, je dirigeais le service des cartes perforées, avec ses douze employées, les deux coursiers qui s'occupaient des enlèvements et des livraisons dans le comté de Los Angeles et trois ou quatre garçons de bureau au service courrier. J'étais responsable de toute la logistique matérielle. Nous avions une autre équipe qui gérait la partie informatique de nos activités. Bien sûr, j'avais déjà travaillé avec des ordinateurs pour des analyses structurelles et des calculs de pression dans les tuyaux, mais je n'ai jamais été un informaticien. Un jour, comme on parlait de Starr, j'ai fait part de mes soupçons à Sandy.

« Plus tard, quand Ron est venu à Torrance, nous avons discuté ensemble de nos appréhensions et, à ce moment-là, nous avons décidé qu'il fallait faire quelque chose. "À ce que je vois, la police n'a pas cru à ton

histoire", a dit Sandy. C'était un vrai meneur d'hommes. Je n'avais jamais été en rapport avec les policiers de Manhattan Beach, mais, pour je ne sais quelle raison, ce sont eux qui sont venus nous interroger à Science Dynamics, cet après-midi-là. »

« Don m'a raconté toute l'histoire, m'a confié Panzarella par la suite. Il disait : "Aucun policier ne voudra m'écouter." J'ai répondu : "Ne dis pas de conneries ! On n'a qu'à leur téléphoner d'ici." Et c'est ainsi que ça a commencé. Don avait beau insister, personne ne le prenait au sérieux. Ce n'était pas un gars agressif. Il y avait un type de Torrance qui était policier, un dénommé Amos, et je savais que si je l'appelais, ça pourrait faire bouger les choses. Je lui ai dit : "Je sais bien que vous devez en recevoir, des coups de fil bidon à propos du tueur du Zodiaque." Amos a téléphoné à San Francisco pour savoir qui s'occupait de l'affaire et on lui a passé l'inspecteur Bill Armstrong. Armstrong lui a conseillé : "Faites-nous parvenir un rapport de la police locale." Alors Amos m'a rappelé et j'ai dit : "Venez. On va en parler." »

Pendant ce temps, à Vallejo, un autre enquêteur était en train de devenir un expert pour tout ce qui concernait le Zodiaque : l'inspecteur George Bawart, un homme au physique massif et puissant, au tempérament opiniâtre. Ainsi qu'il me l'a expliqué plus tard, « Cheney avait déjà parlé de ses soupçons à Panzarella, et à cette époque, il était encore ami avec Starr. Il a cessé de l'être par la suite. On a supposé que Starr s'était peut-être montré trop amical avec la fille de Cheney, qui avait préféré couper les ponts. Et je me demandais s'il ne pouvait pas avoir inventé toute cette histoire à cause de ça.

« Je ne me fie pas vraiment aux polygraphes, mais c'est une des raisons pour lesquelles nous avons soumis Cheney au détecteur de mensonges, dans l'État de Washington. La police de l'État lui a fait passer le test et il l'a réussi. *Il disait la vérité.* Je suis enclin à le croire aussi car Panzarella et lui assurent tous les deux qu'il avait déjà fait allusion à sa conversation avec Starr avant la brouille. »

Vers la mi-1967, Starr avait accompagné Cheney, sa femme et leur fille, alors âgée de deux ou trois ans, en camping pour aller pêcher à la mouche dans la Mokelumne près de Valley Springs. La fillette était allée trouver son père et lui avait déclaré : « Papa, oncle Bob m'a touché les fesses. » Comme sa fille ne semblait ni bouleversée ni malmenée, Cheney n'avait aucune raison de penser que son ami avait vraiment fait quelque chose de mal.

Toutefois, à dater de ce moment-là, il n’a plus emmené sa famille avec lui quand il devait le voir. Selon une autre source, « Starr et lui sont restés amis pendant un an et demi après ça. Bien sûr, la gamine était trop jeune pour communiquer clairement. Si Cheney avait été secoué par cette histoire, il n’aurait pas continué à fréquenter Starr, non ? Ils sont restés copains pendant longtemps encore. »

Mardi 27 juillet 1971

Le lieutenant Ellis de la police criminelle du SFPD a fait part des découvertes d’Armstrong et Toschi au sergent Jack Mulanax, de la police de Vallejo, en le prévenant que les deux inspecteurs passeraient prochainement le voir. Quand il avait chargé Mulanax du dossier du meurtre de Blue Rock Springs (et donc de l’enquête sur le Zodiaque), son chef Jack E. Stiltz avait ajouté cette remarque : « Le Zodiaque s’amuse à nous fournir des indices, à nous narguer et rien n’indique qu’il éprouve le plus léger remords. C’est un type qui tue parce que ça l’excite, et c’est l’individu le plus dangereux à qui j’aie eu affaire au cours de toutes mes années de carrière dans la police. » Mulanax partageait cette opinion. C’était un homme connu pour aller jusqu’au bout quand il tenait un suspect et son sang ne fit qu’un tour quand il découvrit les informations recueillies par le SFPD. Son premier soin fut de recueillir tous les éléments possibles sur l’aspect physique du Zodiaque et de les comparer avec le signalement du nouveau suspect.

Mais que savait-on sur l’apparence du Zodiaque ? La circulaire n°90-69, dossier n°696134, vieille de deux ans, était toujours épinglée au tableau d’affichage, masquée par des avis de recherche plus récents. L’affiche montrait non pas un, mais deux portraits-robots du Zodiaque. En soi, c’était déjà inhabituel, se disait Mulanax. Certaines informations nouvelles avaient amené la police à modifier le signalement. Les trois adolescents qui avaient été témoins du meurtre de Paul Lee Stine, un étudiant qui travaillait comme taxi de nuit, tué près du Presidio de San Francisco, avaient décrit un « homme blanc aux cheveux roux ou blonds coupés en brosse, âgé de vingt-cinq à trente-cinq ans et portant des lunettes ».

Le deuxième feuillet mentionnait : « Supplément à notre bulletin 87-69 du 13 octobre 1969. Des informations complémentaires ont permis d’établir le portrait rectifié ci-dessus du suspect de meurtre connu sous le nom de

Zodiaque. » Le signalement avait été modifié pour dépeindre un homme de trente-cinq à quarante-cinq ans, « fortement bâti, d'un mètre soixante-treize environ. Cheveux bruns courts, avec peut-être des reflets roux. » Mulanax vérifia les caractéristiques physiques de Starr. C'était un homme blanc, aux cheveux châtains et aux yeux brun clair, âgé de trente-sept ans, qui pesait entre cent cinq et cent dix kilos. Starr mesurait plus d'un mètre quatre-vingts, soit une dizaine de centimètres de plus que ne l'indiquait la circulaire. Mais il fallait tenir compte du fait que les jeunes témoins avaient assisté à la scène depuis une fenêtre à l'étage, notait Mulanax. Ils avaient vu le Zodiaque perdre un temps précieux à déchirer un lambeau de chemise du chauffeur de taxi et rester encore un moment à faire le tour du véhicule en le frottant sans se presser, comme pour éponger le sang avec le tissu.

Le tueur lui-même devait être couvert de sang. « Une blessure par balle à la tête peut saigner abondamment ou pas, m'a expliqué Toschi. Quand il n'y a pas beaucoup de sang, c'est parce que le cerveau a enflé et obstrué le trou. Dans le cas de Paul Stine, la balle a sérieusement endommagé les vaisseaux cérébraux et sectionné une artère près du sommet du crâne. Il a été tué d'une balle tirée à bout touchant [le canon de l'arme au contact de la peau] devant l'oreille droite. Ce type de plaie, qui détruit généralement de nombreux vaisseaux sanguins dans la tête et dans le cerveau, saigne beaucoup. D'après les observations des témoins, la tête de Stine était posée sur les genoux du Zodiaque pendant que le tueur le fouillait. Il devait donc avoir plein de sang sur lui. »

Deux policiers en patrouille, Donald A. Fouke et Eric Zelms, du poste de Richmond Station, avaient eu l'occasion de le voir plus distinctement, en cette soirée du 11 octobre 1969, où l'on fêtait le Columbus Day. Pour commettre ses crimes, le Zodiaque avait toujours eu une prédilection pour les jours fériés.

Fouke et Zelms étaient tombés par hasard sur le Zodiaque alors qu'il marchait « d'un pas lourd » en direction de la zone boisée du Presidio. Il a plus tard prétendu qu'il avait poussé l'audace jusqu'à envoyer les policiers dans la mauvaise direction, avant de traverser en courant le terrain de jeux du Julius Kahn Playground pour disparaître près de Letterman Hospital. Le Zodiaque l'avait échappé belle et le souvenir taraudant de cet épisode allait alimenter en lui une rancœur permanente envers le SFPD… un peu

comparable à celle d’un amoureux éconduit. Plusieurs jours plus tard, les deux agents se sont rendu compte qu’ils avaient croisé le Zodiaque. « L’agent Fouke faisait peine à voir, a raconté Toschi. Il avait peur de recevoir un blâme et c’est pour ça qu’il avait attendu aussi longtemps. “Pourquoi seriez-vous sanctionné ? lui ai-je dit pour le rassurer. Vous avez bien fait de le signaler.” De toute façon, on aurait fini par le savoir, parce que nous avions écouté les enregistrements des transmissions radio et nous cherchions à savoir quelle unité de Richmond Station était en patrouille dans le quartier. Nous voulions demander à ces hommes s’ils avaient touché au taxi. Il fallait qu’on sache qui était dans le coin. Et finalement, ils se sont présentés d’eux-mêmes au bout de quelque temps. C’était assez frustrant.

« Il y avait beaucoup de parasites et de coupures dans les échanges radio avec les voitures, ce soir-là. Les unités en patrouille ne cessaient de demander : “Combien de suspects ? Combien de suspects ?” Elles n’obtenaient pas de réponse. On leur disait : “Restez en ligne… on interroge les jeunes… restez en ligne.” Ces gosses étaient morts de trouille et ils parlaient tous en même temps au téléphone. Le central essayait d’obtenir un signalement précis du ou des suspects. Les informations étaient relayées par bribes… “La victime paraît être morte… une ambulance est en route… Nous essayons d’obtenir un signalement…” Le central a répété plusieurs fois : “On interroge les jeunes.” Dans la voiture de patrouille, les agents voulaient savoir qui interpeller. Ils demandaient : “Quel est le signalement ?… Nous arrivons… Nous sommes tout près… Nous sommes sur Arguello [Avenue]… Quel est le signalement ?”

« Et finalement, quelqu’un a relayé une fausse information en disant à la radio qu’il s’agissait d’un Afro-Américain, et c’est ainsi que Fouke et son équipier ont été induits en erreur.

Il y avait tellement de jacassements parce que tout le monde s’imaginait que c’était un braquage de taxi qui avait mal tourné. Et dans la confusion, certains mots prononcés étaient inintelligibles et on a parlé d’un individu noir de sexe masculin alors que ça aurait dû être un Blanc. Les agents étaient donc à la recherche d’un suspect noir. Et puis : “Rectification… nous avons maintenant plus d’informations… c’est un Blanc… cheveux courts, avec des lunettes, trapu, corpulent, vêtu d’un coupe-vent noir ou bleu… avec un pantalon large… il porte une arme de poing… Attention, il est très dangereux, soyez prudents si vous l’approchez.” Mais entre-temps,

on avait perdu des secondes et des minutes. C'était très prenant. Je m'en souviens comme si c'était la semaine dernière.

« Par la suite, j'ai discuté avec le gars qui avait pris l'appel. Il m'a raconté : "Bon Dieu, Dave, j'avais en ligne deux ou trois jeunes qui avaient l'air d'adolescents et qui hurlaient tous en même temps. D'abord, j'ai cru qu'ils avaient été blessés. J'ai essayé de leur parler calmement. Ils disaient : 'Nos parents vont rentrer… Le chauffeur a l'air mort dans le taxi. Il y a de la lumière dans le taxi et ils se battaient. Oh, s'il vous plaît, venez, venez !' J'ai répondu : 'Restez dans la maison.' Et c'est ce qu'ils ont fait. Vous savez comme moi que les voitures de patrouille ont besoin d'être informées par radio au plus vite. Nous avons fait de notre mieux, mais quand on a affaire à des gosses… J'ai des enfants, moi aussi, je sais ce que c'est… ils crèvent de trouille et ils savent bien que quelque chose ne va pas, et en plus ils voient le corps du chauffeur de taxi qui sort à moitié par la portière ouverte."

« Des unités des postes de Richmond et de Park arrivaient toutes en même temps. Les agents savaient que le Julius Kahn Playground fait partie du Presidio. S'il parvenait jusque-là, on allait probablement le perdre. Dans Arguello Avenue, Fouke et Zelms auraient dû tourner à droite en direction du nord, puis prendre Washington Avenue. C'était probablement la seule unité sur les lieux et je suis sûr qu'ils ont vraiment vu le Zodiaque. Fouke avait plus d'expérience que Zelms. C'est lui qui conduisait et c'est lui qui a vu cet inconnu le plus distinctement. Apparemment, Zelms n'y a pas prêté attention. C'est Fouke qui avait parlé avec le central à la radio. Les choses se sont passées si vite. Et sur le moment, on ne se doute de rien. C'est seulement trois jours plus tard qu'on se rend compte qu'on a eu affaire au plus dangereux serial killer du pays.

« Le taxi avait été enlevé depuis longtemps quand les pompiers sont arrivés. Tout ce qu'on attendait d'eux, c'était une unité spéciale avec des projecteurs puissants. On avait fait venir aussi une unité de l'armée avec des camions équipés de gros projecteurs. Nous avions fait le tour du problème et j'ai dit à [Bill] Kirkindal et [Bob] Dagitz : "Évacuez le taxi. Le corps a déjà été emmené." Les gens du voisinage devenaient curieux. J'avais déjà dû demander à deux policiers en tenue : "Les gars, s'il vous plaît, ne laissez personne approcher du taxi." J'ai chargé Dagitz d'accompagner la dépanneuse jusqu'au palais de justice. Ils ont mis le taxi au dépôt et ont commencé à travailler dessus dans la matinée. »

Le deuxième portrait-robot, modifié d'après les indications fournies par les policiers, faisait au Zodiaque un visage plus plein et plus âgé. Mais le signalement qui figurait, avec d'autres détails, dans une note importante communiquée par Fouke le 12 novembre 1969, un mois après le meurtre, n'a jamais été joint à l'avis de recherche. La description plus précise fournie par Fouke est restée au SFPD, dans les huit tiroirs remplis de dossiers sur le Zodiaque. Elle mérite pourtant d'être citée *in extenso* :

Monsieur, Je souhaite respectueusement rapporter les faits suivants : sur le trajet menant à la zone de Cherry et Washington Streets, un suspect correspondant au signalement du tueur du Zodiaque a été observé par l'agent Fouke, alors qu'il marchait en direction de l'est, dans Jackson Street, avant de prendre vers le nord dans Maple Street. Cet individu n'a pas été interpellé, car la description communiquée par le central était celle d'un homme de race noire. Quand le bon signalement a été transmis par radio, l'auteur de ce rapport a informé le central qu'un suspect possible avait été aperçu se dirigeant vers nord, dans Maple Street, pour gagner le Presidio à hauteur du Julius Kahn Playground et des recherches ont été entreprises, sans résultat. Le suspect observé par l'agent Fouke était un homme blanc de 35 à 45 ans, d'environ un mètre soixante-dix-huit, pesant entre 80 et 90 kilos. De corpulence moyenne à forte, avec un torse puissant, un teint moyen, des cheveux clairs, peut-être grisonnants vers l'arrière (cette impression a pu être causée par l'éclairage), coupés court, portant des lunettes, vêtu d'un blouson bleu foncé (marine ou bleu roi), avec des élastiques aux poignets et à la ceinture, et une fermeture à glissière remontée en partie. Un pantalon à pinces en laine brune, flottant par-derrière (brun rouille). Peut-être des chaussures basses. À aucun moment, l'individu n'a paru pressé.

Il avançait d'une démarche traînante, légèrement penché en avant. Son allure générale suggérait des origines galloises. Mon équipier ce soir-là était l'agent E. Zelms, n°1348, de Richmond Station. Je ne sais pas s'il a remarqué cet individu. Respectueusement. Agent Donald A. Fouke, Star 847.

« Je me rappelle que l'agent Fouke nous a appris que le portrait-robot n'était pas aussi fidèle que nous l'avions pensé en prenant les dépositions des enfants », m'a rapporté Toschi. La police criminelle a modifié l'avis de recherche pour indiquer une taille d'un mètre quatre-vingts. « Ce Zodiaque avait un visage plus rond, plus large. Quand j'y repense, le signalement fourni verbalement par Fouke du suspect et de son "pas lourd" ressemble à celui d'un gorille, bon Dieu ! » Au fil des ans, Fouke modifia quelque peu son estimation du poids du Zodiaque pour lui donner environ « cent quatre – cent huit kilos » et évalua sa taille à un mètre quatre-vingt-trois ou quatre-vingt-cinq. Il finit par assurer qu'il portait non pas des chaussures basses,

mais des bottes et une veste « sale ». « Le Zodiaque avançait vers nous d'un pas ordinaire, déclara-t-il à un journaliste de la télévision. Quand il nous a vus, il a tourné et a pénétré dans une résidence privée [de Jackson Street]. »

Toschi n'était pas d'accord. « Le Zodiaque a disparu "dans les fourrés, quelque part dans le parc". Voilà ce qu'a dit Fouke, pas dans une résidence ni rien de semblable. D'après les estimations de Fouke, la rencontre n'a pas duré plus de cinq à dix secondes. Nous avions l'impression que Zelms et Fouke avaient bel et bien interpellé le Zodiaque et nous avons fait tout ce qui était en notre pouvoir pour que ça ne s'ébruite pas, afin d'éviter qu'ils aient des ennuis avec la commission disciplinaire. Je me souviens d'avoir discuté en aparté avec Don [Fouke]. Il avait les larmes aux yeux. "Seigneur Dieu, Dave, c'était lui !" J'ai dit : "Oui, c'était lui, Don, mais il aurait pu tout aussi bien vous tuer. Supposons que vous soyez sortis de votre véhicule, il aurait pu vous flinguer, vous et Eric [Zelms]. Pensez-y." Nous leur avons fait faire un dessin, puis nous avons demandé à notre dessinateur d'établir le portrait-robot. »

« J'ai interrogé le membre survivant de cette patrouille dans les années 1990, m'a confié par la suite George Bawart. Un des gars était mort et l'autre travaillait toujours au SFPD. Il était à la brigade des mineurs ou quelque chose comme ça et il n'était pas vraiment ravi que je lui pose des questions là-dessus. Ce n'était pas le meilleur souvenir de sa carrière. Il n'avait pas envie d'en parler. Qui pourrait le lui reprocher ? »

Le sergent John Lynch, de Vallejo, restait lui aussi obsédé par cet épisode où la police avait été si près de capturer le Zodiaque. « D'après ce que j'ai cru comprendre, m'a-t-il confié, c'est au moment même où ils parlaient avec lui qu'ils ont reçu un message radio disant qu'on recherchait un Noir. Ils l'ont laissé partir et il a disparu du côté du Presidio. Je ne crois pas qu'il ait été couvert de sang. Vous savez, dans une affaire comme le meurtre d'un chauffeur de taxi, vous pouvez parier que les flics sont sortis de leur voiture de patrouille l'arme à la main. C'est forcé. S'ils ont attendu si longtemps pour en parler à leur chef, c'est probablement que cette histoire les avait secoués. »

Un événement survenu douze jours auparavant était peut-être une sorte de répétition avant le meurtre de Stine. Le 30 septembre 1969, à 23 heures, le chauffeur d'un taxi jaune, Paul Hom, avait embarqué un client au Mark Hopkin's Hotel. Le passager lui avait dit de le conduire au coin de Washington et Locust Streets, à trois pâtés de maisons du carrefour formé

par Washington Street et Cherry Street. Parvenu à destination, il avait demandé à Hom de continuer le long de Washington Street jusqu'à Arguello Boulevard, puis de rouler vers le nord dans le Presidio pendant plusieurs centaines de mètres. Soudain, il avait sorti un revolver qu'il avait braqué sur Hom, avant de lui dérober 35 dollars en liquide. Contraint de monter dans le coffre, le chauffeur de taxi avait supplié son agresseur de lui laisser la vie sauve. Des membres de la police militaire l'avaient libéré quelque temps plus tard, indemne. Après le meurtre de Stine, le capitaine Marty Lee, concluant à une « incroyable similitude du MO [mode opératoire] entre les deux agressions », estimait que le braqueur devait être le Zodiaque. C'était aussi ce qu'assurait le *Chronicle* : « L'un des hommes les plus chanceux qui soient. Braqué par le Zodiaque dans son taxi, il a survécu pour raconter sa mésaventure ! » écrivait le journal. Certaines discordances ne pouvaient pourtant être expliquées. Hom décrivait son braqueur comme un individu d'environ vingt-quatre ans, « pesant soixante-sept kilos, avec des yeux et des cheveux noirs ». Or, le Zodiaque était indéniablement un homme plus massif et plus âgé. Avait-il un jeune complice qui avait joué les éclaireurs pour préparer le meurtre de Stine ? Était-ce dans cette direction-là qu'il fallait chercher la réponse ?

Mulanax ne verrait jamais la note interne de Fouke au SFPD et la réévaluation de la taille et du poids du Zodiaque. Presque personne, d'ailleurs, n'en avait connaissance. Il reposa l'avis de recherche avec, à l'esprit, une idée fausse du signalement du tueur et le sentiment dérangeant qu'il ne cadrait pas vraiment avec leur nouveau suspect. Le policier de Vallejo n'apprit jamais non plus que Starr avait une drôle de façon de marcher. « Il traînait terriblement la jambe, m'a rapporté plus tard une amie de Starr. Il avait une patte folle [en août 1965, sa jambe avait été gravement lacérée et il avait fallu recourir à la chirurgie plastique]. » Il y avait un point commun avec la face singulièrement arrondie que les témoins prêtaient au Zodiaque. « Le visage rond et bouffi du Zodiaque pourrait-il trahir une rétention occasionnée par un problème de santé ? », ai-je demandé à une infirmière. « Comme une insuffisance rénale ? Oui, très certainement », a-t-elle répondu.

Mulanax apprit ensuite que le suspect avait été arrêté le 15 juin 1958, pour infraction à l'article 415 du code pénal, trouble de l'ordre public.

C’était une bricole sans importance, mais qui avait eu par la suite des ramifications désastreuses. En refermant le dossier, Mulanax nota que Starr avait été victime ou témoin de plusieurs autres incidents. Par ailleurs, certains soupçons pesaient sur lui à propos de gestes déplacés envers des enfants.

« Ce n’est pas un type bien », pensa Mulanax.

Le sergent se tenait prêt pour l’arrivée des « Jumeaux du Zodiaque » – puisque c’était ainsi que les journaux avaient surnommé Armstrong et Toschi. Il téléphona au CI&I pour obtenir un casier judiciaire plus détaillé et appela ensuite le département des véhicules à moteur pour demander une photo. « Susan, il s’agit d’un permis de conduire californien, n°B67672352. » Il répéta le numéro et, pendant que Susan Raspino traitait sa demande, il sortit pour aller jeter un coup d’œil à la maison que Starr occupait avec sa mère. Il faisait plus frais. Les vents dominants qui passaient par le Golden Gate maintenaient le climat de la ville un peu plus chaud en hiver et plus frais en été par rapport à d’autres cités de la Baie. Mulanax quitta Tennessee Street et longea Fresno Street.

La demeure de Starr, bâtie un peu en retrait du côté est de la rue, était d’un brun blanchi par le soleil, et les rais de lumière qui l’atteignaient en diagonale y faisaient comme des zébrures gris-rose. La façade portait une plaque de métal émaillé où se lisait le numéro 32 en noir sur fond blanc. Les yeux de Mulanax se posèrent sur une Ford bleue et blanche de 1957, garée devant, avec une remorque pour bateau. Il ralentit et nota le numéro de plaque : LDH974. Après vérification, il apprit que le véhicule était immatriculé au nom de Starr, qui possédait aussi un cabriolet Austin Healey, une VW, et une Buick blanche. Une allée menait à un garage à deux portes séparé de la maison, où stationnait une Mercedes blanche 220SB de 1965. Mulanax savait déjà que le suspect avait travaillé comme pompiste à la station-service de Harry Wogan. Avec ce genre d’emploi, Starr devait avoir eu à sa disposition beaucoup de voitures que des clients laissaient à la station pour un dépannage ou un entretien.

Le sergent parvint au carrefour suivant, fit demi-tour à hauteur d’Illinois Street et repassa devant la maison pour y jeter un dernier regard, avant d’aller interroger Wogan. Le gérant de la station-service expliqua à Mulanax que Starr avait quitté son emploi en 1970. « Il a dit qu’il comptait reprendre des cours au Sonoma State College de Cotati », ajouta Wogan. C’était la vérité. Starr s’était inscrit à l’automne 1970 en vue de décrocher

un diplôme en biologie. D'après son ancien patron, il travaillait bien, mais il avait tendance à s'intéresser un peu trop aux jeunes enfants. Wogan avait lui-même trois enfants, qui venaient parfois à la station. « Ça me tracassait, dit-il. Je n'étais pas fâché de le voir s'en aller. » Beaucoup d'anciens employeurs de Starr semblaient avoir éprouvé la même chose. « Il avait été engagé dans une école comme gardien, ou quelque chose du genre, m'a raconté plus tard Mulanax. J'étais furieux parce que je pensais que sa place était en prison. »

Au début de l'été, Starr était passé chez Wogan et avait embarqué sa fille de treize ans dans sa voiture. « Qu'est-ce que tu dirais d'aller faire une promenade avec moi en bateau ? », avait-il demandé. L'adolescente avait accepté sans demander l'autorisation à ses parents. À son retour, elle avait raconté que Starr lui avait fait « des avances ». Wogan n'avait plus revu son employé depuis, ni souhaité le revoir.

D'après le sergent Mulanax, l'intérêt que portent les pédophiles aux jeunes enfants provient du sentiment de pouvoir absolu qu'ils sont en mesure d'exercer sur un autre individu, réduit à un simple objet – un trait partagé par le Zodiaque et presque tous les serial killers. « Après avoir ligoté ses victimes au lac Berryessa, le Zodiaque se sentait tout-puissant, m'a-t-il expliqué. Dans son esprit, il en avait fait de simples objets, et il portait son costume d'exécuteur spécialement confectionné pour la circonstance. » Peut-être le Zodiaque avait-il espéré que quelqu'un l'apercevrait dans sa sinistre tenue, pour inspirer encore plus d'effroi à une communauté déjà terrifiée. Mais on peut difficilement imaginer qu'il ait souhaité qu'une de ses victimes survive pour raconter l'histoire. S'était-il montré ainsi à quelqu'un d'autre, qui ne se serait pas fait connaître ?

Autant que son macabre déguisement, les courriers dans lesquels le Zodiaque avait menacé de faire exploser des cars scolaires et d'abattre des enfants suffisaient à entretenir un climat de terreur. Mulanax se souvenait de sentinelles en armes : des enseignants, des chauffeurs, des pompiers qui escortaient les cars scolaires. La police de Napa, la circonscription où avaient été poignardées les victimes près du lac Berryessa, avait chargé plus de soixante-dix unités de suivre les trajets des ramassages scolaires et des avions surveillaient du ciel, en tournoyant dans leur sillage comme des oiseaux de proie. Les gens guettaient derrière leur porte et leurs fenêtres les voitures qui longeaient les allées le soir. Le Zodiaque incarnait au XXe siècle une version moderne du croquemitaine.

Dans l’espoir d’obtenir d’autres échantillons de l’écriture de Starr, Mulanax s’est rendu au 1660, Tennessee Street, dans une agence de la Crocker-Citizens Bank, où Starr avait un compte. Il s’arrangea pour se procurer des photocopies de récents chèques annulés. Il avait envisagé d’emprunter les originaux (puisque Starr avait donné pour consigne à sa banque de ne pas les lui renvoyer), mais il changea d’avis. Il nota qu’un des chèques était libellé au nom d’un certain Phil Tucker. Un autre, daté du 20 juillet 1970, d’un montant de 9 dollars, était établi à l’ordre de R.G. Blackwood comme acompte pour l’acquisition d’une glacière de 160 litres. Un troisième portait un paiement daté du 4 juin, pour le camping de Tall Tree Trailer Court. La communication indiquait : « Location d’espace de stockage ». Mulanax envoya les échantillons à Morrill pour analyse sans trop se poser de questions sur ce que Starr pouvait bien stocker dans un camping. Il avait plusieurs caravanes.

À 13 h 30, les inspecteurs Toschi et Armstrong arrivèrent dans le comté de Solano, pour leur rendez-vous avec Mulanax. Depuis 1969, ils avaient planché sur des centaines de dossiers dans cette affaire et la lassitude commençait à se faire sentir. Mais Starr se profilait comme un suspect sérieux, comme un très bon suspect, même. Toschi, avec son épaisse chevelure noire et bouclée, portait son éternel nœud papillon. Son visage remarquablement expressif arborait un large sourire. Ils avaient amené avec eux Mel Nicolai, que Toschi tenait en grande estime et dont il appréciait la compagnie. « C’était quelqu’un de très professionnel, m’a-t-il déclaré plus tard. Mel avait un rire communicatif et, surtout, c’était un très très bon policier. Avec ses cheveux coupés en brosse et ses lunettes, il avait des airs de professeur. En sa qualité d’agent du CI&I, qui dépendait du Département de la Justice de l’État, Nicolai intervenait dans les dossiers qui concernaient plusieurs comtés. Il servait d’intermédiaire. Quand on avait besoin d’informations, on pouvait prendre contact avec lui à Sacramento. »

Quant à Mulanax, c’était un homme de terrain, un chasseur, comme le Zodiaque. « Je vous rappellerai après avoir vu Starr en personne, les gars », assura-t-il à l’issue de la réunion. C’était le genre d’homme sur qui on peut compter. Toschi savait qu’il ferait ce qu’il avait à faire.

Lundi 2 août 1971

Mulanax poursuivit son enquête minutieuse sur le passé de Starr, recueillant toutes les informations qu'il pouvait obtenir avant de rencontrer personnellement le suspect. Comme d'autres l'avaient remarqué avant lui, il nota que Starr était né un 18 décembre – alors que le double meurtre de Lake Herman Road avait été commis le 20 décembre. Mulanax savait que certains serial killers frappaient de préférence aux dates qui revêtaient pour eux une importance particulière. Jusque-là, le Zodiaque avait attaqué des couples au poignard ou avec une arme à feu le Quatre Juillet, aux environs d'Halloween, à la date du Columbus Day et quelques jours avant Noël. Toutefois, quelques enquêteurs du VPD pensaient que le Zodiaque n'avait revendiqué le crime de Lake Herman Road que pour accroître sa réputation et plonger la police dans la confusion.

« Mulanax m'a raconté qu'il s'était rendu chez Starr en son absence, mais sa mère était là. Il a juste fait un petit tour pour voir un peu à quoi ça ressemblait », m'a dit Toschi.

On n'a pas gardé trace d'une conversation entre Mulanax et Starr, en supposant qu'ils se soient rencontrés ce jour-là (il ne pouvait en aucun cas s'agir d'un interrogatoire). Mulanax a vu la porte ouverte donnant sur le sous-sol où vivait Starr. Il a noté que les murs étaient peints du même « vert presque gris » que la cuisine, mais dans un ton plus pâle. Starr était-il là en bas à le guetter ? En voyant le regard du policier, Bernice a déclaré : « Ça a servi de chambre pour mes deux garçons pendant de nombreuses années. » La boîte aux lettres était une simple fente dans un coin. « Toutes les lettres doivent tomber dans cette planque », se dit Mulanax en pensant au tueur obsédé par le courrier. Et le Zodiaque avait écrit dans un de ses messages qu'il préparait des bombes dans une cave. Starr, qui couchait d'abord dans une chambre à l'étage, s'était installé là en bas pour avoir plus d'intimité. Mulanax était tenté d'y aller voir, mais la prudence le retint. Il s'en alla, mais ce qu'il avait vu lors de cette visite et quelques vagues remarques faites par Bernice lui restaient à l'esprit alors qu'il s'apprêtait à discuter à nouveau avec ses collègues de San Francisco.

Mardi 3 août 1971

Nombreux étaient ceux qui, dans Fresno Street, connaissaient Starr depuis qu'il était enfant. On le disait très attaché à sa mère, mais cette

affection mutuelle n'était qu'une façade : les voisins entendaient souvent des éclats de voix et des disputes. « Sa mère était du genre sévère, se rappelait Cheney. C'était quelqu'un de dur. Elle était grande, presque aussi grande que Starr. Les deux parents étaient grands et minces, comme Ron. À la différence de son frère, Ron s'entendait bien avec tout le monde. » Le principal reproche que Starr faisait à sa mère tenait d'ailleurs à la prédilection qu'elle témoignait au cadet de ses fils.

« Il y avait une forte rivalité entre Ron et son frère aîné, m'a raconté Panzarella. Ron avait plus de succès auprès des filles. Il avait le contact plus facile et c'était le préféré de leur mère, au grand mécontentement de Starr. Elle adorait Ron, qui était plutôt beau gosse, tandis que Starr avait déjà pas mal engraissé. J'ai passé un week-end chez eux, avec le père et la mère. Starr s'est pointé. Il vivait dans sa caravane, à l'époque. J'ai pu voir à quel point le père manquait de caractère. Il avait été blessé dans un accident d'avion en Oklahoma vers la fin des années 1950 ou au début des années 1960, et après, il n'a plus jamais été le même. Il avait retrouvé un emploi comme dessinateur industriel. On le déposait à son travail et on passait le reprendre plus tard. Un brave homme, mais très apathique. Il n'avait pas toujours été ainsi. Ron m'a raconté que c'était l'accident qui l'avait rendu comme ça. Ethan n'avait plus aucune autorité sur son fils. Il était devenu – comment dire ? – effacé. C'était la mère qui était la personnalité dominante. Elle et son fils se chamaillaient tout le temps. Il hurlait et lui lançait des insultes à la tête. Si j'avais parlé comme ça à mes parents, ils m'auraient tué. Starr la traitait de tous les noms. C'était horrible, et ça se passait alors qu'ils étaient tous à table, en plus. »

Cheney renchérissait : « Le père de Starr était un pilote de jet décoré. Je ne sais pas si son appareil avait été abattu ou si c'était un accident, mais il avait été gravement blessé et on l'avait réformé. Quand je l'ai connu, il n'était déjà plus dans la Navy. Il restait actif, mais il avait apparemment perdu une partie de son dynamisme. Ce n'était plus le pilote au caractère bien trempé qu'il avait été autrefois. Il continuait à travailler comme dessinateur à Mare Island. Il n'était pas sans ressources. Il n'était pas invalide. Les membres de la famille avaient des cartes d'admission qui leur permettaient de s'approvisionner dans les magasins des bases militaires. Les chaussures Wing Walker qu'il portait venaient probablement de Mare Island. Elles étaient fabriquées spécialement pour les aviateurs et les hommes d'équipage. » Dans la rue, sans sortir de sa voiture, Mulanax

observait les vitres sales, presque au ras du sol, de la fenêtre qui donnait sur l'appartement de Starr, et tenta d'imaginer à quoi cela devait ressembler. Il aurait bien aimé y jeter un coup d'œil. La mère de Starr avait assuré que le sanctuaire de son fils était rempli de livres. Starr était un passionné d'études, un « étudiant professionnel », disait son frère. « Après les vacances d'été, il a l'intention de suivre des cours à Cotati », avait expliqué Bernice. Mulanax repensa à d'autres vacances d'été, celles de l'année 1969 – une période de tumultes et de violence pour Vallejo.

À l'époque aussi, Starr était étudiant et le Zodiaque, ivre d'audace, enserrait la ville dans un étau de peur. Il avait profité d'une grève des services de police et d'incendie pour frapper. Il n'y avait guère qu'une vingtaine d'hommes de la police routière californienne pour surveiller le trafic dans cette ville de 72 000 habitants. Le 21 juillet, les négociateurs étaient presque parvenus à un accord, mais Apollo 11 avait retardé la reprise du travail car le gouverneur Reagan avait décrété un jour férié pour célébrer la mission lunaire.

Jusque-là, les vacances de l'été 1971 avaient été plus calmes, se disait Mulanax. La police de Vallejo faisait du bon boulot et Starr avait été occupé par son travail à l'Union Oil of California. Avant d'aller déjeuner, Mulanax repassa au poste de police pour appeler la raffinerie de l'Union Oil, à Pinole, et questionner le chef du personnel, McNamara. Il confirma que Starr travaillait comme laborantin depuis le 8 septembre 1970. Mais il était surqualifié pour cet emploi, qui ne devait pas vraiment le satisfaire. Le 20 avril précédent, il avait postulé dans un garage Union 76 à Rodeo, non loin de là. « En été, son horaire à la raffinerie est de 8 heures à 16 heures-16 h 30, tous les jours de la semaine, ajouta McNamara.

— J'aurais voulu lui parler durant les heures de travail, expliqua Mulanax.

— Ça sort un peu de l'ordinaire, et ça risque de causer certaines perturbations », remarqua le chef du personnel. En fait, l'intention de Mulanax était précisément de perturber Starr. « Bon, je peux mettre mon bureau à votre disposition.

— Très bien. Veillez seulement à ne pas lui dire que nous souhaitons l'interroger avant de l'introduire dans le bureau. » Le policier tenait absolument à prendre Starr par surprise et à le déstabiliser. Il raccrocha, nota le rendez-vous dans son carnet, et téléphona à Toschi et Armstrong

pour les mettre au courant. Après cette matinée bien chargée, il sortit déjeuner.

Armstrong et Toschi avaient eux aussi été fort occupés. Toschi étudiait deux pages couvertes de notes gribouillées à la hâte, tout en grignotant des biscuits qu'il trempait dans une tasse de café instantané. Il relevait par exemple que Starr, dans son enfance, avait été un gaucher contrarié – peut-être en avait-il gardé quelques troubles psychologiques.

Après le repas, Morrill rappela Mulanax à Vallejo à propos des chèques annulés qui lui avaient été soumis. « J'ai comparé l'écriture avec les lettres du Zodiaque, dit-il. Le résultat est négatif. » Quel était le chaînon manquant ?, se demanda Mulanax. Si Starr était le Zodiaque, avait-il trouvé un moyen de déguiser son écriture ? Ou avait-il lait écrire ses messages par un complice ? Jusqu'à la fin, cette hypothèse d'un mystérieux deuxième homme hanterait les enquêteurs sur la piste du Zodiaque.

Mercredi 4 août 1971

Toschi, Armstrong et Mulanax prirent l'Interstate 80 pour s'éloigner de Vallejo en direction du sud. Après le Carquinez Bridge, ils arrivèrent dans le comté de Contra Costa. Ils longèrent la baie de San Pablo, laissant derrière eux Selby, Tormey, Rodeo et Hercules. À l'ouest, par-delà les eaux vertes couvertes de brume, ils apercevaient la base aérienne d'Hamilton AFB. En janvier précédent, tout près du Golden Gate, une collision entre deux pétroliers de la Standard Oil Company avait provoqué une marée noire en répandant 8 millions de litres de brut dans la Baie. Un peu avant 10 h 25, la voiture des policiers s'arrêta devant le portail de la grande raffinerie. L'usine de Pinole était impressionnante. Durant la nuit, avec ses milliers de lampes allumées, elle prenait des allures irréelles dans les nuages de vapeur qui s'échappaient des cheminées ; durant la journée, ses tours noires pointaient vers le ciel comme des canons.

La grille s'ouvrit et les policiers longèrent en voiture trois ou quatre bâtiments avant de descendre. Toschi se dévissa le cou pour lever les yeux vers les hautes tours où le brut était porté à 400 degrés. Le processus de distillation séparait les molécules et convertissait le pétrole en propane, essence, butane, kérosène, diesel, lubrifiant et même en goudron ou en paraffine. Starr avait une formation de chimiste et la raffinerie n'était rien

d’autre qu’un laboratoire géant. Des conduites enchevêtrées acheminaient le pétrole vers les gigantesques réservoirs, les unités catalytiques et les unités de distillation sous vide.

Des sifflets stridents alertèrent soudain Toschi. Tout là-haut, des hommes rampaient sur des portiques, entre deux cheminées. Une bruine de suie poisseuse leur tomba dessus, et Toschi fut pris de nausée. Ce matin-là, comme bien des matins auparavant, il s’était contenté au petit déjeuner de quelques aspirines avalées avec une gorgée de café froid. Ils entrèrent dans le bureau de McNamara, et attendirent pendant que le chef du personnel téléphonait pour convoquer le laborantin, qui ne se doutait de rien. « Il sera là dans une minute », dit-il. Le dossier de Starr était déployé en éventail sur le bureau de McNamara. Bill Armstrong prit le temps de le feuilleter, puisque c’était lui qui poserait les questions.

Les enquêteurs n’entendirent pas leur suspect qui s’avançait dans le couloir – seulement le chuintement des portes de l’ascenseur. Starr marchait d’un pas fort silencieux pour un homme de sa corpulence, et il portait des chaussures à semelle souple. Ils allaient enfin le voir en face. Toschi s’était redressé sur sa chaise, comme s’il s’apprêtait à se lever. Après avoir vu passer tant de suspects, après tant de désillusions, le Zodiaque était-il vraiment à portée de leur main ? Le policier retenait son souffle. La porte s’ouvrit. Starr apparut, avec cette présence physique dans laquelle Toschi reconnut aussitôt tout ce qu’il s’attendait à voir, tout ce qui incarnait pour lui le Zodiaque.

2

Robert Hall Starr

Mercredi 4 août 1971

Starr remplissait l'embrasure de la porte. Sa tête aux cheveux rares pivotait pour fixer, l'un après l'autre, les visages des trois enquêteurs, à mesure qu'ils se présentaient. Starr paraissait surpris et un peu nerveux d'apprendre qu'ils étaient de la police. « J'ai bien vu qu'il avait peur d'être renvoyé, me confia plus tard Toschi. Cela seul aurait déjà suffi à expliquer son appréhension. » Au fil des années, quelque deux mille cinq cents personnes avaient été soupçonnées et interrogées dans l'affaire du Zodiaque. Comme de nombreux comtés et juridictions étaient concernés, les policiers n'avaient pas toujours eu l'occasion de comparer leurs impressions, ou simplement les noms de leurs suspects. Starr n'était pas le premier à correspondre au profil. Il ne serait pas non plus le dernier. Idéalement, une alarme aurait dû retentir dans l'esprit des enquêteurs. Mais ce ne fut pas le cas. Ce n'est qu'après l'entretien, quand ils eurent pris le temps de mettre de l'ordre dans leurs idées et de repenser à tout ce que Starr avait déclaré, souvent sans qu'on lui eût rien demandé, que leur pouls se mit à battre plus vite. De retour au département des homicides, l'aiguille de la grosse horloge noire paraissait avancer plus rapidement.

Comme l'avait fait Mulanax, Toschi passa en revue l'apparence physique du suspect : Starr avait des yeux bleu-brun, et des cheveux très courts, châtains, qui grisonnaient à l'arrière. L'agent Fouke n'avait-il pas mentionné « des cheveux clairs, peut-être grisonnants vers l'arrière » ? se rappelait Toschi. Et les témoins du meurtre du chauffeur de taxi avaient déclaré que les cheveux clairsemés du Zodiaque laissaient voir la courbe de son crâne. À la fin des années 1960, la mode était aux cheveux longs, mais le Zodiaque avait le crâne presque rasé, comme un militaire. Toutefois, lors

d’une agression précédente, perpétrée au lac Berryessa, on avait supposé que le Zodiaque portait sous sa cagoule des cheveux bruns et lisses.

« Je me rappelle avoir entrevu une sorte de frange graisseuse… », m’a raconté par la suite l’une des victimes, un jeune homme qui avait survécu à ses blessures. Il lui semblait que leur agresseur avait des cheveux brun foncé, car une mèche était visible à un moment derrière les verres fumés qui masquaient les ouvertures de la cagoule à hauteur des yeux. Derrière ces verres, le jeune blessé avait cru distinguer la présence d’une autre paire de lunettes. Le tueur, vêtu de sa tenue – une cagoule noire d’exécuteur, arborant un cercle avec une croix de couleur blanche sur la poitrine –, était apparu comme par magie dans le crépuscule du 27 septembre 1969. Le Zodiaque était remonté vers le nord jusqu’au comté de Napa, où il avait repéré cet étudiant et sa jeune compagne et les avait poignardés avec une baïonnette pourvue d’un manche en bois entouré de toile adhésive. Il avait décoré le manche et portait l’arme à la ceinture, dans un fourreau spécialement confectionné, avec des rivets de cuivre. « Je ne sais pas quelle était la taille du Zodiaque, peut-être un mètre quatre-vingts ou quatre-vingt-trois, quelque chose comme ça. Je ne suis pas très bon juge à cause de ma propre taille », dit l’étudiant, au physique maigre et dégingandé.

Starr avait le front assez large pour coiffer deux visages aux joues pleines, comme les siennes. Il avait la nuque épaisse et des oreilles haut perchées qui saillaient comme des trompettes. Sa haute stature, aux larges épaules, était intimidante. « Parmi les gens que je connais, tous ceux qui ont rencontré Starr sous-estimaient sa taille, expliqua plus tard Cheney. Il avait dans les yeux cette lueur inquiétante. Et puis de larges cuisses et un gros cul, un fameux ventre, des épaules puissantes et un torse impressionnant. » Oui, Starr était un homme lourd, mais c’était aussi le cas du Zodiaque. Le survivant du lac Berryessa estimait son poids à cent ou cent dix kilos. « J’ai décrit ce type comme quelqu’un de vraiment gros, dit-il. Je ne sais pas, peut-être qu’il n’était pas si massif et portait un coupe-vent à doublure épaisse. » Mais il y avait un autre moyen de le vérifier.

Le sergent Ken Narlow du bureau du shérif du comté de Napa avait procédé à un essai de compactage sur les traces de pas du Zodiaque. Il les avait comparées avec les empreintes d’un shérif adjoint qui pesait quatre-vingt-quinze kilos. « Il ne s’enfonçait pas aussi profondément que le Zodiaque, m’a rapporté Narlow. Pour laisser des traces aussi profondes dans le sable, nous avons calculé que le Zodiaque devait peser au moins cent

kilos. La marque bien nette du talon indiquait que le Zodiaque ne courait pas en s'en allant. » Morrill, l'expert graphologue, aussi prudent à propos de cet essai de compactage qu'il l'était pour l'examen des échantillons d'écriture, précisait : « Tout dépend de l'état du sable à ce moment aussi. Et puis, il faut voir si le type marchait d'un pas appuyé ou précautionneusement. Ils ont spéculé sur sa taille en fonction de ses empreintes. Mais supposez que le sable ait été différent la veille. Supposez qu'il ait été plus mouillé. »

Mais le sol était sec et il marchait d'un pas tranquille. Les empreintes étaient nettes et particulièrement bien marquées au talon. Les flics de Napa étaient arrivés presque immédiatement, puisque le Zodiaque avait eu le culot de les prévenir en appelant d'une cabine non loin du poste de police. « Il devait avoir du sang sur lui, estimait Narlow. En venant de Berryessa, il a bien dû passer devant vingt ou vingt et un téléphones publics avant de s'arrêter à cette cabine, j'imagine. Il s'est approché suffisamment pour entendre les sirènes des voitures de police qui quittaient Napa. Il aurait pu appeler du lac, mais il risquait alors d'être pris au piège là-bas. Le trajet dure vingt-cinq minutes. La cabine se trouvait à quarante-trois kilomètres des lieux du crime. Si nous avions constaté qu'il appelait du lac, nous aurions pu boucler le secteur. »

D'autres éléments avaient été découverts près du lac. Les empreintes laissées dans le sol laissaient apparaître un cercle portant la mention « Superwear », qui était clairement visible sur les moulages de plâtre de Narlow. Le lien avec l'armée, déjà établi par le fait qu'il portait à la ceinture un étui noir contenant un calibre 45 militaire, était encore renforcé par la marque de ses chaussures : des bottines noires utilisées principalement par la Navy. Les chaussures Wing Walker étaient portées presque exclusivement par les hommes chargés de la maintenance des avions, pour marcher sur les ailes des jets.

En 1969, 103 700 paires de Wing Walker avaient été expédiées à Ogden, dans l'Utah. Elles étaient fabriquées par la Weinbrenner Shoe Company, de Merrill, dans le Wisconsin, dans le cadre d'un marché public adjugé en 1966 portant sur un million de paires au total. Les dernières paires avaient été livrées aux bases navales et aériennes de la côte Ouest. Les seules personnes qui avaient pu acquérir de telles chaussures faisaient partie du personnel actif et en retraite de ces bases, ou de leur famille. Pour avoir accès aux magasins des bases et y faire des achats, il fallait présenter une

carte d’admission personnelle, portant l’empreinte d’un pouce et une photo. La ville de Vallejo, dont l’économie dépendait fortement des activités militaires, hébergeait de nombreux employés qui travaillaient dans des installations de la Navy ou de l’Air Force : à Travis AFB, au nord de Vallejo, près de Fairfield, ou encore dans les bases aériennes d’Hamilton, de Mather et McClellan, près de Mare Island, dans la base navale d’Alameda, et à Treasure Island. Le FBI était convaincu que le Zodiaque avait un rapport avec l’armée.

« L’Unsub{8} pourrait avoir un passé militaire, étant donné qu’il a fait usage d’une baïonnette et de deux armes distinctes de calibre 9 mm et qu’une des victimes survivantes a remarqué que l’Unsub portait des bottines de type militaire », était-il écrit dans le dossier du FBI. En plus du fait qu’on ne pouvait se procurer n’importe où ces bottines d’un type inhabituel, la police connaissait leur pointure : le Zodiaque chaussait du 44, ce qui indiquait un individu de haute taille, comme la longueur de ses enjambées.

À propos de la tenue bizarre que le Zodiaque s’était confectionnée, Toschi m’a raconté : « Nous avons envoyé notre dessinateur dans le comté de Napa [le 24 octobre 1969]. La victime survivante, Bryan Hartnell, a décrit la cagoule comme un long capuchon sans manche, de couleur noire, marqué d’un cercle blanc avec une croix au milieu sur la poitrine. La cagoule semblait avoir été cousue avec soin et les fentes des yeux étaient masquées par un clip de verres solaires. » Et Starr savait coudre (il avait appris à réparer des voiles).

Mais dans ce bureau étriqué au cœur de la raffinerie, les policiers ne s’interrogeaient guère sur les talents de leur suspect en matière de couture ni ne prêtaient beaucoup d’attention à ses chaussures : ils étudiaient son visage. Au-delà de la puissance musculaire qui se dégageait de lui et de sa carrure d’espoir olympique sur le retour, on devinait une vive intelligence. Starr avait un QI de 136.

« Nous enquêtons sur les meurtres du Zodiaque à San Francisco et Vallejo, dit Armstrong. Nous avons quelques questions à vous poser. » L’inspecteur présenta une chaise au laborantin. Toschi remarqua quelques gouttes de sueur à peine perceptibles sur le large front du suspect. « Un informateur nous a confié que vous aviez fait certaines déclarations environ onze mois avant le premier meurtre perpétré par le Zodiaque, continua-t-il. Si tel est bien le cas, ces propos ont de quoi éveiller les soupçons. » Armstrong faisait évidemment référence à la conversation rapportée par

Cheney, mais il se garda bien de mentionner son nom. « Vous rappelez-vous avoir eu une discussion de ce genre avec qui que ce soit ?

— Je ne me rappelle rien de tel », répondit Starr d'une voix douce. Curieusement, il s'abstint de demander avec qui il était censé avoir eu cette conversation. Il semblait déjà le savoir. Ce matin, dans le *Chronicle*, son horoscope avertissait : « Les gens sont prompts à réagir à tout ce que vous dites ou faites. Surveillez vos paroles. »

« Avez-vous suivi les informations à propos du Zodiaque dans la presse ou d'autres médias ?

— J'ai lu les articles qui sont parus dans les journaux, au début, répondit Starr. Mais je n'ai pas continué à suivre l'affaire.

— Pourquoi ?

— Parce que c'était trop morbide. »

Pourtant, dans la suite de l'entretien, Starr fit d'autres commentaires qui étaient en contradiction avec cette affirmation. Mais avant, il déclara : « Un sergent de la police de Vallejo m'a questionné après les meurtres du lac Berryessa. »

Les trois enquêteurs étaient stupéfaits.

« Nous ne savions pas que vous aviez déjà été entendu par la police, remarqua Armstrong.

— Je lui ai dit que ce week-end-là [celui du samedi 27 septembre 1969], j'étais allé à Salt Point Ranch, près de Fort Ross, pour faire de la plongée. [Salt Point Ranch se trouvait dans la direction opposée par rapport au lac Berryessa.] J'y suis allé seul, mais j'ai rencontré un soldat en poste à Treasure Island, qui était là avec sa femme. Je ne me souviens pas de son nom, mais j'avais noté ça quelque part à la maison. Je suis rentré à Vallejo vers 16 heures. »

Armstrong, Toschi et Mulanax l'écoutaient avec attention. Dehors, un sifflet à vapeur se déclencha et un contremaître beugla quelques ordres. Dans le bureau, la voix de Starr bourdonnait dans la chaleur. Ils pouvaient presque entendre les rouages qui tournaient dans sa tête. Une tension palpable rendait la petite pièce suffocante. « Je me rappelle aussi que j'ai parlé avec un voisin juste après avoir arrêté la voiture dans l'allée, ajouta Starr. Je crois que j'ai dû oublier de le signaler au policier de Vallejo quand il m'a demandé si quelqu'un m'avait vu.

— Et quel était le nom de ce voisin ? demanda Armstrong.

— [William] White. Mais il est mort une semaine après que la police m'a interrogé, donc je n'ai pas pris la peine de le signaler. » C'était bien commode. Starr embraya soudain sur tout autre chose – de façon si curieuse que Toschi haussa le sourcil à l'attention d'Armstrong. Sans qu'on lui eût posé la moindre question sur un couteau semblable à celui utilisé pour poignarder les victimes du lac Berryessa, le suspect fit une déclaration étonnante : « Les deux couteaux que j'avais dans ma voiture étaient tachés de sang. Ça venait d'un poulet que j'avais tué. »

Le jour où le Zodiaque avait poignardé les deux étudiants au lac Berryessa, Starr était censé chasser les écureuils dans les environs. C'était ce qu'il avait raconté à sa belle-sœur. D'après sa nouvelle version, il était donc en train de faire de la plongée… ailleurs. Starr faisait de la plongée avec ou sans équipement respiratoire. Pour expliquer la prédilection du Zodiaque pour les lacs, une théorie avait circulé, selon laquelle il s'agissait d'un plongeur qui cachait ses armes et son attirail dans des containers étanches sous l'eau. Et c'était la raison de la « bedaine » du tueur : une ceinture de plomb qui lui entourait la taille. Pour Toschi, l'hypothèse paraissait tout à coup moins farfelue. Starr était non seulement un plaisancier, mais aussi un adepte de la plongée et de la pêche sous-marine.

« Il pense que nous avons eu des informations à propos d'un couteau, se dit Armstrong. Il croit qu'on en sait plus qu'en réalité, mais c'est la première fois qu'on entend parler de ce couteau. » Tout ce que les policiers pouvaient imaginer, c'était que quelqu'un avait dû apercevoir un ou des couteaux ensanglantés sur un siège de la voiture et que Starr s'en était rendu compte. Croyait-il que son voisin, William White, avait remarqué les lames tachées de sang ce jour-là et en avait parlé autour de lui ? D'après Toschi, Starr pensait plus probablement à son frère, Ron, ou à sa belle-sœur, Karen. En tout cas, il prenait les devants et tâchait de fournir des explications à des informations que la police *aurait pu* recevoir.

« Étiez-vous en Californie du Sud en 1966 ? » demanda Armstrong.

Une fois de plus, Starr donna des précisions saisissantes sans qu'on les lui ait demandées : « Au moment du meurtre de Riverside, vous voulez dire ? Oui, j'étais en Californie du Sud à l'époque. »

Le rapprochement entre le Zodiaque et l'affaire de Riverside n'avait été rendu public que dix mois plus tôt. Phil Sins, un habitant du sud de l'État, avait remarqué des similitudes entre un meurtre local et les crimes du Zodiaque en Californie du Nord. La nouvelle avait été publiée par le

Chronicle. Mais Starr ne venait-il pas de prétendre qu'il avait cessé depuis longtemps de lire les articles consacrés au Zodiaque ? Le journal laissait entendre qu'une étudiante du Riverside College, Chery Jo Bates, avait été tuée par le Zodiaque juste avant la nuit d'Halloween, en 1966. À en juger par les messages revendiquant le meurtre (« BATES DEVAIT MOURIR, IL Y EN AURA D'AUTRES »), l'auteur des faits se plaisait à narguer les autorités par les courriers qu'il adressait à la police et à la presse, et lui aussi les affranchissait plus que nécessaire.

Une signature griffonnée sur trois des lettres envoyées évoquait un « 2 » ou un « Z ». Mais surtout, Morrill avait identifié l'auteur de ces messages comme étant le Zodiaque.

« C'est vrai que je m'intéresse aux armes, poursuivit Starr, mais les seules armes de poing que je possède sont de calibre 22. Je n'ai jamais eu d'arme automatique.

— Avez-vous possédé une Corvair brune de 1965-1966 ? » demanda Armstrong. Le Zodiaque conduisait ce type de véhicule la nuit du crime commis le Quatre Juillet.

« Non. » Starr croisa les bras. Il portait une chemise blanche à manches courtes. Ses avant-bras étaient aussi massifs que ceux de Popeye.

Toschi remarqua que Starr portait au poignet une grosse montre. « C'était une montre d'homme, m'a-t-il raconté. Le genre de montre qui en met plein la vue… "Regarde ce que j'ai au poignet !" Et je l'ai tout de suite repéré : le mot "Zodiac". Je lui ai demandé de me la montrer. "C'est une chouette montre que vous avez là", ai-je dit. Il a répondu : "Oh, ça fait un moment que je l'ai." J'ai demandé : "Vous en êtes content ?" Il a dit : "Oui." Et on pouvait voir distinctement les lettres Z-o-d-i-a-c. Je me souviens encore de l'aspect de cette montre. Il voulait que les gens la voient à son poignet. Il la portait par défi. Je n'arrivais pas à en détourner mes yeux. Quand on a vu la montre, on était stupéfaits. Plus tard, son frère et sa belle-sœur nous en ont parlé aussi, à Armstrong et moi : "Il porte même une montre Zodiac." »

« Puis-je la voir ? » demanda Armstrong. Il fit un geste en direction du poignet de Starr. Il avait lui aussi remarqué l'aspect inhabituel de la montre de leur suspect. Un rayon de lumière passant par les stores faisait luire le verre. Au-dessus de la marque, au centre du cadran, un emblème apparaissait. Malgré la chaleur, un frisson parcourut l'épine dorsale des

policiers. En blanc sur fond noir, on distinguait une croix inscrite dans un cercle : *le symbole du Zodiaque.*

La coûteuse montre que Starr arborait au poignet avait été fabriquée par Zodiac Astrographic Automatic, Le Locle, Suisse/New York, une société dont la fondation remontait au XIXe siècle. L'attention de Mulanax se porta également sur la montre. Le mot « Zodiac », avec la première lettre en majuscule, était écrit dans le bas du cadran. Le nom et le symbole étaient exactement semblables à la signature utilisée dans les lettres du tueur.

« Le nom "Zodiac" et la croix inscrite dans un cercle qui servait d'emblème au tueur n'ont jamais figuré ensemble ailleurs que dans les lettres », se dit Toschi. Il avait cherché partout ce symbole du cercle avec la croix. Jusque-là, il pensait qu'il représentait le viseur d'un fusil. Starr fit tourner la montre à son poignet, comme pour l'admirer. « C'est un cadeau d'anniversaire, dit-il à Armstrong. Cette montre m'a été offerte par ma mère il y a deux ans. »

Mulanax fit mentalement le calcul. « Voyons – il y a deux ans, jour pour jour, nous étions le 4 août 1969. Ce jour-là, le tueur s'est servi pour la première fois du nom "Zodiac" dans une lettre de trois pages adressée à *The Examiner.* Le journal avait relégué son courrier en page 4. Cinq jours auparavant seulement, le Zodiaque avait introduit dans ses communications avec la presse le symbole de la croix inscrite dans un cercle. » Bien qu'un rapport ait indiqué plus tard que Starr possédait cette montre depuis le mois d'août 1969, son frère Ron assurait plutôt qu'il « avait reçu la montre comme cadeau de Noël de sa mère en décembre 1968 ». Starr avait fêté son trente-cinquième anniversaire le 18 décembre 1968, soit deux jours avant les premiers meurtres attribués au Zodiaque en Californie du Nord.

Starr posséderait plus tard une autre montre de même marque. Le fabricant des « montres Zodiac de renommée mondiale » sortira en 1969 son Zodiac Clebar Skin-diver Underwater Chronograph : « C'est un chronomètre ! Une montre d'aviateurs et de plongeurs. Testée pour 20 atmosphères (comparables à deux cents mètres de profondeur). » À l'époque, Starr pratiquait l'aviation et la plongée sous-marine. Comme l'autre, la montre arborait en bas à droite du cadran une croix dans un cercle sur fond sombre, au-dessus du mot « Zodiac ».

Un silence pesant régnait dans le bureau. La montre, la mention du couteau ensanglanté… tous étaient étourdis par les éléments que Starr fournissait spontanément. Qu'allait-il encore ajouter ?

« Je ne demande qu'à vous aider dans votre enquête », déclara le témoin en s'humectant les lèvres. Il toussa pour s'éclaircir la gorge. De toute évidence, Starr voulait donner à la conversation un tour plus jovial. « J'en ai assez d'entendre traiter les policiers de "cochons" », fit-il en hochant tristement la tête. À l'époque, les étudiants et les pacifistes qui manifestaient pour protester contre la guerre employaient souvent le terme « cochons » pour désigner les policiers, et le Zodiaque faisait de même dans ses lettres : « J'aime bien asticoter ces cochons en bleu, écrivait-il pour les narguer. Hé, cochon bleu, j'étais dans le parc… »

« Vous souvenez-vous de quelqu'un avec qui vous auriez pu avoir une conversation concernant le Zodiaque ? interrogea Mulanax.

— J'ai peut-être bavardé avec Ted Kidder et Phil Tucker, du Vallejo Recreation Department, quand je travaillais là-bas, mais je n'en suis pas sûr. » Starr continuait à s'efforcer de répondre aux questions avant qu'on ne les lui pose. De cette façon, il parviendrait peut-être à désamorcer d'éventuels éléments incriminants dans l'esprit des policiers. Que leur avait-on raconté ? Il ne pouvait pas deviner qui, parmi ses nombreuses relations, l'avait accusé d'être un tueur. Il lui arrivait de confier des choses très étranges à ses interlocuteurs. Il aimait bien parler et sa voix forte faisait de lui le centre de l'attention. Soudain, il se figea : il savait qui avait prévenu la police !

« *The Most Dangerous Game*, dit-il.

Quoi ? » demanda Toschi.

Comme ça, de but en blanc, Starr avait mentionné le titre d'une nouvelle qu'il avait lue quand il était au lycée : une histoire qui, de son propre aveu, lui avait laissé une impression forte et durable. Toschi se rappela le rapport de Langstaff sur les dépositions recueillies à Manhattan Beach : c'était cette même nouvelle sur laquelle Starr s'était extasié plus d'un an avant le commencement de la série de meurtres. Toschi sourit intérieurement : Starr avait enfin compris qui l'avait dénoncé.

« Ça s'intitulait *The Most Dangerous Game*. C'est ce que j'ai pu lire de mieux quand j'étais au lycée », avait-il assuré. Le Zodiaque avait évoqué le mobile du « gibier le plus dangereux » dans un message habilement codé en trois parties, presque indéchiffrable. Un enseignant de Salinas, Don Harden, avait finalement percé le code le 4 août 1969, exactement deux ans plus tôt, bien que sa solution n'ait été rendue publique que le 12 août. Cet étrange

message, parsemé de fautes volontaires pour le rendre plus difficile à déchiffrer, comportait notamment ce passage :

J’AIME TUER LES GENS PARCE QUE C’EST SI AMUSANT C’EST PLUS AMUSANT QUE DE TUER DU GIBIER DANS LA FORÊT CAR L’HOMME EST LE PLUS DANGEREUX DE TOUS LES ANIMAUX TUER QUELQUE CHOSE ME PROCURE L’EXPÉRIENCE LA PLUS EXCITANTE C’EST ENCORE MIEUX QUE DE S’ENVOYER EN L’AIR AVEC UNE FILLE LE MIEUX DANS TOUT ÇA C’EST QUE QUAND JE MOURRAI JE RENAÎTRAI AU PARADIS ET CEUX QUE J’AI TUÉS DEVIENDRONT MES ESCLAVES JE NE VOUS DONNERAI PAS MON NOM PARCE QUE VOUS ESSAIERIEZ DE RALENTIR OU D’INTERROMPRE MA COLLECTION D’ESCLAVES POUR L’AU-DELÀ…

La nouvelle de Richard Connell racontait l’histoire du fils d’un soldat, qui organisait des parties de chasse dans la forêt au cours desquelles il traquait des êtres humains avec un fusil ou un arc et des flèches. Starr, lui-même fils de militaire, se plaisait aussi à chasser à l’arc. Mulanax résumait l’œuvre en ces termes : « C’est l’histoire d’un naufragé qui prend pied sur une île et se retrouve chassé par un autre homme “comme un animal”. » Il pourrait être intéressant, se disait Mulanax, d’étudier cette nouvelle de façon plus approfondie pour y chercher d’éventuels indices, et aussi de vérifier si elle avait été adaptée au cinéma ou à la télévision.

« Starr a mentionné *The Most Dangerous Game* lors de cet interrogatoire, m’a raconté Toschi. Et son frère a confirmé plus tard qu’il lui arrivait de parler de l’homme comme du “plus dangereux des gibiers”. » Les propres mots de Starr, tels qu’ils ont été rapportés par un autre témoin, étaient : « Je pense à l’homme comme à du gibier. » La nouvelle aurait pu être une sorte de catalyseur.

L’interrogatoire informel s’acheva là.

Moins d’une heure avait passé depuis que les portes de l’ascenseur s’étaient ouvertes, mais l’entretien avait paru plus long aux policiers, même s’il s’était déroulé en douceur. Un véritable interrogatoire aurait été plus tendu, dans un cadre plus froid et plus intimidant. Les trois enquêteurs ont tenu à raccompagner Starr jusqu’à son laboratoire avant de partir. Le laborantin bouillait intérieurement d’avoir été convoqué, humilié et « questionné comme un voleur ». Toschi m’a confié que Starr lui était alors apparu comme « un dangereux animal » et, même armé, l’inspecteur éprouvait une certaine appréhension à son contact. Les oreilles de Starr

étaient cramoisies. La colère se lisait sur son visage et il se contrôlait à grand-peine. Autour de lui, des hommes en blouse de laboratoire échangeaient des regards curieux en murmurant. Il se rassit à sa place. « Tu n'imagines pas ce que c'est, marmonna-t-il à l'intention d'un de ses collègues, les yeux fixés sur sa table de travail. Tu es bien tranquille… tout va bien. Et puis voilà qu'on t'appelle au service du personnel. Et là, on laisse entendre des trucs terribles à propos de toi. Tu n'imagines pas… des choses abominables. Et pendant tout ce temps, je me creuse les méninges pour essayer de deviner qui les a envoyés. Ils te fichent les jetons, puis ils te promènent dans les couloirs – devant tout le monde – comme un gosse ! Je ne peux pas pardonner ça. » La prochaine fois que Starr rencontrerait Toschi et Armstrong, il prétendrait pourtant ne pas se souvenir d'eux.

Sans plus se soucier des chuchotements de ses collègues, Starr replongea le nez dans ses résultats d'analyse. Il était peut-être dans de sales draps. Son poids, sa taille, son âge et la couleur de ses cheveux correspondaient au signalement du Zodiaque. Il croisa les jambes et retira les protections de papier qu'il portait par-dessus ses chaussures. Il contempla d'un air absent ses bottines Wing Walker. Comme le tueur, il chaussait du 44. Mais, en fin de compte, c'était peut-être simplement un homme qui aimait qu'on le prenne pour le Zodiaque.

Au-dehors, les policiers remontèrent dans leur voiture. Tous trois étaient d'avis qu'il fallait se pencher de plus près sur le cas de Starr. « Ce que j'aimerais surtout savoir, c'est qui l'a interrogé juste après le meurtre », dit Toschi.

Mulanax n'en avait pas la moindre idée. « C'était il y a plus de deux ans », répondit-il. Il se promettait bien, cependant, de passer au peigne fin les dossiers concernant le Zodiaque, à Vallejo, pour voir s'il trouverait trace d'une déposition de Starr ou d'une quelconque mention à propos d'un ou deux couteaux ensanglantés, aperçus sur le siège d'une voiture.

3

Arthur Leigh Allen

Mercredi 4 août 1971

Quelqu'un s'était employé à faire une drôle de publicité aux montres Zodiac. J'ai eu l'occasion de tenir en main l'un des messages du tueur. Au *San Francisco Chronicle*, où je travaillais comme dessinateur de presse, tout le monde se posait des questions sur le Zodiaque. Ses lettres terrifiantes avaient inévitablement créé un lien entre lui et le journal. Peu à peu, j'avais senti monter en moi la volonté de démêler l'écheveau des indices fournis par le tueur et de révéler sa véritable identité. À défaut de pouvoir le faire, je comptais rassembler tous les éléments disponibles et les rendre publics dans l'espoir que quelqu'un le reconnaisse et apporte les pièces manquantes du puzzle.

De la fenêtre, je contemplais les longues ombres qui s'étiraient à travers Mission Street. Dans la Cinquième Rue, des passants tramaient aux abords du Pickwick Hotel (celui du *Faucon maltais* de Dashiell Hammett). Des voyageurs pressés se bousculaient devant le Chronicle Hotel, et des hommes vêtus avec élégance discutaient, une mallette à la main, sur le perron de marbre de l'indestructible Old Mint. Le Zodiaque aurait pu être n'importe lequel d'entre eux. Il était aux aguets. La première lettre dans laquelle il s'était donné ce nom n'avait pas le même filigrane que trois autres lettres envoyées précédemment (qui portaient en filigrane la mention « Eaton »). Le nouveau filigrane indiquait « Fifth Avenue », une marque de la chaîne de magasins Frank Winfield Woolworth. Tout près du *Chronicle*, au carrefour que la Cinquième Rue forme avec Market Street et Powell Street, là où se trouvait la plaque tournante du tramway, il y avait un grand Woolworth's où l'on pouvait acheter, au sous-sol, du papier et des feutres bleus exactement identiques à ceux que le Zodiaque utilisait. Et si c'était là

qu’il se les procurait, pour être aux premières loges quand ses messages arrivaient à destination ?

Jusqu’en mars précédent, le Zodiaque avait beaucoup écrit et il ratissait de plus en plus large, étendant vers le sud la zone de diffusion de sa prose. Après l’entretien que Starr avait eu avec les policiers à la raffinerie, le flot de messages s’était brusquement tari. Néanmoins, le reporter du *Chronicle* Paul Start Avery avait laissé des consignes au bureau du journal. « On peut probablement s’attendre à recevoir un courrier du Zodiaque d’un jour à l’autre, avait-il annoncé avec optimisme. Comme d’habitude, toutes les précautions devraient être prises pour éviter qu’un employé du *Chronicle* laisse ses empreintes sur la lettre. » De nombreux membres du personnel avaient manipulé les messages précédents : Carol Fisher, Brant Parker… Toschi avait déjà fait relever les empreintes de toute la rédaction.

Parfois le Zodiaque essayait de faire publier des lettres par des voies détournées. Comme la responsable du courrier des lecteurs, Carol Fisher, conservait tout ce qui était envoyé au journal pour éviter les ennuis en cas de procès en diffamation, cette lettre anonyme de novembre 1970 s’était retrouvée dans ses dossiers :

Cher Monsieur,

En lisant un récent numéro du magazine *Playboy*, j’ai remarqué une publicité pour les montres Zodiac. La marque de fabrique sur le cadran de la montre est identique au symbole utilisé par le fameux tueur. Or j’ai toujours lu dans la presse que les crimes avaient été interprétés comme quelque chose en rapport avec l’astrologie. Le fait qu’un signe hiéroglyphique aussi singulier soit en réalité l’emblème d’une marque de montre paraît quand même intéressant.

Le Zodiaque s’était-il lui-même amusé à attirer l’attention sur l’objet qui lui avait inspiré son nom et son symbole ? Après avoir été questionné par un « flic de Vallejo » qui n’avait rien pu retenir contre lui, Starr devait s’être senti en sécurité. Il avait continué à porter sa montre Zodiac, au moins jusqu’à ce que Toschi, Armstrong et Mulanax l’interrogent à ce propos. J’imaginais une succession d’événements plausibles : Starr, obsédé par le thème de la nouvelle *The Most Dangerous Game* depuis l’école, avait reçu de sa mère une montre Zodiac le 18 décembre 1968, qu’il portait sur lui en même temps qu’un autre cadeau d’anniversaire : un anneau arborant la lettre « Z ». Treize jours plus tard, il avait eu une conversation avec Cheney, fort semblable à d’autres discussions précédentes au cours desquelles il

avait parlé de fixer une torche électrique au canon d'un fusil pour traquer les couples d'amoureux. Il avait évoqué son idée de prendre comme surnom « le Zodiaque » et de tirer dans les roues d'un car scolaire. Cette chronologie permettait de circonscrire un cadre temporel précis pour le choix du nom, du symbole et du MO du Zodiaque : entre le 18 décembre 1968 et le 1er janvier 1969, après quoi Cheney avait déménagé en Californie du Sud pour travailler dans une nouvelle entreprise. En ce Jour de l'An, Starr avait dévoilé un secret monumental, mais il est vrai qu'il choisissait chaque fois des jours fériés pour commettre ses crimes ou faire des révélations importantes.

La visite de Cheney, le symbole affiché sur le cadran de la montre, sa marque au nom évocateur, l'anneau, l'histoire qu'il avait lue dans sa jeunesse… tous ces éléments devaient s'entrechoquer dans la tête de Starr et lui mettre l'esprit en ébullition. Les deux premiers meurtres avaient été commis le 20 décembre, deux jours après l'anniversaire de Starr. Le 4 août 1971, deux ans exactement après que le tueur eut signé pour la première fois une lettre du nom du « Zodiaque », il assurait à Armstrong avoir reçu la montre « il y a deux ans ». Que la montre lui ait été offerte le 18 décembre 1968 ou le 4 août 1969, comme le laissait entendre cette déclaration, les deux scénarios présentaient l'un comme l'autre une suite d'événements qui cadraient parfaitement avec le choix du nom et du symbole.

Tout au long de leur chasse à l'homme, les policiers se gardèrent bien de révéler l'identité de leur principal suspect. En évitant de rendre son nom public, ils étaient sûrs de pouvoir ajouter foi à d'éventuels indices qui viendraient l'accuser ultérieurement. Pour ma part, je m'étais fait une règle de ne jamais écrire, jusqu'à présent, le véritable nom de Starr.

Il s'appelait en réalité Arthur Leigh Allen.

Près d'une décennie après l'interrogatoire à la raffinerie, j'ai finalement retrouvé le « flic de Vallejo » qui avait, le premier, questionné Allen sur l'affaire. Le sergent John Lynch m'a reçu dans sa maison de Carolina Street, à Vallejo. C'était un homme âgé, fluet, au regard pénétrant. À peine étions-nous assis autour de la table de la salle à manger qu'il s'est mis à parler. La pièce était plongée dans une obscurité presque complète. J'avais simplement mentionné de nom d'Allen. « Oh, a-t-il dit, Lay Allen. » Il prononçait « Leigh » comme si le mot s'écrivait « Lay ». Je me suis rendu compte que, du fait de la différence de graphie, il pensait qu'il y avait deux suspects bien distincts dans cette affaire : « Leigh » et « Lee ». Le nom de

« Lee » avait été cité à diverses reprises : juste avant que le Zodiaque n'attaque un couple avec une arme à feu le Quatre Juillet, à Blue Rock Springs, un individu non identifié qu'on appelait « Lee » avait déjà fait l'objet de diverses spéculations.

« J'ai eu plusieurs fois l'occasion de parler avec Leigh, m'a dit Lynch. Il se trouvait sur la côte, à Bodega Bay [où il avait une caravane]… c'est un plongeur ; le jour du Quatre Juillet 1969, il était, paraît-il, avec trois ou quatre autres types.

— Quand lui avez-vous parlé… en 1971 ? » ai-je demandé. Je pensais que Lynch avait voulu vérifier le tuyau donné par Panzarella et Cheney à la police de Manhattan Beach.

« Bien avant ça, a-t-il répondu. Un ou deux mois après le crime. Leigh travaillait à l'époque comme gardien dans une école. Je suis allé là-bas… Je ne me rappelle pas comment j'avais eu son nom. Vous savez comment c'était à l'époque : il y avait des tas de gens à interroger et on recevait tellement de coups de téléphone et de lettres de dénonciation. C'était presque toujours la même chose. Il me suffisait de jeter un coup d'œil au gars pour me dire : "Ce n'est pas lui." Et quand j'ai vu ce Leigh Allen. C'était un grand gaillard, au crâne chauve. Vous l'avez vu ?

— Oui », ai-je répondu. Linda del Buono, la sœur de Darlene Ferrin, l'une des victimes de Blue Rock Springs, avait aidé la police de Vallejo à établir un portrait-robot. « On a comparé le portrait-robot réalisé d'après les indications de Linda avec un autre portrait-robot du Zodiaque et, à ce qu'on m'a dit : "Tout correspond sauf le menton." C'était censé être un type nommé "Lee", qui traînait dans les parages lors d'une fête organisée par Darlene, le même que Linda avait vu en train d'embêter sa sœur alors qu'elle était serveuse au Terry's Restaurant. Vous avez rencontré ce "Lee" ?

— Leigh Allen ?

— Je ne sais pas. Tout ce que Linda pouvait dire, c'est qu'on l'appelait "Lee".

— Non, a-t-il dit. En tout cas, j'étais sûr que ce n'était pas Allen. Dès l'instant où je l'ai vu, je me suis dit mentalement : "Ce n'est pas le Zodiaque." [Le lieutenant de police de Vallejo Jim] Husted trouvait qu'Allen ferait un bon suspect. Moi, j'étais moins convaincu. J'ai juste tapé cinq ou six lignes dans le rapport… histoire de mentionner le nom d'Allen. J'ai regardé dans sa voiture : il avait son matériel de plongée à l'arrière. C'était une vieille bagnole crasseuse. »

Lynch m’a expliqué que, le lundi 6 octobre 1969, il avait questionné Allen à propos du couple poignardé dix jours plus tôt à Berryessa. Allen, alors âgé de trente-cinq ans, étudiant occasionnel, avait un emploi de gardien à temps partiel à l’Elmer Cave Elementary School. À 16 h 05, Lynch s’était présenté à l’école et il avait aussitôt aperçu Leigh dans la cour de récréation. Dans son rapport, il donnait comme description : « cent dix kilos et près d’un mètre quatre-vingt-six ». En voyant les enfants jouer au ballon, le policier eut une intuition à propos d’abus éventuels commis sur des mineurs. Allen avait fait l’objet de soupçons à cet égard et Lynch se demanda, comme le ferait Mulanax plus tard,, si certains indices importants n’avaient pas échappé à l’enquête. Il reporta ensuite son attention sur le suspect : célibataire, habitant chez ses parents, il avait un bon niveau d’éducation et travaillait comme gardien non seulement à la Cave School mais aussi à la Benjamin Franklin Jr. High School, tout près du domicile d’une des victimes du Zodiaque.

Ils avaient bavardé un peu. À l’en croire, Allen était parti faire de la plongée à Sait Point Ranch le 26 septembre 1969. Il avait dormi là et était revenu à Vallejo le 27 septembre entre 14 heures et 16 h 30. « J’ai passé le reste de la journée chez moi, avait déclaré Allen. Je ne me rappelle pas si mes parents étaient ou non à la maison, ce jour-là.

— Quelqu’un nous a donné votre nom, en pensant que vous pourriez être le tueur du Zodiaque, annonça Lynch d’un air détaché.

— C’est vrai ? » demanda Allen en riant, comme s’il avait l’habitude de ce genre d’accusation. Il appuya son balai contre le mur. L’autre l’examina de la tête au pied, en se fondant sur le signalement fourni par Linda.

« Eh bien, dit-il, le Zodiaque avait des cheveux bouclés, et pas vous, manifestement. Donc, ça règle la question. »

La visite de Lynch avait-elle été un catalyseur ?

Cinq jours après l’entretien rassurant avec ce policier accommodant, le Zodiaque s’était rendu à San Francisco, avait abattu le chauffeur de taxi Paul Stine et pris la fuite par le Presidio, avec les chiens policiers à ses trousses. Il avait filé en direction du gigantesque Letterman Complex. Une future victime du Zodiaque, Donna Lass, y travaillait ce soir-là, dans un nouvel hôpital militaire de dix étages. Avec sa colocataire Jo Ann Goettsche, elle avait pratiqué l’aviation de tourisme en compagnie de deux hommes de Riverside qui vivaient dans la région de San Francisco. Parmi tous les suspects, il y avait au moins un pilote : Leigh.

Sept jours après la visite de Lynch à l'école, le Zodiaque avait adressé un courrier au *Chronicle*. Il y joignait un lambeau ensanglanté de la chemise du chauffeur de taxi pour apporter la preuve irréfutable qu'il était bien l'auteur du meurtre de Stine. La police se demandait si le Zodiaque n'avait pas choisi une ville plus grande pour faire les gros titres de journaux. Mais peut-être s'était-il simplement éloigné de Vallejo, où l'étau commençait à se resserrer sur lui. Pour en connaître aussi intimement les ruelles et les lieux fréquentés par les amoureux, le Zodiaque devait habiter Vallejo depuis longtemps. Aux yeux du public, ce lambeau de tissu imprégné de sang faisait de lui désormais, et pour toujours, un tueur de San Francisco.

Dix-huit jours après que Leigh eut été questionné par Lynch, un de ses voisins, William Langdon White, âgé de soixante-treize ans, décéda d'une crise cardiaque à 21 h 55, juste après avoir vu son médecin. Né en Californie et citoyen de Vallejo depuis vingt et un ans, White vivait au n°45 de Fresno Street. Il servirait d'alibi à Leigh pour l'affaire du couple poignardé au lac Berryessa. « Je me rappelle aussi que j'ai parlé avec un voisin juste après avoir arrêté la voiture dans l'allée, avait dit Leigh. Je crois que j'ai dû oublier de le signaler au policier de Vallejo… »

White avait peut-être aussi remarqué un couteau dont la lame était maculée de sang sur le siège de la voiture d'Allen. Ancien délégué d'un syndicat de bouchers, il aurait logiquement été enclin à prêter attention à tous les couteaux qu'il apercevait. Les crimes de Lake Herman Road avaient été perpétrés le jour de l'anniversaire de William White. Autre coïncidence, c'est un homonyme, le sergent William White, des rangers du Lake Berryessa Park, qui était arrivé le deuxième auprès des victimes poignardées par le Zodiaque. Durant tout le mois d'octobre 1969, de nombreuses interviews du ranger White avaient été diffusées par la télévision.

« Oui, j'ai parlé *plusieurs fois* [avec Allen], se souvenait Lynch. Je suis allé l'interroger un ou deux mois après un meurtre. » Il se rappelait à présent une carte postale tapée à la machine qui lui avait été adressée personnellement à la police de Vallejo le 10 août 1969. Il l'avait transmise au FBI et ne pouvait dire si elle lui avait été restituée ou non. « Cher sergent Lynch, était-il écrit. J'espère que la clé jointe à ce courrier vous sera utile en ce qui concerne l'auteur des messages codés, [signé] Un citoyen inquiet. » À l'époque, seul un habitant de Vallejo pouvait savoir que Lynch était chargé de l'enquête, encore à l'état embryonnaire, sur le Zodiaque. Le

« citoyen inquiet » avait inclus une clé permettant de déchiffrer le message codé en trois parties. La clé comportait des lettres et des symboles écrits à la main. D'après le rapport du FBI, c'était « une clé suffisamment précise pour déchiffrer le cryptogramme en trois parties envoyé par le Zodiaque ». Le message décrypté n'avait été publié que deux jours plus tard, par le *Chronicle*.

Dans une lettre adressée une semaine plus tôt au *San Francisco Examiner*, le Zodiaque expliquait qu'il n'avait pas quitté les lieux du crime « dans un crissement de pneus et un grondement de moteur, comme l'ont écrit les journaux de Vallejo ». Compte tenu de la diffusion restreinte de la presse locale, c'était un indice de plus qui laissait penser que le Zodiaque était un habitant de la région, comme en témoignait également sa réponse immédiate aux déclarations du chef de la police de Vallejo Jack Stiltz qui, le 1er août, avait souhaité recevoir « plus de détails ».

Après avoir questionné Allen à la raffinerie, les enquêteurs mettraient un certain temps pour retrouver le rapport de cent dix mots établi par Lynch… dans une pile de documents disparates, entre les notices n°59 et 4316 du FBI et une lettre de dénonciation locale qui ne menait nulle part.

« Voici encore un autre exemple du manque de coordination, déplorait le capitaine Ron Conway, de la police de Vallejo, bien des années plus tard. Le sergent Lynch, un de mes amis, a longtemps été chargé de l'affaire. Il avait rédigé un rapport de police dans lequel il déclarait avoir demandé à Arthur Leigh Allen où il se trouvait le jour de l'homicide commis au lac Berryessa. Bon, très bien, mais il n'avait aucun souvenir de l'information qui l'avait amené à interroger Allen.

« C'est juste un petit paragraphe dans son rapport, qui ne dit pas pourquoi il est allé le voir ni quelles sont les conclusions auxquelles il est parvenu… rien. Seulement ça : "Je l'ai interrogé sur ce qu'il faisait le jour du crime du lac Berryessa." Le plus troublant est que Leigh avait dit à Lynch : "J'étais en route pour aller pêcher au lac Berryessa, mais j'ai changé d'avis et je suis parti sur la côte." »

Rétrospectivement, l'inspecteur Bawart rejoignait l'opinion de Conway. « Il y a eu dans cette affaire beaucoup de choses qui se sont passées dans un secteur sans que les services des autres juridictions en soient informés. La police de Vallejo a interrogé Arthur Leigh Allen en 1969 à propos du couple poignardé près du lac Berryessa. Le sergent qui l'a entendu est allé le trouver comme il le faisait probablement pour des centaines d'autres

suspects. Il lui a demandé où il était ce jour-là. L'autre a répondu qu'il n'était pas allé à Berryessa mais sur la côte. Et puis, nous revenons sur cette affaire plusieurs années après et nous demandons plus de précisions au policier en question, un nommé Lynch qui, depuis, a pris sa retraite. "Je ne me rappelle plus pourquoi je suis allé parler à ce gars, dit-il. Quelqu'un a dû nous donner son nom." Puis il se reprend : "Non, je ne m'en souviens vraiment pas." Si seulement nous savions qui a dénoncé Arthur Leigh Allen. Cette personne devait avoir des raisons de le soupçonner, de penser qu'il était mêlé à l'affaire. »

Au bureau du shérif du comté, le sergent Les Lundblad avait également interrogé Allen. Quelqu'un lui avait aussi refilé le tuyau. Mais le VPD n'était pas au courant, car les deux services de police étaient indépendants. Trois semaines après le meurtre des jeunes gens sur Lake Herman Road, Lundblad était allé trouver Allen, qui lui avait servi un alibi fort semblable à celui qu'il donnerait plus tard à Lynch. « J'étais parti faire de la plongée à Fort Point, près de Big Sur », avait-il dit. Après chaque crime perpétré par le Zodiaque, Allen avait été dénoncé. Après tout, ce n'était pas vraiment un nouveau suspect. Quelqu'un devait savoir quelque chose. Et l'identité de cette personne n'était pas moins mystérieuse que celle du Zodiaque.

Mercredi 4 août 1971

Après avoir parlé avec Allen à la raffinerie, Toschi et Armstrong décidèrent de suivre la piste de Ted Kidder et Phil Tucker – avec qui, selon ses propres dires, il avait peut-être eu des conversations à propos du Zodiaque. « Je crois qu'au départ Allen supposait que la police avait été tuyautée par Kidder et Tucker, dit Mulanax. C'est pour ça qu'il a tout de suite mentionné leurs noms.

— Tout juste ! acquiesça Toschi. Ce n'est qu'un peu après qu'il a compris qu'il aurait dû penser à Cheney et Panzarella. »

Mais tous les indices étaient bons à prendre, et les inspecteurs se sont rendus sans attendre au Greater Vallejo Recreation District, où Kidder et Tucker travaillaient. Si Allen avait prédit à Cheney l'apparition du Zodiaque, peut-être en avait-il fait autant dans ses discussions avec Kidder ou Tucker. Mulanax trouva une place de stationnement juste en face du n°395 d'Amador Street, et ils entrèrent dans les bureaux. Tucker occupait

les fonctions de superviseur général du centre de loisirs, et Kidder était son chef. C'est lui qu'ils souhaitaient rencontrer en premier lieu.

« Connaissez-vous Arthur Leigh Allen ? » lui demanda Toschi. Le nom de Kidder était mentionné en référence dans des dossiers de candidatures introduits par Leigh le 23 décembre 1965 et le 18 juin 1966 auprès du Calaveras Unified School District pour décrocher un poste d'enseignant.

« Bien sûr, répondit-il.

— A-t-il jamais mentionné l'affaire du Zodiaque ?

— À ma connaissance, je n'en ai jamais parlé avec lui. Il a travaillé au centre de loisirs comme maître nageur et instructeur de trampoline. »

Cheney confirma l'information ultérieurement. « Allen apprenait aux gamins à faire du trampoline. Il aimait ça. Il pratiquait le trampoline très régulièrement et c'était un excellent nageur et plongeur… c'était un vrai champion au plongeoir. Il excellait dans toutes les activités athlétiques, du moment qu'il ne fallait ni marcher ni courir – Allen n'était pas bon à la course. Quand il était à Valley Springs, il avait largement dépassé la trentaine et il était encore très actif, au moins pour le trampoline. Il l'installait dans la cour de récréation et il entraînait les enfants à sauter. »

Allen avait quitté le centre de loisirs pour la même raison qui avait incité Wogan à ne pas le garder à sa station-service : des gestes déplacés à l'égard des jeunes enfants. « J'ai reçu beaucoup de réclamations de parents qui n'appréciaient pas sa façon de se comporter avec leurs enfants, expliqua Kidder. Mais aucune plainte contre Allen n'a jamais été déposée à la police, aucune plainte *officielle* en tout cas. Au cours d'une discussion que nous avons eue il y a à peine trois semaines, Phil Tucker et moi, nous nous sommes justement demandé si Allen ne ferait pas un suspect possible pour les meurtres du Zodiaque. Si on a parlé de ça, c'est d'abord parce qu'on le soupçonnait d'être un pervers sexuel. Ça et puis son aspect physique. Nous pensons tous les deux que c'est un type plutôt solitaire. »

Kidder ou Tucker avaient-ils été les premiers informateurs de Lynch et Lundblad ? Tucker avait fait ses études à Cal Poly en même temps qu'Allen, à San Luis Obispo. Il devait en savoir davantage. Toschi demanda à Kidder de le convoquer dans son bureau pour que les policiers puissent lui poser les mêmes questions. Tucker rapporta qu'il connaissait Allen depuis cinq ans environ. J'ai eu plus tard l'occasion de me renseigner sur Tucker auprès du lieutenant Husted, du VPD. « Tucker et Allen ont souvent bavardé à propos de sujets comme la mort ou des histoires de meurtres,

m’a-t-il confié. J’ai vu une demande d’emploi remplie en 1971 par Allen pour un poste de pompiste à Rodeo [en Californie]. Le nom de Tucker y figure. Il est partout d’ailleurs. Je l’ai retrouvé dans les marges de chaque demande. Un type tout à fait digne de confiance, Tucker. »

Toschi apprit de Tucker que Leigh était ambidextre. Il pouvait écrire des deux mains, ce qui expliquerait peut-être pourquoi l’écriture de Leigh ne correspondait pas aux messages du Zodiaque. C’était un gaucher de naissance qui écrivait de la main droite. « Il n’a pas une très belle écriture, précisa Tucker. C’est pourquoi il écrit le plus souvent en caractères d’imprimerie.

— Donc Leigh est capable d’écrire et de tirer des deux mains ? insista Toschi.

— Oui », confirma Tucker. Puis il ajouta : « Au cours des deux dernières années, il a plusieurs fois orienté nos conversations sur le Zodiaque. J’ai le sentiment qu’il s’intéresse à l’affaire. » Il s’appuya contre le dossier de sa chaise et, après un moment de réflexion, il poursuivit : « Je me souviens qu’une fois, il m’a raconté que la police le considérait comme suspect.

— À votre connaissance, est-ce qu’Allen s’intéresse aux armes ? interrogea Toschi.

— Il m’a dit qu’il en avait. Il possédait deux armes de poing, un revolver et une sorte d’automatique. Je ne suis pas sûr de leur calibre, parce que moi-même, je ne connais pas grand-chose aux armes. Je crois que ça pourrait être du calibre 22, et j’ai vu au moins un automatique. Je me rappelle d’une histoire qu’il a racontée à propos d’une lampe spéciale fixée au canon d’un fusil pour pouvoir tirer avec précision dans l’obscurité. À plusieurs reprises, il a dit qu’il se servait de système de visée nocturne. »

Toschi se frotta la nuque. Une autre partie du récit de Cheney se trouvait ainsi corroborée. C’était même encore plus sérieux.

« Une autre fois, il y a environ dix-huit mois, je suis allé rendre visite à Leigh avec ma femme, reprit Tucker. Il a dit qu’il voulait nous faire voir quelque chose. Et il a ajouté : “C’est un truc très particulier que je ne montre pas à n’importe qui”, ou quelque chose du genre. Alors il a sorti une liasse de papiers d’une boîte de métal gris qu’il avait été chercher dans sa chambre. Le texte était écrit à la main et se composait de plusieurs pages de terminologie juridique et d’autres couvertes de symboles, de codes ou de cryptogrammes. D’après lui, ces papiers appartenaient à quelqu’un qui avait

été interné à Atascadero pour des abus commis sur un enfant. C'était toujours la même chose rabâchée dans un style procédurier, ce genre de vocabulaire, à propos de ce type qui avait, paraît-il, été trahi par son avocat. J'ai remarqué plusieurs symboles comme ceux utilisés par le Zodiaque dans ses messages codés. »

Toschi opina. Il n'était pas surpris que Tucker ait pu reconnaître des signes semblables à ceux employés par le Zodiaque. Le cryptogramme en trois parties envoyé par le tueur avait été largement reproduit. Le 29 juin 1970, à peu près à la date de la visite de Tucker, le *Chronicle* avait publié un nouveau message codé du Zodiaque.

« Je me suis borné à manifester une curiosité polie pour ces papiers, mais ma femme s'est montrée vraiment intéressée. Elle trouvait que les symboles ou les codes sortaient de l'ordinaire. Elle a demandé si elle pouvait emprunter les feuillets, mais il a refusé qu'elle les emporte. Il a promis de lui en faire faire une copie.

— Et il l'a fait ? demanda Toschi.

— Non, jamais.

— Savez-vous si Allen a possédé à un moment une Corvair brune de 1965 ou 1966 ?

— Non, pas à ma connaissance.

— Je vois, dit Toschi.

— Mais moi, j'en ai eu une, ajouta Tucker.

— C'est vrai ? fit Toschi en se retournant vers lui. Vous avez eu une Corvair de 1965 de couleur brune ?

— Oui.

— Avez-vous jamais prêté cette voiture à Allen ?

— Non. À l'époque, j'avais deux voitures, la Corvair et une Pontiac. Je l'ai autorisé à utiliser la Pontiac à une occasion. Je vivais à Berkeley à ce moment-là. Durant l'été 1969, j'ai laissé la Corvair pendant deux semaines à la station-service de Richfield, au coin de Nebraska Street et Broadway Street [à Vallejo]. J'essayais de la revendre. J'avais déposé les clés à la station. Allen travaillait là comme pompiste, d'ailleurs.

— Quand exactement, pendant l'été, avez-vous laissé votre voiture à la station ?

— Je ne m'en souviens pas précisément, mais c'était au milieu de l'été 1969. »

Tucker se rappelait que trois semaines auparavant, Karen, la belle-sœur de Leigh Allen, était venue le trouver pour lui demander de parler à Allen. « La famille avait reçu une autre plainte à propos de son comportement envers un enfant, rapporta Tucker. Je suis allé chez lui pour l'inciter à retourner consulter un psychiatre. Mais il ne voulait rien entendre et je m'en suis lavé les mains. Je lui ai dit : "À l'avenir, je ne veux plus que tu t'approches de ma maison. Nous n'avons plus rien à faire ensemble." »

Toschi regarda l'heure à sa Timex, impatient de faire le point avec Armstrong. Il imaginait son équipier non moins impatient d'enfourcher sa moto pour aller faire un tour sur les pistes poussiéreuses des environs et sentir la morsure du soleil sur son visage. Les cahots de la route lui videraient l'esprit de ses lugubres toiles d'araignée. Le week-end, pour évacuer le stress, Armstrong s'efforçait de soigner les plantes alanguies de son jardin. Quant à Mulanax, il était toujours sur des charbons ardents. Ce qu'il voulait à présent, c'était rencontrer Mme Tucker le plus rapidement possible pour voir ce dont elle se souvenait à propos des papiers contenus dans la boîte grise. Il lui téléphona du bureau de Kidder, et apprit qu'elle travaillait la nuit dans un hôpital d'Oakland. L'entretien devrait être reporté. Mulanax décida de questionner plutôt la belle-sœur d'Allen, Karen, une ancienne maîtresse d'école alors âgée de vingt-six ans. Il l'appela à son travail et convint avec elle d'un rendez-vous au poste de police de Vallejo. Elle arriva à 14 heures et prit le siège que Mulanax lui offrait.

« Laissez-moi vous expliquer pourquoi je vous ai demandé de venir », dit Mulanax. De prime abord, Karen paraissait quelque peu surprise d'apprendre que son beau-frère était soupçonné d'être le tueur du Zodiaque, mais elle se déclara prête à aider la police dans la mesure de ses moyens. Mulanax se demanda même si elle n'était pas à l'origine des premières dénonciations. Elle confirma qu'elle était au courant de l'intérêt porté par Allen aux jeunes enfants et elle allait même plus loin : son beau-frère haïssait les femmes. « Il n'a jamais eu une relation sérieuse avec une femme de son âge », assurait-elle. Certaines déclarations de Sandy Panzarella allaient dans le même sens. « Leigh faisait juste semblant de s'intéresser aux femmes, avait-il dit. Finalement, il a même renoncé à donner le change. » Les quelques femmes avec qui Allen était sorti partageaient cette opinion : leur relation était seulement platonique. Dans la plupart des cas, les psychopathes n'ont guère de relations sociales ou affectives et ils n'ont parfois jamais eu de rapports sexuels normaux. Pour des raisons inconnues,

chez ces individus, les pulsions agressives et sexuelles sont inextricablement mêlées dès le plus jeune âge. En fin de compte, ces sentiments confus trouvent un exutoire dans des agressions sexuelles violentes et des meurtres sadiques. Dépourvu de conscience, le Zodiaque n'éprouvait aucun remords pour les souffrances qu'il infligeait aux autres. Il en retirait du plaisir.

Karen expliqua qu'après son mariage avec Ron elle avait constaté que Leigh la considérait comme une intruse. Il pensait qu'elle était venue le séparer de son frère, et il avait proféré des menaces contre elle. « Il était gâté et dorloté par sa mère, dit-elle avec une pointe d'amertume. Elle lui faisait la cuisine, elle lavait ses vêtements, faisait le ménage derrière lui et lui donnait de l'argent de poche. Elle lui avait même payé ses deux voitures et ses deux bateaux. » Avec tout ce que sa mère faisait pour lui, la vive aversion que lui portait Allen avait de quoi étonner, et il était encore plus étrange qu'il ait fait part de ces sentiments à Karen, dont il semblait se méfier.

Quant à Bernice Allen, elle n'avait jamais oublié le potentiel olympique que son fils avait gâché. Leigh avait été un plongeur très doué. « Elle me harcèle toujours à cause de mon poids », s'était-il plaint à Cheney et Panzarella. Une photo de lui prise au cours d'une compétition et parue dans un journal de Vallejo montrait un jeune homme mince, presque beau, aux cheveux blonds. D'autres clichés datant des années 1960 présentaient une similitude frappante avec le portrait-robot du Zodiaque plus jeune, tel qu'il avait été établi par la police de San Francisco, avant d'être modifié. Si Leigh n'avait pas pris de plus en plus de poids, le dessin aurait été parfaitement ressemblant. Mulanax repensa à un passage d'une lettre du Zodiaque :

> Je ne ressemble au signalement donné que quand je fais mes trucs. Le reste du temps, j'ai l'air complètement différent. Je ne vous dirai pas en quoi consiste mon déguisement quand je tue.

Mulanax fit voir à Karen les étranges messages du Zodiaque. Après les avoir étudiés, elle déclara qu'elle avait remarqué un papier avec des signes similaires dans la main de son beau-frère en novembre 1969. « Qu'est-ce que c'est ? » avait-elle demandé. « C'est l'œuvre d'un fou, avait répondu Leigh. Je te montrerai plus tard. » Mais, comme pour les Tucker, il n'en fit jamais rien. Toutefois, si elle ne reconnaissait pas l'écriture des lettres du

Zodiaque comme celle de son beau-frère, certaines tournures lui étaient familières. Enfin, elle désigna une copie d'une carte de vœux envoyée par le Zodiaque à l'avocat Melvin Belli, à un moment où le tueur songeait à se dénoncer.

D'après un rapport du FBI, daté du 31 décembre 1969, le message n'avait « pas été écrit aussi librement que les autres courriers menaçants dans cette affaire ». Mais un morceau de tissu portant des traces du sang d'une victime était joint à la carte pour l'authentifier. En plusieurs mois, l'écriture du Zodiaque avait changé. Le lendemain à 13 h 59, un homme qui se présentait comme le Zodiaque avait téléphoné au quartier général du FBI et avait commencé à nommer quelqu'un qu'il venait de tuer avant de raccrocher brusquement.

« "Happy Christmass", lut Karen à voix haute en montrant la photocopie. Je me rappelle avoir reçu une carte de mon beau-frère pour Noël où le mot "Christmass" était écrit exactement de la même façon, avec deux *s*. »

Karen confirma qu'Allen était gaucher. « Ses instituteurs l'obligeaient à écrire de la main droite, précisa-t-elle. C'est comme ça qu'il a appris, mais il a vite décidé de se servir de sa main gauche. » D'après Morrill, l'expert graphologue, les lettres du Zodiaque étaient rédigées de la main droite, mais leur auteur était naturellement gaucher, soupçonnait-il. L'effet combiné de l'emploi d'un feutre par un gaucher qui tient le marqueur de la main droite et qui rédige ses messages en caractères d'imprimerie pourrait expliquer la difficulté à faire reconnaître l'écriture d'un suspect éventuel. Le sergent Mulanax était avide d'en apprendre davantage.

« Pourrais-je passer chez vous quand votre mari sera à la maison ? demanda-t-il. Nous aurions quelques questions à lui poser également. » Ronald Gene Allen, un paysagiste de trente-deux ans, suivait alors des cours au Berkeley College. Il avait étudié à Cal Poly de 1960 à 1968, où il avait décroché une licence. « Il rentrera tard », dit-elle, mais elle donna son accord pour 20 heures, le soir même. Après son départ, Mulanax prit contact avec Armstrong et Toschi pour leur proposer de le retrouver au 216, Aragon Street, à Vallejo. La journée déjà longue s'étirait encore.

Mulanax arriva le premier. La maison se trouvait non loin de la route de Columbus Parkway, qui filait vers le nord en direction de Blue Rock Springs. Selon le policier, c'était cette route que le Zodiaque avait dû prendre pour s'enfuir après le crime du Quatre Juillet. Mulanax resta un

moment dans l'ombre épaisse du cul-de-sac bordé d'arbres. Quelque part dans sa petite ville aux allures si paisibles, le tueur le plus rusé qu'il ait jamais connu se tenait aux aguets. Un vent froid montait de la baie de San Pablo. Il sonda du regard les haies et les clôtures, incapable de se débarrasser de l'impression déplaisante d'être épié. Quinze minutes plus tard, Toschi et Armstrong parvinrent à la maison de Ron et Karen, où ils trouvèrent Mulanax déjà à l'intérieur et soulagé d'avoir rejoint la lumière.

Comme Karen l'avait fait, Ron accepta de coopérer avec les enquêteurs. Son offre paraissait sincère, se dit Mulanax. « Mais j'ai du mal à croire que mon frère puisse être un suspect sérieux dans cette affaire », ajouta-t-il. Il n'avait guère d'éléments à apporter, que ce soit pour innocenter Leigh ou pour l'accuser. « Je connais bien vos sources d'information », précisa-t-il. Ainsi, pensa Toschi, Cheney et Panzarella avaient discuté avec Ron avant de s'adresser à la police de Manhattan Beach. Il ne savait pas que Ron et Cheney avaient fait leurs études ensemble. « Ce sont des gens sérieux, admit le frère du suspect. Ils n'auraient pas fait de telles déclarations, si ce n'était pas la vérité. » Il expliqua également qu'un des informateurs s'était plaint auprès de lui de l'attitude inconvenante d'Allen envers ses enfants. « Il a clairement un problème au sujet des enfants, et il boit trop. »

Mulanax n'excluait pas la possibilité que certaines des accusations formulées à l'encontre d'Allen aient été motivées par des raisons personnelles, même si Ron n'affirmait rien de tel. Cela aurait expliqué bien des choses et, dans ce cas, ils étaient engagés sur une fausse piste. Les problèmes de boisson étaient rares chez les serial killers, qui n'aimaient pas avoir le sentiment de perdre le contrôle de la situation.

Ron confirma qu'Allen possédait deux revolvers de calibre 22. Le Zodiaque avait utilisé un pistolet automatique de ce calibre pour commettre les homicides de Lake Herman Road, mais ensuite il avait aussi fait usage de divers automatiques de 9 mm, d'une arme de calibre 45 et même d'un couteau. Ron n'avait jamais vu les textes manuscrits dont Tucker avait parlé, mais il se souvenait de la boîte grise, qui s'était même trouvée pendant quelque temps dans son ancienne chambre.

« Ron et sa femme n'ont fait aucune difficulté, m'a confié Toschi. J'ai appris qu'il [Allen] n'était pas proche de sa mère, qu'il vivait juste dans la maison parce qu'il n'avait pas d'autre endroit où loger. Comme nous l'avons su par la suite, Allen possédait de nombreuses armes et il connaissait bien les routes et les allées de la région. Plus tard, Karen a fini

par être convaincue que son beau-frère était bien celui que nous cherchions, mais que la police de Vallejo ne voulait pas en entendre parler, et ça m'a perturbé. Nous devions collaborer avec ces enquêteurs et ça m'ennuyait qu'ils nous considèrent comme des donneurs de leçons débarqués de la grande ville, alors que ça n'avait jamais été notre façon d'agir. »

Les trois policiers prirent congé. Ron les accompagna jusqu'à la porte et promit encore une fois de faire tout ce qu'il pouvait pour les aider. Il se montrait aussi obligeant que son frère aîné l'avait été le matin même à la raffinerie. En s'éloignant, Toschi jeta un regard derrière lui. Ron restait là, solitaire, la mine soucieuse, dans la lumière du porche. Il était 22 heures. Un peu plus tard, Toschi était de retour dans sa maison du Sunset District. Il embrassa sa femme Carol, qui était sur le point de s'endormir, et se glissa lui-même dans son lit, non sans avoir d'abord regardé dans la chambre de leurs trois filles, Linda, Karen et Susan. Ses membres endoloris aspiraient au repos, mais il dormit d'un sommeil agité, incapable de chasser l'image de cette montre de son esprit. Et il y avait aussi ce voisin qui était mort quelques jours après avoir vu du sang sur la lame d'un couteau.

Mercredi 11 août 1971

Mulanax cherchait à joindre Bob Luce, propriétaire de la station Arco au 640, Broadway Street, à Vallejo. Il parvint à le rencontrer à 11 heures du matin. « Je mène une enquête sur un de vos anciens employés », dit-il sans préciser pour quelle raison.

« Leigh a travaillé pour moi à temps partiel pendant environ six mois, mais on ne pouvait pas vraiment compter sur lui, expliqua Luce. Et puis, les gens se plaignaient de sa façon de se conduire avec les enfants… Il paraissait s'intéresser un peu trop aux petites filles. En avril [1969], je l'ai vu arriver au travail alors qu'il était saoul, une fois de plus… une fois de trop pour moi. Je l'ai viré. » Mulanax se demanda si la perte de cet emploi n'avait pas précipité le crime commis par le Zodiaque, le Quatre Juillet, à Blue Rock Springs. Il décida de jouer cartes sur table. Ce n'était pas dans ses habitudes, si j'en crois ce que m'a raconté Bawart : « J'ai bien connu Mulanax. Il n'est pas du genre à abattre son jeu facilement. »

Sans plus attendre, il évoqua l'hypothèse selon laquelle Allen avait pu se servir de la voiture de Tucker pour commettre un des meurtres attribués au

Zodiaque. « C’est vrai que Tucker a laissé sa voiture ici, mais pas pendant deux semaines, rectifia Luce. Non, ça, je ne pense pas. » Tucker lui-même n’avait pas noté les dates et Mulanax aurait bien voulu voir la facture de Luce. Mais malgré leurs recherches, ils ne purent déterminer exactement quand la Corvair était restée la nuit à la station. De toute façon, le 4 juillet 1969, date du crime de Blue Rock Springs, Allen ne travaillait plus à la station Arco et donc la facture était sans importance, sauf si Allen avait gardé un jeu de clés ou en avait fait des doubles.

À 17 heures, Mulanax rendit visite à la femme de Tucker, Joan. Elle confirma le récit de son mari à propos de la boîte grise et des documents qui s’y trouvaient. « J’étais très intéressée par le contenu de ces papiers, car je préparais un examen de psychologie au College. Leigh a expliqué qu’il tenait ces textes d’un patient qui avait été interné à Atascadero et j’ai dit que j’aurais voulu découvrir comment fonctionnait l’esprit de cette personne. J’étais impressionnée par la régularité et la précision des caractères et des symboles. »

Le policier lui présenta les cryptogrammes du Zodiaque découpés dans trois journaux locaux. Joan reconnut de nombreux symboles qui lui paraissaient identiques à ceux figurant sur les papiers que lui avait montrés Allen. Elle croyait se souvenir que les signes étaient tracés au feutre. À 13 h 30, Tucker rentra du travail et Mulanax lui fit voir les mêmes messages codés. Lui aussi estima que certains symboles ressemblaient à ceux montrés par Allen.

« Nous n’avons toujours pas pu déterminer la date exacte à laquelle vous avez laissé votre Corvair à la station Arco, dit Mulanax.

— Je n’ai pas eu plus de chance, répondit Tucker. Mais je me rappelle qu’avant d’avoir trouvé un acheteur pour ma voiture, elle est restée garée longtemps devant la maison de mon beau-père. Il est possible qu’Allen s’en soit servi durant cette période, mais je n’en sais rien. Mes beaux-parents sont en Europe actuellement, et quand ils rentreront, je leur poserai la question. » Les beaux-parents de Tucker connaissaient Leigh Allen comme un ami de leur gendre, et ils n’auraient pas été étonnés de le voir emprunter la Corvair. Tucker se mit à parler plus librement de son ancien subalterne.

« Leigh a une personnalité schizophrénique », dit Tucker. Durant la thérapie qu’il a suivie, on lui a découvert cinq personnalités différentes. « Par moments, il semble vraiment incarner un personnage et vivre dans les ouvrages qu’il est en train de lire. Il peut mentir tout en croyant dire la

vérité. » Mulanax haussa les sourcils. C'était un talent intéressant… susceptible de tromper un détecteur de mensonges. Tucker pouvait aussi témoigner de la haine qu'Allen vouait aux femmes : il ne s'en était pas caché à de nombreuses occasions. Personne ne détestait les femmes autant que le Zodiaque. Les seules victimes qui avaient survécu à ses attaques étaient des hommes.

Jeudi 12 août 1971

Dans la matinée, Mulanax tapa ses rapports et étudia les diverses dépositions recueillies à propos du suspect le plus plausible dont il ait eu connaissance dans l'affaire du Zodiaque. Physiquement, Leigh correspondait au signalement : la couleur des cheveux, la taille, la corpulence, et même la pointure de ses bottines Wing Walker si peu courantes. Les preuves indirectes étaient accablantes : Leigh avait parlé de prendre le surnom de « Zodiaque » et d'ouvrir le feu sur des couples d'amoureux bien avant que cela n'advienne. Il avait évoqué l'idée d'utiliser une torche électrique comme viseur et avait employé des expressions comme « descendre des gosses ». Il écrivait « Christmass » avec deux « s » comme le Zodiaque. Allen portait une montre de marque Zodiac et gardait dans une boîte des pages couvertes de symboles semblables à ceux que le tueur utilisait. Il avait une passion pour la nouvelle *The Most Dangerous Game*. Il était parti en direction du lac Berryessa le jour où un couple y avait été poignardé et on l'avait vu en possession d'un couteau dont la lame était souillée de sang. Mulanax ignorait qu'Allen et son ancien ami Don Cheney allaient souvent pêcher à la mouche à Clear Lake et Grass Valley, et même une fois à Berryessa. « Nous avons péché dans un cours d'eau en contrebas du lac, à une cinquantaine de mètres de l'endroit où nous étions stationnés, m'a raconté Cheney plus tard. Il y avait plein de monde quand nous y sommes allés. » Non seulement Leigh avait des amis dans ces coins-là, un homme et une femme à Clear Lake, par exemple, mais il y avait eu récemment un meurtre dans chacun de ces endroits.

Pendant ce temps, à la raffinerie, Allen était en rage : à cause de l'interrogatoire qu'il avait subi, il était sûr qu'il allait perdre son emploi à l'Union Oil. Dès l'instant où McNamara l'avait convoqué dans son bureau, Leigh avait su que ses jours étaient comptés.

Vendredi 13 août 1971

Après les deux lettres authentifiées du mois de mars, le Zodiaque avait interrompu toute correspondance. La police de quatre comtés s'interrogeait : peut-être le Zodiaque avait-il été arrêté pour un autre crime, interné dans un hôpital psychiatrique, à moins qu'il ne fût mort. Néanmoins, Mulanax continuait à fouiller dans ses dossiers. Depuis plus d'une semaine, il cherchait une mention quelconque de Leigh dans un rapport, indiquant qu'il avait été questionné par un policier. Le sergent Lynch n'avait pas encore fait le rapprochement. Son entretien à Cave School avec le chimiste amateur de plongée n'occupait que deux paragraphes au milieu d'une page. Avec l'avalanche de documents qui envahissaient continuellement les locaux de la police, cette page se trouvait enfouie de plus en plus profondément sous de multiples couches de papiers. Tous les effectifs étaient sur les dents, et chacun redoutait un nouveau crime du Zodiaque.

Mercredi 1er septembre 1971

Le SFPD ne progressait guère davantage. Armstrong et Toschi, qui enquêtaient souvent sur six affaires de meurtre à la fois, avaient parfois l'impression que les tueurs maniaques étaient une spécialité locale de la baie de San Francisco. Toschi, malgré son passé d'instructeur physique, encaissait durement les effets du stress. Il était lui-même plein de contradictions : d'une nature foncièrement modeste, il aimait pourtant se trouver sous les feux des projecteurs. Parfois, la nuit, il enfilait son imperméable et errait sans but, tête baissée, dans les rues de son quartier. D'autres nuits, il prenait la voiture pour aller jusqu'à la côte ou restait dans son fauteuil à écouter des vieux disques de jazz. En s'efforçant de faire le tri dans ses pensées, il se rappela que le chef de la police Tom Cahill avait signé son affectation au bureau des inspecteurs exactement onze ans auparavant. Ce jour-là avait été l'un des plus beaux de son existence.

Vendredi 17 septembre 1971

Comme Ron Allen l'apprit plus tard à Armstrong et Toschi, son frère passait au moins deux jours par semaine dans la maison de leur mère.

Bernice Allen faisait de fréquents séjours à l'étranger, qui duraient généralement plusieurs semaines. Ces voyages, organisés par le Vallejo Travel Club, étaient financés grâce à la pension de veuve qu'elle touchait depuis le décès du père de Leigh. Durant l'absence de sa mère, Allen occupait seul la maison familiale. Même s'il avait accès au rez-de-chaussée et à l'étage, il restait confiné dans sa chambre souterraine, sombre et sordide, où il gardait sa boîte à secrets. C'était comme s'il veillait sur une forteresse.

Toutefois, Bernice avait été malade et n'était plus sortie de chez elle depuis quelque temps. Par égard pour elle, la police avait renoncé à fouiller la maison. Après tout, Allen n'était qu'un suspect parmi près de trois mille autres. « Les problèmes de santé de la mère, déjà assez âgée, nous empêchaient d'agir comme on l'aurait voulu, m'a raconté Toschi. La famille en avait parlé à plusieurs reprises en insistant pour que nous évitions d'aller là-bas. Le frère nous disait : "Je peux fouiller la cave moi-même. Je sais où il garde ses objets personnels, surtout quand il n'est pas là." Jack Mulanax n'a jamais accepté d'envisager sérieusement un mandat de perquisition. Il n'avait rien pu obtenir en ce qui concernait les échantillons d'écriture et les empreintes digitales. Tout ce qu'il disait, c'était : "Oui, ça fait un bon suspect, c'est sûr, mais je ne sais même pas si je pourrais avoir un mandat de perquisition."

« Nous n'avons pas fouillé la maison de sa mère, au 32, Fresno Street, à Vallejo. Nous comptions sur son frère, Ron, qui avait accepté de coopérer, pour regarder dans la chambre occupée par Allen au sous-sol… Ron nous avait signalé qu'il avait vu des documents ressemblant à des cryptogrammes, mais il ne savait pas trop s'il y avait un rapport avec le Zodiaque. Aucune autre action n'a été entreprise en vue d'une perquisition au 32, Fresno Street. »

Quelle que soit l'identité du Zodiaque, il disposait d'une pièce souterraine où il se livrait à ses occupations secrètes et démoniaques. « Ce que vous ne savez pas, écrivait-il dans une lettre du 9 novembre 1969 au *Chronicle*, c'est si la machine de mort se trouve bien en vue ou si je la garde dans ma cave pour l'utiliser plus tard. » La police, sidérée par les étranges menaces proférées dans la lettre de la « machine de mort », déclarait à l'époque : « Nous avons des raisons de penser que c'est un maniaque. Il nous semble qu'il tue uniquement pour l'excitation que lui procure l'acte de tuer. » Le 20 avril 1970, le Zodiaque se plaignait d'avoir été « inondé par

les pluies que nous avons eues il y a quelque temps ». La pluie pourrait envahir une cave. Personne n'a vérifié si la maison de Fresno Street avait été inondée. Mais peut-être le Zodiaque ne pensait-il pas à une cave à proprement parler. Les habitants des mobile homes appellent ainsi l'espace qui se trouve sous la remorque. Il est interdit d'y entreposer quoi que ce soit, mais tout le monde le fait. Parfois, une flaque se transforme en une mare sous une caravane. Leigh avait une caravane dans un autre comté et, pendant plus d'un an, il avait entassé des tas de choses en dessous. Le problème était que Toschi et Armstrong ignoraient tout de l'endroit où se trouvait cette caravane et même de son existence.

« Allen doit avoir un endroit où il peut planquer des trucs sans crainte qu'un flic vienne y mettre son nez, avait dit Mulanax à Toschi.

Ce qu'il va nous montrer, c'est juste ce qu'il y a en surface. Et nous savons qu'il se moque de nous au fond de lui », avait répondu Toschi.

Mulanax acquiesça.

Lundi 22 novembre 1971

Ce jour-là, Leigh avait reçu son brevet de secouriste. Comme il était membre d'un club de voile et pratiquait d'autres sports nautiques, c'était un savoir-faire bien utile.

Entre-temps, à San Francisco, Toschi et Armstrong n'étaient pas beaucoup plus avancés que lorsqu'ils avaient interrogé leur suspect à la raffinerie. « Apparemment, Allen inspirait à sa famille de graves appréhensions, m'a raconté Toschi. Son frère et sa belle-sœur s'inquiétaient de le voir encore en liberté, et ils ne savaient pas trop dans quelle mesure la police de Vallejo prenait cette piste au sérieux. Ils rassemblaient leur courage pour venir nous parler.

« Déjà, Ken Narlow était un peu troublé de voir que les médias s'intéressaient avant tout à San Francisco. Ça nous faisait encore plus de boulot, et nous n'en avions vraiment pas besoin. Mais si Ron et Karen ont décidé plus tard de s'adresser à nous, c'est parce que les médias nous mettaient toujours en avant. Et ça me mettait dans une situation très précaire. Je ne voulais pas qu'on croie que nous cherchions à monopoliser l'affaire. Bon Dieu, nous avions bien assez de travail sans devoir en plus nous occuper d'une autre juridiction ! Rien qu'avec San Francisco, nous

recevions déjà une quantité énorme de lettres de dénonciation et de coups de téléphone. On appelait le Zodiaque “le tueur de San Francisco”, alors que plusieurs comtés étaient concernés. Le Zodiaque était venu dans notre circonscription pour faire parler de lui. Il voulait voir son nom dans les journaux du coin. » Pourquoi ? Toschi s’est bien souvent posé la question.

La situation était encore pire qu’il n’y paraissait. Toutes les trois semaines, Toschi et Armstrong héritaient d’un nouveau lot d’homicides fraîchement commis à élucider. Allen avait d’ailleurs quitté Vallejo, mais la police l’ignorait. Le matin du 22 novembre, il était descendu vers le sud, jusqu’à Torrance, où vivait Don Cheney, peut-être en vue d’une confrontation. Longtemps après, j’ai demandé à Cheney : « Vous avez une idée de ce que Leigh est allé faire à Torrance le 22 novembre 1971 ? » Il a eu un hoquet de surprise. « Si j’avais su ça à l’époque, je n’aurais pas été tranquille, m’a-t-il répondu. Et pourtant je n’ai jamais reçu le moindre coup de fil anonyme ni aucune menace après que la police a interrogé Leigh, alors que j’étais toujours dans l’annuaire de Californie du Sud. »

Mardi 23 novembre 1971

Panzarella ignorait également la présence d’Allen à Torrance. Il ne s’en serait d’ailleurs pas vraiment soucié. Panzarella n’était pas du genre à se tracasser. Il ne s’était pas alarmé quand le Zodiaque avait écrit au *Los Angeles Times*, même s’il soupçonnait Allen d’être l’auteur de la lettre. Lors de son passage, Leigh avait fait des siennes au beau milieu d’Hawthorne Boulevard et on l’avait arrêté pour trouble de l’ordre public. Cheney continuait à penser qu’il y avait peut-être un rapport entre le Zodiaque et des meurtres non élucidés en Californie du Sud et que le lien entre Allen et le Zodiaque était « très probable ». Allen avait des attaches dans la région, mais ses allées et venues demeuraient mystérieuses, du moins pour la police.

Mercredi 24 novembre 1971

La police de Vallejo avait parfois l’impression que le SFPD lui mettait des bâtons dans les roues pour pouvoir s’attribuer tout le mérite de la capture du Zodiaque. « Vallejo ne fait pas le poids face à San Francisco,

m’a confié l’inspecteur Bawart. Mais quand on y regarde de plus près, le travail de la brigade criminelle de San Francisco n’est pas différent de ce qui se fait ailleurs. Ils se partagent les dossiers. Un enquêteur travaille sur le même nombre d’affaires de meurtres qu’un inspecteur de la criminelle à Vallejo. C’est un boulot éreintant. »

Et à San Francisco, Toschi n’était pas sûr non plus que les policiers de Vallejo lui disaient tout ce qu’ils savaient. « J’avais toujours un doute quand ils disaient : “Nous avons parlé avec telle ou telle personne.” Je me demandais s’ils ne racontaient pas des histoires. Parce que, moi, quand je dis que j’ai parlé à quelqu’un, vous pouvez parier tout ce que vous avez là-dessus. Je ne mentirais jamais à ce propos. » Il commençait à craindre que la circulation des informations ne fût à sens unique. Et c’était exactement ce que le Zodiaque désirait. Le tueur préférait frapper dans des zones relevant de plusieurs juridictions. Il misait sur les conflits de compétence entre les services de police, qui rechignaient à échanger des informations. C’était un dossier important, une enquête qui suscitait bien des rivalités. Tout le monde voulait s’en mêler et la renommée de celui qui parviendrait à résoudre l’affaire serait immense. Le Zodiaque, avec son ego démesuré, comptait sur l’ego des policiers pour lui faciliter la tâche dans son œuvre de mort.

Armstrong et Toschi ne pouvaient chasser Leigh Allen de leurs pensées. Ils cherchaient un moyen de faire rebondir l’enquête. Après un début aussi prometteur, ils avaient à présent besoin d’un autre tuyau. Toschi regardait monter la lune dans le ciel nocturne. Il pouvait presque entendre le rire du Zodiaque… le rire de Satan.

4

Arthur Leigh Allen

Arthur Leigh Allen, né à Honolulu, Hawaii, le 18 décembre 1933, était un Sagittaire (22 novembre-21 décembre). À l'image de son signe astrologique, il maniait l'arc et les flèches avec adresse. Si le Zodiaque avait des lunettes – peut-être pour se déguiser –, Leigh en portait rarement (même si, en principe, il devait en mettre pour conduire). En 1964, Leigh pesait quatre-vingt-quatre kilos, mais en l'espace de trois ans, il a énormément grossi. Sur son permis de conduire (n°3B672352) la photo, prise le 13 octobre 1967, montrait un homme de trente-trois ans au visage lunaire, dont le poids oscillait entre cent cinq et cent quinze kilos. La seule adresse fournie par Allen en 1967 était une boîte postale à Burson.

À en juger par son curriculum, Leigh était véritablement un éternel étudiant. Il avait étudié à la Vallejo Senior High School, dont les bâtiments d'Amador Street accueillaient aussi des classes du premier cycle d'études supérieures. Au bout de la rue, au 801, Nebraska Street, se trouvait The Plunge, une piscine fréquentée par les étudiants. Là, Allen, encore mince et athlétique, membre de l'équipe de lutte, avait été maître nageur à partir de 1950 jusqu'à l'obtention de son diplôme en 1951, et même un peu après. « Leigh était un formidable plongeur, se rappelait un étudiant. Et il conduisait une Cadillac. » Durant cette période, il en était arrivé à nourrir une intense jalousie envers son ami Robert Emmett Rodifer, qui était non seulement capitaine de l'équipe de natation de l'école, mais qui entraînait aussi Allen à plonger.

« J'ai connu Leigh au cours de mes deux dernières années d'école et une partie de ma première année au collège, m'a rapporté son amie Kay. Je vivais à Carquinez et, ensuite, ma famille a acheté une maison en ville. C'est ainsi que je suis devenue une "citadine". Mon père était pompier à

Mare Island. Leigh a commencé par proposer de passer me prendre pour m'emmener à l'école et puis me ramener. Il s'est vite mis à transporter toute une bande d'amis dans sa Cadillac. En fait, c'est sur cette voiture que j'ai appris à changer une roue. Un jour, en sortant après une visite, Leigh m'a demandé : "Kay, tu as déjà changé une roue ?" J'ai répondu "Non." "Eh bien, c'est le moment d'apprendre", a-t-il dit. Et il s'est assis pour me regarder faire.

« Parfois, nous allions à la piscine. Leigh montait tout en haut du plongeoir. Les gens riaient en le voyant parce qu'il était assez large des hanches et montait un peu à la manière d'une femme. On entendait des ricanements. Il s'avançait jusqu'au bout de la planche comme pour plonger. Il appelait ça un plongeon « comme si on change d'avis ». Il montait, prenait pied sur la planche, se tournait et faisait une culbute arrière en retombant sur la planche comme s'il ne voulait plus y aller. Puis soudain il partait dans un double saut périlleux et demi avant d'entrer dans l'eau sans faire la moindre vague. Ce genre de plongeon athlétique attirait vite l'attention. Plus personne ne riait ! Il pouvait aussi partir en plongeon avant, faire volte-face en quittant la planche et terminer en plongeon arrière, mais c'était assez dur et, souvent, il ratait son coup.

« Leigh était vraiment un personnage avec sa Cadillac, ses plongeons acrobatiques, son chien blanc, Frosty, et Petunia, une mouffette qui n'avait *pas* été opérée pour lui enlever sa glande odorante. Avec moi, ce dont il aimait surtout parler, c'était de musique et de théâtre, aussi bien des comédies que des drames ou même les opérettes de Gilbert et Sullivan. » Kay supposait que Leigh était homosexuel, car il sortait rarement avec des filles. Quand il le faisait, il emmenait son père. « Leigh passait me prendre et on allait au cinéma ensemble, se rappelait-elle. Son père était charmant. Il m'invitait à les accompagner au concert ou au théâtre. Je l'ai connu entre 1953 et 1956. C'était un homme très très gentil. J'ai aussi rencontré la mère de Leigh une ou deux fois. Elle restait toujours dans son coin. Je la voyais lors de compétitions de natation. J'aimais bien aller regarder les garçons nager. Leigh était extrêmement intelligent. Il faisait presque peur, parfois. C'était un gars brillant, mais son frère était l'enfant chéri de la maison. Leur mère ne s'intéressait pas beaucoup à Leigh. Je n'ai jamais assisté à des disputes, mais ça manquait un peu de chaleur. Le commandant Allen lui demandait si elle voulait sortir avec nous et elle répondait sèchement : "Pourquoi ?" Parfois, Ron nous accompagnait et j'avais l'impression

qu’elle aurait été contente de venir aussi. Quant à Leigh, il parlait de temps en temps d’une fille appelée Bobbie qui lui avait “brisé le cœur”. Bobbie avait été le premier grand amour de Leigh et il la mettait toujours sur un piédestal. C’était l’amour de sa vie. »

J’ai plus tard rencontré la fille de Bobbie, qui m’a parlé des liens d’amitié entre sa mère et Leigh Allen. « Elle était plongeuse et sa photo paraissait souvent dans les pages sportives de journaux de Vallejo entre 1952 et 1957, disait-elle. Parfois, il y avait une photo d’Allen à côté. Je crois qu’il pratiquait le plongeon et la lutte. Il avait une façon de marcher très maladroite. Il avait l’air horriblement pataud jusqu’au moment où il quittait la planche et plongeait. Alors, il devenait très gracieux. Mais en marchant, il traînait terriblement la jambe. Il avait une patte folle, au cas où vous ne seriez pas au courant. » Harold Huffman, un ami d’enfance, pensait que la claudication de Leigh était due à son poids fluctuant.

Allen avait fait des études de sciences humaines au Vallejo Junior College, durant lesquelles il avait remporté un championnat de plongée. Le 18 septembre 1954, il s’était inscrit à l’université polytechnique de l’État de Californie, à San Luis Obispo. Dans les années 1950 et 1960, Cal Poly San Luis Obispo était associée à Cal Poly Pomona, où Don Cheney, Sandy Panzarella et Ron, le frère de Leigh, faisaient leurs études. Son ami Harold Huffman était déjà à l’université et pratiquait tous les sports qu’il pouvait. Pendant quelque temps, Leigh a hésité entre des études d’ingénieur et une spécialisation en éducation physique. Comme ses connaissances en mathématiques n’étaient pas assez poussées pour les sciences appliquées, il s’était orienté vers l’éducation physique, avant de se rabattre finalement sur une formation d’instituteur. Le 16 juin 1956, pendant les vacances d’été, il s’est enrôlé dans la Navy.

Il a reçu en 1957 son diplôme de lettres du Vallejo Junior College. De janvier 1959 au 13 juin 1959, il est retourné à Cal Poly, où il s’est fait remarquer comme un élève brillant. Il a également remporté les championnats de trampoline et de pêche sous-marine de Californie centrale. Le 27 juin 1959, Allen a postulé auprès du département de l’Éducation de l’État à Sacramento, mais le 4 janvier 1960, il s’est réinscrit à San Luis Obispo. Il y est resté jusqu’en juin, après quoi il a travaillé au Hemet Mental Hospital, à une trentaine de kilomètres de Riverside. Son bref passage dans la Navy lui a permis de solliciter une bourse pour étudier à Cal Poly de janvier à mars 1961.

Le 19 juin 1961, il a présenté sa candidature auprès du service de recrutement du personnel psychiatrique du département d'Hygiène Mentale de l'État à Sacramento et a enseigné pendant peu de temps à l'hôpital pour aliénés mentaux d'Atascadero. Là, il s'est lié d'amitié avec un meurtrier interné qui avait fait plusieurs années de prison. Il a plus tard déclaré qu'ils avaient échangé des exemples de messages codés. Le 15 décembre 1961, Allen a décroché sa licence en éducation à Cal Poly. Il paraissait incapable de rompre les liens avec sa vie d'étudiant. Durant cette période, il a possédé plusieurs fusils de chasse, au moins deux pistolets de calibre 22 et, en digne natif du Sagittaire, un arc de chasse et des flèches.

De 1959 à 1963, Leigh a occupé divers postes à titre de stages pédagogiques. Il a notamment enseigné à la Santa Rosa Elementary School d'Atascadero, un peu au nord de Cal Poly. « Ça me plaisait beaucoup de donner cours aux enfants, a-t-il déclaré. Mes élèves réussissaient bien : j'ai eu une fillette qui avait plusieurs années d'avance en math quand elle est sortie de ma classe. Tous mes élèves savaient lire avant les autres. J'aimais vraiment travailler avec les écoliers de primaire. »

Pendant ce temps, Panzarella, Cheney et le frère de Leigh, Ron, étaient ensemble à Cal Poly Pomona. Le principal domaine d'études de Panzarella était l'électronique. Cheney suivait une formation d'ingénieur mécanicien et Ron voulait devenir architecte paysagiste. Ils louaient ensemble une maison pour réduire les frais. « En 1961-1962, nous habitions tous dans une maison qui n'avait que quatre chambre à coucher, avec deux autres étudiants nommés Bill et Joe, m'a raconté Cheney. Deux gars se partageaient la plus grande chambre… C'est là que nous dormions, Ron et moi. C'était le bon temps.

« Ron avait un solide sens de l'humour. C'était un type qui savait s'amuser. Tout le monde l'aimait bien. Il était facile à vivre et pas très doué pour les études. Il se fichait un peu de tout. Il était excellent dans son domaine, l'architecture paysagère, mais pour l'ensemble des matières, sa moyenne était trop basse. Il réussissait dans certains cours, mais de justesse, et il a dû rester un bon bout de temps à Cal Poly avant d'avoir une moyenne suffisante pour décrocher son diplôme. Il aurait pu obtenir de très bonnes notes ailleurs, mais il n'allait jamais jusqu'au bout. Il était toujours recalé. Il était incapable de se lever pour assister aux premiers cours du matin. Il avait un réveil – un de ces gros trucs avec les deux cloches au-dessus – qui sonnait jusqu'au bout et s'arrêtait finalement sans qu'il ait ouvert un œil.

« Cal Poly Pomona se trouvait à trois kilomètres et je faisais tous les jours le trajet à vélo. Sandy est sorti au printemps 1964, mais moi, je n'ai jamais eu mon diplôme. J'aurais dû être reçu à l'hiver 1964, mais j'ai eu un problème avec mon projet principal et j'ai abandonné à cause de ça.

« C'est dans cette maison que Sandy et moi nous avons rencontré Leigh pour la première fois. C'était en 1962. J'étais encore célibataire à l'époque. J'ai épousé Ann un peu plus tard, cette année-là. Je m'en souviens bien : Leigh était venu de Riverside, après avoir assisté à la course de voiture. Il y allait chaque année pour la grande course organisée au début de l'été. J'y suis allé aussi, une fois, avec Ron et Leigh. En fait, les courses sur route sont les seules manifestations sportives auxquelles nous avons assisté ensemble, Leigh et moi. Il allait à Laguna Seca, Vacaville et Riverside. Leigh possédait une Austin Healey et il avait suivi des cours de conduite à Riverside. Par la suite, il a continué à y aller régulièrement pour regarder les courses. »

Vendredi 30 mai 1963

Ce jour-là, Leigh Allen avait débarqué sans prévenir dans la maison, en Californie du Sud. « Je me rappelle que Leigh nous avait rendu visite, m'a raconté Panzarella. Il ne vivait pas dans la région de Pomona, mais il était venu pour le week-end. Ça m'avait paru étrange à l'époque. Il avait une machette dans sa voiture. Il était entré sans dire un mot et l'avait brandie pour faire peur à tout le monde et donner un grand coup sur le comptoir, comme ça, sans raison particulière. Un de nos colocataires, Joe Dandurand, était là. Et mon ex-femme était présente aussi quand c'est arrivé. Ron se trouvait quelque part dans la maison. C'était un peu avant que je ne m'en aille à la fin du semestre. Nous avions trouvé un logement à Walnut, Ron et moi. Je repense encore à cette visite de Leigh à Pomona, juste avant que la fille et le garçon ne soient assassinés. Ça donne le frisson. »

Lundi 3 juin 1963

Au matin, Leigh avait écourté sa visite et était reparti pour Atascadero, où la Santa Rosa Elementary School allait fermer pour l'été. Il comptait faire ses bagages et rentrer à Vallejo le jour même. En filant vers le nord sur

la Highway 101, qui menait tout droit à Atascadero, il fit d'une traite le trajet de Ventura à Santa Barbara, dépassa Goleta, puis El Capitan Beach et parvint tout près de Refugio Beach. Les Santa Ynez Mountains se dressaient au nord-est, tandis qu'au loin, à l'est, s'étendait la zone boisée de Los Padres National Forest. Le sable chassé par le vent fouettait le bitume craquelé. Des mouettes tournoyaient dans le ciel. Par endroits, les allées latérales étaient très rapprochées les unes des autres, et coupaient la route à intervalles réguliers. Ailleurs, elles se faisaient plus rares. Une brume grise montait de la mer. « On m'a obligé à sonder ma mémoire à la recherche de blancs, de lacunes », dirait Allen bien des années plus tard. Il aperçut une aire de repos devant lui, à l'endroit où la 101 s'éloignait de la côte. Son regard s'égara par-delà l'accotement, vers la plage. Il se trouvait à cinq kilomètres au sud du Gaviota Tunnel.

5

Robert Domingos et Linda Edwards

Lundi 3 juin 1963

À cinq kilomètres au sud du Gaviota Tunnel, deux jeunes gens, Robert George Domingos et Linda Faye Edwards, s'arrêtèrent sur une aire de repos bordée de chênes, juste à côté de la Highway 101. Domingos gara sa Pontiac grise et le couple sortit, rayonnant, tout à la joie de sa jeunesse et d'un avenir plein de promesses. Ils avaient prétexté une fête des élèves de la Lompoc High School à l'occasion de la remise des diplômes pour sortir. Mais le couple avait plutôt l'intention de passer la journée ensemble au bord de l'eau. Les fourrés épais dissimulaient la voiture à la vue du trafic qui remontait vers le nord, mais tous les conducteurs qui roulaient vers le sud pouvaient l'apercevoir, et deviner ainsi la présence de quelqu'un sur la plage isolée.

Robert avait dix-huit ans. C'était le fils d'un éleveur fortuné de la région de Lompoc. Linda allait avoir dix-huit ans dans trois jours. Ils devaient se marier en octobre. Les jeunes gens se trouvaient à une trentaine de kilomètres de Santa Barbara et à cinq kilomètres d'El Capitan Beach. Robert prit une couverture dans le coffre et le couple traversa la route puis la ligne de chemin de fer qui le séparait d'un petit promontoire rocheux surplombant la plage. Au large, on apercevait les Channel Islands : San Miguel, Santa Rosa et Santa Cruz. Robert et Linda entreprirent de descendre un sentier escarpé, partiellement dissimulé, qui permettait de franchir les vingt derniers mètres. Les bananiers bordant le ruisseau de Refugio Creek donnaient à l'endroit une ambiance tropicale. Là où le cours d'eau se jetait dans l'océan, un lagon d'eau douce s'était formé.

Robert et Linda gagnèrent un coin tranquille connu seulement de quelques pêcheurs locaux. On n'y voyait pas trace d'activités récentes. Il y

avait longtemps, cette plage avait servi de port aux contrebandiers et aux pirates. À l'embouchure du canyon, enfouies dans le sable, on distinguait encore les traces d'anciennes fondations en adobe. Autrefois, un grand *rancho*, La Nuestra Señora del Refugio, se dressait fièrement là face à la mer, jusqu'à ce que le pirate français Hippolyte de Bouchard en vînt à bout – par le fusil, par le couteau, par la corde et par le feu… Ses boucaniers neutralisèrent les serviteurs, égorgèrent les chevaux, ligotèrent les maîtres des lieux, la famille Ortega, et incendièrent l'orgueilleuse hacienda.

Les jeunes gens étendirent leur couverture sur le sable près des rochers. La veille, au même endroit, un homme aux cheveux roux s'était amusé à tirer sur les mouettes avec un fusil. Des flaques laissées par la marée se formaient et se déformaient à chaque vague. Les embruns fouettaient les rochers noirs et le couple aspirait l'air marin à pleins poumons. Des voiliers dansaient sur le Santa Barbara Channel. Dans le ciel, des avions bourdonnaient paresseusement en entamant leur approche d'un aéroport voisin. Allongés au bord de l'eau, en maillot de bain, les deux jeunes bavardaient en riant. Peu à peu, des nuages s'amoncelaient dans le jour déclinant. De tous les milieux de transition, les zones littorales sont les plus sujettes aux changements. Robert et Linda somnolaient, bercés par le bruit des vagues. Le craquement d'une brindille sur le sentier les fit sursauter. Aveuglés par le reflet du soleil bas sur les flots, ils eurent un mouvement en découvrant une ombre trapue devant eux. Un homme les tenait en joue avec un fusil de calibre 22.

Par la corde – Il aboya ses ordres. Il voulait d'abord les attacher. L'homme avait apporté plusieurs morceaux de fine corde à linge en coton. Il commença par obliger Linda à ligoter Robert. Elle avait noué sans trop serrer une corde autour de ses poignets et tenait encore un autre morceau en main quand l'inconnu s'agenouilla. Les doigts tremblants, il entreprit de finir le travail par quelques nœuds plats complétés d'une série de nœuds de marin. Comme il était occupé, Robert et Linda en profitèrent pour bondir sur leurs pieds et plonger dans le lit creusé par le ruisseau pour tenter de fuir en remontant le versant dans le sable mou. Ils couraient d'un pas trébuchant en direction d'une cabane qu'ils avaient entr'aperçue quand ils étaient allongés sur leur couverture.

Par le fusil – Leur agresseur se lança à leur poursuite et ouvrit le feu tout en courant. Les balles fauchèrent d'abord le jeune homme, touché dans le dos alors qu'il s'enfuyait en hurlant des appels à l'aide. Mais il n'y avait

personne pour les entendre. C'était un tir groupé d'une précision stupéfiante pour un homme en mouvement. L'inconnu tourna ensuite son fusil vers Linda et l'atteignit dans le dos. Lentement, il s'approcha du couple. Il fit feu plusieurs fois sur le garçon étendu face contre terre, le laissant avec onze balles dans le corps. Linda était tombée sur le dos, et il lui tira une salve dans la poitrine. Au total, elle fut touchée à huit reprises.

La rage du tueur n'était pas retombée pour autant et il continua à infliger des blessures aux cadavres. Il saisit Robert par les jambes et s'éloigna du rivage en traînant son corps derrière lui. Les rochers écorchaient le torse et le visage du garçon. L'inconnu était en sueur en achevant la première partie de son sinistre travail : dissimuler les corps dans l'abri de rondins au bord du lit presque asséché du ruisseau. Cette cabane rudimentaire se trouvait à mi-chemin entre le rivage et la ligne de chemin de fer, presque perdue au milieu des arbres et des buissons denses.

Par le couteau – Il revint auprès de la jeune fille, découpa le devant de son maillot avec un couteau pour exposer ses seins et lui lacéra tout le corps en taillant dans sa chair comme une rivière sinueuse. Puis il la traîna vers l'abri en la tirant par les pieds. Comme Linda gisait sur le dos, c'est au niveau des omoplates et des fesses qu'on retrouverait des traces d'abrasion. Après l'avoir transportée dans l'abri, il arracha son maillot de bain, qu'il jeta cyniquement sur son fiancé, puis il allongea le corps de Linda, la face vers le haut, par-dessus le garçon.

Par le feu – L'inconnu regarda ensuite autour de lui en quête de choses à brûler. Il rassembla ses morceaux de corde et ses boîtes de munitions vides et les jeta dans la cabane. Après avoir démoli l'abri, il tenta d'y mettre le feu avec des allumettes : un bûcher funéraire effacerait les traces de son crime. Mais le feu refusa de prendre, malgré plusieurs essais, ou bien il crut l'avoir allumé et partit en pensant laisser derrière lui un brasier, alors que les flammes s'éteignaient.

Mardi 4 juin 1963

C'est le père de Robert Domingos qui signala la disparition des jeunes gens. Le bureau du shérif de Santa Barbara transmit un message à toutes les patrouilles. Le père de Robert et d'autres membres de la famille prirent part aux recherches. Dans la soirée, la voiture du jeune homme fut retrouvée sur

l’aire de repos. Un patrouilleur de la police routière suivit le sentier jusqu’à la plage pour y regarder de plus près. La cabane était tellement difficile à repérer sous les arbres qu’il fallut trente heures pour retrouver les corps des jeunes victimes. Les traces sur le sol et les marques laissées *post mortem* attestaient que les corps avaient été traînés jusque-là. Il n’y avait pas d’empreinte digitale exploitable, ce qui semblait indiquer que le tueur portait probablement des gants. C’était un crime d’une violence incroyable.

Fait peu commun : aucun signe d’agression sexuelle ne put être retrouvé. Du moins, il n’y avait pas de traces de sperme, encore qu’elles aient pu échapper aux techniques d’expertise assez primitives de l’époque. C’était cependant douteux. Le médecin légiste qui avait procédé aux autopsies était hautement qualifié et avait suivi une formation au bureau du coroner de Los Angeles.

Les lieux du crime furent passés au peigne fin par un contingent de détenus, amenés spécialement par autocar pour quadriller une zone de cinq kilomètres de plage en quête d’indices. L’inspecteur principal du bureau du shérif, William Baker, craignait qu’ils aient pu effacer des traces. « Vous imaginez dans quel pétrin je me trouve quand j’essaie d’exhumer des cendres quelques éléments sur ce qui s’est réellement passé, m’a-t-il raconté. Il faut comprendre comment les choses se passaient en 1963. On avait avec nous des unités de sauvetage ou parfois d’autres auxiliaires. Cette fois-là, des détenus affectés à des tâches d’utilité publique avaient été mobilisés pour chercher des douilles ou d’autres indices éventuels. Je frémis rien que d’y penser, mais c’était ainsi. D’ailleurs, ils en ont retrouvé, des douilles, et pas mal, le long du trajet suivi par les jeunes dans leur fuite : le lit d’un ruisseau à sec qu’ils ont remonté jusqu’à la cabane où on a retrouvé les corps. On a localisé deux endroits distincts où les douilles étaient plus nombreuses là où les victimes ont été abattues. »

Un prisonnier découvrit douze douilles de calibre 22 dans le lit du cours d’eau. Les enquêteurs remarquèrent aussi quelque chose : de profondes empreintes de pas dans le sable et parmi les herbes éparses qui menaient jusqu’à l’abri démantelé et en repartaient. Les traces avaient été laissées par des bottines de la Navy ou l’Air Force similaires aux Wing Walker. Les munitions comme les chaussures provenaient de magasins de bases militaires. La base de Vandenberg AFB, une unité du commandement aérien stratégique, se trouvait près de Lompoc, à moins d’une heure de route du lieu du crime.

« Et comme c'était une première expérience, pour le tueur, il a pu garder par la suite la même arme et les mêmes munitions. » Le meurtrier s'était servi de munitions Winchester 22 long rifle – la même marque et le même calibre que le Zodiaque emploierait cinq ans et demi plus tard sur Lake Herman Road, à la sortie de Vallejo. « L'endroit où Robert Domingos et Linda Edwards avaient choisi de passer la journée était isolé, remarquait Baker. Ce n'était pas le genre de lieu où l'on s'attendrait à trouver de jeunes couples, même en voyant la voiture sur l'aire de stationnement. Pourtant, le tueur, muni d'un couteau et d'une arme à feu, de morceaux de corde et d'allumettes, paraissait être venu dans l'intention de les tuer. Les avait-il suivis ? Avait-il choisi ses victimes à l'avance et était-il possible d'établir un lien entre les victimes et le tueur ? »

Baker avait le sentiment qu'il manquait certains éléments sur les lieux du crime, sans pouvoir dire quoi. Il avait examiné les photos des lieux du crime prises par la police. L'une d'elles montrait l'abri que le meurtrier avait tenté d'incendier, avec le corps du jeune homme en arrière-plan, dans la cabane. Une autre photo montrait le shérif James W. Webster, l'inspecteur-chef Charles Taylor et un présentateur de télévision, qui s'appuyait d'une main sur l'abri, une cigarette aux lèvres. En regardant les photos de Robert sur la table d'autopsie, Baker avait remarqué des traces de contusion et d'abrasion sur les jointures de ses doigts. La décoloration des articulations de la main droite (on ne voyait pas la gauche) donnait à penser que Robert s'était battu avec son assaillant.

« Les abrasions présentes sur son visage étaient *perimortem* ou *post mortem*, quand il avait été traîné par les pieds, face contre terre, jusqu'à l'abri, m'a dit Baker. Je crois que les victimes du lac Berryessa auraient subi le même sort si elles avaient cherché à s'échapper. Le Zodiaque aurait laissé tomber son couteau et leur aurait tiré dessus. Quant à l'homme aux cheveux roux [aperçu la veille], la police l'a retrouvé et a pu établir qu'il n'était pas mêlé à l'affaire. Je n'ai rien trouvé d'autre qui méritait d'être mis particulièrement en avant. En ce qui concerne le meurtre de Riverside, j'ai eu l'impression que le Zodiaque se contentait de le revendiquer sans l'avoir commis. Mais ce crime-ci avait eu lieu en Californie du Sud, où le Zodiaque prétendait avoir fait bien d'autres victimes. Peut-être voulait-il parler de notre affaire. »

Mercredi 5 juin 1963

Linda Edwards et Robert Domingos venaient d'être tués et leur meurtre avait frappé tous les esprits. En tout cas, il occupait certainement les pensées de Cheney et Panzarella. Ils en avaient longuement discuté et c'est pour cela qu'ils étaient capables de se rappeler précisément le week-end où Allen était soudain apparu à leur porte. À Lompoc, la cérémonie de remise des diplômes fut maintenue, mais elle se déroula autour de deux sièges vides, au-dessus desquels flottait un drapeau mis en berne. Six mois passèrent, sans qu'aucune solution pût être apportée pour élucider ces meurtres horribles, sans mobile apparent.

Lundi 9 décembre 1963

Toujours dans le cadre de ses stages pédagogiques, Allen continuait à postuler auprès du département de l'Éducation à Sacramento. En attendant, sa formation et ses antécédents militaires lui permirent d'enseigner dans une école de la base de Travis AFB, à Fairfield, non loin de Vallejo. Malgré sa préférence pour les classes primaires, il donna quelques cours d'orthographe, d'hygiène et d'éducation physique à des élèves de treize ou quatorze ans. Il pouvait acheter divers articles à prix réduit dans les magasins de la base : des munitions pour ses parties de chasse ou des bottines, par exemple. Mais les Wing Walker n'ont été mises en vente que deux ans plus tard, après l'adjudication du marché à Weinbrenner. Au bout d'un an, il a été renvoyé de l'école de Travis à cause de son habitude de laisser traîner des armes bien en vue dans sa voiture.

Panzarella avait une autre version des faits : « Un truc qui m'a tracassé, c'est qu'après avoir perdu sa place, Leigh s'est pointé dans son Austin Healey pour raconter à tout le monde qu'il s'était fait virer à la suite d'un contrôle de sécurité, alors qu'il avait un revolver. Mais la vraie raison, c'était son comportement avec les enfants. À ce qu'il disait, ça le mettait tellement en colère qu'il avait envie de "descendre les gosses quand ils sortent du bus". Je n'ai jamais oublié cette phrase, et ce sont les mots que le tueur du Zodiaque a employés plus tard. »

En 1964, Leigh avait enseigné à Watsonville, au nord de Salinas, où il avait entendu parler d'une étrange histoire. Dans la région de San Bernardino, à la Pacific High School, un étudiant avec des lunettes à

montures sombres tenues par une bande élastique noire était entré précipitamment dans une classe, avant l'arrivée du professeur. « En grosses lettres, il a écrit au tableau le mot ZODIAC, avec quelques symboles ressemblant à un code, que je n'ai pas retenus », a raconté un élève qui était présent.

En août 1965, Leigh eut la jambe lacérée dans un accident et il fallut recourir à la chirurgie plastique pour le soigner. Bien que cette blessure l'ait handicapé jusque dans le courant de l'année 1966, il continua à solliciter un autre poste d'enseignant. « Je ne suis à nouveau en état de travailler que depuis peu, à cause de cet accident », écrivait-il le 23 décembre 1965. Il semble néanmoins qu'il ait été capable d'accomplir de petits boulots pour le frère de son ami Gen Rinehart, Dale, sur un terrain d'aviation au Texas, où il obtint sa licence de pilote. Il pesait alors près de cent kilos.

Samedi 18 juin 1966

Allen fit parvenir au Calaveras Unified School District de San Andreas une lettre de candidature dans laquelle il se targuait d'avoir un certificat d'État en éducation primaire générale et quatre ans d'expérience de l'enseignement. « J'aime aussi le pays, et je ne supporte plus le smog, écrivait-il. Je peux enseigner l'éducation physique, l'art et aussi la musique, mais pas trop bien. » Les matières qui l'intéressaient le plus pour les classes primaires étaient « l'athlétisme, les sciences, l'étude de la nature et l'appréciation de la musique ». Il indiquait comme taille un mètre quatre-vingt-trois et comme poids cent cinq kilos. Il disait avoir été membre « jusqu'à cette année » de deux associations professionnelles : la NEA et la CTA. Leigh exagérait son expérience de l'enseignement et prétendait alors gagner 300 dollars par mois, chiffre qu'il avait ensuite corrigé en 400 dollars. « Quand pouvez-vous venir pour un entretien ? » lui demanda-t-on. « Le mieux serait un lundi ou un mardi, car je suis occupé les autres jours », répondit-il.

Il commença à affûter ses talents pédagogiques dans une école appelée Mountain Town, dans les sierras, et à l'école primaire de Valley Springs, une petite ville de Californie du Nord, à l'ouest de San Andreas. Dans la lettre de candidature adressée à Valley Springs, il donna comme référence le nom de Ted Kidder. La première année d'enseignement à Valley Springs se

déroula sans incidents, mais bientôt les éternels problèmes refirent surface : des attentions déplacées à l'égard des enfants et une haine des femmes à peine dissimulée.

« Leigh envoyait beaucoup de lettres de candidature et il ne ménageait pas ses efforts pour se faire embaucher comme enseignant, m'a raconté Cheney. Mais je ne sais rien à propos des postes qu'il a occupés. Il n'en parlait pas. J'ai su qu'il donnait des cours à Travis, mais je n'ai pas été le voir pendant qu'il y était. Il ressemblait beaucoup à Dan Blocker, le type qui jouait "Hoss" Cartwright dans la série *Bonanza*. Dans les années 1960, quand il allait quelque part où il y avait du monde, Leigh portait un grand chapeau de cow-boy blanc. Il voulait que les gens le prennent pour Dan Blocker, surtout les enfants. Ce chapeau, il l'avait déjà avant que je ne fasse sa connaissance et il devait jouer cette comédie depuis le début de la série, en 1959. »

Dimanche 30 octobre 1966

Leigh Allen, avec son chapeau de cow-boy blanc et son large sourire à la Dan Blocker, se rendit à Riverside pour assister au Grand Prix International de Los Angeles. Il se mêla aux quatre-vingt mille spectateurs qui regardèrent la course, cet après-midi d'automne. À 18 h 10, Cheri Jo Bates, une étudiante du Riverside City College, âgée de dix-huit ans, roulait dans Magnolia Street pour se rendre à la bibliothèque du collège. Elle voulait devenir hôtesse de l'air. À la fin de sa deuxième année de collège, elle aurait l'âge et le niveau d'éducation requis, et elle avait déjà écrit à plusieurs grandes compagnies aériennes. Cheri Jo venait de rendre visite à Dennis Earl Highland, son fiancé depuis deux ans, à l'université de San Francisco. Curieusement, elle avait déclaré à deux de ses amies : « J'ai rendez-vous à la bibliothèque avec mon petit ami. » Or, à ce moment-là, Highland disputait un match de football à San Francisco. La police supposa par la suite qu'elle avait voulu parler d'un ancien amoureux.

Un témoin vit passer la séduisante jeune fille blonde dans sa VW verte. Elle était suivie de près par une Oldsmobile de couleur bronze de 1965-1966. Après s'être garée, elle sortit de sa voiture en laissant la vitre du côté passager en partie ouverte. Dix minutes plus tard, Cheri Jo emprunta trois livres à la bibliothèque. Plusieurs personnes qui la connaissaient se

trouvaient à la bibliothèque entre 19 h 15 et 20 h 57, mais aucune d'entre elles ne se rappellera l'y avoir vue. À 21 heures, à la fermeture des archives, elle regagna sa voiture, mais ne parvint pas à la faire démarrer. Une Tucker Torpedo était stationnée juste derrière. Elle ne s'y trouvait pas auparavant.

En son absence, quelqu'un avait soulevé le capot et débranché le câble du delco. Tandis que Cheri Jo essayait vainement de lancer le moteur, un homme sortit de l'ombre et se pencha vers la portière droite à la vitre entrouverte. « Un problème ? dit-il. Je peux peut-être jeter un coup d'œil au moteur. » Comme la voiture ne démarrait toujours pas, il proposa : « Je suis garé là sur le parking. Venez. Je vais vous déposer quelque part. » Elle laissa ses livres sur le siège de sa voiture et la clé sur le contact. Connaissait-elle cet homme ou l'avait-il contrainte à l'accompagner ?

L'allée de gravier menant au parking était longue, sombre et silencieuse. Ils parcoururent une soixantaine de mètres et s'arrêtèrent entre deux maisons inoccupées, aux numéros 3680 et 3692 de Terracina Street. Leur conversation fut rapportée en détail dans une « confession écrite » adressée à la police.

« Le moment est venu, dit-il.

— Le moment de quoi ? demanda-t-elle.

— Le moment pour toi de mourir. »

Il tenait un couteau à la main. Entre 22 h 15 et 22 h 45, une voisine entendit un « cri horrible ». Quelqu'un d'autre rapporta avoir perçu deux hurlements vers 22 h 30. Après quelques minutes de silence, une vieille voiture démarra. Pendant ce temps, le tueur était retourné sur les lieux chercher quelque chose qu'il avait perdu, laissant derrière lui une piste sanglante.

Lundi 31 octobre 1966

Un gardien découvrit Cheri Jo à 6 h 28. D'après les quarante-deux blessures dénombrées sur son corps, on estima que la lame du couteau mesurait environ neuf centimètres de long et plus ou moins trois centimètres de large. Le mobile était difficile à cerner : elle portait encore ses vêtements et n'avait pas subi d'agression sexuelle. On ne lui avait rien volé non plus. En se débattant avec toute la rage du désespoir, Cheri Jo Bates avait griffé son meurtrier au visage et lui avait arraché une montre

Timex portant des éclaboussures de peinture. Le bracelet noir qui s'était détaché d'un côté de la montre avait une circonférence de dix-huit centimètres. La Timex avait été achetée dans un magasin de base militaire. Les empreintes de talon retrouvées près du corps correspondaient à des chaussures de marque B.F. Goodrich, d'une pointure de 41 à 44, assez semblables aux Wing Walker et fabriquées par les prisonniers de Leaventworth pour les fournitures militaires. La base March AFB du Commandement aérien stratégique se trouvait juste à l'extérieur de Riverside. Plusieurs empreintes de doigts et de paumes chargées de cambouis furent retrouvées sur la portière gauche de la voiture de la victime. Quatre ouvriers avaient été aperçus de l'autre côté de la rue où était stationnée la voiture dans Terracina Street. Les empreintes furent envoyées à Washington et la Timex au CI&I.

À 8 h 30, Leigh Allen téléphona à l'école de Valley Springs pour prévenir qu'il était souffrant. C'était la première fois qu'il ne se présentait pas à son travail. Le lendemain, il remplit un formulaire d'absence et le signa. Personne ne se rappellera avoir vu des égratignures sur son visage, mais Allen déclara qu'il se trouvait à Pomona quand il avait entendu parler du meurtre de Cheri Jo Bates. Quand il était dans la Navy, il avait effectué des travaux de peinture. Cela pourrait expliquer la présence des éclaboussures sur la montre Timex achetée dans un magasin de fournitures militaires, mais c'était bien longtemps auparavant.

« J'étais à la bibliothèque du Riverside City College le soir où Cheri Bates a été assassinée, m'a raconté une étudiante. J'avais le même genre de voiture qu'elle et j'étais garée juste devant. Normalement, je quittais la bibliothèque à la fermeture, comme elle, mais cette fois-là, je suis partie plus tôt. Ce qu'il y a, c'est que j'ai toujours eu l'impression que ça aurait pu être moi [la victime] parce que j'aurais dû moi aussi me trouver à la bibliothèque ce soir-là. Cheri Bates était *pom-pom girl* au collège et c'était ma meilleure amie. »

Un voyageur, en possession d'un couteau, fut retrouvé en train de dormir dans une voiture voisine. Après l'avoir interrogé, on le relâcha. Une femme des environs avait constaté qu'il lui manquait un couteau de cuisine et elle déclara à la police qu'elle soupçonnait son fils d'être le meurtrier. Les policiers questionnèrent d'abord les amis de Cheri Jo Bates, puis ils tournèrent leur attention vers quinze militaires de la base aérienne voisine. Quatorze jours après le meurtre, la police, qui avait pour consigne de « tout

laisser tomber jusqu'à ce que l'affaire soit résolue », convoqua les soixante-deux étudiants, les deux bibliothécaires et un gardien présents à la bibliothèque le soir fatal en vue d'organiser une reconstitution. Tous devaient porter les vêtements qu'ils avaient deux semaines auparavant.

Dimanche 13 novembre 1966

L'inspecteur Dick Yonkers et le sergent LeRoy Gren étaient chargés de coordonner les opérations. Les deux metteurs en scène avaient fixé le début de la reconstitution à 17 heures, tandis que six motards de la police routière, sous les ordres du sergent Al Fogarty, prenaient position à l'intersection de Terracina Street et Riverside Street, de Fairfax Street et de Riverside Street, dans l'allée parallèle à Magnolia Street près de Terracina Street et dans l'allée donnant sur Fairfax Street.

L'inspecteur Earl Brown et l'enquêteur envoyé par le bureau du DA (DA), Loren Mitchell, munis d'une liste complète des noms des participants, questionnèrent les étudiants à mesure qu'ils entraient et enregistraient leurs réponses. « Quel véhicule était garé devant vous ? » demandait chaque fois Brown. Quelqu'un répondit : « Une vieille Studebaker de 1947 à 1952, de couleur brun-gris avec des traces de rouille. » Ensuite on leur donnait à chacun un carton avec un identifiant et ils étaient contrôlés personnellement par le capitaine Irvin Cross, chef du bureau des inspecteurs, tout en procédant à la reconstitution. Cross prenait leurs empreintes et leur coupait une mèche de cheveux pour analyse. « Y a-t-il quelqu'un que vous vous rappelez avoir vu et qui n'est pas ici ce soir ? demandait-il. Donnez-moi son nom et son signalement. » La reconstitution a pris fin à 21 heures, quand la bibliothèque fermait ordinairement ses portes le dimanche. Deux personnes seulement ne s'étaient pas présentées : une femme et un jeune homme barbu, de carrure large, qui faisait environ un mètre quatre-vingts… la taille d'Allen.

D'après l'agent fédéral Mel Nicolai, interrogé plus tard à ce propos, Allen se trouvait bien à Riverside, ce dimanche fatidique. « Il ne travaillait pas dans le coin et ne suivait pas de cours au collège, mais il venait tous les week-ends du comté de Calaveras, parce qu'il était membre d'un club automobile local. Il était certainement là ce week-end. »

Lundi 14 novembre 1966

À la une de *Press-Enterprise* : « La police de la ville sur la piste d'un homme barbu après la reconstitution d'un meurtre. Un homme fortement bâti portant la barbe est recherché. » Selon le sergent Gren, la police aurait été « très intéressée » de parler avec cet homme. On pensait que le tueur portait peut-être une fausse barbe comme déguisement. Le Zodiaque avait-il recours à des postiches : perruque noire, banane, cheveux en brosse ? Quelle sorte d'homme a besoin de faux cheveux pour paraître différent ? Un chauve.

Mardi 22 novembre 1966

Une étudiante de dix-neuf ans de l'université de Californie, à Riverside, marchait dans Linden Street quand une voiture s'arrêta à sa hauteur. Le conducteur proposa de la déposer quelque part, mais elle refusa. « Bah, après tout, je ne suis pas Jack l'Éventreur, rétorqua-t-il. Vous ne vous rappelez pas ? Je vous ai déjà prise en voiture il y a trois semaines. » Trois semaines plus tôt, Cheri Jo avait été assassinée. La jeune fille sourit. Elle se souvenait vaguement de lui. Elle ouvrit la portière et s'assit à côté de lui. Le trajet se fit sans anicroche. Il la déposa devant une pizzeria des environs. Son petit ami devait l'y retrouver, mais il ne vint pas au rendez-vous et elle repartit en direction de la bibliothèque de l'UCR. Le même homme repassa peu de temps après, et il la fit monter à nouveau, mais cette fois, au lieu de la ramener chez elle, il accéléra pour s'engager sur une route sombre menant à Pigeon Pass. « Il y a pas mal de tordus qui rôdent par ici, dit-il en ralentissant. Tu as entendu parler de cette fille au City College, pas vrai ? » Effrayée, la jeune femme sauta de la voiture en marche, et partit en courant, mais elle tomba un peu plus loin. « Je ne vais pas te tuer, hurla-t-il, tandis qu'elle se relevait. Si je voulais te tuer, il me suffirait de t'assommer avec ce morceau de bois. » Elle revint vers la voiture. Aussitôt, il la saisit à la gorge. « Maintenant, si je voulais te tuer, je n'aurais qu'à te briser le cou, dit-il. Alors, je te tue maintenant ou tu enlèves tes vêtements ? » Tandis qu'il empoignait son sweat-shirt, elle se débattit et parvint à se dégager pour filer dans les bois. L'inconnu renonça à la poursuivre et repartit en emportant dans sa voiture son sac à main et ses livres. En larmes, couverte d'écorchures, elle parvint du côté de Highgrove, où elle alerta la police. Elle

décrivit le suspect comme « un homme de trente-cinq ans, d'un mètre soixante-quinze avec un ventre proéminent ». Des descriptions ultérieures du Zodiaque feraient mention d'un individu « légèrement bedonnant » dont « le ventre sortait du pantalon ».

Mardi 29 novembre 1966

Le tueur de Cheri Jo Bates (ou quelqu'un qui prétendait être le meurtrier) adressa deux lettres non affranchies à la police et au *Riverside Press-Enterprise*. Ces lettres de « confession », relatant les propos qu'il avait échangés avec Cheri Jo, avaient été tapées à la machine en utilisant plusieurs feuilles de papier carbone usagé. L'original ne fut jamais envoyé, ce qui compliquait grandement les efforts de la police pour identifier la machine à écrire. L'auteur s'était servi d'une machine portative de marque Royal, avec une police de caractères Elite**{9}**. La mère de Leigh lui avait justement offert une machine de ce type. Le papier provenait d'un listing de télescripteur. Curieusement, l'auteur avait replié les deux coins inférieurs. Il prétendait avoir téléphoné au *Press-Enterprise*, mais c'était probablement faux. « JE NE SUIS PAS MALADE, JE SUIS FOU. MAIS CELA N'ARRÊTERA PAS LE JEU », déclarait-il. Dans le même style, le Zodiaque écrirait : « Pourquoi gâcher notre jeu ? »

Mercredi 30 novembre 1966

Première appréciation critique sur Allen à Valley Springs School : « Il vaudrait mieux éviter de consommer des sodas dans la salle de classe, notait son évaluateur. Et la force de la voix doit être mieux contrôlée. » La personnalité de Leigh était jugée « satisfaisante », tout comme son autorité sur la classe. « Excellent dans l'utilisation du matériel audiovisuel… devrait se comporter avec les élèves de façon à ce qu'ils puissent faire la différence entre cordialité et familiarité. »

Vendredi 10 mars 1967

Deuxième évaluation par le directeur de Valley Springs : « Leigh accepte aisément les critiques et les suggestions. Il a l'esprit ouvert et sait s'adapter aux idées nouvelles. Je recommanderais qu'il soit plus attentif à sa tenue. »

Mais, dans ses moments de mélancolie, il arrivait à Leigh de poser la tête sur son bureau en répétant dans un murmure « *Tit willow*{10} ». Cette manie, ajoutée à son attitude inconvenante envers des filles de onze ou douze ans qu'il avait dans sa classe, suscitait de grandes inquiétudes. Il faisait sauter les gamines les plus formées sur son trampoline et les regardait en faisant des commentaires déplacés. Deux filles l'avaient surpris en train de les épier chez leur grand-mère.

Un matin de mars ou du début avril 1968, la mère d'une des élèves d'Allen était allée trouver le principal à Valley Springs. « Hier, M. Allen a posé les mains partout sur ma fille alors qu'il était assis à son bureau », dit-elle. Comme il avait déjà des soupçons, le principal la crut sans hésiter. Il demanda un remplaçant et, dès son arrivée, il convoqua Allen et le renvoya sur-le-champ. Le fautif se mit à pleurnicher. « Oui, j'ai fait ça, reconnut-il. Je ne sais pas ce qui m'a pris. Je ne sais pas ce qui ne va pas chez moi. » Aux yeux du principal, c'était « un acte très grave ». Quelques jours plus tard, Ron et Karen Leigh se rendirent à l'école afin de présenter des excuses pour le comportement de Leigh. Ils avaient eux-mêmes été fort surpris quand ils avaient appris qu'il avait obtenu le poste.

La raison officielle de la révocation de Leigh était sa « conduite incorrecte » et l'« exagération de ses compétences pédagogiques ». Il signa sa lettre de démission et partit, sans que rien ne lui interdise de continuer à travailler avec des enfants.

Dimanche 30 avril 1967

Six mois plus tard, après la parution d'un article dans l'édition du dimanche matin du *Press-Enterprise* sur le meurtre de Cheri Jo Bates, le tueur écrivit au père de la victime, à *l'Enterprise* et à la police. Ses trois lettres avaient été écrites à la main en caractères d'imprimerie sur du papier ligné de mauvaise qualité, avec trois trous prévus pour un classeur à anneaux. Les feuilles faisaient 20,5 cm de large. Ses lettres étaient affranchies au double de leur valeur, comme celles du Zodiaque, et elles

étaient écrites au crayon, comme les courriers personnels adressés par Leigh Allen aux enfants.

Vendredi 25 août 1967

« Au cours de l'été 1967, nous sommes allés chasser le daim, Leigh et moi, au nord de la Baie, m'a raconté Cheney. J'étais passionné de chasse à l'époque, mais maintenant, c'est fini. Je n'allais pas souvent avec lui, parce que je ne le trouvais pas extraordinaire comme chasseur. Nous sommes partis une ou deux fois ensemble pour une grande chasse au daim de deux ou trois jours. D'autres fois, nous restions seulement une journée à chasser du petit gibier. C'était un bon compagnon pour une partie de pêche, du moment qu'il ne fallait pas trop marcher. Il avait les pieds plats et ça lui faisait mal. Il avait aussi un problème de poids. Parfois, il avait des crises de goutte. Pour ce qui est des armes, j'avais une Winchester modèle 88, avec des cartouches de calibre 308, mais je ne me souviens pas de ce que Leigh avait comme fusil. Je n'en avais pas d'autre à lui prêter et il avait dû se débrouiller pour trouver quelque chose.

« À deux rues de chez lui, au bas de Fresno Street, il y avait un salon de thé qui servait des pancakes. Au retour d'une partie de chasse, nous cherchions un endroit pour aller boire un verre et nous avons aperçu une fille qui était là, une serveuse. Leigh a dit qu'elle lui plaisait bien et il voulait savoir comment je la trouvais. Il pensait qu'il avait peut-être ses chances avec elle. Pendant tout le temps que je l'ai connu, c'est bien la seule femme à qui il ait jamais fait allusion, la seule fois où il ait témoigné de l'intérêt pour une femme en particulier. Il aimait les femmes, mais il n'avait pas de succès auprès d'elles. La serveuse était jeune et jolie, avec des cheveux bruns. Je ne me souviens pas de son nom et Leigh ne m'a plus reparlé d'elle, ni d'aucune autre femme. C'est resté gravé dans mon esprit. »

Lundi 4 septembre 1967

Allen commença à enseigner au Camp La Honda YMCA de La Honda Gulch, et ne manqua pas une seule journée de travail jusqu'au 5 février 1968. À cette date, il s'absenta pendant trois jours d'affilée, « pour raisons

personnelles », indiqua-t-il, avant de se raviser et d'écrire à la place « pour une formation ».

Vendredi 7 juin 1968

Allen quitta La Honda et, durant l'année qui suivit, il travailla sporadiquement comme mécanicien à la station-service de Harry Wogan ou comme gardien à la Franklin School. Il fit bien d'autres petits boulots à droite et à gauche. Il trouvait encore le temps de se payer du bon temps. « Ron et Leigh sont allés au Mexique, m'a confié Cheney. C'est Ron qui m'a parlé de cette histoire. "Nasty Norm" était peut-être avec eux. C'était un surnom qu'on lui avait donné à l'école parce qu'il avait des cheveux foncés et bouclés, un air français, le front bas et des poils noirs sur les bras, un peu comme un singe. Il était parfaitement civilisé, mais il avait cette apparence. Leigh et lui faisaient de la plongée ensemble, et je les avais moi-même accompagnés quand j'étais allé rendre visite à Norm à Morro Bay, et encore une autre fois lors d'un voyage à Monterrey. À l'époque Leigh avait un catamaran, un Catalina Cat, et il avait aussi un drôle de petit bateau. Au Mexique, Ron, Leigh et peut-être Norm avaient péché des homards et discuté avec un couple de Mexicains rencontrés sur la plage, qu'ils avaient embauchés pour leur préparer un festin au bord de la mer. » Le 6 octobre 1969, Leigh travaillait à temps partiel, comme gardien à l'Elmet Cave School. C'était là que le sergent Lynch, averti par un mystérieux informateur, était allé l'interroger à propos des meurtres du Zodiaque.

Lundi 20 octobre 1969

Le chef de la police de Riverside L.T. Kinkead et le sergent H.L. Homsher adressèrent un courrier au shérif de Napa Earl Randol et au capitaine Donald A. Townsend. « Cette lettre fait suite à notre conversation téléphonique du 10/10/69 concernant la similitude de MO entre votre suspect pour le "Zodiaque" et celui de notre dossier d'homicide n°352-481 » :

Un mois après l'homicide, des lettres ont été envoyées par le suspect à la rédaction du *Press* et à nos services. Le suspect s'est servi d'un feutre noir pour écrire l'adresse sur les enveloppes en

caractères d'imprimerie. La lettre de confession était tapée à la machine. Il y a de nombreuses fautes d'orthographe, de ponctuation, etc., comme vous pourrez le remarquer. La personne qui a écrit la lettre de confession est au courant de faits que seul le meurtrier pourrait connaître à propos de l'homicide. Il ne fait pas de doute que l'auteur de la lettre de confession est notre suspect. Il existe de nombreuses similitudes entre votre homicide et notre enquête 352-481. J'ai pensé qu'il fallait vous informer que nous travaillons sur des dossiers similaires.

Au cas où le meurtrier aurait laissé des traces en sabotant la voiture de Cheri Jo Bates, on releva toutes les empreintes digitales sur le véhicule. On fit parvenir celles qui n'avaient pu être identifiées au FBI, qui les compara à celles trouvées par le SFPD sur le taxi, mais les empreintes incomplètes ne correspondaient à personne dans le dossier, et il y avait d'innombrables suspects.

La peur s'était emparée du campus du Riverside City College. On avait arraché des buissons pour ménager des espaces plus ouverts et l'éclairage avait été renforcé. Joseph Bates prit une hypothèque sur sa maison afin d'offrir une récompense pour la capture du meurtrier de sa fille.

Mardi 21 octobre 1969

À San Francisco, la presse continuait à chercher un sens à l'affaire. Un mémo interne du *Chronicle* adressé au reporter Mike Grieg assurait :

Quand il y avait un garçon et une fille, le Zodiaque a essayé de tuer les deux, a eu la fille à chaque fois, mais le type uniquement la première fois sur trois. Il s'est écoulé cent quatre-vingt-dix-sept jours entre les deux premiers meurtres et la deuxième attaque, quatre-vingt-quatre jours entre la deuxième et la troisième agression, et quatorze jours avant le dernier meurtre – les dates se rapprochent. Le Zodiaque semble frapper exclusivement le vendredi et le samedi soir… on se demande dès lors comment il compte s'en prendre à un car scolaire. Aucun des schémas que j'ai essayé d'imaginer ne peut s'appliquer dans tous les cas. Les horoscopes (ceux du *Chronicle* en tout cas) n'apportent aucun indice. Le Capricorne correspond vaguement sauf pour le premier crime… J'ai passé deux ou trois heures à essayer de trouver une quelconque structure statistique ou numérologique, sans succès… [Une victime du lac Berryessa] a été poignardée à plus de vingt reprises au moyen d'un couteau de boucher, dans la poitrine, dans le dos et dans l'abdomen – la plupart des coups vont par deux et forment la marque en croix du Zodiaque. [Marshall] Schwartz.

Ce dernier point était inexact.

Au SFPD, Bill Hamlet, la pipe en bouche, l'air professoral, était penché sur un bureau de fortune dans le hall d'entrée. « On lui avait aménagé une cloison pour qu'il ne soit pas trop dérangé, a raconté Toschi. On recevait des empreintes digitales de toute la région de la Baie et de Californie du Nord. Il travaillait avec sa loupe et ses fiches. Il ne faisait que ça. Si on charge trop de gars d'examiner les empreintes, on risque de laisser échapper quelque chose. » Mais les traces relevées sur le taxi n'ont jamais pu être attribuées à personne.

Mercredi 31 décembre 1969

Les périodes où le Zodiaque sévissait coïncidaient avec les congés scolaires : vacances d'été, Columbus Day, Halloween, Thanksgiving, Noël et le Quatre Juillet. C'est le Jour de l'An que Leigh Allen avait fait la confidence révélatrice à Cheney. La plupart des lettres et des cryptogrammes envoyés par le Zodiaque avaient été postés durant des congés scolaires. En dehors du métier d'instituteur, peu de professions offraient des congés à dates fixes et trois mois de vacances. Les activités du Zodiaque cadraient avec le calendrier scolaire et avec rien d'autre.

Le Zodiaque avait menacé d'abattre les enfants d'un car scolaire quand ils en descendraient. Il avait promis de placer des bombes qui sauteraient au passage des cars scolaires. « J'ai l'impression qu'il y a de bonnes chances pour que le tueur soit un fonctionnaire, peut-être employé dans une école publique, estimait un expert. On peut se poser des questions sur un lien éventuel avec une école ou une université, ne serait-ce que parmi le personnel d'entretien. »

Même si, à l'époque, Leigh montrait à ses proches les cryptogrammes qu'il gardait dans une boîte métallique, il n'a jamais discuté de codes avec Cheney. « Non, absolument pas, m'a assuré Cheney. Leigh ne m'a jamais parlé de ce genre de choses. Il ne faisait même pas de mots croisés, et il n'a jamais manifesté le moindre intérêt pour l'astrologie. Mais il aimait composer des vers. »

Vendredi 30 janvier 1970

Quatre étudiants de Cal Poly à San Luis Obispo communiquèrent une information à la police locale, qui la transmit au service d'identification du FBI : un diplômé de leur université ressemblait beaucoup au portrait-robot du Zodiaque. « Il possède des armes de poing de 9 mm et de calibre 22 et se rend souvent seul à San Francisco ou dans des endroits reculés de l'État. Il était absent de Cal Poly le week-end du dernier meurtre. » Durant la période où le Zodiaque commit une série de meurtres et rédigea plusieurs lettres, Allen habitait la région de la Baie. Toutefois, si c'est à lui que les étudiants faisaient allusion, il se pourrait qu'il ait continué à faire fréquemment l'aller-retour entre son domicile et son ancienne université. Il avait d'ailleurs tendance à sillonner l'État, sans que personne ne sache ce qu'il faisait exactement de son temps, pas même sa famille, qui se posait pas mal de questions.

Lundi 23 mars 1970

À 3 heures du matin, quarante minutes après avoir échappé à son ravisseur, Kathleen Johns fit une déposition en présence du shérif adjoint de Stanislaus, Jim Ray Lovett. La jeune femme, enceinte, et sa petite fille avaient été enlevées sur la route de Petaluma. Comme dans le cas de Cheri Jo Bates, l'inconnu avait saboté sa Chevrolet pour proposer de la déposer quelque part. Il l'avait emmenée dans une course terrifiante jusqu'à ce qu'elle saute hors de la voiture en marche avec son enfant dans les bras et se cache dans un champ. L'homme les avait cherchées jusqu'à l'arrivée d'un camion. L'adjoint Lovett retrouva plus tard la carcasse brûlée de la voiture sur la Highway 132, à un demi-kilomètre du Delta. Le ravisseur avait pris le temps de remettre le pneu qu'il avait trafiqué, d'emmener le véhicule ailleurs et d'y mettre le feu.

L'homme conduisait une voiture récente de couleur brune. Il portait des lunettes, une veste bleu foncé et un pantalon bleu. La victime était sûre de le reconnaître dans un portrait-robot du Zodiaque accroché au mur du bureau de Lovett. Il avait une trentaine d'années, mesurait environ un mètre soixante-quinze et pesait dans les soixante-douze kilos – trop peu pour le Zodiaque. « C'était il y a vingt-huit ans, et je ne le reconnaîtrais peut-être pas aujourd'hui, a récemment déclaré Kathleen Johns… Sa voix calme, je

m’en souviens comme si c’était hier. Je ne pense pas qu’on puisse oublier ce genre de chose, si on y survit. »

Vendredi 24 juillet 1970

Le Zodiaque revendiqua assez tardivement l’enlèvement dans une lettre qui ne parut que le 12 octobre. Le 26 juin, il avait prétendu avoir abattu l’agent de police Richard Radetich, du SFPD et, *dans ce cas*, il s’agissait clairement d’un mensonge. Toschi en venait à s’interroger sur ses revendications à propos du meurtre de Riverside.

6

Avery et la ruelle obscure

Samedi 24 octobre 1970

Paul Avery, reporter au *Chronicle*, était déjà obnubilé par l'affaire du Zodiaque. Elle finirait par lui ruiner la santé. Aux petites heures de la nuit, il roulait dans Mary Street, une étroite ruelle au pied de l'immeuble du *Chronicle* qui passait derrière l'Old Mint. Avery gara sa voiture au coin de Mary Street et Minna Street, dans l'allée humide séparant le *Chronicle* de l'*Examiner.* L'endroit était lugubre. À l'époque, Minna Street détenait un record douteux : c'était l'endroit de la ville où l'on avait commis le plus de meurtres. Il ne resta pas parti longtemps – de 0 h 40 à 1 h 40 –, mais cela suffirait. Le *Chronicle* était une grande bâtisse de trois étages, surmontée d'une tour au coin de Mission Street et de la 5e Rue. Les couloirs baignaient dans une lumière jaune verdâtre. Sous ses pieds, Avery sentait les vibrations des énormes presses qui imprimaient l'édition du matin. Le téléscripteur crépitait dans un petit local à gauche. Des pots de colle alignés, de vieilles machines à écrire Smith Corona et des monceaux de plaques photographiques rongées par l'acide encombraient les tables de bureau.

Avery tapa son article et retourna ensuite à sa voiture. La vitre de la portière droite avait été brisée. Il ne manquait que peu de choses. Son chéquier de la Wells Fargo avait été dérobé ainsi que son enregistreur à cassettes Sony contenant une conversation avec un informateur qui l'avait tuyauté sur le Zodiaque d'une voix étouffée. Inquiet, Avery alerta la police. On lui envoya les agents Gerald Derham et William Thiffault.

C'est alors qu'il découvrit la disparition de son porte-documents marqué de ses initiales « P.A. ». Il y gardait tout un dossier de coupures de presse sur le Zodiaque. Il sonda du regard la ruelle obscure, comme frappé de stupeur à l'idée que le tueur pouvait se trouver là, tout près de lui. Il

semblait avoir connaissance des notes du reporter et des articles qu'il publiait dans l'édition du dimanche avant leur parution ; il utilisait du papier de téléscripteur et d'autres fournitures qui auraient pu être achetées chez Woolworth, en bas de la rue. Et si le Zodiaque s'introduisait dans l'immeuble pendant la nuit, quand il n'y avait pratiquement personne à la rédaction ? Le service de sécurité du journal se résumait à un gardien derrière un bureau, dans le hall d'entrée de la 5e Rue, mais il y avait deux escaliers de secours et deux ascenseurs menant à la rédaction. Les bâtiments de l'*Examiner* et du *Chronicle* étaient aussi reliés par un passage qui enjambait Minna Street et permettait au personnel d'aller d'un journal à l'autre. Le Zodiaque aurait fort bien pu s'introduire dans la place.

Un imprimeur du *Chronicle* pensait d'ailleurs que le tueur y travaillait. « Plusieurs symboles utilisés par le Zodiaque sont aussi des signes de correction typographique, m'a-t-il confié. Le symbole du Zodiaque est lui-même une marque utilisée pour aligner des calques et vérifier le positionnement des couleurs. Son système de numérotation des pages est aussi celui qu'on utilise en imprimerie : 1/6, 2/6, un sur six, deux sur six, etc. Les flèches dessinées sur les schémas avec le car scolaire sont aussi des flèches d'imprimeur. Pas seulement une ligne prolongée par un "V" inversé, mais avec le "V" plein.

« Quand le Zodiaque a commencé à envoyer ses lettres, le journal s'efforçait d'entrer dans l'ère électronique en s'équipant d'un système informatique appelé "Braegen". Au lieu des bandes perforées produites sur des machines Fairchild TTS pour les linotypes, les articles étaient tapés sur des machines à écrire IBM puis chargés feuille à feuille dans un scanner qui générait les bandes pour les linotypes. Le papier utilisé était un listing étroit, bon marché, en accordéon, comme celui que le Zodiaque utilisait. On nous fournissait aussi des feutres bleus (qui ne passaient pas au scanner) pour les correcteurs et les linotypistes. »

Les éditeurs du *Chronicle* avaient fini par se poser des questions à propos de deux anciens employés qui avaient quitté leur travail dans des circonstances peu ordinaires. On vérifia leurs dates de congés en quête d'une correspondance avec les crimes ou les courriers du Zodiaque. L'un des deux, sujet à de graves crises de dépression, était parti alors qu'il faisait partie de l'équipe de nuit, en laissant une note disant qu'il prenait quatre ans de congé de maladie. L'autre avait disparu sans même réclamer les quatre chèques qu'on lui devait pour sa paie.

Lundi 26 octobre 1970

À Sacramento deux jours après le vol des dossiers d'Avery, une jeune greffière, Nancy M. Bennallack, âgée de vingt-huit ans, ne se présenta pas à son travail. Des amis la retrouvèrent la gorge tranchée, baignant dans son sang, dans son appartement au premier étage. Le tueur inconnu s'était introduit par une porte vitrée coulissante que Mlle Bennallack avait laissée entrouverte pour permettre à son chat de rentrer. Elle devait se marier le 28 novembre. Elle n'avait pas été violée. Son domicile se trouvait à un kilomètre de celui de Judith Hakari, une infirmière de vingt-trois ans qui avait été enlevée juste devant chez elle, alors qu'elle rentrait de l'hôpital où elle travaillait. Son corps sans vie, portant de nombreuses traces de coups, fut retrouvé enseveli dans une fosse peu profonde, au fin fond du comté de Placer. Elle non plus n'avait pas été sexuellement agressée et, comme Nancy Bennallack, elle devait prochainement se marier.

Mardi 27 octobre 1970

L'après-midi suivant, le Zodiaque envoya à « Averly » une carte grotesque pour Halloween signée « Ton copain secret ». En comparant avec la même carte illustrée telle qu'on pouvait l'acheter dans le commerce, j'ai constaté que le Zodiaque l'avait considérablement modifiée. Il avait soigneusement découpé et collé des images de squelette et de potiron, peint des yeux et ajouté du texte au pinceau. Tous ces préparatifs lui avaient pris au moins une journée. « On voit que le Zodiaque a dû s'amuser à personnaliser la lettre », m'a fait remarquer Toschi. À côté de la main droite du squelette, il avait peint le chiffre 14 et, à l'intérieur, il revendiquait désormais quatorze victimes. La nouvelle du meurtre de Nancy Bennallack ne paraîtrait dans le *Chronicle* que le lendemain matin.

Avery écrivit au chef de la police Al Nelder.

En raison des menaces de mort reçues du tueur qui se fait appeler Zodiaque, je partage totalement l'avis d'Armstrong et Toschi qui m'ont conseillé de me faire oublier et d'être toujours armé pour me protéger en cas de besoin. C'est la raison pour laquelle j'introduis officiellement auprès de vos services une demande de permis de port d'arme.

Nelder accepta et autorisa non seulement Avery à garder sur lui un revolver, mais aussi à s'exercer au stand de tir de la police. La sollicitude du chef de la police ne fit que l'inquiéter davantage. Vers 21 h 45, palpant sous sa veste le poids rassurant d'un calibre 38 dans son holster, le journaliste salua d'un geste son rédacteur en chef Steve Gavin et alla récupérer sa voiture dans le parking à plusieurs niveaux donnant sur la 5e Rue. Il sortit et s'engagea dans Minna Street. À l'angle de la Sixième Rue, une vingtaine de clochards, tapis dans l'ombre des porches ou massés devant le seuil de bars glauques, observaient intensément une bagarre inégale. Dans le faisceau de ses phares, Avery aperçut deux hommes qui se battaient. Le premier était armé d'un couteau de chasse. Le deuxième, blessé à la poitrine, avait enroulé sa ceinture autour de son poing pour parer les coups, et reculait devant les assauts de son adversaire.

Avery klaxonna frénétiquement, mais le combat continuait. Inquiet pour sa propre sécurité, il fit demi-tour au milieu de la rue. L'homme au couteau s'avança tandis que sa victime s'effondrait finalement dans la rue. Avery, qui klaxonnait et hurlait de plus belle, vit un homme ivre qui titubait dans la 6e Rue en s'appuyant aux façades sordides. Quand le poivrot passa à sa portée, l'homme au couteau se retourna et se jeta sur lui pour le poignarder également. Dans un réflexe de défense pathétique, l'ivrogne replia les bras sur son cœur. L'agresseur paraissait prêt à s'en prendre à n'importe qui.

« Quelqu'un va se faire tuer », pensa Avery. Il se glissa hors de sa voiture et approcha en sortant son arme. Parvenu au milieu de la 6e Rue, il cria : « Posez ce couteau et tenez-vous contre le mur. » L'homme au couteau se figea, puis il fit face à Avery. Il leva les bras et fit quelques pas hésitants dans sa direction, le regard vitreux. Avery répéta son ordre en le fixant droit dans les yeux. Il le mit en joue et entendit, plus qu'il ne vit, le couteau ensanglanté toucher le sol à ses pieds. L'homme plaqua les paumes contre la façade du n°125, un hôtel. Avery lança à l'attention du réceptionniste : « Appelez les flics ! » Au bout d'une minute, un vieil homme assez correctement vêtu s'avança d'un pas traînant jusqu'à la porte et annonça : « La police est en route. » Durant les cinq minutes qui suivirent, Avery surveilla son prisonnier à distance respectueuse. Enfin, il entendit une sirène, une voiture de police apparut et deux hommes en sortirent.

« Ce type vient de poignarder deux hommes… vous vous chargez de lui ?

— D’où tenez-vous cette arme ? demanda l’un des agents.

— C’est à moi », répondit Avery en exhibant son badge spécial. Il expliqua les circonstances qui l’avaient amené à demander aux autorités de lui permettre de porter une arme. « Vous pouvez vérifier auprès du chef de la police.

— Bien sûr, je suis censé appeler le chef Nelder à dix heures du soir, un dimanche.

— Alors, pourquoi n’appelez-vous pas Armstrong ou Toschi ?

— Faites-le vous-même. »

Toschi se porta garant pour Avery et tout rentra dans l’ordre, si ce n’est que les deux victimes s’étaient éclipsées dans la nuit.

« Pas de victime, dit l’agent en haussant les épaules. Tout ce qu’on peut faire, c’est le boucler pour avoir brandi un couteau d’une manière menaçante. Une simple infraction. »

Personne ne fut interrogé et, comme Avery se retrouvait seul pour témoigner, il dut déposer plainte en son nom personnel. Le lendemain matin, il se rendit au palais de justice vers 10 h 30, mais l’homme au couteau avait déjà été relâché. « Ça ne m’a pas vraiment plu de jouer au policier, déclara-t-il à Nelder. Quand j’y réfléchis, ça m’ennuie d’avoir été si près de tuer ce gars. Je le regardais et je me disais : “S’il s’approche de moi avec son couteau, si on en arrive là, si c’est une question de survie, je vais devoir tirer.” Je ne pense pas que j’aie jamais réellement pris le temps de réfléchir au fait qu’en portant une arme, je me mettais dans une situation où, tôt ou tard, je serais amené à m’en servir. Je préfère m’en débarrasser. Le poids de ce revolver est devenu trop lourd à porter. » Quand il regagna son house-boat, dans le comté de Marin, il enleva la plaque d’acier qu’il avait placée devant la seule fenêtre donnant sur une rue de Sausalito. Il se sentait malade et c’était le Zodiaque qui en était la cause. Ses poumons commençaient à le lâcher.

7

Arthur Leigh Allen

Vendredi 13 novembre 1970

Une graphologue de San Rafael avait analysé l'écriture du Zodiaque. « Il mesure un mètre quatre-vingts ; il est intelligent, mais pas créatif, spéculait-elle. Il a le crâne dégarni et peut parfois porter une perruque ou une fausse barbe. Il porte aussi des lentilles de contact à l'occasion. Il pourrait avoir une malformation ou un problème à un doigt de la main droite. Il se met consciemment ou non sous auto-hypnose. Il a toujours l'impression de se noyer, soit au sens figuré et émotionnel du terme, soit littéralement dans l'eau, et se sent accablé par des circonstances imprévues. Peut-être a-t-il un bateau ou un house-boat. Il a probablement pratiqué la plongée. Lésion cérébrale. Lésion des tissus occasionnée par le manque d'oxygène à la naissance ou plus tard, peut-être lors d'une plongée qui aurait duré trop longtemps… »

Le Zodiaque avait écrit : « Je vous en prie, aidez-moi. Je me noie. »

Au printemps, Leigh Allen s'était inscrit à la Sonoma State University de Rohnert Park, et il avait loué un emplacement pour sa caravane à Santa Rosa. Le vendredi 13, il avait eu un accident de moto en rentrant de Sacramento où, le jour même, quelqu'un avait tué Carol Beth Hilburn, une habitante de Santa Rosa. Elle avait été vue vivante pour la dernière fois au Zodiac, un club de West Capitol Avenue fréquenté par des bandes de motards. Elle portait un blouson avec le nom SANTA ROSA écrit en larges lettres jaunes du côté droit. Carol Hilburn résidait à Santa Rosa avec sa sœur. Elle faisait des études pour devenir technicienne. Sur le côté gauche de son blouson noir, il y avait son prénom, CAROL. C'était la troisième jolie jeune fille tuée en moins d'un an à Sacramento. Son corps nu, roué de coups, avait été retrouvé dans un terrain vague près de Dry Creek, dans la

banlieue nord de la ville. Son meurtrier l'y avait amenée dans une voiture et l'avait laissée allongée là sur le dos. Puis il lui avait tranché la gorge et s'était acharné sur elle au point de la rendre méconnaissable.

Dimanche 15 novembre 1970

Au fil des années, une Chevrolet Impala blanche ferait de nombreuses apparitions dans le dossier du Zodiaque. La baby-sitter employée par une victime avait remarqué dans Wallace Street un homme au visage rond « dans une berline américaine, blanche avec un large pare-brise et des plaques d'un autre État ». Au lac Berryessa, le jour où les deux jeunes victimes avaient été poignardées, trois femmes avaient aperçu un individu suspect dans une Chevrolet « de couleur bleu argenté ou bleu de glace, de 1966, à deux portes, très classique, immatriculée en Californie ». L'Impala reparut également à Santa Rosa, le 15 novembre 1970. À 4 heures du matin, une automobiliste fut suivie, depuis le bureau de poste de Santa Rosa, par « une Chevrolet blanche de 1962-1963 ». Peu de temps après, une « berline Chevrolet Impala blanche de 1964 » suivit une autre femme dans Mendocino Avenue et Chanate Road. À 5 h 10, la police interpella le conducteur d'une « Chevy blanche, de 1963-1964 », qui roulait dans le sillage d'une voiture conduite par une femme et qui avait d'abord tenté de prendre la fuite. L'homme, un habitant de Vallejo âgé de vingt-cinq ans, prétendit qu'il s'était égaré et qu'il cherchait comment quitter la ville. Un agent l'escorta jusqu'à la sortie de la ville. Le lendemain, l'affaire connut un rebondissement.

Lundi 16 novembre 1970

Morrill put établir une correspondance entre l'écriture du Zodiaque dans les trois lettres « BATES DEVAIT MOURIR » et un poème en caractères d'imprimerie irréguliers découvert dans la bibliothèque du Riverside College. Le Zodiaque avait gravé des vers sinistres dans le contreplaqué d'un bureau avec la pointe d'un stylo-bille bleu. Le poème avait probablement été écrit dès janvier 1967, quand le bureau était remisé dans une cave du collège. Il commençait par les mots « Malade de vivre… ». Sous le texte macabre, les initiales « r h » étaient gravées en minuscules.

Morrill examina plus de six mille échantillons d'écriture en quête d'un tueur qui aurait ces initiales. « La plupart de ces échantillons provenaient des registres du Riverside College ou des bases militaires, m'a-t-il appris. Ils étaient tous sur microfilm et j'avais une loupe sous laquelle je passais simplement les documents l'un après l'autre. Le maillon faible dans l'histoire est que certaines de ces fiches d'inscription étaient tapées à la machine. » Le capitaine Cross y voyait néanmoins un signe encourageant. « Eh bien, on dirait qu'on tient quelque chose », se réjouissait-il. La traque du Zodiaque s'étendait désormais à tout l'État.

Le 16 novembre, en début de soirée, dans sa caravane, Allen pansait ses plaies, physiques et affectives, passées et présentes. Il écoutait. Le bruit du trafic sur Santa Rosa Avenue lui emplissait la tête. Il coiffa son chapeau blanc et verrouilla la porte de la caravane, avant de clopiner jusqu'à sa voiture. Il fit démarrer le moteur de la vieille guimbarde poussiéreuse. Le soir tombait.

À 18 heures, une employée de l'école des filles de Los Guilucos, à une dizaine de kilomètres de Santa Rosa, rentrait après ses courses. Elle ralentit à cause d'un encombrement au coin de Pythian Way et de Somana Highway. En approchant de la petite route sur laquelle elle devait s'engager, elle mit son clignotant et freina pour laisser passer deux autres véhicules. C'est alors qu'une main jaillit des buissons au bord de la route et se referma sur la poignée de sa porte. Elle entrevit un visage qui lui semblait familier. Les traits ressemblaient à l'avis de recherche du Zodiaque. « J'ai cru apercevoir des cheveux blonds, assez clairsemés, mais il n'était pas chauve, s'est-elle ensuite souvenue. Il portait une veste bleu marine et j'estimais qu'il devait avoir à peu près trente-cinq ans. Il portait des lunettes à monture foncée. » Elle enfonça l'accélérateur et vira prestement à gauche, puis fila jusqu'au complexe d'appartements où elle habitait, cinq cents mètres plus loin. « Il me semble que l'homme qui guettait au carrefour et celui dont j'ai vu le portrait-robot dans le journal étaient un seul et même individu », a-t-elle déclaré.

Jeudi 19 novembre 1970

La police de Riverside organisa une réunion confidentielle sur le Zodiaque. Toschi, Narlow et Nicolai prirent l'avion pour y assister, tandis

qu'Armstrong restait à San Francisco. « Parfois nous nous séparions, m'a expliqué Toschi. Armstrong me demandait : "Tu veux te charger de ça ?" et nous nous partagions des tâches différentes à tour de rôle. » Toschi eut la surprise de découvrir qu'Avery prenait le même vol pour Riverside. « On l'a vu immédiatement. Il avait même son nom écrit sur son sac de voyage. Narlow et Nicolai m'ont regardé et j'ai dit : "Hé ! Je n'ai rien à voir là-dedans, moi !" Ils pensaient que c'était Bill ou moi qui l'avions averti. J'ai demandé à Avery : "Paul, comment avez-vous su qu'on allait à Riverside ? Vous auriez dû m'en parler. Ces gars me prennent pour un mouchard." Avery a répondu : "C'est le capitaine Cross qui m'a prévenu." Après l'atterrissage, alors que nous attendions notre voiture de location, Avery a même eu le culot de demander si nous pouvions l'emmener au quartier général. Bien sûr, la réponse a été non. J'aimais bien Avery et il m'est arrivé de lui faire confiance quand j'enquêtais sur certaines affaires, alors que d'autres le prenaient pour un sale fouineur. Il ne s'est jamais comporté comme ça avec moi. »

Tandis qu'Avery se rendait seul à la réunion, il repensa à un incident survenu trois jours plus tôt dans Telegraph Avenue, à Berkeley. Un inconnu à la silhouette trapue « âgé de vingt-cinq à quarante-cinq ans » avait proposé à deux jeunes filles de les déposer quelque part en voiture. « Non merci, on a la nôtre », avaient-elles répondu en indiquant une VW garée le long du trottoir. Elles avaient mangé dans un snack-bar et, quarante minutes plus tard, en retournant à leur voiture, elles n'avaient pas réussi à la faire démarrer. Soudain, le même homme apparut de nouveau et offrit son assistance. Un passant le vit en train de pousser la voiture avec une des jeunes filles, tandis que l'autre était au volant. Quand il proposa de les aider, l'homme trapu, furieux de cette immixtion, partit en courant. Le deuxième bon Samaritain examina le moteur. « Le câble du delco avait été arraché, raconta-t-il plus tard à Avery. Les filles ont fait une déposition auprès de la police locale, en indiquant peut-être le numéro de plaque. » Douze heures plus tard, le *Chronicle* reçut un appel anonyme. « La rédaction locale, ne vous fatiguez pas à tout retranscrire.. Ici le Zodiaque, et c'est la dernière fois que j'appelle. » Les policiers de Berkeley cherchèrent dans leurs dossiers, mais ils ne purent trouver le numéro d'immatriculation.

Avery avait la frousse. La pression était terrible, et il était de plus en plus tracassé par la lettre menaçante que le Zodiaque lui avait envoyée vingt-quatre jours auparavant. Quand il s'était rendu pour la première fois à

Riverside, dix jours plus tôt, Avery avait supplié la rédaction de l'appeler si une lettre arrivait en son absence. Dans un mémo, il avait écrit :

> Zode – comme je l'appelle – est un peu comme les Viet-congs [Avery avait été correspondant de guerre pendant trois ans au Vietnam]. Vous ne savez pas qui il est, ni où il est, ni quand il frappera la prochaine fois. Je vais finir par loucher à force de garder un œil devant moi et l'autre par-dessus mon épaule. Franchement, je doute qu'il s'en prenne à moi, mais je me tiens sur mes gardes.

« Je n'ai pas été très content de la visite à Riverside, m'a raconté Toschi. En commençant la réunion, j'ai essayé de me montrer cordial. Je me suis présenté en épelant mon nom T-O-S-C-H-I et en précisant : "C'est italien" (comme je le fais toujours). Je suis très fier de mes origines : j'ai parlé l'italien avant l'anglais, car ma mère était piémontaise et mon père toscan. Nous avons passé toute la journée dans leurs bureaux et nous avons mangé là. On s'attendait à recevoir plus d'informations. On n'a eu que le strict minimum. J'étais vraiment déçu qu'on ne nous fournisse pas tout un tas de trucs. À l'exception de [l'inspecteur] Bud Kelly, qui a toujours été correct avec moi, nous n'avons jamais pu compter beaucoup sur la coopération des services de Riverside. Ces gars-là ne nous ont rien dit. On voyait bien qu'ils gardaient tout pour eux, comme si nous étions venus pour leur chiper leur porte-monnaie. Or, ce n'était pas le cas. Nous étions là pour partager des informations.

« Ils avaient mis la main sur le bureau de Riverside et le gardaient dans un local spécial du quartier général de la police. Ce bureau a vraiment retenu mon attention… les lettres avaient si manifestement été écrites par le Zodiaque. Plus tard, quand on nous a tuyautés sur Allen, la police de Riverside n'a jamais pris la peine de vérifier s'il avait séjourné dans la région… et j'ai posé des questions : "Connaissez-vous Arthur Leigh Allen ?" "L'avez-vous arrêté ?" "A-t-il jamais été cité dans une affaire ?" "Peut-on établir un lien entre lui et le Riverside City College ?" C'était comme s'ils refusaient d'envisager que le meurtre ait pu être commis par notre tueur, le Zodiaque. À partir de ce moment, ils se sont braqués sur n'importe quel autre suspect. Les gars de Riverside pensaient savoir qui avait tué Bates. »

Le capitaine Irv Cross, du bureau des inspecteurs, déclara : « Nous n'excluons pas la possibilité que le tueur puisse être un jeune de la région. »

À San Francisco, une lettre anonyme dactylographiée parvint au *Chronicle* :

Je suis à la fois furieux et stupéfait qu'un tueur sans mobile comme le Zodiaque ait pu échapper pendant si longtemps à la justice.

Mon opinion personnelle est que le Zodiaque a dû séjourner dans une institution quelconque – une prison ou un hôpital psychiatrique… Le Zodiaque n'est probablement pas marié. Il est incapable d'avoir une relation avec une femme, tant sur le plan sexuel que d'un point de vue affectif… La traque du tueur du Zodiaque a été une tragi-comédie émaillée d'erreurs… Je sais une chose : chaque acte d'horreur qui marque le début des agissements de tueurs en série est ce que j'appelle un déclic. La bête en eux reste la plupart du temps silencieuse, mais quelque chose la fait sortir. Dans le cas du Zodiaque, je pense que c'est dû à deux choses : un épisode de sa vie au moment du premier meurtre, traumatisant pour la personne qui se fait appeler le Zodiaque, mais pas nécessairement pour qui que ce soit d'autre.

Il semble nourrir une véritable haine pour les policiers et se plaît à les asticoter sur leur incapacité à l'attraper. Peut-être a-t-il eu un contact avec la police à ce moment-là. Je ne pense pas qu'il planifie ses meurtres en fonction d'un calendrier astrologique quelconque. Je crois qu'il tue les jours fériés et les week-ends pour la simple raison qu'il ne travaille pas ces jours-là. Selon toute probabilité, il exerce un métier qui l'occupe quarante heures par semaine et cinq jours d'affilée… Je resterai anonyme. J'espère que vous ne renoncerez pas dans vos efforts pour trouver ce monstre. Avec mes vœux de bonne santé et de bonne chasse, [signé] Fauteuil.

Dans sa lettre peu ordinaire, « Fauteuil » ajoutait qu'il n'avait jamais entendu parler d'une mère qui aurait tiré sur son enfant adulte. « Je suppose que je suis trop méfiant envers tout le monde, concluait-il, mais ma méfiance m'a sauvé la couenne plus d'une fois. » Non seulement « Fauteuil » employait des termes dont le Zodiaque se servait aussi (« asticoter », « déclic », « chasse », « traque »), mais il avait vécu à Riverside à l'époque du meurtre de Cheri Jo Bates, à en juger par les événements et les journaux locaux qu'il citait. Je ne suis jamais parvenu à l'identifier.

Vendredi 18 décembre 1970

La nuit de l'anniversaire d'Arthur Leigh Allen, un cambrioleur s'introduisit chez une femme, en prenant beaucoup de précautions pour éviter d'être identifié : ruban adhésif sur le bout des doigts et bas du visage

masqué par un mouchoir blanc noué derrière la nuque. La propriétaire endormie s'éveilla en sursaut pour découvrir un homme penché sur elle, qui brandissait une batte de base-ball. Elle empoigna un fusil qu'elle gardait sous son lit et lui assena un coup en oblique qu'il para du bras. Il lui arracha le fusil des mains et, d'un coup de batte, lui lacéra le front. Sa fille, alertée par les bruits de lutte, vit l'intrus s'enfuir dans les escaliers. « Il était vêtu d'un blouson de ski de nylon, un pantalon de couleur sombre, un bonnet bleu marine et des lunettes de soudeur, a-t-elle déclaré dans son témoignage, mais avant que j'aie pu mieux l'apercevoir, il a éteint la lumière et a disparu. » Il restait sur le mur une trace de main sanglante, mais sans les empreintes digitales. Il n'avait pas prononcé un mot durant tout le temps où il était dans la maison. Les services du shérif du comté de Contra Costa ont lancé un avis de recherche. Ils pensaient qu'il pourrait s'agir du Zodiaque.

Vendredi 4 février 1972

Sept longs mois avaient passé depuis qu'Armstrong et Toschi avaient interrogé Leigh Allen en ce matin suffocant du mois d'août. Pour ce qu'ils en savaient, il suivait toujours ses cours au Sonoma State College. Entre-temps, une centaine de nouveaux dossiers de suspects possibles avaient dû s'entasser sur leur bureau. Le nom d'Allen se trouvait quelque part au bas de la pile. Et les lettres de dénonciation continuaient à affluer. « Beaucoup de gens voulaient coopérer et nous faire savoir ceci ou cela, m'a raconté Toschi, mais on ne pouvait pas s'empêcher de penser que tous ces dossiers finiraient classés sans suite.

« Nous étions submergés par les dénonciations. Les autres gars du bureau commençaient à nous faire de reproches. On leur disait : "Hé, ce n'est pas nous qui écrivons les lettres. On répond juste aux appels. Si on envoie quelqu'un promener, si on lui raccroche au nez alors qu'il a peut-être une piste intéressante, nous ne pourrons pas résoudre l'affaire, et nous devons la résoudre. Donc, s'il vous plaît, ne rembarrez personne." » Ils vérifiaient les informations les plus prometteuses, mais le temps jouait en faveur du Zodiaque. Dans deux semaines, la Cour Suprême de l'État décréterait la peine de mort inconstitutionnelle. Le Zodiaque, s'il était capturé, ne risquerait donc plus l'exécution capitale. Les témoins et les

victimes survivantes, craignant le Zodiaque, se cachaient ou déménageaient. Il arrivait que des preuves s'égarent ou soient détruites. Pendant ce temps, les enquêteurs en étaient réduits aux conjectures sur les agissements du « tueur au code ».

À Santa Rosa, à 16 heures, Maureen Lee Sterling et Yvonne Weber quittèrent le Redwood Ice Skating Rink, une patinoire à Steele Lane. Les deux filles, âgées de douze ans, rentrèrent chez elles à pied, en s'arrêtant de temps à autre. Maureen Sterling avait de longs cheveux bruns coiffés avec une raie au milieu. Elle portait un jeans, un polo violet, un sweat-shirt rouge avec une capuche, et des chaussures en daim brunes. Yvonne Weber était vêtue de façon fort semblable : blue-jeans, polo de couleur bleu lavande et blanc, manteau de velours noir et bottes en daim brunes. Comme son amie, elle avait les yeux bleus, et coiffait ses longs cheveux blonds avec une raie au milieu. Toutes deux avaient l'habitude de faire de l'auto-stop. Elles ne sont jamais arrivées à destination.

Leigh Allen quittait chaque jour la raffinerie à 16 heures et rentrait immédiatement pour éviter les encombrements. En partant de Pinole, il empruntait la Highway 37 en direction de l'ouest jusqu'à l'intersection avec la 101 North, à San Rafael. Il traversait ensuite Novato, Petaluma, Sonoma et parvenait finalement à Cotati. Il aurait dû croiser la route des deux filles un peu avant 17 heures.

Samedi 4 mars 1972

Seize jours avant l'équinoxe de printemps, à 17 heures, Kim Wendy Allen, une étudiante du Santa Rosa Junior College, quitta son travail à Natural Foods, un magasin de Larkspur. Vingt minutes plus tard, la jeune fille, âgée de dix-neuf ans, fut aperçue sur une bretelle d'accès de Bell Avenue Freeway. Elle commença à faire du stop sur la Highway 101 pour aller vers le nord, chargée d'un sac à dos orange et d'un cabas en paille tressée. Elle avait enfilé un manteau trois-quarts beige pour se protéger du vent froid. Comme les filles de la patinoire, elle avait les yeux bleus et ses longs cheveux châtain clair étaient coiffés avec la raie au milieu. Comme elles, Kim Wendy Allen ne parvint jamais à destination. Le lendemain, deux

hommes découvrirent son corps dénudé dans le lit d'un ruisseau, à cinq kilomètres de Bennett Valley Road. Elle avait été étranglée avec une corde à linge. Des marques sur ses poignets et ses chevilles indiquaient qu'elle avait été ligotée pendant quelque temps ailleurs, les bras et les jambes écartées. Sa poitrine portait des traces de coupures superficielles. Le tueur avait conservé sa blouse blanche brodée, son jeans coupé, son écharpe de coton verte et une boucle d'oreille en or. Il avait aussi gardé un long collier fait de bois flotté, d'algues séchées, de coquillage, de graines et de boutons d'eucalyptus. Peut-être avait-elle été violée. Le MO ne correspondait pas vraiment à celui du Zodiaque, mais elle avait été retrouvée dans un cours d'eau, non loin d'Enterprise Road, et le Zodiaque avait un jour inscrit le mot « ENTERPRISE » au bas d'une lettre.

Mardi 25 avril 1972

Jeanette Kamahele, vingt ans, une autre étudiante du Santa Rosa Junior College, faisait aussi du stop près de la bretelle d'accès à la Highway 101 de Cotati quand elle disparut. Son intention était de se rendre à Santa Rosa, où Leigh Allen avait une caravane depuis 1970.

Vendredi 5 mai 1972

Allen était en rage : il venait d'être licencié par la raffinerie de Pinole. Même si dix mois avaient passé depuis son interrogatoire par la police, il considérait son renvoi comme une conséquence directe des insinuations et des soupçons à son encontre. Pour Armstrong et Toschi, cette situation ne ferait que compliquer la donne. Dès lors que le principal suspect était étudiant à temps plein à Sonoma State University, il passait le plus clair de son temps dans sa caravane de Santa Rosa. À l'avenir, pour tous les mandats dont ils auraient besoin dans le cadre de l'enquête, il leur faudrait choisir entre Santa Rosa et Vallejo, deux villes qui sortaient de leur juridiction. C'était d'autant plus fastidieux qu'Allen n'était pas leur unique suspect. Deux autres hommes paraissaient dignes d'attention, du moins au début.

Quelque temps auparavant, Larry Friedman, membre du NYPD depuis deux ans, avait téléphoné à Toschi. Ils s'étaient rencontrés autour d'un café.

« J’ai pensé que vous pourriez vous intéresser à un employé de la Crocker Bank, qui habitait tout près de l’endroit où Paul Stine a été tué », avait dit Friedman. Toschi était déjà au courant. « Il y avait plusieurs gars à San Francisco qui étaient convaincus que le Zodiaque était le gérant d’une banque locale, m’a-t-il confié. Beaucoup d’éléments indirects concordaient parfaitement. Il avait vécu en Californie du Sud quand Cheri Jo Bates avait été tuée. Il avait une propriété près du lac Berryessa et allait souvent chasser dans le Montana, où le Zodiaque prétendait avoir sévi également. Vous pouvez aussi facilement y acheter des armes sans qu’on puisse vraiment remonter jusqu’à vous. Le tuyau paraissait tellement sérieux qu’il fallait qu’on vérifie. L’homme a été mis hors de cause parce que ses empreintes ne correspondaient pas à celles retrouvées sur le taxi de Stine. » Le FBI est même allé plus loin et a fait analyser un message écrit en lettres capitales qu’un voleur avait remis à un caissier de la Crocker Bank lors d’un braquage pour voir s’il n’y avait pas de rapprochement possible avec l’écriture du Zodiaque.

Un autre suspect avait l’allure d’un ours, mais d’un ours à la tignasse rousse portant des verres fumés. « C’était un type assez effrayant, avec des bras interminables et des cheveux crépus comme de la paille de fer, m’a raconté Toschi. Il collectionnait les armes et les munitions – il possédait une carabine, mais ce n’était ni une .22 ni une 9 mm. Il était gardien dans un théâtre et habitait Hunter Street. » Selon une théorie de la police, le Zodiaque aurait pu non seulement être un chasseur, mais aussi porter un nom en rapport avec la chasse, comme Hunter, ou même présenter une ressemblance physique avec une bête sauvage. « Nous avons fait passer “l’homme ours” au détecteur de mensonges trois semaines après le meurtre de Stine. J’ai demandé au suspect d’écrire quelque chose. Il m’avait dit qu’il était ambidextre. L’écriture ne correspondait pas. Il connaissait vaguement le lac Berryessa, mais pas les petites routes avoisinantes et la région de Vallejo ne lui était pas familière. Je n’ai rien pu trouver sur le suspect dans les dossiers de la police locale : ni avis de recherche, ni mandat, ni arrestation.

« Le Zodiaque possédait peut-être un taxi, comme Stine. J’ai vérifié auprès du bureau chargé de délivrer les autorisations en remontant jusqu’en 1963. S’il avait été chauffeur de taxi dans cette ville, il avait dû introduire une demande avec photographie et empreintes digitales – je n’ai rien trouvé qui ressemble à “l’homme ours”. S’il avait eu un taxi, c’était sous un autre

nom. J’ai revérifié auprès des services d’immatriculation à Sacramento et ils n’avaient pas trace dans leurs dossiers d’une licence existante ou passée pour cette personne. Mais leurs archives ne permettaient pas de remonter plus loin que sept ans environ. J’ai envoyé un télex à Las Vegas pour demander une copie de son permis de conduire… rien que pour ça, il fallait compter sept à dix jours d’attente. Et ce n’était qu’un suspect parmi d’autres. »

Avant Stine, le Zodiaque avait déjà abattu une victime d’une balle tirée derrière l’oreille à bout portant. La police hésitait souvent à attribuer au Zodiaque les meurtres commis le 20 décembre 1968 à Lake Herman Road, mais la similitude des plaies permettait de faire un rapprochement avec la mort de Stine. Par-delà les collines, les pâtures et les carrières bordant Lake Herman Road, d’étranges choses s’étaient passées. Trois ans et demi auparavant, sur cette route obscure et solitaire, le Zodiaque avait tué Betty Lou Jensen et David Faraday, deux adolescents qui sortaient ensemble pour la première fois. C’étaient des jeunes gens sans histoire : Betty Lou était première de sa classe et David était scout.

La nuit des meurtres, Robert Connley et Frank Gasser (du Gasser Ranch, sur la Highway 2) chassaient le raton laveur. Vers 21 heures, dans leur pick-up Ford, ils dépassèrent l’accès n°10 menant à la station de pompage du lac Herman. Ils garèrent le pick-up au bord d’un champ du Marshall Ranch, près du bâtiment de la station. Le portail d’entrée se trouvait à trois cents mètres du Lake Herman Cottage. Il s’ouvrit pour laisser passer une camionnette non identifiée. En la regardant passer, les chasseurs aperçurent dans le faisceau des phares une Chevrolet Impala blanche à quatre portes, modèle de 1959-1960, stationnée au bord de l’allée. Gasser, âgé de soixante-neuf ans, sortit une torche de sa veste de chasse et l’alluma pour se diriger vers le véhicule immobile. Curieux, il regarda à l’avant, puis sur le siège arrière. La voiture était vide. Il se dit que le propriétaire ne devait pas être bien loin.

Une heure plus tard, Bingo Wesher, de l’Old Borges Ranch, près de la Humble Oil Company, passait dans le coin pour aller s’occuper de ses moutons, juste à l’est de la station de pompage n°9 de Benicia. Il vit la camionnette de Gasser et Connley, reconnaissable à ses flancs habillés de bois et à sa couleur claire, et aperçut l’Impala parquée près du portail

grillagé. Il n'aurait pu dire s'il y avait ou non quelqu'un à l'intérieur. « Une voiture sombre, avec peu de chrome » avait aussi été aperçue dans les environs, et entre 21 heures et 22 heures, une Valiant bleue, conduite par deux hommes, passa « à grande vitesse » sur Lake Herman Road dans le sillage de deux autres véhicules. Une autre personne avait vu une « berline Chevrolet Impala blanche de 1961-63 » dans les environs.

En passant devant l'entrée de la station de pompage, à 22 h 15, deux témoins aperçurent dans l'allée un break quatre portes de 1960, tourné vers le portail. Le véhicule bicolore (brun foncé sur fond beige), de marque Nash Rambler, était la voiture des victimes. À leur retour, quinze minutes plus tard, les témoins remarquèrent que le break était tourné dans l'autre sens. À 23 heures, en rentrant de la chasse, Connley et Gasser constatèrent que l'Impala était partie. La Rambler était garée à la même place, tournée vers le sud-ouest. Ce n'est pas exactement au même endroit que la police la découvrirait une heure plus tard. Un employé de la Humble Oil, en rentant chez lui après son poste du soir à l'usine de Benicia, vit *deux* véhicules devant l'entrée de la station de pompage. « La voiture garée le plus près de la route était un break de 1955 ou 1956, de couleur neutre, devait-il déclarer plus tard. L'autre se trouvait à droite, parallèle au break. Les deux voitures étaient séparées d'environ trois mètres. Je ne pourrais pas donner de précisions concernant le type ou la couleur de la deuxième voiture. »

Le moteur de la Rambler était encore vaguement tiède quand le sergent Les Lundblad du bureau du shérif du comté de Solano arriva sur place, cinq minutes après minuit. Le contact était mis, mais le moteur ne tournait pas. Les jeunes gens avaient laissé le chauffage allumé. L'avant du break Rambler brun-beige de 1961 était à présent tourné vers l'est, toujours dans l'allée. La portière avant droite était grande ouverte, tandis que les trois autres portes et le hayon arrière étaient verrouillés, mais la vitre arrière droite avait été brisée. Le manteau de fourrure de la jeune fille, ainsi que son sac à main, se trouvaient sur le siège arrière, du côté du conducteur. Hormis une marque de talon assez profonde derrière la station de pompage, l'allée de gravier ne présentait aucune empreinte de pas exploitable, les pneus n'avaient pas laissé de traces sur le sol gelé.

Le coroner Dan Horan, le Dr Byron Sanford, le capitaine Daniel Pitta, les agents William T. Warner, Waterman et Butterbach, ainsi qu'un journaliste du *Fairfield Daily Republic*, Thomas D. Balmer, étaient déjà sur place. Deux policiers de Benicia, Pierre Bidou et le lieutenant George Little,

qui photographiait les corps, ajoutaient encore à la confusion. Le Zodiaque misait sur la rivalité entre les services de police pour freiner l'enquête.

Warner avait tracé le contour du corps de David à la craie. Horan constata le décès de Betty Lou et, après que Little eut pris des photos sous tous les angles possibles, il ordonna que son corps soit emmené à la morgue. Le sergent Cunningham envoya son adjoint J.R. Wilson au Vallejo General Hospital pour y prendre des photos de David. À son arrivée, le policier apprit que le jeune homme était mort durant son transfert. Pendant ce temps, Lundblad examinait les impacts de balles. L'une avait laissé une marque de ricochet sur le toit de la Rambler. Une autre avait fracassé la lunette arrière. Une douille de calibre 22 provenant de l'arme du tueur se trouvait sur le plancher de la Rambler. Neuf autres douilles furent retrouvées par terre, sur la droite, respectivement à six mètres dix, quatre mètres vingt-sept, deux mètres quarante-neuf, un mètre vingt-trois, quatre-vingt-onze centimètres, soixante-sept centimètres, cinquante-huit centimètres et trente-deux centimètres de la voiture. La dispersion des douilles montrait comment le garçon avait été abattu en tentant de sortir de la voiture et comment le tueur avait poursuivi la fille qui s'enfuyait pour la faucher en pleine course. À première vue, les balles qui avaient tué Jensen et Faraday avaient été tirées par un High Standard Model 101. La police de Benicia découvrit au bord de la route un automatique Hi-Standard H-P Military de calibre 22 dont les numéros de série avaient été effacés. Quelqu'un l'avait préalablement démonté et avait eu soin de modifier le percuteur. Les balles tirées lors de l'expertise présentaient six rayures à droite, comme celles extraites des corps des victimes. Le tueur avait fait usage de plusieurs armes différentes. Nul ne pouvait expliquer comment il avait pu tirer avec une telle précision dans l'obscurité, à moins d'avoir une source de lumière fixée sur le canon.

On a analysé une balle aplatie extraite du lobe frontal du jeune homme (le coup avait été tiré derrière l'oreille droite) et celles retrouvées dans le corps de la jeune fille. Toutes étaient des munitions de marque Western .22 long rifle. Elles devaient avoir été tirées par un pistolet automatique J.C. Higgins, modèle 80, de calibre 22. Betty Lou avait été touchée dans le dos à cinq reprises et les plaies étaient « remarquablement proches ». Trois des balles étaient ressorties par-devant. La robe de Betty Lou ne portait aucune trace de fumée ou de poudre à l'endroit où une balle l'avait frappée à l'avant, ni autour des cinq orifices dans le dos, mais l'autopsie révéla la

présence d’un unique grain de poudre dans la plaie dorsale la plus haute. Cela signifiait que, de toutes les balles qui l’avaient atteintes, une seule avait été tirée de près. Pour toutes les autres, une distance de plusieurs mètres au moins séparait le tueur de sa victime. Deux des dix balles tirées ne furent jamais retrouvées, perdues dans le champ voisin.

Lundblad entreprit de reconstituer la chronologie des événements. Il se rendit d’abord au domicile de Mme Stella Borges, la femme qui avait découvert les corps au bord de la route. Son ranch se trouvait à un peu plus de quatre kilomètres des lieux du crime et le trajet prenait trois minutes. Pour se rendre ensuite à la station Enco d’East 2nd Street, à Benicia, où elle avait alerté la police, il lui avait fallu parcourir encore cinq kilomètres et demi. Lundblad mit cinq minutes pour refaire le chemin en roulant « vite, mais sans excès » comme elle l’avait fait. « Le carrefour de Lake Herman Road et Luther Gibson Freeway se trouve à trois kilomètres trois cent quatre-vingts des lieux du crime. Il faut compter trois minutes pour ce trajet », écrivit-il. Plus tard, il vérifia également le temps qu’il fallait pour parcourir à des vitesses variables la distance entre les domiciles de deux suspects et l’endroit des meurtres. Lundblad apprit par ailleurs qu’un rôdeur avait traîné autour de la maison de Betty Lou Jensen. À plusieurs reprises, on avait retrouvé la barrière du jardin ouverte.

Les meurtres non élucidés marquèrent la région à jamais. Sur la route déserte, par les nuits de pleine lune, on apercevait parfois un homme dans une Chevrolet blanche. Les habitants de la région l’avaient surnommé « Le fantôme de Cordelia ». Un homme de forte carrure fut aussi entrevu qui rôdait à pied dans les environs, qui longeait l’allée de gravier menant à la station de pompage, qui traquait le gibier et faisait de la plongée dans les carrières inondées et les points d’eau. Cet homme hantait aussi d’autres zones reculées, comme s’il cherchait quelque chose, avec une prédilection pour les faubourgs de Vallejo proches d’une étendue d’eau. Trois signes astrologiques, les signes d’eau – Scorpion, Poissons et Cancer – semblaient déterminer le calendrier des crimes du Zodiaque. Pour preuve, les astrologues citaient la double agression de Blue Rock Springs, perpétrée plus tard sous le signe du Cancer avec la Lune en Poissons.

Le ranch de Mme Stella Borges se trouvait le long de Fairgrounds Drive et jouxtait la carrière de Syar Rock Quarry, bordant l’American Canyon

Road. À l'est, il y avait le Borges Summit Reservoir, et au nord coulait un ruisseau dont le lit n'était jamais à sec. L'homme corpulent venait nager dans l'eau glacée et se dressait parfois comme une apparition au portail de la propriété. Mme Borges, témoin important dans l'affaire des meurtres de Lake Herman Road, l'y avait vu elle-même. Le 20 décembre 1968, à 23 h 15, elle avait emprunté Lake Herman Road pour se rendre à Benicia. Dans le faisceau de ses phares, elle avait aperçu les corps affalés de deux adolescents au bord de la route. Le cœur battant à tout rompre, elle avait foncé jusqu'à Benicia où elle avait enfin croisé une voiture de police en patrouille. Pour une raison quelconque, l'homme inconnu lui rappelait cet épisode traumatisant.

Son neveu, Albert, avait aussi remarqué des événements troublants un an après les meurtres. « Nous avons grandi au Borges Ranch, m'a-t-il raconté. Ma tante Stella a vu beaucoup de choses étranges, et moi aussi. Elle a vécu là toute sa vie. En novembre 1969, j'étais à l'armée et j'avais obtenu un week-end de permission. On m'a déposé vers 22 heures sur une aire de repos de Lake Herman Road. Mon frère m'y attendait. Il était venu me chercher avec sa petite amie. Il connaissait bien la route et, comme nous tous, il n'avait pas oublié les crimes commis par le Zodiaque à Noël, l'année précédente.

« Il avait un pistolet dans son pick-up. Pas loin du portail du lac Herman, quelqu'un avait mis un grand rondin en travers de la route. Il faisait bien trois mètres de long. Nous nous sommes arrêtés. Je me sentais mal à l'aise. J'ai regardé autour de nous et j'ai dit à mon frère de faire demi-tour et de prendre l'autre chemin jusqu'à Vallejo. Là, j'ai appelé la police et j'ai signalé la présence de ce tronc sur la route. Une autre fois [plus au sud], dans les bois de Dan Foley Park, près du lac Chabot, plusieurs gamins s'amusaient à tirer avec des carabines à air comprimé. Ils ont vu un gros homme qui les observait de loin. Il est resté là aussi longtemps qu'eux, puis il est parti de son côté. Plusieurs personnes ont aperçu ce rôdeur.

« Au début des années 1970, nous avions l'habitude de nous exercer au tir du côté de la carrière. On faisait ça depuis des années. Mes cousins m'ont parlé d'un gros type qui y venait aussi avec tout un arsenal dans sa voiture… des armes de type militaire, des Colt .45, des M-16, ce genre de choses. Il portait des treillis de l'armée, des bottines montantes, et tout. Un jour, je suis allé tirer et ce gars était là aussi. Quand il m'a vu, il s'est approché et m'a demandé : "Qu'est-ce que vous faites là ?"

« C’était un dingue des armes. Il vidait ses boîtes de munitions l’une après l’autre. Il portait une casquette de base-ball et mesurait à peu près un mètre quatre-vingt-trois, du genre costaud, comme moi. Mais je me sentais désavantagé, mal à l’aise à cause de ses yeux étranges. Il ne m’a pas quitté du regard pendant qu’il me questionnait, même quand je lui ai dit que j’étais de la famille des propriétaires. Le lendemain, je suis allé du côté du lac Herman et je me suis arrêté à côté du portail où ma tante avait découvert ce premier couple de victimes. J’en avais la chair de poule. C’était comme si le crime venait d’avoir lieu. Je me suis demandé ce que je ferais si je voyais s’amener une vieille Chevy Impala… puis j’ai fichu le camp.

« Je suis arrivé à la conclusion que le Zodiaque était probablement dans la Navy ou au moins qu’il travaillait au chantier naval de Mare Island. Les flics de Vallejo ont déjà merdé dans le passé et je me demande si ce type n’avait pas des liens plus étroits qu’on ne le pense avec la police. Personnellement, je crois qu’après avoir abattu ce couple à Blue Rock Springs, le Zodiaque a filé par Lake Herman Road et, comme c’est quelqu’un qui ne laisse rien au hasard, il devait avoir une radio branchée sur les fréquences de la police pour être au courant de toutes les informations qui se transmettaient. »

Le neveu de Mme Borges n’était pas le seul à avoir observé des événements bizarres dans la banlieue de Vallejo. Le fils d’un habitant d’Oakland se trouvait à Blue Rock Springs, le soir même du Quatre Juillet 1969, quand le Zodiaque avait commis son crime, et il avait vu quelqu’un qui ressemblait fort à Leigh Allen. « Les gamins faisaient un tour à moto près de Columbus Parkway quand ils ont vu un type énorme qui marchait le long de la route, a raconté le père. Mon fils s’apprêtait à lui proposer de le déposer quelque part, mais le gars était si grand et gros et la moto si petite qu’il a préféré s’abstenir. Et puis, il faisait presque nuit et l’homme était assez effrayant, paraît-il. En tout cas, il semblait sortir d’une voiture garée plus loin au bord de la route. Mon fils a décrit une Plymouth noire des années 1950, mais il n’a pas pu donner beaucoup de précisions sur le numéro de plaque. Il y avait un X, ça, il en était certain. Il était assez catégorique pour ce qui est du modèle et de la couleur de la voiture. Mon fils avait dix-sept ans à l’époque, et je suis sûr qu’il n’a pas parlé de ce qu’il avait vu à la police, surtout quand il a su qu’un meurtre avait été commis juste après. Il était probablement terrorisé. »

Comme tous les solitaires, le Zodiaque était très observateur – il n'y a pas de doute à cet égard.

Samedi 15 juillet 1972

Carolyn Nadine Davis, une fugueuse âgée de quinze ans du comté de Shasta, aux yeux gris-bleu et aux longs cheveux blonds séparés par une raie au milieu, avait quitté le domicile de sa grand-mère Adelian à Gaberville. Dans la poche de son manteau noir, elle avait un billet d'avion, un aller simple pour se rendre de Redding à San Francisco. À 13 h 50, elle longeait la route en regardant passer les voitures. Dans son sac à main de toile verte se trouvaient de faux papiers au nom de Carolyn Cook. Elle s'engagea sur la bretelle d'accès de la Highway 101 et commença à faire du stop en direction du sud. On ne la revit jamais vivante. Les autres jeunes filles disparues allaient quant à elles vers le nord. Si Allen y était pour quelque chose, ce changement de sens pouvait en tout cas s'expliquer : il ne travaillait plus à Pinole et prenait la direction du nord pour rentrer chez lui.

8

Arthur Leigh Allen

Jeudi 7 septembre 1972

« Nous avons eu un autre entretien avec les enquêteurs, m'a rapporté Panzarella. Leigh vivait alors dans une caravane, quelque part sur la côte, et j'y étais allé à une occasion. Le plus bizarre, c'était la photo accrochée au mur, qui le représentait en pleine forme, quand il était étudiant et qu'il avait gagné le championnat de plongeon. Et sept ou huit ans plus tard seulement, c'était devenu un gros bouffi de cent quarante kilos. »

Bill Armstrong retourna voir Don Cheney à Torrance. Un an avait passé depuis l'interrogatoire de Leigh Allen. Il y avait tant d'homicides, tant de suspects, tant d'obstacles juridiques à surmonter.

« Inspecteur, j'allais justement vous appeler, dit Cheney. Je ne sais pas si c'est important, mais j'ai repensé à quelque chose d'autre à propos de la conversation que j'ai eue avec Arthur Leigh Allen le Jour de l'An 1969. En parlant de son plan, je me souviens que Leigh m'a demandé comment on pouvait déguiser son écriture et je lui ai répondu : "Je crois que tu pourrais trouver dans une bibliothèque des bouquins qui traitent de l'analyse graphologique et voir comment les experts s'y prennent pour identifier l'écriture de quelqu'un." »

Armstrong en prit note, avant de demander encore une fois à Cheney s'il était bien certain de ses souvenirs.

« Je suis formel », répondit ce dernier.

Les choses recommençaient à bouger.

Toschi avait ressorti du dossier une photocopie de la première lettre signée du nom du Zodiaque. Le sentiment d'angoisse qu'elle lui avait inspiré deux ans plus tôt était encore bien présent dans son esprit. Elle commençait par ces mots : « C'est le Zodiaque qui parle. » Les trois pages

écrites à la main en caractères d'imprimerie dataient de trois mois après la conversation d'Allen avec Cheney. Après avoir étudié les originaux et vérifié qu'il n'y avait ni encre invisible ni inscription en relief, le FBI les avait renvoyés à Sacramento le 18 août 1969. Toschi n'avait donc à sa disposition qu'une copie pour son dossier. Un passage avait retenu son attention et c'était pour le retrouver qu'il parcourait les feuillets reçus le 4 août 1969.

À Noël dernier – Lors de cet épisode, les policiers se demandaient comment j'avais pu tirer et atteindre mes victimes dans le noir. Ils ne l'ont pas déclaré ouvertement, mais le sous-entendaient en disant que la nuit était claire et que je pouvais voir les silhouettes se découper sur l'horizon.

Connerie ! Cet endroit est entouré de collines et d'arbres. Ce que j'ai fait, c'est *fixer une petite torche électrique sur le canon de mon arme*. Si vous faites attention, dans le faisceau lumineux, quand vous le dirigez sur un mur ou un plafond, vous verrez un point noir ou sombre d'environ 3 à 6 pouces au milieu du cercle de lumière.

Quand une lampe est fixée au canon, la balle frappera exactement au centre du point noir dans le rond de lumière. Tout ce que j'avais à faire, c'était les arroser […].

La suite n'avait pas été publiée dans la presse, conformément aux instructions données par Toschi et Armstrong : « […] comme avec un tuyau ; je n'avais pas besoin de viser. J'ai été mécontent de voir que je n'avais pas droit à la première page. » La lettre était signée par la croix inscrite dans un cercle, suivie de la mention « pas d'adresse ».

Un viseur électrique – exactement ce dont Allen avait parlé à Cheney. « Leigh a vraiment construit un système de ce genre, m'a raconté Cheney beaucoup plus tard. Il a fixé une minitorche électrique sur le canon d'un revolver H&R avec de la toile adhésive. » Le Zodiaque, ravi de son invention, y fera encore allusion dans sa lettre du 9 novembre 1969. « Pour avoir la preuve que je suis bien le Zodiaque, interrogez le flic de Vallejo à propos de mon *viseur électrique*, que j'ai utilisé pour commencer ma collection d'esclaves. » Le flic de Vallejo ? Quel flic de Vallejo ? se demandait Toschi. Le Zodiaque, comme Leigh Allen, avait-il été questionné par un policier dont on ignorait tout avant le 9 novembre 1969 ?

« Quand nous avons revu Allen, c'était à Santa Rosa, a expliqué Toschi. Nous commencions à penser que nous tenions peut-être quelque chose. On venait encore de nous balancer le nom de Leigh au téléphone, un matin. » Toschi n'a jamais précisé la date exacte de l'appel. Il se rappelait seulement

que c'était l'été (le soir, il faisait encore clair à 20 heures) et qu'un laps de temps suffisamment long s'était écoulé pour que les témoins commencent à être déçus par la lenteur des progrès de la police de Vallejo.

« J'aurais voulu vous parler d'une affaire dont vous vous occupez, vous et votre équipier, commença prudemment son correspondant.

— C'est bien du Zodiaque dont nous parlons ? demanda Toschi.

— Oui, absolument. Vous lisez dans mes pensées. Je suis le frère. Je crois que vous voyez ce que je veux dire. »

Sa voix était empreinte d'hésitation et d'inquiétude. « Je vois, fit Toschi, qui se rappelait le soir d'août où Armstrong, Mulanax et lui s'étaient rendus chez Ron et Karen Allen.

— J'ai l'impression, et ma femme aussi, qu'un département de police plus important, avec plus de ressources, pourrait faire davantage que les services de police de Vallejo. J'en suis réduit aux spéculations sur ce qu'ils font actuellement, inspecteur.

— Vous avez communiqué toutes vos informations à la police de Vallejo ? s'enquit Toschi.

— Oui, mais nous pensons que ça n'a pas servi à grand-chose. »

Plus tard, Toschi me confia : « Quand Ron Allen a appelé, il était très inquiet et il voulait vraiment avoir affaire à la police de San Francisco. Il a dit : "Je dois vous parler, et j'ai déjà discuté avec le sergent Mulanax et d'autres policiers." Manifestement, il avait eu des contacts avec différents enquêteurs et il voulait être sûr de faire passer le message. Et directement, je me suis dit quelque chose comme : "Bon Dieu, ça recommence. Il faut que j'appelle Jack Mulanax. On ne peut pas le court-circuiter comme ça… c'est sa juridiction." »

« Où êtes-vous ? demanda Toschi.

— Je suis en ville », répondit Ron Allen. Il se trouvait quelque part entre les intersections de Market Street et Mission Street avec la 1ère Rue.

« Pouvez-vous m'accorder entre quinze et vingt minutes cet après-midi pour qu'on voie un peu ce que vous avez à nous apprendre ?

— Oui, je peux me libérer. Quand ?

— Pourquoi pas maintenant ? »

Ils se donnèrent rendez-vous dans le hall de l'immeuble de P&G, au cœur du quartier d'affaires, une demi-heure plus tard. « Comment serez-vous habillé ? demanda Toschi. Nous viendrons tous les deux. »

« Et c’est comme ça que tout a commencé, m’a raconté Toschi. Bien sûr, nous en avons tout suite parlé à notre chef, Charlie Ellis. Je lui ai expliqué ce dont il s’agissait et il a dit : “Encore un autre, encore une autre piste.” J’ai insisté : “Charlie, c’est le frère de l’homme que nous soupçonnons et il vit à Vallejo. Ça a l’air sérieux. Il veut vraiment nous parler. On ne peut pas laisser ça de côté.” Il a répondu : “Bon, OK, allez-y.” Puis on a mis le chef du bureau des inspecteurs au courant, Charles Barca. “Les meilleurs tuyaux viennent souvent d’un membre de la famille”, a-t-il dit. Je me suis fendu d’un large sourire.

« Ron n’avait pas menti : trente ou quarante minutes plus tard, on discutait avec lui dans le hall. On l’a repéré dès qu’il est sorti de l’ascenseur. Il était très mince, le front un peu dégarni, en costume. Il était manifestement sous pression. Il m’a semblé qu’il était soulagé de pouvoir s’adresser à la police de San Francisco et j’ai bien vu qu’il nous avait reconnus. “Merci d’être venus si vite, a-t-il dit. Il faut que je vous parle.” Nous nous sommes assis pour l’écouter en prenant des notes. Dès qu’il a commencé à parler, j’ai su qu’il était sincère.

« D’abord, nous nous sommes contentés d’écouter. Quand on veut apprendre quelque chose, on écoute. Nous lui avons demandé si nous pouvions parler à sa femme. Il a répondu : “Bien sûr. Je souhaiterais que vous entendiez ma femme aussi, parce qu’elle partage mon sentiment.” Ça nous paraissait très sérieux, mieux que tout ce que nous avions eu comme piste jusqu’à présent. Quand le frère d’un suspect vient spontanément vous trouver parce qu’il n’est pas content de la façon dont l’enquête menée par d’autres services progresse, vous tenez vraiment quelque chose.

« Nous lui avons signalé que nous voulions passer chez lui ce soir pour creuser la question et obtenir confirmation auprès de sa femme. “J’espère que ça ne vous pose pas de problème”, ai-je dit.

“Non, a-t-il répondu. Ma femme pense la même chose que moi. Nous vivons tous les deux dans l’angoisse. J’aimerais que vous interrogiez ma femme.”

« Nous avons appelé Jack Mulanax pour régler ça. Il a dit : “J’ai parlé avec ce gars. Nous avons pris nos renseignements sur Allen.” Dans une certaine mesure, je voulais bien le croire. “Je sais, ai-je répondu, mais Ron a d’autres informations à nous donner et je me devais de vous avertir que nous allons opérer sur votre territoire. C’est la moindre des politesses entre policiers. Le frère nous a appelés. Nous ne pouvons pas négliger un tuyau

comme celui-là.” » L’attitude de la police de Vallejo avait toujours déconcerté Toschi. C’était comme s’il y avait un autre mystère sous les eaux troubles de Vallejo, qui affectait insensiblement tous les aspects de l’enquête. « Pour une raison qui nous échappe, Lynch et Lundblad avaient refusé d’assister à certaines des premières réunions que nous avons eues à Sacramento. Alors que Bill et moi, nous faisions plus de cent kilomètres pour y aller.

« Nous sommes arrivés chez les Allen à 19 h 30. Il faisait encore jour. Karen nous attendait, mais elle n’a pas dit grand-chose durant les vingt premières minutes de notre conversation. Par la suite, nous avons quand même pu constater qu’ils ne plaisantaient pas. “Je sais qu’il y a beaucoup d’indices convergents”, a-t-elle dit. Ils avaient consulté leur oncle avant de nous appeler pour être sûrs que c’était la bonne chose à faire.

« Tout sortait peu à peu, et à chaque fois qu’elle indiquait quelque chose de concret, Ron hochait la tête et ajoutait : “Oui, c’est vrai.” Ils étaient tous les deux du même avis et ça les inquiétait terriblement de voir que Leigh était toujours en liberté.

« “C’est vraiment une grande frustration pour nous, m’a dit Karen. Nous nous demandons si la police de Vallejo nous prend au sérieux. Je sais qu’il y a plein de pistes qui vont dans le même sens. Nous avons décidé de vous appeler parce que nous avons vu votre nom et celui de l’inspecteur Armstrong dans les journaux.” J’ai expliqué : “C’est à cause des lettres du Zodiaque au *Chronicle* et de tout le battage médiatique. C’est sûr que nous aimerions voir les choses avancer un peu plus.” Ron et Karen ont eu tous les deux un petit gloussement. “Quand on reçoit un appel, on le prend au sérieux, ai-je ajouté. Vous avez pris votre décision. Vous vous êtes donné la peine de nous appeler. Nous allons en parler avec l’inspecteur chargé de l’affaire dans cette juridiction et voir ce qu’il sait.. Peut-être qu’il en sortira quelque chose.”

« J’ai remarqué que Ron avait encore plus d’émotion dans la voix quand il parlait. On voyait bien que sa femme et lui s’étaient sentis frustrés parce qu’il ne sortait rien de neuf de l’enquête de Vallejo. Ron et Karen nous ont dit que Leigh avait passé pas mal de temps en Californie du Sud et qu’il connaissait bien la région, mais ils ne savaient pas exactement ce qu’il y faisait parce qu’il partait souvent seul de son côté.

« C’est comme ça que nous avons été mis au courant pour les cours que Leigh suivait à Sonoma et la caravane qu’il possédait là-bas. Ron a dit :

“Leigh a plusieurs vieilles bagnoles. C’est un peu un éternel étudiant.” La belle-sœur d’Allen nous a appris qu’actuellement, le suspect vivait seul dans une caravane résidentielle à Santa Rosa une partie de la semaine [les mardis, vendredis et samedis]. Apparemment, c’était là qu’il gardait ses affaires personnelles. Nous n’avions pas assez de temps pour aller jusque-là. On ne peut pas partir en même temps dans dix directions différentes. En rentrant, notre premier soin a été d’informer le chef des inspecteurs. Barca nous a dit : “Continuez à creuser.”

« Le lendemain matin, je suis allé trouver Walter Giubbini. Nous savions qu’il nous manquait encore pas mal d’éléments, mais il fallait bien qu’on mette le numéro deux du bureau du DA au courant. Les empreintes digitales n’avaient rien donné et, d’après Mulanax et Lundblad, l’expertise graphologique de l’écriture d’Allen avait été négative, mais le principal collaborateur du DA écouta attentivement tout ce que nous avions à lui dire. “Nous prenons ça très au sérieux, ai-je dit.

Je me demande pourquoi la police de Vallejo n’a pas pris contact avec vous pour vous parler de cet Arthur Leigh Allen, a dit Giubbini.

— Nous leur transmettons tout ce que nous avons appris, Walter, donc de ce côté nous sommes couverts. Avons-nous assez pour un mandat de perquisition ?

— Franchement, non. À moins de mettre la main sur des éléments concrets, tout ce que vous avez, ce sont des théories et des spéculations émises par le frère du suspect.

— Nous risquons de nous faire des ennemis parmi les enquêteurs des autres juridictions.

— C’est normal, a dit Giubbini. C’est pareil avec les DA. Ils s’accrochent à leur dossier. Mais ce n’est pas une raison pour refiler simplement le tuyau a Jack Mulanax. Vous êtes sur l’affaire. C’est vous qu’ils ont appelés. Ça a l’air solide, mais vous devez creuser une peu plus.”

« Nous avons donc continué à nous intéresser à Allen. On concentrait notre attention sur lui, mais sans écarter les autres pour autant. Vous ne pouvez pas vous permettre ce genre de choses si vous voulez faire du bon boulot. Nous n’étions pas obnubilés par Allen au point de négliger d’autres pistes. Mais c’était le meilleur suspect que nous tenions jusqu’à présent. Pour l’essentiel, Ron et Karen avaient déjà parlé de tout ça à Mulanax et Lundblad, mais ils y avaient mis plus de conviction avec nous. Nous

n’avions rien à reprocher à Mulanax. Il faisait ce qu’il pouvait. D’ailleurs je restais en contact avec Mulanax, Lundblad et Nicolai et Narlow.

« Les gars de Vallejo avaient du ressentiment contre nous. Ça m’a toujours tracassé, surtout quand nous allions chez eux. On le sentait, rien qu’à voir les policiers en uniforme qui nous tournaient le dos et nous jetaient des regards en coin. J’arrivais là avec mon gros dossier noir dont je ne me séparais jamais. On essayait de les convaincre, en disant : “Gardez-le à l’œil. On ne peut pas le mettre hors de cause, même si vous l’avez interrogé une dizaine de fois. Nous nous intéressons beaucoup à ce suspect.” Les informations transmises par Vallejo et Solano étaient souvent inexactes. C’est aussi pour ça qu’il nous a fallu tant de temps pour obtenir un mandat. »

Chaque fois que Toschi quittait le département des homicides, il passait devant le bureau de Giubbini au deuxième étage, et l’assistant du DA l’interpellait : « Pas encore attrapé le Zodiaque ? » Puis il riait. Mais à mesure que Toschi et Armstrong rassemblaient des éléments pour demander un mandat de perquisition, il finissait par y croire. « Ne laissez pas tomber », insistait Giubbini.

« Finalement, après avoir glané suffisamment d’informations, nous sommes retournés voir le lieutenant, a raconté Toschi. “Je pense qu’on pourrait peut-être obtenir un mandat de perquisition”, lui ai-je dit. On avait pas mal d’autres affaires en cours, mais on a quand même creusé beaucoup plus que les autres enquêteurs qui s’occupaient d’Arthur Leigh Allen. Son dossier paraissait tellement solide. C’est comme ça qu’on a fini par obtenir un mandat. »

Ce sont les informations concernant la caravane de Leigh à Santa Rosa qui avaient poussé Armstrong et Toschi à demander un mandat de perquisition. Ils entreprirent de préparer le terrain – une tâche longue et fastidieuse. Il fallait convaincre le bureau du DA, et plus particulièrement Fred Wissman, qui s’occupait du comté de San Francisco. Dans un autre comté, à Sonoma, le juge James E. Jones Jr. devait aussi leur donner un mandat. S’ils voulaient fouiller la cave d’Allen à Vallejo ou son vestiaire à la raffinerie de Pinole, il leur fallait des mandats pour les comtés de Solano et Contra Costa, ce qui les obligeait à s’adresser à deux autres juges et DA.

« Et pendant tout ce temps, le frère d’Allen nous faisait parvenir d’autres informations, à Armstrong et moi. Je rassemblais le tout dans un gros dossier. Pour finir, nous avons eu assez d’éléments concrets et nous

sommes allés trouver Giubbini, qui cette fois s’est laissé convaincre. “Tapez-moi un mandat de perquisition pour le comté de Sonoma”, a-t-il dit, et c’est ce que nous avons fait. »

Jeudi 14 septembre 1972

« Nous avions de quoi introduire une demande de mandat auprès de notre DA pour perquisitionner chez Leigh à Santa Rosa », m’a expliqué Toschi. À midi, Bill Armstrong déposa une déclaration sous serment au tribunal de la ville de Santa Rosa, dans le comté de Sonoma. Toschi et lui souhaitaient plus particulièrement jeter un coup d’œil dans la caravane de Leigh, au Sunset Trailer Park. Il fallait que le mandat couvre aussi l’appentis qu’Allen avait adossé à sa caravane. Armstrong décrivit au juge James E. Jones Jr. les objets qu’ils cherchaient : deux armes de 9 millimètres, les munitions correspondantes et des douilles provenant éventuellement de ces armes ; un pistolet semi-automatique de calibre 22, les munitions et les douilles. Ils espéraient surtout trouver un pistolet avec une torche électrique fixée au canon.

L’inspecteur énuméra encore d’autres pièces à conviction possibles, comme des objets volés : les papiers de Paul Stine, les clés de son taxi et des lambeaux de sa chemise maculée de sang. Le Zodiaque avait récemment joint à ses lettres des carrés de tissu ensanglantés. Mais il avait abruptement mis fin à toute communication dix-huit mois auparavant. Toschi pensait qu’ils ne recevraient plus jamais aucun autre morceau de tissu rayé gris et blanc. Parmi les objets qui auraient permis de faire le lien avec le crime du lac Berryessa, Armstrong cita la cagoule noire d’exécuteur arborant le symbole du cercle et de la croix, en blanc ; des bottines Wing Walker de couleur noire et de pointure 44 ; un coupe-vent bleu taché de sang, un grand couteau long de trente centimètres et large de trois avec un manche en bois, deux rivets de cuivre et de la toile adhésive enroulée autour du manche. Il ne mentionna pas le fourreau de bois riveté. Une sténodactylo consignait ses déclarations et il préférait garder pour lui certains détails confidentiels.

« Je me rappelle qu’en lisant notre déclaration sous serment, le juge a indiqué qu’à son avis, nous tenions le coupable. Il a conclu : “Bonne chasse, messieurs. Je crois que vous avez enfin trouvé votre homme.” Et ici, à San

Francisco, le DA avait dit : “Je pense que vous le tenez.” Même si d’autres inspecteurs avaient déjà pris la déposition du frère, nous ne pouvions pas laisser tomber. C’était aussi l’opinion de notre DA. Mais il fallait qu’on soit sûrs de notre affaire. Nous partagions toutes nos informations avec la police de Vallejo, comme nous l’avions toujours fait. Nous leur avons même dit que nous allions à Santa Rosa avec un mandat de perquisition au cas où ils auraient voulu nous accompagner. Ils ont dit non. En 1969-1970 et en 1971, Bill Armstrong et moi, nous ne savions même pas si les gars de Vallejo étaient avec nous ou contre nous. Ils nous en voulaient un peu à cause de toutes les informations qui arrivaient à San Francisco depuis que le *Chronicle* avait publié les lettres du Zodiaque. J’ai dit à Giubbini : “Bill et moi, nous ne sommes pas là pour débiner les autres enquêteurs. On a un boulot à faire.” »

En sortant du palais de justice, Toschi passa acheter des aspirines et aussi quelques biscuits. « J’avais l’habitude d’en emporter deux ou trois paquets quand on se mettait au boulot le lundi matin. J’ai fini par aimer ça. On avait si peu de temps et il fallait bien manger quelque chose. J’avais la tête prête à éclater à cause du stress. Chaque jour, je me bourrais d’aspirine, et surtout le jour où nous sommes allés à Santa Rosa. »

Toschi et Armstrong, accompagnés par Bob Dagitz, un expert en empreintes digitales qui avait travaillé sur le meurtre de Stine, et par deux adjoints du shérif local, parvinrent au 2963, Santa Rosa Avenue. Le trafic était intense sur la route. Certaines caravanes avaient des allées de gravier bordées de plantes du désert. Ils se mirent en quête de celle de Leigh Allen.

« Quand on arrête quelqu’un, notre travail ne fait que commencer, m’a expliqué Toschi. Le dossier est-il solide ou mal ficelé ? Comment puis-je l’étoffer ? Où est-ce que je me suis planté ? À la différence de mes homologues dans les séries télévisées, je passe une grande partie de mon temps avec les familles de la victime et du suspect. Je dois faire preuve de compassion avec l’une et de tact avec l’autre. Je suis juste un type ordinaire et un policier honnête. Quiconque est autorisé à avoir une arme et à s’en servir dispose d’un pouvoir, mais ça exige aussi beaucoup de bon sens. Quand j’ai porté un flingue pour la première fois, je me sentais comme un cow-boy. Je ne l’ai utilisé qu’à deux reprises. » Sous sa veste de velours côtelé, du côté gauche, Toschi portait son Colt Cobra de calibre 38 maintenu en place dans le holster par un ressort. Peut-être leur faudrait-il

affronter un individu très dangereux. À droite, six balles pour recharger et une paire de menottes compensaient quelque peu le poids de l'arme.

« Comme je l'ai dit, j'ai dégainé mon arme deux fois dans ma vie. On m'a tiré dessus le 22 septembre 1956. Par la suite, on a dit que j'avais sauvé la vie d'un homme qui venait de se prendre une balle juste avant que j'arrive. Je l'ai plaqué au sol dès que j'ai vu que les autres avaient un fusil. Je n'aurais pas pu les identifier : tout s'est passé trop vite. J'ai vu l'arme à la fenêtre et j'ai enfoncé la porte d'un coup de pied – elle n'était pas très bien fermée, il faut dire… J'ai coincé un des types et je lui ai pris le fusil. L'autre s'est fait prendre en se sauvant par l'arrière. Une heure plus tard, je me suis dit : "Mais qu'est-ce qui m'a pris de jouer les cow-boys ?" Je n'ai jamais été si près de me faire tuer. »

Ron et Karen leur avaient fourni des indications précises sur l'emplacement de la caravane, mais malheureusement ils n'y avaient jamais été. Pour être certain, Toschi avait demandé à la gérante du camping, Mme Reese, de leur montrer l'endroit occupé par Allen. Ils longeaient les sections de bitume, de béton et de gravier qui formaient les emplacements. Le ciel était d'un bleu si clair qu'il faisait mal aux yeux. « C'est là. » Elle fit un geste de la main. « A7 ». La plaque de la caravane, AP 6454, correspondait à leurs informations. « Mais il est parti juste avant que vous n'arriviez », ajouta-t-elle.

Leigh était si pressé de s'en aller qu'il avait laissé la porte de la caravane grande ouverte. Avait-il appris d'une manière ou d'une autre qu'ils venaient perquisitionner et s'était-il enfui en emportant des pièces à conviction ? Son départ précipité était suspect, mais ils ne pouvaient rien y faire. Le suspect avait des amis dans la police. Peut-être l'avait-on prévenu. « Quand on fréquente des flics, on entend parfois des choses », conjecturait Toschi. Peut-être son frère et sa belle-sœur avaient-ils changé d'avis au dernier moment. Les enquêteurs n'en savaient rien. La seule chose dont ils étaient sûrs, c'est qu'ils avaient affaire à un homme très intelligent.

Toschi et Armstrong prirent le temps d'examiner l'extérieur de la caravane, dont la couleur terreuse était striée de rouille par endroits. Allen avait apporté certains aménagements. D'après Toschi, « c'était une caravane ordinaire », dépourvue de ses roues et montée sur des blocs de béton. Un abri cadenassé y était adossé. Ce que les inspecteurs ignoraient, c'était qu'Allen avait récemment remplacé les panneaux intérieurs d'une de ses caravanes, peut-être celle-ci ou alors celle qu'il possédait à Bodega. Avait-il

dissimulé quelque chose dans les cloisons ? « On a traîné un peu tout autour puisqu'on avait un mandat », a raconté Toschi. Ensuite, les policiers sont entrés et ont rapidement inspecté la caravane. Il y régnait une odeur âcre qui rappelait celle de la raffinerie. Toschi remarqua une carte du lac Berryessa collée au mur. Le Zodiaque avait attaqué un couple au bord de l'eau.

Bob Dagitz avait considéré Allen comme un suspect plausible dès qu'il avait entendu dire qu'il connaissait bien les environs du lac Berryessa et les banlieues de Vallejo. Il savait que Leigh était ambidextre, archer émérite et qu'il excellait dans le maniement de diverses armes. Toschi pensait qu'Allen cadrait complètement avec l'idée qu'il se faisait du Zodiaque. Il écarta le lit du mur et découvrit le plus gros pot de vaseline qu'il ait jamais vu. Plusieurs gros godemichés poisseux roulèrent à ses pieds. Des revues pornographiques sadomasochistes étaient entassées dans une boîte. On retrouva aussi dans la remorque des poupées gonflables masculines. Partout s'empilaient des livres de chimie et de biologie, dont plusieurs portaient le nom d'Allen. Des chiffons tachés de sang traînaient sur une table. Mais ils savaient qu'Allen était chasseur. Toschi remit le lit en place et se tourna vers la petite cuisine en désordre. Il ouvrit le congélateur. À l'intérieur se trouvaient des cœurs et des foies de petits animaux, ainsi que des corps de rongeurs mutilés.

Malgré l'absence de véritables violences sexuelles dans les crimes commis par le Zodiaque, du point de vue des experts, c'était bien un psychopathe sexuel ou, plus précisément, un sadique sexuel. Le Dr Donald T. Lunde m'a expliqué que ces criminels manifestaient souvent des pulsions sadiques dès l'enfance, en torturant ou tuant des chats, des chiens et d'autres petits animaux. « Il torture et tue des victimes de substitution, des animaux de compagnie, m'a-t-il dit. Il ressent certainement le besoin de tuer… quelque chose par moments. » Lunde pensait qu'une fois adulte, ce genre d'individu pouvait encore se rabattre sur des animaux s'il lui était très difficile de s'en prendre à des humains. « Ce serait mieux que rien », concluait-il.

« Le meurtrier sociopathe a généralement un père brutal et cruel qui le rejette et peut-être une mère hystérique et volontiers aguicheuse, rapportait le Dr Manfred Guttmacher dans *The Mind of The Murderer.* Les effets de la cruauté sur un petit enfant sont plus forts que la simple négligence. En représailles, le sociopathe inflige à d'autres un traitement cruel et n'en

éprouve aucun sentiment de culpabilité. Les premiers objets qui s'exposent à sa cruauté sont souvent les animaux. »

Même si Allen préparait une licence en biologie, il n'avait pas encore demandé aux autorités la permission de disséquer de petits animaux et de procéder sur eux à des expérimentations. Il introduirait plus tard une demande de permis de collecte scientifique auprès de l'Agence des ressources du département californien de la pêche et de la chasse. « J'ai l'intention, écrirait-il, de collecter les espèces suivantes : écureuils – en nombre indéterminé. Je prévois de les collecter dans les localités suivantes : comté de Marin, comté de Sonoma et comté de Mendocino (peut-être aussi Solano, Napa et Lassen). Je désire les collecter par les méthodes suivantes : pièges (Havahart et de conception personnelle). » Il joignait à sa demande une recommandation du Dr John D. Hopkirk, maître de conférences au Sonoma State College, où Allen étudiait la biologie comme matière principale et la chimie comme matière secondaire.

Au bout de quarante-cinq minutes, Allen revint. Les policiers entendirent approcher sa vieille guimbarde et allèrent à sa rencontre tandis qu'il se garait. « C'était drôle de le voir arriver et de nous présenter pour l'accueillir, a raconté plus tard Toschi. Nous l'avons salué tous les deux : "Leigh, comment ça va ? Nous sommes des inspecteurs de la police de San Francisco." Sa voiture était sale. À travers la vitre, on pouvait voir des vêtements, des papiers et des livres sur le siège arrière. Il a eu peur en nous voyant parce que c'était la première fois que des policiers venaient le trouver avec un mandat en main et nous l'avons cueilli par surprise… Il se trouvait là, face à deux flics en mission, et il ne savait pas si nous allions l'arrêter. » Comme Leigh trempait dans beaucoup de combines, il n'était pas trop sûr, au début, de ce qui amenait la police chez lui.

Le gros homme sortit lentement de sa voiture.

« Qu'est-ce qui se passe ? » demanda-t-il d'une voix calme.

Allen ne semblait pas reconnaître Toschi et Armstrong, qu'il avait rencontrés à la raffinerie un an auparavant. Il aurait dû s'en souvenir, à moins qu'il ne jouât la comédie.

« Nous voulons vous parler, Leigh, dit Armstrong. Nous avons un mandat de perquisition concernant votre caravane et votre personne. D'après nos informations, vous pourriez bien être suspecté pour les meurtres du Zodiaque. »

Allen objecta qu'il pensait que le Zodiaque avait été arrêté. « D'ailleurs, j'habite à Vallejo et j'ai déjà été interrogé par la police là-bas.

— Nous le savons, répondit Toschi. Voici votre exemplaire du mandat.

— Bon, faites ce que vous voulez », acquiesça Allen en haussant les épaules.

Les enquêteurs procédèrent ensuite à une fouille plus approfondie, en sortant le mobilier par les fenêtres et en retirant les draps. Toschi écarta le lit de la cloison, comme si c'était la première fois. Les godemichés roulèrent par terre à nouveau.

« C'est juste pour blaguer », dit Allen d'un air dégagé.

Il ne paraissait pas embarrassé par cette découverte, ni par les magazines sadomasochistes que les inspecteurs exhumèrent. Dans cet espace confiné, ils prenaient conscience de la puissance physique de leur suspect. « Allen était impressionnant et effrayant, une bête, commentait Toschi. Il était à la fois bouleversé et furieux de nous trouver là, sur son territoire à Santa Rosa. Dans l'heure qui a suivi, nous avons tout chamboulé chez lui. Je me rappelle qu'il m'avait pris personnellement en grippe, pour une raison quelconque. D'habitude, je jouais les gentils. Les DA faisaient appel à moi pour désarmer l'agressivité des suspects. On disait toujours : "Avec Dave, ça vient naturellement. Les gens lui font confiance." Sans me vanter, je me débrouille bien pour les faire parler. Mais là, Armstrong m'a dit par la suite : "Je ne comprends pas. Il ne t'aime pas. Pourtant tout le monde t'aime bien." Même Bob Dagitz, qui était là pour relever les empreintes, a ajouté : "C'est bien la première fois que je vois un suspect qui ne t'aime pas, Dave." »

Tandis qu'ils questionnaient Allen, Toschi était celui qui parlait le plus, toujours dans son rôle du « brave flic ». Allen arborait sur son visage une moue qui disait : « Je vois clair dans ton petit jeu. » Toschi continuait à tâter le terrain. Il remarqua qu'Allen portait une chevalière ornée d'un « Z » ainsi que sa montre Zodiac reçue en cadeau à la Noël 1968. C'était presque comme s'il criait à la face du monde qu'il était le Zodiaque. « Nous allons devoir prendre vos empreintes », déclara Toschi. Allen ne cacha pas son mécontentement. Finalement, Dagitz put s'acquitter de sa tâche et se retira dans un coin près d'une lampe pour comparer les empreintes digitales avec celles retrouvées sur le taxi de Stine. On pensait que le Zodiaque avait laissé deux empreintes sur le véhicule, présentant chacune huit points caractéristiques. Les empreintes partielles contiennent d'ordinaire douze de

ces « minuties ». Chaque empreinte a un « delta », qui sert de point de départ pour compter le nombre de crêtes de friction séparant la minutie du centre du motif : boucles radiales, boucles ulnaires, arches, arches en ogive et tourbillons. La classification finale est élaborée en fonction des nombres et des symboles assignés aux composantes de l'empreinte. Toschi savait qu'avec moins de douze points de comparaison, l'expertise serait sujette à caution et que, le plus souvent, les empreintes fragmentaires, comme celles dont il disposait, ne permettaient pas d'aboutir à des résultats concluants. Il savait aussi que Dagitz était l'un des meilleurs dans son domaine. L'expert s'affairait tranquillement dans son coin. Il nota : « 0 9 R 001 13/4 18 U 101 13. » Ils s'occupèrent ensuite de recueillir des échantillons d'écriture. Toschi avait amené deux feuilles de papier sur lesquelles Sherwood Morrill avait tapé des phrases à recopier. Il les avait depuis trois ans. « Sherwood nous avait donné ces textes pour obtenir des échantillons d'écriture quand on tiendrait "un suspect sérieux", comme il disait, m'a raconté Toschi. J'avais tout préparé. Sur les lettres originales, l'encre était foncée, comme si le Zodiaque avait appuyé très très fort. Ce qu'il écrivait était mûrement réfléchi. Les caractères étaient petits, en minuscules pour la plupart. Quand on avait vu une de ces lettres, on pouvait presque immédiatement reconnaître n'importe quelle autre. » Le policier demanda à Leigh de recopier les phrases de la première page.

« Je voudrais que vous écriviez en caractères d'imprimerie, de la main gauche et de la main droite, en majuscules et en minuscules, dit-il. Vous allez recopier cette liste de phrases. »

Ainsi qu'il me l'a expliqué plus tard : « Vous remarquerez que nous l'avons fait écrire au feutre noir. Puisqu'on en était là, autant faire les choses convenablement. Sherwood avait toujours dit que le Zodiaque écrivait probablement ses lettres de la main droite. J'ai eu l'occasion par la suite de demander à un autre expert [John Shimoda du Service d'inspection postale] ce qu'il en pensait et il était du même avis : "C'est une écriture de droitier." Mais nous savions qu'Allen était ambidextre, et je me rappelle qu'il nous avait dit qu'il se servait habituellement de sa main gauche pour faire les choses mais pouvait utiliser les deux mains dans certaines activités. Sa famille et ses amis nous ont tous confirmé que Leigh était capable d'écrire, de tirer et de se servir d'un arc comme un gaucher ou comme un droitier. »

En désignant la phrase « Jusqu’à présent j’en ai tué cinq », Toschi demanda à Allen : « Nous voulons que vous écriviez comme vous le faites normalement. Je sais que vous avez certaines aptitudes avec votre main gauche.

— Je n’écris pas de la main gauche, répondit Allen. Qui vous a raconté ça ?

— Nous savons ce que vous pouvez faire et ce que vous ne pouvez pas. »

Allen était un gaucher contrarié. Tout le monde le savait. Il finit par accepter de fournir des échantillons d’écriture réalisés de la main gauche et de la main droite. Il paraissait avoir des difficultés pour écrire de la main gauche. « Je n’y arrive pas », dit-il.

« Il est ambidextre », pensa Toschi. « Faites du mieux que vous pouvez. Écrivez en lettres capitales, en petites lettres. Faites ce qu’on vous dit », répliqua-t-il. Allen n’appréciait pas du tout.

« Pourquoi je ne peux pas écrire ce que je veux ? » grogna-t-il.

Toschi, dont la voix laissait pour la première fois transparaître son impatience, lui dit : « Parce que c’est ça que nous voulons que vous écriviez. » D’après ce qu’il m’a confié : « L’écriture du suspect était presque identique, qu’il se serve de sa main gauche ou de sa main droite, mais les caractères tracés de la main droite étaient un peu plus grands. Allen paraissait avoir des problèmes pour écrire en caractères d’imprimerie. Ce n’était pas aussi net que les autres échantillons d’écriture dont nous disposions. »

Ensuite, Toschi demanda à Allen d’écrire : « C’est le Zodiaque qui parle. »

« Qu’est-ce que vous me faites dire ? Que je suis le Zodiaque ? »

Toschi s’en défendit et lui promit que, si l’écriture ne correspondait pas à celle du Zodiaque, ils en resteraient là. « Vous serez mis complètement hors de cause. Mais nous devons être sûrs. »

Allen écrivit la phrase de la main droite en traçant de grands caractères. Il altérait manifestement son écriture. Mais on y retrouvait une certaine bizarrerie qui était présente dans les lettres du Zodiaque. « Son écriture variait, tantôt petite et nette, tantôt confuse et plus grande, assurait Toschi. Il écrivait un peu plus grand. Les caractères des lettres du Zodiaque étaient assez petits. » Toschi posa sur la table le second feuillet tapé par Morrill. « Écrivez : “En réponse à votre demande de plus de détails sur les bons

moments que j’ai passés à Vallejo, je serais très heureux de vous fournir encore plus de matériel” », dit-il. Allen recopia consciencieusement en répétant le mot « plus ».

Puis on lui demanda de recopier un passage d’une lettre où le Zodiaque citait de mémoire et paraphrasait l’opérette de Gilbert et Sullivan *Le Mikado*. « Tous les gens qui se serrent la main le font comme cela. » Les dernières lignes écrites par Allen penchaient vers le bas du côté droit de la page, comme c’était souvent le cas dans les lettres du Zodiaque. Il recopia aussi : « Je ne me contrôle plus. » Le 20 décembre 1969, le Zodiaque avait écrit : « J’ai peur de perdre à nouveau le contrôle et de faire une neuvième ou peut-être dixième victime. »

Mais le temps passait et les enquêteurs n’avaient rien trouvé de vraiment probant. « Allen semblait savoir ce qu’il devait dire. C’était loin d’être un idiot. Je n’oublierai jamais cette rencontre. Il a parlé de Berryessa. Il nous a serré la main. Et nous avons laissé nos cartes.

« Tandis que nous partions, je pouvais sentir sa haine. Il devait être soulagé et se dire : “Je ne vais pas me faire coffrer”, mais sans doute se demandait-il aussi : “Est-ce qu’ils vont revenir ?” En le quittant, j’ai dit : “On se reverra, Leigh.” Il n’était pas tranquille quand nous sommes partis. Il y avait beaucoup de frustration en lui. »

Les policiers s’arrêtèrent au Holiday Inn Coffee Shop, qui se trouvait six rues plus loin au 3345, Santa Rosa Avenue, pour manger un morceau et parler de la perquisition. Ce n’était pas brillant. Toschi sentait que Dagitz était assez déçu. En reposant sa tasse, l’expert déclara : « Les empreintes retrouvées sur le taxi de Stine, si ce sont bien celles du Zodiaque, ne correspondent pas à celles d’Allen. C’est un non catégorique.

— Mais il y avait tellement d’empreintes dans ce taxi qu’en fait nous ne savons pas si le Zodiaque y a laissé les siennes. Dans certaines de ses lettres, il se vantait de ne jamais laisser d’empreintes parce qu’il mettait de la colle sur le bout de ses doigts. » Mulanax m’a plus tard déclaré : « Personnellement, je doute fort qu’on ait pu relever des empreintes du Zodiaque. Si vous passez un taxi à la poudre, vous trouverez des empreintes, mais ce ne sont pas pour autant celles du type qui a fait le coup. Dans le même ordre d’idée, à Napa, ils ont relevé une empreinte de paume partielle, mais combien de gens se servent d’une cabine téléphonique ? »

« Quand nous sommes rentrés de Santa Rosa, on nous a dit que nous n’avions pas suffisamment d’éléments, mais nous sommes quand même

allés voir Sherwood Morrill, m'a raconté Toschi. La raffinerie où Leigh avait travaillé ne se trouvait pas loin de Vallejo. Chaque fois que je passais par là pour me rendre à Sacramento, je voyais cette maudite usine et ça me rappelait des souvenirs. Je me disais : "J'aimerais bien en finir avec cette affaire." J'avais ça constamment à l'esprit. Constamment. »

À Sacramento, ils furent reçus par un homme solidement bâti, vêtu d'un costume trois-pièces. Morrill prit les deux pages écrites par Allen. Il les examina, les yeux plissés derrière ses verres épais. Le soir, il les mettrait sous son microscope binoculaire. Toschi allait être déçu : « Pour être honnête, Morrill nous a complètement descendus. Il m'a téléphoné et il a dit : "Désolé, Dave, ça ne correspond pas. Pourtant, je suis sûr que vous tenez le bon suspect et je suis sûr que vous êtes sur la bonne piste." Dans son rapport, Sherwood a indiqué que l'écriture était *similaire*, mais que ce n'était pas celle du tueur du Zodiaque. »

« Il y a une chose qui m'a frappé à propos de l'écriture, m'a raconté l'inspecteur Lynch. Chaque fois que j'apportais un échantillon d'écriture à Morrill, il l'examinait un moment assis à son bureau, puis il disait : "Rien à voir." Il m'a fait le coup je ne sais pas combien de fois. Tout ce que je sais, c'est qu'en écrivant ces lettres, il devait boire ou fumer de l'herbe ou prendre un narcotique quelconque parce que son écriture ne faisait que se détériorer à mesure qu'il écrivait, me semble-t-il. »

Terry Pascoe, un expert du ministère de la Justice, avait fait part d'une autre hypothèse à Armstrong : « Si l'écriture d'un sujet est le produit d'un état mental, elle peut être différente en fonction de cet état, à moins qu'elle n'ait été intentionnellement déformée. Avec les talents qu'il [Allen] a pour écrire des deux mains, ce serait possible. » Il déclara plus tard à l'inspecteur George Bawart qu'« une personne de grande intelligence pourrait étudier les méthodes utilisées pour analyser l'écriture et induire un expert en erreur ». Bawart m'a lui-même confié : « Notre graphologue, Cunningham, confirme que, si Allen était capable d'écrire de la main gauche, cela pourrait expliquer l'incapacité des experts à identifier l'écriture du Zodiaque comme étant celle d'Arthur Leigh Allen. »

Armstrong n'oublia pas l'avertissement de Pascoe : « N'écartez pas ce suspect à cause de son écriture. » Mais Morrill, qui avait examiné tous les documents manuscrits connus attribuables au Zodiaque, assurait pour sa part que, selon lui, l'état mental d'une personne ne pouvait pas altérer son écriture. Il existait une certaine rivalité entre lui et Pascoe, qui incarnait la

jeune génération, et les deux experts étaient souvent en désaccord. Armstrong ne parvint jamais à concilier leurs points de vue. Il y avait cependant des précédents. Peter Kürten, l'Éventreur de Düsseldorf, avait écrit des lettres reproduites dans le journal que sa femme lisait chaque matin. Elle n'avait jamais reconnu l'écriture de son mari. L'état mental altéré de Kürten quand il rédigeait ses messages faisait de lui une personne complètement différente avec une autre écriture. Je me suis demandé si Leigh avait des personnalités multiples. Bien plus tard (le 17 novembre 1980), Morrill m'a fait cette confidence : « Au fait, Robert, je remarque maintenant que l'écriture d'Allen est forcée et n'est pas naturelle. »

Toschi avait vraiment pensé qu'il trouverait quelque chose. « Dès que la belle-sœur et le frère d'Allen nous ont communiqué ces informations, j'ai eu le sentiment que c'était notre homme. Tout cadrait parfaitement. Mais nous n'avons pas pu prouver que Leigh Allen était le tueur du Zodiaque. Nous n'avons trouvé dans sa caravane aucun élément concret liant Allen à l'affaire du Zodiaque. D'après son frère et sa belle-sœur, tout ce qu'il possédait se trouvait dans cette caravane. Nous avons vérifié auprès des services d'immatriculation. Il aurait pu avoir d'autres caravanes et des véhicules non déclarés. C'était quelqu'un de très malin. »

L'erreur était peut-être de n'avoir pas demandé des mandats de perquisition pour Santa Rosa *et* Vallejo (malgré la santé déclinante de la mère d'Allen). Il se pouvait que les enquêteurs aient eu la malchance de fouiller au mauvais endroit. Dès le début, le Zodiaque avait eu recours à une stratégie qui consistait à frapper dans des comtés différents ou dans des zones dont la situation juridictionnelle confuse pouvait induire des conflits de compétence entre les services de police. C'est ainsi, par exemple, que la police de Benicia se trouvait sur les lieux du crime de Lake Herman Road avant les hommes du bureau du shérif de Vallejo. Et bien sûr le VPD voulait également participer à l'action. De même que la police d'Oakland.

Si Arthur Leigh Allen était le Zodiaque, il ne lui restait plus, après la perquisition effectuée dans sa caravane, qu'à se précipiter dans sa cave de Vallejo pour y détruire toutes les pièces à conviction. Et qu'en était-il des autres caravanes éventuelles d'Allen ? Peut-être avait-il des caches dans chaque comté où le Zodiaque avait tué. « On se demandait toujours s'il possédait un autre véhicule dans les environs, m'a confirmé Toschi. On se demandait si on pourrait trouver le bon. La pièce à conviction qui nous dirait : "C'est lui. On le tient." »

« C’est lors du deuxième entretien que nous avons eu avec Armstrong, Cheney et moi que nous avons été mis au courant de la perquisition dans la caravane, m’a raconté Panzarella. Armstrong nous a parlé des animaux morts, des vibromasseurs, des godemichés et de tous ces trucs que Leigh utilisait pour ses fantasmes sexuels. Mais ils n’avaient rien trouvé qui puisse être retenu contre lui. Quand je pense à tous les gens intéressants que j’ai rencontrés tout au long de ma vie, je m’aperçois que Leigh était certainement l’un des plus fascinants. Et plus j’en sais sur lui, plus je me rends compte qu’il était sûrement capable de faire quelque chose comme ça. On a là un type intelligent, qui décide que sa contribution à la culture est d’aller tuer des gens dans des zones dépendant d’une multitude de services de police qui manquent de moyens pour la plupart. Dans ces conditions, si vous êtes malin, vous savez qu’il est assez facile de vous en tirer. II n’y a rien de concret là-dedans, mais qui d’autre cela pourrait-il être à part Leigh Allen ? Cette idée me fait peur, je vous assure. » Ainsi, malgré tous leurs efforts, les enquêteurs n’avaient pu mettre la main sur aucun élément incriminant et il leur fallait à présent se tourner vers d’autres suspects. Le Zodiaque avait jusque-là envoyé trois morceaux du lambeau de. tissu rayé gris et blanc qu’il avait arraché à la chemise de Stine après l’avoir abattu. Toschi estimait qu’il en manquait encore une bonne partie. À la rédaction du *San Francisco Chronicle*, nous attendions tous le prochain fragment souillé de sang et le terrible message qui l’accompagnerait.

9

Policier et marin

Lundi 13 novembre 1972

Mais cette lettre sanglante n'arrivait pas. Le Zodiaque avait apparemment disparu. Pourtant, en Californie du Sud, l'ombre du Zodiaque était toujours présente et même plus menaçante que jamais. Après des centaines d'heures d'un travail de limier acharné, les hommes du bureau du shérif de Santa Barbara pensaient avoir enfin établi le lien entre le Zodiaque et les meurtres de Domingos et Edwards.

En juillet 1971, dans son télex envoyé à tous les services de l'État, l'inspecteur Baker, de l'unité de police criminelle, avait demandé qu'on lui signale des cas similaires. « Bill Armstrong et Mel Nicolai m'avaient tous les deux appelé pour me dire qu'à leur avis, notre affaire pourrait être en relation avec le Zodiaque, m'a-t-il raconté. D'après les faits qu'ils me décrivaient, il me semblait en effet qu'il y avait de fortes présomptions concernant le Zodiaque. J'ai donc cherché à rencontrer la plupart des enquêteurs, dans les juridictions concernées, pour passer en revue les crimes qu'ils attribuaient au Zodiaque et nous faisions de même avec les éléments que je leur apportais.

« Mel Nicolai, qui me paraissait être celui qui connaissait le mieux l'ensemble des affaires en question, m'assurait que le Zodiaque pouvait être l'auteur des faits sur lesquels j'enquêtais. Si tel n'était pas le cas, je serais d'ailleurs fort surpris qu'un individu ait pu commettre des meurtres comme ceux de Linda et Robert et ne plus faire parler de lui ensuite. J'ai travaillé sur d'autres dossiers de crimes en série et le profil psychopathologique de notre tueur ne semble pas différent. Quand on m'a décrit les circonstances du crime du lac Berryessa, j'ai senti les cheveux se dresser sur ma tête. Je suis sûr que vous percevez les similitudes frappantes. »

Comme dans le cas de l'agression commise au lac Berryessa, les victimes étaient des étudiants, un jeune couple allongé sur une couverture, au bord de l'eau. Le sadique sexuel a tendance à s'en prendre à des gens de même origine ethnique que lui et sélectionne souvent ses victimes en fonction d'un comportement spécifique ou de caractéristiques similaires. Ce choix n'est aléatoire qu'en apparence : souvent il répond à un besoin psychologique ou symbolique dans le système de fantasmes du meurtrier. Selon les profilers du FBI, un tueur sadique sociopathe comme le Zodiaque « choisit ses victimes dans le but d'évacuer certaines pulsions sexuelles et sadiques profondément enracinées, comme le besoin de mutiler des parties du corps des victimes afin de parvenir à une satisfaction sexuelle ». Lorsque le tueur est capturé, ses aveux détaillés, dans toute leur horreur, constituent en eux-mêmes une violente agression lancée à la face des policiers.

Et si le Zodiaque choisissait ses victimes parmi les étudiants parce qu'il en était un lui-même ? Robert et Linda avaient été attaqués par un tueur en maraude qui avait noté la présence de leur voiture au bord de la route et avait suivi leurs traces jusqu'au rivage. Dans les meurtres de Napa et de Santa Barbara, l'agresseur avait apporté un couteau, une arme à feu et des liens déjà découpés dans une corde à linge. D'ailleurs, pourquoi avoir ligoté des victimes qu'il avait l'intention de tuer ? Pour les torturer ? Le plaisir d'un tueur en série découle de sa capacité à faire peur, à exercer une domination et un pouvoir sur ses victimes. La terreur qu'il inspire et la puissance qu'il en retire sont les attributs typiques du serial killer parce qu'il se sent lui-même terrorisé et impuissant. Un homme comme le Zodiaque tue ces jeunes couples surpris dans des moments d'intimité qu'il est incapable de partager. Satisfait par le spectacle de sa victime effrayée et implorante, il la ligote pour pouvoir faire durer le plaisir aussi longtemps qu'il le désire.

« Les deux victimes ont été touchées dans le dos (un tir groupé si l'on tient compte du fait qu'elles s'enfuyaient) », m'a fait remarquer Baker. C'était un élément qui rapprochait l'affaire des meurtres de Lake Herman Road, perpétrés avec la même précision dans le tir. Le Zodiaque avait abattu une jeune femme en fuite alors qu'il lui courait après, dans le noir complet, au bord d'une route de campagne.

« Sur le sol de la cabane, on a retrouvé deux boîtes vides de munitions Winchester Western Super-X .22 long rifle, ajoutait Baker. Des douilles étaient disséminées tout le long du chemin suivi par Robert et Linda dans

leur fuite. Elles présentaient six gorges et six crêtes avec une torsion vers la droite. » Le Zodiaque s'était servi de balles Super-X .22 long rifle à revêtement de cuivre pour tuer les deux victimes du lac Herman. Le double meurtre avait été commis le 20 décembre 1968, deux jours après le trente-cinquième anniversaire d'Allen. Les munitions qui ont pu être retrouvées en bon état portaient aussi une torsion vers la droite (dans le sens des aiguilles d'une montre) avec six gorges et six crêtes : un « six-six ».

« Les numéros de stock figurant sur les boîtes découvertes dans la cabane ont permis de déterminer leur provenance, expliquait Baker. Le numéro du lot de munitions était TL 21 ou TL 22. Les balles W-W avaient probablement été achetées dans un magasin de la base aérienne de Vandenberg. C'était le seul endroit dans un rayon de plus de cent kilomètres où l'on vendait des munitions de ce lot. Mais elles pouvaient néanmoins provenir d'autres bases militaires. L'homme qui tenait habituellement ce magasin de fournitures à l'époque s'appelait Summers ou Summer. La base du commandement aérien stratégique près de Lompoc se trouve à moins d'une heure de route du lieu du crime. C'était un élément de plus qui nous faisait suspecter un lien avec le Zodiaque… J'avais aussi envisagé les bases de March AFB ou Travis AFB.

« Ici c'est la manière d'agir plutôt que des éléments concrets qui permet un rapprochement entre le Zodiaque et le double meurtre. Nous n'avons pas d'empreintes digitales, ni de déposition d'un témoin oculaire. S'il y avait eu des traces de chaussures, quelque chose de reconnaissable, j'aurais sauté sur l'occasion parce que j'avais connaissance de l'affaire du lac Berryessa. » Les chaussures que portait le Zodiaque au lac Berryessa en septembre 1969 étaient vendues uniquement dans les magasins des bases aériennes ou navales. « Des empreintes de bottines militaires auraient été un indice important qui ne m'aurait certainement pas échappé. Que le Zodiaque ait été ou non l'auteur du meurtre de Riverside, notre affaire précédait les autres crimes d'au moins trois ans, beaucoup plus qu'on aurait pu imaginer. Il y a pourtant une forte probabilité pour que ce tueur ait commis le double meurtre dans notre comté. Plusieurs similitudes importantes entre notre affaire et les autres, ainsi que divers éléments rattachent le Zodiaque à ce crime.

« La dernière fois que j'ai parlé avec Bill Armstrong lors d'une conférence à San Francisco, il m'a dit que, dans son esprit, il avait toujours inclus notre affaire parmi les meurtres du Zodiaque. Je n'ai plus eu de

contacts avec Dave Toschi après notre première rencontre dans leur bureau en 1972, mais depuis je suis resté très fortement marqué par tout ça. Ce genre d'impression ne vous lâche pas, ça ne part pas avec le temps. » Baker était de ces flics qui ne renoncent jamais. Et, hormis Jack l'Éventreur, le Zodiaque était sans doute le monstre le plus insaisissable de tous les temps.

« La possibilité bien réelle de l'existence d'un lien entre notre affaire et le dossier du Zodiaque m'a conforté dans les soupçons que je nourrissais depuis des décennies quant au rôle du Zodiaque dans ce meurtre. Sans vouloir exagérer l'importance de l'affaire Domingos/Edwards comme élément de réponse au mystère du Zodiaque, je ne peux que rappeler ma conviction profonde que la solution se trouve quelque part dans ce double meurtre, puisqu'il marque probablement le début des atrocités commises par le Zodiaque. »

Mardi 21 novembre 1972

C'était en quelque sorte un anniversaire : trois ans plus tôt jour pour jour, David Odell Martin avait attiré l'attention du FBI quand il s'était écrié : « Je suis le tueur du Zodiaque ! » juste avant d'être abattu par la police. L'homme avait lacéré sa femme et sa fille de onze ans avec un tesson de bouteille et un couteau. Armstrong avait aussitôt fait savoir au FBI que « Martin ne correspond absolument pas au criminel que nous recherchons ». Si j'en crois Toschi : « Au cours des quatre premières années d'enquête sur le Zodiaque, je dirais qu'une quinzaine d'hommes environ ont dû déclarer aux policiers qu'ils étaient le tueur. Certains étaient ivres, d'autres avaient des problèmes mentaux et le reste avait déjà maille à partir avec la justice pour divers chefs d'accusation et était en mal de publicité. » Quand ce n'était pas des dingues qui se confessaient, c'étaient des rumeurs qui venaient compliquer l'enquête en l'orientant vers de fausses pistes. L'une d'elles attribuait, par exemple, au Zodiaque le meurtre d'un entrepreneur de pompes funèbres pour lui dérober ses produits d'embaumement.

À Santa Rosa, Lori Lee Kursa, âgée de treize ans, faisait des courses avec sa mère. Elle avait les yeux bleus, de longs cheveux blonds séparés par une raie au milieu et portait un jean délavé à pattes d'éléphant, un blouson de cuir brun et des bottes de cow-boy en daim brun. Il semblerait qu'elle se

soit égarée vers 17 h 30. Une demi-heure plus tard, elle fut aperçue brièvement par une amie de la famille, Barbara, dans le même centre commercial, mais nul ne la revit plus jamais vivante ensuite. Sa mère signala immédiatement sa disparition. Les recherches se poursuivirent jusqu'à la fin du mois de novembre et durant la première semaine de décembre, mais la police ne découvrit aucune piste. « Vous savez ce qu'il y avait d'étrange à propos de nos victimes ? m'a confié plus tard le sergent Steve Brown de Santa Rosa. La première, il l'a balancée dans un fossé et des cyclistes l'ont découverte le lendemain. Alors il s'est dit : "J'ai intérêt à les cacher un petit peu mieux." Ensuite, il est allé s'en débarrasser du côté de Franz Valley. C'est un endroit assez reculé. On n'y passe pas par hasard. Bien sûr, si le tueur vivait ici et se baladait souvent en voiture dans la région, il devait connaître l'endroit. Je pencherais pour un type qui habitait dans le comté de Lake ou de Napa et faisait régulièrement le trajet pour venir travailler ici. En quittant Santa Rosa, les endroits où les corps ont été retrouvés se situent tous du côté gauche de la route. Vous n'arrêteriez pas votre voiture du côté gauche à contresens pour vous débarrasser d'un cadavre. Il n'allait pas non plus se ranger du côté droit et traverser la route en traînant sa victime. Ça n'a pas de sens. Je me suis dit, tout comme vous : "Il s'en va, il y a quelque part un abri, une caravane ou une grange dont il se sert. Et une fois qu'elles sont mortes, quand il revient, il se trouve à présent du bon côté de la route. C'est à ce moment-là qu'il s'arrête pour balancer les corps, avant de rentrer à Santa Rosa." »

Le 12 décembre, un randonneur, Lex Moore, découvrit le corps de Lori Kursa dans un ravin à une quinzaine de mètres de Calistoga Road. Elle avait été jetée là complètement nue et son corps avait gelé à cause des températures hivernales extrêmement froides. La police a estimé qu'elle n'était morte que depuis une semaine, bien qu'elle ait disparu trois semaines auparavant. Elle avait été retenue vivante « quelque part », mais il n'y avait pas de suspect.

Quelqu'un lui avait brisé le cou, disloquant les première et deuxième cervicales. Comme me l'a expliqué le Dr Lunde de Stanford : « Étrangler quelqu'un, ce n'est pas comme lui tirer dessus. Cela demande une sorte de tension musculaire… Les sensations qu'on en retire jouent un rôle dans l'aspect sexuel du crime pour les personnes qui considèrent la sexualité et l'agression comme intimement liées. C'est aussi une façon de démontrer leur pouvoir sur la victime. C'est l'affirmation brute d'un pouvoir et comme

c’est, pour ces individus un élément de jouissance important, la strangulation permet de le prolonger… Je connais une personne de ce genre, plus même, au moins deux, qui ont reconnu en toute connaissance de cause prendre vingt à trente minutes pour étrangler leurs victimes afin de faire durer le plaisir, pour ainsi dire. »

Les vêtements de la victime ne furent pas retrouvés. Elle n’avait pas subi d’agression sexuelle. Les enquêteurs l’ignoraient encore, mais la solution d’un autre mystère se trouvait à une centaine de mètres à peine. Dans un ravin non loin de la route, une fosse peu profonde recelait le corps de Jeanette Kamahele, les mains et les chevilles entravées par une corde à linge qui faisait ensuite quatre fois le tour de son cou. Mais l’endroit était densément boisé et la police ne découvrit son cadavre qu’après bien des années… le 6 juillet 1979.

Jeudi 28 décembre 1972

À 16 heures, vingt jours après qu’une averse de neige inattendue eut recouvert Twin Peaks et le Golden Gate Park, deux hommes découvrirent les squelettes de Maureen Lee Sterling et Yvonne Weber. Ils longeaient une petite route de campagne à cinq kilomètres de Porter Creek Road, du côté de Franz Valley Road. Pour ne pas laisser de traces, le meurtrier avait dû porter les cadavres à bras le corps en enjambant des buissons et un fossé, avant de les balancer au bas d’un talus de vingt mètres. Apparemment, il traitait ses victimes comme des déchets juste bons à jeter.

Il était impossible de déterminer la cause de la mort, ni d’établir s’il y avait eu ou non des violences sexuelles, mais la façon d’agir du tueur était comparable à ce que l’on avait observé pour les autres homicides. Il avait tué ses victimes ailleurs et conservé leurs vêtements. Et il les ligotait avec des nœuds de marin, qui rappelaient ceux employés pour les meurtres de Santa Barbara. Les victimes avaient été enlevées certains jours de la semaine qui formaient un ordre répétitif : vendredi, samedi, mardi, vendredi, samedi et mardi. Toutes avaient disparu vers 17 heures, quand le jour déclinait. Toutes avaient été retrouvées dans des zones rurales, peu fréquentées, à l’est du comté de Sonoma, près de lacs, de fossés, de rivières et autres cours d’eau. Les crimes de Santa Rosa étaient liés entre eux par la toponymie, qui évoquait l’eau : Mark Springs, Calistoga (eau chaude,

étymologiquement), Creek Valley. L'endroit le plus reculé où l'on avait retrouvé un corps se trouvait à vingt-cinq kilomètres. Sterling, Weber et Caroline Davis, avec un intervalle de sept mois, avaient été découvertes exactement au même endroit : à cinq kilomètres de Porter Creek Road, près de Franz Valley Road. Toutefois, Kim Allen avait été violée, ce qui ne cadrait pas avec les habitudes du Zodiaque.

« J'en arrivais presque à soupçonner un facteur ou un employé de la compagnie du gaz et de l'électricité à cause des endroits où ils vont, continuait Baker. La dernière fille avait été retrouvée dans un cours d'eau très éloigné. Il ne suffisait pas d'arrêter sa voiture sur le bas-côté pour la déposer là. Les trois autres, du côté de Franz Valley Road, étaient au même endroit, pas loin de la route. Mais la dernière, celle qu'on a découverte dans le ruisseau, je ne sais pas comment il s'y est pris pour l'y amener. »

Plusieurs mois plus tôt, des policiers, qui se rendaient du côté où le tueur s'était débarrassé des corps d'étudiantes disparues à Santa Rosa, s'étaient arrêtés en voyant arriver vers eux Arthur Leigh Allen. « J'emprunte cette route pour aller faire de la plongée », avait-il déclaré. Il avait aussi deux amis à Clear Lake qu'il allait voir régulièrement en suivant le même chemin. Une source d'information m'a rapporté : « Leigh prenait souvent des auto-stoppeurs, surtout quand il allait vers le Santa Rosa Junior College et la Sonoma State University. Ça a toujours préoccupé ma mère. Quand il voyait quelqu'un faire du stop sur un grand axe, il s'arrêtait pour l'embarquer. Je me souviens des deux filles qui ont disparu en sortant de la patinoire et des autres meurtres. Les corps découverts au bord de Franz Valley Road et à Calistoga n'étaient pas bien loin de chez mes parents. »

Vendredi 29 décembre 1972

Depuis le 4 août 1971, date à laquelle les enquêteurs avaient questionné Leigh pour ce qu'ils pensaient être la première fois, le Zodiaque n'avait plus envoyé aucune lettre. Mais nous n'avions pas vraiment besoin d'autres indices : on en savait déjà beaucoup sur le tueur. En se concentrant sur les éléments dont on disposait, on aurait pu lui mettre la main dessus. Tous les premiers suspects avaient retenu l'attention des enquêteurs à cause de leur écriture similaire à celle du Zodiaque ou parce qu'ils ressemblaient au

portrait-robot. Rares étaient ceux dont la taille et la corpulence égalaient véritablement celles du tueur ; certains étaient même plutôt fluets.

Le Zodiaque devait forcément avoir trois qualités : il était fort, il était intelligent et il possédait des compétences techniques poussées en matière de codes, de chimie, d'armes à feu, de mécanique, d'électronique et d'explosifs. Autre particularité plus révélatrice, le Zodiaque connaissait les techniques d'expertise et laissait derrière lui de faux indices ou masquait ses empreintes digitales en enduisant de colle le bout de ses doigts. D'ailleurs, son habileté au tir et sa connaissance des méthodes policières d'identification, ainsi que les manœuvres, empruntées à la police routière, qu'il utilisait pour couper la retraite à ses victimes, laissaient supposer que le Zodiaque pouvait être un représentant de l'ordre. Deux victimes s'apprêtaient d'ailleurs à lui présenter leur permis de conduire quand il les avait aveuglées avec sa torche électrique, avant d'ouvrir le feu sur elles.

Et pourtant, le Zodiaque se sentait obligé de tourner la police en dérision dans ses lettres, et l'excitation de ses provocations railleuses finit par devenir une importante motivation dans sa partie d'échecs grandeur nature. Il narguait les forces de l'ordre comme pour se venger d'une figure autoritaire dans sa vie quotidienne : patron, père ou policier. Les sadiques sexuels sont souvent fascinés par les outils de travail de la police et par les policiers eux-mêmes. Certains sociopathes sexuels portent un uniforme pour piéger et torturer leurs victimes, postulent pour entrer dans la police ou exercer une activité en rapport avec le maintien de l'ordre. Ils proposent souvent leur aide pour participer à l'enquête les concernant. À cet égard, les serial killers connus étaient remarquablement semblables.

Le profil du tueur d'enfants d'Atlanta établi par l'agent du FBI John Douglas est très éloquent. Il assurait que le tueur devait « habiter la région, se faire parfois passer pour un policier, s'intéresser passionnément à la couverture de l'affaire par les médias et éprouver des difficultés à entretenir des relations avec le sexe opposé. En fait, les enfants du quartier croyaient que [le suspect Wayne] Williams était policier parce qu'il roulait dans des voitures qui ressemblaient à des véhicules de la police, leur montrait un badge et leur donnait des ordres. » Williams écoutait les communications sur la fréquence radio de la police, tout comme le faisait le tueur en série californien Ed Kemper. Il allait souvent dans un bar fréquenté par des policiers en dehors de leur service, avec qui il avait noué des liens d'amitié. Le barman racontait : « Il me montrait son flingue et ses menottes ici dans

le bar… Voyez-vous, Kemper avait toujours rêvé d'entrer dans la police. Tous ses amis étaient flics. Il en parlait tout le temps… Il disait qu'il avait été engagé comme vigile quelque part, dans la région de la Baie… mais c'était seulement un gros type qui travaillait comme pompiste de temps en temps. » Après avoir massacré sa propre mère, le géant de Santa Cruz avait laissé un mot dans lequel il tournait en ridicule ses anciens amis des forces de l'ordre.

Ted Bundy avait un badge et des menottes, qui lui servaient à se faire passer pour un « agent Roseland » dans un centre commercial de Salt Lake City. L'un des « Étrangleurs de Hillside », Kenneth Bianchi, aurait voulu être policier à LA et avait même suivi des cours de criminologie dans une école supérieure de Rochester. Quand il a été arrêté à Bellingham, dans l'État de Washington, Bianchi participait à un programme de formation pour une réserve de recrutement de shérifs adjoints. Sa voiture blanche, avec des projecteurs blancs sur le toit, ressemblait à un véhicule de police. Dans son attaché-case, on a retrouvé un badge de la police routière et des menottes.

Quand il était jeune, John Wayne Gacy aimait porter la tenue de la milice locale. Fasciné par l'attirail policier et le prestige de l'uniforme, il faisait une fixation obsessionnelle sur James Hanley, membre d'une unité d'intervention spécialisée dans les délits de fuite. Gacy devint « Jack Hanley », un policier de la criminelle, aux méthodes musclées, qui n'existait que dans son esprit. Jack, « ennemi intraitable des homosexuels », incarnait le flic sadique que Gacy admirait et craignait tout à la fois. Quand il était ivre ou défoncé, son alter ego prenait les commandes et se livrait à des actes que Gacy était incapable de commettre dans son état normal{11}. Comme Jack avait pris le dessus, Gacy refoulait les détails de ses crimes. Il oubliait les sévices infligés aux jeunes garçons dont il dissimulait les corps dans sa maison. Son policier fantasmé faisait des raids dans les quartiers mal famés de la ville, au volant d'une vieille Oldsmobile noire, la radio réglée sur la fréquence de la police, les projecteurs allumés sur le toit de la voiture, ainsi qu'un gyrophare rouge. Avec son blouson de cuir, son pantalon et ses bottines de la police routière, Gacy arrêtait des jeunes gens et les menottait. Le profil du Zodiaque établi par certains psychiatres le décrivait comme un « homosexuel refoulé qui tirait une jouissance perverse de l'usage des armes à feu et des couteaux ».

Le Dr Lunde recommandait de chercher un suspect qui possédait une collection d'armes et avait manifesté dès le plus jeune âge un intérêt pour les armes à feu, les couteaux et divers instruments de torture. Dans *Murder and Madness*, il écrivait : « À l'âge adulte, on peut observer chez ces individus un goût pour les collections d'armes, l'entraînement qui va beaucoup plus loin que chez un collectionneur ordinaire. » Les serial killers acquièrent une maîtrise incroyable dans le maniement des armes. J'ai toujours été convaincu pour ma part que, si on parvenait à identifier le Zodiaque, on découvrirait une grande quantité d'armes en sa possession : fusils, explosifs et aussi la « machine de mort » dont il était si fier.

À l'instar de Williams, Bianchi, Kemper, Bundy et Gacy, Arthur Leigh Allen avait-il voulu devenir policier ?

Oui.

Le 2 mai 1952, Allen, alors âgé de dix-neuf ans, avait demandé à entrer dans la police de Vallejo. Il avait été refusé. D'après ce qu'une de mes sources m'a rapporté : « À la fin de ses études secondaires, il avait postulé pour être flic à Vallejo, mais on n'a pas voulu de lui. Il avait donc une très bonne raison pour détester la police. » Bien plus tard, Allen avait à nouveau offert ses services aux forces de l'ordre. Le 11 juin 1964, il avait posé sa candidature pour faire partie du personnel non certifié de la police de Watsonville. Il avait été éconduit une fois de plus. Parfois, tout le monde semblait être contre lui. « Et voilà le résultat, disait Toschi. Un type qui aurait bien voulu être flic, mais n'y est pas parvenu. Il déteste tous les flics. C'est prouvé. Ces gars-là détestent ensuite tout ce qui incarne l'autorité, parce qu'ils n'ont pas réussi à passer les tests qu'il fallait. »

Un voyant de Chicago, Joe DeLouise, qui prétendait lire dans l'esprit du Zodiaque, abondait dans le même sens : « La personne qui a créé le Zodiaque était quelqu'un qui connaissait très bien le travail de la police, disait-il. Je pense que c'était un ancien flic. Dans ses lettres, il paraissait savoir tout ce que faisaient les policiers. Il connaissait ses victimes. J'ai le sentiment qu'il tuera jusqu'à ce qu'il soit pris. » Leigh, comme Kemper, avait-il des contacts dans la police qui l'avaient informé de la perquisition imminente de sa caravane ? Le patrouilleur de la police routière californienne Lynn Lafferty était un ami d'enfance de Leigh, et peut-être Allen aurait-il souhaité lui ressembler. Lafferty, de son côté, suivait de près l'enquête sur le Zodiaque.

Leigh avait enseigné quelque temps à Travis AFB, où l'on pouvait se procurer des bottines Wing Walker dans le magasin de la base. Il avait accès à des fournitures militaires à plusieurs titres : en tant que fils d'un officier, membre du personnel et ancien de la Navy. Normalement, on s'engageait pour quatre à six ans (avec trente jours de permission par an), mais Leigh n'était resté dans l'armée que de 1956 à 1958. J'ai pu apprendre pourquoi. « Allen s'était engagé dans la Navy, m'a raconté la fille d'une femme avec qui Leigh avait autrefois entretenu une relation platonique. Il a été rendu à la vie civile après avoir été arrêté par la police de Vallejo pour trouble de l'ordre public [le 15 juin 1958]. Il s'était battu avec un ami [Ralph Spinelli]. Il est entré dans la Navy en 1956, y est resté deux ans, puis il a été déchargé de ses obligations militaires – une façon de se débarrasser à peu de frais de quelqu'un dont on ne veut pas. Je crois savoir que Leigh Allen voulait devenir homme-grenouille. Mais, pour des raisons psychologiques ou physiques, il n'a pas été autorisé à participer aux programmes de plongée à grande profondeur ni aux missions de longue durée à bord de sous-marins. D'après ma mère, c'était pour lui une très grande déception. Il n'aimait pas son père, à cause de son attitude militariste, je crois. Quand ma mère allait chez lui, il devait s'adresser à son père en l'appelant "sir". L'attitude de son père a peut-être joué un rôle dans tout ça. Ma mère disait que cette période a eu une grande influence sur la vie de Leigh. »

Bien que les poursuites civiles aient été abandonnées le 8 juillet 1958, Allen a quitté la Navy avec une « décharge peu honorable » plus tard dans l'année. L'un des motifs accessoires de son expulsion était une fois de plus le fait d'avoir laissé des armes bien en vue dans sa voiture. À partir de 1959, son carnet militaire portait comme mention « service actif et temps de réserve non terminés, USN ». À cause de son arrestation par la police, Allen ne pourrait jamais réaliser son ambition suprême : il ne ferait jamais partie des Navy Seal, ne commanderait jamais de sous-marin et ne deviendrait jamais flic. À la fin de l'année 1972, Allen avait au moins cinq raisons de haïr la police : sa candidature rejetée par les services de police de Vallejo et Watsonville, son arrestation par le VPD qui l'avait fait chasser de l'armée, son licenciement à la raffinerie et la perquisition humiliante de sa caravane. S'il était le Zodiaque, il avait même une sixième raison de détester les flics : le SFPD avait bien failli lui mettre la main au collet.

Dans la Navy, Allen avait passé le plus clair de son temps sur un navire frigorifique à décaper et repeindre la coque. « C'était aussi un excellent

tireur, l’un des meilleurs de son groupe dans la Navy, m’a confirmé ma source à Vallejo. Il écrivait souvent à ma mère et ajoutait au bas des lettres des signaux utilisés sur les pavillons de marine. [On retrouve certains signaux de sémaphore dans les cryptogrammes du Zodiaque.] Mais elle a brûlé ses lettres quand elle a appris plus tard que Leigh avait été interné à Atascadero. »

Il avait même étudié les codes, science que le Zodiaque maîtrisait parfaitement. « Il connaissait les codes et il avait appris non seulement à coudre mais aussi à réparer les voiles », m’a-t-on rapporté. La façon dont étaient cousus les bords de la cagoule portée par le Zodiaque à Berryessa semblait indiquer que l’homme savait s’y prendre. On l’imaginait mal demander à quelqu’un d’autre de lui coudre une cagoule d’exécuteur. Leigh avait non seulement été initié à la plongée sous-marine durant son bref passage dans la Navy, mais il avait aussi servi comme opérateur radio de troisième classe. Le capitaine Narlow à Napa était convaincu que le Zodiaque devait connaître le fonctionnement d’un transmetteur télégraphique – il avait reproduit des circuits de ce type sur le plan d’une de ses bombes et un des premiers messages qu’on lui attribuait avait été écrit sur du papier de téléscripteur.

« Les plans de la bombe du Zodiaque étaient inspirés [du schéma] d’un téléscripteur UP 15, m’a expliqué un expert. J’ai aussi remarqué que dans ses diagrammes il avait correctement dessiné des “cavaliers” aux croisements entre deux lignes. C’est un indice important, me semble-t-il, car ça laisse supposer qu’il y a plus de cinquante pour cent de chance que le Zodiaque ait été un radio amateur. Premièrement, les opérateurs de RTTY (Radio Télétype) employaient ce genre de machine provenant de surplus… Deuxièmement, le simple fait qu’il ait représenté des cavaliers sur son schéma me donne à penser qu’il avait davantage que de simples notions de base en électronique… ou alors il faut chercher parmi les techniciens et les opérateurs radio de la Navy et des gardes-côtes. »

La relation entre Leigh Allen et son père était complexe. Ethan Warren Allen était un pilote et un commandant de la Navy aux états de service prestigieux. Fils de George M. Allen et de Cora Woodard, il était né le 6 avril 1903 à Meade, au Kansas. Le père de Leigh, établi à Vallejo depuis vingt-cinq ans, avait servi dans l’armée pendant vingt-quatre ans à Hawaii et à Treasure Island dans la baie de San Francisco. Après avoir quitté l’armée, Ethan travailla comme dessinateur industriel pour la municipalité

de Vallejo. De son union avec Bernice Hanson naquirent deux fils, Arthur Leigh et Ronald Gene. Ethan leur transmit à tous les deux son goût de la chasse, de l'aviation et de la navigation, mais l'aîné, Leigh, s'y adonnait avec plus de passion.

Ce n'était pas un hasard si Leigh était lui-même un chasseur acharné, s'il faisait de la voile et s'il avait son brevet de pilote. Mais après son accident d'avion, Ethan avait perdu de son assurance et ne parvenait plus à s'imposer face aux emportements de Leigh et aux récriminations de Bernice. Libéré de l'emprise de son père, Leigh n'en faisait plus qu'à sa tête. Ethan, dominé par la forte personnalité de son épouse, n'était plus que l'ombre de lui-même bien des années avant sa mort. Un cancer de la prostate l'emporta le 17 mars 1971.

Il s'était certainement passé quelque chose dans la vie du Zodiaque durant le mois de mars 1971. Après six mois de silence, il écrivit deux lettres coup sur coup : une adressée au *Times* le 13 mars et une autre au *Chronicle* le 22 mars. Dans la première figurait l'expression « ils ne m'enterrent pas… », tandis que la seconde montrait un homme en train de creuser avec une pelle.

Ethan agonisa pendant dix-sept jours à l'Oakland Naval Hospital dont le code postal correspondait à la zone d'où avait été envoyée la lettre du Zodiaque au *Los Angeles Times.*

Les vêtements portés par le Zodiaque avaient quelque chose de démodé qui m'a toujours frappé : les pantalons à pinces comme ceux d'un homme d'un certain âge, les vestes de marin ou les bottines soigneusement cirées, sans parler des cheveux coupés en brosse. Allen aurait-il pu, par amour ou par haine, revêtir les tenues de son père pour commettre les crimes du Zodiaque ? Mais Ethan était mince et Leigh n'aurait jamais pu entrer dans ses vêtements.

Les sergents Lynch et Lundblad avaient eu l'occasion d'interroger Allen. Lynch lui avait même parlé plus d'une fois. Allen invoquait toujours comme alibi ses activités de plongée sous-marine, seul ou avec des gens dont il ne connaissait pas les noms, à Fort Point ou Bodega Bay. Tout autour de Vallejo, dans les carrières et les cours d'eau, les étangs et les lacs, une eau froide et profonde recèle Dieu seul sait quels secrets. Peut-être les armes que cherchait la police se trouvaient-elles englouties dans les profondeurs glacées du lac Berryessa.

Certains ont supposé que le Zodiaque avait des ressources financières considérables, parce qu'« il achetait beaucoup d'armes, allait au théâtre et au cinéma, lisait de nombreux journaux, affranchissait ses lettres plus que nécessaire, disposait de beaucoup de temps libre et possédait plusieurs voitures et résidences ». Selon les informations recueillies par la police, la famille de Leigh Allen avait pas mal d'argent de côté en tout cas.

10

Le diable

Mardi 6 mars 1973

Huit mois avaient passé depuis que Toschi et Armstrong avaient fouillé sa caravane, mais Allen se savait toujours surveillé. Il avait une radio qui lui permettait de scanner les fréquences de la police et s'en servait pour écouter les communications des voitures de patrouille qui passaient à proximité de son sous-sol à Vallejo. Mais de longues périodes de temps s'écoulaient parfois sans que les enquêteurs sachent ce qu'il faisait. C'était un trop gros dossier et les ressources humaines manquaient pour qu'une surveillance ininterrompue soit possible. Et il y avait des centaines d'autres suspects. L'un des principaux limiers sur la piste du Zodiaque, Dave Toschi, avait des problèmes de santé qui interféraient souvent avec son enquête, quand il n'en était pas détourné par d'autres tâches.

« Quand on était de garde, on ne s'occupait pas seulement du Zodiaque, mais aussi d'autres affaires. Cette semaine-là, nous en avions quatre. La nuit d'avant, un pompier avait été poignardé dans le quartier de Haight. J'étais épuisé parce que nous avions dû passer au poste le samedi et je n'avais rien à manger à part quelques biscuits et du café froid. Vers 20 h 30, je me suis affalé dans mon lit. Une heure plus tard, le téléphone sonnait. J'étais à peine capable de me traîner hors du lit tellement j'avais mal à la tête, mais il fallait y aller. Nous avions une nouvelle affaire sur les bras. »

Le maire, Joe Alioto, avait aussi chargé Toschi d'enquêter pour le grand jury pénal de San Francisco le 6 mars 1973. C'était la première mission de ce genre depuis un scandale remontant à 1936. Alioto voulait que Toschi rassemble des éléments à propos de deux émeutes et deux incendies qui s'étaient produits à la principale prison du comté de San Bruno. Le chef de la police, Don Scott, et le chef du bureau des inspecteurs, Charlie Barca,

convoquèrent Toschi. « Le maire veut que vous alliez prendre des dépositions à la prison du comté.

— Ça sent mauvais, chef, dit Toschi. Je ne veux pas être mêlé à ça.

— On vous a demandé personnellement. À partir de demain matin, vous êtes en mission spéciale. Et pas un mot sur ce que vous découvrirez. »

« Et c'est ce que j'ai fait, m'a raconté Toschi. J'ai travaillé en solo pour tirer au clair la récente mutinerie à la prison du comté. Les services responsables étaient vraiment dans une situation épouvantable. » L'aide apportée par Toschi fut d'un grand secours. Le porte-parole du grand jury, James Rodman, écrivit au chef du SFPD Don Scott que la police de San Francisco avait « de la chance de compter parmi ses membres des personnes du calibre de l'inspecteur Toschi. Il nous aurait été impossible de mener à bien la tâche qui nous était confiée sans son assistance. »

Leigh Allen put mettre à profit son expérience de chimiste à la Union Oil. Son nouveau travail dans l'East Bay, à la Union Richfield, lui laissait le temps de profiter des soirées devant sa caravane. C'était un homme affable quand il le voulait bien (comme en témoignaient ses amis dévoués dans Fresno Street, les enfants qui le prenaient pour un cow-boy de cinéma et ses copains de beuveries). Mais, pour l'heure, son visage arborait une moue rébarbative. Il ne digérait pas la perquisition ni l'interrogatoire à la raffinerie qui selon lui avait été la cause de son renvoi. Dans son îlot de gravier aride, adossé au métal encore brûlant de sa caravane, il buvait une Coors en regardant passer les voitures sur Santa Rosa Avenue. Dans un vrombissement d'insectes, les véhicules viraient pour filer en direction de Franz Valley Road. Une brise chaude enveloppait les stridulations des criquets. Il pivota sur les talons pour se tourner vers l'ouest d'où venait le grondement sourd du trafic sur la 101, parallèle à Santa Rosa Avenue.

Leigh rentra dans sa caravane où il avait tout le loisir de ruminer sa haine pour le SFPD. En dehors de son travail, de la chasse et de la plongée, il appréciait toutes sortes de divertissements. Chaque année avec sa mère, il allait voir les jeux écossais.

Mais il fuyait les dîners de famille. « Ma mère rêvait d'une vie de famille heureuse, m'a confié un ami de Leigh. Je crois qu'elle adorait être invitée chez les Allen parce qu'elle trouvait là l'image même d'une "famille unie". Tout le monde avait de bonnes manières à table et la mère de Leigh était très douée pour décorer la maison… ce genre de choses. Mais c'est juste une façade, un moyen de vous empêcher d'aller voir sous la surface. »

Leigh poursuivait ses études au Sonoma State College et préparait une maîtrise en biologie-mammologie. Il avait pris la chimie comme matière secondaire et avait déjà décroché un diplôme en botanique et en éducation en 1971. Il se débrouillait bien dans ses études, pas dans la vie.

Mardi 31 juillet 1973

Passé le virage que faisait la route de campagne derrière la caravane d'Allen, à cinq kilomètres de Porter Creek, le long de Franz Valley Road, au pied d'une pente boisée désormais familière, on continuait à retrouver des cadavres. Celui de Caroline Davis fut découvert à l'endroit *exact* où ceux de Sterling et Weber avaient été jetés. L'autopsie ne permit pas de déterminer si elle avait été violée. Le Zodiaque avait menacé d'expérimenter différentes façons de tuer, et c'était exactement ce qu'il faisait, lui ou quelqu'un d'autre.

Le corps présentait des signes de tétanie, une rigidité musculaire notamment, qui indiquaient un empoisonnement à la strychnine. La mort est similaire à celle causée par le tétanos, mais plus rapide : elle intervient au bout d'une quinzaine de minutes. À cause de l'action irritante du poison sur la moelle épinière, les contractions musculaires provoquent des convulsions généralisées qui deviennent si intenses que la colonne vertébrale fléchit. Finalement, la peau prend une coloration gris-bleu et la respiration s'interrompt. Le sergent Brown n'était pas convaincu par la thèse de l'empoisonnement. « C'est un peu comme quand on reçoit les résultats d'autopsie pour un gars dont l'organisme contient une dose létale d'amphétamines, m'a-t-il déclaré bien plus tard. Si c'est un toxicomane, la dose létale sera totalement différente pour lui ou pour moi. En ce qui concerne l'empoisonnement par la strychnine, le laboratoire de l'État m'a appris qu'il existe un champignon hallucinogène dont l'absorption libère dans le corps de la strychnine ou un dérivé de la strychnine. Fondamentalement, c'est la même chose que l'héroïne qui se transforme en morphine dans l'organisme d'un drogué. Ça ne veut pas dire nécessairement que cette fille a été empoisonnée. Elle a pu ingérer ces champignons. Le poison ne l'a pas forcément tuée, mais il y a peut-être contribué. Elle avait aussi une marque de strangulation sur le cou. »

Mercredi 24 octobre 1973

Les symboles du Zodiaque suscitaient toujours diverses spéculations. Le pointeur en forme de croix, utilisé pour cibler le largage de bombes atomiques, avait conduit la police à questionner un expert en armement nucléaire de Travis AFB. D'autres signes utilisés représentaient des symboles météorologiques pour un pilote, des poinçons d'orfèvrerie pour un joaillier ou encore tout autre chose pour un préposé du North Station Post office de White Plains. « J'ai remarqué un cryptogramme du Zodiaque dans le *New York News*, m'a-t-il expliqué. Je l'ai montré à plusieurs autres employés des postes et nous étions tous d'accord pour dire que les symboles du cryptogramme étaient les mêmes que ceux utilisés pour l'examen d'admission dans l'administration postale. » En astrologie, le symbole du Zodiaque pourrait aussi représenter la Croix du Sud inscrite dans une ellipse.

Les formules et les symboles chimiques émaillaient les lettres du Zodiaque. Comme Toschi l'avait relevé, les bombes qu'il dessinait étaient des bombes chimiques. Leigh Allen travaillait comme chimiste à East Bay. L'année précédente, en avril, toute la région avait été ébranlée par l'explosion d'une usine chimique. Les signes utilisés par le physicien John Dalton pour représenter les types d'éléments et leur poids atomique ressemblaient aux codes employés par le Zodiaque, notamment l'hydrogène – un cercle avec un point en son centre – et le soufre – une croix inscrite dans un cercle, le symbole personnel du tueur. Une odeur de soufre imprégnait tout ce qui touchait au Zodiaque. On pouvait presque entendre le martèlement de sabots fourchus sur le sol.

Sur le coup de minuit, le diable fit son apparition dans l'affaire du Zodiaque. Un homme de San Francisco, qui participait à une danse nue de la Psychedelic Venus Church sur la 3e Avenue, est arrivé déguisé en Satan. Il s'est approché d'un groupe de quatre hommes nus qui écoutaient l'un d'eux parler du Zodiaque. L'homme déguisé se mêla à la conversation : « Le Zodiaque doit être une sorte de démon. » Sur quoi, l'homme qui était en train de discourir pointa soudain un doigt vers lui en lançant : « *Vous êtes le Zodiaque !* » Le démon en collant rouge sourit sous la teinture écarlate qui lui couvrait le visage et répondit : « Je suis Satan incarné », puis il s'éloigna. Mais l'homme le suivit et l'agrippa par le bras. Il grinça : « C'est moi, le Zodiaque, espèce d'idiot, et ni la police ni la presse n'ont pu me

coincer. J’ai fait bien plus de victimes qu’on en a jamais attribué au Zodiaque.

— C’est parce que le Zodiaque a déjà tué des gens nés sous les douze signes du Zodiaque ? demanda Satan, mal à l’aise.

— J’en ai tué plus de trente-sept », a répliqué l’inconnu, un homme de forte carrure, mais à la mine avenante. D’après le témoignage du démon, il paraissait « décontracté, calme, maître de lui… un Américain pur jus, normal, aussi sensé qu’on puisse l’être ». « On ne connaît pas la plupart de mes victimes et on n’a jamais fait le rapprochement avec le Zodiaque, poursuivit-il. Ce n’est qu’un jeu, comme le Monopoly, les échecs, les dames ou le bridge. J’aime cette partie qui se joue entre moi et la police. Pour moi, tuer ne représente pas plus que faire tomber les cendres d’une cigarette. » L’homme s’éloigna en compagnie d’une femme au teint pâle et aux lèvres minces. Les autres fêtards ne le revirent pas non plus. Curieusement, le 30 janvier 1974, une lettre du Zodiaque revendiquerait plus tard le même nombre de victimes : trente-sept.

« Tout au long de l’enquête, nous avons reçu des tuyaux sur des adorateurs de Satan et autres illuminés, dingues d’astrologie », m’a raconté Toschi. Les mystérieux symboles employés par le Zodiaque alimentaient les théories les plus folles, ainsi que les réactions hostiles à l’égard des occultistes. Le sataniste Anton Szandor La Vey, maître de l’Église de Satan, éditeur d’ouvrages comme *The Cloven Hoof* et *The Satanic Bible*, reçut des menaces de mort de quelqu’un qui le soupçonnait d’être le Zodiaque. À cause des références astrologiques, des symboles ésotériques et des tenues des satanistes (le costume d’exécuteur du « tueur au code » faisait évidemment penser aux messes noires), La Vey avait d’ailleurs figuré parmi les suspects. Il avait aussitôt transmis la lettre de menace à Avery, au *Chronicle*.

Cher Satan… Aujourd’hui, les femmes dans la rue sont sous ton contrôle démoniaque. Mais bien sûr, toute chose a une fin… des forces agissent contre toi. Je lutte contre toi depuis bien des générations, sans grand succès. J’en ai vraiment assez, Satan ! Tu as le choix des armes, mais je préfère le couteau… Je souhaite plus que tout voir ton sang sur ma lame.

« Il préfère le couteau », pensa le journaliste. Il appela un collègue, le reporter Dave Peterson, pour avoir son avis sur la menace. « Les couteaux servent pour les rituels, remarqua Peterson. Ça me fait penser à la robe

cérémonielle du magicien occultiste Aleister Crowley, avec son capuchon. La robe que portait Crowley pour ses rituels secrets arborait la rose et la croix de l'Ordre hermétique de l'aube dorée : une croix inscrite dans un cercle. » Si le Zodiaque était l'émanation d'une secte satanique qui sacrifiait ses victimes en fonction des phases de la lune et des fêtes religieuses, bien des questions sans réponse pourraient être éclaircies. Comment expliquer, sinon, les nombreuses voitures qu'il utilisait, ses meurtres perpétrés dans une zone géographique très étendue, les différences d'aspects et de tailles dans les signalements fournis par les témoins et les variations dans l'écriture des lettres ? La main de Satan devait intervenir quelque part dans ce mystère.

« Le satanisme… c'est possible, estimait David Rice, qui se passionnait pour l'affaire du Zodiaque. Le satanisme est une piste intéressante. » Le Zodiaque utilisait des mots à l'envers, le chiffre treize, des croix renversées et des phrases dignes de messes noires. Il invoquait l'astrologie et la numérologie, dessinait des yeux maléfiques et des croix sanglantes. Ses triangles (emblèmes de la Sainte Trinité) avaient la pointe en bas. J'ai entendu raconter des histoires à propos de l'intérêt que portait une victime de Blue Rock Springs aux sciences occultes : sa sœur parlait d'une chandelle et d'un crâne dans son appartement de San Francisco et des pratiques de sorcellerie qui avaient cours dans les îles Vierges, où elle avait fait de la plongée à l'occasion de son voyage de noces, ou encore d'une secte satanique à Vallejo.

En fin de journée, le 24 octobre, le Dr Gilbert Holloway, un spécialiste de la perception extrasensorielle, était interviewé par Jack Carney sur KSFO Radio. « Je serais enclin à dire que le tueur s'appelle Cullen, Collin, Callen, ou quelque chose comme ça, dit Holloway, en épelant les noms. Je vois un inspecteur avec un nom italien – Banducci ou Sanducci – qui attrape le Zodiaque. Mais il a du poison sur lui, comme Goering, et il n'a pas l'intention de se laisser prendre vivant… Le Zodiaque a un rapport quelconque avec la First Church of Satan de San Francisco. Il est largement sous l'influence satanique. »

Le Département de la Justice de Californie s'était aussi intéressé à Satan. Dans un rapport envoyé de Napa, il était écrit :

La lettre du Zodiaque parlant de la vie après la mort et des « esclaves au paradis » a conduit les services du Département de la Justice à porter leur attention sur des groupes qui nourrissent ces

étranges croyances et ils ont été en mesure d'éliminer tout le monde, y compris les membres masculins de la famille Manson.

« [Le Zodiaque] a avec lui une divinité mauvaise qui le conseille, expliquait un mystique connu. J'ai vu cela quand j'étais dans une carterie de Market Street. » À l'appui de son affirmation, le voyant joignait des exemplaires de son curriculum vitae psychique et une lettre de recommandation du Premonition Registry de New York. Peter Hurkos, un médium consulté pour l'affaire de l'Étrangleur de Boston et le meurtre de Sharon Tate, avait reçu des menaces du Zodiaque quand il se trouvait à Palm Springs. Il offrait ses services au SFPD et se disait disposé à contribuer à l'enquête (en échange d'un billet d'avion pour San Francisco), mais on déclina sa proposition.

« Leigh a-t-il jamais parlé d'une vie après la mort ? ai-je demandé à Cheney beaucoup plus tard. Quel était son sentiment à cet égard ?

— Des victimes pour servir d'esclaves dans une autre vie », m'a répondu laconiquement Cheney.

Jeudi 13 décembre 1973

Un homme large d'épaules continuait à rôder dans les marais, les carrières et les étangs le long de Lake Herman Road. Le vent d'ouest balayait les prairies. Au crépuscule, il se dressait immobile, comme une statue parmi les rochers environnants. Le soleil couchant qui baignait la pierre d'une lueur dorée éclairait son visage impassible. À San Francisco, pendant ce temps, l'attente nous rendait fous. Trente-quatre mois avaient passé depuis la dernière lettre du Zodiaque. Pourquoi ? Le tueur hantait nos conversations, nos pensées.

Dans son bureau de Bryant Street, Toschi pécha une lettre reçue le matin même. « Je suppose que l'auteur veut me faire croire qu'il est le Zodiaque, dit-il avec un soupir. Il utilise une adresse à Oakland comme mention d'expéditeur, mais le code postal du poste de police d'Oakland est 94607. En revanche, le code du palais de justice de San Francisco est correct, 94103. Le mot "HOMICIDE" écrit sur l'enveloppe a été ajouté par quelqu'un du service courrier, chez nous. » Il leva l'enveloppe dans la lumière et plissa les yeux. « Les barres des *t* sont nettement croisées et les *i* ont un point bien marqué. La taille du papier est de 8,5 pouces sur 11, et l'enveloppe est au

format réglementaire, contrairement aux courriers du Zodiaque qui n'ont pas de dimensions normalisées. Ce format d'enveloppe et de papier correspond à ce qu'on donne aux détenus dans les prisons. Il est différent des lettres du Zodiaque et le filigrane n'est pas le même non plus. Encore un faux ! Ça nous en fait combien, Bill ? Cinquante jusqu'à présent ? »

Le Zodiaque inspirait les imitateurs : d'abord des lettres, puis une tentative de meurtre et finalement un homicide. En mai 1973, pendant dix jours, un enseignant de Richmond avait été assailli d'appels menaçants de la part d'un homme à la voix pleurnicheuse qui se présentait comme le Zodiaque. « Je vais tuer la dame de la maison bleue, annonçait-il. Je suis allé dans une école de Martinez pour trouver des victimes mais je suis parti parce que la police y était. » Par la suite, le professeur s'aperçut que la porte de derrière, à son domicile, avait été forcée. L'esprit absent, perturbé par cette découverte, il prit une bouteille de cola entamée dans le réfrigérateur et en but une gorgée. Un goût de métal lui emplit la bouche et il s'empressa de tout recracher. Quelqu'un avait ajouté une dose mortelle d'arsenic à la boisson.

Un autre émule du Zodiaque avait presque tranché la tête de Robert Salem, un décorateur réputé, au moyen d'un couteau à longue lame. Les inspecteurs Gus Coreris et John Fotinos découvrirent son corps mutilé sur un tapis trempé de sang, dans son luxueux atelier, derrière le San Franciscan Hotel. Avec le sang de la victime, le tueur avait écrit sur le cadavre et sur le mur : « Satan sauve… le ZODIAQUE. » Le meurtre de Salem fut élucidé de la manière la plus horrible qui soit. Au sud de Big Sur, un patrouilleur de la police routière interpella deux jeunes gens au volant de la voiture d'un assistant social dont on avait retrouvé le corps flottant dans la Yellowstone River. Son cœur, sa tête et ses membres avaient été arrachés, comme s'il avait été victime d'un sacrifice rituel. « J'ai un problème, avoua l'un des hommes au policier. Je suis cannibale. » Tous deux gardaient dans leurs poches des os de doigts humains bien rongés.

Comme le Zodiaque, Paul Avery utilisait une machine à écrire manuelle, connaissait parfaitement le *Chronicle* et les techniques de la police, et portait des chaussures Wing Walker. Comme Leigh Allen, Avery était né dans les années 1930 à Honolulu, et était le fils d'un officier de carrière de la Navy. Il avait ses propres théories sur le Zodiaque. « Il pourrait être dans la marine marchande, étant donné les longues périodes durant lesquelles on n'entend plus parler de lui. Pour une raison quelconque, le Zodiaque est

devenu plus prudent. Peut-être est-il en prison ou a-t-il simplement cessé de tuer. Mais je reçois toujours ce genre de choses… » Il agitait une lettre particulièrement virulente d'un pseudo-Zodiaque :

Paul Avery : J'ai tué Erakat [Zuheir Erakat, une victime des tueurs Zebra, dont le dossier avait été confié à Toschi]. La Dame aveugle est la prochaine, puis ce sera toi. En finale, il y aura mon suicide, du haut du Golden Gate, en présence des télévisions. Bientôt ma mission dans cette vie sera accomplie. Aloha.

Deux symboles du Zodiaque servaient de signature à cette lettre.

Scoop. Paul Avery et les cochons de flics de S.F. : un .45 automatique et un sac de plastique avec un cordon autour du cou ont suffi à le faire coopérer, mais il était jaune et il geignait. C'était un extra, commandité par quelqu'un qui est mort à présent. Mes activités en Californie n'ont pas été affectées – elles sont juste en attente pour le moment – vous êtes encore là, alors faites vos prières – on ne traite pas le Zodiaque à la légère. Le Zodiaque annonce 17… Paul Avery – Hah !

L'ancien correspondant de guerre, alors âgé de trente-neuf ans, était submergé de tuyaux en tout genre. « C'est le demi-frère du Zodiaque qui parle, assurait l'un. Je crains qu'il n'utilise mon pistolet semi-automatique High Standard calibre 22. » Mais le cas le plus tragique fut celui de Willy{12}. Les parents de Willy, convaincus que leur fils était le Zodiaque, adressèrent à Avery toutes sortes d'échantillons de son écriture, ainsi que l'avis de leur propre expert graphologue :

Après une étude longue et approfondie des spécimens d'écriture attribués au « Zodiaque » et une comparaison avec des lettres de sa main à lui, je pense que tous ces documents ont été écrits par la même personne.

« Ils n'ont pas l'air cinglés, remarqua le reporter George Murphy, à qui Avery avait demandé conseil. C'est juste un brave petit couple qui croit agir comme il sied à de bons citoyens. Je vais commencer par aller à Oakland pour demander à leur suspect, qui est à présent libéré sous caution, s'il est le Zodiaque. J'en saurai plus cet après-midi, mais ça ne semble pas être lui. » Willy avait été emprisonné peu de temps après la lettre adressée par le Zodiaque à Belli, mais Avery examina quand même quelques passages.

Je suis désolé pour les gens que j’ai tués et estropiés, écrivait Willy. Mais il faut que vous compreniez, si vous le pouvez, que chaque personne que j’ai tuée le méritait… Je n’ai jamais voulu devenir ce que je suis. C’était un accident quand j’ai tué ce premier homme à San Francisco et, à partir de ce moment-là, j’ai dû faire ce qu’ils voulaient. Savez-vous ce que c’est que de regarder quelqu’un en face et de presser sur la détente ? On ne s’y habitue jamais. Et je ne suis pas fou, juste terrifié.

Comprenant que Willy se prenait pour un tueur à gages, Avery frissonna et transmit les lettres à Sherwood Morrill, qui conclut catégoriquement : « Ce n’est pas l’écriture du Zodiaque. » Le journaliste était usé, le visage creusé de profonds sillons, le teint cireux, contrastant avec ses chemises bleu vif et le foulard rouge qu’il portait souvent autour du cou.

Samedi 22 décembre 1973

Toschi et Armstrong travaillaient jusqu’à l’épuisement, ne s’arrêtant que pour manger un morceau à l’Original Joe’s, avant de retourner s’enfermer dans leur bureau pour tout reprendre encore une fois depuis le commencement. L’affaire du Zodiaque était comme la marée : l’espoir montait, mais s’écrasait toujours contre les rochers. Et pourtant, sous la surface, ils percevaient la présence de courants terribles : d’autres mystères insondables, des crimes plus profonds dissimulés par les remous. À Santa Rosa, en dehors de leur juridiction, des choses terribles continuaient à se produire. Au solstice d’hiver, une date qui n’était pas insignifiante pour le Zodiaque, Theresa Diane Walsh, partie de Malibu pour rentrer chez elle, à Gaberville, faisait du stop sur la 101. Une croix d’argent de fabrication artisanale pendait à son cou, une bague en perles et un anneau de cuivre brillaient à ses doigts. Dans son sac à dos, elle avait en tout pour dix dollars de perles colorées, dont elle se servait pour confectionner des bijoux. Elle aussi disparut en route, quelque part. Son corps étranglé, ficelé par une corde de nylon, fut retrouvé près de celui de Kim Allen dans un ruisseau six jours plus tard. Le Zodiaque avait ligoté ses victimes du lac Berryessa avec une corde à linge, mais Walsh, comme Kim Allen, avait peut-être été violée, et ce n’était pas le genre du Zodiaque, dont le seul plaisir était la souffrance.

Lundi 28 janvier 1974

Durant tout le mois, les océans du monde se déchaînèrent, fouettant la côte Ouest d'ouragans furieux, de grandes marées et de tempêtes incessantes. Une coïncidence majeure était survenue entre les cycles cosmiques. La Terre, la Lune et le Soleil s'étaient alignés en une ligne droite ou presque – une configuration qui porte le nom de syzygie. Lors de la pleine lune et de la nouvelle lune, l'atmosphère se chargeait d'ions positifs et des meurtres bizarres, sans mobile, furent perpétrés jusqu'à Miami.

Le Zodiaque était penché sur une table lumineuse, dont la lueur blafarde éclairait son visage concentré. Dans le passé, son désir de notoriété l'avait amené à se vanter. À présent, une force plus irrésistible encore, une puissance céleste l'obligeait à rompre trois années de silence. À cause du calendrier de ses meurtres, certains experts ont longtemps pensé que le Zodiaque était un « lunatique » – sensible aux influences gravitationnelles, aux changements de luminosité et de champs électromagnétiques qui accompagnaient certaines phases de la lune, affectant le système nerveux humain et l'activité cérébrale.

Le psychiatre Arnold L. Lieber écrivait : « Si l'on considère l'organisme humain comme un microcosme, composé des mêmes éléments que la surface de la Terre et dans une proportion similaire – environ quatre-vingts pour cent d'eau et vingt pour cent de minéraux inorganiques –, on peut supposer que les forces gravitationnelles de la Lune exercent une influence similaire sur la masse d'eau de l'être humain. » Des analyses par résonance magnétique nucléaire ont démontré que les tissus biologiques répondent à l'interaction entre la Lune et la Terre. Ces marées biologiques pourraient être suffisantes pour susciter des débordements affectifs, psychologiques et physiologiques chez certains individus prédisposés.

« Paradoxalement, durant toutes ces années que j'ai passées à la brigade des homicides, crimes sexuels, coups et blessures, mon téléphone restait relativement silencieux, les nuits sans lune, même quand j'étais de garde, m'a dit Toschi. Les nuits claires, les actes de violence étaient plus nombreux. Le téléphone n'arrêtait pas de sonner chez moi – le central appelait pour signaler des violences conjugales, des coups de feu, des blessures à l'arme blanche. Contrairement à ce qu'on pourrait croire, les nuits noires et lugubres sont plutôt calmes pour les policiers. » Le Dr Lunde, de Stanford, évoquait une autre explication possible. « Les meurtres

commis la nuit par le Zodiaque ont-ils tous eu lieu quand la lune brillait ? m'a-t-il demandé.

— Essentiellement les nuits de pleine lune, ai-je répondu.

— Ainsi, il y voyait plus clair », a conclu Lunde.

La veille, dans son édition du dimanche, le *Sacramento Bee* avait justement publié un article sur Morrill. Et la nouvelle lettre que préparait le Zodiaque n'était peut-être après tout qu'une affaire d'ego, l'envie de rivaliser avec Morrill dans les médias.

Le Zodiaque était penché sur son travail. Un film terrifiait actuellement San Francisco, tout autant que lui, et faisait la une des journaux, comme lui-même l'avait fait naguère. Des files d'amateurs de frisson s'étiraient sur les trottoirs, soixante mille depuis Noël, pour aller voir *L'Exorciste* au Northpoint Theater. Une fois à l'intérieur, après deux heures d'attente, certains sortaient immédiatement pour vomir dans le caniveau. Le Zodiaque lui-même avait assisté à ce genre de scène : « Dégoûtant », commentait-il dans sa dernière lettre à propos de ce phénomène et de l'insanité du public en général. Il monta dans sa voiture et partit en faisant rugir le moteur. Le cachet de la poste, 940, ne serait pas d'un grand secours à la police. Il indiquait seulement que la lettre avait été postée dans un comté voisin, au sud de San Francisco, et que la boîte postale avait été relevée le mardi avant midi.

Mercredi 30 janvier 1974

Pendant plus d'un mois, les deux équipiers chargés du dossier Zodiaque n'avaient observé aucun élément vraiment nouveau. Le Zodiaque avait envoyé sa dernière lettre il y avait un peu moins de trois ans. L'afflux de lettres de dénonciation commençait à se tarir, passant d'abord de cinquante à dix par semaine, puis pratiquement plus aucune. Toschi, malade et maussade, en était arrivé à jeter des regards hostiles vers le meuble classeur haut d'un mètre cinquante de couleur gris acier, rempli de documents relatifs au Zodiaque. « Un tiroir portait la mention "Dénonciations", m'a-t-il expliqué. Le deuxième était réservé aux suspects. » (En tout, ces dossiers rempliraient huit tiroirs.) « Si je pensais qu'on finirait par attraper ce type ? Bien sûr. Je devais voir les choses ainsi, sinon j'aurais abandonné depuis longtemps. Pour moi, c'était un des plus grands défis de ma carrière, une

affaire de première importance. Bill et moi, nous formions la brigade Zodiaque du pays. »

Ils avaient dû récemment enquêter sur les célèbres tueurs Zebra, qui avaient tué quinze personnes et blessé huit autres victimes au hasard sur une période de cent soixante-dix-neuf jours. Toutes les victimes étaient blanches et leurs agresseurs noirs, mais ce n'était pas pour cette raison que ces meurtres inspirés par le fanatisme religieux avaient été désignés sous le nom de code « Zebra ». « L'unité spéciale que nous avions mise sur pied travaillait principalement de nuit, puisque les meurtres étaient commis la nuit, m'a raconté Toschi. Il fallait utiliser une fréquence radio rarement employée pour rester joignables à tout moment au cas où quelqu'un aurait quelque chose de suspect à signaler. On a pris le canal Z qui ne servait jamais. La presse s'est emparée du "Z comme Zebra" et nos tueurs sont devenus les tueurs Zebra. » Les membres de cette secte fanatique devaient passer une initiation qui consistait à tuer des hommes, des femmes et des enfants pour accéder au rang d'« Ange de la Mort ». Deux nuits auparavant, entre 20 et 22 heures, un autre meurtre Zebra avait donné lieu à une chasse à l'homme qui avait duré toute la journée. Épuisé, les membres endoloris, Toschi avait enfin pu passer une matinée au lit. Il leva les yeux vers son réveil, examina le ciel. Tout était détraqué. Par mesure d'économie d'énergie, on avait avancé de trois mois le passage à l'heure d'été. Toschi, ignorant que le silence inexpliqué du tueur était sur le point d'être interrompu, enfouit son visage dans l'oreiller. Au *Chronicle*, Carol Fisher ouvrit une enveloppe, et se figea en lisant les lignes suivantes.

J'ai vu et pense que *L'Exorciste* était la meilleure comédie satirique que j'aie jamais vue. Signé, sincèrement vôtre : Il plongea dans l'onde houleuse et un écho monta de la tombe du tombeau des suicides, Tit-willow Tit-willow. P.S. Si je ne vois pas ce message dans votre journal, je ferai quelque chose de méchant, et vous savez que j'en suis capable.

Ce n'était pas la première fois que le Zodiaque citait Gilbert et Sullivan. Carol reconnut les vers du deuxième acte du *Mikado,* et notamment l'air de « Tit-willow » chanté par Ko-Ko, le pusillanime Exécuteur des hautes œuvres. Trois ans et demi plus tôt, le tueur avait déjà paraphrasé le livret du *Mikado* (« une petite liste qu'il avait de ceux qu'on ne regretterait jamais »). Il citait de mémoire, comme l'attestaient les divergences par rapport au texte original des actes I et II. « Et cette singulière anomalie, la femme

romancière » avait été remplacée par « et cette singulière anomalie, la fille qui n'a jamais embrassé ». Il était fréquent que l'artiste qui interprète Ko-Ko innove en proposant autre chose que la « femme romancière » – la femme dramaturge, la femme automobiliste, la femme cycliste, etc. À mon sens, la petite liste du Zodiaque représentait une série de personnes réelles qu'il connaissait et dont il estimait avoir à se plaindre : « joueur de banjo », « organiste » et « tous les enfants… qui grandissent ». La police a toujours cru que le Zodiaque avait joué le rôle de Ko-Ko sur scène. Je pencherais plutôt pour une représentation en amateur, au collège, par exemple.

La nuit où le Zodiaque était monté dans le taxi de Paul Lee Stine, la troupe des Lamplighters répétait *Le Mikado* au Presentation Theatre, 2350, Turk Street. Durant tout le temps où l'opérette est restée à l'affiche, du 18 octobre au 7 novembre 1969, le Zodiaque n'avait envoyé aucune lettre. Des griffonnages au bas de la nouvelle lettre ressemblaient même à l'ersatz de calligraphie japonaise qui décorait l'éventail de Ko-Ko. Le 30 janvier 1974, le directeur musical Gilbert Russac continuait à faire défiler sur scène Ko-Ko, Nanki-Poo, Pooh-Bah, Pish-Tush et Yum-Yum. Carol pensait que le Zodiaque faisait peut-être partie de la distribution.

Dans sa lettre, le tueur avait écrit, en bas à droite : « Moi – 37, SFPD – 0. » Carol Fisher appela la police, qui téléphona chez Toschi. L'inspecteur, brûlant de fièvre, se força à se lever. La dernière fois qu'il s'était senti aussi mal, c'était en Corée, sur le front. Mobilisé à sa sortie de Galileo High School, il avait servi pendant sept mois dans la 24e division d'infanterie. Une demi-heure plus tard, Toschi s'était garé au bas de la tour du *Chronicle* et s'était empressé de monter au deuxième pour lire la prose du Zodiaque. « Trente-sept ! » marmonna-t-il, en priant pour que le tueur ait menti. « Un autre pastiche de Gilbert et Sullivan et encore une pique pour le SFPD. Mais pourquoi est-ce qu'il s'en prend toujours à nous ? Qu'est-ce qu'il nous veut ? Et pourquoi Gilbert et Sullivan ? »

Après avoir examiné la nouvelle lettre, le Dr Murray S. Miron du Syracuse Research Institute formula quelques conclusions qu'il communiqua au FBI dans un rapport psycho-linguistique confidentiel. D'après lui, l'allusion au « tombeau des suicides » pourrait dénoter des pensées suicidaires. Miron pensait notamment à une lettre adressée par le Zodiaque à l'avocat Mel Belli. Il y voyait des indices d'une dépression qui « fréquemment s'empare de lui […] Il n'est pas totalement improbable qu'au plus fort d'une de ces crises de tels individus se suicident ». Peut-être

la référence au suicide évoquait-elle « la mort symbolique du Zodiaque ». « […] la personnalité sociopathe finit par “se consumer” […] à mesure qu’il vieillit. »

Le profiler du FBI John Douglas écrivait : « Je n’exclus pas la possibilité que le Zodiaque ait fini par se donner la mort, mais je pense aussi que, même en pleine dépression, il écrivait ses lettres dans l’intention de manipuler leurs destinataires et le public plus large qui en aurait connaissance. »

Quand un schizophrène paranoïde arrive vers le milieu de la trentaine (s’il ne se suicide pas), la rage qui l’habite peut se consumer d’elle-même ou s’apaiser. Si tel était le cas, la mort symbolique du Zodiaque signifierait que le restant de ses jours pourrait s’écouler paisiblement. Il finirait même par oublier qu’il avait été un tueur. Miron estimait qu’il devait s’agir d’un homme de race blanche célibataire… « solitaire, retiré et sans attache familiale, tranquille, avec des manières engageantes ». Il pensait que le Zodiaque avait « une vision parfaite, étant donné les distinctions infimes qu’il utilisait pour différencier les symboles de son code ».

La police avait examiné les photos de surveillance prises lors des obsèques de Cheri Jo Bates. Nombre de tueurs ne pouvaient s’empêcher d’assister aux funérailles de leur victime. Pour la même raison, les reporters du *Chronicle* prenaient des clichés des longues files d’attente devant le cinéma Northpoint Theatre. Chaque soir, les queues de spectateurs étaient photographiées au cas où le Zodiaque retournerait voir *L’Exorciste*. Peut-être adresserait-il un signe au photographe.

La lettre de *L’Exorciste* ne portait qu’un seul timbre de 8 cents, à l’effigie d’Eisenhower. D’ordinaire, le Zodiaque doublait, triplait, voire quadruplait la valeur d’affranchissement nécessaire. Un autre sociopathe, Unabomber, qui a sévi après le Zodiaque, avait amassé de grandes quantités de timbres auxquels il attachait une valeur symbolique avant de commencer à envoyer ses lourds colis piégés. Pour lui, les timbres à l’effigie d’Eugene O’Neil signifiaient un message caché. Peut-être voyait-il dans les pièces d’O’Neil une sorte de commentaire lugubre sur sa vie familiale perturbée. D’autres timbres représentaient la puissance de sa bombe ou la cible choisie. Lui seul connaissait le sens symbolique de chaque timbre.

Il se pourrait que les choix du Zodiaque quand il affranchissait ses courriers avec des paires de timbres à l’effigie de certains présidents –

Lincoln, Eisenhower et Franklin D. Roosevelt – aient eu aussi une valeur symbolique : ces présidents avaient tous été en poste en temps de guerre.

La lettre de *L'Exorciste* eut en tout cas pour effet de susciter un regain d'intérêt pour l'affaire. « Après la publication de la dernière lettre du Zodiaque, j'ai vu défiler une cinquantaine de personnes dans mon bureau ! racontait Toschi. Tous prétendaient connaître le Zodiaque personnellement. En tout, nous avons probablement exploré un millier de pistes pour cette affaire, Bill et moi, et nous avons entendu des tas d'histoires bizarres. Les gens nous disaient qu'ils étaient sûrs que c'était leur voisin parce qu'il ressemblait au portrait-robot et se promenait avec un couteau dans un fourreau… Parfois, nous avions du mal à garder notre sérieux en entendant ce genre de trucs. Mais je crois qu'il fallait écouter tout le monde, aussi bizarre que leur histoire paraisse. »

Jeudi 31 janvier 1974

« Êtes-vous au courant d'une rumeur qui court à propos d'un lien possible entre le Zodiaque et une troupe lyrique de San Francisco, les Lamplighters ? demandait une femme dans une lettre adressée à Avery ce jeudi matin. J'en ai entendu parler par une fille qui a fait partie de la troupe et qui pensait qu'un des artistes correspondait au signalement du Zodiaque. Malgré nos efforts pour la convaincre de prévenir la police, elle était assez réticente. Puis il n'en a plus été question et je ne sais pas trop ce qu'elle est devenue. Quoi qu'il en soit, la police a-t-elle interrogé les membres de la troupe ? De toute évidence, les opérettes de Gilbert et Sullivan sont bien connues du Zodiaque (probablement quelqu'un qui ressemble à Monsieur Tout-le-monde et qui se trouve aussi être un psychopathe). J'aurais bien écrit directement à la police mais à quoi bon ? Nous autres, contribuables, nous sommes condamnés à rester enfermés dans nos maisons parce que personne ne semble capable d'arrêter les meurtriers, les violeurs et les cambrioleurs qui traînent dans les rues tant qu'ils n'appellent pas eux-mêmes d'une cabine téléphonique pour communiquer leur longitude et leur latitude exactes. »

Jeudi 14 février 1974

En ouvrant le courrier du matin, Carol eut un nouveau choc.

Cher M. le rédacteur en chef : Saviez-vous que les initiales SLA [Symbionese Liberation Army] forment le mot « SLA » qui signifie « tuer » en vieux norrois. [signé] un ami.

L'authenticité de cette carte postale écrite à la main paraissait douteuse, mais elle alerta quand même le FBI, qui l'ajouta dans son inventaire des lettres attribuées au Zodiaque. Près de trois mois passèrent avant le message suivant qui, lui, serait authentifié. Le Zodiaque reprenait de l'assurance et les vieilles passions remontaient à la surface.

Lundi 15 avril 1974

Leigh avait perdu son poste à l'Union Richfield. À nouveau à la dérive, il cessa d'assister aux cours à la Sonoma State University et dut accepter un emploi au Sonoma Auto Parts Store. C'était moins bien payé, mais il connaissait bien les moteurs et il aimait la mécanique. Il avait déjà acquis une certaine expérience à la station-service de Wogan avant d'être renvoyé. D'un autre côté, il travaillait avec un ami, Jim, à qui il pouvait se confier. « J'en ai presque fini à la Sonoma State University », lui avait-il dit, même s'il lui faudrait encore huit ans avant de décrocher son diplôme. Il lui parlait aussi d'autres choses, qui laissaient parfois entrevoir une vie secrète. Peut-être la chance allait-elle sourire à Leigh, dès lors que sa longue carrière estudiantine touchait à sa fin. À quarante et un ans, il s'apprêtait à découvrir le monde. Les choses se calmaient. Selon toute apparence, le Zodiaque était mort et Leigh Allen avait un ami sur qui il pouvait compter.

Mercredi 8 mai 1974

Chaque meurtre sur lequel Bill Armstrong avait à enquêter le marquait aussi douloureusement que si c'était le premier. La finalité de l'acte, dans sa terrible froideur, le prenait toujours de court. « Probablement un .38, dit-il en contemplant les lieux du crime où il avait été appelé. On dirait que la balle s'est arrêtée là, juste derrière le front. » Il indiqua un renflement au-dessus des yeux de la victime, puis se releva en hochant la tête. « Nous ne sommes que des glaneurs d'informations, dit-il. Nous essayons de

reconstituer chaque affaire du mieux que nous pouvons et nous laissons ensuite les tribunaux se prononcer. »

Entre-temps, le Zodiaque avait repris la plume. Comme à propos de *L'Exorciste*, il se posait en défenseur de la moralité publique :

> Messieurs – Je voudrais exprimer ma consternation concernant votre mauvais goût et votre mépris du public, comme en attestent les publicités que vous publiez pour le film *Badlands*{13}, avec comme slogan : « En 1959 la plupart des gens tuaient le temps, Kit et Holly tuaient des gens. » Au vu des récents événements, ce genre de glorification du meurtre ne peut qu'être jugée déplorable (non que l'apologie de la violence ait jamais été justifiable). Pourquoi ne faites-vous pas montre d'un peu de considération pour la sensibilité du public en supprimant cette publicité ? [signé] un citoyen.

Toujours méfiant, le Zodiaque était allé dans le comté d'Alameda pour poster sa dernière lettre. Mais à mesure que les jours passaient, sa fureur augmentait quand il parcourait la une du journal. Il les avait pourtant déjà prévenus qu'il détestait être ignoré et qu'il ne resterait pas sans réaction si on lui manquait de respect.

Lundi 8 juillet 1974

En fulminant, le Zodiaque se demandait pourquoi sa lettre pince-sans-rire à propos de *Badlands* n'avait pas été publiée. Au fil des années, le tueur avide de publicité avait tenté de faire paraître sous divers pseudonymes des courriers qu'il postait d'un peu partout sauf de son véritable lieu de résidence. La police avait bien failli le coincer et il était devenu trop dangereux d'envoyer une lettre signée par le Zodiaque. Comme le *Chronicle* cherchait peut-être à le mettre à l'épreuve, il rédigea une autre lettre, qui s'en prenait à un échotier du *Chronicle* et la signa « Un citoyen ». Il prit sa voiture et roula jusqu'à San Rafael pour la poster dans la première boîte qu'il rencontra, puis il rentra chez lui ruminer son ressentiment.

Mercredi 10 juillet 1974

Le Zodiaque ne pouvait pas savoir que sa lettre précédente n'était parvenue au *Chronicle* que le 4 juin et que la décision de ne pas la publier était *réellement* une façon de le tester. Bien qu'il n'ait pas signé du nom de

« Zodiaque », Carol avait reconnu son écriture. « Il ne cherche pas à nous abuser… quel que soit son petit jeu, dit Toschi en examinant la carte postale. Pour moi, ça ne fait pas de doute… Il essaie de faire publier des lettres par le *Chronicle* sans être repéré. » Un autre courrier était encore arrivé deux jours plus tôt. Le Zodiaque y parlait cette fois d'un échotier du *Chronicle,* le comte Marco. Cet ancien coiffeur était « l'homme que les femmes aiment détester » ou, pour reprendre la formule du *Time,* « la voix de l'égout ».

Rédacteur en chef – renvoyez Marco dans le bouge d'où il est venu – il a de sérieux problèmes psychologiques – toujours ce besoin de se sentir supérieur. Je vous conseille de l'envoyer chez un psy. En attendant, supprimez sa chronique. Puisque le comte peut écrire anonymement, je le peux aussi. Le Fantôme rouge (rouge de rage).

Pourquoi le Zodiaque s'en prenait-il au comte, un chroniqueur radio anti-féministe dont le véritable nom était Marco Spinelli ? Quelqu'un d'autre, portant le nom de Spinelli, avait-il joué un rôle dans son passé et cette menace était-elle une façon de régler des comptes avec lui, dans l'esprit tordu du Zodiaque ? Le Comte était un personnage presque aussi haut en couleur que Mel Belli.

Les cartes de visite du comte Marco arboraient des armoiries royales. Il vivait dans une suite de quatorze pièces, à l'hôtel Stanford Court, et portait une montre ornée de soixante diamants. Il possédait trois Rolls-Royce, chacune avec chauffeur et valet de pied. Une de ses Rolls était peinte de vingt couches d'argent pour qu'elle soit assortie à la chevelure de Marco. Il réservait la deuxième au transport de ses bagages. La troisième était celle de son teckel, que l'on promenait paré d'un anneau serti d'émeraudes et de diamants autour de la queue, d'un couvre-chef en crochet, de lunettes noires et d'une étole de vison blanc. Ses poils avaient été teints de la même couleur que la Rolls.

Plus de trois ans auparavant, le comte avait reçu une autre lettre anonyme. « Chère Étoile du matin, disait la missive datée du 11 janvier 1971. N'êtes-vous pas inquiet, n'avez-vous pas peur, l'heure du thé ne vient qu'une fois par an… Pour vous remonter le moral, voici trois sachets de thé… Je joins aussi quelques biscuits, testés et approuvés par douze coups de poing – Fidèle savant. Passez une bonne journée ! » Le comte Marco était entré au *Chronicle* en 1959, en même temps qu'Avery, mais il avait

fini par en avoir assez de ces lettres d’amour non signées. Il partageait son temps, bien protégé, entre Hawaii et Palm Springs.

Vendredi 27 septembre 1974

Allen, qui portait toujours sa montre Zodiac et son anneau, pesait à présent cent dix kilos. Il était occupé à bricoler dans sa caravane ce matin-là, quand son univers s’effondra. Le bruit des pas sur le gravier l’avait déjà alerté et il ne sursauta pas quand des coups répétés furent frappés à sa porte. « Ouvrez !

— Qui est là ?

— Bureau du shérif du comté de Sonoma ! »

La visite de l’adjoint Haas n’était pas totalement inattendue. Tout avait commencé le 23 septembre, quand une plainte avait été déposée contre Allen. Jeudi, les services du shérif avaient introduit une demande d’inculpation auprès du tribunal municipal. « Vous êtes en état d’arrestation, pour infraction au code pénal, article 228, 288a – abus sur mineur et incitation à la débauche de mineur de moins de quatorze ans », dit Haas. Entre le 11 et le 25 juillet, Allen avait attiré deux jeunes garçons dans sa caravane. Par la suite, il leur avait glissé dans la main un quart de dollar à chacun.

« Je sais que vous n’aimez pas ça, mais je suis juste un salaud », répondit Allen.

Le policier devait remarquer plus tard : « C’est l’une des déclarations les plus curieuses que j’aie jamais entendues dans ces circonstances. »

En cellule, Leigh demanda une feuille de papier et un crayon pour mettre de l’ordre dans ses pensées. Il voulait décider s’il devait ou non plaider coupable. Il traça une ligne verticale au milieu de la feuille. Dans une colonne, il écrivit « coupable », et dans l’autre « avocat commis d’office » ; il entreprit ensuite de dresser la liste des arguments dans un sens ou dans l’autre. Il se mit à sangloter.

Le lendemain, Allen fut libéré sous caution, moyennant la remise de 5 000 dollars pour chaque chef d’accusation. Toutefois, de retour à Vallejo, il déclara à des amis qu’il avait été arrêté parce qu’il était le Zodiaque.

« En 1974, Leigh Allen a abusé d’un garçon de neuf ans de l’école primaire de Fremont dans sa caravane, m’a raconté un sergent de la police

de Santa Rosa. Un autre gamin, âgé de huit ans, était présent. Leigh les avait attirés sous prétexte de leur montrer des écureuils et s'est livré sur les deux enfants à des outrages aux mœurs, y compris des rapports oraux. Le dossier dit qu'il travaillait à temps partiel au dépôt de bois de construction de Yaeger and Kirk. »

Voici ce que m'en a dit la fille d'une femme qu'Allen avait fréquentée pendant plusieurs années : « D'après ce que j'ai compris, il a été arrêté et incarcéré à Atascadero pour attentat à la pudeur sur le fils d'une de ses amies. Le garçon devait avoir entre huit et treize ans. Il a prétendu à ma mère que cette femme était simplement jalouse de sa relation avec son fils. Je crois qu'il sortait avec cette femme. Il disait qu'elle l'avait accusé à cause de ça… par jalousie. » Cette version était fausse. Leurs relations avaient toujours été platoniques, comme toutes celles que Leigh avait avec des femmes.

« Les sadiques sexuels comme le Zodiaque éprouvent des difficultés, voire une incapacité à avoir une vie sexuelle adulte normale, m'a expliqué le Dr Lunde. Alors quelles sont les autres possibilités ? L'une est d'avoir des rapports sexuels avec des cadavres ou de chercher la jouissance dans l'acte de tuer, l'autre est d'abuser des enfants. » Le CI&I, mis au courant de l'arrestation, demanda le dossier d'Allen à l'école de Valley Springs et se mit en quête d'antécédents dans ses relations avec les enfants. La police prit aussi contact avec toutes les écoles où il avait enseigné. Tandis que la justice s'efforçait de compléter le dossier d'accusation, Allen restait en liberté sous caution. Il se mit à harceler un shérif adjoint qui devait témoigner contre lui. Le soir, il rôdait autour de son domicile. Finalement, le policier sortit de chez lui et le chassa. Juste avant le procès, quelqu'un envoya une lettre anonyme dactylographiée à un juge de la région, qui la fit suivre à la police de Calistoga.

Je vous ai manqué ? J'étais occupé à d'autres tâches ignobles pour lesquelles je suis poursuivi… Ah oui ! Justice sera faite. Laissez-moi rire. Herb Caen [du *San Francisco Chronicle*] a dit que Toschi était le seul à chercher le Zodiaque. Le Zodiaque m'a donné une voiture pour recueillir les indices. Il savait que ma *Plymouth* avait été sabotée.

Une Plymouth en panne avait été remarquée par un adolescent à Blue Rock Springs la nuit du Quatre Juillet où le meurtre avait été commis.

Jeudi 23 janvier 1975

La police revint arrêter Allen chez lui, à Vallejo. Sa mère fit entrer les shérifs adjoints et ils descendirent au sous-sol où ils trouvèrent Leigh en train de vociférer. Des écureuils apprivoisés étaient perchés sur lui. « Il avait les épaules dégoulinantes de merde d'écureuil, a raconté l'un des policiers. Il est resté en détention à partir de cette date. Quand il était en cellule au bloc 2B2 de la prison du comté de Sonoma, trois Mexicains ont essayé de se le "farcir". Il les a laissés faire. Plus tard, au tribunal, l'autre petit garçon est venu témoigner contre Allen. »

Jeudi 13 mars 1975

Le sergent Mulanax n'avait pas renoncé à enquêter sur Allen.
Dans une lettre adressée au FBI, il écrivait :

Résumé : le sujet correspond au signalement général du Zodiaque. Il est né à Honolulu, Hawaii. Il a fait ses études dans une école de Riverside, en Californie. Il travaille à Oakland, Calif. Il a été jugé pour abus sexuel sur mineur. Type d'examen : analyse des empreintes digitales et palmaires. Évaluation des échantillons d'écriture transmis. Matériel communiqué :

1. Deux feuilles de papier jaune (textes partiels de message du Zodiaque). 2. Un journal à couverture rouge tenu par le sujet sur une période d'un an. 3. Des empreintes des paumes gauche et droite du sujet. 4. Une feuille blanche avec un texte du Zodiaque recopié au stylo par le sujet. 5. Une copie du registre d'incarcération à la prison du comté de Solano.

La sentence fut prononcée plus tard, dans la journée : Allen serait interné dans l'hôpital pour aliénés mentaux d'Atascadero.

« Leigh avait toujours eu plein de petits animaux de compagnie : des écureuils et même une mouffette, à un moment, m'a confié un de ses amis. Quand il a été envoyé à Atascadero, il les a donnés au refuge d'Elnoka, sur la Highway 12. Je me souviens que je détestais les voir tout le temps dans des cages, et maintenant, c'était Allen qu'on allait mettre en cage. »

Un policier attentif, le sergent John Burke, remarqua qu'il portait une montre Zodiac et le nota dans son dossier.

Vendredi 14 mars 1975

Leigh commença à purger sa peine à Atascadero. En 1969, il avait montré à sa belle-sœur plusieurs pages manuscrites contenant des cryptogrammes et du vocabulaire juridique. « Ça vient d'une personne qui était internée à Atascadero pour avoir commis des abus sur mineur, avait-il dit. C'est l'œuvre d'un malade. » Déclaration prémonitoire, car Leigh se trouvait désormais précisément dans cette situation. Pendant ce temps, il n'y eut plus ni agressions, ni lettres envoyées par le Zodiaque, ni déclaration de témoins qui pensaient l'avoir aperçu. Cette inactivité du Zodiaque était pour le moins révélatrice. L'enquête se poursuivait, lentement, mais minutieusement. La vieille horloge du département des Homicides parut ralentir pour mesurer les trois années à venir.

Jim, l'ami d'Allen, n'était pas tranquille. « Leigh m'a appelé au travail, un soir, m'a-t-il rapporté plus tard. J'étais désolé pour lui, alors je l'ai écouté. C'est comme ça qu'il a pensé que j'étais son pote. Il a dit : "Je dois aller en prison. Il faut qu'on se voie. J'ai à te parler. J'ai un travail qui n'est pas terminé. Je dois déballer une bonne fois tout ce que j'ai sur le cœur. Attends-moi à la sortie du boulot. Arrange-toi pour être seul." En moi-même, je pensais : "Bon Dieu, c'est louche. Avec toutes ces histoires qui circulent, je ne suis pas sûr d'avoir vraiment envie de le voir sans témoin." Mais je lui ai dit que je l'attendrais. Après le travail, on a bu quelques bières, et il s'est mis à me parler pendant deux heures. Il y avait un autre gars qui travaillait avec moi, Paul Blakesly. Je lui avais dit : "Tu sais, le vieux Leigh veut me parler seul à seul, et je ne lui fais pas vraiment confiance. Je ne sais pas ce qu'il garde dans sa manche, alors si tu veux bien attendre un peu en buvant une bière avec moi." On avait laissé traîner dans le magasin des trucs qui pouvaient servir de gourdin, au cas où… Le vieux Leigh s'est pointé et, bien sûr, il avait l'air ravagé. Ses yeux étaient tout rouges, et il ne s'était pas rasé depuis plusieurs jours. Il n'arrêtait pas de chialer. Il voulait vider son sac. Il a dit qu'on enquêtait sur lui à propos de l'affaire du Zodiaque quand il avait été arrêté.

« Il a raconté toute l'histoire. Il prétendait qu'on le soupçonnait d'être le Zodiaque à cause d'un tas de filles qui avaient disparu du côté de Russian River, et c'était toujours arrivé quand il était en congé ou en dehors de ses heures de travail. La police était venue et avait vérifié discrètement ses feuilles de présence. Beaucoup de coïncidences l'accusaient, disait-il, mais rien de concret. Ça paraissait si incompréhensible que j'ai eu peur de répéter toutes ces histoires… Seigneur ! On aurait pu le pendre à cause de

ça et je ne voulais pas raconter des bobards. Ça a continué comme ça jusqu'à neuf heures du soir environ. Il ne s'est rien passé et nous nous sommes séparés. »

11

Atascadero

Mardi 14 octobre 1975

Allen avait déjà été à Atascadero précédemment, mais c'était en qualité de thérapeute. Il y retournait comme interné. Si les policiers avaient su à quel point cette institution lui répugnait, combien il était terrifié à l'idée d'y être enfermé, ils auraient pu en profiter pour lui soutirer des informations sur le Zodiaque. Mais Allen se débrouillait. Il travaillait à l'imprimerie, et bientôt il acquit la maîtrise de nouvelles techniques. C'est ainsi qu'il imagina un plan pour se débarrasser des soupçons qui pesaient sur lui.

Le *Vallejo Times-Herald* rapportait :

> Le Zodiaque reste un suspect possible pour une série de meurtres commis dans le comté de Sonoma… Dans une lettre incohérente, le Zodiaque menaçait de torturer ses victimes et, parmi celles du comté de Sonoma, certaines ont été tuées lentement, par strangulation ou par l'administration de strychnine… Les corps des sept jeunes femmes assassinées [entre 1972 et 1974] dans le comté de Sonoma ont tous été abandonnés dans des zones rurales. Un habitant du comté a récemment été soupçonné d'être le Zodiaque, mais il a été mis hors de cause, selon le capitaine Jim Cauffield, du bureau du shérif de Sonoma. Il a cependant été interné à l'hôpital psychiatrique d'Atascadero pour avoir abusé de jeunes garçons.

« C'est quand Leigh était à Atascadero que ma mère a pris conscience qu'il pouvait être le Zodiaque, m'a confié ma source de Vallejo. Il lui avait écrit qu'on le soupçonnait pour ces crimes.

À un moment donné, je pense que ma mère l'a appelé là-bas et lui a parlé. Elle lui a carrément demandé s'il était le meurtrier. Il a pris la chose en plaisantant, mais il a toujours nié. Elle a vérifié qu'il était considéré comme suspect auprès du DA de Santa Rosa, John Hawkes. »

Leigh, qui signait sa lettre « Tiroir A », écrivit à Jim à Sonoma. « Si le Zodiaque envoie un seul courrier pendant que je suis enfermé ici, ça me mettra hors de cause dans cette affaire », assurait-il, plein d'espoir. Cette remarque était déconcertante. Tout le monde savait que Leigh avait été interné pour abus sur mineur et non parce qu'on l'accusait d'être le Zodiaque. Il écrivit la même chose à des femmes qu'il connaissait. Dans sa longue partie d'échecs en extérieur avec les autorités, Allen semblait toujours avoir un coup d'avance. Par ailleurs, il conservait les médicaments qu'on lui donnait chaque jour et s'arrangea pour travailler à la pharmacie. Comme le Zodiaque, Leigh connaissait les explosifs. Avec un compagnon de cellule, il se lança dans la fabrication d'une bombe pour s'évader.

Lundi 3 novembre 1975

Afin de passer divers tests psychiatriques durant son internement, Allen potassait les réponses les plus appropriées. Il se soumettait à tous ses tests de la même façon : « Il ne souriait jamais et ne manifestait aucune émotion. Il parlait d'une voix monotone. » Il paraissait abruti par les médicaments. Lors des évaluations TAT (test d'aperception thématique), Allen devait imaginer des histoires à partir de simples dessins représentant des personnes dans des situations ambiguës (« Expliquez ce qui se passe sur cette image »). Ses réponses révélaient indirectement des aspects de son subconscient et de sa personnalité : « Il a une vie fantasmée violente… c'est un individu hyperthymique (avec un degré d'affectivité très élevé) incapable d'établir des contacts sociaux normaux. »

Finalement, la police a accepté qu'il passe au détecteur de mensonge. « Le polygraphe n'est qu'un détecteur de stress et d'anxiété », m'a expliqué Toschi. Très prisés par les enquêteurs, les détecteurs de mensonge sont pourtant des outils faillibles, dont le taux d'erreur avoisine les quinze pour cent. Les polygraphes mesurent les variations du rythme cardiaque, de la tension et de la respiration, mais ils peuvent se laisser abuser par quelqu'un qui ment avec beaucoup d'aplomb**{14}**. Le terme même de « détecteur de mensonge » est trompeur. Dans son livre *Court of Last Resort*, Erle Stanley Gardner écrivait : « La détection du mensonge est impossible. Ce qui est possible, c'est la détection du stress (et dans quelques cas plus rares, de la dissimulation du stress). Un polygraphe ou test d'évaluation du stress

psychologique ne devrait jamais être employé comme seul élément d'appréciation de l'innocence d'une personne. Comme tous les faits scientifiques, ces tests doivent être évalués. Le test du détecteur de mensonge n'est pas une preuve recevable pour un tribunal à moins que cela n'ait été expressément stipulé, parce qu'il est peu sûr et sujet à interprétation de la part de l'opérateur. Dernièrement, en 1998, la Cour Suprême a encore décrété que le détecteur de mensonge n'était pas fiable. Bien qu'il n'en soit pas l'inventeur, c'est Leonarde Keeler qui a le plus contribué à perfectionner le système. Le détecteur de mensonge qu'on utilise aujourd'hui est en grande partie tel qu'il l'a mis au point. Pour résumer, le polygraphe enregistre les changements dans les réactions physiologiques de l'organisme à des questions. »

Les détails du test ont été réglés et Leigh a signifié son accord. D'après ce que m'a raconté l'inspecteur Bawart, « le Département de la Justice a envoyé Sam Lister, un gars qui travaillait dans le service de Fred Shirisago. Il est venu à Atascadero et on a fait passer Allen au polygraphe. » Allen a été introduit dans une pièce insonorisée et climatisée. Lister lui a dit de s'asseoir et l'a connecté à trois appareils, une procédure minutieuse qui, à elle seule, est généralement source de stress pour le sujet. Premièrement une unité de mesure du pouls et de la pression artérielle – un sphygmographe – servait à enregistrer son rythme cardiaque. Ensuite, un tuyau flexible, un pneumographe, fut fixé autour de la poitrine de Leigh pour mesurer les variations de sa respiration. Et enfin, une unité électro-dermique, consistant d'ordinaire en tubes de métal que le sujet devait serrer à pleine main ou d'une électrode qui lui enserrait le bout du doigt, captait les changements galvaniques à la surface de la peau. Tandis que les réactions du détenu à chaque question étaient enregistrées sur une bobine de papier gradué, il était observé à travers un miroir sans tain.

S'il mentait, son cœur battrait plus vite, sa respiration deviendrait haletante et sa peau serait plus moite. Les lignes tracées sur le graphique enregistraient ces réactions. Leigh avait déjà été mis à l'aise par un entretien préalable, sur un ton cordial. Il répondit d'une voix monotone, sans expression, et prétendit par la suite que le test avait duré dix heures. « Le test du polygraphe prend peut-être une heure, m'a précisé Toschi. Allen a menti sur ce point. » Il comporte habituellement dix à douze questions, qui doivent être brèves et faciles à comprendre. On commença par demander à Leigh son nom et son prénom. Après chaque question, l'opérateur respectait

une pause de quinze à vingt secondes. Puis il demanda si Allen savait qui avait tué Darlene Ferrin, la victime de Blue Rock Springs.

« Non, répondit-il.

— Vous vivez en Californie ? demanda Lister.

— Oui.

— Avez-vous tué Paul Stine, le 11 octobre 1969 ?

— Non.

— Avez-vous habité Vallejo ?

— Oui.

— Avez-vous quelque chose à voir avec cet homicide ?

— Non.

— Êtes-vous âgé de quarante-deux ans ?

— Oui.

— Dissimulez-vous ou taisez-vous délibérément quoi que ce soit à propos du meurtre commis au coin de Washington Street et Cherry Street ?

— Non.

— Sommes-nous vendredi aujourd'hui ?

— Oui.

— Avez-vous délibérément menti au cours de cet entretien ?

— Non.

— Refaisons encore une fois le test complètement », dit Lister. C'était une pratique habituelle de discuter des résultats et de chercher à bien cerner les raisons des réponses fournies. « Les réactions peuvent être excessives ou au contraire réprimées, les gens ont des complexes de culpabilité, ils ont peur, ils sont en colère, explique l'expert Chris Gugas. L'examinateur doit prendre en compte des variables telles que intelligence, la stabilité affective, la réaction à un choc éventuel. La procédure n'est jamais fixée une fois pour toutes. » Ainsi, l'expert peut choisir de recommencer avec une nouvelle série de questions ou de répéter les mêmes questions pour comparer les réponses. Lister indiqua dans son rapport qu'Allen avait passé deux fois le test. « Il n'est pas le tueur du Zodiaque », conclut-il. Plus tard, Allen appela sa famille et ses amis pour leur dire qu'il avait passé le test et qu'il n'était pas le Zodiaque.

« Ils ont soumis Allen au test à Atascadero et il en est sorti blanchi, se lamentait Bawart. Ça nous a tracassés. On a montré ses diagrammes à deux autres experts qui ont dit : "Il était sous l'emprise de médicaments à ce moment-là." Notre spécialiste du polygraphe, Johnson, a examiné les

graphiques et a conclu : “D’après moi, Allen avait dû prendre une drogue quelconque avant de passer le test.” Il estimait aussi que le test n’était pas concluant et ne mettait pas Allen hors de cause. Nous avons demandé un mandat de perquisition pour Atascadero et j’ai eu des tas de problèmes avec ça, mais quoi qu’il en soit, il prenait de la Thorazine. Atascadero est un hôpital psychiatrique et beaucoup d’internés sont placés sous divers types de tranquillisants. Les autres gars qui ont regardé les diagrammes ont dit : “Hé là, Lister ne lui a posé aucune question de contrôle pour vérifier s’il n’était pas sous l’emprise d’un médicament. Quand on voit ça, on se dit que le type est dans le gaz. On aurait pu lui demander s’il avait un père et une mère, il aurait encore répondu non.” »

Les drogues ou la douleur sont deux moyens qu’un sujet peut employer pour neutraliser le test du polygraphe, mais ses réactions seront sensiblement plus intenses et constantes. Allen avait, paraît-il, stocké les doses de Valium qu’on lui donnait chaque jour et chapardé de la Thorazine, un médicament prescrit en cas de paranoïa extrême, à la pharmacie où il avait brièvement travaillé. « La Thorazine était destinée aux patients vraiment psychotiques, m’a expliqué Bawart. Ce n’était pas le genre de médicament qu’on distribuait, mais il avait accès à la pharmacie. En revanche, on lui donnait du Valium. Tout ce qu’il avait à faire, c’était le garder de côté. Ce ne sont que des suppositions. Et dans un endroit comme celui-là, il est facile de trouver quelqu’un qui vous préviendra quand vous allez passer au polygraphe. D’ailleurs, il avait un copain dans la place : il fabriquait une bombe pour s’évader d’Atascadero et on l’a pris. Cette machine infernale aurait presque pu tuer quelqu’un. »

Dans *Crime and the Sexual Psychopath*, le Dr J. Paul De River écrivait que « le mépris du droit civil et moral ainsi que la ruse et la dissimulation font aussi partie des caractéristiques du psychopathe “non sexuel”. Comme son homologue mû par des pulsions sexuelles, il n’est “fou” que sporadiquement et, le reste du temps, il peut fort bien chasser de sa conscience les détails de ses actes. »

Bawart ajoutait : « Allen avait un document qu’il avait forgé de toutes pièces, signé par un dénommé [Jim] Silver, un enquêteur. Silver avait échangé des courriers avec lui [pour demander un examen au polygraphe]. Allen avait reproduit sa signature. Il travaillait dans un atelier d’imprimerie, là, à Atascadero. Il avait réalisé une fausse lettre à l’en-tête du Département de la Justice et, par un procédé mécanique quelconque, il avait apposé la

signature de ce Silver sur le document. C'était une lettre adressée à tous les services de police. Si je m'en souviens bien, il était écrit : "À toute personne concernée. Cet homme n'est pas suspect dans l'affaire du Zodiaque. Il a été mis hors de cause après avoir été soumis au test du polygraphe. Il ne doit plus être considéré comme suspect pour les meurtres du Zodiaque." Des conneries de ce genre, un truc qu'il pouvait montrer aux gens. Bien sûr, Silver n'avait jamais rien écrit de tel. » S'il avait bel et bien passé le test du détecteur de mensonge, Allen mentait pourtant à propos de la lettre qui était censée le blanchir.

Lundi 1er décembre 1975

Allen écrivit au juge de la Cour supérieure de Santa Rosa pour l'informer des résultats du test, en joignant « une copie d'une lettre reçue du Département de la Justice » qui le mettait hors de cause.

« Après cinq années de soupçons, d'interrogatoires, de perquisitions et d'autres formes de harcèlement, j'ai finalement été soumis à dix heures d'examen au polygraphe, lors d'un test effectué par le Département de la Justice, ici à l'hôpital. J'ai renoncé à mon droit d'opposition et j'ai pleinement coopéré afin de régler définitivement la question, et j'ai depuis été rayé de la liste des suspects pour les crimes spécifiés dans la lettre jointe.

« Comme […] je doute que le Département de la Justice se donne la peine de diffuser ses conclusions aux autres services concernés, et comme je compte bien retourner vivre dans la région de Santa Rosa, je prends la liberté de vous communiquer ces informations, dans l'espoir qu'elles aboutiront dans le bon dossier. J'espère pouvoir être tranquille à l'avenir, et ne plus me faire de souci à l'annonce d'un autre meurtre non résolu.

« C'est un lourd fardeau que j'ai eu à porter au cours des cinq dernières années. À présent que j'ai été mis hors de cause, j'espère de tout cœur pouvoir oublier cette triste affaire… Merci pour votre temps et votre attention. Je vous souhaite de bonnes vacances. Sincèrement, Arthur Leigh Allen. Dossier 74-0109-68. »

Allen prétendait faire l'objet de soupçons depuis cinq ans, mais il n'avait vraiment été suspecté qu'à partir de 1971. Sans doute, dans son esprit, faisait-il remonter le début de ses ennuis aux premières questions que

lui avait posées le sergent Lynch à Cave School. Quant aux dix heures durant lesquelles il assurait avoir été soumis au polygraphe… « C'est un mensonge », disait Toschi.

Jusqu'à la fin de l'année 1975, la mère de Leigh lui écrivit régulièrement en prison. C'était l'une des rares à continuer à correspondre avec lui. Mais Leigh lui reprochait la froideur de ses lettres et ne la détestait que davantage, ainsi qu'il le révéla aux thérapeutes qui le suivaient. Sa haine pour Atascadero était encore plus forte : son internement lui inspirait un sentiment d'effroi bien plus puissant que la peur de la police. La nuit, il entendait d'étranges cris qui se répercutaient dans les sinistres couloirs.

Pendant qu'Allen ruminait sa rancœur derrière les verrous, le bureau du shérif de Vallejo poursuivait inlassablement son enquête sur le Zodiaque. Le fils du sergent Les Lundblad, Les Jr., se rappelait que son père lui avait désigné un certain individu comme étant le Zodiaque : « La seule fois que j'ai joué au golf, nous avons disputé une partie à quatre. J'ai montré à mon père un Polaroid sur lequel nous étions présents tous les quatre et il a mis le doigt sur l'homme "aux yeux de fouine". » Le sergent Lundblad pensait qu'il s'agissait du tueur et qu'il avait des protections haut placées. Plus tard, un ancien patrouilleur de la police routière a confié à Les Jr. que le sergent Lundblad avait reçu pour consigne de laisser ce suspect tranquille. Le fils du policier ne pensait pas que son père ait obéi, mais il ne pouvait expliquer pourquoi on n'en savait pas plus sur l'homme « aux yeux de fouine ». Quoi qu'il en soit, l'intérêt du sergent Lundblad pour ce premier suspect était antérieur à l'interrogatoire de Leigh Allen en 1971 et au déplacement qu'il avait fait à Atascadero pour voir celui qui était alors devenu le principal suspect.

Le sergent Ralph Wilson m'a raconté qu'en rentrant d'Atascadero, Lundblad avait déclaré : « C'est lui ! » Il paraissait convaincu. Trois ans plus tard, je me trouvais à Fairfield, dans le bureau du shérif, juste au-dessus de la prison, à la brigade criminelle. Le capitaine Vince Murphy m'avait autorisé à consulter certains dossiers de l'enquête. La standardiste, une femme dynamique au visage mince, se souvenait avec admiration du sergent Lundblad, décédé depuis. « J'étais là quand il est revenu d'Atascadero, m'a-t-elle dit. Il était furieux. "C'est lui ! C'est le Zodiaque. C'est ce fils de pute et nous ne pouvons rien faire contre lui !" Il en est resté persuadé jusqu'à sa mort. » L'opératrice était troublée à l'idée que le

Zodiaque lui avait un jour parlé quand il avait appelé le bureau du shérif. Il lui avait donné son nom, mais elle ne s'en souvenait plus.

Ken Narlow, qui a travaillé avec Lundblad, pensait aussi que sa conviction était faite. « J'ai toujours eu le sentiment qu'il savait qui était le Zodiaque. Cette histoire [la conversation qu'Allen avait eue avec Cheney, dans laquelle il évoquait l'idée de chasser des humains comme du gibier] est tellement bizarre qu'on ne sait pas trop s'il faut y croire ou pas. Parfois les gens font des choses comme ça pour une raison ou une autre. Mais s'il a vraiment dit ça, c'est forcément qu'il est le Zodiaque. »

De même, Toschi, Armstrong et Mulanax avaient probablement vu juste, mais tous leurs efforts se heurtaient à trois obstacles incontournables : l'analyse graphologique, l'empreinte partielle sur le taxi et à présent le détecteur de mensonge. Le *Sacramento Bee* et le *Santa Rosa Press Democrat* offraient 20 000 dollars de récompense pour la capture du Zodiaque, en plus de la récompense déjà promise par la compagnie des Taxis Jaunes. Les tuyaux et autres dénonciations qui parvenaient aux services de police de Vallejo étaient innombrables. C'est l'inspecteur Bawart qui était chargé d'explorer les nouvelles pistes.

12

Sorcières

Lundi 5 janvier 1976

Le sergent « Butch » Carlstedt, du bureau du shérif du comté de Sonoma, cligna des yeux et regarda à nouveau. Il percevait des liens entre douze meurtres récemment commis, un peu dans le style de Jack l'Éventreur, et l'insaisissable Zodiaque. Se pourrait-il que le Zodiaque choisisse l'emplacement de ses crimes pour former un large « Z » dans la région de la Baie ? Peut-être même traçait-il un « Z » encore plus grand, englobant tout l'Ouest des États-Unis ? Le shérif du comté de Sonoma, Don Striepeke, était de cet avis et remarquait que des jeunes filles avaient été sauvagement tuées à Rodeo, Vancouver, dans l'État de Washington, Seattle, Salt Lake City, Santa Fe et Aspen Vail. Il imaginait que ce psychopathe pouvait pratiquer la sorcellerie, se procurer des esclaves pour sa vie dans l'au-delà, comme s'en était vanté le Zodiaque. Mais en définitive, il s'avéra que le tueur était Ted Bundy, pas le Zodiaque.

Striepeke ne renonça pourtant pas pour autant à son idée. Depuis le début, le côté occulte du Zodiaque le fascinait. Le shérif avait examiné des diagrammes : une série de bâtons disposés d'une certaine façon qu'on avait découverts sur les lieux d'un crime, près de Franz Valley Road. Était-ce un symbole de sorcellerie ? Les bâtons formaient un carré et un rectangle juxtaposés pour désigner une figure humaine. Dans le rectangle, il y avait deux pierres, et deux autres en dehors. Quatre bâtons partaient des coins vers l'extérieur. Striepeke pensait que le dessin pouvait représenter le sceau de Vassago en magie noire. Vassago est un puissant prince des enfers qui déclare les choses passées, présentes et à venir et découvre ce qui a été caché. Un jeune homme des environs assurait qu'il avait lui-même fait ce dessin pour montrer à sa petite amie la forme de sa nouvelle caravane, mais

il pouvait cependant s'agir d'un signe magique. Le Zodiaque employait aussi des symboles ésotériques dans ses codes, comme ceux dont se servent les astrologues.

Mais le tueur, presque invisible, n'avait pas vraiment besoin de recourir à la sorcellerie. Le meurtrier de Santa Rosa était assez fort pour franchir un fossé en portant des corps et les balancer à des distances considérables au bas d'un talus. Les sorcières envoyaient à leurs ennemis des lambeaux de tissus ensanglantés. Le Zodiaque aussi.

Le chef de la police Wes Pomeroy s'intéressait aussi à l'aspect occulte de l'affaire. Il avait écrit au Département de la Justice, le 14 février : « Voici cinq photographies de divers signes découverts dans une zone rurale [à Vallejo]. Pouvez-vous déterminer si les photographies en question représentent des signes de sorcellerie ? Si tel est le cas, veuillez préciser la signification de chaque signe. »

Si j'en crois David Rice : « Il est très douteux que la sorcellerie ait pu jouer un rôle dans l'affaire du Zodiaque, car le *Wiccan Rede*{15} interdit de faire du mal à quiconque, y compris aux animaux. »

Je suis retourné à Vallejo questionner à nouveau le sergent Lynch sur le Zodiaque, dans l'espoir qu'il se souviendrait de quelque élément nouveau. Je me rappelais que Lynch avait lancé un appel public exhortant le Zodiaque à se rendre après qu'il eut poignardé les deux victimes du lac Berryessa. « Nous veillerons à ce qu'il reçoive une aide et à ce que ses droits soient respectés, avait promis Lynch. [Le Zodiaque] est manifestement un individu intelligent. Il sait qu'il finira par être pris. Alors il vaudrait mieux qu'il se rende avant que cette tragédie ne s'achève dans un bain de sang. »

Je me suis assis dans la salle à manger obscure et je l'ai laissé parler. « Je crois qu'on était cinq dans le service à enquêter sur cette affaire, m'a-t-il dit à mi-voix. Ce qui s'est produit, en réalité, c'est qu'on passait tant de temps à aller interroger des gens un peu partout qu'ils ont fini par être mécontents de la façon dont l'enquête était menée… Quand on a commencé, il y avait ce type, George – il allait régulièrement au restaurant [où Darlene Ferrin était serveuse]. Il essayait de sortir avec elle, mais pour je ne sais quelle raison, Dee [le surnom de Darlene] ne voulait rien avoir à faire avec lui. Il la suivait partout et l'importunait sans cesse. Dee avait peur

de lui. Au départ, toute l'enquête semblait tourner autour de ce gars. » Depuis la fusillade du Quatre Juillet, George n'avait plus remis les pieds dans son bar favori, Jack's Hangout. Lynch et son équipier sont ensuite allés voir au Kat Pad de Sacramento Street, puis au Pastime, un autre bar, à Benicia. « Ed Rust et moi, on a appris qu'il avait quitté le Pastime pour se rendre à Yountville. J'ai pu avoir son signalement par sa propriétaire, Mme Violet Peeler. Il mesurait un mètre soixante-dix, avait le teint hâlé et était plutôt râblé, un peu rondouillard, avec des cheveux noirs et lisses. Malheureusement, il avait un alibi en béton. » Un rapport de la police de Fairfield, dans le comté de Solano, daté du 3 décembre 1964, précisait que George ne pesait alors que cinquante-huit kilos.

« À Vallejo, nous avons mis tout le monde hors de cause, a conclu Lynch. Une fois, j'ai reçu un appel de quelqu'un qui prétendait que le Zodiaque vivait à Arkansas Street. Je suis allé là-bas et j'ai trouvé un homme dont le seul rapport avec le Zodiaque était qu'il avait peint des étoiles sur son plafond, notamment la Petite Ourse. Tout le monde était suspect, et personne n'était à l'abri. » Même dans la pénombre, je pouvais voir à quel point Lynch avait été marqué par cette affaire.

Samedi 24 juillet 1976

« J'ai revu mourir Herman sous mes yeux dans mon sommeil pendant huit semaines », déclara l'inspecteur Armstrong à la presse, en évoquant le souvenir du policier Herman George, abattu dans la rue en novembre 1969. « Il est mort lentement dans de terribles souffrances… Quand je sors du bureau le soir, je m'efforce d'oublier complètement mon travail. Je n'en parle jamais à la maison… mais je n'y arrive pas vraiment. Il faut que je trouve autre chose pour me changer les idées. » Armstrong était devenu un homme qui ne restait jamais assis, un homme constamment en mouvement. Il a fini par craquer. Le lendemain, il quitta les affaires criminelles pour être affecté aux affaires économiques et financières. Toschi restait le seul enquêteur de la police de San Francisco sur l'affaire du Zodiaque.

« Un an avant qu'il ne quitte la brigade criminelle, Bill ne voulait plus de ce boulot, m'a dit Toschi. À présent que je suis seul à m'occuper du dossier, il ne se passe pas un jour sans que je pense au Zodiaque. L'affaire a

pris un tour plus personnel. Chaque jour, je me demande ce qu'il est devenu. »

Six chauffeurs de taxi avaient été tués depuis le meurtre de Stine en 1969 et six suspects avaient été arrêtés et jugés. Cinq d'entre eux avaient été condamnés pour meurtre au premier degré et un pour meurtre au deuxième degré. Dix jours à peine après que Stine eut été abattu sans mobile apparent, Toschi et Armstrong avaient été appelés pour un autre meurtre de chauffeur de taxi, quelques rues plus loin… « Une balle dans la tête… portefeuille volé, les phares laissés allumés… le moteur qui tournait encore. » Toschi et Armstrong ne tardèrent pas à cueillir un jeune serveur du quartier du Tenderloin au lit avec sa petite amie. Elle lui réclamait de l'argent, alors il avait hélé un taxi, avait braqué le chauffeur et l'avait abattu dans la bagarre. « Je lui ai pris vingt-sept dollars, avoua le jeune meurtrier, puis j'ai jeté mon revolver de calibre 22 dans une bouche d'égout. Je savais que je serais pris. J'ai laissé mes empreintes partout sur le taxi. J'ai déjà un casier, donc je me doutais bien que ce n'était qu'une question de temps. Bien sûr que je regrette… surtout pour sa femme et sa petite fille. Quelle que soit la peine, je l'aurai méritée. On ne tue pas quelqu'un comme ça, sans être puni pour ce qu'on a fait. J'aurais bien voulu ne jamais revoir l'intérieur d'une prison. » Seul le meurtrier de Stine courait toujours. Il semblait bien que le Zodiaque pourrait finalement à l'usure gagner sa partie d'échecs mortelle contre la police.

« Ma mère et moi, nous allions rendre visite à M. Allen à l'hôpital d'Atascadero chaque samedi, m'a raconté par la suite une source de Californie du Sud. Et quand il est sorti, il a même habité chez nous, juste au nord d'Atascadero et à l'ouest de San Luis Obispo… Je me rappelle qu'il dormait dans la chambre de maman. Elle a toujours dit qu'il n'y avait rien eu entre eux, et j'incline plutôt à la croire, parce que dans mon souvenir M. Allen ne semblait pas très attiré par le sexe. Il était très gentil avec nous. Il passait beaucoup de temps avec mes frères et avec nous, les filles. Il nous enseignait les valeurs essentielles. C'était un adversaire acharné de l'alcool et de la cigarette. Il avait toutes sortes de petits animaux de compagnie. Il aimait particulièrement les rats-kangourous et il avait l'autorisation d'en garder chez lui pour ses recherches. Il a appris à mon frère à conduire, à tirer, à réparer une voiture et à faire ce que font tous les autres garçons. Il avait plusieurs caravanes et l'emmenait souvent en montagne ou dans les

vallées de Californie du Nord pour s’exercer au tir. M. Allen était un excellent tireur. »

Durant l’internement d’Allen, le Zodiaque refusa de mourir, vivant dans les spéculations, dans chaque recoin d’ombre au bord des lacs et dans les cœurs. Si le tueur s’était purement et simplement évanoui dans la nature, ce serait un échec pour des hommes comme Toschi, Armstrong, Mulanax, Lynch, Narlow et Avery.

Mardi 24 août 1976

Le bus Volkswagen bleu de 1965 avait été plusieurs fois au garage. Le 23 juin 1976, son propriétaire avait fait faire une révision du moteur pour 520,74 dollars. En juillet, Wilfred Roenik, le patron du German Car Center, à l’est de Merced, avait noté qu’il était revenu parce que les feux arrière ne fonctionnaient pas, mentionnait le ticket de réparation. « Le véhicule avait des problèmes de mise à la masse », a expliqué Roenik, mais le propriétaire n’avait pas demandé de vérifier les phares. Il réapparut le 2 août en disant qu’il avait besoin d’un régulateur de tension et d’une batterie, que le garage lui installa pour une somme de 39,05 dollars. Le mardi 24 août, il rapporta la batterie. « Ça coûte trop cher », se plaignit-il, et il plaça lui-même sa propre batterie dans l’après-midi.

Vers 20 heures, le propriétaire de la fourgonnette, un homme de quarante et un ans, enseignant au Santa Rosa Junior College, se mit au volant. Il était grand, plus d’un mètre quatre-vingt-dix, pesait quatre-vingt-cinq kilos, avait les cheveux bruns et les yeux noisette. C’était un ancien soldat, qui avait servi à Fort Hamilton, dans l’État de New York. En 1959, il avait été rendu à la vie civile avant la fin de son engagement, car il avait été en poste outre-mer. Six ans plus tard, il était devenu professeur d’anglais et de dessin.

La nuit était claire. La route était sèche. Il n’était pas sous l’influence de barbituriques ou d’alcool. Il avait simplement mangé. Il roulait vers l’est, sur une voie express non éclairée, en respectant les limitations de vitesse. La Highway 12 commençait comme une simple route à deux bandes de circulation séparée par un terre-plein herbeux d’une dizaine de mètres, avant de devenir brusquement une voie express à quatre bandes. À 20 h 30, juste à l’endroit du virage, à l’ouest de Wright Road, les phares de la VW

s’éteignirent. La fourgonnette fila tout droit sur le terre-plein central et y roula un moment avant de le traverser complètement pour déboucher à contresens sur la voie utilisée par le trafic en direction de l’ouest.

Un homme qui se rendait chez des amis à Sebastopol approchait de l’endroit où les deux bandes de circulation allant vers l’ouest se fondaient en une seule. Il apercevait distinctement les phares des véhicules roulant en sens inverse sur l’autre voie, au-delà du terre-plein. « Oh, mon Dieu ! » s’écria-t-il en voyant déboucher le bus Volkswagen devant lui. Il n’y eut pas de coup de frein, juste de légères traces de dérapage. La fourgonnette emboutit une Toyota de 1972 qui roulait sur la bande de gauche en direction de l’ouest. Les deux véhicules rebondirent sur la bande de droite et s’immobilisèrent sur l’accotement asphalté, à moins de cent mètres de Merced Avenue. Leurs occupants restèrent coincés à l’intérieur, jusqu’à ce que les pompiers les dégagent de là, à 20 h 50. La conductrice de la Toyota parviendrait à s’en sortir.

À 21 heures, l’enseignant fut admis aux urgences du Santa Rosa Memorial Hospital et pris en charge par les médecins. Le shérif adjoint Durham prit plus tard la déposition du Dr Larson. Les blessures étaient graves : déchirure du péricarde et de la veine pulmonaire gauche… abrasion de l’arche zygomatique, fractures multiples du membre inférieur droit, fracture de la hanche gauche et du bras droit, fractures multiples de la cheville et lacération du bas de la jambe gauche. La tension artérielle ne cessait de chuter. À 1 h 25 du matin, l’homme mourut sur la table d’opération. Don Striepeke, shérif et coroner du comté, mentionna comme cause du décès : « Choc dû à de multiples lésions traumatiques. »

Durham conserva le portefeuille et les objets personnels de l’enseignant. La seule adresse qu’on trouva sur lui était une boîte postale à Santa Rosa. Les vérifications du shérif adjoint lui apprirent qu’il vivait dans une caravane résidentielle à Sebastopol. À 9 h 30, Durham parvient à joindre l’ex-femme de l’enseignant et apprit qu’il suivait un traitement pour des crises d’épilepsie. À 15 heures, la police, intéressée par certains objets qui se trouvaient dans la caravane, y fit apposer des scellés. Les biens ne furent restitués que le 8 novembre. Une inscription dans les archives précisait que « le propriétaire et l’ex-épouse dresseront la liste des effets personnels et les entreposeront chez le propriétaire pour libérer la place ». Pourquoi la police a-t-elle gardé si longtemps les biens de cet enseignant ? Y avait-il un rapport

avec les meurtres de Santa Rosa ? Il s'écoulerait une décennie avant que je ne le découvre.

Vendredi 27 août 1976

À minuit, Diane Feinstein, membre du conseil municipal de San Francisco, finissait de lire le courrier qui lui était adressé à l'Hôtel de Ville. Dans la dernière lettre, il était écrit : « Je vous ai manqué ? J'étais occupé à d'autres tâches ignobles pour lesquelles je suis poursuivi. » Elle appela la police, qui fit prévenir Toschi, et à 5 heures du matin, le regard vitreux, sans même avoir pris le temps de se raser, l'inspecteur gravissait les marches quatre à quatre, pour prendre connaissance de la lettre.

« Ça ne vient pas du Zodiaque, c'est encore "Old Tom" qui s'amuse à son petit jeu, expliqua-t-il. J'ai tout un dossier sur les messages bidons d'Old Tom. Curieusement, quand il écrit ses fausses lettres du Zodiaque, il n'est pas saoul. S'il était bourré, il y aurait plus de fautes de frappe. Mais pour qu'un gars passe son temps à faire ce genre de truc à jeun, il faut qu'il y ait quelque chose qui ne tourne pas rond dans sa tête. Il se tue à picoler. » Le policier s'était arrangé pour faire soigner Tom à la clinique McCauley pour malnutrition. Il avait essayé de le faire interner car il représentait un danger pour lui-même, mais Tom s'était débrouillé pour obtenir une ordonnance du juge et, huit jours plus tard, il était de retour dans les rues du Tenderloin. Je suis allé le voir dans sa chambre d'hôtel miteuse, où il se terrait, recroquevillé sur un matelas souillé d'urine. Il était totalement obsédé par l'affaire, comme nous tous, au fond.

Dans sept ans, Toschi pourrait demander à prendre sa retraite. « Je surveille la boîte aux lettres au cas où je recevrais une carte d'anniversaire du Zodiaque. » Une annonce avait été publiée dans le *Chronicle* de ce matin : « Le ZODIAQUE, ton partenaire est RETIRÉ DES AFFAIRES. Tu es le suivant. Le Sorcier impérial peut te sauver. Soumets-toi à lui, ou je te réglerai ton compte. R.A. »

13

La voix du Zodiaque

Vendredi 5 novembre 1976

Toschi tomba nez à nez avec Karl Malden (le « lieutenant Mike Stone » dans *Les Rues de San Francisco*). L'acteur se trouvait au service d'identité judiciaire pour tourner une scène avec son partenaire Michael Douglas. Malden se souvenait de Toschi, qu'il avait rencontré l'année précédente, et l'apostropha : « C'est vous qui aviez ce drôle de holster avec le flingue à l'envers. Je n'avais jamais vu ça », dit-il. Ils bavardèrent un moment comme deux flics. « Je coincerai le Zodiaque un de ces jours, assurait Toschi. Et je le livrerai à la justice. C'est ça, ma motivation… la justice. Je ne suis pas un vengeur, mais quand on vole une vie, il faut que la justice soit rendue. Il a pris six vies – et qui sait combien d'autres ? Je passe mes journées à côtoyer la mort, la tristesse et la tragédie. Pourtant j'aime mon boulot, parce qu'il est utile. Je livre des tueurs à la justice de la société, en allant sonner et frapper aux portes, un bon vieux travail de flic. Il n'y a que ça de vrai. J'ai reçu des lettres pleines de sentiments religieux qui me disent de prier, de parler à Dieu et ainsi, paraît-il, j'attraperai le Zodiaque. Ces gens-là ne se rendent pas compte qu'ils s'adressent au plus fervent des croyants qu'il y ait dans les parages. » Ce n'était pas la première fois que Toschi tenait ce genre de discours, et il était profondément sincère.

« L'affaire du Zodiaque est un peu comme le meurtre du Dahlia noir, à Los Angeles, qui n'a jamais été élucidé, m'a un jour confié Toschi. L'inspecteur chargé de l'enquête a toujours dit qu'il pourrait identifier le tueur à coup sûr s'il l'interrogeait grâce à une question secrète qu'il n'a jamais révélée – moi aussi, il y a deux ou trois choses dont je n'ai jamais parlé à la presse… Je me rappelle avoir rencontré Clint Eastwood lors du tournage de *Dirty Harry.* C'est un type presque timide… un jean délavé, un

T-shirt, des tennis blanches, et c'était une star. Et aussi Stu Rosenberg, le metteur en scène du *Flic ricanant.* Walter Matthau était fabuleux dans ce film, et Bruce Dern aussi. Stu avait pris un taxi pour venir nous retrouver sur les lieux d'un crime. Il disait : "Je ne comprends pas comment vous faites. Bon Dieu !" »

Deux mois plus tard, le House Select Committee constitué pour réexaminer les faits des assassinats de John Kennedy et Martin Luther King invita Toschi à prendre part aux délibérations en compagnie des meilleurs enquêteurs du pays. Il déclina l'offre. Sa nomination l'aurait tenu à l'écart de l'enquête sur le Zodiaque pendant deux ans. À l'approche de Noël, l'humeur de Toschi devint moins morose. Quelqu'un, au labo, prit une photo de lui sans qu'il s'en doute, en train de plaisanter au téléphone, coiffé du chapeau en peau de zèbre de son collègue, l'inspecteur Rotea Gilford.

Des années durant, les détectives amateurs ont amassé les indices qui pourraient permettre de démasquer le Zodiaque. Sa façon d'écrire était une piste intéressante. D'après les tournures qu'il employait, un professeur de linguistique de Berkeley conclut qu'il pourrait être d'origine anglaise ou galloise. Le cartooniste anglais Jim Unger, qui dessinait les gags d'*Herman*, avait été policier. « Les lettres du Zodiaque montrent qu'il est originaire du nord de la Grande-Bretagne, estimait-il. Bien sûr, nous savons qu'il parle sans accent, mais peut-être a-t-il vécu là-bas. » Une voiture que la police britannique utilisait à l'époque s'appelait précisément la « Zodiac » et son capot était orné d'une croix inscrite dans un cercle. Comme me l'a appris l'auteur Nancy Ashbaugh : « Beaucoup de mères anglaises chantent à leurs enfants la chanson *Tit Willow* comme berceuse. Le Zodiaque parle aussi de pastilles de menthe et de "phompfits". Il veut parler de "pomfits" [des sucreries à la violette et à la lavande]. On en trouve dans *Alice au pays des merveilles.* » Un télépathe assurait également : « Le Zodiaque a sans doute des ancêtres allemands ou irlandais. »

Dans son emploi des formes futures *« I will… I shall »*, le Zodiaque faisait aussi des fautes intentionnelles. Était-ce quelqu'un qui, dans la vie quotidienne, avait l'habitude de déformer des mots par plaisanterie ou par moquerie ? Les fautes d'orthographe qui émaillaient le cryptogramme en trois parties n'étaient peut-être pas dues à des erreurs dans le code. Y avait-il un message caché derrière les doublons et les omissions ? J.B. Dahlgren,

qui se passionnait pour l'affaire, avait relevé toutes les lettres manquantes ou superflues et les avait assemblées pour former la phrase *« Science is mysterious Isis »*, mais il admettait que les spécialistes des anagrammes pourraient trouver de meilleures combinaisons.

À côté des graphies étranges, la lettre X était récurrente dans tous les messages du Zodiaque : « X'mas » et « Super X », par exemple. Le 8 entouré qu'il employait pouvait représenter le symbole astrologique du Taureau ou du Cancer. Toschi, lui-même du signe du Cancer, avait pris l'habitude de lire l'horoscope dans l'espoir d'y trouver un indice passé inaperçu. En partant des dates auxquelles le Zodiaque avait dactylographié ou posté une lettre, un astrologue avait tenté sans succès de dresser une carte du ciel rétrospective « pour déterminer sa date de naissance ». Un autre était sûr que le Zodiaque était un Capricorne. « Saturne est la planète qui gouverne le Capricorne et les activités du Zodiaque sont liées à certaines configurations de Saturne », disait-il.

Prenez le *Chronicle* et voyez les recommandations de l'horoscope pour les jours où il a tué, suggérait John H. Grove. Après tout, Hitler ne décidait rien sans avoir le feu vert de son astrologue… Les Capricorne sont généralement bons en orthographe, et ses erreurs pourraient être une manière de brouiller les pistes.

Le Zodiaque paraît être fortement affecté par les chiffres 7 et 11, surtout ce dernier. Le mot Zodiaque vient du grec ancien *Zodiakos.* Les Hellènes n'avaient pas de système de numérotation distinct, et chaque lettre alphabétique avait une valeur numérique. En calculant la valeur de *Zodiakos,* j'ai été stupéfait de trouver 1111. Le Zodiaque le sait-il ? Probablement. Il est peut-être fou ou drogué, ou les deux à la fois, mais il n'est ni stupide ni illettré.

Si le chiffre 11 était important pour le tueur, que pouvait signifier pour lui le chiffre 12 ? Il y avait douze signes du Zodiaque.

Comme la plupart des serial killers, le tueur devait être enclin à garder des coupures de presse parlant de lui. Pour ne pas risquer d'attirer l'attention en achetant tous les jours trois journaux, peut-être y était-il abonné. À ses yeux, un journal comme l'*Examiner* avait eu non seulement le tort de le reléguer en page 4, mais aussi la mauvaise idée de l'appeler à se rendre. Depuis, le Zodiaque n'avait plus jamais adressé de courrier à la rédaction. La police aurait pu chercher quelqu'un qui avait souscrit plusieurs abonnements, mais avait résilié celui à l'*Examiner.*

Mercredi 30 mars 1977

Condamné à trente mois de détention, Allen avait purgé deux ans et quinze jours de sa peine à Atascadero. On le transféra à la prison du comté de Sonoma pour qu'il puisse être entendu par la commission de libération conditionnelle, le 13 mai 1977. Il renonça à ce droit.

Mardi 30 août 1977

Leigh venait de passer cent cinquante jours dans la prison du comté de Sonoma. Avec son internement à Atascadero, il était resté au total deux ans, quatre mois et vingt-cinq jours derrière les barreaux. Durant tout ce temps, aucun fait attribuable au Zodiaque n'avait été commis. Les crimes avaient cessé à Santa Rosa ; plus aucun autre corps n'avait été jeté en contrebas de Franz Valley Road ; aucune lettre authentique du Zodiaque n'avait été reçue. Il aurait suffi d'un message, d'une phrase, d'un mot, fût-il daté de ce neuf centième jour de captivité, pour que Leigh soit rayé de la liste des suspects. Mais la dernière lettre du Zodiaque avait été postée trois ans plus tôt, le 8 juillet 1974.

Dans l'après-midi, un shérif adjoint vint chercher Leigh. Le bruit de leurs pas se répercutait dans les longs couloirs. L'homme aligna sous son visage des chiffres de plastique blanc pour former le numéro 4-7-9-3-2 avant de le photographier. Leigh était vêtu de sa tenue de prisonnier. Il portait une moustache et un bouc grisonnants. Il devait être libéré le lendemain, mais gardait pourtant une mine renfrognée. Une amie, à qui j'ai montré la photo, y lisait cependant une expression différente : « Je trouve qu'il a l'air triste », m'a-t-elle dit.

Les autorités judiciaires californiennes, en vertu de la section 290 du code pénal de l'État, veillaient à garder la trace des individus condamnés pour des crimes à caractère sexuel en signalant leur libération et leurs changements d'adresse aux services de police concernés. Comme l'État n'avait mis en place aucune mesure coercitive, il n'était pas surprenant qu'une poignée seulement des nombreux délinquants sexuels libérés soient régulièrement enregistrés. L'administration d'Atascadero informa la prison, qui fit savoir à la police de Vallejo qu'Allen allait sortir. La suite dépendait de lui. Il retourna à sa cellule. Ses pas résonnèrent dans les couloirs, son image se reflétait sur le sol brillant encore plus grande que nature.

Mercredi 31 août 1977

Une fois libéré, Leigh Allen s'installa chez des amis à Paso Robles. Le lendemain, Toschi reçut de lui une lettre dactylographiée. Il y avait un bon moment qu'il n'avait plus eu de courrier mentionnant le Zodiaque.

« Les tueurs essaient souvent de s'immiscer dans l'enquête, ai-je dit à Toschi. L'un des suspects vous a-t-il jamais offert son aide pour attraper le Zodiaque ? Avec le dédain qu'il affiche pour la police, il me semble que le tueur ne devrait pas résister à la tentation de proposer de s'arrêter lui-même.

— Un seul m'a écrit, a répondu Toschi.

— Et je parie que la lettre est tapée à la machine.

— Oui. Elle vient d'arriver. »

Il fouilla sur son bureau. Le soleil projetait un puits de lumière à travers la vitre sale. Le trafic s'écoulait paresseusement dans Bryant Street. La vieille enseigne de néon rouge clignotait : « OK BAIL BONDS – OUVERT 24 HEURES SUR 24 ». Toschi mit la main sur la lettre et lut à voix haute : « Si jamais je peux vous aider, faites-le-moi savoir. Désolé, je n'étais pas votre homme, mais à présent je suis sorti et j'ai payé ma dette à la société. [Signé] Leigh Allen. »

« "Désolé, je n'étais pas votre homme" », répéta Toschi avec stupéfaction. Ce genre de commentaire, empreint de moquerie, était exactement ce qu'on pouvait attendre du Zodiaque.

« C'est lui », ai-je dit.

Au *Chronicle*, un courrier sans cachet de la poste, signé par le symbole du Zodiaque, arriva dans l'après-midi. Même les lettres loufoques comme celles d'Old Tom étaient prises au sérieux. En fait, tous les messages émanant prétendument du Zodiaque suscitaient un certain émoi, si peu crédibles soient-ils. Aucune piste ne devait être écartée de prime abord. La police prêtait attention à chacune des lettres, car l'écriture du Zodiaque pouvait aussi avoir changé au fil des années.

JE LE FERAI PARCE QUE JE L'AI FAIT 21 FOIS JE NE PEUX PAS M'ARRÊTER PARCE QU'À CHAQUE FOIS QUE JE TUE, C'EST ENCORE PIRE ET JE DOIS EN TUER D'AUTRES L'HOMME EST LE GIBIER LE PLUS APPRÉCIÉ JE NE DONNERAI JAMAIS MON NOM…

Quelle perversité poussait les gens à copier le Zodiaque ? Ses futurs imitateurs auraient des motivations bien plus sombres encore, et du sang sur

les mains. Ils ne se contenteraient pas d'imiter son écriture : ils reproduiraient les crimes mêmes du Zodiaque.

Mardi 3 janvier 1978

Allen retourna à Vallejo. La ville n'avait guère changé. Toujours proprette, étendue, mystérieuse. Robert Louis Stevenson avait un jour écrit : « Vallejo est l'exemple type des petites villes américaines : une erreur. » Son premier soin fut de proposer ses services comme mécanicien au Benicia Import Auto Service. Il ne cachait pas ses antécédents. « J'ai purgé deux ans et demi à Atascadero », admettait-il. Une fois embauché à 6,15 dollars de l'heure, il se mit à errer dans les collines pour profiter de sa liberté retrouvée. Il ne paraissait pas se douter que la traque n'avait pas faibli en son absence. Les mêmes chiens de chasse étaient toujours aux trousses du Zodiaque, autour de lui et à San Francisco. Mais au niveau national, le FBI s'intéressait à de nouveaux suspects.

À Buffalo, État de New York. Interrogerai un informateur sur ce qu'il sait des activités du Zodiaque et sur les bases de ses allégations, ainsi que la raison pour laquelle il considère celui qu'il accuse comme un suspect dans l'affaire du Zodiaque, disait une note. À Jacksonville, à Tavares, Floride. Aviserai Lake County à propos d'un suspect possible dans l'affaire du Zodiaque. Obtiendrai des photos du suspect et les transmettrai à Sacramento et aussi à Buffalo. Armé et dangereux.

Dans la grisaille, le détroit paraissait glacé le matin. Leigh se gara non loin d'une jetée qui enjambait la Napa River et le détroit pour relier Vallejo à une île. Son regard se porta vers Mare Island. À l'époque de la fondation de la ville, une barge transportant du bétail avait chaviré. Le général Mario Guadalupe Vallejo, riche propriétaire terrien, avait sauvé une jument blanche qui tentait de rejoindre l'île à la nage, et avait baptisé l'endroit « Isla de la Yegua » -l'« île de la Jument**{16}** ».

Des cuirassés étaient à quai, près de hauts entrepôts aux cheminées de brique. Les constructions navales constituaient la principale industrie de Vallejo et employaient ses habitants depuis trois, voire quatre générations. Durant la Seconde Guerre mondiale, on y avait remis en service un millier de vaisseaux et construit trois cents sous-marins, escorteurs, ravitailleurs et navires de débarquement. Le plus ancien chantier naval de l'Ouest avait armé des cuirassés comme le *California*, des croiseurs comme le *Chicago.*

Il avait été le premier, sur la côte Pacifique, à construire des sous-marins à propulsion nucléaire. Le chantier, entièrement autonome, produisait tout ce dont il avait besoin, depuis les briques des entrepôts jusqu'aux rivets. Allen aussi se suffisait à lui-même. Il lança un regard chargé de regrets vers la mer et se rendit à son travail, où de mauvaises nouvelles l'attendaient. Import Auto Service le licenciait. « Déjà ? » fit Leigh. « Les affaires vont mal », répondit le patron. Allen serra les poings, dans sa rage impuissante.

Vendredi 28 avril 1978

Lundi, quelqu'un avait posté une lettre signée « Zodiaque » avec une valeur d'affranchissement trop élevée. Le cachet indiquait qu'elle provenait du comté de Santa Clara ou de San Mateo. Le vendredi 28 avril, le *Chronicle* reçut sa première lettre du Zodiaque depuis 1974. Si ce n'était pas un faux, le tueur avait dû être occupé ailleurs pendant près de quatre ans. La lettre répondait à tous les critères pour être authentifiée. Mais elle avait quelque chose de forcé, et très vite on cria à la supercherie. À Sacramento, Sherwood Morrill estimait qu'elle était bien de la main du Zodiaque. Dans un premier temps, ce fut aussi la position de John Shimoda, directeur du laboratoire d'inspection postale, à San Bruno. Finalement Shimoda changea d'avis et se rallia aux conclusions de l'expert Terry Pascoe, qui assurait qu'il s'agissait d'un faux habilement exécuté. J'ai longtemps voulu croire à l'authenticité de cette lettre, mais avec le temps, mes doutes n'ont fait qu'augmenter. Le doute rongeait tout le monde.

« Il se terre quelque part, déclara Toschi à la presse, et ça fait peur à tout le monde, y compris à ma femme. L'affaire a beaucoup éprouvé ma famille. Mes trois petites filles n'étaient pas assez grandes en 1969 pour mesurer pleinement sa gravité, mais elles étaient capables, en entendant les histoires racontées par leurs camarades de classe, de comprendre que leur papa était à la recherche d'un dangereux meurtrier. Elles m'ont dit qu'elles avaient peur qu'il m'arrive quelque chose d'horrible. Elles vivaient avec cette crainte. De toutes les enquêtes dont je me suis occupé, celle-ci est la seule qui soit vraiment une affaire personnelle… Il joue avec les ego, il essaie de nous ridiculiser… Je m'efforce de ne pas me prendre la tête avec ça, mais c'est frustrant. Nous n'avons pas renoncé. L'enquête continue et on reprend le dossier à chaque fois qu'un élément nouveau nous parvient. »

Lundi 15 mai 1978

« Je n'ai pas été surpris qu'un film comme *L'Exorciste* incite le Zodiaque à se manifester en 1974, m'a dit Toschi. C'est un dingue de cinéma. » Je venais de lui montrer une lettre anonyme que j'avais reçue – exactement le genre de message qu'aurait pu écrire un tueur égocentrique en mal de publicité.

Au rédacteur en chef ou toute autre personne qui s'occupe du Zodiaque.

Avez-vous jamais songé à faire un petit film sur le Zodiaque ?

C'est comme dans certains films d'Hitchcock. Vous savez où vous mènent vos propres conclusions sur l'identité du tueur ?

Si on pouvait tourner un film, on pourrait le projeter dans un de ces petits cinémas où passent essentiellement des films pornographiques pour qu'il ait l'air simplement d'une réflexion anonyme sur la question, juste pour faire de l'argent avec quelque chose qui se vend… En y repensant, comme le Zodiaque est si fier de lui et de ses actes, il adorera probablement l'idée qu'il y ait un film sur lui, et comme il est sûr que personne ne le connaît, rien ne l'empêchera d'aller lui-même s'admirer… Merci – pas de nom… pardon pour ce torchon, mais je suis un peu pressé. J'ai du travail à faire.

Mardi 16 mai 1978

La lettre d'avril avait attisé la colère de l'opinion publique qui s'indignait de l'impuissance des enquêteurs. La population de San Francisco faisait peser une terrible pression sur le chef de la police, Charles Gain. Il demanda au directeur du FBI William H. Webster une analyse de six cryptogrammes envoyés par le Zodiaque aux journaux locaux en 1969. Dans son courrier, Gain expliquait :

Trois d'entre eux ont été déchiffrés mais les autres demeurent non résolus. Nous voudrions qu'une nouvelle tentative soit faite pour élucider ces trois codes secrets. CI-JOINT : 1. Photocopie d'une lettre du Zodiaque avec 13 caractères « Mon nom est… » 2. Photocopie d'une lettre du Zodiaque avec 31 caractères. 3. Photocopie d'un cryptogramme extrait d'une lettre. 4. Copie de trois cryptogrammes déchiffrés.

Les tentatives de décryptage du FBI, en se servant de l'ancien code comme élément de la combinaison du cryptosystème, ne donnèrent aucun résultat, pas plus que les méthodes de transposition linéaire et géométrique.

Les experts examinèrent les première et deuxième parties en quête d'une utilisation cyclique de variables, firent toutes sortes d'anagrammes avec le message, tel qu'il était écrit, à l'envers, ou par colonne. Ils essayèrent en lisant la première ligne vers l'avant puis la seconde vers l'arrière. Tous leurs efforts restèrent vains. Toschi n'en fut pas surpris. Comme beaucoup de policiers, il ne se fiait pas beaucoup au bureau et à son élite.

Vendredi 19 mai 1978

Gain avait obtenu entre-temps les résultats du laboratoire du FBI en réponse à sa demande de comparaison des lettres du Zodiaque. L'expert avait examiné les seize chemises cartonnées renfermant les lettres reçues entre le 13 octobre 1969 et le 24 avril 1978, auxquelles il avait attribué les références Q85 à Q99. (Les photos des lettres de Riverside et du poème gravé sur le bureau avaient été étudiées séparément et classées dans la chemise Qc100.) Le rapport écrit à la main assurait :

> L'analyse graphologique des lettres Q85-Qc100 montre une grande variation dans la rapidité d'écriture. En outre, des passages, surtout dans les trois lettres de Riverside, peuvent avoir été maquillés ou délibérément déformés. Pour les raisons mentionnées ci-dessus, l'examen de ces lettres n'a pas été concluant. Toutefois, des caractéristiques graphologiques cohérentes ont été relevées dans les lettres Q85-Qc100, ce qui indique qu'une seule et même personne peut avoir rédigé ces lettres, y compris celles de Riverside, ainsi que le message découvert sur le bureau dans l'affaire de Riverside.

Un mois plus tard, Gain demanda à l'unité des Sciences comportementales de Quantico d'étudier le contenu des lettres pour établir un profil psychologique du Zodiaque.

Par la suite, il m'est venu à l'idée d'appeler Cheney pour lui demander s'il avait jamais écrit à Allen. « J'ai été frappé par la ressemblance entre votre écriture et celle du Zodiaque, ai-je dit. Se pourrait-il qu'il ait copié votre manière d'écrire ?

— C'est possible, a répondu Cheney. Avant qu'on ne change pour permettre l'archivage sur microfilm, il était courant qu'on écrive en caractères d'imprimerie majuscules et minuscules sur les plans et les dessins techniques. Quant à Leigh, il ne m'a jamais envoyé de lettre avec deux fois trop de timbres. Il tapait son courrier et ses fiches à la machine, en écrivant certains mots avec des fautes intentionnellement. »

Allen voyait régulièrement son agent de probation du comté de Solano, Bruce R. Pelle. Lors de ces contacts mensuels, il portait invariablement des pantalons à pince d'allure démodée, nota Pelle. Les premiers entretiens le mettaient visiblement mal à l'aise. Le contrôleur judiciaire essayait de le pousser à réagir et menaçait de le renvoyer en prison s'il ne coopérait pas davantage.

L'avertissement avait pour effet de lui faire courber la tête en répétant la même rengaine : « Je n'aimerais pas ça du tout. » Allen n'avait pas pour autant mis un terme à ses relations ambiguës avec les enfants. La première fois que Pelle était allé le trouver avec son équipier, Lloyd, l'ex-détenu avait envoyé à leur rencontre tous les gamins du quartier, sur leurs vélos, pour les escorter dans l'allée en agitant des drapeaux rouges. Il entretenait aussi des rapports amicaux avec une fillette de neuf ans, qui allaient durer jusqu'à ce qu'elle atteigne seize ans.

Un soir, Pelle était à sa fenêtre, dans le complexe hôtelier d'appartements où il vivait à Bodega. Une odeur de chlore et d'huile solaire montait de la piscine, deux étages plus bas. Près de l'eau scintillante, Leigh tenait une petite fille par la main. Pelle se rendit compte que l'ex-détenu devait l'avoir suivi après leur entretien. Pour une raison quelconque, il cherchait à l'intimider ou à le narguer en s'approchant ainsi d'une enfant, alors que le tribunal le lui avait interdit. Pourquoi ? Pelle passa quelques coups de téléphone et décida finalement de passer sur l'incident quand il sut que la gamine était une cousine de Leigh. Ce n'est qu'un peu après qu'il apprit qu'Allen était un suspect sérieux dans l'affaire du Zodiaque.

« En fait, le jour où je l'ai découvert, j'étais chez moi, en train d'examiner des copies des lettres du Zodiaque. Le soir, je recevais des coups de téléphone de quelqu'un que j'entendais juste respirer au bout du fil. J'ai dit à ma petite amie. "Je crois qu'Allen sait que je sais, et même qu'il sait que je sais qu'il sait." Un jour je lui ai dit :

— Arthur, on vous soupçonne d'être le Zodiaque.

— Je sais, a-t-il répondu.

— Et vous en pensez quoi ?

— Je pense que c'est vraiment moche de me faire ça. Je pense que c'est injuste.

— Vraiment ?

— Ouais.

— Vous avez lu les rapports ?

— Ouais. Je sais ce que ça raconte et c’est un tissu de mensonges.

— Est-ce que le Zodiaque lui-même ne dirait pas que c’est un tissu de mensonges ?

— Probablement. Qui diable irait reconnaître qu’il est bien ce maudit Zodiaque ?” »

Allen raconta à Pelle que, le jour où Hartnell et Shepard avaient été poignardés, il était censé se rendre au lac Berryessa pour attraper des écureuils, qu’il disséquait. « Étrange coïncidence », remarqua Pelle. Il était également troublé par l’évaluation psychologique de Leigh. « Arthur est quelqu’un de foncièrement dangereux, m’a-t-il confié plus tard. C’est un sociopathe, qui possède un QI incroyablement élevé. Allen réprime une haine très profonde des femmes et est incapable d’avoir avec elles des relations normales. » Apparemment, après son interrogatoire à la raffinerie en 1971, Leigh avait accepté, à la demande de sa famille, de consulter des psychiatres des hôpitaux universitaires de Berkeley et Langley Porter. Il avait été suivi depuis mai 1973 jusqu’au 26 septembre 1974, et les rapports le considéraient comme « capable de meurtre, dangereux ». Les médecins s’étaient interrogés sur d’éventuelles pulsions auto-mutilatrices et un mépris pour le caractère sacré de la vie humaine. Ils avaient relevé son impulsivité.

J’ai demandé à Pelle s’il avait vu chez Leigh une table lumineuse ou un agrandisseur lors d’une de ses visites. Je soupçonnais le Zodiaque d’avoir projeté un quadrillage sur ses cryptogrammes pour les aligner aussi parfaitement. « Oui, m’a répondu Pelle. Je me rappelle avoir vu un agrandisseur dans la maison. » Mais bien sûr, il n’y avait rien là d’extraordinaire. Ethan W. Allen était dessinateur industriel pour la municipalité de Vallejo et tout le matériel dont le Zodiaque avait besoin pour positionner ses symboles – l’agrandisseur, le T, l’équerre – faisait partie de ses instruments de travail. Pour être moi-même artiste de profession, je savais que les lettres envoyées par le Zodiaque, en particulier son code à 340 symboles, demandaient énormément de soin et d’application.

« Leigh a une nouvelle moto, m’a appris Pelle. De couleur vert pomme [une teinte proche de celle de la VW vert-jaune de Cheri Jo Bates]. Elle n’est pas immatriculée à son nom, mais à celui d’un ami. Et il a aussi trouvé un nouveau boulot. Leigh m’a dit combien il déteste devoir travailler pour

vivre. Il me l'a dit avec force. Mais quand il veut, il peut prendre un air calme et raisonnable. Il travaille à temps partiel à la California Human Development Corporation, comme aide pour les personnes âgées. À ce qu'il m'a raconté, il les accompagne à l'hôpital, il vérifie et installe des systèmes de sécurité dans leur maison… Quant au frère de Leigh, Ron, il est urbaniste à présent. Il reste préoccupé à cause de son frère, mais il n'a pour ainsi dire plus de contact avec la police. »

Un soir, quelque temps plus tard, je me suis rendu sur les lieux du premier crime : Lake Herman Road. Le vent agitait les arbres le long de la route. Le paysage disparaissait sous une brume blanche. Après la libération d'Allen, des rumeurs ont à nouveau circulé à propos d'un homme à la stature imposante qui rôdait à proximité des pompes et du lac. Il explorait les environs, s'exerçait au tir, et faisait de la plongée dans les carrières. Tous les meurtres du Zodiaque avaient un lien avec l'eau : Blue Rock Springs (dont le nom rappelait l'ancienne école d'Allen à Valley Springs), Riverside, le lac Berryessa, Lake Street (la première destination qu'il avait donnée au chauffeur de taxi Paul Stine) et Lake Herman Road. Presque rien n'avait changé à l'endroit du double meurtre, si ce n'est que l'allée de gravier menant à la station de pompage n°10 avait désormais un nom. Un vent froid s'est levé, ridant la surface de l'eau, tandis que je m'approchais du portail pour y lire « Water Lane ». Je me suis dit que, décidément, le Zodiaque devait connaître tous les secrets de Vallejo.

Mardi 27 juin 1978

On continuait à nous envoyer des courriers décrivant « quel genre de type le Zodiaque pourrait être… ». « J'ai l'impression qu'il a peut-être un vélo ou une moto, suggérait un directeur artistique de San Francisco. Il frôle le génie […]. Son intelligence est peut-être sous-exploitée ou inexercée, mais elle dépasse largement les moyens d'existence qu'il a pu trouver […]. Il a du mal à se faire accepter en tant qu'individu. On le trouve bizarre, fantasque, peu sociable. Son dédoublement de personnalité est alimenté chaque jour par des vexations diverses et une connaissance superficielle d'une société dont il n'est qu'un misérable spectateur et non un acteur. Il est selon moi âgé de trente-cinq à quarante ans. Il est impuissant ou du moins les femmes lui font terriblement peur. Même s'il est coupable des crimes

insensés et sans mobiles que vous avez constatés, il a cruellement besoin d'amour. Il a aussi besoin d'aide. Il a, malheureusement, besoin qu'on l'arrête. »

Ce mardi, l'assistant du directeur du FBI Thomas Kelleher Jr fit savoir au chef de la police Gain que les experts du bureau avaient entrepris d'analyser les messages du Zodiaque non déchiffrés, en particulier le code comptant 340 symboles. « Le laboratoire poursuivra l'analyse de ces cryptogrammes dans la mesure de ses disponibilités. Vous serez averti immédiatement de tout résultat positif. » Les cryptographes cherchaient des codes et des messages cachés. « Les initiales des mots, les premières deuxièmes et troisièmes lettres, les débuts de ligne et les fins de ligne ne permettent pas de composer quelque chose », rapportaient-ils. Il n'y avait aucune marque supplémentaire, pas d'écriture invisible. Mais le Zodiaque, lui, demeurait invisible.

Lundi 17 juillet 1978

Après la controverse sur les lettres d'avril, l'inspecteur Toschi fut réaffecté à la brigade des vols. La cause de cette mutation se trouvait dans des allégations sans fondement, qui l'accusaient d'être l'auteur de la lettre. « La police a formellement démenti que l'inspecteur Dave Toschi, qui a enquêté sur l'affaire du Zodiaque pendant neuf ans, ait jamais été soupçonné d'avoir contrefait la dernière lettre attribuée au meurtrier », rapporta l'Associated Press.

« M. Toschi sait maintenant l'impression que ça fait ! » déclara Allen à Pelle, les dents serrées, à l'annonce de cette mutation. Leigh gardait le souvenir amer de son licenciement de la raffinerie. Quant à Toschi, c'était un lourd fardeau dont on le déchargeait.

Mercredi 19 juillet 1978

Avery aussi avait disparu. « Paul Avery et Kate Coleman, à qui l'on doit les révélations fracassantes sur les violences des Black Panthers dans le *New Times* du 10 juillet, ont "quitté la région" après avoir reçu des menaces, comme on pouvait le présager », écrivait Herb Caen. La fausse lettre avait rouvert de vieilles blessures, suscitant dans la population un

regain d’intérêt pour cette affaire qui attendait depuis si longtemps d’être élucidée. Il arrivait quatre fois plus de lettres qu’avant. « Le Zodiaque a été abattu par la police de San Francisco en mars 1976, quatre mois après avoir mis le feu au Garland Hotel, dont l’incendie a fait treize victimes », écrivit un lecteur à Caen. Le lendemain, une lettre anonyme dactylographiée parvint au *Chronicle.* Elle avait été postée à Los Angeles.

Je suis le Zodiaque et je contrôle tout. Je vais vous dire un secret. J’aime la toile isolante. J’en ai toujours sous la main au cas où je devrais ligoter quelqu’un en vitesse… J’ai laissé mon vrai nom sur une étiquette métallique quelque part. Je veux que vous sachiez que ça m’appartient et que vous pensiez que je l’ai peut-être laissé là par accident. Je suis sportif. Ça pourrait être des palmes de plongée ou un tuba. Mais peut-être voulez-vous jouer aux échecs avec moi. J’ai des jeux un peu partout dans des placards, avec mon nom à l’intérieur… Ma toile isolante m’attend dans tous les coins de la Californie. Vous savez qui je suis ? Je suis le Zodiaque et je contrôle tout.

Lundi 31 juillet 1978

Alors qu’il était sous le coup d’une suspension du permis de conduire, Allen a eu un accident à Mendocino. Quelques jours plus tard, une femme s’est présentée chez le courtier auprès de qui il avait souscrit son assurance, à Rohnert Park. Elle resta un moment silencieuse puis demanda à voir le dossier 91505505086. C’était celui d’Allen. « Pourquoi ? a demandé le courtier.

— Parce qu’on surveille tout ce qui concerne cet homme, a-t-elle répondu. Évitez d’avoir affaire à lui ou on s’intéressera à vous aussi. Deux gamines de quatorze ans ont disparu dans les environs de Vallejo, mais franchement, je doute que Leigh y soit pour quelque chose car on le tient à l’œil. »

Mercredi 23 août 1978

Quelques jours plus tôt, Toschi avait glissé sur une flaque d’huile dans le garage de la police et il s’était fracturé la cheville. Tout ce qui pouvait le tenir éloigné de son travail l’exaspérait. D’un air anxieux, il attendait le verdict du spécialiste qui venait de l’examiner. « Toschi, tous les flics veulent que je prolonge leur incapacité de travail, et vous, vous me

demandez de vous renvoyer au turbin tout de suite », plaisanta le médecin. Toschi se contenta de lui sourire et reprit son service avec une chaussure spéciale destinée à amollir la marche. À la fin de la semaine, il boitillait sur son pied bandé d'un pas aussi pressé qu'à l'ordinaire.

D'après le contenu des lettres du Zodiaque authentifiées, l'Unité des sciences comportementales (BSU) de l'Académie du FBI à Quantico, en Virginie, s'efforçait de peaufiner le profil psychologique du tueur. « Les résultats vous seront transmis pour être communiqués aux services qui en font la demande », fit savoir la BSU au quartier général du FBI de San Francisco. Ce département d'enseignement du Département de la Justice avait été fondé au début des années 1970. « Mais combien d'affaires de serial killers le FBI a-t-il jamais résolues… si tant est qu'il y en ait eu ? » s'interrogea publiquement un agent.

Alors qu'Avery et Toschi tournaient la page du Zodiaque, le capitaine Ken Narlow, du bureau du shérif de Napa, était à son tour obsédé par l'affaire. « Avec le temps, beaucoup de tuyaux qu'on nous avait donnés au départ ne présentaient plus guère d'intérêt pour nous, m'a-t-il expliqué lors d'entretiens que nous avons eus le 25 août 1978 et le 12 août 1980. Je continue à penser que le Zodiaque est toujours là, quelque part, en liberté. Parfois, je me demande jusqu'à quel point nous nous sommes approchés de lui. Nous avons sondé tellement de recoins, suivi tant de pistes que nous avons dû le serrer de près au moins une fois. »

Narlow m'a parlé notamment d'un homme, en particulier. « J'ai toujours pensé qu'il faisait un bon suspect. Mais nous n'avons jamais pu réunir suffisamment d'éléments pour le convoquer et prendre ses empreintes. Plus on s'intéressait à lui, plus il était sur la défensive, évidemment. Les premières fois que nous lui avons parlé, il était très ouvert. Mais au bout d'un moment, il nous a dit : "Ou bien vous m'arrêtez ou bien vous me fichez la paix." Il est même allé se plaindre de nous auprès d'Avery, au *Chronicle*. La première fois que nous sommes allés le trouver, dans la maison au bord de l'eau qu'il occupait, nous y sommes restés plusieurs heures. C'était quelqu'un de très intelligent, de très intéressant. Ça ne le gênait pas de parler de son passé. » Les policiers lui ont présenté des photos des victimes. Le suspect s'est rendu compte que, non seulement ils jaugeaient ses réactions, mais aussi qu'ils cherchaient à obtenir ses empreintes. Il a pris les photos, les a examinées, puis avant de les rendre, il

s’est ravisé : « Oh, désolé, j’ai laissé des traces de doigts dessus. Je vais arranger ça. » Et il a effacé ses empreintes.

Sous de longs cheveux brun clair aux reflets roux, un visage rond animé de mimiques à la Oliver Hardy scrutait les enquêteurs. Derrière ses lunettes à monture sombre, ses yeux étaient écarquillés mais pleins de malice. Durant tout l’entretien, le suspect a tenu tête à ses interlocuteurs, même s’il gardait le silence sur certains points sensibles. « Il parlait à toute vitesse, m’a raconté Narlow. Il m’a tellement embrouillé que je n’ai même pas été capable de faire mon rapport après. Ce type prend le contrôle de la conversation et ne vous laisse pas en placer une. » Le suspect a parlé de ses deux passions : la mécanique et le show business. Il avait tourné quelques scènes dans des films en Californie du Sud et, à l’instar du Zodiaque, il pouvait citer par cœur des passages de Gilbert et Sullivan : « J’ai passé deux saisons à chanter des airs d’opéra, et je lis énormément. Je fais partie de ces privilégiés qui ont une mémoire presque absolue. Je me souviens de l’adresse et du numéro de téléphone de la maison où j’habitais au Texas en 1939. Je me rappelle tous les vieux films de King Kong et de Dracula et les endroits où je les ai vus. »

« Il a un téléscripteur dans sa petite salle de projection au sous-sol, m’a rapporté Narlow. Et voilà un échantillon de texte tapé sur sa machine à écrire… Il a étudié les codes pendant trois mois et est aussi connu sous un autre nom, qui pourrait bien être son véritable nom, je pense. Je ne crois pas qu’il nous ait été possible de l’établir. Un de mes amis, qui était avec moi à l’Académie du FBI, a fait quelques recherches sur ses antécédents. Il semblerait qu’il soit né dans le comté de Lubbock, au Texas…

— Où l’expression *fiddle and fart around* est couramment employée », ai-je ajouté.

Par ailleurs, il savait coudre. Il avait dessiné et confectionné des costumes à Hollywood. Le suspect avait perdu sa mère à l’âge de cinq ans et il était brouillé avec son père, un riche industriel.

« Nous avons aussi dans le dossier un certificat de naissance à son autre nom, signé par un médecin du Texas, dit Narlow. C’est tout ce qu’on a. Il faut dire qu’on ne sait pas trop s’il s’agit d’un seul et même individu. Un certificat postdaté a été remis au tribunal des successions et des tutelles, ce qui fait qu’il est né en 1928 *et* en 1926.

« Il y a un gars qui est tellement convaincu que cet homme est le Zodiaque qu’il a décidé d’écrire un bouquin sur la question. Il a même pris

contact avec la télévision et engagé un avocat. Il avait l'intention d'accuser publiquement ce type, Andrews{17}. Je lui ai dit qu'il avait intérêt à être sûr de son coup : nous n'avons absolument aucune preuve ! C'est la porte ouverte à des poursuites en diffamation. Et finalement, la chaîne de télévision a fait machine arrière parce que je ne pouvais rien leur dire de plus à ce propos. D'ailleurs, nous n'avions pas pu vérifier si Andrews savait se servir d'une arme. » D'un tempérament emporté, le suspect avait un jour déclaré avoir trouvé « mieux que le sexe ! ». Dans un restaurant, il avait aussi menacé une serveuse de revenir « lui péter les jambes ».

« Avery a appris que cet individu avait été étudiant au Riverside City College, mais je n'ai jamais pu en avoir confirmation, poursuivit Narlow. Voici une photo de son appartement à San Francisco, celui qui était censé avoir été inondé [le 20 avril 1970, le Zodiaque avait écrit que la bombe qu'il gardait dans sa cave en vue de piéger un car scolaire avait été trempée. "J'ai été inondé par les pluies que nous avons eues il y a quelque temps", se plaignait-il]. Il travaillait à l'aéroport de San Francisco – en fait, il était censé y être à l'heure où Cheri Jo Bates avait été assassinée en octobre 1966. Laissez-moi vous dire quelque chose : si ce n'est pas lui le Zodiaque, c'est en tout cas quelqu'un qui lui ressemble. »

Deux mois avant les premiers meurtres du Zodiaque, Andrews avait beaucoup fait parler de lui. « Je crois que le plus malin serait de faire comme Anton La Vey{18}. Il ne s'en sortait pas comme pianiste de bar, alors il s'est regardé dans un miroir et il a décidé "Je suis un personnage". Puis il a embauché un imprésario et il est devenu Satan. Moi aussi, je suis un personnage, sorti tout droit du grand écran, mais je ne peux pas me payer les services d'un imprésario. Je suis humble aussi… parce que je vois toute l'absurdité du jeu. » Le Zodiaque avait écrit : « Je suis fou, mais cela n'arrêtera pas le jeu. »

Une de mes amies, Fay Nelson, a rencontré Andrews à San Francisco. « À l'époque des meurtres de Blue Rock Springs, il avait une Renault Caravelle blanche, une voiture qui ressemble assez à une Corvair. » On sait aujourd'hui que cet homme n'était pas le Zodiaque, mais il y avait quand même une sorte de lien : il avait un cinéma où l'on repassait de vieux films. La police se posait d'ailleurs aussi des questions à cet égard. On avait établi une liste de toutes les personnes qui y avaient travaillé. J'ai découvert qu'en mai 1969, on y avait projeté *Les Chasses du comte Zaroff*, un film qui avait inspiré le Zodiaque. Après le 1er janvier 1969, le cinéma s'était mué en

ciné-club, avec des séances le vendredi soir, et le Zodiaque avait commencé à frapper les samedis. Darlene Ferrin, la victime de Blue Rock Springs, avait noté deux noms dans son agenda : « Leigh » et « Vaughn ». Robert Vaughn était le nom de l'organiste qui accompagnait les films muets à l'Avenue Theatre. Il y travaillait depuis mars 1968, comme le suspect d'Avery. Était-ce un endroit que le Zodiaque fréquentait régulièrement ? J'ai voulu aller voir sur place.

Vendredi 1er septembre 1978

Avec les vieilles voitures garées dans la rue luisante de pluie, on pouvait difficilement manquer le cinéma muet du 2650, San Bruno Avenue. Le vaste plafond voûté avait autrefois était décoré de motifs espagnols. À présent, autour d'un chandelier qu'on aurait cru sorti du *Fantôme de l'Opéra*, un artiste avait peint tous les symboles du Zodiaque.

Le suspect de Narlow était administrateur du cinéma et se saignait aux quatre veines pour financer sa passion des films muets et du début du parlant. Pour couvrir ses frais, il organisait exceptionnellement des séances de projection de films contemporains. La semaine précédente, il avait passé un thriller en 3 D, *Man in the Dark*. Le vendredi, on présentait des « projections et concerts avec accompagnement à l'orgue électrique ». Les amateurs venaient y voir des films produits par les frères Pathé ou des courts métrages de D.W. Griffith. Ils adoraient des stars comme Mary Pickford, Lionel Barrymore, Douglas Fairbanks et Buster Keaton.

La démarche dandinante à la Charlie Chaplin, le dos voûté, les jambes arquées et l'allure replète, Andrews arpentait les allées en beuglant « The Road to Mandalay ». Son smoking trois fois trop petit menaçait de craquer à tout moment. Il récitait du Shakespeare d'une voix tonitruante. La victime survivante du lac Berryessa avait décrit la voix du Zodiaque comme « celle d'un étudiant… avec un ton traînant, mais pas celui du Sud ». Selon ses propres dires, Andrews avait une voix ordinaire, « c'est-à-dire ni grave ni haut perchée, mais j'ai un don d'imitation : je peux parler comme W.C. Field et j'ai fait des voix masculines et féminines à la radio – et ça m'amuse de prendre des grands airs… j'ai peut-être l'air normal extérieurement, mais à l'intérieur… ».

Vaughn, l'organiste, l'accompagnait sur un imposant Wurlitzer (le Zodiaque avait mentionné un « organiste » dans sa « petite liste » de victimes potentielles), mais Narlow et Avery s'intéressaient davantage au projectionniste. Ils avaient récupéré une affiche réalisée à la main pour annoncer « *La Grande Parade*, avec John Gilbert et Renée Adorée ». Quelqu'un au cinéma se chargeait de modifier l'affiche en fonction du programme, qui changeait constamment. J'ai pu mettre la main sur un autre exemplaire que j'ai soumis à Morrill pour examen, à Sacramento. « Hormis le *k* à trois barres, ça correspond assez bien, me dit-il en souriant. C'est ce que j'ai vu de plus proche de l'écriture du Zodiaque jusqu'à présent ! » Non seulement les anciennes affiches du cinéma pouvaient avoir fourni au Zodiaque un modèle pour ses lettres en caractères d'imprimerie, mais l'amorce présente sur chaque bobine des vieux films au format Academy Standard était justement une croix inscrite dans un cercle.

Mercredi 17 octobre 1978

La circulation était fluide sur le Golden Gate. J'avais pris la direction de Santa Rosa. Je me suis arrêté près des entrepôts gris où le gérant du cinéma avait autrefois aménagé des appartements. Les murs avaient été repeints. Dans la cour, plus de trace de la rangée de vieilles boîtes aux lettres et les petites pièces où il entassait des objets hétéroclites (appareils divers, sièges de cinémas, matériel de développement des films noir et blanc en 35 mm) avaient été vidées. Le temps passait irrémédiablement et le Zodiaque était toujours aussi insaisissable après dix ans de traque.

J'ai continué jusqu'à la caravane de Leigh. Il n'y avait personne en vue. Dix-huit jours plus tôt, il avait cessé d'installer des systèmes de sécurité chez les personnes âgées et démissionné de son emploi à Vallejo. « Serait-il possible que Leigh et le suspect de Narlow et Avery aient été complices ? Vous devriez vérifier s'ils ont pu être en relation », m'a suggéré un policier. L'idée que plusieurs personnes sc cachaient derrière le Zodiaque m'avait déjà traversé l'esprit. J'avais relevé le curieux espacement entre certaines lettres des messages : *« He plung ed him self… wand ering. »* Cela me rappelait non seulement les irrégularités dans les enseignes aux lettres peintes une à la fois mais aussi des textes écrits sous la dictée par quelqu'un qui trace chaque syllabe après l'autre sans se préoccuper du sens des mots.

Jeudi 18 octobre 1978

Au SFPD, Bill Armstrong fit valoir son droit à la retraite. « Je sentais bien qu'il n'avait plus le feu sacré, m'a confié Toschi. Je me rappelle, quand il a quitté la brigade criminelle à la fin 1975, il m'a dit : "Toschi, j'en ai fini de voir des cadavres." Mais en moi, la flamme brûlait encore. » Le même jour, Allen se plia de mauvaise grâce à une première visite chez un spécialiste de la santé mentale.

L'une des conditions à sa libération était qu'il voie régulièrement le Dr Thomas Rykoff{19}, un psychiatre de Santa Rosa. Avant la première consultation, Leigh avait probablement écumé les bibliothèques en quête d'ouvrages sur le sujet, comme il l'avait fait en prison. Dans les années 1960, il avait demandé à Cheney s'il avait connaissance de livres expliquant comment déguiser son écriture et changer d'apparence. Son ami avait répondu qu'il en existait certainement. Logiquement, il devait à présent se documenter sur la façon de répondre aux tests psychiatriques. Au regard de la loi, un individu à la personnalité fragmentée comme le Zodiaque ne serait pas considéré aujourd'hui comme pénalement irresponsable. Dans le cas de « meurtriers qui semblent rationnels, cohérents et contrôlés, mais dont les actes ont un caractère bizarre et insensé », il devient difficile de déterminer ce qui relève ou non de l'aliénation mentale, écrit le Dr Joseph Satten.

À la différence du schizophrène, un sadique sexuel comme le Zodiaque « ne présente pas d'aberration évidente, mais se donne beaucoup de mal pour paraître normal et éviter d'être arrêté. De tous les meurtriers, c'est celui qui risque le plus de récidiver. » Après le premier homicide, ce genre de tueur intelligent devient de plus en plus habile dans la dissimulation. Il fait tout ce qu'il peut pour avoir l'air normal, mais souvent, non sans perversité, il fait aussi en sorte d'attirer les soupçons. Ce jeu du chat et de la souris avec la police finit par être le principal mobile des crimes. Derrière une mine souriante, il dissimule des sentiments d'infériorité, d'hostilité, d'anxiété et de persécution. Pourtant, ce besoin pervers d'attirer l'attention sur lui, en tant que Zodiaque, le démange comme un prurit qu'il ne peut s'empêcher de gratter. À moins que Leigh ait simplement *pensé* en secret qu'il était le Zodiaque ?

Nul ne peut dire quelle est la cause première qui fait d'un individu un tueur maniaque : un chromosome manquant ? Un événement survenu dans les six premiers mois de l'existence ? Quoi qu'il en soit, c'est un état incurable. Le sentiment de rejet crée des pressions qui s'expriment dans

l’enfance par de l’énurésie, des chapardages et de la cruauté envers les animaux. À l’éveil de la puberté, la colère se manifeste dans des actes de sadisme de plus en plus raffinés et habilement dissimulés. Le profil psychologique demandé par le shérif Striepeke décrivait le Zodiaque comme un individu de sexe masculin, blanc, célibataire, de moins de trente-cinq ans, « qui torturait les animaux, avait un père effacé et une mère dominatrice et avait peut-être séjourné dans une institution psychiatrique ».

En attendant, Leigh Allen continuait à rêvasser dans sa caravane ou son sous-sol. Il s’évadait dans un univers de science-fiction et d’occultisme, affichant son mépris pour le commun des mortels, et vivait selon ses propres règles. « J’ai eu l’occasion d’étudier personnellement les dossiers de plusieurs tueurs en série, m’a dit le Dr Lunde. Les réponses de Bianchi aux tests psychologiques sont presque mot pour mot les mêmes que celles de Kemper. Toutes ces histoires d’animaux éventrés, de sang et de cœurs arrachés. »

Après avoir examiné les tests effectués par Rykoff sur Allen et leurs résultats, un psychologue m’a fait part de ses impressions. Avant de le soumettre au test de Rorschach (le test des taches d’encre), Rykoff avait eu pour instruction d’être attentif aux réponses contenant la lettre Z. « Les chances qu’il y ait plus d’une réponse commençant par Z sont très minces, avait expliqué l’analyste aux enquêteurs. Je ne m’attends pas à ce qu’il y en ait. » Les deux premières images présentées à Leigh lui rappelaient « une arcade zygomatique ». Ébranlé, le psychiatre a poursuivi : « Et que voyez-vous là ? » À la fin des tests, il a constaté qu’Allen avait fourni cinq réponses contenant la lettre Z, soit beaucoup plus que la norme habituelle. Le chauffeur de taxi Paul Stine avait été tué d’une balle tirée dans l’arcade zygomatique par le Zodiaque.

Un rapport médical assurait que Leigh était « potentiellement violent », « dangereux » et « capable de tuer ». Le même analyste estimait qu’il avait « cinq personnalités séparées ». Cela pourrait expliquer comment il avait passé avec succès le test du détecteur de mensonge et pourquoi son écriture ne correspondait pas à celle du Zodiaque. Les conclusions des psychiatres allaient toutes dans le même sens : Leigh « est foncièrement dangereux… C’est un sociopathe, qui possède un QI incroyablement élevé… et est incapable d’avoir avec les femmes des relations normales. » Dans leurs entretiens privés, le Dr Rykoff a découvert le côté violent de son nouveau patient. La moindre accusation le mettait hors de lui. L’évocation de sa

mère ou de la prison l'enrageait. Leigh restait sur la défensive, tremblant de colère, jusqu'à ce qu'il soit redevenu maître de lui, et il répondait ensuite sur le mode sarcastique. Ses remarques acerbes mais spirituelles étaient truffées de jeux de mots et de doubles sens. Immature et égocentrique, il avait une façon narquoise de parler, mais il pouvait aussi se faire charmeur. Quand le sujet du Zodiaque faisait irruption dans la conversation, Allen se sentait persécuté, et se mettait même à pleurer – de longs sanglots déchirants. Entre deux gémissements, il « réprimait une profonde haine », assurait le Dr Rykoff. En revanche, il excellait à tous les tests de perception. « Ce type est capable de comprendre ce qu'il faut faire au premier coup d'œil et de réussir sans le moindre effort, avait dit un expert. Et il rigole en voyant que les autres n'y arrivent pas. » Allen se soumettait bien malgré lui aux examens psychiatriques et il adoptait toujours la même attitude : « Il ne souriait jamais ni ne manifestait la moindre émotion et il parlait d'une voix monocorde. » Le contrôleur judiciaire d'Allen, Bruce Pelle, commençait à bien connaître ce débit monotone et absorbé, empreint d'une sourde menace.

Rykoff recevait Allen à la demande du lieutenant Jim Husted, de la police de Vallejo, et de Pelle. Après plusieurs séances, une autre personne a souhaité le consulter : une jeune femme. Elle voulait être hypnotisée dans le cadre d'un programme de formation pour un groupe de réinsertion sociale qu'elle mettait en place à Santa Rosa. Rykoff accepta sans se douter qu'il s'agissait de la belle-sœur de Leigh Allen, Karen. On peut se demander si cette démarche auprès du même thérapeute ne lui avait pas été suggérée par la police. Husted, qui dirigeait le service des renseignements, était un roublard. Toujours est-il que Karen, manipulée ou non, s'était adressée à Rykoff. Durant les séances, elle parlait souvent de son beau-frère, un chimiste, et de la part d'ombre qu'il y avait en lui. Rykoff voyait bien que ces pensées la tourmentaient sans cesse. À mesure que Karen exposait ses sentiments et ses soupçons, le psychiatre a commencé à se dire que le personnage qu'elle dépeignait lui paraissait familier.

« Il parle de l'homme comme d'un gibier, disait-elle. Un jour, à table, son frère et lui se sont disputés. Il lui a bondi dessus et s'est mis à l'étrangler. »

« Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? s'est demandé Rykoff. On dirait Arthur Leigh Allen. C'est exactement le même genre de danger potentiel. »

Jeudi 16 novembre 1978

Le Dr Rykoff avait fait revenir Karen. Avec l'aide de Husted et du lieutenant Larry Haynes, de la police de Concord, il l'a plongée dans une profonde hypnose. Haynes, formé par le Law Enforcement Hypnotic Institute du LAPD, avait aussi hypnotisé une baby-sitter employée par une victime du Zodiaque, Darlene Ferrin, le 16 juin 1977. « Le temps écoulé depuis l'incident a une importance ? demanda Rykoff.

— Non », répondit Husted, en sortant délicatement de gros cristaux qu'il gardait enveloppés dans un tissu noir. Chaque gemme scintillante était suspendue à une chaînette. Haynes induisait une transe hypnotique en faisant osciller ou tourner un cristal. Cette fois, en se remémorant l'altercation entre Leigh et Ron au dîner, Karen a vu quelque chose de nouveau.

« Il y en avait un autre, dit-elle

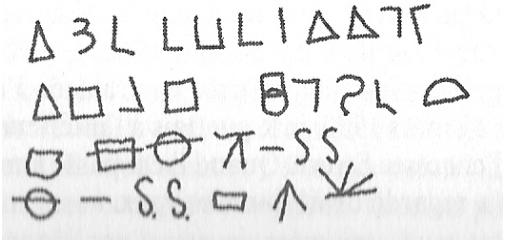
— Un autre ? » répéta Husted. Le policier se pencha en avant. Rykoff posa son stylo.

« Il était aussi penché sur Ron, dit-elle. Je pouvais voir une deuxième silhouette spectrale de Leigh qui assaillait mon mari, une autre identité. C'était comme s'il y avait deux Leigh Allen. Quand Leigh s'est redressé, il a paru se changer en une autre personnalité encore, comme Jekyll et Hyde. » Si j'en crois ce que m'a révélé une de mes sources, Leigh avait un jumeau qui était mort à la naissance. Karen se rappela ensuite le papier qu'elle avait vu dans les mains de Leigh en novembre 1969. C'étaient les pages dont elle avait parlé à Toschi et Armstrong des années plus tôt. Husted et Haynes étaient sûrs que l'hypnose était suffisamment profonde pour qu'elle ne fabrique pas ses évocations. Les hypnotiseurs doivent s'abstenir de suggérer au sujet la moindre indication, aussi subtile et involontaire soit-elle, sur ce qu'ils cherchent à découvrir. « Parfois il est difficile de faire la distinction entre ce qui est présent dans l'esprit d'une personne et ce qu'on y met », expliquait Haynes.

« La feuille était couverte de lignes de symboles étranges, raconta-t-elle. J'ai demandé : "Qu'est-ce que c'est ?" Il a répondu : "C'est l'œuvre d'un fou. Je te montrerai ça plus tard." Mais il ne l'a jamais montré et il a remis les papiers dans la boîte métallique grise qu'il gardait dans sa chambre. »

Haynes, Rykoff et Husted auraient bien voulu savoir ce qu'il y avait sur cette feuille. Mais comment ? Elle avait été détruite longtemps auparavant. Ils ont essayé de demander à Karen de retracer les symboles secrets sous

hypnose. En écriture automatique, elle a dessiné lentement quatre lignes de symboles. Normalement, l'écriture automatique a un aspect relâché et non contrôlé. Mais les signes tracés par Karen étaient droits, comme placés dans une grille – à l'instar des codes du Zodiaque. Les symboles ressemblaient beaucoup à la troisième ligne du cryptogramme de 640 caractères envoyé au *Chronicle* le 8 novembre 1969. Plus la séance d'hypnose avançait, plus elle parlait de Leigh, encore et encore, et finalement elle s'est mise à trembler. Les jointures de ses doigts étaient blanches. Husted a dit à Haynes de la réveiller. Plus tard, dans son bureau, il m'a montré ce qu'elle avait écrit. Je n'avais pas le droit de photocopier ce document, qui aurait pu servir de pièce à conviction, mais j'ai été autorisé à le recopier aussi précisément que je le pouvais. Je reproduis ici pour la première fois les symboles tracés par Karen.



L'hypnose était un procédé assez populaire à l'époque, mais dans les années 1980, son utilisation par les autorités judiciaires comme instrument d'investigation est devenue beaucoup plus rare. En 1982, la Cour Suprême a restreint la valeur des témoignages obtenus sous hypnose, jugés peu fiables. Plus tard, le droit californien s'est aligné sur la décision de la Cour : on ne pouvait recourir à l'hypnose que pour clarifier des informations données avant que la personne ait été hypnotisée. Les témoignages recueillis sous hypnose n'étaient plus recevables par un tribunal, sauf si le juge décidait préalablement qu'il n'y avait pas d'autres moyens d'obtenir ces éléments.

Un « danger potentiel », avait pensé Rykoff. Le psychiatre ressentait une appréhension croissante en présence de son patient, avec son « sinistre sens de l'humour ». Au début du mois, il avait demandé à son frère, un agent de police de San Francisco, de se renseigner. Le policier avait pris contact avec Toschi, dont la réponse était tout sauf rassurante. « Je me souviens bien du frère du Dr Rykoff, un gars vraiment épatant, très direct, m'a raconté Toschi. Il ne faisait pas de manières. Il voulait des informations pour son

frère, alors je lui ai dit : “Nous pensions à ce moment-là [en août 1971] et je reste convaincu qu’Allen était notre meilleur suspect. On l’a laissé tranquille en 1972 parce que nous n’avons pu trouver aucun élément concret qui permette d’établir un lien entre lui et les crimes. Nous avons fait tout ce que nous avons pu. Personnellement, je sens au fond de moi-même que c’est notre homme. Dites au Dr Rykoff de se ménager toujours une possibilité de partir en vitesse, quand il parle avec Leigh… et surtout de ne pas le mettre en colère.” Le policier rapporta à son frère : “J’ai découvert que c’est le principal suspect dans l’affaire du Zodiaque.” Lors des séances suivantes, Rykoff nota sur son carnet, à côté du nom d’Allen, le mot SOCIOPATHE en lettres majuscules. Le terme désigne un individu “égoïste, impulsif et incapable de tirer les leçons de l’expérience. Il se sent au-dessus des codes moraux et des lois. C’est le genre de meurtrier qui présente le plus de risque de récidive.”

« Ce qui me troublait davantage encore, c’était que Leigh m’avait surpris à plusieurs reprises en train de l’observer. Une autre fois, le 12 mars 1980, je le guettais à l’intérieur d’une voiture garée dans Tennessee Street. Quand il est passé à ma hauteur, il a ralenti et m’a regardé droit dans les yeux. »

14

Suspects

Vendredi 24 novembre 1978

Bien que submergé par les affaires de vols, l'inspecteur Toschi se sentait toujours concerné par l'affaire du Zodiaque. Entre le 20 et le 24 novembre, il reçut plusieurs coups de téléphone de personnes qui prétendaient avoir des tuyaux concernant l'enquête dont il avait précédemment la charge. « Le premier appel venait d'un écrivain en mal d'inspiration qui semblait un peu trop pressé de me rencontrer, m'a raconté Toschi. Je n'avais pas envie de prendre sur mon temps libre pour lui parler, mais je l'ai rappelé et le gars paraissait sincère en disant qu'il avait des informations pour moi. C'était un ancien du NYPD et il disait qu'il comprenait bien qu'après dix ans, ce soit devenu une affaire personnelle quand on s'était investi comme moi dans l'enquête.

« "Si quelqu'un dans ce pays mérite d'arrêter le Zodiaque, c'est Dave Toschi", disait-il. Je l'ai remercié, mais comme j'ai officiellement été déchargé du dossier, je lui ai dit de s'adresser à Jack Jordan. Ensuite, une dame du nom de Katrina a appelé. Elle s'était adressée au SFPD mais on l'avait rembarrée, alors, pour sa tranquillité d'esprit, elle aurait quand même voulu me parler. Elle soupçonnait un de ses anciens petits amis qui était mort dans un accident en 1973. Heureusement, je n'ai pas eu besoin de consulter les dossiers. J'avais tout en tête et il m'a suffi de trois minutes pour lui faire comprendre que ses craintes n'étaient pas fondées. Enfin, le week-end, un enquêteur du DA m'a coincé dans l'ascenseur. Il a chuchoté : "J'ai des infos sur une affaire dont vous vous êtes occupé. Je voudrais vous en parler." Je l'ai écouté et j'ai gardé son tuyau en mémoire. Avec tout ça, je n'ai jamais pu faire une croix sur l'affaire du Zodiaque et je ne crois pas que

je l’aurais souhaité, de toute façon. C’est devenu une partie de ma vie… professionnelle ou pas. »

Le matin du 24 novembre, au lac Berryessa, Cindy, une serveuse du Moskowite Corners General Store, a vu entrer un homme étrange. Il s’est assis dans le fond et l’a fixée si longuement qu’elle se sentait mal à l’aise. Finalement, elle s’est approchée. « Que puis-je vous servir ? » a-t-elle demandé. Il a répondu : « Vous savez que vous êtes très jolie ? » Désarçonnée, elle est retournée derrière son comptoir. Au bout d’un moment, il est parti. Alors seulement elle s’est rappelé que, neuf ans plus tôt, le jour fatidique où deux étudiants du Pacific Union College (PUC) avaient été attaqués, un homme d’allure semblable avait bu un Coca assis à cette même table.

En 1971, la police avait d’abord attribué au Zodiaque le meurtre de Lynda Kanes, une autre étudiante du PUC. « J’ai toujours été hantée par la peur de ce maniaque, le Zodiaque, parce que j’étudiais au PUC, à Angwin, à l’époque où Bryan Hartnell et Cecelia Shepard ont été poignardés, m’a confié une jeune diplômée. C’est un drame traumatisant pour tout le monde, mais plus encore quand il se produit tout près de chez vous. J’ai assisté aux funérailles, au sanctuaire du PUC. Il y avait une foule immense et je me suis demandé si le tueur n’était pas là, quelque part, occupé à jouir en secret de la douleur partagée par tous ceux qui pleuraient Cecelia. C’est aussi ce que pensaient les policiers [et le FBI]. Ils ont pris des tas de photos de la foule lors des funérailles de Cecelia.

« Je me souviens aussi très bien du meurtre de Lynda Kanes. Je me souviens du jour où on a retrouvé sa voiture – avec la radio encore allumée – mais pas Lynda. Je me souviens de la neige qui tombait le lendemain matin, des barrages, des battues à cheval, des chiens, et de la police qui demandait des volontaires parmi les étudiants et dans le voisinage pour quadriller à pied les zones les plus difficiles d’accès. J’avais la chair de poule en repensant à toutes les fois où j’étais allée seule sur Old Howell Mountain Road… sans parler des fois où j’étais allée seule au bord du lac Berryessa pour y passer la journée au soleil, en lisant un bouquin. À l’époque, la plupart des gens du coin pensaient bien que le tueur était “Willy le Bûcheron” qui habitait au bas de l’Old Howell Mountain Road, au croisement avec Silverado Trail. On l’appelait comme ça parce que, le plus souvent, on le voyait devant chez lui en train de fendre du bois. Lynda avait l’habitude de s’arrêter pour bavarder avec lui quand elle se rendait au

campus en passant par Old Howell Mountain Road. » Le Zodiaque n'était pas mêlé à l'affaire. En 1971, la Cour Supérieure de Napa a condamné Walter Williams, dit « Willy le Bûcheron », pour le meurtre de Lynda Kanes. On avait retrouvé chez lui ses vêtements maculés de sang.

Jeudi 7 décembre 1978

Allen n'avait pas cessé de conduire malgré la suspension de son permis. Le matin même où il récupérait son nouveau permis, l'inspecteur James Deasy, de la police criminelle, prenait en charge le dossier du Zodiaque. Ancien membre de la brigade antigang du SFPD, Deasy prit le relais pour recueillir les tuyaux et dénonciations diverses à propos du Zodiaque. La collecte d'informations sur une affaire insoluble forgeait peut-être le caractère, mais c'était une tâche fastidieuse. Quelqu'un appela du Canada, en assurant qu'un ancien capitaine des pompiers d'Albion, en Californie, un dénommé Ralph Perry, décédé entre-temps, avait été le Zodiaque. D'après cet informateur, Perry avait eu en sa possession une cagoule semblable à celle du tueur. L'accusation prit un tour plus intrigant quand Deasy chercha à vérifier les empreintes de Perry.

Lundi 18 décembre 1978

« Ce qu'il y a de curieux dans l'histoire, m'a raconté Deasy, c'est que nous avons demandé au service où travaillait ce gars de nous communiquer ses empreintes, et il n'y en avait pas. Au Département de la Justice de l'État non plus. Et au FBI non plus. Nous n'avions aucune empreinte digitale le concernant. Ça fait froid dans le dos. » Deasy et le capitaine Narlow savaient qu'ils auraient du mal à convaincre le DA de donner un ordre d'exhumation pour relever les empreintes sur le corps, pour autant que ce soit encore possible.

Faute d'éléments suffisants pour obtenir un mandat de perquisition, les enquêteurs ont dû demander l'autorisation de la veuve de Perry pour fouiller la maison à deux reprises. Lors de la première visite, ils ont mis la main sur un silencieux illégal pour un pistolet de calibre 22. « La veuve nous a appris que son mari lui avait un jour posé de but en blanc une question bizarre : "Ça ne te fait pas peur, tous les soirs, d'aller te coucher

avec le Zodiaque ?” » Deasy a poussé un soupir, puis il a ajouté : « Sur le moment, on a pensé qu’on était très près de la solution. C’est une sensation qu’on éprouve parfois, au creux de l’estomac, et on se dit : “Tu ne peux pas éliminer un suspect qui paraît sérieux à tous les autres égards simplement parce qu’il est trop vieux.” La deuxième fois, je lui ai dit qu’on avait juste encore quelques points à éclaircir. Elle était assez réticente, mais elle nous a laissés faire. Je lui ai promis que si on ne trouvait pas ce qu’on cherchait, on n’insisterait pas. Et c’est ce qui s’est passé. Il n’y avait rien de plus. » À Vallejo, Allen fêtait le deuxième anniversaire de sa sortie de prison.

15

Arthur Leigh Allen

Lundi 17 septembre 1979

La liste des caravanes de Leigh continuait à s'allonger. La caravane résidentielle perquisitionnée par Toschi et Armstrong n'en était qu'une parmi bien d'autres. Un camping-car spécial immatriculé GS8803 se trouvait quelque part, dans un lieu inconnu. Pendant que Leigh passait d'un lieu de résidence à un autre, pour faire de la voile ou piloter son avion, j'ai eu l'occasion de reparler avec son contrôleur judiciaire.

« Fondamentalement, le plus intéressant est qu'Arthur peut disposer non seulement des véhicules qu'il possède, mais aussi de ceux de ses amis. Et de presque toutes les voitures qu'il veut. Sa mère a une Mercedes. Il a actuellement une VW Karmann Ghia blanche de 1962 – exactement comme celle d'Hartnell. Je me demande d'ailleurs si le fait de rouler dans une voiture identique à celle d'une des victimes du lac Berryessa ne répond pas à une volonté subconsciente d'attirer l'attention. » Leigh avait fait immatriculer ce véhicule huit jours plus tôt. C'était la présence d'une voiture semblable qui avait attiré l'attention du Zodiaque et lui avait révélé la présence de victimes potentielles dans un coin désert au bord du lac.

Durant l'été, un ami d'enfance d'Allen, Harold Huffman, était venu à Vallejo pour lui présenter son fils de huit ans, Rob. Harold avait épousé Kay, l'amie de Leigh. « J'avais déjà vu Harold jouer au football et nager, m'a raconté Kay. Je savais qui c'était, mais je ne le connaissais pas. À la fin de ma première année au collège, un ami commun nous a présentés l'un à l'autre. Je l'ai revu une autre fois, quand il était venu parler avec les entraîneurs. Il m'a ramenée chez moi. Je lui ai proposé un café et il a accepté. Je ne savais pas comment on prépare le café, et lui, il n'en buvait

jamais. Mais il l'a bu quand même. C'est comme ça que notre histoire d'amour a commencé. »

« Leigh incarnait pour moi une sorte de grand-père, un grand bonhomme chauve, solidement bâti, qui vivait dans la cave d'une vieille maison », m'a raconté plus tard Rob. Le garçon jouait avec les écureuils, tandis que Leigh chargeait des pièges dans le coffre de la voiture. Il déposait ses cages en divers endroits, tout au long de la route qui les menait à Lake County. « J'espère que je ne me ferai pas prendre, disait-il avec des mines de conspirateur. Je n'ai plus d'autorisation pour poser des pièges. » Rob s'était rapidement pris d'affection pour lui : « Il était très drôle. Le soir, quand on regardait les étoiles, tous les trois, bien enveloppés dans nos sacs de couchage, Leigh racontait des histoires extraordinaires. La journée, pour me distraire, il faisait des sauts périlleux en bondissant d'un vieux plongeoir avant de retomber dans la neige fondante, qui giclait dans toutes les directions. Il marchait en boitant, mais une fois dans l'eau ou dans les airs, c'était un acrobate. Il s'approchait de moi en nageant sous l'eau comme un poisson dans le bassin des enfants, au lac, et il m'agrippait les jambes – il pouvait retenir son souffle pendant une éternité. Je ne savais jamais où il était. »

En repartant vers le nord, le trio ramassa les cages toujours vides. Dans le petit motel où ils descendirent, Leigh épata la galerie en plongeant dans la piscine pour en faire tout le tour sous l'eau, pendant près de deux minutes. Vers la fin de leur périple, Leigh referma la portière de la voiture sur l'orteil de Rob. Le garçon réprima ses larmes. « Tu es dur et courageux, lui dit Leigh. La plupart des gamins de ton âge se seraient mis à pleurer. Tu n'es pas une mauviette. » Après cet incident, ils formaient une vraie paire d'amis.

Jeudi 11 octobre 1979

Un magasin d'Irving Street avait été braqué et Toschi était à la recherche de témoins. Soudain, il s'est rendu compte que c'était le dixième anniversaire de son affaire la plus éprouvante. À 18 h 26, avant de rentrer chez lui, il fit halte au coin de Washington Street et Cherry Street pour revivre de vieux souvenirs. Il entendait les nouvelles du soir par une fenêtre ouverte et repensait à Stine, dont le meurtrier courait toujours. En repartant,

Toschi ne pouvait se débarrasser du sentiment qu'il n'était pas le seul à se tenir dans l'ombre de ce carrefour aux demeures solennelles.

Mercredi 31 octobre 1979

Pour Halloween, Leigh fit immatriculer une *autre* caravane. Pourquoi en avait-il autant dans tellement d'endroits différents, et qu'y gardait-il ? Il appréhendait sans doute une nouvelle perquisition et savait qu'elle finirait par arriver. Toutefois, il devait craindre autre chose qu'une fouille approfondie de son sous-sol sordide. Une révocation éventuelle de sa libération conditionnelle le renverrait à Atascadero, ce qu'il redoutait par-dessus tout. J'ai appris que récemment, sur Lake Herman Road, où avait commencé la série de meurtres commis par le Zodiaque dans le Nord de la Californie en 1968, un garçon avait été retrouvé abattu d'une balle entre les deux yeux et une fille étranglée.

Lundi 28 janvier 1980

Leigh, qui avait déjà de sérieux problèmes de poids et de tension artérielle, se débattait à présent contre une propension croissante à forcer sur la boisson et une vue déclinante. Il parcourait d'un pas hésitant la courte distance entre sa maison de Fresno Street et le 1131, Tennessee Street, où il travaillait dans un magasin Ace Hardware. Il a prétendu par la suite avoir commencé le 19 mars, mais son premier jour était en fait le 28 janvier. Son nouveau patron s'appelait Steve Harshman et son chef de rayon Dean Drexler. Drexler chargea Leigh de s'occuper des fournitures électriques. Plus tard, Harshman nommerait Allen responsable des achats pour le département outillage et jardinage. Avec sa formation supérieure, l'ancien détenu était conscient de valoir mieux que les 5,35 dollars de l'heure qu'il gagnait. Très vite, il se trouva un autre motif de mécontentement : son travail l'occupait tous les jours sauf le dimanche et ne lui laissait pas de temps pour autre chose.

Un courrier reçu par le *Chronicle* ce matin-là disait : « C'est le Zodiaque qui parle. J'ai déménagé dans les collines pour y trouver ma prochaine victime. Bonne chance. Zodiaque. » Sur l'enveloppe, en lieu et place de l'adresse de l'expéditeur, il était écrit « Devinez ? » Mais la lettre n'était pas

affranchie plus que nécessaire et elle était écrite à l'encre rouge et non en bleu – une imitation de plus. Je suis allé voir Sherwood Morrill, l'expert graphologue du CI&I, à Sacramento. Morrill avait pour ainsi dire grandi dans le bureau d'investigation. Son père, Clarence S. Morrill, sergent de la police de Berkeley, était l'un des fondateurs du CI&I, en 1918. « Mon père était de petite taille, a raconté Morrill. Il mesurait un mètre soixante-treize et pesait soixante-trois kilos tout mouillé. Quand on a voté la loi instituant le bureau de l'État, on a créé en même temps un conseil de direction. C'était une agence indépendante, avec un shérif, un chef de la police et un DA nommés par le gouverneur pour des mandats à durée déterminée. En théorie, une seule personne ou un conseil ne pouvait prendre le contrôle de l'agence. Mon père ne comptait pas passer l'examen d'admission dans la fonction publique, mais son chef, August Vollmer, l'un des officiers de police les plus progressistes de son temps, avait insisté. Mon père s'est présenté et il a fondé l'agence (le 1er janvier 1918). Il est mort en 1940 et il est resté au CI&I pendant tout ce temps. »

C'était le chef Vollmer qui avait encouragé l'écrivain Dashiell Hammett à spéculer sur la possibilité de transférer des empreintes digitales d'un lieu à un autre. Hammett avait imaginé qu'on pourrait les contrefaire en se plaquant sur le bout des doigts un jeu d'empreintes, comme le maître chanteur dans sa nouvelle *Slippery Fingers*{20}. Le Zodiaque avait écrit qu'il s'enduisait de colle le bout des doigts. Était-ce là le secret des empreintes non identifiées sur le taxi de Stine – les indices que le tueur prétendait avoir laissés pour mettre la police sur de fausses pistes ?

Morrill aurait bien voulu devenir champion de base-ball, mais en définitive, il avait étudié l'analyse graphologique auprès de Charles H. Stone, le premier expert reconnu par l'État dans ce domaine. « Avant ça, il avait été chef de la police de Bakersfield, ajoutait Morrill. Mon père l'avait engagé comme assistant, mais il l'a chargé du service d'examen des documents. Quand je suis sorti de l'école, il m'a pris à part et m'a dit : "Il n'y a pas d'école d'analyse graphologique. La Californie est en pleine expansion. Avec l'expansion vont venir les litiges, et avec les litiges, le besoin de spécialistes de l'examen des documents." J'ai étudié la psychologie et les sciences et, après avoir travaillé pendant sept ans, j'ai été accrédité comme expert auprès des tribunaux. En 1933, je suis entré au service d'examen des documents, comme assistant de Stone. »

Morrill expliquait : « Les messages du Zodiaque ont été écrits en caractères d'imprimerie et non en cursives, ce qui nous donne une idée de son âge. » Cette façon d'écrire avait été privilégiée par quelques rares écoles aux États-Unis (comme la Pleasant Valley Grammar School de Camarillo, en Californie). En 1969, ces élèves devaient juste avoir un peu plus de trente-cinq ans. L'expert était en train d'examiner une lettre abjecte adressée à Herb Caen par un émule du Zodiaque. L'image d'un œil grand ouvert, les fautes d'orthographe intentionnelles et les allusions aux fers rouges rappelaient des lettres précédentes du tueur. « C'est le deuxième message de ce genre que nous recevons, avait écrit le journaliste scientifique Dave Pearlman dans un mémo interne du *Chronicle*. Il s'en dégage une perversité inhabituelle et j'ai pensé que ça pourrait intéresser les gars du FBI. »

« Ce que je cherche, quand je fais une analyse, est assez variable, précisait Morrill. Si l'auteur a un style d'écriture particulier, une ou deux caractéristiques peuvent vous éclairer. J'ai eu le cas hier. Il y avait plusieurs similitudes, mais aussi quelques divergences importantes qui excluaient toute authentification. Cela dit, les choses se passent un peu comme une identification par les empreintes digitales. Si vous avez suffisamment de points de convergence, vous pouvez identifier un individu. On considère souvent qu'une empreinte partielle doit comprendre douze points caractéristiques et aucune différence notable. En moyenne, une empreinte présente une cinquantaine de caractéristiques. Il en va de même pour l'écriture : si vous trouvez suffisamment de similitudes caractéristiques et aucune différence notable, vous avez votre identification. Mais une seule différence importante fiche tout par terre. Vous devez l'écarter. Vous avez peut-être l'impression que c'est toujours le même auteur, mais il a fait une gaffe. Quand je parle d'une différence importante, je veux dire qu'elle ne peut pas s'expliquer raisonnablement. »

Le Zodiaque pourrait avoir mémorisé une série de ces « gaffes » pour les glisser systématiquement dans ses courriers. Les différences notables par rapport à sa véritable écriture pourraient ainsi s'expliquer s'il s'était exercé à commettre ces gaffes.

« Qu'y a-t-il donc de si inhabituel dans les *k* du Zodiaque ? ai-je demandé.

— C'est un élément que nous avons pris pour une constante, dans un premier temps, mais le Zodiaque ne s'y est pas tenu. Il le traçait en trois

parties, mais depuis, il fait ses *k* comme nous les ferions, vous et moi. » Si ce *k* n'était qu'un subterfuge, on pouvait se demander si l'écriture du Zodiaque – avec son *r* en forme de coche, son *d* cursif toujours sur le point de basculer et son *k* à trois traits – n'était pas intentionnellement artificielle. J'ai parfois soupçonné le Zodiaque d'avoir un complice qui écrivait ses lettres.

Un graphologue a proposé une analyse psychologique de l'écriture du Zodiaque :

> Vous voyez les boucles des ces « d » ? C'est un signe d'arrogance et d'orgueil, mais aussi de manque d'assurance. Les fautes d'orthographe dans des mots comme « *nose* » dénotent un effort de dissimulation, une volonté de préserver son anonymat… quand on combine son écriture très précipitée, ses lettres indistinctes, la variabilité de l'espacement, la variabilité dans la taille des lettres, tout indique un tempérament maniaco-dépressif. En outre, l'écriture penche vers le bas à la fin. Même s'il commence en haut, vers la fin des lignes, la plupart des lettres présentent une inclinaison, ce qui dénote un état dépressif… Le Zodiaque a tendance à mettre les points sur ses « i » près du trait… lorsque son écriture commence à se relâcher, les points sont encore bien marqués… C'est aussi quelqu'un de très solitaire et de très sensible à la critique, ce qui veut dire qu'il pourrait réagir violemment si on le traitait de fou au lieu d'admirer son intelligence.

Mardi 29 janvier 1980

« Qu'est-ce que San Francisco a donc de spécial ? se lamentait Herb Caen. Pourquoi cette ville semble-t-elle attirer les rêveurs et les pervers, les dingues et les tarés ? Avec sa tolérance pour tous les styles de vie, San Francisco paraît être le dernier sanctuaire des déracinés. » La région était affligée de toutes sortes de plaies : serial killers, kidnappings, guérillas urbaines, sectes religieuses, assassinats politiques… Charlie Manson y avait recruté sa famille dans la communauté hippie de Haight-Ashbury. C'était là aussi qu'avaient échoué Juan Corona (meurtrier de vingt-cinq ouvriers saisonniers), John Linley Frazier (qui tua cinq personnes au nom du combat contre la pollution) et Herbert Mullin (qui massacra treize personnes au cours d'une orgie mortelle de quatre mois afin de prévenir un séisme censé ravager l'État). Dans la région de la Baie, la SLA enleva Patricia Hearst et assassina le superintendant des écoles d'Oakland Marcus Foster avec des balles au cyanure. Le Front de Libération du Nouveau Monde, les tueurs

Zebra, le Temple du Peuple de Jim Jones, Dan White et le Zodiaque avaient tous élu domicile dans les environs.

Avery et Toschi s'efforçaient d'oublier le Zodiaque. J'essayais d'en faire autant, moi aussi, en cette aube d'une nouvelle décennie. Nous en savions un peu plus désormais. Dans les années 1970, les tueurs en série étaient encore un phénomène relativement nouveau. Dans les années 1980, les autorités s'employèrent à mieux comprendre les criminels multirécidivistes afin d'en dresser le profil. Le 11 juillet 1984, le Département de la Justice proposerait la création d'une unité spéciale à Quantico intitulée Vicap – Violent Crime Apprehension Program. Les agents du FBI – psychologues, psychiatres et enquêteurs – ont mis leurs ressources en commun pour établir des portraits psychologiques des violeurs en série, abuseurs d'enfants, incendiaires et meurtriers sadiques. En interrogeant des tueurs en série et des pervers, ils espéraient pouvoir expliquer ce qui les motivait. Pour percer à jour la personnalité de criminels encore en liberté, comme le Zodiaque, le Vicap a distingué différents types de serial killers. Le Zodiaque, qui combinait des aspects hédonistes et une volonté de contrôle, était, dans la classification technique, un « tueur organisé non social ».

« Les tueurs organisés sont définis comme non sociaux parce qu'ils choisissent de s'isoler de la société, écrit l'expert Greg Fallis. Bien qu'ils soient souvent volubiles et charmeurs, ils ont le sentiment que personne n'est assez bien pour eux. Ils sont souvent très astucieux. D'un tempérament plus assuré que les tueurs désorganisés asociaux, ils n'hésitent pas à parcourir de longues distances pour trouver leurs victimes. »

Lundi 3 mars 1980

« Allen a un ami dont je ne vous ai pas encore parlé, à qui il semble avoir confié qu'il est le tueur du Zodiaque, m'a expliqué le lieutenant Husted du VPD. Il lui aurait confié des détails à propos de certains meurtres. J'aimerais pouvoir interroger cet ami, Jim, sous hypnose. C'est l'homme qu'Allen a rencontré au Sonoma Auto Parts Store, vous vous souvenez ? Il lui avait écrit d'Atascadero pour dire qu'il espérait que le Zodiaque allait encore tuer, ce qui l'aurait mis hors de cause. Un soir, alors

qu’ils buvaient ensemble, Allen aurait, paraît-il, confessé qu’il était le Zodiaque. Jim se disait prêt à témoigner, mais il s’est dégonflé. Il a peur d’Allen et sa femme l’a supplié de ne pas nous parler. Il semblerait en fin de compte qu’Allen ait aussi craché le morceau en présence d’un autre homme au magasin. »

Mais aucun des témoins n’a jamais été hypnotisé, et la piste a été abandonnée, comme tant d’autres. Leigh continuait à chasser dans les collines – emportant le cœur et le foie des écureuils qu’il capturait pour les congeler. Se pourrait-il que la « machine de mort » dans la cave du Zodiaque ait été une allusion à un congélateur contenant des animaux disséqués ? Cette manie de dépecer des oiseaux, des écureuils et des souris évoque en tout cas le schéma comportemental des tueurs en série qui torturent et massacrent des animaux, faute de mieux… Allen renouvelait cependant le concept en procédant à ses dissections sous couvert d’expériences scientifiques.

Lundi 21 avril 1980

La liste des véhicules de Leigh continuait de s’allonger. Il a fait immatriculer une berline Buick de 1965, un modèle Skylark de couleur bleue. Et il avait encore la Karmann Ghia, la Corvair grise, trois caravanes et deux voiliers. Selon certains témoignages, il avait possédé en 1965 une Corvair brune semblable à la voiture utilisée par le Zodiaque lors du crime commis le Quatre Juillet. On l’avait aperçu aussi au volant d’une Ford. Cependant, bien qu’il ait eu autrefois un modèle de 1957, il pouvait également s’agir de la voiture de Phil Tucker. En passant dans Fresno Street, j’ai souvent vu son break de couleur brune garé devant chez lui. La plupart du temps, il se rendait à pied à son travail au Ace Hardware, bien qu’il ait horreur de marcher à cause de ses pieds plats et de sa claudication.

16

Arthur Leigh Allen

Samedi 26 juillet 1980

Devant le Ace Hardware, cinq brouettes étaient alignées sous une affiche où souriait l'actrice Suzanne Sommers, vêtue d'un costume incongru de Père Noël. Leigh n'était plus confiné à l'arrière du magasin. Il tenait la caisse principale et discutait avec les clients d'une voix forte. Le nom « LEE » était cousu sur la poche de son tablier orange. Son patron, Steve Harshman, avait d'abord commandé la graphie correcte (« LEIGH »), mais la version abrégée coûtait moins cher.

J'aurais bien voulu obtenir d'autres échantillons de l'écriture d'Allen, mais il devenait difficile de l'amener à écrire quoi que ce soit. Une de mes amies, Fay Nelson, a pourtant essayé. Elle l'a abordé alors qu'il empilait des caisses d'extincteurs.

« Pourriez-vous m'aider à trouver ces articles ? » a demandé Fay. Il a rangé trois autres caisses avant de lever les yeux. « Et si je vous aide, est-ce que vous m'aiderez ? » a-t-il répondu. Il a pris un panier, l'a rempli avec les articles qu'elle cherchait et a jeté sa liste par-dessus. « Vous ne pourriez pas me faire un bon de sortie ? a-t-elle suggéré.

— Une des personnes aux caisses vous aidera. Je ne suis pas autorisé à faire ça. Bonne journée. »

J'ai eu un autre entretien avec l'agent de probation d'Allen. Pelle avait été troublé par diverses évaluations psychologiques de l'ex-détenu dont il avait la responsabilité. Les tests passés par Allen correspondaient au profil établi par un expert psychiatre de Napa, le Dr Leonti Thompson : « [Le type de psychose qui caractérise le Zodiaque] crée un profond sentiment d'impuissance, auquel s'arrache occasionnellement le sujet avec un jaillissement terrible d'énergie psychologique… et si le délire de

persécution ou la mégalomanie viennent s'ajouter à l'univers personnel du schizophrène, ce monde déformé devient parfois propice au meurtre. »

L'expertise de Leigh le décrivait comme « un individu foncièrement dangereux… C'est un sociopathe, qui possède un QI incroyablement élevé… Il réprime une profonde haine et est incapable d'entretenir avec les femmes des relations normales. » C'était « un solitaire, inapte à tout rapport sexuel sauf avec des enfants ».

« J'ai parlé avec Arthur de sa mère, m'a raconté le contrôleur judiciaire d'Allen. C'est un des éléments essentiels dans sa thérapie et dans sa façon d'envisager la vie. Je parle du point de vue de l'agent de probation. Je n'en ai pas l'air comme ça, mais je suis assez curieux de savoir comment sont les gens et ce qui les motive. Fondamentalement, Arthur est très intéressant à cet égard.

— Vous pensez qu'il déteste sa mère ? ai-je demandé, en me rappelant les commentaires de Leigh à Atascadero.

— Oh oui ! Il la déteste, c'est certain, a répondu Pelle. Elle a dans les soixante ans, et elle s'en prend régulièrement à Leigh à propos de son père : "Il n'a jamais assumé ses responsabilités familiales. Tous les hommes sont des sales cons… Tu es comme tous les autres hommes." Pas étonnant que la capacité de Leigh à avoir des relations hétérosexuelles normales ait été complètement démolie à force de subir ce genre de discours pendant des années. Souvent, quand sa mère lui demande : "Pourquoi es-tu comme ça ?" il répond : "Si je suis dans la merde, c'est à cause de toi. C'est toi qui as fait de moi ce que je suis !" Et comme elle se sent coupable, elle ne fait rien pour l'empêcher de se comporter comme il le fait, du moins pour ce qu'elle sait de son comportement. »

Dans le profil d'un autre serial killer, le Fils de Sam, qu'il avait établi, Harvey Schlossberg, éminent psychologue du NYPD, avait tiré certaines conclusions qui peuvent s'appliquer au Zodiaque : « Sa haine et son désir de vengeance sont très probablement inspirés par une femme – mère, sœur, ou petite amie qui l'a rejeté. Il arrive que les maniaques de ce genre disparaissent purement et simplement. Jack l'Éventreur n'a jamais été capturé, pas plus que le tueur du Zodiaque, à San Francisco. » Le Zodiaque devait avoir une mère aguicheuse et dominatrice qui, selon sa fantaisie, le rejetait ou lui prodiguait de l'affection. Le tueur en série Ed Kemper, un colosse de plus de deux mètres qui pesait près de cent trente kilos, nourrissait aussi des fantasmes de meurtre à propos de sa mère. Sept

femmes de Santa Cruz lui ont servi de victimes de substitution, avant qu'il ne la tue elle-même. Sa langue acerbe ne le rabrouerait plus.

Les criminels sadiques, du fait de leur identité sexuelle confuse, ont au plus profond d'eux-mêmes une haine sous-jacente des femmes. Les émotions du Zodiaque étaient aussi intimement mêlées qu'une spirale d'ADN : la violence était pour lui de l'amour et l'amour était une violence. Il avait une soif de sang insatiable et la seule relation satisfaisante qu'il pouvait avoir avec une femme aboutissait au meurtre.

Pelle poursuivait : « La belle-sœur connaissait le psychiatre d'Allen. Elle savait qu'elle révélait des choses que la famille voulait garder secrètes, mais son devoir de citoyenne l'obligeait à parler. Quant à lui, il l'avait toujours considérée comme une intruse. »

Pour ne pas se polariser sur Allen, Pelle envisageait aussi d'autres suspects possibles. « Il y a eu cette fille, Julie, qui s'était enfuie de chez ses parents dans l'Oregon et s'était mise avec un membre des Hell's Angels. Un jour, elle m'a déclaré qu'il n'y aurait plus de meurtres ou de lettres du Zodiaque. "Il y avait un gars qui traînait avec nous. Il n'était pas membre des Angels, juste un parasite. Ce mec disait qu'il était le Zodiaque et je le crois. Je sais que c'est lui le Zodiaque, mais il est mort d'une overdose d'héroïne l'année dernière… ici à Vallejo." La fille avait divorcé depuis (son mari était de Vallejo), et elle était retournée dans l'Oregon avec son enfant. Tout ce qu'elle pouvait dire, c'était que cet homme portait des lunettes et des chemises à carreaux. Elle ne se souvient pas de son nom. » La piste des Hell's Angels me rappelait quelque chose. Au début, Lynch avait soupçonné deux de leurs membres d'avoir commis les meurtres de Lake Herman Road. À trois reprises, son équipier et lui avaient arrêté ces deux hommes pour des braquages de stations-service. « Ils ont flingué des gens, mais ils sont en prison, maintenant », concluait prosaïquement Lynch.

Le lendemain soir, un dimanche, j'ai garé ma voiture en face du Ace Hardware. Dans la vitrine éclairée, la silhouette d'Allen se découpait comme une tache orange. Je l'ai observé tandis qu'il garnissait un présentoir de câbles électriques. Était-ce le Zodiaque qui se tenait là au vu de tous ? Quand Leigh a quitté le magasin à 18 h 15, il portait un coupe-vent bleu marine semblable à celui du Zodiaque lors du meurtre de Stine. Je suis allé demander à son patron, Steve Harshman, des échantillons d'écriture de Leigh. Il a refusé très sèchement, mais j'ai laissé ma carte de visite avec mon nouveau numéro de téléphone sur liste rouge de façon à ce

qu’Allen puisse le voir. À dater de ce moment-là, j’ai reçu des coups de téléphone anonymes vers minuit tous les samedis. C’était troublant, effrayant même, mais je n’ai pas fait changer le numéro. Je ne voulais pas perdre ce contact ténu avec le suspect.

Vendredi 8 août 1980

« Je crois que le tueur s’est constitué tout un dossier sur ses crimes, avec des souvenirs qu’il garde quelque part, dans un lieu éloigné de l’endroit où il vit et où il travaille, spéculait un lecteur du journal. Le Zodiaque n’a pas cessé de tuer durant plusieurs années. Peut-être a-t-il changé d’emploi et a-t-il sévi ailleurs pendant quelque temps. À son travail, il passe inaperçu. Il est docile et effacé, peut-être un peu distrait. Je parierais qu’il ne tire pas son plaisir du meurtre en lui-même, mais du sentiment de puissance que lui procure le fait de bouleverser la vie des autres. Il peut abuser la police et les plus fins limiers, donc il est plus malin que n’importe qui. Il peut tuer, donc il existe. »

Allen, peu satisfait par son emploi chez Ace Hardware, suivait des cours du soir, chaque jour après son travail, sauf le vendredi – le jour de la semaine où certains des meurtres du Zodiaque avaient été commis. Mais plus les mois passaient, plus sa frustration grandissait.

Vendredi 14 novembre 1980

« Je n’ai aucune possibilité d’avancement, expliquait Leigh à Steve Harshman. Je travaille tous les week-ends et je n’ai droit qu’à un jour de repos par semaine. » C’est ainsi qu’Allen a quitté son emploi chez Ace Hardware, sans même se rendre compte du soutien qu’il perdait en la personne de Harshman.

Samedi 15 novembre 1980

Le nouvel emploi de Leigh, comme responsable d’un entrepôt de Spectro Chrome Graphics, à Benicia, était payé 5 dollars de l’heure, encore moins que ce qu’il gagnait auparavant, et il avait plus de route à faire. Il

était chargé de coordonner la réception, la fourniture et la distribution de tout ce qui entrait ou sortait. Leigh avait écrit à Pelle pour l'informer de sa nouvelle situation professionnelle. La lettre portait plus de timbres que nécessaire et l'adresse écrite à la main en caractères d'imprimerie sur l'enveloppe était légèrement inclinée, comme sur les courriers du Zodiaque. « C'était presque comme s'il voulait m'amener à penser qu'il était le Zodiaque, disait Pelle. La lettre elle-même était tapée à la machine, très soigneusement. » Et il ajoutait en riant : « Au fait, notre chimiste s'intéresse à présent aux avions à pédales. Il essaie vraiment de construire un engin capable de voler, même avec son poids et ses problèmes d'hypertension. Mais Leigh est très influençable. Son intérêt pour les machines volantes à énergie humaine vient probablement d'un homonyme, Bryan Allen. L'année dernière, il a commencé à raconter à des amis qu'il songeait à construire un avion propulsé à la force des mollets. » Le 12 juin 1979, Bryan Allen, un résident de Visalia, avait traversé la Manche sur une bicyclette volante, le « Gossamer Albatros ».

« Et bien sûr, quand cette petite fille a été enlevée, l'année passée, nous avons tout de suite pensé à Allen, poursuivait Pelle. Non seulement il conduisait une camionnette blanche comme celle aperçue par des témoins, mais il m'a raconté qu'il se trouvait dans le coin et avait eu des problèmes mécaniques. Je me suis vraiment posé des questions pendant tout un temps, mais la police a trouvé le type qui avait fait ça.

« Leigh a une force incroyable. Quand il travaillait dans ce magasin de pièces détachées [à Sonoma], il y avait toujours d'autres gars qui l'insultaient et le provoquaient. Il en a empoigné un qu'il a soulevé avant de le balancer à l'autre bout de la pièce, dans une pile de cartons vides. »

Kay Huffman se rappelait : « Parfois, quand on revenait d'un endroit quelconque, Leigh et moi, on tombait sur une bande de types qui se battaient, et il disait : "Holà ! Je vais me dépêcher de te ramener, comme ça, je pourrai me changer et revenir pour la bagarre ! J'ai toujours des chaînes dans ma voiture pour ce genre de situation." Et c'est ce qu'il faisait. » Harold Huffman se souvenait aussi d'avoir assisté à des emportements de Leigh : « Une fois il s'est attaqué tout seul à une bande de jeunes qui l'avaient ennuyé. Il a enfoncé son pouce dans l'œil du chef et a envoyé valser en l'air les autres types. » Sandy Panzarella m'a raconté plus tard : « Vous vous rappelez l'histoire des cinq marines que Leigh avait démolis

dans une rue de San Francisco ? Eh bien ce n'est pas de la blague. Il avait une force physique énorme. »

À San Francisco, dans les petites annonces du *Chronicle*, un message personnel est paru ce jour-là : « GRAND "Z" SALUE GRAND "A". Permission accordée. » Et le Zodiaque continuait à hanter les pensées de Toschi. Il se souvenait du jour où Ron Allen avait appelé pour lui faire part de ses craintes. « Il n'arrivait pas à comprendre pourquoi la police de Vallejo s'était désintéressée du cas de son frère, m'a confié Toschi. Que s'était-il passé ? Je ne l'ai jamais su et ça m'a longtemps tracassé. »

Le profiler John Douglas a écrit dans un de ses ouvrages : « En 1980, je me trouvais à Quantico depuis déjà quelques années et j'avais acquis une certaine expérience quand j'ai appris que le FBI souhaitait réexaminer les messages du Zodiaque. Je me rappelle avoir parcouru toute une pile de lettres et avoir eu plusieurs conversations avec Murray Miron sur certains détails de notre approche. Mais les lettres ont été rendues avant qu'on ait eu l'occasion d'approfondir vraiment notre analyse. Je n'ai jamais su ce qui avait motivé ce regain d'intérêt au Bureau ni d'ailleurs la raison pour laquelle nous avons abandonné le dossier. »

De temps en temps, de nouvelles aventures venaient occuper l'esprit de Toschi et lui faire oublier un moment le Zodiaque. C'est notamment ce qui s'est passé avec l'affaire de la « Mouche humaine », un bandit de San Francisco. « Il mesure un mètre quatre-vingt-cinq et pèse près de cent kilos, ça fait une grosse mouche… Avec tout son attirail – masque de ski, gants chirurgicaux, veste à capuchon et fusil à canon scié –, il rappelait le Zodiaque vêtu de son costume. Et cette grosse mouche a des talents d'acrobate. Lui et son complice, on les appelait les Mouches humaines parce qu'ils avaient un culot monstre et une habileté incroyable pour se servir des cabines d'ascenseur des hôtels. Manifestement, ils connaissaient bien les circuits électriques. Ils commençaient par débrancher l'alarme et le téléphone de secours. Ils se planquaient au-dessus de la cabine d'ascenseur et ils piégeaient leurs victimes entre deux étages. Il y avait parfois jusqu'à vingt-cinq personnes coincées là-dedans. Ça leur faisait un joli butin. Je dois avouer qu'il faut avoir des tripes pour se balader comme ça au-dessus des cabines. Ils ouvraient la trappe dans le plafond, braquaient les victimes avec leur fusil de chasse et faisaient descendre un sac postal en ordonnant aux gens d'y mettre tous leurs objets de valeur et les cartes de crédit, puis ils remontaient le sac. Ils ont fait leur coup une première fois au luxueux

Holiday Inn et la semaine suivante au Hyatt Hotel. Tous les flics que je rencontrais se payaient ma tronche : “Hé, Dave, tu n’as pas attrapé de mouches aujourd’hui ?” »

Toschi gardait les souches de tous les paiements effectués avec les cartes de crédit volées. « Un jour, j’ai appris qu’à Portland, ils tenaient un suspect qui était en possession d’une des cartes volées – les mouches n’étaient plus aussi vives qu’avant. Et puis les flics du comté d’Alameda en ont coincé deux autres qui essayaient de se servir de cartes volées. C’est ce qui m’a permis de régler l’affaire. J’ai dit aux policiers d’East Bay que j’avais un autre suspect sous les verrous à Portland et je leur ai suggéré de raconter à leur principal suspect, dans la prison du comté d’Alameda à Santa Rita, que la police de San Francisco allait inculper son frère pour vol à main armée. Le plan a réussi. Le gamin a craqué et a tout avoué pour couvrir son frère. »

Lundi 12 janvier 1981

« J’ai cru comprendre que Les Lundblad avait un suspect qui lui semblait sérieux », ai-je hasardé au cours d’une conversation avec le sergent Mulanax, dans sa maison de Vallejo. Les flammes pétillaient joyeusement dans l’âtre. Les têtes de cerfs accrochées au mur nous fixaient de leurs yeux vitreux. « Lundblad s’était rendu en 1975 dans une institution psychiatrique à Atascadero et il en était revenu en disant : “C’est lui ! C’est le Zodiaque et nous ne pouvons rien faire contre lui !”

— Eh bien, on avait des relations de travail assez étroites, Les et moi, m’a répondu Mulanax. Il s’intéressait de très près à un suspect.

— S’agissait-il de Leigh ?

— C’est le seul suspect qui, pour moi, était vraiment plausible. Son père était un commandant ou un lieutenant de la Navy à la retraite, avec de brillants états de service. En fait, il a aussi travaillé pour la municipalité pendant quelque temps. Une vieille famille de la région, assez respectée. Il était ingénieur ou un truc du genre. Je ne l’ai pas connu. Allen était dans le coin lors du premier meurtre du Zodiaque, là-bas au Riverside College. Mais c’était il y a longtemps, en 1966 peut-être ? Ça m’est un peu sorti de la tête.

— Il a travaillé dans un Ace Hardware à Vallejo.

— Je ne pense pas qu'on puisse encore prouver quoi que ce soit aujourd'hui. Mais à l'époque, j'avais de gros soupçons à son égard. Armstrong et Toschi aussi, je crois. Et Nicolai, également.

— Vous avez soupçonné quelqu'un d'autre à part Allen ?

— Le seul suspect qui ait jamais excité ma curiosité, c'est Allen.

— Pensez-vous que le Zodiaque est encore en vie ?

— Nous avons eu de nombreuses réunions sur cette affaire et, d'une manière générale, on pense que le type est mort, à moins qu'il n'ait été interné dans une institution psychiatrique ou pénitentiaire.

— Et bien sûr, c'est là qu'Allen se trouvait entre 1975 et 1977.

— Je l'ignorais.

— Ce que je trouve intéressant, c'est qu'après que Toschi et Armstrong l'ont questionné dans sa caravane, nous avons cessé de recevoir des lettres au *Chronicle*.

— À Vallejo, nous faisions des rapports détaillés, mais Dave et Bill non. Ils se contentaient de griffonner sur un bout de papier.

— Comment en êtes-vous venu à suspecter Allen ?

— Par des gens qui le connaissaient…

— Oh ! Les deux gars à qui il a raconté qu'il allait devenir le Zodiaque.

— Oui.

— C'est un témoignage tellement accablant, je trouve… Je me rends bien compte qu'un de ces hommes pouvait avoir eu des raisons de mentir, puisqu'il paraît qu'Allen avait tenu des propos inconvenants à sa propre fille. Ça laisse une place au doute. »

Mercredi 14 janvier 1981

Allen restait le suspect le plus sérieux. Hormis le fait qu'il avait lui-même admis s'être trouvé à Riverside, la police n'avait pu recueillir aucune preuve concrète de sa présence en Californie du Sud, où le Zodiaque prétendait avoir fait d'autres victimes. « La famille de Leigh nous avait raconté quelque chose à propos des environs de Riverside, où il allait régulièrement vers le milieu ou la fin des années 1960, remarquait Toschi. J'ai été surpris que le lieutenant Jim Husted, de Vallejo, nous dise : "Laissez tomber Riverside. Rien n'indique qu'il ait jamais mis les pieds dans la région." Bien sûr que si, il y était. La propre famille d'Allen nous a assuré

qu’il passait pas mal de temps du côté de Riverside et qu’il connaissait bien la Californie du Sud, mais ils ne savaient pas trop ce qu’il y fabriquait.

— Leigh a séjourné dans le Sud, avant et après Atascadero, ai-je dit à Toschi. Il travaillait dans la région et se rendait souvent à Riverside les week-ends pour assister à des courses. Plus tard, il est allé faire de l’aviation dans le coin. Lundi, Mulanax m’a confirmé qu’Allen se trouvait au Riverside City College en 1966 quand le meurtre a été commis. »

Toschi a poussé un soupir. « C’est nous qui avons parlé de Leigh à Mulanax, très brièvement, quand la famille est venue nous trouver. Ils avaient déjà questionné Leigh succinctement. Mulanax a ouvert de grands yeux. Il pensait vraiment qu’on tenait le coupable. Et même à ce jour, rien ne dit que ce n’était pas le cas. Mulanax s’intéressait beaucoup à Allen. À l’époque où on travaillait avec lui, Jack n’avait pratiquement aucun doute. Il disait qu’il n’avait jamais vu de suspect aussi plausible. C’est aussi le sentiment que j’avais. Nous avons rangé le dossier d’Allen dans notre classeur à tiroir, deux grosses enveloppes pleines d’informations sur Allen, et nous l’avons laissé de côté à regret. Nous ne savions pas dans quelle direction chercher. Jack dit qu’il a chez lui un épais dossier sur l’affaire. Peut-être avait-il trouvé des informations qui n’ont jamais figuré dans les rapports à Vallejo ? C’est un peu frustrant de découvrir qu’il avait peut-être des informations qui nous manquaient. » Allen avait laissé des traces indélébiles partout dans le sud de la Californie : à Pomona, Hemet, Torrance, San Bernardino, Paso Robles, Riverside et San Luis Obispo.

17

Suspects

Jeudi 15 janvier 1981

Hormis Toschi et Narlow, d'autres policiers avaient aussi eu leurs suspects. Lyndon Lafferty, de la police des autoroutes, pensait que le Zodiaque était un habitant de Fairfield, à l'est de Vallejo. Depuis décembre 1969, un imitateur postait dans cette ville des lettres dactylographiées adressées au *Chronicle* : « C'est le Zodiaque qui parle. J'ai besoin d'aide. Je tuerai encore. Vous pouvez vous y attendre à tout moment. Le prochain sera un flic… »

Deux jours plus tard, il avait encore écrit, joignant cette fois le dessin d'un couteau intitulé « Le couteau sanglant du Zodiaque », la page 59 d'un livre d'astrologie, *Day-by-Day Forecast for Cancer* et un horoscope pour le signe du Lion. « J'ai besoin d'aide. Je tuerai encore… Je veux juste vous dire que cet État n'est pas tiré d'affaire… », écrivait-il.

Harvey Hines, un ancien policier d'Escalon, en Californie, croyait avoir trouvé le Zodiaque. En novembre 1973, alors qu'il suivait des cours du soir en criminologie à Sonora, il est tombé sur des plaintes concernant un dragueur qui avait importuné deux femmes à South Lake Tahoe en 1971. Un an plus tôt, une victime possible du Zodiaque, Donna Lass, avait disparu au même endroit. Intrigué, Hines avait enquêté à l'hôtel-casino où elle travaillait comme infirmière et il avait déniché un suspect qui avait une formation d'opérateur radio et possédait des notions de cryptographie. Il avait été arrêté à de nombreuses reprises à partir de 1946 et, en 1969, il habitait près de l'endroit où Paul Stine avait pris le Zodiaque dans son taxi. Hines déclara par la suite à *Hard Copy* : « Mon suspect est le Zodiaque. Chaque fibre, chaque partie de mon être me dit qu'il est le tueur du Zodiaque. » Une séquence filmée montrait deux pieds chaussés de

pantoufles – le suspect sortant de chez lui pour prendre son journal du matin. « Hines traquait ce type dans les casinos de Vegas avec une caméra vidéo en criant partout : “C’est le Zodiaque !” » m’a raconté un autre policier. Mais le Zodiaque mesurait près d’un mètre quatre-vingt-cinq, pesait plus de cent kilos et avait environ trente-cinq ans. Le suspect de Hines avait non seulement huit centimètres et quarante kilos de moins, mais aussi douze ans de plus.

Pouvait-on faire un lien entre la disparition de Donna Lass et une personne de Riverside ? Une théorie voulait que le Zodiaque ait été un ancien patient sous dialyse dont elle s’était occupée quand elle travaillait au Cottage Hospital de Riverside. Sa colocataire, Jo Anne Goettsche, était aussi infirmière depuis 1975. « Donna ne m’a jamais parlé de quelqu’un en particulier, m’a-t-elle déclaré. Mais sa famille m’a posé la même question. On a travaillé dans le même service au Letterman General Hospital du Presidio [où le Zodiaque avait été aperçu pour la dernière fois] et plusieurs militaires de la base nous donnaient des leçons de pilotage à Hayward. On allait souvent faire de l’aviation avec deux hommes de Riverside en 1970.

— Où ça ?

— Oh, ici, à San Francisco.

— San Francisco ? » Mulanax m’avait dit que Darlene Ferrin avait aussi volé en compagnie de deux hommes, mais il n’avait jamais eu l’occasion de les interroger.

« Je ne me souviens pas de leurs noms, ajoutait Jo Anne. Donna a travaillé ici à San Francisco entre février et juin 1970. Puis elle est partie pour le lac Tahoe et trois mois plus tard, elle a disparu. Donna était assez naïve et n’avait pas beaucoup d’expérience avec les hommes. Elle se laissait facilement entraîner. Elle était accro au jeu. C’est pour ça qu’elle était partie. Comme elle aimait le ski et le jeu, elle avait accepté ce boulot d’infirmière à l’hôtel-casino [le Sahara Hotel de Stateline, dans le Nevada]. Je devais aller la voir le week-end où elle a disparu. Elle était en plein déménagement et nous avions rendez-vous à l’hôtel, le samedi soir. Elle n’avait son nouvel appartement que depuis un jour et je ne connaissais pas le numéro de téléphone. J’étais censée la retrouver là quand elle aurait fini son travail, pour qu’elle me montre où elle habitait. Elle n’est pas venue, alors j’ai passé la nuit dans un motel et puis je l’ai cherchée encore un peu. Je ne savais pas quoi faire. Ce n’était pas son genre de poser un lapin.

Quand je suis rentrée dimanche soir sans l'avoir vue, je ne sais pas pourquoi je n'ai pas alerté la police. J'étais jeune… »

La sœur aînée de Donna, Mary, m'a raconté : « Donna était toujours l'infirmière préférée de tous ses patients. Elle a utilisé sa carte de crédit le samedi [5 septembre 1970] et est allée à son travail ce soir-là. Elle travaillait de 18 heures à 2 heures du matin. Elle était en train d'écrire dans le journal, à 1 h 45 du matin (les dernières personnes qu'elle a vues étaient les Bentley, de San Francisco). Au moment de tracer les lettres c/o [*complains of*], son stylo a dérapé en laissant une ligne jusqu'en bas de la page, comme si elle avait été interrompue. Le journal n'était pas signé. » La voiture de Donna fut retrouvée plus tard non loin de son nouvel appartement.

Un homme non identifié a téléphoné au propriétaire et employeur de Donna pour dire qu'elle ne se présenterait pas à son travail parce que quelqu'un de sa famille était tombé malade. « L'hôtel a reçu un coup de téléphone disant qu'il y avait un cas d'urgence chez elle, expliquait Jo Anne. Quand son patron a appelé, sa mère a répondu : "Il n'y a pas de malade dans la famille. C'est un mensonge." C'est comme ça qu'on a su. Et on y est retourné en pleine nuit. » La famille a sauté dans un avion à Sioux Falls, dans le Sud Dakota. « Nous avons atterri à San Francisco et Jo Anne nous attendait à l'aéroport pour nous conduire à Tahoe, m'a dit Mary. Elle y avait été pour rendre visite à Donna. Deux semaines avant Labour Day{21}, nous avions passé quelques jours de vacances là-bas, avec maman et mes quatre enfants. Puis Jo Anne y était allée, car elles étaient censées passer ensemble la journée du Labour Day. Et nous sommes donc arrivées dans la nuit de dimanche à lundi. Au casino, personne n'a rien pu nous dire – ni où elle était ni ce qui se passait. Quant aux policiers, ils n'ont même pas voulu passer un avis de disparition tant que quarante-huit heures ne s'étaient pas écoulées. La police avait fouillé son appartement.

Nous y sommes encore retournées le 3 octobre, jusqu'au lundi 5. Il y avait quelqu'un de Sacramento avec qui Jo Anne et Donna étaient sorties. La police de South Lake Tahoe avait reçu un coup de téléphone de Sacramento, mais il n'a jamais rappelé. » Et Jo Anne ajoutait : « Sa sœur a engagé un détective privé qui a poursuivi l'enquête pendant des années, sans jamais rien trouver… jamais ! C'est une histoire très étrange. »

« Le plus curieux, c'est qu'un type est arrivé une nuit au poste de police de Vallejo, m'a raconté Lynch. Il avait bu. Il disait qu'il avait essayé de

signaler la disparition de Donna Lass au SFPD, mais comme il était ivre, on l'avait fichu à la porte. Il savait que le Zodiaque avait commis un meurtre à Vallejo, et donc il était venu ici pour faire une déposition. J'ai parlé avec lui un bon moment, mais je ne me souviens plus du nom du gars, ni du nom du musicien qui, d'après lui, était mêlé à l'affaire, mais il faisait partie d'un orchestre qui se trouvait à Tahoe lorsque cette fille a disparu. On ne l'a jamais retrouvée ? Non. »

Il existait un lien ténu entre Tahoe et Leigh Allen. Un ami de Leigh avait acheté un hôtel dans les environs et il aurait pu lui rendre visite la nuit où Donna Lass avait disparu. J'ai aussi trouvé un rapprochement éventuel avec les meurtres de Robert Domingos et Linda Edwards en 1963 près de Santa Barbara. « Après avoir quitté Sioux City, Donna est allée à Minneapolis, puis elle a travaillé à Santa Barbara, m'a appris sa sœur Mary. Plus tard, elle a trouvé un poste au Letterman General Hospital. Le salaire était bon, mais les horaires de travail étaient épuisants – la nuit, les week-ends… Des amis qu'elle avait rencontrés à Santa Barbara avaient déménagé pour s'installer près du lac Tahoe. Ils lui ont dit : "On a trouvé un boulot parfait pour toi. Viens nous rejoindre." Et c'est ce qu'elle a fait. »

Dans les « Messages personnels » publiés par les petites annonces du *Chronicle*, j'ai relevé ceci :

ZODIAQUE. Nous vous offrons une tribune nationale pour présenter votre histoire comme vous souhaitez qu'elle soit racontée. Souhaiterions vous interviewer dans le plus strict anonymat. Contactez le magazine THE AQUARIAN AGE, 270, World Trade Center, SF 94111.

Lundi 19 janvier 1981

En roulant vers Blue Rock Springs, en compagnie de Mulanax, je surveillais du coin de l'œil les nuages lourds qui arrivaient de la baie de San Pablo. « J'ai pu obtenir des échantillons d'écriture pour la plupart d'entre eux, m'expliquait Mulanax en parlant de sa façon de procéder avec les suspects dans l'affaire du Zodiaque. Je les ai fait expertiser par Morrill. Que ce soit à cause de l'écriture, du signalement, de l'âge ou d'autre chose, aucun d'eux ne pouvait logiquement être le coupable.

— Vous avez mentionné ce Tommy Lee Southard ? » ai-je dit. En riant, Mulanax a répondu : « Ce Southard a été l'un des premiers suspects. Un militaire de Mare Island, si ma mémoire est bonne. Ce n'est pas moi qui ai

enquêté sur lui. Lynch et Rust s'en sont chargés. Six semaines ou deux mois après le crime [de Blue Rock Springs], ils sont allés le trouver. Il paraissait faire un bon suspect, du moins dans un premier temps. »

D'après ce que Lynch m'en a dit : « Southard habitait chez sa mère et il portait des lunettes aux verres très épais. Il avait aussi un appartement dans le centre-ville. Nous avions un mandat d'arrêt contre lui pour cambriolage et je l'ai chopé dans un restaurant. C'était un vrai cinglé. Il s'est tranché les veines des poignets quand je l'ai arrêté et, plus tard, il a été tué lors d'une fusillade dans un bar de Virginia Street. »

Après avoir poignardé ses victimes du lac Berryessa, le Zodiaque avait foncé à Napa et avait appelé la police d'une cabine publique située à quelques rues seulement du poste de police. Narlow avait été intrigué par ce détail. « Il y a quelqu'un, ici, à Napa, qui est très doué pour fabriquer des bombes, m'a-t-il dit. Il se trouve qu'il tient un salon de coiffure juste en face de la cabine d'où le coup de fil a été passé… » Hal Snook, un technicien de la police scientifique, a relevé l'empreinte d'une paume moite sur le combiné et l'a fait parvenir au FBI, avec quelques empreintes digitales provenant de la cabine. Tommy Lee Southard fut le premier suspect avec lequel on tenta d'établir des comparaisons. Le service d'identification du FBI répondit le 23 octobre 1969 :

> Sept empreintes digitales, trois empreintes palmaires et une trace qui peut être soit une empreinte digitale, soit une empreinte palmaire partielle sont visibles sur les photographies transmises et exploitables à des fins d'identification. Nous avons comparé ces empreintes avec celles de Thomas Leonard Southard : aucune concordance n'a pu être établie. Il ne nous a pas été possible de le mettre totalement hors de cause puisque nous n'avons pas ses empreintes palmaires.

Les empreintes relevées sur la Karmann Ghia des victimes du lac Berryessa ont été comparées avec les zones correspondantes et les experts n'ont relevé aucune similitude avec les empreintes de Southard. Le FBI a aussi confronté les empreintes provenant de la cabine téléphonique de Napa à celles qui avaient été découvertes sur la première lettre envoyée par le Zodiaque au *Times-Herald* de Vallejo. Mais ces dernières ne correspondaient à aucune des empreintes relevées sur la voiture, sur le taxi ou sur la cabine téléphonique. Ni avec celles de Southard.

Vendredi 15 mai 1981

À Sacramento, le CI&I était devenu la plaque tournante de toutes les investigations futures sur le Zodiaque. Dix ans plus tôt, Paul Avery, dans un mémo confidentiel adressé à son rédacteur en chef, Abe Mellinkof, avait plaidé en faveur d'une centralisation de ce genre. À l'époque, Toschi se posait d'ailleurs des questions sur Avery : « J'ai l'impression qu'il veut aller plus loin que son boulot de journaliste d'investigation, m'a-t-il confié. Je crois qu'en fin de compte, ce qu'il voudrait, c'est mener lui-même cette enquête. » Il n'avait pas tort :

J'ai eu un entretien de quarante-cinq minutes avec l'Attorney General [Evelle J.] Younger, écrivait Avery. Nous avons évoqué en détail l'affaire du Zodiaque et je lui ai dit que le Département de la Justice devrait assurer la coordination de l'enquête en constituant une brigade spéciale Zodiaque, composée de policiers provenant des villes et comtés où il a été établi de façon certaine ou hautement probable que des meurtres ont été commis par le Z.

Trois jours plus tard, Avery fit parvenir à Younger un résumé de l'affaire en ajoutant : « Je suis tout disposé à prêter mon concours pour la mise en place de votre "brigade Zodiaque" et définir sa ligne de conduite. »

Comme une multitude de juridictions, de comtés et de services étaient concernés, il convenait de rassembler et réorganiser leurs dossiers. De nombreux éléments avaient disparu, disséminés un peu partout dans l'État, oubliés au fond d'un sous-sol ou d'un grenier, ou jetés avec des notes de service. L'inspecteur Deasy s'est chargé personnellement d'apporter à Sacramento les dossiers du SFPD.

Le 15 mai, à 7 h 11 du matin, la police et les agents du FBI ont arrêté David Carpenter dans sa maison de San Francisco pour les crimes perpétrés par celui qu'on appelait le Tueur des sentiers. Ce meurtrier féroce avait abattu et poignardé des randonneurs sur le mont Tamalpais, surplombant le Golden Gate, à Point Reyes Seashore et dans les forêts de Santa Cruz. Curieusement, Carpenter avait laissé entendre à des complices qu'il était le Zodiaque – une piste intéressante. Des photos de Carpenter datant de 1969, sur lesquelles on le voit avec des lunettes et les cheveux coupés en brosse, présentent une ressemblance frappante avec les avis de recherche du Zodiaque. Carpenter était en prison quand certaines lettres attribuées au Zodiaque avaient été postées. Mais dans un premier temps, il avait aussi été écarté de la liste des suspects dans l'enquête sur le Tueur des sentiers parce

qu’il était censé être toujours sous les verrous, d’après les ordinateurs de la police. En fait, il vivait alors dans un centre de réinsertion et se promenait librement dans les rues de San Francisco.

Autre mystère : l’ex-détenu était affligé d’un bégaiement très marqué, contrairement au Tueur des sentiers. Toutefois, lors de son procès à San Diego, Carpenter a expliqué : « Quand je chante [il parlait en chantant], je ne bégaie pas. Quand je chuchote [il murmurait], je ne bégaie pas. Quand je suis vraiment en colère [il grondait], je ne bégaie pas ! » Les jurés, effrayés, ont eu un mouvement de recul. Carpenter-le-Tueur-des-sentiers n’était plus le même homme que Carpenter-maître-de-lui. Peut-être le Zodiaque était-il aussi quelqu’un d’autre quand il écrivait ses lettres. Peut-être, dans la vie de tous les jours, était-ce un individu inoffensif que personne ne soupçonnait.

« Un autre suspect, Mike, un ancien de la Navy, qui mesurait plus d’un mètre quatre-vingts et portait des lunettes, avait quitté la région le jour même du crime de Blue Rock Springs, m’a dit Mulanax. Il possédait un 9 mm et un calibre 45 et, comme Allen, il travaillait à l’Union Oil. Quand il s’emportait, il se pinçait le nez entre les deux pouces et se mettait à hurler. Au début, on cherchait quelqu’un du signe du Taureau et Mike était Taureau. Son voisin a confirmé qu’il allait souvent au lac Berryessa. Mais cette piste n’a rien donné. On l’a juste soupçonné pendant quelque temps. »

Jeudi 8 octobre 1981

En dehors du FBI, rares étaient ceux qui soupçonnaient l’existence d’Unabomber. Après seize mois d’inactivité, le premier terroriste du pays a frappé de nouveau. Il a déposé un paquet contenant une bombe dans le Bannion Hall de l’université de l’Utah, où elle a pu être désamorcée sans dommage. Quinze ans plus tard, quand Ted Kaczynski serait arrêté un matin d’avril dans une cabane perdue au milieu des neiges du Montana, Unabomber serait sérieusement soupçonné d’être le Zodiaque. On comprend aisément pourquoi.

« J’ai été la première à faire le rapprochement, m’a raconté Rita Williams, reporter à KTVU-TV Channel Two. J’en ai parlé environ une semaine après son arrestation. J’ai dit au type qui s’occupait des empreintes digitales à Walnut Creek de s’intéresser à Kaczynski. Les gens que je connaissais au FBI se moquaient de moi… “Aucun rapport. C’est

impossible.” Je leur disais : “Mais enfin, il correspond parfaitement au profil du Zodiaque. Cette famille bizarre, son esprit mathématique… les bombes chimiques…” »

L’idée était que le Zodiaque avait disparu parce qu’il était devenu Unabomber. Certains éléments pourraient confirmer une telle hypothèse. L’un comme l’autre fabriquaient des bombes. L’un comme l’autre adressaient à la police des lettres sarcastiques portant plus de timbres qu’il n’en fallait, dans lesquelles ils vantaient leur intelligence et promettaient les pires représailles si leurs messages n’étaient pas publiés. Unabomber a écrit au *New York Times* en menaçant de faire sauter un avion de ligne, puis il a reconnu que c’était « une plaisanterie ». Le Zodiaque parlait de faire exploser un car scolaire au moyen d’une bombe électronique, mais il s’est ravisé.

Kaczynski avait enseigné à l’université de Berkeley de 1967 à 1969, quand le Zodiaque avait commencé à sévir. Il avait démissionné le 30 juin 1969 et le Zodiaque avait envoyé son premier courrier au *Chronicle* un mois plus tard. La première bombe d’Unabomber explosa le 26 mai 1978, un mois après que le Zodiaque eut prétendument écrit sa dernière lettre. Kaczynski écrivit au *San Francisco Examiner* le mois suivant. Tous deux portaient des tenues militaires : un treillis pour Unabomber, des vêtements de la Navy pour le Zodiaque. Tous deux se déguisaient, dissimulaient leurs traits sous la capuche d’un sweatshirt ou une cagoule. Il y a eu des périodes où Unabomber et le Zodiaque cessèrent purement et simplement d’écrire ou de tuer, sans qu’on pût expliquer pourquoi. L’un comme l’autre avaient une vie sexuelle inexistante, une mère dominatrice et un père absent. Ils étaient tous deux à même de comprendre les subtilités de la cryptographie, puisque les codes ne sont jamais que des mathématiques, or Kaczynski était un spécialiste en la matière. Le survivant de l’agression du lac Berryessa avait rapporté que le Zodiaque prétendait être un détenu évadé qui arrivait du Colorado ou de Deer Lodge, dans le Montana. Deer Lodge ne se trouvait qu’à une centaine de kilomètres de l’endroit où Kaczynski avait construit sa cabane isolée, à Lincoln.

Toutefois, des raisons non moins convaincantes m’ont amené à la conclusion que Kaczynski *n’était pas* le Zodiaque. En 1978, Unabomber se servait de têtes d’allumettes et d’élastiques pour fabriquer ses bombes. Neuf ans plus tôt, le Zodiaque avait envoyé au *Chronicle* des diagrammes de bombes chimiques et électroniques beaucoup plus sophistiquées. Le

Zodiaque aurait-il régressé et perdu sa maîtrise des explosifs ? En 1978, il aurait plus que probablement construit des bombes plus performantes. Si l'existence d'Unabomber est restée inconnue de l'opinion publique pendant si longtemps, c'est parce qu'il n'écrivait pas à la presse. Un tueur aussi avide de publicité que le Zodiaque ne manquait pas de se vanter de ses meurtres juste après les avoir commis. Unabomber a adressé un courrier à l'*Examiner* en se cachant derrière les initiales « FC », alors que le Zodiaque, à quelques rares exceptions près, avait soin de se faire connaître sous ce nom et de prouver qu'il s'agissait bien de lui en fournissant des détails confidentiels ou des pièces à conviction sanglantes.

Unabomber visait des groupes – informaticiens et commerçants, comportementalistes, généticiens, ingénieurs et universitaires. Mais ses colis piégés étaient placés ou envoyés de telle façon que n'importe qui pouvait les ouvrir. En 1987, il a laissé une bombe sur un parking de Salt Lake City, par exemple. Les cibles du Zodiaque étaient toujours spécifiques et répondaient à des critères stricts. Il traquait ses victimes – amoureux, étudiants au bord de l'eau, certains jours particuliers – avec une arme différente à chaque fois. Kaczynski était obsédé par les bois et les noms qui s'y rapportaient, tandis que le Zodiaque avait une prédilection pour l'eau. Kaczynski aimait la nature : il demandait pardon à un lapin après l'avoir tiré. Le Zodiaque adorait la chasse et en est venu à traiter les gens comme du gibier. En 1967, Kaczynski était à l'université du Michigan, à Ann Arbor, où il préparait un deuxième doctorat, quand trois lettres écrites par le Zodiaque avaient été postées à Riverside. En 1971, Kaczynski s'est installé à Lincoln, dans le Montana, et c'est là qu'il vivait au moment où les lettres du Zodiaque portaient des cachets indiquant que l'expéditeur se trouvait du côté de la baie de San Francisco. L'habitude d'affranchir les lettres plus que nécessaire correspondait chez le Zodiaque à une précipitation née de sa soif de publicité. Chez Unabomber, le choix des timbres avait une double finalité. La valeur d'affranchissement et le sujet représenté sur les timbres constituaient une sorte de code indiquant le type de bombe que contenait le paquet, ou porteur d'un message symbolique. L'autre usage qu'il en faisait servait à orienter la destination du colis piégé. Un paquet avec plus de timbres qu'il n'en faut ne risquait pas d'être renvoyé à l'expéditeur fictif ; l'insuffisance d'affranchissement impliquait que le colis piégé serait renvoyé par la poste à l'adresse d'expédition indiquée : la véritable cible, un scientifique figurant sur la liste d'Unabomber.

Ce sont l’aspect physique du Zodiaque et ses mécanismes mentaux qui le distinguent le plus d’Unabomber. Le Zodiaque, traînant la patte, avec l’allure d’un ours, différait considérablement de la silhouette efflanquée de Kaczynski, avec ses soixante-cinq kilos et son mètre soixante-quinze. Le Zodiaque, de stature imposante, avait du ventre, dépassait largement le mètre quatre-vingts et pesait une bonne centaine de kilos. Si Kaczynski tenait un journal en langage codé (rapidement déchiffré par le FBI), il n’y avait aucune comparaison possible avec les cryptogrammes complexes du Zodiaque ni avec son écriture.

Le vocabulaire même d’Unabomber laisse apparaître des différences flagrantes. Son manifeste est plat, sans imagination. Où sont les allusions détournées du Zodiaque et son imagerie suffisamment terrifiante pour mettre en émoi toute une ville ? Le ton de Kaczynski est celui d’un professeur qui tient un discours insipide, tandis que les expressions saisissantes du Zodiaque et ses références à la culture populaire visent à effrayer, impressionner et mystifier… pas à instruire. Ses lettres ont des accents ironiques et mordants qui sont empreints de mélancolie, voire de désespoir. Elles donnent le frisson. Quand le Zodiaque était en colère, on le sentait.

Le Zodiaque évoquait comme motivation la capture des âmes pour en faire des esclaves dans l’au-delà et l’excitation de la chasse. Chez Unabomber, l’absence de mobile apparent a grandement compliqué l’enquête. Le Zodiaque haïssait manifestement les femmes. Kaczynski a fini par rêver d’une vie de famille avec femme et enfants et jalousait son frère, plus heureux que lui à cet égard. Sa haine véritable, il la réservait à ceux qui l’avaient supplanté dans ses ambitions universitaires. Le Zodiaque était passé maître dans le maniement de toutes sortes d’armes, tandis qu’Unabomber était seulement capable de fabriquer des bombes, qui n’avaient pas toujours l’efficacité escomptée. Le Zodiaque connaissait Vallejo sur le bout des doigts, ce qui n’était pas le cas de Kaczynski. Unabomber, à l’instar d’un empoisonneur, envisageait l’agonie de sa victime de façon très distante. Le Zodiaque, « par le fusil, par le couteau, par la corde », recherchait le contact.

18

Arthur Leigh Allen

Vendredi 22 mai 1981

« J’ai perdu mon emploi à Spectro Chrome Graphics (sans avertissement ni même un entretien) de façon très subite », disait Leigh à propos de son renvoi, le 22 mai. « Je crois que le problème vient de ce que j’ai détruit il y a trois semaines une porte roulante avec un chariot élévateur. Les dégâts étaient estimés à 2 300 dollars. »

Mardi 30 juin 1981

« Je suis intelligent, travailleur, honnête, sérieux et ponctuel, écrivait Leigh en postulant pour un autre emploi. Je cherche un travail dans lequel je puisse apprendre et progresser à long terme et j’espère que vous prendrez ces éléments en considération pour évaluer ma candidature. » À la question « Avez-vous fait de la prison pour un crime ou une infraction quelconque ? » il répondait : « Oui. J’ai été condamné pour violation de l’article 228 du code pénal et interné dans une institution de l’État pendant deux ans. Je suis actuellement encore en traitement, comme l’a exigé le tribunal. » Sa lettre, reçue le 1er juillet 1981, était écrite à la main en caractères d’imprimerie : les *g* étaient droits et les *d* en écriture cursive. Il y avait même un *k* à trois traits.

Mercredi 8 juillet 1981

Allen a dégotté un emploi dans une région qu'il connaissait bien : un parc industriel, à Benicia, au bout de Lake Herman Road. Plusieurs de ses amis m'ont dit qu'il garait souvent sa voiture sur un promontoire, où Lake Herman Road croise la Highway 21, au nord-est de Benicia-Martinez Bridge. Il décapsulait une Coors et la buvait en sondant du regard Roe Island, Ryer Island et les vieux cuirassés tristement amarrés dans la baie de Suisun. La flotte grise, vestige de la Seconde Guerre mondiale, lui rappelait probablement son père et sa propre carrière avortée de sous-marinier. Il détestait toujours autant travailler, mais sa nouvelle situation lui laissait beaucoup de temps pour boire, traîner dans ses caravanes et imaginer de subtiles provocations : il portait toujours une montre de plongée de marque Zodiac, ainsi qu'un anneau. Il continuait à mentionner le tueur dans ses conversations, disséminant partout sur son passage une traînée d'indices.

Une lettre l'attendait chez lui, sous la fente qui lui tenait lieu de boîte aux lettres, dans son sous-sol humide : après tant de contretemps et d'ajournement, l'université de Sonoma allait enfin lui décerner son diplôme. Les autorités n'avaient jamais fouillé cette cave sordide qui, peut-être, aurait pu servir de cache pour des bombes et une « machine de mort ».

Bien que diabétique, Arthur Leigh Allen consommait beaucoup de bière. Il faisait régulièrement de la moto, dessinait des plans pour aménager sa maison et achetait toujours plus de livres sur l'électronique, la cartographie et l'occultisme. Il s'intéressait aux nichoirs et continuait à construire un engin volant. Le Dr Rykoff rédigeait régulièrement des rapports sur les progrès et la réinsertion de Leigh. La crainte que lui inspirait son patient l'avait conduit à faire écouter des enregistrements de leurs séances à un flic de Santa Rosa, qui lui aussi avait été troublé. Finalement, Rykoff s'était exilé dans un hôpital perdu au fin fond d'une région reculée. Le Zodiaque ne laissait personne indemne.

George Bawart m'a raconté à ce propos une histoire étrange : « Il en était arrivé à se convaincre que son patient était le Zodiaque et il enregistrait des heures de discussions qu'il comptait rendre publiques. Il gardait des bandes où Allen prétendait être le tueur. Il parlait d'entourer sa maison de puits remplis de fumier, avec des pieux de bambou taillés en pointe, qui provoqueraient des blessures infectées et pourraient même tuer. Je suis aller interroger Rykoff dans une sorte de sanatorium. C'était vraiment la brousse. Il jetait des regards de tous côtés. "Attention aux serpents ! Il y a des serpents partout." Il dansait d'un pied sur l'autre. Je me suis mis à rire, puis

j’ai sursauté. Il y avait vraiment un crotale, le plus gros crotale que j’aie jamais vu – juste à côté de ma botte. Il y avait des serpents dans tous les coins. Bon Dieu, pour un psychiatre, il était complètement dingue, » Ou simplement terrorisé ?

Au début de l’année 1970, bien avant que Leigh ne soit suivi par le Dr Rykoff, une rumeur circulait à San Francisco, selon laquelle le Zodiaque avait perdu une lettre adressée à un psychiatre qu’il consultait à l’époque. Elle contenait, prétendait-on, une menace de mort à l’encontre de la famille du médecin. Un passant avait trouvé la lettre et l’avait remise à la police, qui avait interrogé le psychiatre. Tenu par le secret professionnel, il aurait refusé de divulguer l’identité de son patient, un habitant de la région de la Baie. Le vrai nom du Zodiaque se trouvait donc quelque part dans les dossiers médicaux, c’est du moins ce que pensaient certains.

« Nous sommes allés voir Pete Noyes, poursuivait Bawart. C’était un des producteurs du *Tonight Show* de Johnny Carson ou de *Jeopardy.* Ce type s’était retrouvé mêlé, je ne sais pas comment, à toute cette histoire de dingue, avec Rykoff et des flics de Santa Rosa. C’était vraiment bizarre, ce qu’ils trafiquaient. Ils étaient censés protéger ce Dr Rykoff parce qu’Arthur Leigh Allen risquait de venir le tuer. Ils pensaient qu’un des lieutenants de la police de Santa Rosa était de mèche avec Leigh Allen. Quand j’en ai eu fini avec cette histoire, je me suis demandé : “Est-ce que ces gars se fichent de moi ? Est-ce qu’ils sont paranos à ce point ?” C’était de la folie pure. Au point que ce type de Santa Rosa ne voulait même pas me parler quand j’ai cherché à le rencontrer. J’ai joué cartes sur table : “Je suis retraité. Je travaille comme enquêteur privé pour le compte de la brigade criminelle de la police de Vallejo et je souhaiterais vous parler.” Eh bien, il a refusé de me voir à Santa Rosa. Il insistait pour qu’on se donne rendez-vous à Petaluma, et il est venu avec un jeune gars, un flic qui se donnait des grands airs et me traitait comme si j’étais un demeuré. Bon, très bien. S’il veut la jouer comme ça, allons-y, du moment que j’obtiens ce que je veux. On s’est assis et on a bavardé. »

Le policier a mis Bawart en garde : « Le gros bonnet, c’est un mec dangereux. Il vous tuera.

— Eh bien, dites-moi qui c’est.

— Non.

— Attendez une minute. Vous êtes flic et vous venez me raconter que vous refusez de me fournir une information essentielle pour mon enquête.

— Je ne vous le dirai pas.

— Bon. Laissez-moi vous expliquer ce qui va se passer. Je vais retourner voir le capitaine Conway, et le capitaine Conway va appeler votre chef pour lui dire : “Il y a un flic de Santa Rosa qui refuse de collaborer à l’enquête.” Le chef de la police de Vallejo va téléphoner à votre chef et je vous parie ce que vous voulez que vous allez vous retrouver dans son bureau pour me raconter tout ce que je veux savoir. Alors, tâchez de vous éviter des problèmes et dites-le-moi maintenant.

— Non.

— Très bien. Vous aurez de mes nouvelles. »

« Bien sûr, c’est exactement ce qui s’est passé le lendemain, a ajouté Bawart. Le gars a été convoqué dans le bureau. Il nous a enfin lâché le nom de ce fameux gros bonnet, qui se trouvait être [un officier supérieur de la police]. Ce qui le rendait si dangereux, c’était que son jardin jouxtait celui de Ron Allen. Ce n’était pas bien terrible. Ron Allen travaille comme urbaniste à North Bay. Nous avons interrogé cet officier, ainsi que Ron Allen, et il n’y avait strictement rien. J’ai aussi reçu des échantillons d’écriture d’un gars de Santa Rosa… sans rapport avec le psychiatre, cette fois, c’était sa petite amie qui les avait envoyés. Je les ai regardés. C’était très ressemblant. Sa façon de faire les *r* et tout. C’était juste une lettre qui disait : “Chérie, je veux que tu reviennes.” Ça n’avait rien de menaçant. C’était un minable qui s’était fait larguer et la harcelait parce qu’il ne voulait pas qu’elle s’en aille. Quoi qu’il en soit, j’ai montré la lettre au graphologue et il a dit : “Aucun rapport.” Je suppose qu’ils connaissent leur métier, mais moi, j’ai vu des choses dans l’écriture d’Allen qui me paraissaient fort semblables. »

Mercredi 17 février 1982

Toschi avait été assez mal en point à la suite d’une intervention chirurgicale. Un mois plus tôt, un ulcère avait provoqué une hémorragie interne massive. Il avait dû être hospitalisé d’urgence, mais il était à présent

rentré chez lui, et occupait sa convalescence à lire, écouter du jazz, marcher et réfléchir à l'affaire qui le hantait. Pour un homme qui pratiquait régulièrement le base-ball et le basket, l'inaction était pesante. « La police ne fait plus rien pour coincer le Zodiaque », déplorait-il. Au Département de la Justice, Fred Shirisago m'a confié : « J'ai reçu des tas d'appels à propos de ce Leigh Allen. Je passe mon temps à essayer de recouper les informations. Je ne veux pas rester avec ce fardeau sur les bras, la dernière personne sur l'affaire… C'est peut-être bien Allen, je ne dis pas le contraire. Il passe beaucoup de temps dans les bibliothèques à se renseigner sur les crimes commis contre des femmes. Tous les enquêteurs avec qui j'ai parlé pensent que c'est lui. Je lis tout ce que je peux trouver sur ce type. »

Un habitant de l'Oregon suggérait que la police pourrait piéger le Zodiaque en inventant une histoire qui laisserait entendre que le tueur était déjà sous les verrous. « Abusé par cette fable, il ne saurait plus où donner de la tête et nous pourrions l'attraper facilement. »

Jeudi 20 mai 1982

En novembre 1981, certains éléments de l'enquête sur le meurtre de Cheri Jo Bates avaient été révélés. Quatre enquêteurs de la police de Riverside s'occupaient du dossier à plein temps et, pensant la solution toute proche, ils en avaient esquissé les grandes lignes à l'attention du bureau du DA. « Elle avait deux petits amis, et il y a un type en particulier… Nous sommes convaincus qu'il pourrait être le tueur », assuraient-ils. Depuis novembre 1968, ils étaient persuadés qu'un ancien flirt ou un amoureux éconduit pourrait avoir tué Cheri Jo. Celui qu'ils soupçonnaient présentait, paraît-il, des égratignures sur son visage (Cheri Jo avait griffé son agresseur) et il s'était vanté d'avoir commis le crime. Non seulement, la police n'avait pas suffisamment d'éléments pour l'inculper, mais il avait un alibi. « Le bureau du DA n'a rien voulu entendre », précisait le chef de la police Victor Jones. Et il ajoutait : « La personne que nous soupçonnons du meurtre de Cheri Jo Bates *n'est pas* l'individu que d'autres services de police croient responsable des faits commis par le tueur connu sous le nom de Zodiaque. » Jones pensait que le Zodiaque se trouvait effectivement dans la région, mais qu'il revendiquait un crime qu'il n'avait pas commis. Au vu des sept mois écoulés avant l'envoi des lettres par le Zodiaque, le capitaine

Irv Cross estimait aussi qu'il avait cherché à profiter de la publicité autour de cette affaire.

Mardi 25 mai 1982

« J'ai appelé [l'inspecteur] Bud Kelley à Riverside ce matin », m'a dit Toschi. Il lui avait téléphoné après avoir entendu la conférence de presse du chef de la police Jones. « Il n'a pas pu me donner le nom de leur suspect, mais ils croient savoir qui a tué Cheri Jo Bates. Certaines informations nouvelles ont été recueillies au cours des trois derniers mois et le suspect ne correspond pas au Zodiaque. Ce type avait été interrogé après le meurtre. J'ai demandé à Kelley si leur suspect avait déjà mis les pieds dans la région de la Baie, même pour peu de temps. Réponse : *"Non."* Il a toujours vécu à Riverside.

« Il semblerait que la police de Riverside n'ait pas de preuves concrètes contre lui. Rien de solide. Kelley m'a dit que le DA du comté de Riverside n'est pas convaincu et hésite beaucoup à entamer des poursuites. Kelley dit que ça n'ira probablement jamais devant les tribunaux. »

Les enquêteurs de Riverside disposaient d'une touffe de poils accrochée au bracelet de la montre Timex tachée de peinture que Cheri Jo avait arrachée à son agresseur. Cet indice était conservé dans un tiroir frigorifique. Un jour, un test concluant serait peut-être mis au point pour incriminer ou disculper le suspect. Cet homme avait eu de nombreux ennuis avec la justice. Un profil psychologique confidentiel avait été établi onze ans plus tôt à la demande du DA. Le chef du service psychiatrique du Patton State Hospital décrivait le meurtrier de Cheri Jo Bates comme

> … hypersensible… au point de donner des proportions démesurées au moindre fait s'il vient à le prendre mal. Il est obsédé par une haine intense et pathologique des figures féminines – surtout s'il s'agit d'une jeune femme qui lui apparaît comme séduisante. Eu égard à ses propres sentiments inconscients d'impuissance, il est peu probable qu'il exprime ses pulsions par des actes sexuels autrement que dans ses fantasmes… Je voudrais souligner l'existence d'un risque réel qu'il tue de nouveau.

Sherwood Morrill m'a montré une analyse graphologique qu'il avait effectuée le 24 novembre 1970 pour le chef du CI&I A.L. Coffey et le chef

de la police de Riverside L.T. Kinkead. Il avait expertisé des échantillons d'écriture du suspect de Riverside.

Un examen des pièces jointes [dossier 36-D-586] A à E [trois enveloppes et lettres, une photographie du message signé « rh » sur une table de bureau, des photographies de cinq noms commençant par H, deux lettres adressées par le suspect à une connaissance, sept pages de textes et autres documents de la main du principal suspect de Riverside] a conduit aux conclusions suivantes :

1. Il a d'abord été établi que l'écriture figurant sur les enveloppes et les lettres de la pièce A est de la main de la même personne qui a tracé l'inscription sur le bureau, dont une photographie constitue la pièce B de ce rapport.

2. Une comparaison de ce matériel avec les lettres du Zodiaque a mis en évidence de nombreuses caractéristiques qui permettent de conclure que les pièces A et B peuvent effectivement être attribuées à la même personne qui a écrit les lettres du Zodiaque.

3. Les cinq noms commençant par H n'ont pas pu être identifiés avec le reste du matériel examiné.

4. La lettre postée en février 1968 paraît avoir été réalisée au moyen d'un trace-lettres et ne correspond à aucune autre pièce du matériel soumis. La lettre manuscrite postée le 17 janvier 1968 adressée à l'ami du suspect est aussi de la main d'une autre personne mais ne correspond pas davantage au reste du matériel examiné. Toutefois, elle comporte de nettes divergences par rapport à l'écriture du suspect de Riverside et *n'a certainement pas été écrite par lui.*

Une chose était certaine : l'écriture du principal suspect de la police de Riverside ne correspondait pas aux lettres écrites par le tueur. Morrill affirmait que ces lettres étaient bel et bien de la main du Zodiaque.

Mercredi 2 juin 1982

À la Sonoma State University, Leigh Allen a reçu officiellement son diplôme de licencié en biologie, avec la chimie comme matière secondaire.

Mercredi 9 juin 1982

Dans son cabinet juridique de Montgomery Street, un message attendait Belli sur son répondeur.

« Bonsoir, Melvin M. Belli… (ha ha ha ha ha), grinçait une voix anonyme. OK, numéro un… j'avais pensé qu'on pourrait peut-être se

rencontrer pour bavarder. J'en suis arrivé à un certain point dans cette activité que j'ai entreprise d'une manière ou d'une autre. Comment, je ne sais pas. Vous devriez prendre une chaise et vous asseoir avec une tasse de café ou de thé… et puis vous détendre parce que je m'apprête à vous raconter l'histoire la plus foutrement incroyable que vous ayez jamais entendue. Numéro un, nous avons un point d'intérêt commun : c'est le tueur du Zodiaque.

« Cette affaire dure depuis plus de douze ans. Pendant ce temps… (Si je baisse la voix, c'est parce que je coupe la radio. Avec cette musique de péquenaud, on ne s'entend plus penser.) En tout cas, sur une des photocopies que j'ai à propos du tueur du Zodiaque, il y a une mention… on parle de ce flic… "Durant toutes ces années, il a interrogé cinq mille personnes, reçu trois mille dénonciations, constitué deux mille dossiers sur des suspects possibles…" En tout cas, on parle de pas moins de dix mille éléments divers. Moi, je sais où est le Zodiaque. Je sais qui est le Zodiaque. Je sais comment identifier le Zodiaque.

« Pendant plus de vingt ans, je me suis intéressé aux symboles, aux symboles de toutes sortes… Je suis allé au marché aux puces où j'ai vu cet anneau, que j'ai payé soixante dollars. Il n'y avait pas de marque indiquant sa provenance, ni rien. C'était une sorte de défi pour moi et je me suis dit : "Je vais découvrir tout ce qu'il y a à savoir à propos de cet anneau et des symboles qui figurent dessus." Comme je me suis trouvé sans travail pendant quatre à cinq mois, j'ai passé des heures et des heures dans la bibliothèque pour me renseigner sur cet anneau. J'ai ma propre bibliothèque, un millier de livres environ.

« Chaque symbole sur la face supérieure de l'anneau correspondait à sept symboles différents – un total de trente-sept symboles en rapport avec la chimie et l'astrologie. La face intérieure de l'anneau portait encore d'autres symboles. Le type qui avait porté ça n'était vraiment pas n'importe qui. C'était l'anneau d'un dieu norvégien aveugle. Les choses qui se sont produites à cause de cet anneau sont incroyables. Je vous confie tout ça parce que j'ai eu connaissance de l'intérêt que vous portiez à l'affaire, la dernière fois que le Zodiaque s'est manifesté… Vous êtes le meilleur avocat des États-Unis aujourd'hui. La raison pour laquelle ce flic n'a jamais pu attraper le Zodiaque, c'est son extraordinaire bagage spirituel, son intelligence. C'est l'un des hommes les plus intelligents des États-Unis.

« Il vient du feu, il retourne au feu. Comment allons-nous identifier ce gars ? Il a un anneau à son doigt, orné d'un signe du Zodiaque. Ce signe, le signe du Zodiaque, est celui du Bœuf. Mais rappelez-vous bien, mon svelte ami (hé hé hé), que tout son pouvoir réside dans la force des mots et le mélange des mots. Pour attaquer ses innocentes victimes, sa méthode n'avait rien d'un assaut frontal. Il a d'abord utilisé le couteau, puis le fusil, puis la corde, puis il est revenu au couteau pour le rituel sanglant lui-même. L'anneau du Zodiaque est fait de pierre de sang{22}, une pierre vert sombre avec des taches de rouge, et il est régi par Mars. La pierre de sang et le bœuf sont liés. Darlene Ferrin avait vu le Zodiaque tuer quelqu'un (un fait qui n'a été connu que quatre ans plus tard). »

L'anneau dont parlait ce correspondant anonyme ressemblait à celui qu'Allen portait depuis le début de la série de meurtres : un anneau qui obligeait le Zodiaque à faire des choses horribles. Cet homme n'était peut-être pas le Zodiaque, mais ses commentaires à propos d'un anneau marqué de signes du Zodiaque étaient vraiment troublants.

« Je n'aurais pas cru que ce quinzième anniversaire du meurtre commis par le Zodiaque à San Francisco susciterait autant d'intérêt », m'a dit Toschi.

Dans le *Chronicle*, Herb Caen écrivait :

> Ce 11 octobre marque un anniversaire très spécial pour l'inspecteur de police Dave Toschi. Quinze ans plus tôt, à la même date, en 1969, Toschi, alors affecté à la brigade criminelle, avait été appelé au coin de Washington Street et Cherry Street, où le chauffeur d'un Taxi Jaune venait d'être tué. Quatre jours plus tard, un lambeau de la chemise de la victime, maculé de sang, et une lettre du Zodiaque arrivaient au *Chronicle* – ainsi a commencé la longue série de meurtres du Zodiaque, non élucidés à ce jour, accompagnés souvent de lettres narquoises. Le dernier courrier adressé à Toschi mentionnait simplement « MOI-37 (meurtres) – SFPD-0 ». Après avoir abattu le chauffeur de taxi, le Zodiaque avait probablement pris la fuite en direction de la forêt du Presidio. En ce moment même, il pourrait se promener dans Market Street…

Mercredi 3 juillet 1985

Après trente-deux ans au service de la justice, dont vingt-cinq comme inspecteur de police, Dave Toschi, âgé de cinquante-deux ans, a pris sa retraite. Il avait déjà réalisé le rêve de sa vie quand il avait été admis en

1953 et avait commencé par patrouiller pendant sept ans dans le district de Richmond. « Mon père disait toujours que si j'étais flic, j'aurais toujours ma paie à ramener à la maison. Il disait quand même que je ne deviendrais jamais riche. Il avait raison. » Comme inspecteur de la criminelle, Toschi s'était vu décerner des médailles de bronze, d'argent et d'or. « Je considère toujours l'affaire du Zodiaque comme la plus frustrante de toutes mes enquêtes. Je crois vraiment que ça m'a collé des ulcères. » Mais il était fier d'avoir contribué à la résolution d'un autre dossier marqué par un « Z » : les meurtres Zebra, qui avaient fauché douze habitants de San Francisco entre 1973 et 1974. « J'ai eu l'honneur de faire partie de l'équipe qui a réglé cette terrible affaire. »

Toschi avait ensuite servi pendant cinq ans à la brigade des vols, avant d'être affecté au service de répression des crimes sexuels où il avait passé un an. Aujourd'hui, après avoir enquêté sur tous les crimes possibles, il quittait la police pour devenir chef de la sécurité du complexe d'appartements du Watergate, de l'autre côté de la baie, à Emeryville, près de Berkeley. Au bout d'un an, il prendrait aussi une licence de détective privé. Ce qu'il ne savait pas, c'est que l'affaire du Zodiaque n'en était encore qu'à *mi-parcours.*

Dimanche 19 janvier 1986

« À la police de Vallejo, certains partagent l'avis de l'auteur Robert Graysmith, d'autres non », écrivait le journaliste Robert Silverman à propos de mon livre *Zodiac*{23} qui venait de paraître. « Le sergent Jack Mulanax, chargé de l'affaire Ferrin, et le sergent John Lynch, qui s'était occupé du dossier avant lui, ont des opinions divergentes sur la liste des meurtres concernés. Mulanax pense pour sa part que les attaques perpétrées au lac Herman, à Blue Rock Springs Park, au lac Berryessa et contre le chauffeur de taxi de San Francisco sont le fait d'un même individu, que cet individu était le Zodiaque et que c'est l'homme [Leigh Allen] que Graysmith désigne sous le nom de "Starr". »

« Selon moi, il n'y a pas de doute sur ces crimes, disait Mulanax, bien que mes conclusions reposent, du moins en partie, sur des preuves indirectes. On pourrait en apprendre davantage quand d'autres personnes auront lu ce livre. Graysmith a fait du bon boulot et je suis d'accord avec

lui. Le livre m’a même appris des choses. Je ne savais pas ce que la police de Napa avait dans ses dossiers. Je n’ai eu que deux fois un contact avec le sergent Narlow. »

« Graysmith évoque le problème des échanges d’informations insuffisants entre les services de police, rapportait Silverman. Il a dit dans son livre : “D’après moi, Lynch ne croyait pas à la culpabilité d’Allen uniquement parce qu’il ne correspondait pas à l’idée qu’il se faisait de l’assassin.” Lynch a lui-même confirmé cette impression. “Avec le temps, on change d’avis, mais certaines choses restent, comme les descriptions du tueur données par les victimes qui ont survécu ou ont eu au moins le temps de parler.” Lynch pense aussi qu’il y avait plusieurs meurtriers. »

Le policier Richard Hoffman avait déclaré à Silverman : « Je crois que le Zodiaque est probablement encore en vie. S’il était mort, on aurait sans doute trouvé des indices chez lui. Le coroner aurait mis la main dessus. Donc, je pense qu’il est toujours vivant.

— Dans ce cas, pourquoi n’y a-t-il plus eu de crimes du genre de ceux commis par le Zodiaque ? a demandé Silverman.

— Je ne suis pas sûr qu’il ait cessé de tuer, a répondu Hoffman. Dans une de ces dernières lettres, il disait qu’il n’en parlerait plus, qu’il ne les revendiquerait plus. C’est aussi l’opinion de Graysmith. »

Pam, la sœur de Darlene Ferrin, recevait chaque année des appels anonymes et menaçants, à la date anniversaire de la mort de sa sœur. D’après elle : « Le Zodiaque est encore en vie. C’est certain. Je ne crois pas qu’il tue encore. À mon avis, quand il a senti que la police le serrait de trop près, il a arrêté. J’ai lu le livre de Graysmith quatre fois. Ce livre a réveillé en moi tant de souvenirs. Je lisais deux pages et je ressassais toutes sortes de pensées. »

Mercredi 12 février 1986

Une ancienne employée du bureau du shérif de Sonoma, retraitée après avoir travaillé vingt ans dans le même service, m’écrivait : « Dans votre interview à la télévision, vous évoquez un lien possible entre les meurtres commis par le Zodiaque et les sept jeunes filles qu’on a retrouvées mortes dans la région de Santa Rosa en 1972-1973. J’ai trouvé ça intéressant parce que le bureau du shérif du comté de Sonoma n’a jamais fait le

rapprochement. Je suis d'accord aussi quand vous dites que les différents services de police ne coopèrent pas ou ne partagent pas leurs informations quand il pourrait y avoir un rapport avec ce qui s'est passé dans un autre comté. »

Le 25 août 1976, alors qu'elle se trouvait dans le bureau du coroner du comté de Sonoma, elle avait entendu parler d'un accident de la route mortel, une collision frontale sur la Highway 12, entre Santa Rosa et Sebastopol. Le conducteur décédé était un enseignant de quarante et un ans, à forte stature. Il avait enseigné non seulement au Santa Rosa Junior College, fréquenté par de nombreuses victimes, mais aussi au Napa Junior College et dans d'autres comtés voisins, notamment San Quentin.

« Je crois qu'il avait précédemment été en poste en Californie du Sud, mais sa famille vivait dans l'Est, précisait-elle. Parmi les affaires personnelles retrouvées dans sa voiture, il y avait des dessins représentant plusieurs des sept victimes de Santa Rosa, pieds et poings liés, avec leurs noms et leurs préférences sexuelles. On a aussi découvert un sac à dos appartenant à une des victimes. Comme le shérif est aussi le coroner, un adjoint a communiqué l'information au service chargé de l'enquête et le dossier avait été classé. Il disait : "Puisqu'il est mort, par égard pour sa famille, ça ne sert à rien de salir sa réputation." Et puis, au cas où une nouvelle piste se présenterait, il ne serait pas nécessaire d'aller enquêter si le coupable était déclaré mort. »

Elle expliquait par ailleurs que, en règle générale, les affaires personnelles sont décrites dans une liste détaillée qui est ensuite remise au plus proche parent du défunt. Dans le cas présent, tout n'avait pas été recensé et la famille n'avait récupéré que ce qui se trouvait dans ses poches. « Aujourd'hui, ces pièces ont depuis longtemps été détruites, ajoutait-elle. Quand j'ai quitté le service il y a des années, on était occupé à mettre sur microfilm tous les dossiers du coroner avant de les détruire. On gardait toujours le permis de conduire et une photo prise à la morgue dans le dossier d'autopsie. Le dossier accessible au public ne contenait pas tous les éléments du rapport du coroner, qu'on déposait au greffe. Mais le greffe du comté a décidé aussi de se débarrasser des rapports d'autopsie, vers 1979-1980. Ses empreintes devraient être quelque part dans un dossier à Sacramento… S'il s'agit vraiment du Zodiaque, je crois qu'il pourrait y avoir un lien avec le meurtre de Riverside puisqu'il a enseigné là-bas. »

Elle me donnait son nom et un numéro de dossier. Était-ce lui le meurtrier des jeunes filles qui passaient près de la caravane de Leigh Allen à Santa Rosa ? Leigh avait étudié au Santa Rosa Junior College. Aurait-il pu avoir un complice, qui écrivait les lettres pour lui et qui s'était tué dans un accident de voiture alors qu'il aurait pu le mettre hors de cause en envoyant un courrier lorsqu'il était détenu à Atascadero ?

« Quand la veuve de l'enseignant a mis de l'ordre dans ses affaires, elle a trouvé des dessins de personnes subissant des coups de fouet, m'a raconté un enquêteur de la police de Santa Rosa. Tout donnait à penser que son mari avait été mêlé à des expériences sadomasochistes. Il s'était représenté lui-même en femme, en se désignant par son propre prénom féminisé. Le chef de la police Wayne Dunham pensait que cet homme pouvait avoir un rapport avec la mort de Kim Wendy Allen. » Cette étudiante du Santa Rosa Junior College avait été aperçue pour la dernière fois en train de faire du stop sur la Highway 101.

« J'ai des photocopies de deux de ces dessins, m'a dit le sergent Brown bien des années plus tard. Il avait représenté Kim et s'était dessiné lui-même comme étant "Freda". Il avait aussi dessiné une autre fille. Toutes les deux avaient cours avec lui. Et il avait des cheveux dans son portefeuille. On les a expertisés, mais il ne s'agissait pas de ceux de Kim. Je ne pense pas que le prof ait fait le coup. C'est possible, mais j'ai des doutes. J'ai lu ses lettres. Un des enquêteurs était convaincu qu'il avait vraiment concrétisé ses fantasmes d'esclave sexuel, et il était obsédé par les femmes à forte poitrine. Il avait probablement fait une fixation sur Kim quand on l'avait retrouvée morte, puisque c'était une de ses élèves. Un mec bizarre. »

Mercredi 14 mai 1986

Pour le sergent John Burke de la police de Santa Rosa, les pièces du puzzle commençaient à se mettre en place. « Nous avons fait surveiller un homme pendant deux mois par une équipe de dix hommes. Dave Legrow [un ami du shérif Butch Carlstedt], Gary Crenshaw et moi-même avons examiné son dossier. Il a été inscrit sur le registre de la prison en 1975, et il portait une montre de marque Zodiac. Il mesure un mètre quatre-vingt-trois et pèse cent dix kilos. Né à Honolulu. Attendez, je vous donne son nom…

— Pas la peine. Il est né en 1933.

— Oui. Leigh Allen. C’est le poids qui nous a d’abord déconcertés, mais j’ai découvert hier soir qu’au moment des meurtres, il pesait quatre-vingt-dix kilos. Ce qu’il y a d’inhabituel avec ce gars, c’est que son dossier est scindé en deux chez nous. C’est la première fois que je vois quelqu’un enregistré sous deux classifications différentes. L’adresse qu’il a donnée ici, à Santa Rosa, est celle de son frère. On pourrait le coincer pour n’avoir pas signalé un déménagement, comme l’y oblige sa condamnation pour un crime sexuel. Je vais vous dire un truc que personne ne sait, je crois, à propos des meurtres qui ont été commis ici, à Santa Rosa. Sur tous les corps, nous avons retrouvé des poils fibreux et on a découvert le même genre de poils dans le coffre de la voiture d’Allen. Vous savez ce que c’était ?

— Quoi donc ?

— Des poils d’écureuils.

— Étonnant.

— Allen avait des écureuils pour amuser les gosses. »

Jeudi 22 mai 1986

Avec la publication de ce que j’avais pu apprendre sur le Zodiaque au cours d’une décennie, toute une armée d’amateurs d’énigmes enthousiastes se sont mis en chasse – c’était d’ailleurs le but recherché dès le départ. Au bout d’un moment, des dossiers et autres rapports de police, dispersés aux quatre vents, ont refait surface entre les mains de détectives en herbe. Les mordus du Zodiaque les dénichaient dans les caves et les greniers, au fond des placards et dans les corbeilles à papier. Chaque jour nous rapprochait de la solution : le moment où quelqu’un identifierait le Zodiaque à coup sûr. Mais après avoir reçu un courrier contenant un lambeau de tissu taché de sang, qui ressemblait à la chemise de Stine, je me suis rendu compte que je n’étais plus capable d’ouvrir la moindre lettre. Un journaliste du *Times* venu m’interviewer me trouvait « mal à l’aise lorsqu’il s’agit d’entrer dans les détails ». Je lui ai avoué que je n’avais pas lu une seule des mille lettres qu’on avait envoyées de peur d’être à nouveau absorbé par l’affaire. « Je n’y peux rien. C’est difficile à expliquer, ai-je dit. Je ne veux pas me rendre malade, une fois de plus. Je n’y arrive pas. Pas maintenant. »

Je jetais des regards hostiles aux boîtes où s'entassaient les enveloppes fermées. Finalement, j'ai trouvé la force de les ouvrir et j'ai été surpris de constater qu'à quelques exceptions près, la plupart de ces courriers étaient très raisonnables, ingénieux même. Ce jeudi après-midi, Leigh Allen a eu un petit accident de voiture. Je me demandais si ce regain d'intérêt pour l'affaire du Zodiaque lui portait sur les nerfs.

Vendredi 8 août 1986

Le Sénat de l'État de Californie a rendu hommage à Toschi, désormais patron de la société Globe Security, pour ses brillants états de service. Sa joie aurait été sans mélange s'il n'avait appris le jour même que la chemise ensanglantée de Stine avait disparu au SFPD. Trois mois plus tard, jour pour jour, un inconnu s'introduirait dans les locaux du *Vallejo Times-Herald* pour dérober l'ensemble du dossier que la rédaction avait constitué sur le Zodiaque. Je me suis rappelé que les documents d'Avery avaient aussi été volés dans sa voiture. Les miens étaient dans un coffre à la Bank of America.

Jeudi 16 avril 1987

Le Zodiaque était peut-être très fort, intelligent et terriblement dangereux, mais il avait toujours manqué d'originalité. Qu'il s'agisse de sa tenue, de ses armes, de ses motivations ou des symboles qu'il utilisait, il se construisait un personnage avec des éléments extérieurs – inspirés principalement par le cinéma. Deux films lui avaient dicté ses agissements. Le premier, qui l'avait marqué pour la vie, laissait entrevoir son mode opératoire.

19

Les chasses du Zodiaque

Le Zodiaque : cagoulé, mystérieux, précis, amateur d'armes étranges, qu'il fabriquait lui-même, et de codes secrets indéchiffrables. Une odeur de soufre et de possession démoniaque émanait du tueur. Maniaque, intelligent, mais rarement original, il avait conçu son mode opératoire en s'inspirant d'une montre, d'une nouvelle et d'un film. Dans son cryptogramme en trois parties, il a révélé sa motivation première : une obsession pour l'histoire fantastique imaginée par Richard Connell, *The Most Dangerous Game* ou *Les Chasses du comte Zaroff*.

J'AIME TUER LES GENS PARCE QUE C'EST SI AMUSANT, C'EST PLUS AMUSANT QUE DE TUER DU GIBIER DANS LA FORÊT CAR L'HOMME EST LE PLUS DANGEREUX DE TOUS LES ANIMAUX…

Leigh Allen admettait volontiers qu'il appréciait la nouvelle de Connell. « C'est ce que j'ai pu lire de mieux quand j'étais au lycée », avait-il déclaré aux policiers qui l'avaient interrogé à la raffinerie. On en avait aussi tiré un film. Quelle est la version qui avait influencé le Zodiaque ? De subtiles différences entre le texte et son adaptation cinématographique permettent de s'en faire une idée, de savoir quand « une pensée terrible s'insinua comme un serpent » dans le cerveau du Zodiaque. La nouvelle *The Most Dangerous Game* était parue dans *Variety* et avait été publiée en 1924 par Minton Balch & Company. Elle avait remporté cette année-là le O. Henry Memorial Award. La version imprimée, reprise dans les anthologies et inscrite au programme des lectures imposées par bien des écoles, racontait l'histoire suivante :

Alors qu'il se trouve sur son yacht, Sanger Rainsford, un chasseur de gros gibier, tombe à l'eau. Après avoir rejoint la côte à la nage, il entend la détonation d'une arme de calibre 22 et se dit que le tireur ne doit pas manquer d'audace pour chasser le fauve avec une arme aussi légère. C'est ainsi qu'il rencontre le général Zaroff, un immigré russe, passionné de chasse, aux penchants sadiques. Zaroff (un nom qui fait penser au Zodiaque) chasse de nuit, avec différentes armes pour rendre la traque plus excitante. Quand Rainsford, dans la conversation, déclare que, selon lui, le plus dangereux des gibiers est le buffle du Cap, Zaroff le contredit : « Non, vous vous trompez, monsieur… ici, dans ma propriété, je chasse le plus dangereux des gibiers… Mon père disait que ma main est faite pour presser la détente… Toute ma vie n'a été qu'une longue partie de chasse ininterrompue… J'aime la difficulté et j'ai donc dû trouver un nouvel animal à chasser. J'ai acheté cette île, bâti cette maison [un vieux manoir avec des tours et un heurtoir à tête de gargouille sur la porte d'entrée], et c'est ici que je chasse. » Tout autour se trouvent des jungles avec un dédale de pistes, de collines et de marais. « Chaque jour, je chasse, et je ne m'en lasse jamais à présent, depuis que j'ai trouvé une proie à ma mesure. »

Le « plus dangereux des gibiers », dont parle Zaroff, c'est l'homme. Il donne à Rainsford trois heures d'avance et « un excellent couteau de chasse ». Il s'engage à « reconnaître de bonne grâce » sa défaite s'il ne l'a pas trouvé le troisième jour à minuit. Si Rainsford gagne, le voilier du général le ramènera sur le continent. Armé seulement d'un pistolet de calibre 22 et d'un arc (les armes de chasse d'Allen), Zaroff se lance à la poursuite de son gibier. La première nuit, il permet à sa proie de s'échapper et Rainsford se rend compte qu'il ne l'a épargné que pour faire durer le plaisir un jour de plus.

L'affrontement final se déroule dans la chambre à coucher du chasseur dément. « Vous avez gagné ! » dit le général. « Je suis toujours une bête aux abois, rétorque Rainsford. Tenez-vous prêt ! », et Zaroff est tué. Mais la nouvelle ne mentionne pas de tenue particulière ni la traque d'un jeune couple par un homme armé d'un fusil et d'un couteau, dont le Zodiaque s'était inspiré. La motivation première du tueur, le déclic, était un film, mais lequel et en quelle année ?

Lors d'une conversation avec son ami Phil Tucker, Allen avait parlé d'un film de 1945, *A Game of Death*{24}. Avec son titre bien dans l'esprit du Zodiaque et ses scènes de chasse à l'arc, le film aurait bien pu être une

source d'inspiration pour le tueur. La folie du général Kreigner est attribuée à une blessure infligée par un buffle du Cap plutôt qu'au besoin de dissiper l'ennui. D'autres adaptations de la nouvelle de Connell ont suivi{25}.

Dans les années 1930, lors du tournage de *King Kong*, comme Willis O'Brien prenait du retard dans le travail d'animation de son singe géant, le producteur Merian C. Cooper et les réalisateurs Ernest B. Schœdsack et Irving Pichel décidèrent de tourner un autre film en utilisant les décors existants et une bonne partie de la distribution. L'adaptation en noir et blanc, d'une durée de soixante-trois minutes, de *The Most Dangerous Game* a été réalisée en 1932, un an après la naissance d'Allen. Le scénariste James Ashmore Creelman, tout en gardant les dialogues de Connell, introduisit une pathologie sexuelle pour expliquer l'obsession du comte Zaroff : la chasse embrasait ses autres passions. L'excitation de la chasse comme élément précurseur du sexe était entrée dans l'équation. Bob Rainsford (Joel McCrea), un Américain, chasseur de gros gibier rentrant de safari, rejoint à la nage Ship-Trap Island, après avoir fracassé son yacht sur les récifs, abusé par des balises trompeuses. Le comte Zaroff (Leslie Banks), archer émérite, compositeur et, selon ses propres termes, « barbare en tenue de soirée », lui offre l'hospitalité. La vedette féminine Fay Wray (qui jouait le rôle d'Eve Trowbridge) a raconté : « Avec sa cicatrice sur le front, l'acteur qui jouait le comte Zaroff avait quelque chose de mauvais dans l'œil qui lui donnait un air vraiment effrayant. » Le visage de Banks présentait deux profils totalement différents – le gauche brutal et le droit séduisant – du fait d'une grave blessure que l'acteur avait reçue durant la Première Guerre mondiale. Ce côté Jekyll-Hyde lui donnait l'apparence schizophrénique d'un homme cultivé possédé par des désirs bestiaux. « Dieu fait des poètes de certains hommes, explique Zaroff. D'autres, Il fait des rois ou des mendiants. De moi, Il a fait un chasseur… »

Une nuit, alors que j'étais allongé sous ma tente… une pensée terrible s'insinua comme un serpent dans mon cerveau… La chasse commençait à m'ennuyer. Si je perds le goût de la chasse, je perds le goût de la vie, le goût de l'amour… ce n'était pas d'une nouvelle arme dont j'avais besoin, mais d'un nouveau gibier. Nous autres barbares, nous savons bien que c'est après la chasse, et seulement alors, qu'un homme se révèle… vous connaissez le dicton des guerriers Ogandi : « Chasse d'abord l'ennemi, et puis la femme. » C'est l'instinct naturel. Qu'est-ce qu'une femme ? Même une femme comme celle-là, si vous ne vous échauffez pas d'abord le sang en tuant… une passion s'appuie sur l'autre. Tuer, puis aimer. Quand vous avez connu ça, vous savez ce qu'est l'extase.

« Ici, sur mon île, je chasse le plus dangereux des gibiers, dit le comte à Rainsford et Eve. Nous allons jouer “une partie d’échecs en extérieur”. Votre cerveau contre le mien, votre habileté contre la mienne. J’étais haut comme trois pommes quand mon père m’a offert mon premier fusil… Il me serait impossible de vous dire combien d’animaux j’ai tués. » Le père d’Allen, un soldat, avait aussi donné un fusil à son fils et lui avait appris à chasser, et Allen était le seul suspect à savoir tirer à l’arc. La première image du film montre un heurtoir, sur la porte d’un manoir, qui représente un centaure agonisant, le tronc percé d’une flèche. Une fresque au-dessus des escaliers montre le même centaure, armé d’un arc, qui emporte dans les bois le corps d’une femme. Le centaure est le symbole astrologique du Sagittaire (22 novembre-21 décembre), le signe zodiacal d’Allen.

Zaroff, secondé par son acolyte cosaque Ivan, se lance à la poursuite de Rainsford et Eve avec une meute de chiens. Dans le film, la chasse ne dure qu’une nuit, pas trois, et Zaroff, tout comme le Zodiaque, ne traque pas un homme seul, mais un couple. Si les proies échappent au chasseur dans la jungle brumeuse de l’île, il leur rendra leur liberté. Avec sa tenue de chasse noire et démoniaque, serrée aux poignets et aux chevilles, Zaroff court dans le brouillard, derrière ses chiens. Il porte un long couteau au côté gauche, dans un fourreau orné de rivets. Dans sa main droite, il tient un fusil. Le couple, poursuivi dans des lieux où l’eau est omniprésente – marécages, cascade –, finit par atteindre l’océan. Le comte, blessé, bascule par-dessus son balcon et finit dévoré par ses propres chiens, tandis que Rainsford et Eve s’enfuient en bateau.

À cause des armes (notamment l’arc et les flèches), de la tenue si semblable à celle que le Zodiaque portait au lac Berryessa, de la poursuite dans la nuit, du couple traqué, de la thématique de l’eau, de l’idée d’une partie d’échecs en extérieur et de l’image du centaure, je suis enclin à penser que c’est ce film qui a le plus influencé le Zodiaque. Et il a été projeté à l’Avenue Theatre. « Tous ces animaux que j’ai chassés… à présent, je sais ce qu’ils ont ressenti », conclut Rainsford. Le personnage de cet archer solitaire, mal-aimé, reclus dans son exil orgueilleux, avait dû apparaître au Zodiaque comme un écho de sa propre vie.

Les dramatiques radiophoniques, très en vogue durant la jeunesse du Zodiaque, se sont aussi emparées de la nouvelle de Connell. L’adaptation la

plus célèbre a été diffusée dans la série *Suspense* de CBS, le 23 septembre 1943. La cinquante-huitième émission avait en vedette Orson Welles, dans le rôle de Zaroff, et Keenan Wynn, dans celui de Rainsford. Jacques A. Finke avait écrit les dialogues pour le producteur-réalisateur William Spier{26}. Servies par les effets sonores, l'accompagnement au grand orchestre et le pouvoir de l'imagination, les adaptations pour la radio pourraient aussi avoir eu une formidable influence. Allen, âgé de dix ans à l'époque de la diffusion, aurait pu écouter l'émission le jeudi soir, dans son lit, comme hypnotisé par le grésillement des parasites dans la pièce obscure. Dix ans, c'est l'âge où la personnalité se forme.

« Je ne me souviens pas du jour où nous avons parlé de la nouvelle *The Most Dangerous Game* et de l'idée de chasser des êtres humains, m'a expliqué Cheney. Mais on venait d'adapter l'intrigue à la télévision et je crois que la discussion est partie de là, et du fait qu'au départ, c'était un livre. Ce thème a été utilisé tant de fois. »

Le Zodiaque avait imaginé son arme qui projetait un faisceau de lumière en s'inspirant d'un téléfilm. Dans les années 1950, un épisode d'*Alfred Hitchcock Présents*, sur un scénario d'Alfred C. Morrison, mettait en scène Myron McCormick, dans le rôle d'un jeune homme qui avait une torche électrique fixée au canon de son fusil. « Il suffit de tirer dans le point noir au centre de la zone de lumière et on touche la cible », disait-il – c'était exactement ce que le Zodiaque avait écrit. Lors d'une partie de chasse nocturne, il était tombé par hasard sur deux amoureux… résultat : meurtre accidentel. À la fin du téléfilm, un père, ivre de vengeance, disait : « L'excitation d'une chasse à l'homme… le plus dangereux des gibiers ! »

20

Arthur Leigh Allen

Dimanche 27 septembre 1987

Malgré des difficultés financières, Arthur Leigh Allen n'avait pas suffisamment de volonté pour résister à un nouvel achat. Il s'était offert un « aéroplane » ultraléger, en mousse et fibre de verre, avec des ailes repliables, pour 2 500 dollars. Il n'avait pas non plus résisté à la tentation de prendre tout un attirail complémentaire et avait lui-même dessiné les plans de modifications astucieuses. Mais sa vue déclinante limitait fortement ses activités physiques. Diabétique, souffrant de problèmes rénaux, il manquait de vigueur et ne s'éloignait plus guère de Fresno Street.

« L'insuffisance rénale est un processus lent, m'a expliqué une infirmière. Ses effets ne se font vraiment sentir qu'après bien des années. Vous pouvez en être affecté durant la plus grande partie de votre vie, mais ce n'est qu'à la fin que vous serez placé sous dialyse. Ça dépend de la gravité de votre hypertension. Au fil du temps, le diabète détruit les vaisseaux sanguins, qui perdent leur élasticité, et votre tension artérielle grimpe. Ensuite, l'hypertension détruit les reins et vous finissez sous dialyse. Votre vue se détériore.

« Naturellement, la boisson n'arrange rien. Votre teint jaunit parce que vos reins ne fonctionnent plus correctement. La dialyse n'est pas un traitement douloureux, mais c'est assez invalidant. Vous êtes très faible après, et d'ordinaire, vous n'êtes bon à rien pour le reste de la journée. Le traitement dure trois heures, trois fois par semaine, jusqu'à la fin de vos jours. C'est parfois plus long pour les gens qui boivent trop et les personnes corpulentes. »

Malgré les remontrances de son médecin, Leigh avait l'habitude de boire pas mal de bière en lisant son journal, où les spéculations allaient

toujours bon train sur ce qu'il était advenu du Zodiaque, surtout aux dates anniversaires de crimes, comme ce 27 septembre. Les hypothèses allaient de la prison à la mort, en passant par la peur de se faire prendre après avoir frôlé l'arrestation de trop près. Des problèmes de santé étaient rarement envisagés. Jusqu'à présent, en dehors des rapports de police, le nom d'Allen n'avait jamais été associé au Zodiaque dans un document écrit. Aucun informateur ne pouvait dénoncer Allen dans le but de lui nuire s'il n'avait pas entendu parler de lui. Mais le principal suspect se plaisait à cultiver l'amalgame en conservant des coupures de presse sur l'affaire, en arborant avec perversité une montre de marque Zodiac et un anneau orné d'un emblème Z. Il en retirait une jouissance secrète. Peu à peu, des bruits ont commencé à courir à son sujet. La fuite ne venait pas des médias, mais de la police locale. Un enseignant qui faisait des remplacements dans diverses écoles de Santa Rosa s'en est ému.

« Mon travail m'a donné l'occasion d'observer comment les adolescents de la région ont réagi à votre ouvrage sur le Zodiaque, m'a-t-il écrit. J'ai vu un peu partout des exemplaires dans les classes durant les heures de lecture libre, mais je ne me suis jamais beaucoup intéressé à la question jusqu'au printemps dernier, quand j'ai entendu à plusieurs reprises des élèves et des professeurs en discuter. Apparemment, l'un des étudiants était le fils d'un policier et des rumeurs ont circulé, selon lesquelles l'homme que vous appelez "Starr" travaillerait au Friedman Brothers Hardware, au sud de Santa Rosa. Certains élèves semblent connaître son vrai nom, ou du moins ils le pensent.

« Cela me préoccupe pour deux raisons. Premièrement, peut-être ne s'agit-il pas de "Starr" et la réputation d'un innocent se trouve à présent compromise par des racontars. Deuxièmement, cet homme pourrait bien être Starr et c'est peut-être vraiment lui le tueur. Cette idée évoque en moi l'image déplaisante de petites bandes de gamins curieux traînant du côté de Friedman Brothers sur les pas d'un dangereux paranoïaque. Je suis navré de paraître un peu négatif dans mon appréciation. Je pense que votre livre est bien fait et j'espère que vos efforts conduiront à la capture du tueur. »

Né en 1971, le fils d'Harold Huffman ne savait pas grand-chose de l'affaire du Zodiaque, jusqu'à ce que son père lui parle de son vieil ami Leigh Allen. « Quand mon père a vendu la mèche, j'ai lu le livre *Zodiac* de Robert Graysmith… J'étais mort de peur. Je savais exactement qui était en réalité "Robert Hall 'Bob' Starr". Après avoir digéré cette nouvelle

horrifiante, je me suis mis à crâner auprès de mes amis avec tout ce que j'avais appris à la lecture de *Zodiac* et aussi les histoires que mon père (ou ma mère) m'avait racontées à propos des violentes colères de Leigh quand ils étaient jeunes. Je faisais tous les rapprochements et, à mon tour, je m'amusais à effrayer mes amis… puis j'amusais la galerie en racontant que Leigh avait voulu nous faire des raviolis, à mon père et moi, mais qu'on était plutôt allés manger des pancakes. Il arrivait aussi que mon père ramène des oranges du verger de Leigh, et j'en offrais à mes copains. Ensuite je leur révélais qu'ils venaient de manger des oranges du Zodiaque (et ils en avaient de nouveau froid dans le dos). »

D'autres personnes avaient aussi eu connaissance, par la police de Santa Rosa, des soupçons qui pesaient sur Leigh. C'était le cas de Craig{27}, qui s'était rendu chez Allen, à Fresno Street, vers la fin des années 1980. Allen assurait qu'il ne savait pas qui l'avait accusé. Craig lui a dit que c'était Cheney. « Rien que d'y penser, j'en suis tout retourné, a rétorqué Leigh. Don Cheney est capable d'avoir commis ces crimes. Il me fait peur. Don a un tempérament terriblement violent. »

Comme l'a raconté Craig plus tard : « Il avait l'air de parler au nom du Zodiaque. Il prétendait que c'était lui qui avait créé les codes du Zodiaque, ou du moins qui les avait inspirés. Il nous a montré son propre code, qui est apparemment celui que la femme de Ron Allen a vu. » Craig a reconnu beaucoup de symboles utilisés par le tueur. Allen leur a dit que le cryptogramme qu'il avait en sa possession était l'œuvre d'un meurtrier aliéné qu'il avait rencontré à Atascadero. « C'était quand je travaillais là au début des années 1960 », a-t-il dit. Jusque-là, au moins, c'était vrai. « Le Zodiaque a reçu ça de ce détenu et il s'en est servi pour ses codes.

— Que voulez-vous dire ? a demandé Craig. Que voulez-vous dire ? Comment pouvez-vous savoir ça, à moins d'être le Zodiaque ? »

Allen continuait à attirer la suspicion avec ce genre de commentaires malicieux et aussi en se faisant remarquer sur les lieux où des crimes avaient été commis. Pour les enquêteurs, le temps passait irréversiblement : dix-neuf ans s'étaient écoulés depuis le dernier meurtre confirmé du Zodiaque et treize ans depuis sa dernière lettre.

Mardi 28 octobre 1987

Le médium Joseph DeLouise assurait qu'il s'était mis à l'unisson de l'univers mental de l'exécuteur masqué pendant près de vingt ans. Il avait jadis eu une vision d'une boîte que le Zodiaque possédait et lui avait conseillé, par voie de presse, de s'en débarrasser. Je me demandais si Leigh avait toujours sa mystérieuse boîte grise sur laquelle il veillait jalousement. DeLouise pensait que le tueur pourrait être du signe du Scorpion ou du Verseau, à cause des chiffres 11-2 et 2-11 qu'il percevait de façon récurrente. Les pensées captées par l'esprit de DeLouise concernaient un chien blanc et des chevaux, un sentiment de solitude et une haine féroce pour la police.

À Chicago, le médium, qu'on surnommait le « Prophète des détails » en raison de la précision de ses prédictions, avait eu récemment une deuxième vision. « Le Zodiaque vit près de Berkeley, avait-il annoncé la veille. J'ai eu récemment un coup de téléphone d'une habitante de la région de la Baie qui pensait que l'homme avec qui elle sortait était le Zodiaque. Quelques semaines après, j'ai reçu un appel anonyme, qui disait : "Je suis de retour." Cette femme avait promis de me rappeler, mais elle ne l'a jamais fait. Peut-être est-elle morte. Je vois du danger autour d'elle. Je ne pense pas qu'elle me menait en bateau. Il est là quelque part. Il rencontre des femmes. Il tue. Mais il ne revendique plus ses crimes. Ce qu'il fait à présent est plus personnel. Il se sent rejeté par les femmes qu'il côtoie. Je pense qu'il m'appellera bientôt. Je le sens. » Comme pour répondre à l'invitation du médium, une main gantée a glissé deux lettres dans une boîte postale de San Francisco le matin du 28 octobre. Adressées au *Chronicle* et au *Vallejo Times-Herald,* toutes deux commençaient par la formule habituelle du Zodiaque.

Mercredi 29 octobre 1987

Le *Times-Herald* a remis sa lettre à Fred Shirisago, qui l'avait poudrée dans l'espoir d'y trouver des empreintes. « Jusqu'à présent, ce type n'a jamais laissé d'empreintes », assurait-il. Pourtant, le FBI avait, paraît-il, relevé sur une lettre une empreinte *similaire* à l'une des traces de doigts ensanglantées sur le taxi de Stine. J'ai demandé à Shirisago s'il y croyait. « Je n'en sais rien, a-t-il répondu. Certains témoins ont déclaré qu'il avait tout essuyé. » Un graphologue a examiné immédiatement l'écriture. Les

trois premières phrases étaient semblables à la lettre d'avril 1978. Il était écrit :

Cher Rédacteur en chef. C'est le Zodiaque qui parle. Je suis sans faille. Dites à Herb Caen que je suis toujours là. J'ai toujours été là. Dites aux cochons de flics que s'ils veulent me coincer, je ferai un petit tour à Halloween avec ma machine de mort, pour chercher quelques gamins à écraser. Les voitures font de chouettes armes… Les cochons n'ont qu'à me prendre s'ils arrivent à me trouver. Comme dans le film *Enfer mécanique*. Prévenez les gosses de bien regarder avant de traverser le soir d'Halloween. Racontez mon nouveau plan à Tochi [sic].

Sincèrement vôtre :

[symbole du Zodiaque] devinez / VPD-0

Kim Kraus, mère de trois enfants, à Vallejo, a eu vent de cette nouvelle lettre. « Un des gamins du voisinage nous a même apporté une copie de l'article et l'a montrée à mes enfants. Ça m'a fait peur. »

L'ancien époux de Darlene, Dean, n'a fait aucun commentaire, mais sa femme actuelle Kathie a déclaré : « J'espère que ce n'est qu'une mauvaise plaisanterie, mais si le Zodiaque se manifeste – pourvu qu'il ne fasse de mal à personne –, il laissera peut-être une nouvelle piste qui permettrait de l'arrêter… et de le soigner. J'ai du mal à imaginer que quelqu'un puisse se tenir à carreau pendant tout ce temps s'il était aussi cinglé que le Zodiaque. Mais s'il avait commis d'autres crimes, un type comme lui, tellement suffisant et vaniteux, n'aurait pas manqué de le faire savoir. » Interrogé par le reporter Gene Silverman, je lui ai donné mon sentiment : « La seule chose qui pourrait retenir ce gars, c'est l'idée qu'il ne manque pas grand-chose à la police pour lui mettre le grappin dessus. Je crois bien que c'est le cas, en effet, et je continue à penser qu'on finira par résoudre cette affaire. D'après ce que j'ai pu en voir, la lettre semble reprendre des passages de différents courriers envoyés par le Zodiaque. Il n'y a rien d'original. Le Zodiaque a toujours eu un penchant macabre qui ressortait de ces lettres et qui ne m'apparaît pas ici. Il a mal orthographié le nom de Toschi, ce qui est inimaginable de la part du Zodiaque. À sa manière, il a beaucoup de respect pour Toschi. Mais je comprends le désir de voir le véritable Zodiaque refaire surface. Il pourrait bien faire un faux pas. Je serai peut-être le premier à l'affirmer, mais je crois que les deux lettres sont des faux. »

« Tant que le Zodiaque ne sera pas pris, la famille Ferrin vivra dans la crainte », assurait Carmela (Leigh) Keelen, propriétaire du Carmela's Cafe.

En 1969, elle tenait un restaurant italien, le Cesar’s, où Dean travaillait comme cuisinier. « Chaque fois qu’on me fait une blague téléphonique, je pense au Zodiaque. » Une quinzaine de jours auparavant, la sœur de Darlene, Pam, avait découvert le symbole du Zodiaque griffonné au feutre bleu sur sa porte d’entrée, et à présent, quelqu’un avait peint sur son garage des menaces à l’encontre des enfants qui sortiraient pour fêter Halloween.

Mardi 30 octobre 1987

Le Département de la Justice estimait également qu’il s’agissait d’un canular. Soulagé, le capitaine Conway a quand même doublé les patrouilles dans les rues la veille d’Halloween. C’était une date importante pour le Zodiaque. Ce jour-là se tenait traditionnellement le « Grand Jeu » de Vallejo. L’un des courriers envoyés par le Zodiaque était une carte d’Halloween et le mot « jeu » revenait souvent dans ses lettres. À l’occasion du « Big Game », l’équipe de football de la Dr James J. Hogan Senior High School organisait des « funérailles » symboliques. Au cours de cette cérémonie, les étudiants venaient s’incliner devant un cercueil contenant un « corps » qui représentait l’école. Certaines victimes du Zodiaque avaient fréquenté la Hogan High School.

Arrêté pour meurtre, Shawn Melton, passionné par tout ce qui touchait à la police, avait avoué aux enquêteurs qu’il s’était mis dans la peau du Zodiaque quand il avait étranglé Jeremy Stoner.

Il avait eu son premier contact avec le monde judiciaire en soumettant à la police de Vallejo les conclusions de ses propres investigations à propos d’un meurtre commis par le Zodiaque.

Voici ce que m’a raconté Bawart à ce propos : « Jim Lang, le capitaine Conway et moi-même, nous avons eu une réunion avec Mike Nail, qui était DA à l’époque et qui est juge aujourd’hui. C’était une affaire qui avait fait du bruit dans le comté : un gosse nommé Jeremy Stoner, âgé de six ans, avait été enlevé et finalement retrouvé mort dans le Delta. L’auteur des faits était un certain Shawn Melton. Le père de Melton a fait par la suite une allusion à des lettres que son fils avait adressées aux journaux [comme le Zodiaque] et le vocabulaire employé était assez similaire à celui du Zodiaque. Quelqu’un a eu alors l’idée insensée qu’il s’agissait du Zodiaque. Mais ce n’était pas le cas. Je peux vous l’assurer ! Nous nous sommes

réunis avec le DA pour faire le point sur le dossier de Shawn Melton. Il avait été jugé deux fois et le jury n'était pas parvenu à se prononcer. » Finalement, Melton avait été condamné. C'était le premier meurtrier inspiré par le Zodiaque. Ce ne serait malheureusement pas le dernier.

Mardi 17 novembre 1987

« J'ai du mal à croire qu'un monstre comme le Zodiaque n'ait pas encore été capturé, m'a confié un lecteur. Ce que vous écrivez sur Starr [le pseudonyme que je donnais à Allen] m'a pourtant convaincu qu'il est bien le Zodiaque. Je crois que si la police avait perquisitionné chez la mère de Starr, surtout dans la cave, on aurait trouvé toutes les preuves nécessaires. Maintenant, il a certainement dû faire disparaître les indices. Une autre chose à laquelle j'ai pensé, c'est que le Zodiaque est de toute évidence un homme intelligent, qui fait délibérément des fautes d'orthographe pour égarer la police. Est-ce que Starr avait aussi l'habitude de faire des fautes volontaires ? » L'idée méritait d'être creusée et, après vérification, j'ai constaté que c'était en effet le cas.

Certains codes du Zodiaque n'avaient jamais été déchiffrés. Les amateurs d'énigmes n'avaient cependant pas renoncé. Les dix-huit caractères à la fin du cryptogramme en trois parties avaient le plus de succès. Ruth Gerstankorn a essayé de les combiner de façon à obtenir autre chose que l'anagramme « Robert Emmett the Hippie{28} », qu'on citait la plupart du temps. Elle a ainsi trouvé « Before I Meet Eternity{29} » et une deuxième possibilité : « Before I Meet Them I Pity Them{30} ». Un autre lecteur m'a écrit :

> Ce qui m'a glacé le sang, c'était qu'un des symboles utilisés était un cercle marqué d'une croix, comme on en utilise pour tracer ce qu'on appelle les coordonnées polaires. Mon hypothèse est que les dix-huit derniers caractères [EBEORIETEMETHH-PITI] du cryptogramme d'août 1969 ne forment pas un nom mais désignent un lieu où se trouve le meurtrier. Les lettres sont en réalité des nombres disposés algébriquement sur un graphique correspondant à une grille nord-sud est-ouest superposée aux principales rues ou points de repère de la région de San Francisco, avec des lettres ajoutées de façon aléatoire pour boucher les trous entre les caractères et compléter la ligne. L'exactitude mathématique de ce graphique pourrait permettre de désigner un endroit bien précis, dans une pièce particulière d'un immeuble donné.

Autre chose : les dix-huit caractères sont des nombres et les coordonnées sont suivies de valeurs décimales. Ce type de tracé mathématique est largement utilisé en mécanique et suppose des notions scientifiques. Comme les principaux suspects ont tous une expérience de la navigation, les caractères pourraient correspondre à des degrés marquant la latitude et la longitude. À condition de compenser la déviation et la variation sur un compas magnétique, on peut s'en servir pour repérer un point dans un rayon de plus ou moins vingt mètres. Après l'avoir déchiffré, j'utiliserais une carte aérienne de la région durant l'été 1969 pour tracer correctement les isogones, dans la mesure où la position du pôle magnétique terrestre change légèrement d'année en année. La latitude et la longitude sont ordinairement exprimées par une série de chiffres suivis d'une lettre, en degrés, minutes et secondes.

Néanmoins, le cryptographe Henry Ephron avait écrit précédemment dans un rapport adressé au sergent Lynch que les dix-huit caractères étaient « de la poudre aux yeux symbolique » destinée à semer la confusion :

> Personne ne s'est rendu compte que ces caractères dépourvus de signification correspondent à une pratique courante en cryptographie qui consiste à remplir les espaces vides pour obtenir des groupes de taille égale [en l'occurrence, ajouter des symboles similaires pour faire en sorte que la troisième partie ait exactement le même nombre de signes que les deux premières, ce à quoi le Zodiaque tenait manifestement beaucoup].

Ephron expliquait que les répétitions de symboles, les diagraphes et les séquences plus longues sont les moyens qui permettent de déchiffrer des codes :

> Sur la base de sa fréquence, la valeur L ne devrait avoir que deux symboles, mais en raison de la fréquence des doubles L dans son message, il a changé après avoir commencé à coder pour utiliser aussi bien le carré à moitié noir que le carré entièrement noir, de façon à disposer d'un autre symbole pour le L et, pour varier davantage dans les doubles L, il a renoncé à la régularité de l'alternance. Mais ma première découverte en procédant à l'analyse était précisément la valeur identique des deux carrés et du B [les trois symboles correspondant au L]. Le symbole attribué par le Zodiaque à la lettre A est aussi employé pour S, apparemment par erreur, tandis qu'un S est mis pour A. Encore de la poudre aux yeux. Il n'y a pas là la moindre erreur. Il essayait de semer la confusion dans l'esprit du décrypteur, et il a réussi.

Paul Avery, pour sa part, pensait quand même que les dix-huit caractères faisaient référence à Robert Emmett.

« Tout le monde apprécie un bon mystère, disait-il. Les gens me relancent sans cesse pour que je parle du Zodiaque. Je suis submergé de coups de téléphone et de lettres bizarres.

— C'est ainsi que se construisent les légendes, ai-je répondu. Dans vingt ans, on parlera de cette affaire comme on parle de Jack l'Éventreur. Mais parfois, j'ai l'impression d'avoir créé un monstre en écrivant ce livre.

— Non, répondait Avery. Le vrai monstre, c'est le Zodiaque lui-même. »

Pour son entourage, le Zodiaque, une personnalité psychotique *borderline*, pouvait apparaître comme un individu maître de lui, voire raisonnable. « Il préfère la passivité des images, des films et de la télévision, écrivait le Dr Murray Miron. Le Zodiaque aurait volontiers passé l'essentiel de son temps dans les cinémas spécialisés dans les films sadomasochistes, fantastiques ou érotiques. » Un film avait notamment été projeté à la base où le père d'Allen travaillait, près du magasin où l'on pouvait se procurer des bottines Wing Walker. Leigh s'y rendait régulièrement. À en juger par les lettres du Zodiaque, on sentait que ce film avait dû le marquer. Il nous révélait des choses sur lui. Il nous disait où il avait été.

21

Le Zodiaque à Treasure Island

Des rues aux noms de poissons se croisaient sur l'île, bordée à l'ouest par une avenue de palmiers. Dans un bassin de marbre, la « Fountain of Western Waters » cascadait autrefois au pied d'une statue, haute de vingt mètres. À l'époque, Treasure Island{31} était une cité de lumière, surplombant les vagues sous les climats que Robert Louis Stevenson avait visités. Elle avait brillé d'un éclat fugitif à la fin des années 1930, comme un flambeau allumé en signe de paix, puis s'était éteinte. Mais pendant un temps, les teintes pastel des projecteurs qui éclairaient les dômes et les tours avaient resplendi dans la nuit ; les lumières colorées se reflétaient sur l'eau miroitante des bassins et étincelaient dans les cascades.

Treasure Island avait commencé par des bancs de sable sur lesquels venaient mourir les déferlantes au nord de Yerba Buena Island. Les vents dominants du Golden Gate obligèrent les ouvriers à construire d'abord une digue haute de dix étages. Ils entassèrent des tonnes de rochers pour ériger une barrière qui se dressait à quatre mètres au-dessus des flots autour d'une zone de deux cent soixante hectares. Le lagon ainsi formé, long d'un kilomètre six cents sur un kilomètre de large, fut ensuite rempli de quinze millions de mètres cubes de vase. Un isthme vint bientôt relier Treasure Island à Yerba Buena Island, au centre de la baie et au Bay Bridge. Enfin, San Francisco décida d'organiser sa troisième Exposition Internationale sur l'île artificielle.

La Golden Gate International Exposition de 1939-1940 fut inaugurée en février. Sous un ciel d'un bleu limpide, les visiteurs arrivaient par le pont ou à bord de ferries à vapeur pour franchir l'« Elephant Gates », d'inspiration aztèque-inca. La statue de Pacifica les accueillait, les bras levés en un geste de bénédiction ; la Tour du Soleil dressait ses cent vingt mètres vers le ciel ;

et la musique de Benny Goodman accompagnait les cris qui fusaient des montagnes russes et autres grandes roues, ainsi que les ondulations des danseuses nues. Quelques mois plus tard, Hitler envahissait la Pologne, et quand l'Exposition ferma ses portes en septembre 1940, la France était occupée. San Francisco renonça à son projet de convertir Treasure Island en aéroport. Après Pearl Harbor, l'US Navy en fit une base navale, construite sur les fragments dynamités de Pacifica, remplaçant le palais des États de l'Ouest par des baraquements et transformant le *Delta Queen*, prestigieux bateau à aubes, en salles de classes et quartiers d'hébergement pour les réservistes. Le pavillon des Aliments et Boissons devint le « plus grand mess du monde ». On changea aussi d'affectation les grands hangars qui se trouvaient derrière les bâtiments administratifs et les trois constructions permanentes de l'Exposition à la pointe sud de l'île.

Après la guerre, le commandant Ethan Allen fut affecté à cette première zone de transit sur le sol américain où débarquaient les hommes de la Navy qui rentraient au pays à raison de douze mille par jour. En 1947, Leigh Allen, alors âgé de quatorze ans, se promenait sur l'île artificielle où travaillait son père. La base navale abritait quatre commandements : le transit militaire, le commandement des écoles de marine, la base navale proprement dite (qui administrait l'île) et le quartier général de la frontière maritime occidentale. Le cinéma de la base projetait chaque jour un film différent et les places ne coûtaient qu'un quart de dollar. « Il avait pris l'habitude d'aller voir des films à Treasure Island tout le temps, m'a raconté une connaissance de Leigh. Ma mère était secrétaire à Treasure Island et elle l'y voyait souvent. Peut-être même qu'il l'emmenait parfois au cinéma avec lui. *L'Exorciste* était un de ses films favoris. »

Il avait notamment vu un film sur Treasure Island qui a, lui aussi, servi de modèle au Zodiaque : *Charlie Chan at Treasure Island*, tourné en 1939 par la 20th Century Fox, avec Sydney Toler. Dans les années 1960, la chaîne de télévision locale KRON-TV en a diffusé une version écourtée, de cinquante-neuf minutes au lieu de soixante-douze. « Zodiac ? » demande le détective Charlie Chan (qui est arrivé à San Francisco par avion en provenance d'Honolulu – lieu de naissance d'Allen). « Oui, c'est le type le plus en vue pour tout ce qui touche à l'occultisme, par ici », répond un autre passager. Le Dr Zodiac, un charlatan affublé de longues toges noires, se sert de ses activités de médium pour faire chanter ses clients. Il répond au téléphone en disant « C'est Zodiac qui parle », il porte un drôle de couteau

et tire à l'arbalète. L'une de ses victimes a laissé comme message en lettres capitales : « IMPOSSIBLE D'ÉCHAPPER À ZODIAC… » Une télépathe, Eve Cairo, sonde les esprits des suspects assemblés et déclare : « Dr Zodiac. J'ai entendu le nom du Dr Zodiac dans ses pensées… Je ne peux pas continuer ! Je ne peux pas ! J'ai entendu la mort parmi nous ! J'ai peur ! Le mal est ici ! Quelqu'un ici songe au meurtre ! »

Zodiac n'est pas un criminel ordinaire, dit Chan. « C'est un homme avec un ego gigantesque. Les criminels égocentriques prennent plaisir à se moquer de la police. » Chan fait appel au *San Francisco Chronicle* et à son reporter judiciaire, Pete (Douglas Fowley) pour tendre un piège à Zodiac. « RHADINI DÉFIE LE DR ZODIAC » annonce le journal en première page. Un prestidigitateur, Fred Rhadini (Cesar Romero), qui se produit au Temple de la magie sur Treasure Island, unit ses efforts à ceux de Chan pour démasquer Zodiac. « J'accepte votre défi… », répond Zodiac sur une feuille de papier transpercée par un couteau planté dans un mur. À la fin, il s'avère que Zodiac n'est autre que Rhadini.

« Le passe-temps favori de l'homme est de se tromper lui-même, commente Charlie Chan. À ce jeu, jusqu'à présent, personne n'a empoché la mise, pas même le grand Dr Zodiac. »

Un pari qu'on serait sûr de gagner est que le Zodiaque avait vu ce film et s'en était inspiré.

« *Charlie Chan at Treasure Island* était le film préféré de Leigh quand il était enfant, m'a appris son ami Jim. Et son père travaillait à Treasure Island. »

22

Arthur Leigh Allen

Mardi 10 janvier 1989

La mère d'Allen, Bernice, est décédée à l'âge de quatre-vingt-trois ans. « Mme Allen était morte au moment où je me suis vraiment impliqué dans l'enquête, m'a raconté plus tard l'inspecteur George Bawart, de Vallejo. Ça faisait quand même très longtemps que j'avais entendu parler d'Allen. Comme vous le savez, l'enquêteur principal dans l'affaire du Zodiaque, c'était Mulanax, jusqu'à ce qu'il prenne sa retraite. Ensuite, c'est surtout moi qui m'en suis occupé. Mais déjà à l'époque où Mulanax dirigeait l'enquête, il arrivait que je sois informé de certaines choses. Parfois, je me trouvais à mon bureau quand on recevait un tuyau à propos du Zodiaque. Je passais un ou deux coups de téléphone où je faisais ce qu'il y avait à faire. La plupart du temps, c'étaient des histoires inventées par un toqué. Je disais à Mulanax : "J'ai reçu cet appel pour toi. Je ne crois pas que ce soit sérieux, mais enfin, voilà mon rapport. Fais-en ce que tu veux." Il le rangeait dans le dossier. Mais quand il a pris sa retraite, c'est à moi qu'on s'est mis à téléphoner pour raconter ce genre de trucs. À l'époque, je ne travaillais pas activement sur l'affaire. Quand votre livre est sorti, le nombre de coups de téléphone a augmenté de dix mille pour cent.

« J'ai des copies des échantillons de l'écriture d'Allen. Les passages qu'on lui a dictés dans sa caravane à Santa Rosa… Quand il a écrit de la main gauche. Et puis j'ai mis la main sur un tas de documents récupérés à son domicile : des formulaires, des lettres… le contenu n'était pas très important pour l'affaire. C'était l'écriture qui comptait. On les a soumis à notre graphologue. Il a examiné les papiers et il a dit que ce n'était pas l'écriture du Zodiaque. C'est notre principale pierre d'achoppement dans ce

dossier. D’après une théorie, quand il se met dans la peau du Zodiaque, il subit un dédoublement de personnalité et devient quelqu’un de différent. »

Un expert se demandait si le Zodiaque n’était pas schizophrène : sous l’influence des cycles lunaire ou planétaire, la personnalité du Zodiaque s’éveillerait et prendrait le contrôle. « Et s’il ne sait pas qu’il est le Zodiaque ? » spéculait-il.

« De longues périodes se sont parfois écoulées entre ces meurtres et ces lettres, ai-je dit à Bawart. J’ai toujours pensé que cela venait du fait que vous avez failli le coincer et que le Zodiaque a préféré tirer son épingle du jeu.

— C’est aussi ma théorie. Il s’est senti serré de près et il s’est dit : “Oh, oh, je ferais mieux de ne pas insister.” Et puis, il y a eu tout le temps qu’il a passé à Atascadero, pendant lequel aucun courrier n’a été envoyé.

— Le point important, c’est qu’après l’interrogatoire d’Allen à la raffinerie, il n’y a plus eu aucune lettre qui commençait par “C’est le Zodiaque qui parle.” À partir de ce moment-là, il a signé “Moi”, “Un citoyen” ou “Le Fantôme rouge”. Et après l’internement de Leigh à Atascadero, le Zodiaque n’a plus jamais écrit la moindre lettre. Ça doit vouloir dire quelque chose. »

Le lendemain, une femme a pris contact avec moi. « Voici un billet qu’un homme d’un certain âge a laissé à mon intention dans un restaurant Lyons d’Antioch, a-t-elle expliqué. Il disait qu’il voulait m’aider à propos du Zodiaque. L’écriture me paraît très semblable à celle du Zodiaque. C’est le SFPD qui a l’original. Je l’ai remis à l’inspecteur Deasy, en même temps qu’un enregistrement dans lequel il dit qu’il est mon admirateur secret. » Le message était écrit en caractères d’imprimerie très ressemblants et donnait à penser que le Zodiaque était aussi un harceleur :

Sadique sexuel Chevrolet Impala blanche de 61-62. Homme trapu, un mètre quatre-vingts, bedonnant, cent kilos. Observait la deuxième victime de Vallejo – Darlene Ferrin.

Depuis sa retraite, Toschi avait occupé diverses fonctions dans les services de sécurité du Mount Zion Hospital et du St. Luke Episcopal Hospital. Ce 11 octobre, il a ouvert son journal du matin sur l’éditorial de Herb Caen.

ANNIVERSAIRE : aujourd'hui, l'inspecteur Dave Toschi, retraité de la police de San Francisco, garera sa voiture à l'angle de Washington Street et Cherry Street pour observer quelques minutes de silence. À cet endroit, le 11 octobre 1969 – voici vingt ans – le serial killer qui s'était donné le nom de Zodiaque a commis son dernier meurtre, abattant d'une balle un chauffeur de taxi avant de disparaître à jamais dans le Presidio… Les dernières lettres narquoises adressées par le Zodiaque à Toschi s'achevaient sur un score sans appel : « Moi – 37. SFPD – 0 ».

En attendant, sans se préoccuper de la sinistre procession d'autres meurtres que la police s'efforçait de résoudre, des détectives amateurs continuaient à se passionner pour l'affaire du Zodiaque :

J'espère que vous vous êtes demandé qui écrit ces histoires et autres cours de déchiffrement sur le code du Zodiaque, écrivait un homme de San Francisco. Premièrement, j'aimerais vraiment que tout le monde sache qu'il y a une motivation derrière tout ce que j'écris. Je sais qu'il y a un Dieu et qu'il m'a choisi pour accomplir son œuvre. Les crimes du Zodiaque ne sont pas seulement ceux d'un criminel en série comme il y en a tant, d'un fou qui rôde en liberté. Non, tout dans ses meurtres désigne quelqu'un qui a planifié minutieusement le moindre détail. Chacun de ses messages est écrit dans un style habile, ou même satirique. Il semblerait que ces meurtres soient commis par quelqu'un d'une intelligence extraordinaire.

Vingt ans après, une partie de la confusion entourant l'affaire était sur le point de se dissiper.

Jeudi 30 novembre 1989

« Est-ce que le nom d'Arthur Leigh Allen te dit quelque chose ? m'a demandé le reporter Bob Popp.

— Oui, bien sûr. Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Rien, sauf qu'une femme est passée hier à la rédaction. C'est la fille d'une femme qui t'avait téléphoné il y a plusieurs années et qui avait raccroché, prise de panique. Mais maintenant, la fille veut que tu saches que la mère est d'accord pour parler d'un certain Arthur Leigh Allen. Ce nom me rappelait quelque chose. Elle voulait savoir comment te joindre.

— Pas de problème, ai-je dit.

— Pourquoi est-ce que je me souviens de ce nom ? Il habitait du côté nord, non ?

— Oui. Un type inquiétant.

— C’est ce qu’elle a dit. Elle paraissait avoir les idées claires. »

C’est ainsi que Karen Harris m’a appelé.

« J’ai attendu des années avant de prendre contact avec vous. D’abord parce que ma mère avait très peur que ça se sache. Elle est terrorisée par cet individu. Ma mère connaissait le DA de Santa Rosa, John Hawkes. J’ai été à l’école avec ses enfants. Il lui a dit : “Oui, c’est bien l’homme que nous surveillons.” Je comprends votre désir de résoudre cette affaire. J’aimerais vous aider en vous donnant toutes les informations que je pourrai sans que ma mère le sache. Elle l’a fréquenté sans jamais vraiment rien savoir sur lui, jusqu’à ce qu’on l’arrête pour avoir abusé d’un jeune garçon qui était le fils d’une de ses amies.

« Et puis, quand il était à Atascadero, il nous a écrit en disant : “Ils me soupçonnent d’être le tueur du Zodiaque.” Je suis encore passée près de chez lui le week-end dernier, après Thanksgiving. J’ai appris qu’il avait été employé chez Ace Hardware, mais il avait perdu sa place. Je ne pense pas qu’il ait un travail actuellement. Quand j’étais petite, je suis allée chez lui vers l’âge de sept ans (j’étais une enfant unique). Je me rappelle qu’il buvait sa bière dans de grandes bouteilles. Ma mère se faisait du souci parce qu’il était diabétique.

« Il avait un colocataire à Vallejo… un Asiatique. Je me souviens de cet homme, qui me mettait encore plus mal à l’aise que Leigh Allen. Il était de taille moyenne et s’occupait des tâches ménagères. D’après des notes de ma mère, je pense qu’il travaillait pour la compagnie du téléphone… Je ne sais pas trop si nous étions chez la mère [de Leigh Allen] ou ailleurs. Je me rappelle qu’il avait cuisiné du chili dans une grande casserole et qu’on avait mangé là. On était allés faire du catamaran avec lui. Il savait comment fabriquer les voiles, et tout le reste.

« Nous avons votre livre à la maison. Ma mère y a noté toutes sortes de détails qui lui reviennent parfois. Il avait des bottines Wing Walker, par exemple. Elle a connu Leigh pendant qu’il était dans la Navy. Le seul échantillon d’écriture qu’elle a de lui provient d’un annuaire. C’est tout ce que je pourrais me procurer. Il a enseigné dans une école primaire.

« Ma mère vous a téléphoné un jour, mais elle a raccroché. Elle avait peur et ne voulait pas donner son nom. Mais j’aimerais bien le revoir. Je voudrais l’observer.

— Soyez très prudente, ai-je objecté. C’est le genre d’affaire qui vous obsède, qui vous ronge, et dont vous n’arrivez pas à vous débarrasser

ensuite.

— Ma mère est terrifiée par cet homme. Il passe parfois devant chez elle en voiture.

— Récemment ?

— Probablement vers l'époque où il est sorti d'Atascadero. Elle a fait installer un système d'alarme dans la maison. Il a toujours la Karmann Ghia et un Skylark derrière chez lui, au fond de l'allée. D'après le bureau du shérif, il est toujours sous surveillance. Mes parents connaissent quelqu'un qui travaille là – il est adjoint. Deux filles de quatorze ans ont disparu et, depuis, ils le tiennent à l'œil. Si c'est lui… Oh, mais pourquoi ne peuvent-ils pas le coincer ? Je voudrais qu'on l'arrête.

« Dans les lettres qu'il écrivait à ma mère, Leigh avait l'habitude d'ajouter des symboles sémaphoriques correspondant à des pavillons de la Navy. Mais elle a tout jeté – si jamais ma mère remettait la main sur quelque chose, je vous le montrerais… Il ressemble fort à l'image que j'ai de lui dans mon souvenir. J'ai essayé de l'apercevoir de loin. Mais il me reconnaîtrait si je m'approche. J'ai trente ans, mais mon visage n'était pas très différent quand j'étais enfant. Je ressemble à ma mère. À un moment, je me suis dit : "Oh non ! Il me voit !"

« Pendant les congés, comme pour Thanksgiving dernièrement, ma mère était très nerveuse à l'idée de le voir arriver dans le coin pour rendre visite à son frère. Il passait devant chez mes parents et s'arrêtait pour fixer les fenêtres depuis la rue. C'est à partir de ce moment-là que ma mère a fait installer un système d'alarme… Elle était toujours sur ses gardes, surtout quand Leigh a commencé à donner de ses nouvelles, alors qu'il était à Atascadero. Comme elle recevait de drôles de coups de téléphone, elle a pris un nouveau numéro sur liste rouge.

« Quand j'étais à la maison, pour Thanksgiving, ma mère a sorti votre livre avec toutes ses annotations et des tas de papiers. Elle m'a montré un papier à propos d'un accident que Leigh avait eu récemment. Il avait embouti la voiture d'une femme [à Mendocino]… Il était en tort et on lui avait infligé une suspension de permis. Comme je l'ai dit, je suis passée devant chez lui, à Vallejo, le lendemain de Thanksgiving. Il faisait sombre à l'intérieur de la maison, mais j'ai cru voir une silhouette bouger derrière une fenêtre. Enfin, j'ai pu me tromper.

« Un jour, juste après le mariage de ma mère ou un peu plus tard, alors qu'elle était allée seule lui rendre visite, il lui a dit : "Je ne te pardonnerai

jamais pour ce que tu as fait.” Ma mère m’a raconté plus tard qu’elle était tellement effrayée qu’elle n’a pas osé demander à quoi il faisait allusion. Elle n’a pas relevé et n’en a jamais reparlé avec lui. Je crois qu’il est homosexuel, donc je ne sais pas s’il a dit ça parce qu’elle avait épousé mon père. Je ne pense pas. Ma mère a toujours été très intriguée par cette réaction. Mais je crois que Leigh avait beaucoup d’affection pour elle.

— C’est “une partie d’échecs en extérieur” entre un sociopathe très intelligent et la police, ai-je dit. J’ai toujours espéré que quelqu’un se souviendrait de quelque chose en lisant mon livre et qu’un nom lui viendrait à l’esprit. Quand on me posait la question, je disais : “Un jour, quelqu’un m’appellera et me donnera ce nom, le nom que j’attends… parmi deux mille cinq cents autres suspects.” Et voilà, ce jour est arrivé.

— J’ai hésité avant de prendre contact avec vous depuis que votre livre est paru. J’ai essayé de vous joindre mais vous aviez quitté le *Chronicle*. Des policiers de Vallejo m’ont dit qu’ils avaient acheté cinquante exemplaires de votre livre pour les donner à tous les enquêteurs à la place du dossier. Vous avez trouvé beaucoup d’informations pour eux.

— Je les ai glanées un peu partout dans l’État. Un jour, au *Chronicle*, je suis passé à la rédaction alors qu’on faisait des transformations dans les locaux. Il y avait une caisse qu’on s’apprêtait justement à bazarder. Elle était pleine de documents sur le Zodiaque. J’ai toujours eu de la chance, comme ça. Pour ce qui est de Leigh, je crois que vous devriez garder vos distances tant que la police le surveille.

— Mais quand je suis passée devant chez lui, je n’ai vu personne.

— L’important est qu’il pense qu’il est surveillé.

— Quand les jeunes ont été attaqués à Blue Rocks Springs, vous dites dans votre livre qu’Allen a raconté qu’il faisait de la plongée ce jour-là. Il s’est servi de ça comme alibi ? a-t-elle demandé.

— Oui. Allen était le premier ou le deuxième suspect qu’ils sont allés interroger. Lynch l’a cru sur parole. Il a demandé : “Où étiez-vous au moment du crime ?” Allen a répondu : “Je faisais de la plongée sous-marine.” “Vous pouvez le prouver ?” Allen est allé à l’arrière de son break et il a sorti ses bouteilles d’oxygène. Lynch a dit : “Parfait.” Par la suite, chaque fois que le nom d’Allen revenait sur le tapis, Lynch disait : “J’ai vérifié. Ce n’est pas lui.” Ce type est tout sauf stupide…

— Allen est très intelligent. Et c’est un excellent tireur.

— Comment le savez-vous ?

— Ma mère l’a bien connu quand il était dans la Navy. Mon grand-père maternel travaillait à Mare Island et elle passait beaucoup de temps chez Leigh. Sa mère était très dominatrice, très stricte. Mais maman a toujours aimé aller là-bas, parce qu’elle a été élevée dans une famille très pauvre et la maison était tellement bien aménagée. Et puis elle aimait bien Leigh Allen. Je ne sais pas ce qui s’est passé. Ma mère me racontera si je lui pose des questions, mine de rien. Je vais essayer d’en apprendre davantage. Cette histoire m’a toujours fascinée. Je crois qu’il y a une part de curiosité dans ma démarche, mais je voudrais vraiment savoir si c’est lui et si on peut le faire arrêter. Il n’a jamais avoué à ma mère qu’il était le Zodiaque, mais il l’a en quelque sorte suggéré. Seigneur, si seulement elle avait gardé des lettres de lui… Mais elle a tout brûlé. Un jour elle a eu tellement peur qu’elle les a jetées dans le feu. Et où est le Zodiaque à présent ? Est-ce que les serial killers ne recherchent pas la notoriété, d’habitude ? C’est ça qui m’intrigue.

« Je ne pense pas qu’il soit dangereux à présent… il est si lourd et il n’y voit plus très clair. Et dire que Leigh était si gentil avec les enfants, a-t-elle ajouté.

— Ne vous y fiez pas. J’ai suivi l’affaire du Tueur des sentiers à San Diego. David Carpenter était un de ces hommes qui ne paient pas de mine. Il avait des allures de bon-papa, il bégayait, il portait des grosses lunettes… ça lui permettait de manipuler ses victimes, de leur inspirer de la sympathie. C’est souvent comme ça que ça se passe.

J’irai faire un tour près de chez lui, a-t-elle conclu. C’est très excitant. Je veux juste l’observer. La prochaine fois que nous nous verrons, je pourrai vous en dire plus sur les circonstances dans lesquelles ils se sont rencontrés, ma mère et lui, et sur ses lettres. »

23

Arthur Leigh Allen

Mardi 31 octobre 1989

« Je connais quelqu'un qui dirige un laboratoire d'analyse ADN, a déclaré une amie proche de Cheri Jo Bates. Il assure que d'ici environ un an, la technologie permettra d'identifier un échantillon pileux conservé depuis plus de vingt ans. Je ne sais pas dans quelles conditions les poils retrouvés sur les lieux du crime ont été conservés, ni même s'ils l'ont été, mais peut-être serait-ce la clé pour élucider ce meurtre. » C'était aussi l'avis d'un de mes lecteurs, Bud Goding, qui m'écrivait : « Vous rapportez, à propos du meurtre de Riverside, que des traces de peau et de tissu ont été prélevées sous les ongles de la victime. Puisque l'affaire n'a pas été classée, ces éléments devraient encore être disponibles. S'ils n'ont pas été conservés dans du formol, il devrait être possible de procéder à une réplication de l'ADN (par PCR) pour établir un profil génétique du tueur de Riverside. » Toutefois, l'analyse génétique a besoin du follicule pileux, la racine du poil.

Une décennie plus tard, l'individu que la police de Riverside soupçonnait est revenu de l'étranger pour un bref séjour. La police l'attendait à l'aéroport pour prélever un échantillon d'ADN. « C'est une piste assez hasardeuse car nous ne sommes pas sûrs que les échantillons pileux provenaient bien du tueur », a remarqué un porte-parole. En décembre 2000, trente-cinq ans après le meurtre, le laboratoire du Département de la Justice, à Berkeley, a fait connaître ses résultats : les poils ne correspondaient pas à l'ADN du suspect.

Le Zodiaque avait-il tué Cheri Jo Bates ? Comme au lac Berryessa et à Gaviotta Beach, il s'était acharné sur la victime. Mais il y avait une connotation sexuelle perceptible : les vêtements de Cheri Jo Bates étaient en désordre. Si le Zodiaque n'était pas le tueur et avait seulement cherché à le

revendiquer dans une lettre de « confession », comment avait-il eu connaissance de faits que « seul le tueur pouvait connaître » ?

D'après une de mes sources : « La grande attraction à Riverside, en 1966, c'étaient les courses de dragsters. J'y allais chaque semaine et beaucoup de flics participaient aux compétitions. C'est comme ça que j'ai appris la plupart des détails de l'affaire Bates. Leigh Allen était là aussi, le week-end du meurtre, avec une sorte de club automobile. Peut-être qu'il a surpris les mêmes conversations que moi, qui sait ? »

Lundi 5 mars 1990

Dans une lettre datée, à la manière militaire, du « 5/mar/1990 », Leigh Allen écrivait au jeune fils d'un de ses amis :

Cher…

Ton vieux salopard de père m'a tenu informé de tes progrès : félicitations pour ces beaux succès. J'ai autre chose pour toi – un cadeau pour ainsi dire. Je te donne un ULM en fibre de verre. Je suis à l'étroit dans un espace assez réduit, car j'ai dû louer le haut de ma maison et je dois tout simplement faire de la place. Donc, si tu peux louer un camion de déménagement ou quelque chose du genre, et venir le chercher, tu disposeras gratuitement d'un petit avion (2 500 dollars investis). J'y ajouterai tout l'attirail qui l'accompagne.

J'en ai parlé à ton père et il m'a dit qu'il transmettrait l'info. Il avait l'air d'accord, mais parfois il oublie, d'où cette lettre. Donc, merci de me dire si tu es intéressé. Je vais devoir partir très bientôt. J'ai tous les papiers pour l'avion, et il a aussi les ailes repliables en option. J'ai moi-même quelques idées pour le perfectionner. On ne peut pas passer autant de temps sur un projet, comme je l'ai fait, sans penser à deux ou trois petites choses. J'espère avoir prochainement de tes nouvelles.

Leigh Allen.

Mardi 6 mars 1990

J'ai finalement revu Karen. Elle avait très peur. Elle a commencé par me raconter brièvement l'histoire de sa famille : ses grands-parents étaient arrivés à Vallejo durant la Dépression et avaient connu « des temps difficiles ». Son grand-père travaillait comme soudeur sur les navires de Mare Island, tandis que sa grand-mère conduisait un car scolaire. J'ai

repensé à la menace du Zodiaque contre les ramassages scolaires. Bobbie, la mère de Karen, était une plongeuse dont la photo était parue dans les pages sportives des journaux de Vallejo entre 1952 et 1957. Parfois, la photo d'Allen figurait à côté. « Ma mère a rencontré Allen quand elle avait douze ou treize ans, au début où elle a commencé à plonger, m'a dit Karen. Il était maître nageur à la piscine The Plunge, en 1951-1952. Je crois qu'il pratiquait le plongeon et la lutte. Elle plongeait et s'entraînait avec Leigh tous les jours. Elle a failli être sélectionnée pour les jeux Olympiques à Helsinki, mais elle a fait une faute et a perdu sa chance. Lui aussi était doué. Il avait une façon de marcher très maladroite quand il s'avançait sur le plongeoir. Ma mère en parlait souvent. Il avait l'air horriblement pataud jusqu'au moment où il quittait la planche et plongeait. Alors, il devenait très gracieux. Mais en marchant, il traînait terriblement la jambe.

« Il la traitait comme une amie. Il n'a jamais essayé de l'embrasser… pas même un baiser sur le front, et ne lui a jamais fait aucune avance. Je sais que quand elle "sortait" avec lui, c'était plutôt une amitié profonde. [Allen lui-même admettait qu'il n'avait jamais eu de chance avec les femmes.] Bobbie a épousé Mark, un gymnaste de l'université de Californie, Berkeley, en 1957, et elle a peu à peu laissé tomber le plongeon. Ils se voyaient quand ils s'entraînaient tous les deux au trampoline. Mark étudiait la criminologie et voulait devenir policier, mais il était juste un peu trop petit. À peu près au moment où ma mère a rencontré mon père et s'est mariée avec lui, Leigh Allen a été chassé de la Navy, un coup dur pour lui.

« *Ce qui est sûr, c'est que Leigh Allen portait toujours des bottines Wing Walker.* Il avait aussi des pantalons à pinces. Il avait un aspect très soigné. Il chassait souvent avec un arc et des flèches et c'était aussi un excellent tireur, l'un des meilleurs de son groupe à la Navy. Ma mère dit qu'il connaissait la cryptographie. Non seulement il savait coudre, mais il était même capable de réparer des voiles. Je l'ai vu pêcher à la mouche et je peux vous assurer qu'il était ambidextre. Il tapait bien à la machine aussi.

« Une autre fois où nous sommes allés le voir, il nous a emmenés sur son petit catamaran à Half Moon Bay. Je le trouvais beaucoup trop gros. Je savais qu'il était diabétique et pourtant il buvait énormément de bière. Les deux fois où nous sommes allées le voir, ma mère était très tendue. Je suis née en 1959 et, quand nous avons rendu visite à Leigh, je devais avoir neuf ou dix ans. Dans ce cas, c'est peut-être à l'époque des meurtres.

« Un jour, ma mère est allée lui rendre visite, seule. C'est la première fois où elle a vraiment craint pour sa vie. Il lui a demandé : "Quelqu'un sait que tu es ici ?" Et elle a répondu : "Oui, mon mari." Elle lui a dit que mon père était au courant, ce qui était vrai. Et il ne s'est rien passé. Mais après ça, elle n'y est jamais retournée. Je ne sais même pas pourquoi elle y est allée. Je me demande bien pourquoi elle se souciait tant de Leigh à ce moment-là. Il s'était passé quelque chose et elle avait eu besoin de le voir. En sortant, elle a tout de suite appelé mon père pour lui dire que tout allait bien et qu'elle rentrait à la maison.

« D'après ce que j'ai compris, il a été interné à Atascadero pour attentat à la pudeur sur le fils d'une de ses amies. Le garçon devait avoir entre huit et treize ans. Il a prétendu à ma mère que cette femme était simplement jalouse de sa relation avec son fils. Je crois qu'il sortait avec cette femme. Il disait qu'elle l'avait accusé à cause de ça… par jalousie. Je crois qu'il a passé environ trois ans à Atascadero.

« C'est pendant son incarcération que ma mère a pris conscience que c'était peut-être lui, le Zodiaque. Il lui a écrit qu'on le soupçonnait. Il me semble qu'à un moment, ma mère l'a appelé là-bas et a parlé avec lui. Elle lui a demandé ouvertement s'il était le meurtrier. Il plaisantait avec ça, mais il n'a jamais admis avoir commis les crimes. [Allen] écrivait souvent à ma mère et il ajoutait au bas des lettres des signaux utilisés sur les pavillons de marine. Les courriers qu'il lui envoyait étaient écrits à l'encre bleue… au feutre. Elle a jeté la plupart de ses lettres. J'aurais bien voulu qu'elle les garde. Et le reste, elle l'a brûlé quand elle a su qu'Allen était incarcéré à Atascadero. Après avoir lu votre livre, ma mère m'a aussi raconté que son frère et sa belle-sœur avaient fort bien pu essayer de le faire arrêter. Il y avait un couteau taché de sang dans sa voiture et c'est à cause de ça qu'ils ont vraiment commencé à s'inquiéter… en tout cas, c'est ce qu'elle m'a dit. D'autres amis de Leigh se posaient aussi des questions.

« Je continuerai à vous donner toutes les informations que je pourrai glaner. Je vais essayer d'avoir des dates précises ou des indications plus générales sur le moment où certaines choses sont arrivées. Je tâcherai aussi d'en savoir plus sur ses relations avec ma mère et d'autres membres de ma famille. J'aimerais bien convaincre ma mère de parler à la police, mais c'est peu probable. Peut-être qu'elle se rappellera quelque chose à propos des lettres qu'il lui a écrites. Quelque chose qui l'accuse. Il a dit à ma mère qu'il prenait toujours les auto-stoppeurs, surtout quand il fréquentait le

Santa Rosa Junior College et l'université de Sonoma. Cette histoire l'a beaucoup tracassée. Je me souviens des deux filles qui ont disparu en sortant de la patinoire et d'autres meurtres. Les corps retrouvés à Franz Valley Road et à Calistoga n'étaient pas loin de chez mes parents.

« Ah, et puis autre chose encore. Il parlait toujours à ma mère de cette nouvelle, *The Most Dangerous Game*. En fait, j'ai lu cette histoire quand j'étais jeune mais je ne me doutais pas de l'importance qu'elle avait pour Leigh.

« À propos d'une cachette éventuelle, ma mère m'a dit qu'Allen avait remplacé les panneaux intérieurs d'une de ses caravanes – sans doute celle de Vallejo ou celle de Santa Rosa. Ma mère a noté qu'elle avait vu des gants blancs dans la caravane de Vallejo, mais il avait aussi une *autre* caravane à Bodega Bay. C'est un coin qu'il connaissait bien. »

Toschi et Armstrong n'en avaient jamais entendu parler.

Dimanche 1er avril 1990

« Vous vouliez savoir *qui*, moi je voulais savoir *pourquoi* », m'écrivait un autre lecteur, lui-même passionné par l'affaire du Zodiaque, Daniel L. Kleinfied.

La mère du Zodiaque était très protectrice… aimante, mais extrêmement moralisatrice. Son père, plus passif, n'avait pas beaucoup de contacts avec lui. En témoignage de son affection, sa mère nourrissait copieusement l'enfant, qui s'est mis à grossir et est devenu le souffre-douleur de ses camarades de classe. Dans l'adolescence, il s'est senti étouffé par sa mère, sans parvenir pour autant à couper les liens. Il continuait à vivre avec elle.

En butte à la réprobation de sa mère, qui le jugeait mauvais, il en est arrivé à la haïr. Son sentiment de supériorité par rapport aux autres s'est intensifié. Comme beaucoup de ceux qui cherchent à se faire passer pour des policiers ou des soldats, il a un goût fétichiste pour tout ce qui touche à l'armée. Le Zodiaque a été élevé dans la conviction très affirmée que le bon droit doit prévaloir. C'est ainsi qu'il en est venu à son idée d'« esclaves ». La façon dont on l'a traité est à ses yeux une grave injustice, qui ne peut être réparée que par l'asservissement des autres, au « Paradis » : la vie après la mort, avec des esclaves à sa disposition, est forcément un paradis pour le Zodiaque. Il a pris beaucoup de poids entre le crime du 4 juillet et celui du 27 septembre. Il mange, puis il tue. Puis il mange encore.

L’imagination du Zodiaque puisait dans la culture populaire. Il a trouvé notamment une source d’inspiration dans une bande dessinée, publiée en feuilleton à partir du 16 août 1969 (deux semaines *après* que le tueur se fut lui-même baptisé Zodiaque), où Dick Tracy poursuivait le « Gang du Zodiaque ». Coiffés de cagoules noires arborant les différents symboles du Zodiaque, ces criminels avaient noyé un astrologue, responsable de l’horoscope quotidien dans un journal. Sur le visage de leur chef, Scorpio, était tatoué le symbole astrologique du Scorpion. Ce personnage aux cheveux clairsemés et au visage lunaire ressemblait au signalement du Zodiaque donné par certains témoins. Dans l’édition du 20 août, les membres du gang avaient pris d’assaut la morgue de la police. « Des bandits masqués sont entrés et ont demandé la chemise que portait le mort », rapportait le gardien. Par la suite, le Zodiaque prendrait un lambeau de chemise sur le corps de sa victime et en enverrait des fragments par la poste à la police. Le 24 septembre, le gang recevait ce message : « Scorpio a parlé. Il est prêt à lancer l’opération. » Trois jours plus tard, le Zodiaque poignardait deux étudiants au bord du lac Berryessa, le visage masqué par une cagoule noire. Le jour du meurtre de Stine, le 11 octobre, Scorpio porterait un toast à son succès. Le feuilleton s’acheva le 4 novembre 1969.

Mais comment le Zodiaque aurait-il pu prévoir que Dick Tracy affronterait le Gang du Zodiaque avant la parution de la bande dessinée ? Chester Gould dessinait les épisodes des aventures de Dick Tracy six semaines avant leur publication, le temps de les corriger et d’envoyer les épreuves aux journaux qui les imprimaient. Les planches en couleur pour l’édition du dimanche étaient fournies plusieurs semaines plus tôt encore. Si le Zodiaque travaillait au *Chronicle*, il aurait pu en avoir la primeur. Il semble qu’il ait été un fidèle lecteur de la série. En 1936, déjà, le « Gang de la Croix pourpre » arborait des cagoules noires ornées de croix. Comme Tracy, le Zodiaque usait volontiers de la graphie archaïque *« clews*{32} ».

Mais surtout, c’est en lisant *Dick Tracy* que le Zodiaque avait trouvé un moyen de ne pas laisser d’empreintes. « Mets sur les doigts une couche de cette cellophane liquide, dit un gangster. Ça masque les empreintes sans altérer ton sens du toucher. » Le 9 février 1969, Tracy expliquait comment un cure-dents retrouvé sur les lieux du crime permettait d’analyser le groupe sanguin d’un criminel. « Comme vous le savez, les sécrétions salivaires sont souvent utilisées à la place du sang pour déterminer le groupe sanguin. L’individu que vous cherchez a un sang du groupe AB. » À

l’époque, on ne parlait pas encore d’analyses ADN, mais il existait déjà des méthodes d’expertise qui auraient pu tirer bien des informations de la salive du Zodiaque, et il le savait. Même en 1969, il se gardait bien de lécher les timbres qu’il collait sur ses envois.

Une bande dessinée et une montre lui avaient fourni un nom et un symbole. Des films comme *The Most Dangerous Game* et *Charlie Chan at Treasure Island* l’avaient influencé. Le premier lui avait donné l’idée de traquer des êtres humains comme du gibier. Le second avait inspiré son étrange tenue et sa façon de commencer ses lettres, ainsi que son habitude d’écrire aux journaux. Mais si le Zodiaque avait emprunté à la culture populaire bien des éléments de son personnage, lui-même servirait de modèle à d’autres meurtriers. À New York, quelqu’un qui prétendait être le tueur de San Francisco avait fait plusieurs victimes, et promettait d’en tuer une de chaque signe astrologique. Le Zodiaque avait-il finalement recommencé à frapper ?

24

Zodiaque II

Les journaux en ont fait leurs gros titres durant tout l'été 1990 : « UN TIREUR FOU TERRORISE NEW YORK… IL SE FAIT APPELER LE ZODIAQUE. IL A TIRÉ SUR TROIS HOMMES, DONT UN EST DÉCÉDÉ. IL A BLESSÉ UNE QUATRIÈME VICTIME À CENTRAL PARK. » Le prétendu Zodiaque avait fait feu sur plusieurs personnes, dans un quartier de Brooklyn et à Central Park, deux jeudi à vingt et un jours d'intervalle.

« Quand j'étais sergent à la criminelle, j'ai été chargé du dossier Zodiaque ici, m'a raconté Mike Ciravolo. Avec mon équipe de quarante-neuf enquêteurs, nous avions installé notre quartier général au Brooklyn Navy Yard. Je vais vous raconter comment les choses se sont passées. Mais avant d'entrer dans les détails… quand nous nous sommes occupés de l'affaire, vous savez ce que nous avons fait ? Nous sommes allés acheter une pleine caisse de votre livre, *Zodiac*. J'ai demandé à tous mes inspecteurs de le lire pour voir s'ils y trouvaient quelque chose qui pourrait être utile à l'enquête.

« Revenons en 1990. À l'époque, je commandais la brigade criminelle du Queens. J'avais sous mes ordres une petite unité : huit inspecteurs. Un matin, à 7 heures, en arrivant au bureau, un des hommes de garde [Andy Cardimone] (qui travaille au service des homicides juste à l'autre bout du couloir) est venu me trouver : "Sergent, nous avons eu un blessé par balle la nuit dernière, un homme de soixante-dix-huit ans qui devrait s'en sortir. Vous prenez l'affaire ?

"– Bien sûr, on s'en occupe, ai-je dit.

C'est drôle, j'ai trouvé cette note sur une marche avec ces cailloux." Et il m'a donné ces foutus cailloux… trois pierres. "Le message était juste à côté." C'est le premier message du Zodiaque dont nous ayons eu

connaissance. Il disait : “C’est le Zodiaque. Les douze signes mourront quand on verra la ceinture dans le ciel.” Il y avait un cercle découpé en trois portions et un petit gribouillis. On ne savait pas vraiment ce que ça signifiait à l’époque. »

Le tueur avait suivi la victime, Joseph Proce, un marchand de glaces à la retraite, jusque devant chez lui. Il a demandé au vieil homme s’il pouvait entrer boire un peu d’eau. « Pourquoi voulez-vous entrer ? » a demandé Proce. L’autre a répondu : « Parce que j’ai froid. » Puis il lui a tiré dessus avec un pistolet rudimentaire de fabrication artisanale et s’est enfui en direction d’Eldert Street.

« Quand nous sommes arrivés sur les lieux, ce matin-là, des policiers en uniforme et les inspecteurs qui étaient de garde entre minuit et 8 heures étaient déjà sur place, poursuivait Ciravolo. Il y avait quelques vêtements en tas sur la terrasse couverte – là où Joseph Proce avait reçu une balle dans le dos, et j’ai dit à l’inspecteur Bill Clark : “Billy, regarde un peu ces vêtements là-bas.” Il était occupé à fouiller quand il a dit : “Sergent, une douille vient de tomber.” J’ai répondu : “Bon, envoyons-la au labo.” On a interrogé le voisinage. C’était un quartier très résidentiel [87e Route à Woodhaven, dans le Queens]. Nous sommes tombés sur un témoin qui avait vu un type avec une veste de l’armée – de couleur noire, pensait-il – en train de courir en direction de Brooklyn. C’est une rue qui se trouve juste à la limite entre Brooklyn et le Queens. » En Californie, le Zodiaque choisissait ses victimes dans différentes juridictions pour créer la confusion et profitait des conflits de compétence. « Le vieux avait été emmené à l’hôpital. Les médecins disaient qu’il s’en sortirait. J’envoyais chaque jour des inspecteurs pour voir s’ils pouvaient l’interroger. »

Les meurtres du Zodiaque new-yorkais ont été commis quand les guerres du crack ravageaient l’Est de New York et la 75e Circonscription où deux des victimes ont été attaquées comptait en moyenne une centaine de meurtres par an. Ciravolo ajoutait : « Dans un autre message, le Zodiaque écrivait : “Tous abattus à Brooklyn.” Il précisait aussi : “380” ou “9m” [neuf millimètres], “RNL” [*round-nosed lead*{33}], “pas de rayures sur la balle… pas de rayures sur la balle…” En fait, il n’y avait jamais la moindre rayure sur la balle. Le Zodiaque a toujours dit la vérité dans ses messages.

— Est-ce qu’il faisait ses propres munitions ? ai-je demandé.

— Non. Mais je crois bien qu’il avait fabriqué lui-même son arme. »

Il se servait probablement d'un pistolet bricolé avec de la toile isolante, du bois et des tubes de différents diamètres selon les calibres. Ciravolo a retracé pour moi la chronologie des événements : « Proce a été attaqué le 31 mai. Voici ce qui s'est passé ensuite. J'ai fait une copie du message qu'on avait retrouvé et je suis allé voir Menkin, le chef des inspecteurs dans le Queens. J'ai dit : "Chef, il s'est passé une drôle d'histoire la nuit dernière. Un vieil homme s'est fait tirer dessus. Je crois qu'on pourra l'interroger quand il ne sera plus sous respirateur artificiel." (Il est finalement mort d'une infection causée par la blessure. Mais nous avions eu l'occasion de l'interroger.) J'ai dit : "Je crois qu'il y a un dingue qui traîne dans les environs. J'espère que nous n'avons pas un deuxième Fils de Sam sur les bras."

"-Bon, tenez-moi au courant", a répondu le chef. C'était donc le 31 mai. Le 19 juin, j'ai reçu un coup de téléphone du *New York Post.* Une journaliste [Anne Murray] avait reçu une lettre bizarre. Ils m'en ont faxé une copie. C'était notre homme – c'était manifestement la même écriture – qui revendiquait trois autres agressions commises précédemment. Il disait avoir abattu un homme qui marchait avec une canne dans la rue le 8 mars. » À 1 h 45 du matin, Mario Orosco, âgé de quarante-neuf ans, un immigré originaire de Medellin en Colombie, rentrait de son travail dans une cafétéria. Il est sorti du métro à Crescent Street. À l'angle d'Atlantic et Sheridan Avenue, il s'est arrêté un instant et a remarqué un homme vêtu de noir, coiffé d'un béret et d'un bandana qui arrivait derrière lui. Il portait une arme de poing de 9 mm de fabrication artisanale. Alarmé, Orosco est reparti aussi vite qu'il le pouvait en clopinant, mais il a reçu une balle dans le haut du dos.

« Le Zodiaque disait avoir tiré sur un autre homme [Jermaine Montenesdro, âgé de trente-quatre ans] et l'avoir touché au flanc gauche devant chez lui [au coin de Nichols et Jamaica Avenue dans le Queens] le 29 mars [à 2 h 57 du matin], poursuivait Ciravolo. Ensuite, il racontait qu'il avait abattu un vieil homme avec une canne le 31 mai – ce qui correspond à mon affaire, le dossier Proce. Et il écrivait : "Tous abattus à Brooklyn." Il se trompait à propos de la dernière victime. Il ne savait pas que la limite faisait un petit crochet bizarre sur la carte. De toute évidence, quand il a tiré sur ce type dans le Queens, il pensait être à Brooklyn, mais il se trouvait environ deux cents mètres plus loin, du côté du Queens. Nous avons commencé par vérifier tous les homicides perpétrés à Brooklyn. Aucun d'eux ne

correspondait. Puis nous avons examiné les tentatives de meurtre, et là, nous avons trouvé deux gars qui s'étaient fait tirer dessus et qui avaient *survécu.* Le lendemain matin, le chef des inspecteurs nous a tous convoqués dans son bureau et il a décidé de me confier l'affaire avec une équipe de neuf enquêteurs.

« J'ai passé la nuit à en discuter avec deux autres inspecteurs, et nous avons échafaudé une théorie. Il avait fait une première victime le 8 mars, puis une autre le 29 mars. À vingt et un jours d'intervalle et toujours un jeudi. Il frappait aux petites heures du matin, soit dit en passant – entre 1 h 45 et 4 heures. Il s'était donc écoulé vingt et un jours entre la première attaque et la deuxième. Et puis soixante-trois jours encore avant que le vieil homme ne se fasse tirer dessus – c'est-à-dire trois intervalles de vingt et un jours. »

Le Zodiaque new-yorkais écrivait des messages pour narguer les forces de l'ordre. L'équipe de policiers affectés à cette enquête compterait en définitive cinquante hommes. Le tueur promettait d'abattre une personne pour chacun des douze signes astrologiques. Jusque-là, il avait tiré sur un natif du Scorpion (Orosco, né le 26 octobre 1940), un Gémeau (Montenesdro, né le 28 mai 1956), et un Taureau (Proce, né le 20 mai 1912). « Donc, le 20 juin, je suis allé trouver le chef des inspecteurs, racontait Ciravolo. J'ai dit : "Chef, je pense qu'il va frapper à nouveau. Cette nuit, après minuit, nous serons jeudi et vingt et un jours auront passé depuis que le vieux a été abattu." On m'a donné trente hommes pour organiser la surveillance. Chaque policier couvrait un secteur large d'à peine deux pâtés de maisons, puisque toutes les victimes avaient été attaquées à moins d'un kilomètre de distance l'une de l'autre. On quadrillait tout le quartier. À 6 heures du matin, je suis rentré au poste pour signer les feuilles d'heures supplémentaires de tous mes hommes et j'ai reçu un appel. Il nous avait repérés et avait sauté dans un métro. » Les nuits des trois premières attaques du Zodiaque, on pouvait voir dans le ciel trois groupes d'étoiles : les constellations d'Orion et du Taureau, ainsi que l'amas des Pléiades. Tous trois seraient à nouveau visibles le 21 juin 1990. Pour la police, l'attente angoissante ne faisait que commencer.

Jeudi 21 juin 1990

Le Zodiaque a frappé à Manhattan le premier jour de l'été. Pour échapper au filet de la police qui se resserrait sur Brooklyn, il a pris le métro jusqu'à la 59e Rue et s'est rendu à Central Park vers 19 heures. Tout était calme. Il a traîné quelques heures jusqu'à ce qu'il aperçoive Larry Parham, un sans-abri âgé de trente ans. Le Zodiaque avait abordé sa victime quelques jours auparavant pour lui demander son signe astrologique : Parham, né le 29 juin en 1959, était natif du Cancer. Il dormait sur un banc public à Central Park. Le Zodiaque s'est assis un peu plus loin en attendant que les quelques passants qui restaient s'en aillent. Parham s'est confectionné un matelas avec des cartons et s'est allongé, la tête posée sur son sac. Cinq heures après le commencement de la période astrologique correspondant au signe de Parham, le Zodiaque lui tira une balle dans la poitrine. Il laissa une note couverte de signes astrologiques sous un caillou parmi les maigres biens de Parham. Plus tard, le tueur révélerait : « J'ai recopié une phrase que j'avais lue dans une encyclopédie. C'était une façon de brouiller les pistes… Je voulais juste faire monter l'angoisse. »

Les astrologues étaient bien en peine de développer une théorie cohérente fondée sur la configuration stellaire pour prédire les prochains actes du tireur. Dans un premier temps, ils avaient rattaché les attaques aux première et deuxième phases de la lune, mais le 21 juin, elle était dans son dernier quartier.

C'est alors que la presse a évoqué d'autres pistes : « D'après un expert, le criminel s'inspire d'un livre », titrait un journal. Un autre article annonçait : « Le NYPD cherche des indices dans le thriller *Zodiaque* ». Le Zodiaque new-yorkais avait pris pour modèle le tueur de San Francisco. Un professeur de criminologie du John Jay College of Criminal Justice, la psychologue Candice Skrapec, pensait que le tireur *imitait* le Zodiaque californien :

> Il se fonde sur un livre de Robert Graysmith, Zodiac. Il a dû le lire et en garder certains éléments. Le symbole du viseur, le cercle avec une croix à l'intérieur, les dessins, le nom Zodiaque, les références astrologiques… proviennent du livre. Nous cherchons un individu qui pense le même genre de choses qu'il a lues dans le livre… Avec ce type de comportement, il ne serait pas surprenant que l'on assiste à une escalade dans les crimes et qu'ils soient de moins en moins espacés.

Vendredi 22 juin 1990

Le chef des inspecteurs Joseph Borrelli avait autrefois dirigé l'enquête sur le Fils de Sam. « Les circonstances des crimes semblent dictées par les signes du zodiaque. Au début, ça nous apparaissait comme une pure coïncidence. Mais à partir du moment où ça se vérifiait quatre fois sur quatre, on a commencé à y regarder de plus près. » Le lendemain du jour où le Zodiaque a tiré sur Parham, le *New York Post* a reçu un autre message :

C'est le Zodiaque. J'ai vu le *Post* et vous dites
Que le message envoyé ne ressemble à aucune
Des lettres du Zodiaque de San Francisco
Vous vous trompez l'écriture est différente
Mais c'est le même Zodiaque que le Zodiaque
Qui a tué un homme dans le parc à San Francisco avec une arme à feu et qui a tué une femme avec un couteau et qui a tué un chauffeur de taxi avec un revolver

« À voir la lettre, il était évident que le Zodiaque cherchait à convaincre tout le monde qu'il était bien l'auteur des meurtres commis en Californie des années auparavant », disait le reporter du *Post* Kieran Crowley. Il écrivait dans son article :

Sous la diatribe figurait un dessin d'un Zodiaque rondouillard coiffé d'un masque d'exécuteur, avec son symbole sur la poitrine. À droite, il avait écrit : « Moi dans le parc ; n'est-ce pas ressemblant ? Un Zodiaque. » Cela devenait intéressant. Si le Zodiaque californien était venu à New York, c'était une histoire incroyable. Il voulait nous faire croire qu'il était un homme d'âge moyen à la silhouette massive venu de San Francisco. À moins qu'il ne se prenne vraiment pour la réincarnation du Zodiaque californien ? Les événements qu'il a décrits, et surtout le dessin représentant le Zodiaque avec son masque d'exécuteur sont tirés directement du livre de Robert Graysmith, *Zodiac.* Quand je l'ai joint par téléphone en Californie, Graysmith était sidéré à l'idée que quelqu'un ait pu s'inspirer de son livre pour commettre des crimes. L'ancien cartooniste du *San Francisco Chronicle* assure que son dessin du Zodiaque cagoulé n'est paru que dans son livre.

Crowley m'avait appelé chez moi. « Mon Dieu, c'est affreux, lui ai-je dit. C'est un imitateur. Ce n'est pas le même type que chez nous. Quand j'ai entendu parler des agressions à New York, je me suis renseigné à propos d'un suspect qui n'a jamais été inculpé. Il est toujours ici. »

Un autre journaliste écrivait : « Dans leur angoisse, les New-Yorkais se ruent sur des exemplaires de *Zodiac*, un best-seller de 1986 consacré à un

tueur en série de la région de baie de San Francisco […]. Graysmith, qui a passé dix ans à réunir les éléments présentés dans son livre, est horrifié à l'idée qu'on pourrait s'en servir comme d'un mode d'emploi. » J'espérais sincèrement que ce n'était pas le cas. C'était précisément pour cette raison que j'avais attendu longtemps avant de publier mon livre.

Lundi 25 juin 1990

Les ventes de bijoux ornés de symboles zodiacaux étaient en chute libre depuis que l'on savait que le Zodiaque choisissait ses victimes en fonction de leur signe. La télévision annonçait :

La police recommande aux citoyens de ne pas révéler leur date de naissance à des inconnus. Les quatre victimes ont été ciblées en fonction de leur signe astrologique. L'une d'elles est décédée. Le tireur prétend être le fameux tueur du Zodiaque qui sévissait à San Francisco à la fin des années 1960, mais les enquêteurs n'y croient pas. Cinquante inspecteurs de la police de New York sont sur l'affaire. La presse à scandale se déchaîne et les New-Yorkais se méfient encore plus des étrangers que d'habitude.

« L'informatique nous permet de rassembler tous les indices et de remonter rapidement la moindre piste, déclarait le commissaire de police Lee Brown pour rassurer l'opinion. Le système emploie un scanner qui nous permet d'encoder immédiatement dans l'ordinateur les informations qui nous parviennent, même à partir de notes manuscrites. »

Le Zodiaque II écrivait : « Seul Orion peut arrêter le Zodiaque et les Sept Sœurs. On ne joue plus, bande de cochons. » Une illustration publiée dans le *Daily News* superposait un diagramme de la constellation d'Orion et un plan de la ville. Les trois agressions perpétrées à Brooklyn étaient circonscrites dans la partie de la constellation qu'on appelle le Baudrier d'Orion.

Jeudi 28 juin 1990

C'était un cas sans précédent : un imitateur se servait des symboles du Zodiaque et s'inspirait de ses lettres pour plonger New York dans la terreur. J'ai pris l'avion pour me rendre sur les lieux du crime. La presse me suivait

partout. Je trouvais tant de messages glissés sous ma porte que j'arrivais à peine à l'ouvrir. Toute la ville avait peur. Dans un éditorial, Mike MacAlary écrivait :

> J'ai rencontré Robert Graysmith, un ancien dessinateur de presse de San Francisco. Graysmith a passé dix ans à enquêter sur un serial killer, le Zodiaque. Le premier tueur a eu un bilan beaucoup plus meurtrier que ce Fils du Zodiaque. Graysmith est sans doute l'homme qui connaît le mieux ce dossier. Manifestement, le Fils du Zodiaque a lu son livre. Il s'en sert comme d'un manuel – en essayant d'imiter du mieux qu'il peut l'écriture du Zodiaque original. Méfiez-vous des imitations… Nous vivons à l'époque des resucées médiocres.

Joseph Borrelli expliquait : « Nous avons lu ce livre et le tueur new-yorkais l'a probablement lu lui aussi. Les enquêteurs chargés de l'affaire pensent que le tireur qui sévit dans les rues de New York a copié des passages du livre de Graysmith. » Dans *The Examiner*, Warren Hinckle écrivait : « Borrelli, qui suit la bible de Graysmith aussi religieusement que le criminel qu'il traque, est formel : il s'agit d'un imitateur. »

Je suis allé à Central Park en pleine nuit, en compagnie d'une journaliste de télévision et de son cameraman. Nous avons discuté de l'affaire assis sur le banc où Parham avait été attaqué. La victime était toujours sous respirateur artificiel au New York Hospital. Les réverbères projetaient des ombres immenses dans l'allée boisée. J'ai donné l'interview en jetant de temps à autre des regards inquiets par-dessus mon épaule.

« On a extrait une balle de ce banc public, m'a raconté Ciravolo. On a aussi trouvé une empreinte digitale dans le coin inférieur droit de son message. D'après le signalement donné par la victime, l'homme ressemblait un peu à Al Roker [qui présentait des bulletins météo à la télévision]. Il parlait du type qui lui a demandé sa date de naissance, pas du tireur. On a publié un portrait-robot pour faire plaisir à la presse. C'était une erreur. Le dessin était mauvais et on le savait. L'affaire n'était plus circonscrite dans un quartier à cheval entre Brooklyn et le Queens. C'est toute la ville qui était concernée. C'est comme ça que je me suis retrouvé avec quarante-neuf inspecteurs sous mes ordres, et ça a duré tout l'été. Tous les vingt et un jours, on patrouillait avec une petite armée dans Manhattan, le Queens et Brooklyn. »

En repartant, j'ai aperçu les gyrophares de la police qui surveillait le parc. À l'aéroport, une femme m'a remercié pour être venu à New York

apporter mon aide. Rien que pour cela, je me suis dit que j'avais eu raison de faire le voyage.

Jeudi 12 juillet 1990

« Le Zodiaque se déplace en métro. Cela, nous en sommes sûrs », disait la police en imaginant des plans pour le prendre au piège s'il frappait à nouveau. Un resquilleur s'est fait passer les menottes parce qu'on avait trouvé dans ses poches une carte de la ville couverte de symboles zodiacaux. Des centaines de policiers attendaient, dans l'angoisse, que le Zodiaque II frappe à nouveau. « On avait mobilisé cent cinquante à deux cents hommes ; le nombre d'heures supplémentaires était astronomique, m'a raconté Ciravolo. À un moment donné, on avait même un standard téléphonique spécial. On se serait cru à un Téléthon. Nous avions une dizaine de flics en service limité – vous savez, ceux qui avaient un bras ou une jambe dans le plâtre – qui se chargeaient de prendre les appels. On a reçu plus de dix mille coups de téléphone. Chaque fois, on vérifiait, on se replongeait dans votre bouquin. Et le Zodiaque s'est manifesté. Il écrivait quelques messages pour nous narguer… "Le jeu reprend, cochons de flics. Je vous ai vus sur Eldridge Lane en train de me chercher. Vous êtes nuls. Vous n'aurez pas le Zodiaque."

« Il écrivait des trucs dans ce genre-là : "C'est le Zodiaque. Le premier signe est mort. Le Zodiaque tuera les douze signes dans la ceinture." On s'est cassé la tête sur ce message pendant des mois, en essayant de comprendre ce que c'était que cette foutue "lumière zodiacale". Finalement, j'ai appelé la NASA pour leur demander : "Ça existe la lumière zodiacale ?

— Oui.

— Qu'est-ce que c'est, bon Dieu ?

C'est la réfraction de la lumière du soleil sur des particules de poussière interplanétaire, mais on ne peut pas la voir dans les grandes villes. Il faut aller aux Caraïbes, par exemple. On peut l'apercevoir au crépuscule quand le ciel est bien dégagé.

— Et quand voit-on la lumière zodiacale ? ai-je demandé.

Deux fois par an. Elle apparaît au début octobre et elle réapparaît en mars{34}."

« Donc ce type avait commencé à flinguer des gens en mars, puis il s'est arrêté. Avec le mois d'octobre qui arrivait, il serait intéressant de voir s'il allait recommencer. Il disait aussi : "Orion est le seul qui peut arrêter le Zodiaque et les Sept Sœurs." C'est-à-dire les Pléiades. Toutes ses victimes ont reçu une balle dans la poitrine – jamais dans la tête – et trois sur quatre ont survécu. Un gars a encore une balle dans le corps. Elle est trop près de la colonne vertébrale pour qu'on puisse l'enlever. »

Jeudi 16 août 1990

De retour à New York, j'avais pris une chambre au Days Inn dans la 57e Rue. Je marchais dans la ville au petit matin. Une équipe d'éboueurs s'arrêtait à chaque carrefour pour collecter les ordures amoncelées sous un nuage de mouches.

J'ai aperçu de loin la sœur de la victime du Zodiaque Darlene Ferrin, Pam, qui enjambait délicatement des déchets en soulevant le bas de sa robe soyeuse. Elle avait été invitée sur le plateau du *Sally Jesse Raphael Show* pour raconter comment le Zodiaque avait changé sa vie. Un homme avait essayé de s'emparer des clés de contact de sa voiture devant un magasin d'Antioch, en Californie, racontait-elle. Il brandissait un couteau et menaçait de l'enlever, mais elle s'était débattue et avait réussi à s'enfuir. La police locale avait accueilli avec scepticisme ses déclarations précédentes à propos de menaces de mort – un billet punaisé sur sa porte d'entrée sur lequel on avait écrit « 187 » [l'article 187 du code pénal californien est celui qui traite des homicides], un cercueil qu'on avait fait livrer chez elle, une croix plantée dans sa pelouse et des ours en peluche poignardés déposés sur le seuil de sa maison. Le sergent Bob Lowe de la police d'Antioch se défendait d'avoir pris les plaintes de Pam à la légère. « Nous traitons toujours avec sérieux ce genre de choses », disait-il.

Après avoir lancé encore quelques menaces, le Zodiaque II n'avait plus fait parler de lui. « On a continué l'enquête pendant neuf ou dix mois jusqu'à ce que l'unité soit dissoute par le chef des inspecteurs Borrelli », m'a raconté Ciravolo. Bawart, l'ancien policier de Vallejo, qui continuait à prêter son concours au VPD pour certains dossiers difficiles, disait : « Le Zodiaque, comme la plupart des serial killers, a pour lui l'avantage de n'avoir aucun lien avec ses victimes. Les psychopathes dans son genre

finissent souvent par surmonter leurs pulsions avec le temps et on n'entend plus parler d'eux. » Était-ce le cas de l'émule new-yorkais du Zodiaque ? Avait-il laissé sa rage derrière lui pour disparaître ? Entre-temps j'avais appris que Leigh Allen devenait aveugle.

25

Arthur Leigh Allen

Jeudi 11 octobre 1990

La vue déclinante d'Allen, sous l'effet combiné d'un diabète sucré et d'une artériosclérose, avait sérieusement amoindri ses facultés. Malgré ses problèmes de déficience rénale, Leigh ne prêtait guère attention aux recommandations de son médecin qui l'exhortait à boire moins et surveiller son poids. Il souffrait de crampes, de douleurs intercostales et d'atrophie musculaire. Sa peau avait pris un teint légèrement jaunâtre. En son for intérieur, cependant, la colère continuait de brûler avec la même intensité.

Bien après la libération d'Allen, un membre du personnel soignant d'Atascadero, rongé par l'inquiétude, a pris contact avec moi. « Arthur Leigh Allen est-il toujours en vie et est-il encore suspect dans l'affaire du Zodiaque ? » a-t-il demandé. Apparemment, Leigh avait parlé des soupçons qui pesaient sur lui quand il était interné à Atascadero. « À votre connaissance, cet homme a-t-il fait l'objet d'autres accusations d'abus sur mineur ? On sait que les abuseurs d'enfants sont des récidivistes notoires. Ceux dont j'ai eu à m'occuper n'en étaient généralement pas à leur première agression. »

Les années écoulées n'avaient pas non plus atténué la souffrance des victimes. Le traumatisme psychique avait laissé des traces particulièrement profondes sur le survivant de Blue Rock Springs, Mike Mageau, que j'avais vu pour la dernière fois dans un hôpital de Vallejo le 19 août 1969.

Son opération datait du 5 juillet, mais les cicatrices visibles du côté droit de son cou et sur sa joue gauche signalaient par leur pâleur livide la trajectoire erratique d'une balle. Il m'apparaissait comme une incarnation de la douleur la mâchoire scellée par des fils de fer, la jambe gauche emprisonnée dans un plâtre qui lui remontait jusqu'à la hanche, la main et le

bras droits lacérés par les balles – tandis qu'il fixait un flacon de verre dans lequel était plongé le projectile qu'on avait extrait de sa cuisse gauche. Dès qu'il en avait été capable, il avait fui Vallejo sous un déguisement.

« J'ai vu Michael Mageau il y a environ un an et demi, m'a raconté un infirmier de San Bernardino. Il était traité pour de multiples problèmes de santé qui paraissaient être psychosomatiques, probablement consécutifs au traumatisme causé par l'attaque du Zodiaque. Il m'a lui-même parlé de l'agression et ses cicatrices correspondaient aux blessures décrites. Si je me souviens bien, il avait eu des problèmes de drogue et avait vécu pendant quelque temps comme un clochard. J'ai rencontré sa fiancée, une femme de caractère qui paraissait lui être d'un grand secours affectif et physique. Ils sont probablement mariés aujourd'hui. Il m'a dit que Bryan Hartnell [une victime du lac Berryessa] vivait dans la région et qu'il avait eu quelques contacts avec lui. J'ai trouvé ça curieux que deux survivants habitent à présent près de l'endroit où les meurtres du Zodiaque ont commencé. » D'après le signalement donné par Hartnell, le Zodiaque pesait entre cent et cent quinze kilos. La première description de Mageau était similaire : il s'agissait d'un homme « costaud, lourd, mais sans être mou et gras ». Il semblait avoir « un visage large » et ne portait pas de lunettes. « Il pesait une centaine de kilos et devait avoir entre vingt-six et trente-six ans. Il portait une chemise bleue à manches courtes. » Ce portrait ressemblait beaucoup au principal suspect.

En ce vingt-et-unième anniversaire du meurtre de Paul Stine, Dave Toschi a déclaré : « J'ai pris ma retraite en 1985 sans avoir le plaisir de lui lire ses droits [au Zodiaque]. C'est l'affaire la plus déroutante de notre histoire. » Avec des Zodiaques en liberté de part et d'autre du continent, il paraissait impensable que le Zodiaque original ne profite pas de l'occasion pour commenter les agissements de son homologue new-yorkais. Seule la plus extrême adversité pouvait empêcher ce prophète de mort de gloser sur la prolifération de sa parole obscène. Or aucune lettre n'est venue. Pourquoi ?

Mardi 18 décembre 1990

Leigh Allen a bien parlé à des amis de l'imitateur du Zodiaque. Mais il avait d'autres soucis en tête. J'étais à Vallejo, le jour de son anniversaire,

quand il a enfilé un pull que sa mère avait tricoté, boutonné son caban de la Navy et pris sa voiture pour aller demander un renouvellement de son permis de conduire. Le nouveau permis stipulait « Verres correcteurs », mais sur la photo Leigh ne portait pas de lunettes. Il a traversé la ville dans sa VW, pour s'arrêter finalement près d'un parcours de golf. Je l'ai vu remonter son col pour se protéger du vent tandis qu'il contemplait Vallejo. Je savais qu'il connaissait intimement tous ses points d'eau et ses salants. Son regard courait sur les vagues légères qui faisaient frissonner la Baie.

Allen était à présent sous dialyse et souffrait du diabète. Il marchait en s'appuyant sur une canne d'un pas que l'arthrite rendait douloureux. Il avait aussi des problèmes cardio-vasculaires. La disparition du Zodiaque avait été aussi étrange que son entrée en scène. Quand il était apparu vingt ans plus tôt, l'opinion publique n'avait jamais eu connaissance d'une affaire similaire. Le Zodiaque avait suscité un intérêt durable. « C'est l'un des premiers serial killers qui ait connu la notoriété, déclarait Park Dietz de l'UCLA. L'utilisation d'un symbole et des messages codés lui a valu une grande publicité auprès d'un tas de gens qui auraient bien voulu résoudre l'énigme. » La composante astrologique n'avait fait que rajouter au mystère.

L'un de ces nombreux passionnés, David Rice, avait analysé les dates importantes dans le dossier du Zodiaque, mais il n'avait trouvé aucun schéma astronomique cohérent. Il m'a confié cependant qu'il pourrait y avoir un schéma *astrologique.* C'est du moins la conclusion qui ressortait de ses simulations sur un programme informatique.

Si le Zodiaque se fondait sur des événements astronomiques comme l'arrivée de l'hiver, de l'été, du printemps et de l'automne, il paraîtrait probable qu'il choisisse de « faire ses trucs » le jour exact et non à plus ou moins treize jours d'intervalle. Même s'il se référait au zodiaque sidéral, qui présente un décalage de vingt-huit degrés par rapport au zodiaque tropical (il reste encore deux degrés avant que l'« Âge du Verseau » remplace l'actuel « Âge des Poissons »), cela ne cadrerait pas. Il pourrait cependant y avoir une explication. L'analyse statistique des thèmes de naissance des athlètes, selon le zodiaque tropical, place Mars à l'Ascendant ou au Milieu du ciel plus souvent que le hasard ne le permet. Les médecins et les juristes ont plutôt Jupiter dans ces « zones ». Bien que je sois astrologue, je préférerais une explication astronomique à une théorie astrologique. La première permet des mesures précises tandis que la seconde est une affaire d'interprétation et de probabilités.

Comme le Zodiaque original, son émule new-yorkais avait disparu sans laisser de trace. J’espérais que ce mystère-là au moins serait élucidé de façon à dissiper en partie le cauchemar. Dans l’histoire, seul Jack l’Éventreur avait inspiré des imitateurs… et le Zodiaque aussi, désormais.

26

Le retour du Zodiaque II

Bien que l'affaire du Zodiaque II n'ait été résolue que des années plus tard, voici comment elle s'est achevée – dans le vacarme des coups de feu ainsi qu'elle avait commencé. Le mardi 1er mars 1994, la police de New York a arrêté un jeune homme porteur d'une arme bricolée « qui n'aurait pas fait de mal à une mouche ». On relevait systématiquement les empreintes digitales de quiconque était trouvé en possession de ce genre d'arme de fabrication artisanale depuis que le Zodiaque II en avait fait usage. Mais le pistolet de fortune ne fonctionnait pas et les policiers ont rangé le dossier du jeune homme avec ses empreintes. Il est retourné chez lui à Pitkin Avenue, où on le surnommait « le Vampire ». Obsédé par tout ce qui touchait à l'armée, le Vampire collectionnait les fournitures militaires et servait à l'occasion d'indicateur à la Brigade des Stupéfiants. Le jour, il s'enfermait dans un immeuble d'appartements presque abandonné qu'il partageait avec sa mère, sa sœur et quelques squatters. Il enrageait à cause des drogués qui faisaient leur trafic dans ce bâtiment. La nuit, il errait dans les rues, une Bible sous le bras.

« Je pense que votre Zodiaque va se faire prendre, ai-je dit à Ted Koppel sur le plateau de *Nightline*. J'ai ce sentiment depuis le tout début. Il a déjà été vu par plus de témoins que le Zodiaque original durant toutes ces années. » Lors de la même émission, Jerry Nachman a rappelé, au nom de la presse, un point très important. « Nous ne créons pas ces situations. Le Zodiaque avait abattu deux ou trois personnes avant qu'on en parle pour la première fois. Le Fils de Sam avait déjà tué pratiquement la moitié de ses victimes avant que son histoire ne fasse la une des médias. Ça n'a donc rien à voir avec la question de l'œuf ou de la poule. Parfois, ces criminels

sévissent depuis déjà un bon moment avant qu'on en soit informés ou qu'on s'en rende compte d'ailleurs. »

Le lundi 8 août 1994, mon téléphone a sonné. « Il y a un troisième Zodiaque, m'a dit Pete Noyes, un journaliste de télévision de Los Angeles. Il paraît qu'à New York, le *Post* a reçu une lettre d'une autre personne qui prétend être le tueur du Zodiaque et qui revendique une nouvelle série d'agressions.

— Un autre ou l'ancien qui est de retour ? ai-je demandé. Un troisième Zodiaque… une copie de copie ? Qu'est-ce qu'ils en pensent ?

— Ils ne veulent pas se prononcer. » Noyes m'a lu ensuite le communiqué de presse :

« C'est le Zodiaque. » Ces mots, griffonnés avec une imprécision enfantine, sont devenus la marque de fabrique d'un tueur qui a rempli d'effroi New York durant l'été 1990. Après des années de silence, le tueur du Zodiaque est peut-être de retour. En 1990, il disait vouloir tuer une personne pour chacun des douze signes astrologiques… Puis il avait brusquement disparu. Cette semaine [le 1er août 1994], le *New York Post* a reçu un message similaire de quelqu'un qui prétend être le Zodiaque et les enquêteurs cherchent à déterminer si l'auteur de la lettre est le tueur ou un imitateur. L'auteur revendique cinq agressions à l'arme à feu qui, selon la police, ont fait au moins deux morts entre le 10 août 1992 et le 11 juin de cette année. Tous ces crimes ont été commis dans la zone des agressions de 1990…

Kieran Crowley a téléphoné juste après Noyes. « Il est quatre heures à New York et ça recommence, a-t-il dit. Un autre Zodiaque. Il a flingué cinq personnes. Vous vous souvenez d'il y a quatre ans ? Ce Zodiaque prétend être le type qui a tiré sur les quatre victimes précédentes. Il y a manifestement des points de convergence entre les lettres et le Zodiaque original… Vous pensez qu'il est possible qu'il endosse sa personnalité ? Qu'il croie être le véritable Zodiaque ?

— Quand cet imitateur s'est manifesté pour la première fois, ma mère m'a conseillé de dire à la presse que ce n'était pas le Zodiaque, ai-je répondu. Après ça, il s'est arrêté. Qui sait ? Peut-être qu'il pense réellement qu'il est le Zodiaque de San Francisco. Ou peut-être qu'il n'avait pas vraiment l'intention de tuer ses victimes, mais seulement de les blesser. Quand Proce est mort, il a cessé ses attaques.

Il me paraît évident qu'il a lu votre livre. Il tient les scores. Il revendique quatre victimes il y a quatre ans et cinq à présent… ce qui fait neuf au total.

La police a confirmé que ce type se sert d'un calibre 22… comme le Zodiaque.

— Le Zodiaque a utilisé un .22 pour son premier meurtre en Californie du Nord.

— Vous pensez qu'il se réfère à votre livre comme à une bible ? C'est un peu l'impression que j'ai.

— C'est affreux. En écrivant ce livre, mon intention était de faire prendre le Zodiaque ou de l'empêcher de sévir à nouveau. Je pense que ça a marché. Le Zodiaque de San Francisco s'est retrouvé coincé. Une fois que son histoire a été publiée avec tous les indices, il a senti qu'il était dans le collimateur de la police et il n'y a plus eu de meurtre ni de lettre. »

Les cas de tueurs inspirés par un roman, qui reproduisent dans la vie réelle un mode opératoire ou un crime de fiction, sont très rares. *Le Cheval pâle* d'Agatha Christie a servi de guide à un meurtrier échappé d'un asile pour commettre des empoisonnements à l'aconit. *L'Attrape-cœur* de J.D. Salinger est passé entre les mains de plusieurs déments – Hinckley, Bardo (qui a tué l'actrice Rebecca Shafer). L'ancien professeur de mathématiques de Berkeley Ted Kaczynski, Unabomber, a été influencé par l'intrigue et la philosophie développées dans *L'Agent secret* de Joseph Conrad. En dehors de la littérature romanesque, je n'ai connaissance d'aucun livre qui ait inspiré des crimes dans la vie réelle. J'avais lu un article sur la question, « A Writer's Nightmare », dont j'ai parlé à Crowley.

« Et c'est un cauchemar pour l'auteur que vous êtes, a dit Crowley. Le fait que quelqu'un se serve de votre livre pour commettre de tels actes… c'est horrible. Ce n'est pas la première fois que vous êtes confronté à ça.

« Ce que la police ne sait pas encore, c'est s'il s'agit du même type ou pas. Qu'est-ce qui serait le plus affreux pour vous : que ce soit le même qui ait recommencé ou que ce soit deux personnes différentes ?

— Deux personnes aussi déséquilibrées et influençables ?

— Entre nous, on pense qu'il pourrait bien s'agir du même gars qu'il y a quatre ans, m'a confié Crowley. Les signalements correspondent… Je vous tiendrai au courant »

Il m'a rappelé le lendemain pour me parler d'un cryptogramme envoyé au *Post* par le Zodiaque. « Si vous mettez un miroir de poche du côté gauche des symboles, vous pouvez voir comment il a créé son nouvel alphabet. Ce sont des pavillons de marine inversés. J'ai pu décoder son message avec l'aide d'un ancien cryptographe de l'armée. Je vais vous le

lire. Il dit textuellement : “C’est le Zodiaque qui parle. Je contrôle tout. Soyez prêts. Sincèrement vôtre.” Il y a manifestement des similitudes avec les lettres du Zodiaque original… La police a confirmé qu’une des balles a été expertisée : un calibre 22, comme pour le Zodiaque. D’après la description des témoins, il ne s’agit pas d’un Noir mais d’un Latino au teint sombre.

— C’est très différent du premier signalement qui a été donné, ai-je dit. On pourrait bien avoir affaire à un Zodiaque III. »

Deux anciens inspecteurs du NYPD, Al Sheppard et James Tedaldi, étaient de cet avis. En 1990, le tireur commençait par suivre ses victimes, alors qu’ici il les choisissait au hasard. Le Zodiaque de 1990 choisissait le moment de ses agressions : c’était toujours un jeudi, avec des intervalles de vingt et un jours, quand certaines configurations stellaires étaient visibles dans le ciel. Le dernier Zodiaque ne suivait aucun schéma de ce type. En 1990, le tireur visait le torse de ses victimes ; celui-ci tirait à la tête. Mais les deux enquêteurs reconnaissaient qu’il y avait suffisamment de similitudes pour qu’il puisse néanmoins s’agir d’un même individu.

« Le 5 août, on m’a téléphoné pour me dire que le Zodiaque avait envoyé de nouveaux messages et revendiqué d’autres victimes, m’a raconté Mike Ciravolo. Le plus incroyable, en 1990, c’est que le Zodiaque avait noté les signes astrologiques de ses quatre victimes. Aujourd’hui encore on ne sait pas comment il s’y est pris. Nous avions établi les profils des quatre victimes à l’époque. Qu’avaient-ils en commun ? Achetaient-ils leurs médicaments dans la même pharmacie ? Allaient-ils chez le même coiffeur ? Avaient-ils une carte de lecteur de la même bibliothèque ? N’importe quel point commun que nous aurions pu creuser. Et vous savez quoi ? Rien. Ils n’avaient strictement rien en commun. Vivaient-ils tous de l’aide sociale ? Non. La seule chose qui les rapprochait c’était qu’ils avaient tous quelque chose qui n’allait pas. Le premier boitait terriblement. Il avait une infirmité congénitale. Le deuxième était ivre – il était inconscient, affalé sur le trottoir juste devant chez lui. Le troisième était un vieil homme de soixante-dix-huit ans qui traînait souvent dans les rues aux petites heures. Il mélangeait le jour et la nuit, il était un peu sénile. Le quatrième dormait sur un banc public à Central Park.

— Il s’attaquait aux plus vulnérables, ai-je dit.

— Mais ici, en 1994, ce type s'en prend aux femmes aussi bien qu'aux hommes. Il se sert d'un poignard. Ce qui ressemble beaucoup plus à votre tueur qu'au nôtre. C'est ça qui me fiche les jetons. Mais je pense néanmoins que c'est le même type en 1990 et en 1994. Enfin, c'est comme ça que je vois les choses maintenant… On m'a téléphoné à 7 heures du matin pour me poser toutes ces questions à la télévision. J'ai eu à peu près un quart d'heure pour lire les journaux et je me suis retrouvé en direct. Sur le moment, mon impression était qu'il ne s'agissait pas du type sur lequel j'ai enquêté en 1990. Mais maintenant, j'ai eu un peu plus de temps pour examiner ce message. L'écriture n'est pas la même, mais quand on a affaire à un psychotique aussi dérangé… il a pu changer de médicaments, il a pu aussi écrire de l'autre main. Nous avons deux empreintes de pouce sur les lettres de 1990 et, comme vous le savez, la police de New York dispose du système FACES pour comparer les empreintes sur ordinateur. Si jamais vous êtes arrêté, on relève vos empreintes et on les introduit dans le système. Et quand on trouve une empreinte sur une lettre, on peut voir si elle correspond à l'une de celles que nous avons dans nos dossiers. Il y a un inspecteur qui est chargé de ça : il a les empreintes laissées par le Zodiaque en 1990 et il passe son temps à faire des comparaisons sur l'ordinateur. On nous a remis plus de trois mille six cents rapports sur cette affaire. Tout a été encodé dans l'ordinateur. Si un nom a été cité au début de l'enquête et si, quatre mois plus tard, le même nom revient dans une déposition prise par un autre inspecteur, on peut immédiatement faire le rapprochement. "Tiens, en voilà un qui a l'air intéressant. On nous a donné un nom il y a deux mois dans le Bronx, et maintenant quelqu'un de Brooklyn cite le même nom comme suspect possible." Il y a une sorte de signal d'alarme qui retentit.

— C'est exactement ce qu'il aurait fallu faire avec le Zodiaque », ai-je dit en pensant aux rapports de Lynch et de Mulanax sur Leigh Allen. Ils ignoraient tous deux que l'autre l'avait aussi interrogé. Nous ne savons toujours pas qui était l'informateur qui soupçonnait Allen à l'origine, l'homme ou la femme qui a attiré sur lui l'attention de la police.

Une fois de plus, j'ai pris l'avion pour New York, au cas où quelque chose dans le dossier original permettrait d'identifier le Zodiaque II. Un ancien policier, le sergent Mike Race, Kieran Crowley et moi-même avons pris part au *Rolanda Show.* La confrontation des cérébraux – les policiers et les auteurs – et des passionnés – les familles des victimes – n'est jamais vraiment convaincante. Que pouvez-vous dire après qu'une mère a parlé de

l’enfant qu’elle a perdu ? « Dans son message codé, le Zodiaque disait : “Je contrôle tout”, a expliqué Crowley. J’aimerais qu’il le prouve en envoyant un autre message avant de s’en prendre à qui que ce soit d’autre, car je crois qu’il est temps de passer à la phase suivante. » Un article de Crowley intitulé « La bible du maniaque » était paru dans le *Post* le 9 août. Sous une reproduction de la couverture de mon livre, on pouvait lire la légende : « Le mode d’emploi, le récit qui a peut-être inspiré le Zodiaque II. » Crowley écrivait :

> Le tueur du Zodiaque se sert peut-être d’un livre de 1986 sur le Zodiaque original de San Francisco comme d’un guide. Le best-seller de Robert Graysmith *Zodiac* est consacré au tueur cagoulé qui a fait régner la terreur dans la région de la Baie pendant des années à partir de 1968… Il y a quatre ans, Graysmith avait connu une expérience similaire quand un tireur qui se faisait lui-même appeler Zodiaque a commencé à sévir dans les rues de New York.

Le 12 août 1994, la police est parvenue à la conclusion que le nouveau message *était bien* de la main du Zodiaque II. Il avait « une intime connaissance » des agressions commises : le moment, le lieu, l’âge et le sexe des cinq victimes, la localisation des blessures et le calibre des balles (un calibre 22 dans quatre cas et un .380 pour le cinquième). Certains détails correspondaient, mais pas tous. Une victime avait été poignardée. Patricia Fonte avait reçu une centaine de coups de couteau. « C’est déconcertant, mais nous sommes sûrs qu’il ne s’agit pas d’une plaisanterie de mauvais goût », déclarait Borrelli. Une psychologue, le Dr Joyce Brothers, disait à propos du Zodiaque : « C’est quelqu’un de totalement impuissant qui cherche le pouvoir à travers la publicité. Son fantasme est de maîtriser le monde parce qu’il est incapable de contrôler sa propre vie. Il veut tout contrôler. C’est son fantasme. Il n’a probablement pas de famille ou du moins personne qui l’aime. » Un psychiatre légiste du Bellevue Hospital, Michael Welner, ajoutait : « Il y a ce sentiment d’être un chasseur. Il essaie d’intriguer les gens avec ses codes. Il veut qu’on parle de lui parce que c’est un raté… il y a en lui un élément de sadisme. Je pense qu’il souhaite avant tout attirer l’attention… Bon, très lâche. »

Deux années s’écouleraient encore. Le mardi 18 juin 1996, à midi et quelques minutes, « le Vampire », irrité par les mauvaises fréquentations de sa jeune sœur, lui a tiré dessus. Les services d’urgence de New York ont été alertés par un coup de téléphone au 911 : « Une femme blessée à la jambe,

Pitkin Avenue. » Quelques instants plus tard, une ambulance s'immobilisait devant le 2730, Pitkin Avenue. Les secouristes ont débarqué, laissant tourner le moteur. Ils s'apprêtaient à monter au troisième étage quand un voisin les a prévenus : « Le tireur est toujours là ! » C'est alors qu'une balle a sifflé à leurs oreilles. « On s'est jetés à terre dès qu'on a entendu le premier coup de feu », a raconté Chris DeLuca, un des ambulanciers. Des balles ricochaient sur le trottoir, d'autres perforaient la carrosserie de l'ambulance. Le canon d'une arme crachait des éclairs à une fenêtre de l'étage. Dans la cour de l'école de l'autre côté de l'avenue, des élèves criaient et se mettaient à couvert. Des agents de police, l'arme au poing, couraient dans Pitkin Avenue pour boucler le périmètre autour de l'immeuble. Dans les trois heures et demie qui ont suivi, leurs armes, à une cadence de mitrailleuse, ont répondu aux tirs du « Vampire ». Les balles arrachaient des éclats de brique aux façades. Quatre policiers ont été touchés. Des agents des forces d'intervention, protégés par des casques et des gilets pare-balles, s'avançaient derrière un écran de métal roulant, tandis qu'un véhicule blindé de l'Emergency Service Unit approchait pour secourir les quatre hommes.

Le sergent Joseph Herbert, un vétéran, fort de ses quinze ans d'expérience dans la police, négociait d'une voix calme avec le tireur. « Je crois que je vais me rendre », a crié l'homme, épuisé par cette fusillade interminable. Du haut du toit, les policiers ont fait descendre un seau au bout d'une corde jusqu'à l'appartement. « Remettez-nous toutes vos armes », ont-ils ordonné. Il en a rempli trois seaux : treize pistolets et autres armes de poing, dont plusieurs qu'il avait lui-même fabriquées, des dizaines de boîtes de cartouches, sept couteaux de chasse ou poignards militaires et une machette. Le siège a pris fin peu après 16 heures et « le Vampire », Heriberto « Eddie » Seda, a été arrêté. Dans sa chambre, on a retrouvé deux bombes artisanales en état de fonctionnement et une troisième en construction. L'une d'elles était une réplique parfaite de trois autres bombes récemment découvertes sur un parking de Brooklyn. Les étagères étaient remplies de livres sur les serial killers**{35}**.

Dans ses aveux écrits, Seda reconnaissait avoir tiré sur sa demi-sœur. Au bas de la page, il a dessiné une croix à l'envers surmontée de trois 7. « Ça m'a sauté aux yeux, a raconté Herbert. J'ai failli tomber de ma chaise. C'était son écriture ! Les *t*, les *s*, les *m*, sa façon de souligner certaines lettres, tout ça ajouté au symbole de la croix inversée m'a fait comprendre

qu’il s’agissait du Zodiaque. J’ai immédiatement reconnu l’écriture… Je l’avais étudiée pendant deux ans. » Ces symboles faisaient le lien entre Seda et des dessins réalisés six ans plus tôt par le Zodiaque II, qui avait laissé une empreinte de pouce au bas de sa première lettre. Herbert a appelé l’inspecteur Ronald Alongis, du service des empreintes digitales du NYPD, et lui a demandé d’apporter des échantillons avec lui pour comparer. Alongis avait mémorisé toutes les crêtes de friction, les arches et les tourbillons laissés par le Zodiaque sur deux messages.

Vers 20 h 30, il examinait les empreintes avec une loupe. Ses yeux brillaient. À 1 h 20 du matin, après six heures d’interrogatoire, Seda a signé des aveux dans lesquels il reconnaissait avoir commis les neuf agressions sous le coup de « pulsions » irrépressibles qui l’amenaient à frapper au hasard. Si le Zodiaque II paraissait connaître les signes astrologiques de ses victimes, c’était une pure coïncidence. « Je voulais juste faire monter la peur dans la ville », a-t-il dit.

Les enquêteurs étaient surpris. « Nous pensions qu’il vivait seul parce que, sinon, quelqu’un aurait fini par le dénoncer. » L’expertise balistique et l’analyse de sa salive confirmèrent la culpabilité de Seda. Il avait léché plusieurs timbres et le rabat d’une enveloppe. Seda avait cessé d’agresser des victimes au hasard à partir de 1994 parce qu’il n’en ressentait plus « le besoin ». Le mercredi 24 juin 1998, après moins d’un jour de délibération, un jury l’a reconnu coupable de trois meurtres et d’une tentative de meurtre. Un mois plus tard, le Zodiaque de New York a été condamné à quatre-vingt-trois ans de prison. « Vous mourrez en prison », lui a dit le juge Robert J. Hanophy. Ciravolo concluait : « Le Zodiaque ne nous a jamais menti. C’est ça le plus triste. » À San Francisco, nul ne soupçonnait qu’un troisième imitateur était encore à venir. Les meurtres du Zodiaque III seraient terrifiants.

Le premier Zodiaque était toujours en liberté. Hormis l’avocat Belli, il avait mentionné deux autres personnes dans ses lettres : « Robert Emmett the Hippie », si tel était le sens de sa signature codée, et le comte Marco Spinelli. La lettre du Zodiaque cachait-elle un message destiné à quelqu’un d’autre qui portait le même nom ? Pouvait-on trouver un lien entre Leigh Allen et un dénommé Spinelli ?

27

Le tuyau

Vendredi 14 décembre 1990

Étendu dans sa cellule le jour de son cinquantième anniversaire, Ralph Spinelli se rongeait les sangs. Jim Overstreet, de la police de San José, l'avait arrêté comme suspect pour au moins neuf attaques à main armée dans des restaurants. Spinelli savait qu'il risquait gros. Il avait été arrêté dans l'Oregon en 1972 pour une série de faits similaires et avait été condamné à dix ans de prison dont il n'avait purgé que deux. Face à la perspective d'une sentence de trente ans, il a fait savoir à Overstreet qu'il avait quelque chose à négocier. En prison, les cigarettes, le sexe et les secrets sont trois denrées prisées. « Les meilleurs informateurs sont des récidivistes de quarante-cinq à cinquante ans qui savent qu'ils vont mourir en taule s'ils replongent, me disait un policier. Nous sommes leur dernier recours… et ils deviennent aussi zélés que des flics. » Spinelli était prêt à lâcher le morceau.

« Je connais le vrai nom du Zodiaque », a-t-il dit finalement. C'était le dernier atout qu'il lui restait en main.

Il s'est mis à chuchoter sur un débit très rapide, mais il en disait juste assez pour ferrer Overstreet. Le policier se rendait compte que Spinelli pouvait lui raconter des bobards ; il y avait de bonnes chances… mais il n'avait pas le droit de négliger ce qui était peut-être un bon tuyau. Le Zodiaque était l'affaire du siècle. Il a laissé un message sur le répondeur de l'ancien inspecteur Bawart, qui l'a rappelé dès son retour. « Spinelli est actuellement incarcéré dans la prison du comté de Santa Clara, a expliqué Overstreet. Il ne lâchera pas les informations qu'il possède sur le Zodiaque tant qu'on ne lui propose pas un marché concernant les charges qui pèsent actuellement sur lui. » Bawart poussa un soupir. Ce n'était pas la première

fois qu’on lui proposait ce genre de transaction. « Je reprendrai contact avec vous », a-t-il répondu. Puis il a appelé Conway.

« Il y avait ce type, Spinelli, qui vivait à San Jose, m’a raconté plus tard Bawart. Il avait commis une série de braquages et, quand on l’a chopé, il a dit : “Prévenez la police de Vallejo. Je veux vous parler d’une affaire qui les intéresse beaucoup.” Ils nous ont appelés et je suis allé l’interroger avec Conway le jour de son anniversaire. » Le capitaine de la police de Vallejo, Roy Conway, connaissait déjà Spinelli. Dans les années 1940, 1950 et 1960, sa famille avait souvent fait parler d’elle dans la région de Vallejo. On soupçonnait des liens avec le crime organisé.

Conway, qui était dans la police depuis 1965, avait travaillé avec Mulanax, qui avait depuis pris sa retraite. Il était à présent à la tête du service Investigations, mais il était encore un simple sergent la nuit où Darlene Ferrin avait été tuée et Mageau gravement blessé. Richard Hoffman et lui avaient été les premiers policiers à arriver sur place. En 1969, Conway vérifiait personnellement l’authenticité des signalements du Zodiaque communiqués à la presse. Il était convaincu que cette agression était le fait du Zodiaque. La police de Vallejo avait reçu un coup de téléphone anonyme passé d’une cabine publique près du domicile d’Arthur Leigh Allen et non loin de l’endroit où Tucker laissait sa voiture.

Parvenus à la prison de Santa Clara, Conway et Bawart ont remis leurs armes au gardien et ont été introduits dans la cellule de Spinelli. À moins de verser une caution de cinq cent mille dollars, il resterait emprisonné jusqu’à ce que le juge se prononce sur les chefs d’accusation. Le détenu était anxieux. Il savait qu’il était dans de sales draps. Malgré le risque de passer le restant de ses jours en prison, Spinelli restait intraitable : il ne révélerait pas le nom du Zodiaque si on ne lui proposait pas un marché. « Je veux qu’on laisse tomber toutes les charges contre moi, insistait-il.

— Hors de question, a rétorqué Bawart.

— Nous refusons ce genre de marchandages, renchérit Conway.

— Et d’ailleurs, comment savez-vous qu’il s’agit bien du Zodiaque ? a demandé Bawart.

— Il m’a menacé quelques jours avant le meurtre de Paul Stine, le chauffeur de taxi de San Francisco. Il voulait me montrer de quoi il était capable. Il m’a dit qu’il irait à San Francisco tuer un chauffeur de taxi pour moi. Un ou deux jours plus tard, Stine a été tué à San Francisco et le

Zodiaque a revendiqué le meurtre. » Un rapport de police confirmait que Spinelli et Allen s'étaient bagarrés dans le passé.

Au terme d'une longue discussion, Spinelli a accepté de communiquer le vrai nom du Zodiaque à son avocat, Craig Kennedy, commis d'office par le comté de Santa Clara. Par la suite, Kennedy a eu plusieurs entretiens avec Bryan Schechmeister, un autre membre de son cabinet d'avocats. Il en est ressorti qu'aucune information complémentaire ne serait divulguée sans la promesse ferme d'une contrepartie pour leur client. Mais Conway et Bawart refusaient toujours. Eux aussi, ils pouvaient être intransigeants. On verrait bien qui céderait le premier.

Jeudi 31 janvier 1991

Conway a reçu un appel de Kennedy. « Je peux vous donner le nom que Spinelli m'a confié », a dit l'avocat. La partie était gagnée.

Conway attendait en silence, même s'il pensait déjà connaître la réponse.

« C'est Leigh Allen. Arthur Leigh Allen. »

Conway a laissé échapper un long soupir. Il savait déjà tout sur Leigh Allen. Il a aussitôt téléphoné à Bawart. Le mot « LEE » se trouvait dans le cryptogramme du Zodiaque. C'était le nom qu'Allen portait sur son tablier chez Ace Hardware. Conway a ensuite appelé l'inspecteur Armstrong à San Francisco. « C'est exact, confirma Armstrong. L'un des principaux suspects au début des années 1970 était Arthur Leigh Allen. » Il a aussi vérifié que le nom d'Allen n'avait jamais été publié dans les médias. L'information n'avait jamais filtré en dehors de l'appareil judiciaire, et les seules personnes qui avaient connaissance de ce nom avaient été mêlées à l'enquête sur le Zodiaque, à moins qu'Allen ne se soit lui-même vanté de quelque chose, comme il l'avait fait auprès du personnel soignant d'Atascadero et de quelques collègues dans un magasin de pièces automobiles à Sonoma.

« Arthur Leigh Allen et Spinelli se connaissaient depuis pas mal de temps, m'a plus tard raconté Bawart. [Allen] est allé le trouver et a proposé de jouer les gros bras pour lui. Le gars [Spinelli] tenait un bar topless. Spinelli dit qu'il était le Zodiaque et qu'il a déclaré : "Pour te le prouver, je vais aller à San Francisco tuer un mec." C'était un peu avant le meurtre de

Stine. Ensuite, il paraît qu'il est revenu en disant : "C'est moi qui ai tué Stine." Je connais assez bien Spinelli à cause de ses antécédents. Je ne savais pas trop s'il fallait le croire ou non. »

Spinelli pourrait avoir inventé cette histoire dans l'espoir d'obtenir quelque chose. Même s'il disait la vérité, il n'apportait pas de preuve concrète, recevable par un tribunal. C'était la parole d'un repris de justice. Mais qu'est-ce qui avait incité Spinelli à donner le nom d'Allen ?

Mercredi 6 février 1991

Conway et Bawart se sont rendus au service des Homicides du Département de la Justice de l'État de Californie, à Sacramento, pour rencontrer l'agent Fred Shirisago. C'était ce service qui centralisait tous les dossiers concernant le Zodiaque dans les nombreuses circonscriptions où le tueur avait sévi. Les détectives amateurs se plaignaient régulièrement du peu de cas que faisait le Département de la Justice de leurs théories et de leurs informations. « Ils ne prennent pas toujours au sérieux les éléments que je leur apporte, m'a raconté l'un d'eux. Un type m'a prétendu que mes hypothèses étaient invalidées par le meurtre de Riverside, parce qu'il avait la preuve que le Zodiaque n'avait pas tué Cheri Jo Bates. Il assurait que les éléments fournis par Pam, la sœur de Darlene, n'étaient pas valables car ils étaient trop anciens. D'après mon expert, les échantillons d'écriture que j'ai communiqués "semblaient similaires", mais à la suite d'un meurtre à Martinez, ils ont dit que ce n'était pas l'écriture du Zodiaque. Sans même laisser à l'autre expert, M. Morrill, l'occasion de l'examiner. »

L'approche de Toschi était différente à cet égard. « La moindre des choses est de faire savoir aux gens que vous appréciez les indices qu'ils vous donnent pour attraper le Zodiaque. J'accuse toujours réception d'une lettre, surtout si elle apporte quelque chose ou si elle paraît sincère. On ne sait jamais quand arrivera la lettre qui permettra peut-être de résoudre l'affaire. » Shirisago a remis à Conway tous les rapports concernant Arthur Leigh Allen, notamment des documents qui indiquaient que l'enquête sur Allen avait essentiellement été menée pur des policiers de San Francisco, en particulier Armstrong et Toschi. Conway avait eu l'occasion de parler avec Armstrong et il a pris ensuite contact avec Mel Nicolai, désormais à la retraite. Nicolai confirmait les déclarations d'Armstrong : les médias

n’avaient jamais mentionné le nom de Leigh Allen comme suspect dans le dossier du Zodiaque. Bawart lisait la presse locale avec beaucoup d’attention. Lui aussi était d’avis que le nom d’Allen n’avait jamais été mis en relation publiquement avec le Zodiaque. Spinelli devait donc avoir eu un contact personnel avec Leigh Allen ou avec un de ses proches. C’était la seule explication possible.

« Spinelli avait-il des raisons de mentir ? ai-je demandé à Bawart. Une vengeance ? Une remise de peine ?

— Allen avait eu une altercation avec Spinelli. Il est allé chez lui, a défoncé la porte et ils se sont battus. Et, en effet, Spinelli a fourni cette information dans l’espoir d’obtenir une condamnation plus légère. »

Conway a envoyé un télex au directeur du FBI pour solliciter son aide :

Le service des empreintes digitales est prié d’envoyer à Sacramento des photographies de toutes les empreintes relevées durant l’enquête sur le Zodiaque, dossier n°A-10042. Il est prié en outre de procéder à des recherches parmi ces empreintes au moyen du système d’identification automatique. Sacramento n’a pas connaissance que la recherche demandée ait été effectuée précédemment. Les photographies des empreintes conservées dans les dossiers sont demandées par les services de police de Vallejo qui souhaitent les introduire dans le système de comparaison automatique du Département de la Justice de Californie.

Aucune correspondance n’a pu être établie avec les empreintes des prisonniers, du personnel militaire et de *tous* les suspects dans cette affaire. Comment le Zodiaque s’y était-il pris ?

Jeudi 7 février 1991

Bawart a pris contact avec Larry Ankron, un psychologue du VICAP à Quantico. Ankron connaissait parfaitement le dossier. Bawart lui a raconté tout ce qu’Armstrong, Toschi et Mulanax avaient appris depuis 1971. Puis il lui a communiqué l’information fournie par Spinelli : le nom d’Arthur Leigh Allen. Il se trouvait d’ailleurs que le Bureau avait déjà un dossier sur lui. D’après Ankron, le Zodiaque prenait autant de plaisir à narguer la police et à revivre le souvenir de ses meurtres qu’à commettre les actes eux-mêmes. « Mes recherches m’ont appris que les criminels de ce type conservent souvent des souvenirs ou des trophées. Ils emportent quelque chose de leurs victimes, des papiers d’identité, des vêtements, etc. Ils

peuvent ainsi les conserver dans une cachette et revivre en pensée les événements. Ils ont tendance à tenir un journal et à garder les coupures de presse concernant les crimes. Pour ranger ces souvenirs, ils ont souvent des cachettes ingénieuses : des fausses cloisons, des coffres secrets, ce genre de choses. Il arrive assez régulièrement qu'ils les conservent ailleurs que chez eux. »

Les trophées du Zodiaque se trouvaient peut-être sous l'eau, dans un endroit comme le lac Berryessa, ou dans les cloisons d'une caravane. Ankron croyait que la série de meurtres continuait ou n'avait cessé que récemment. Après tout, le Zodiaque disait qu'il n'écrirait plus et ferait en sorte que ses crimes passent pour des accidents. « La seule raison que je puisse imaginer pour que les meurtres aient cessé, c'est que leur auteur ait changé d'endroit [encore que le mode opératoire du Zodiaque soit bien connu et aisément identifiable]. Peut-être est-il mort. À moins que la police n'ait failli l'arrêter. » Beaucoup de gens, qui avaient pu apercevoir le Zodiaque ou qui avaient servi d'alibis à Leigh Allen, étaient morts dans des circonstances parfois mystérieuses. La fille d'un gardien avait vu le Zodiaque prendre la fuite après le crime de Blue Rock Springs, et elle était morte quelques années plus tard dans un accident de voiture. La propriétaire à qui Allen louait un emplacement de caravane et qui aurait pu lui fournir un alibi était décédée d'une crise cardiaque. William White, un voisin, avait vu Allen rentrer chez lui le jour du crime du lac Berryessa et il était mort peu de temps après. Frank Gasser, qui avait jeté un coup d'œil dans l'Impala blanche au bord de Lake Herman Road alors qu'il chassait le raton laveur la nuit des meurtres, avait succombé à un accident bizarre deux ans plus tard après avoir heurté de la tête une table basse.

« Vous savez, à force d'enquêter sur des tas d'affaires, vous finissez par ne plus croire aux coïncidences. Il n'y a pas de fumée sans feu », m'a dit Bawart. Il s'est rendu chez Ace Hardware, où Allen avait travaillé, pour discuter avec son ancien collègue George Hieb.

« Vous connaissez Arthur Leigh Allen ? a-t-il demandé.

— Je le connais très bien, a répondu Hieb. Je lui rends visite presque une fois par semaine. »

Depuis la mort de sa mère, Leigh aurait pu occuper toute la maison, mais il continuait à vivre dans sa chambre au sous-sol. Hieb avait lui aussi vu les armes que possédait Allen. « Il y a plusieurs revolvers… un calibre 22, je crois, et au moins un pistolet semi-automatique, mais je ne connais pas le calibre. » Allen était un repris de justice, puisqu'il avait été arrêté par le bureau du shérif du comté de Sonoma pour attentat à la pudeur sur un mineur. En conséquence, il n'avait pas le droit de posséder les armes aperçues par Hieb. Mais il n'avait jamais discuté de l'affaire du Zodiaque avec Hieb, qu'il fréquentait régulièrement depuis dix ans. C'était étrange. Leigh en avait parlé avec d'autres, au point parfois de les amener à se poser des questions. Bawart a recommandé à Hieb de ne rien dire de leur entretien, puis il est retourné interroger plusieurs personnes qui avaient des informations à propos d'Allen. Il lui fallait s'imprégner de tout ce qu'il pouvait glaner sur le suspect avant de le rencontrer.

Près du garage qui jouxtait le numéro 32 de Fresno Street se trouvait une vieille automobile bleue de type General Motors toute déglinguée. D'après Hieb, Allen possédait un véhicule semblable mais noir et encore plus ancien. Dans l'allée, on pouvait voir une vieille Mercedes Benz blanche et une Volkswagen Karmann Ghia bleu clair. Allen avait en outre une Buick blanche. Or Darlene Ferrin avait été suivie par une berline blanche de marque américaine. Au lac Berryessa le jour du crime, des témoins avaient vu une Chevrolet, modèle 1966, de couleur argent ou bleu glacier, avec des plaques californiennes.

Pour tâter le terrain, Bawart est allé jeter un coup d'œil au 1545, Broadway Street, où Allen avait un bateau et une remorque. Il se trouvait près d'une maison de plain-pied avec un garage séparé pour deux voitures rempli de meubles et autres objets divers. Derrière le garage, dans un terrain vague, se trouvait un voilier bleu et blanc de sept mètres sur une remorque, recouvert en partie d'une bâche bleue. Bawart a soulevé la bâche pour révéler un numéro d'immatriculation californien, NE3725. Il y avait une petite cabine qui permettait de séjourner plusieurs jours en mer. Non loin de là, Bawart a aussi remarqué un petit voilier qui « ressemblait plus à une barque » dont il a également noté le numéro – 9127F. Les deux bateaux étaient enregistrés au nom de Leigh. Ils lui avaient été offerts par sa mère, qui avait tendance à le gâter, comme le remarquait sa belle-sœur. « Allen s'est trouvé sans emploi et a vécu de l'aide sociale pendant tout un temps. Il s'occupe en faisant de la voile et de la plongée », avait raconté Conway.

Bawart se dit que la police ne devrait pas seulement perquisitionner au 32, Fresno Street, mais fouiller aussi le voilier. Cependant, les preuves qu'il cherchait pouvaient fort bien se trouver quelque part sous les flots, au large de la côte, sous les eaux bleues d'un lac ou dans les vasières du Delta.

Mardi 12 février 1991

Quand Conway a rempli la demande pour un mandat de perquisition, il pensait à des preuves conservées dans la maison de Fresno Street qui auraient pu accuser Allen. Peut-être était-il déjà trop tard pour retrouver des éléments matériels. Quoi qu'il en soit, on pouvait à présent entrevoir une raison possible à l'arrêt des activités criminelles du Zodiaque. Allen était officiellement aveugle. « C'était alors un homme de cinquante et un ou cinquante-deux ans… très malade, m'a raconté Conway. Et il était mal en point depuis déjà pas mal de temps. Même s'il était encore capable de se déplacer, il avait beaucoup perdu de ses facultés et se sentait toujours surveillé. La maladie, les soupçons, et la perte d'intérêt… tout cela s'additionne pour expliquer pourquoi. » En l'occurrence, le *pourquoi* faisait référence au fait que le Zodiaque avait cessé de tuer et d'écrire.

« Nous pensions qu'il ne représentait plus de danger pour personne », m'a aussi confié Bawart. Dans sa liste des objets à rechercher, Conway mentionnait un pistolet semi-automatique de calibre 22 ou des munitions correspondantes, ainsi que des douilles qui auraient pu être employées avec un pistolet automatique et permettraient de faire un rapprochement avec la mort des victimes de Lake Herman Road, Betty Lou Jensen et David Faraday, ainsi que tout objet personnel ayant appartenu aux victimes Jensen et Faraday, Darlene Ferrin, Michael Mageau, Cecelia Shepard ou Bryan Hartnell. Les policiers espéraient aussi mettre la main sur les bottines Wing Walker noires de pointure 44, que le Zodiaque portait au lac Berryessa. La partie supérieure des chaussures était fabriquée par la Weinbrenner Shoe Company, et la semelle « SUPERWEAR » par l'Avon Company, dans le Massachusetts. Ces bottines étaient spécialement confectionnées pour l'armée de l'air et pour la Navy. Le dernier élément qui intéressait particulièrement les enquêteurs était, bien sûr, un éventuel morceau de la chemise à rayures grises et blanches que portait Paul Stine. Selon toute vraisemblance, le tissu serait maculé de sang. Le portefeuille et les papiers

d’identité de Stine, ainsi que les clés de contact du taxi, avaient aussi été emportés par le Zodiaque. Les tueurs en série aimaient garder des souvenirs de leurs crimes pour revivre ces instants à leur guise.

Conway et Bawart étaient également en quête d’une arme à feu qui aurait pu porter des traces indiquant qu’on y avait fixé une torche électrique, de pistolets automatiques 9 mm ou de munitions correspondantes qui pourraient avoir un lien avec le meurtre de Paul Stine. La liste mentionnait aussi un long couteau pourvu d’une lame large de trois centimètres et d’une poignée rivetée entourée de toile adhésive, ainsi qu’une cagoule noire d’exécuteur qui recouvrait la tête du Zodiaque et lui retombait presque jusqu’à la taille. Un cercle et une croix de couleur blanche étaient représentés sur la poitrine. Conway ajoutait d’éventuels journaux tenus par Allen en rapport avec le Zodiaque ou avec l’enquête, ainsi que tout objet arborant une croix inscrite dans un cercle. Il concluait sa demande de mandat de perquisition par une ultime requête : « Il serait souhaitable que ce mandat et les résultats de la perquisition soient ensuite gardés secrets par le tribunal. Le motif de cette requête a trait à la publicité qui a entouré l’affaire du Zodiaque à l’échelle nationale. Ces crimes ont eu un tel impact sur l’opinion publique qu’il ne servirait à rien d’informer les médias de ces perquisitions si elles ne débouchent pas sur une inculpation. Par ailleurs, au cas où des charges seraient retenues contre le suspect, la publicité faite autour de cette perquisition rendrait difficile la tenue d’un procès équitable. »

Certains enquêteurs en étaient arrivés à penser que le Zodiaque était un tueur impulsif qui ne traquait pas ses victimes, contrairement à ce qu’on avait pu penser, mais les rencontrait au hasard dans des endroits fréquentés par les amoureux. Pourtant, le tueur connaissait bien Vallejo, le lac Berryessa et la région environnante, et, avant d’être tuées, plusieurs victimes avaient confié à des proches qu’elles se sentaient suivies.

Mercredi 13 février 1991

Le juge F. Paul Dacey Jr., du tribunal de Vallejo-Benicia, a délivré un mandat de perquisition pour le domicile d’Allen au 32, Fresno Street et le bateau entreposé au 1545, Broadway Street.

Jeudi 14 février 1991

Suivi de ses hommes, le mandat à la main, Conway a frappé à la porte et attendu dans la fraîcheur piquante du matin. La porte s’est ouverte pour laisser entrer une petite armée de policiers. Après toutes ces années, ils allaient enfin voir ce qu’il y avait dans ce sous-sol humide et sombre.

28

La perquisition

Jeudi 14 février 1991

« Je n’ai rien à me reprocher, a dit Allen.

— Et si j’arrive à prouver que vous avez quelque chose à vous reprocher ? a rétorqué Conway.

— Si vous aviez quelque chose contre moi, vous m’auriez inculpé », a conclu Allen d’un ton placide.

Il s’appuyait sur sa canne. Ses yeux aux paupières lourdes luisaient d’un éclat brun sous d’épais sourcils – des yeux d’écureuil. Le chien de Leigh, Sobie, était à ses pieds. Conway s’est assis pour l’interroger dans l’une des pièces où les parents de Leigh, Bernice et Ethan, avaient vécu. Il pouvait voir tout autour de lui des bibelots poussiéreux et d’autres souvenirs d’une lointaine aisance. Désormais, une jeune femme louait l’étage tandis que Leigh s’était exilé au sous-sol. Il rangeait cependant ses vêtements, y compris ses chaussures, dans une chambre de l’étage à l’arrière du bâtiment. Dans la salle à manger, comme dans sa chambre au sous-sol, il y avait des enregistreurs avec de nombreuses bandes magnétiques et divers accessoires. Leigh possédait une télévision et un magnétoscope de marque Sharp. Il avait aussi une caméra vidéo, des objectifs, un adaptateur stéréo et de très nombreuses cassettes. Le tout représentait un équipement considérable.

Conway apprenait diverses petites choses en examinant les lieux : Leigh cuisinait beaucoup. Il gardait sur une étagère dans sa chambre tout un matériel pour fabriquer des saucisses. Il y avait dans sa buanderie un livre sur les charcuteries et des denrées diverses (épices, boyaux, etc.). On pouvait voir de nombreux livres de cuisine sur ses étagères. Leigh recopiait souvent des recettes pour ses amis et s’amusait à y glisser des fautes

d’orthographe intentionnelles. « Son frère et d’autres proches nous ont confirmé qu’il s’agissait bien de fautes volontaires, m’a raconté Conway plus tard. Dans ses recettes, par exemple, au lieu d’écrire *“eggs”* [œufs] il mettait *“aigs”*. Il faisait ce genre de choses très régulièrement, juste pour amuser ses lecteurs. »

Comme Conway évoquait sa vive intelligence, Allen s’est mis à rire, avant de répondre avec désinvolture : « Oh, non ! Je ne suis pas plus malin qu’un autre. » Plus tard, lors d’une interview télévisée de KTVU-TV, il s’est lui-même décrit en ces termes : « Je suis surdoué. » « Je ne picole plus », ajoutait-il, et il reconnaissait aussi avoir de grandes connaissances en mécanique. « Je vais toujours au bout des choses. »

Conway et Bawart sont descendus dans le sous-sol lugubre d’Allen. « C’était presque une sorte de musée », a commenté un enquêteur. Dans ce cas, peut-être pourrait-on y trouver des reliques du passé du Zodiaque. Dans leur rapport, les policiers ont noté que l’endroit était très poussiéreux. Il y avait un congélateur et un réfrigérateur, une machine à laver et un sèche-linge, ainsi que du matériel de camping et de pêche. Les hommes de Conway ont mis la main sur quatre caisses de cassettes vidéo, des bandes magnétiques audio et un enregistreur à cassettes. Ils ont écouté quelques secondes avant d’échanger des regards stupéfaits. Ils sont remontés pour faire entendre une cassette à Allen. Des hurlements de douleur ont empli la pièce. Quand les cris ont cessé, Conway a éteint l’enregistreur. Il y a eu un long silence.

« C’est moi, a dit Leigh.

— En train de faire quoi ?

— De donner une fessée à un jeune garçon.

— Quoi ?

— Un jeune garçon qui faisait semblant d’avoir mal. Je trouve ça sexuellement stimulant, a-t-il dit sans manifester aucun embarras. Je reconnais que j’ai des goûts assez pervers. Je trouve une satisfaction sexuelle, un plaisir cruel dans la pornographie sadique. » Voyant que les policiers le regardaient fixement, il a ajouté : « Ne croyez pas que je n’éprouve pas de remords pour ça. »

On pouvait entendre le même genre de cris sur d’autres bandes enregistrées – les cris de victimes encore inconnues ? Il était difficile de dire s’il s’agissait d’enfants, mais c’était en soi une grave infraction. Allen était tellement attiré par les enfants qu’il semblait incapable de garder ses

distances alors même qu'il risquait d'être renvoyé à Atascadero à cause d'un tel comportement.

« Si j'étais le Zodiaque, je déballerais tout. Le Zodiaque serait considéré comme fou… Moi, je préférerais mourir que de retourner à Atascadero. Je ne supporte pas la privation de liberté et la compagnie des dingues. Ils jouent à de drôles de jeux avec vous là-bas. »

La perquisition continuait. Sous les toiles d'araignée, dans les coupures de journaux jaunis, les policiers ont trouvé un article écrit par le juge Thomas N. Healy, président de la Cour Supérieure, que Leigh avait découpé peu de temps après sa libération d'Atascadero. L'article, paru dans le *Vallejo Independent Press* du 10 janvier 1979, traitait de la redéfinition d'un concept d'aliénation mentale au regard de la loi. Les Règles M'Naghten, introduites en Angleterre en 1843, définissent des critères juridiques en matière de responsabilité pénale. Pour être jugé irresponsable, il faut que l'auteur des faits n'ait pas conscience de ses actes au moment où il les commet, ou qu'il ne sache pas que c'est mal, ou qu'il agisse en proie à un délire. Cette défense figurerait manifestement dans la stratégie qu'Allen utiliserait si jamais il était accusé d'être le Zodiaque. À New York, le Fils de Sam, David Berkowitz, condamné à trois cent quinze ans de prison, a reconnu par la suite avoir simulé l'aliénation mentale.

La perquisition a permis de trouver plusieurs journaux et articles de presse sur le Zodiaque. Il y avait notamment des coupures du *Times-Herald* et du *San Francisco Chronicle.*

Conway remarquait que Leigh parlait beaucoup sans jamais vraiment rien révéler. Leigh niait être mêlé en quoi que ce soit aux meurtres du Zodiaque, mais il admettait que le sergent Lynch l'avait interrogé au début du mois d'octobre 1969. « J'avais prévu d'aller à Berryessa à cette date, mais j'ai changé d'avis et je suis allé sur la côte », a-t-il dit. Il n'a pas parlé du voisin qui l'avait vu rentrer chez lui le jour du crime, pas plus qu'il n'a mentionné sa mort subite causée par une thrombose cérébrale dix-sept jours plus tard. Selon Conway, Leigh s'est montré « très aimable, calme et coopératif tout au long de l'entretien ». Mais les enquêteurs ont remonté une montagne d'armes de la cave : un revolver Ruger de calibre 22 avec six balles ; un autre revolver de calibre 22 ; un Ruger .44 Blackhawk avec cinq balles ; un Colt .32 automatique avec sept balles ; un fusil Remington .22 à canon court ; un fusil de chasse Stevens à canon double de modèle 835 ; un fusil de chasse automatique Winchester de modèle 50 ; une carabine

Winchester Super ; diverses munitions pour des armes de calibre 22, 32, 44 et 30 ; un chargeur automatique de calibre 22 avec trois balles ; une carabine Marlin de calibre 22 avec une lunette de visée ; un fusil Inland de calibre 30. En tant qu'ancien détenu, Allen n'avait pas le droit de posséder des armes à feu.

Les hommes du capitaine Conway ont fait une découverte encore plus importante : quatre bombes artisanales, une mèche et sept détonateurs. Ils ont mis la main sur un tonnelet de poudre noire en partie rempli et sur plusieurs rouleaux de cordeaux détonants à côté de deux tuyaux galvanisés bouchés à une extrémité qui pouvaient servir à fabriquer d'autres bombes.

Dans un carton, ils ont trouvé des bouteilles de nitrate de potassium, des mèches, deux flacons de soufre, deux bouteilles en verre remplies d'une matière noire et divers explosifs. Quelques années plus tard, j'aurais l'occasion de jeter un coup d'œil à la petite cabane d'Unabomber sur les versants glacés du Montana, à Lincoln. Peu après l'arrestation de Kaczynski, la police retrouverait dans la cabane un matériel identique à celui qu'on venait de remonter de la cave d'Allen. Il y avait même toute une caisse de feux d'artifice.

« Je n'ai jamais gardé de bombe dans ma cave, soutenait Leigh.

— Eh bien, on en a trouvé, a répondu Conway.

— Je ne savais même pas qu'elles étaient là.

— Écoutez. Nous avons vos empreintes sur les bombes artisanales.

— Non, a rétorqué Allen dans un sourire. C'est un ancien détenu qui les a mises là il y a dix ans. Il est mort depuis des années. »

Plus tard, quand on lui a demandé s'il avait effectivement trouvé des empreintes, Conway a répondu : « Voilà ce qui s'est passé. Allen a commencé par nier avoir connaissance de quoi que ce soit à propos de l'existence de bombes dans son sous-sol, et quand on lui a parlé d'empreintes qu'il aurait laissées sur les bombes – il n'y en avait pas, soit dit en passant –, il a expliqué qu'il les avait déplacées d'un endroit à un autre en faisant le ménage. C'était toujours comme ça avec lui. » Allen prétendait que les bombes se trouvaient là depuis dix ans, ce qui les ferait remonter à 1981, une douzaine d'années après les messages du Zodiaque évoquant une « machine de mort ». Les enquêteurs ont trouvé un briquet Zippo sur lequel était gravée l'inscription « D.E. Brandon ». C'était apparemment le nom de l'ancien détenu qui avait prétendument laissé les bombes là, et il était encore bien en vie. Le FBI l'a interrogé par la suite. Il

niait « avoir entreposé plusieurs bombes dans la cave d'un ami des années plus tôt ».

On a ensuite présenté à Allen une feuille de papier ligné où figurait un mode d'emploi pour fabriquer des bombes. Le 9 novembre 1969, le Zodiaque s'était vanté d'avoir une « machine de mort » dans sa cave :

> Prenez un sac d'engrais à base de
> nitrate d'ammoniac et
> un gallon de pétrole lampant et
> balancez quelques sacs de gravier par-dessus
> et faites sauter le tout
> et ça soufflera tout
> ce qui devrait être dans le chemin
> de l'explosion.
> La machine de mort est déjà
> prête. Je vous enverrais bien
> des photos mais vous seriez assez
> vicelards pour remonter la piste jusqu'au
> photographe qui les a développées et puis jusqu'à
> moi, donc je
> vais vous décrire mon chef-d'œuvre.
> Ce qu'il y a de bien c'est qu'on peut se procurer tous
> les composants en vente libre sans qu'aucune
> question soit posée.
> 1 réveil électrique – fonctionnera pendant approx. 1
> an
> 1 cellule photoélectrique
> 2 ressorts à lame en cuivre
> 2 batteries de voiture de 6 volts
> 1 ampoule de flash et 1 réflecteur
> 1 miroir
> 2 cylindres en carton noir de 18 pouces avec du cirage
> noir à l'intérieur et à l'extérieur
> le système est
> parfaitement fonctionnel d'après mes
> essais. Ce que vous ne savez pas c'est
> si la machine de mort se trouve bien en vue ou

si je la garde dans ma cave
pour l’utiliser plus tard.

« Je n’ai jamais vu ce papier avant, a protesté Allen. Je n’ai jamais vu ces documents. » La plupart du temps, Leigh répondait aux questions de façon évasive en souriant, penché sur sa canne. Il portait une montre de plongée de marque Zodiac, un modèle différent de celle qu’il avait quand la police l’avait interrogé à la raffinerie vingt ans plus tôt.

Une lettre découverte par les enquêteurs portait l’en-tête du Département de la Justice et la signature de Jim Silver. Il y était écrit que Leigh n’était pas le tueur du Zodiaque.

Bawart et Conway savaient que cette lettre était un faux fabriqué par Allen. « Jim Silver m’a raconté qu’Allen travaillait à l’imprimerie à Atascadero, m’a dit Bawart. Quel esprit tordu ! On a retrouvé une lettre qui paraissait être de la main de l’enquêteur Silver du Département de la Justice. Il était écrit qu’Allen avait passé le test du polygraphe et ne devait pas être considéré comme suspect dans l’affaire du Zodiaque. Allen soutenait que la lettre était authentique. Plus tard, il a reconnu l’avoir fabriquée quand il travaillait à l’imprimerie à Atascadero. Nous avons même retrouvé le document original qui avait servi à faire ce faux lors de notre perquisition. »

Les policiers ont trouvé une machine à écrire électrique de marque Sears, et une autre, une portative, de marque Royal. En 1966, le Zodiaque avait envoyé une copie carbone très pâle d’une lettre dactylographiée. Il paraissait douteux qu’on puisse identifier précisément la machine sur laquelle elle avait été tapée, mais la police de Riverside connaissait néanmoins le modèle : une portative Royal. Cette découverte ne présentait cependant pas beaucoup d’intérêt aux yeux de Conway, qui ne croyait pas que le Zodiaque ait été impliqué dans le meurtre de Cheri Jo Bates. Il y avait aussi une petite torche électrique, du genre de celle que le Zodiaque disait avoir fixée au canon de son arme pour viser dans la nuit. Enfin, la police a trouvé un couteau de chasse dans un étui de fortune, avec des rivets, qui faisait penser à l’arme utilisée par le Zodiaque au lac Berryessa.

Vendredi 15 février 1991

Pour le deuxième jour de la perquisition, la police a retourné le jardin à la pelleteuse et fouillé le garage à l'arrière. Il y avait là un petit catamaran sur sa remorque, un gril au gaz, un tourne-broche en inox, des outils électriques, un pulvérisateur et un cric hydraulique. Allen demeurait calme et serein. Si la nouvelle de la perquisition ne s'était pas encore ébruitée jusque-là, cela ne tarderait certainement plus. Un tel remue-ménage pouvait difficilement passer inaperçu et les voisins n'auraient guère de peine à deviner la raison de la présence des policiers. La presse ne tarderait pas à arriver. Les enquêteurs ont examiné tous les livres sur les étagères, en secouant les pages pour vérifier si rien ne tombait. Il s'agissait principalement d'ouvrages et autres publications sur la voile et l'aviation. On épluchait ses documents personnels et ses archives en quête d'un journal secret ou de photographies.

« On est en droit de penser qu'un individu comme le Zodiaque prenait des photographies des lieux du crime pour les étudier à loisir une fois rentré chez lui, m'a expliqué le Dr Lunde. De cette façon, il serait capable de fournir à la police des descriptions très détaillées tout en ayant quitté les lieux du crime aussi vite que possible. » Le serial killer Kemper, lors de son procès, se flattait de pouvoir donner des précisions sur ses victimes, leur nom, leur âge, les vêtements qu'elles portaient, leur aspect physique, comme s'il faisait une fixation sur ces détails. Un autre tueur, Vacher l'Éventreur, appréhendé pour un seul crime, avait avoué tous les autres en les décrivant avec un soin minutieux.

Quelque temps après la visite de Cheney en 1969, Allen avait aménagé une petite cuisine dans la cave, où il aurait fort bien pu prévoir des compartiments secrets. Allen avait l'habitude de cacher des choses dans cette maison. Quand Ron et Leigh étaient plus jeunes, ils brassaient leur propre bière et la planquaient sous la maison. Cheney expliquait qu'il y avait sous la salle de séjour un endroit où l'on pouvait presque se tenir debout.

La police n'a finalement rien trouvé dans le jardin, le garage ou la cave qui fasse un lien entre Leigh Allen et le Zodiaque. La perquisition s'est poursuivie au 1545, Broadway Street, mais les enquêteurs n'ont rien découvert de plus dans le voilier posé sur sa remorque.

D'après Bawart, le bilan n'était cependant pas négatif. « J'ai retrouvé toutes les formules, exactement les mêmes que celles que le Zodiaque projetait d'employer… des bombes à base d'engrais chimique – avec du

nitrate d’ammonium et du pétrole lampant – et tout le reste. Je m’attendais à trouver plus, très franchement, mais il n’y avait pas vraiment de preuves flagrantes. » Conway a emporté les pièces les plus intéressantes, notamment « des pages de catalogues de vente par correspondance en rapport avec des bombes, des pièges et des armes ». La lettre du Zodiaque datée du 9 novembre 1969 précisait qu’il avait acheté ce dont il avait besoin par correspondance. En saluant de la main les policiers qui repartaient, Allen n’arborait bien sûr plus sa montre Zodiac au poignet, puisque Conway l’emportait avec lui. Cette montre suisse, fabriquée par une société fondée en 1882, était un élément clé du dossier. D’autres le pensaient aussi.

Un marin, Kevin Moore, m’a écrit d’Arabie Saoudite : « Il y a quelques mois, j’ai vu une publicité pour les montres Zodiac dans un magasin local. À mon sens, il ne peut s’agir d’une coïncidence, d’autant que le logo représente exactement le symbole du Zodiaque ! Je ne connaissais pas cette marque avant d’avoir vu la publicité, et c’est déjà en soi un indice car je ne pense pas que ce type de montre soit très courant. » Sandy Betts, une serveuse du Coronado Inn, où Darlene Ferrin allait souvent danser, avait remarqué un homme qui portait cette montre inhabituelle. À l’en croire, « le Zodiaque a choisi son nom d’après un night-club qui s’appelle Zodiac et *ensuite* il a trouvé la montre. Vous avez déjà vu l’étui dans lequel ces montres sont vendues ? Il est recouvert de satin rouge, avec un signe qui représente [la croix inscrite dans un cercle]. J’en ai vu dans une vitrine d’un vieux magasin à Concord, en Californie, vers 1975. »

Mais la perquisition n’avait pas été totalement inutile. Les enquêteurs en avaient appris davantage sur leur suspect. Une coupure de presse leur permettait de déduire que, si jamais Allen comparaissait en justice pour les crimes du Zodiaque, il avait l’intention d’invoquer l’aliénation mentale. Après leur départ, Leigh a écrit à des amis qu’il s’attendait à être arrêté d’un jour à l’autre et interné à Atascadero. Les policiers espéraient bien tirer parti de la peur qu’Atascadero inspirait à Allen. Conway et Bawart savaient désormais qu’Arthur Leigh Allen redoutait la prison plus que la police.

Jeudi 28 février 1991

Avec l’aide du FBI, la police s’apprêtait à interroger à nouveau Allen. Les experts du FBI avaient analysé les résultats de la perquisition et les

réponses fournies par le suspect aux questions. Lorsque les enquêteurs auraient encore l'occasion de s'entretenir avec Leigh, l'un d'eux devrait essayer de provoquer un déclic. Le point sur lequel il fallait insister concernait les bombes découvertes chez Allen. Mike Nail, DA du comté de Solano, a donné des instructions pour que les informations mentionnées dans le mandat de perquisition et le rapport ne soient pas divulguées. Le juge Dacey a ordonné leur mise sous scellés jusqu'à nouvel ordre, malgré le droit californien qui imposait en principe qu'un mandat de perquisition soit rendu public dans les dix jours suivant sa délivrance. Toutefois, c'était compter sans l'obstination de la presse. Le nom du principal suspect n'était plus un secret jalousement gardé. Les voisins commençaient à parler. Peu de temps après, le nom et le visage d'Allen apparaîtraient dans les pages des journaux et à la télévision.

Mercredi 17 avril 1991

Un mémo du FBI signalait que la police de Vallejo avait rouvert l'enquête sur le Zodiaque : « Nous avons été prévenus qu'ils cherchent actuellement à se renseigner sur un suspect possible, ARTHUR LEIGH ALLEN. La police de Vallejo a demandé notre assistance pour préparer une stratégie d'interrogatoire. » Un agent spécial du FBI avait déjà rencontré Conway et Bawart le 28 février et le 20 mars 1991 « afin de discuter des détails de leur enquête et d'obtenir les documents nécessaires ».

Jeudi 21 mai 1991

Allen avait des amis dans le Sud qu'il avait connus lorsqu'il était incarcéré à Atascadero, près de chez eux. Depuis, il leur écrivait. « Il dit dans sa dernière lettre que la police a un nouveau témoin et qu'on a de nouveau perquisitionné chez lui, m'a confié l'un d'eux quelque temps plus tard. Il s'attendait à être arrêté à tout moment. C'était il y a seulement un mois environ. »

Allen a accordé sa première interview à Jackie Ginley du *Times-Herald.*

« Le jour de la Saint-Valentin, la police s'est présentée chez moi avec un mandat de perquisition, racontait le suspect. Ils ont tout retourné. Je leur ai téléphoné pour savoir quand j'allais récupérer mes affaires et ils m'ont

rappelé deux semaines plus tard en disant qu'il y avait des éléments nouveaux. Vingt ans après avoir fouillé ma caravane à Santa Rosa, voilà qu'ils ont décidé de perquisitionner chez moi.

« Tout ça parce qu'ils ont reçu une dénonciation d'un homme qui risque vingt ans de prison pour vol à main armée. Il a téléphoné de Tahoe et a raconté qu'on avait eu une conversation en 1969 et que je lui avais dit que j'irais descendre un chauffeur de taxi à San Francisco. C'est un petit truand minable à qui je n'ai jamais parlé de ma vie. » À ce propos, Bawart remarquait : « Il faut préciser que Ralph Spinelli possédait un restaurant du côté du lac Tahoe au début des années 1980. Apparemment, Allen doit avoir retrouvé sa trace car nous ne lui avons *jamais* dit que Spinelli avait un lien quelconque avec le lac Tahoe. » En 1970, une victime probable du Zodiaque avait disparu dans la région.

« Cette fichue histoire me poursuit depuis vingt-deux ans, rageait Allen. La police m'a demandé de me soumettre au détecteur de mensonge, malgré le fait que j'ai déjà passé le test dans les années 1970. Ça a duré dix heures et je l'ai réussi, leur putain de test. Et maintenant, ils me disent : "Vous êtes un sociopathe et vous pouvez tromper le détecteur de mensonge." On pense que le tueur du Zodiaque est un sociopathe, quelqu'un qui n'a pas de conscience et qui assouvit ses pulsions sexuelles en tuant des gens, surtout des femmes. J'envisage de faire appel à Melvin Belli, l'avocat de San Francisco. J'y ai déjà pensé, mais encore une fois, ça n'est jamais allé plus loin puisqu'ils n'avaient rien contre moi. »

Parmi tous les avocats, Allen avait justement mentionné celui à qui le Zodiaque avait téléphoné, écrit et proposé de se livrer… Melvin Belli. Les contacts entre Belli et le Zodiaque étaient pour le moins anciens. Le 23 octobre 1969, en interrogeant son répondeur, Belli avait trouvé un message de sa gouvernante disant que le Zodiaque avait téléphoné la veille au soir quand l'avocat assistait à un festival international de cinéma. Le Zodiaque disait vouloir rencontrer Belli à son domicile. Il avait vainement attendu toute la journée dans l'espoir de convenir d'un entretien secret. Belli redoutait surtout que le Zodiaque fût quelqu'un qui le connaissait. Dans un moment de crise, un homme mystérieux, obsédé par le flamboyant ténor du barreau, lui avait donné un indice sur sa véritable identité. Afin d'évoquer cet épisode, il nous faut revenir en des temps troublés et angoissants, pour remonter au 22 octobre 1969.

29

Belli

Mercredi 22 octobre 1969

« La célébrité m'a valu plus que ma part d'affaires complètement dingues (qui ne m'ont pas rapporté un centime), disait Belli. Ça a été le cas, par exemple, de ma relation à distance avec le célèbre tueur du Zodiaque (qui est peut-être bien encore en liberté ou, plus probablement, entre les quatre murs d'une cellule où ses tendances psychopathes, insoupçonnées, sont en hibernation). »

À 2 heures du matin, onze jours après que le Zodiaque eut tué le chauffeur de taxi Paul Stine, un homme téléphona à la police d'Oakland. « C'est le Zodiaque qui parle… » dit-il, avant d'ajouter qu'il voulait que Belli ou F. Lee Bailey participe au talk-show de Jim Dunbar sur KGO-TV, *A.M.* Il avait essayé d'appeler l'émission en direct quelques semaines auparavant quand les deux avocats étaient sur le plateau, mais on ne l'avait pas pris à l'antenne. Le fait que les deux avocats s'étaient fait connaître comme défenseurs dans des procès pénaux était révélateur. « Je les préviendrai », répondit le planton. La police de San Francisco appela le producteur Bill Heral, qui se mit immédiatement en rapport avec Belli et Dunbar, de façon à commencer l'émission une demi-heure plus tôt que d'habitude. Un bulletin d'information de KGO annonçait : « Un homme qui se présente comme "Le Tueur du Zodiaque" souhaite intervenir par téléphone dans l'émission *A.M.* de Jim Dunbar. » Tout le monde était rivé à son poste de télévision dans l'attente de l'appel du Zodiaque, pour entendre enfin le son de sa voix.

« Quand je suis sorti de mon penthouse sur Telegraph Hill, il y avait des flics partout, même dans le garage, se souvenait Belli. Ils m'ont escorté jusqu'à KGO, et là aussi j'ai vu des policiers partout, même dans les recoins

sombres des studios où je pouvais distinguer leurs armes qui luisaient. » Belli a répondu à treize appels ce matin-là. L'un d'eux passait mal, une voix traînante et hésitante qui a appelé à 7 h 10 avant de couper brusquement la communication. Ce premier appel a été suivi d'un autre provenant d'un correspondant qui se présentait lui-même comme le Zodiaque et qui est resté en ligne au cours des deux heures suivantes. Mais Belli voulait que son interlocuteur lui donne un nom moins lugubre que le Zodiaque. « Sam », proposa le correspondant. Après avoir échangé quelques mots, Sam, invoquant d'une voix enfantine des maux de tête et des trous de mémoire, raccrocha. Puis il rappela. Belli pensait qu'il s'agissait de « l'un de ces rares cas où un homme a une conscience aiguë de la coexistence de deux personnes en lui dont l'une ne peut s'empêcher de tuer ». Sam disait vouloir parler à Belli parce qu'il craignait pour sa sécurité. « J'ai mal à la tête, criait-il. Je suis malade. C'est encore une de mes migraines. » Puis il poussa un petit couinement et dit : « Je vais les tuer. Je vais tuer tous ces gosses ! » Il raccrocha et rappela encore pour proposer un rendez-vous à 10 h 30 en haut du Fairmont Hotel. Sam menaçait de sauter si quelqu'un d'autre que Belli se montrait. Belli suggéra plutôt l'Old St. Mary à Chinatown. Ils tombèrent finalement d'accord sur la brocante de Saint-Vincent-de-Paul qui se trouvait à Daly City au 6726, Mission Street. Une vente d'articles d'occasion y était organisée au profit d'une œuvre charitable plus tard dans la matinée. Belli se mit en route, blotti sur le plancher d'une voiture de police durant tout le trajet.

Dunbar se souvenait de la scène à la brocante. Il voyait des tireurs d'élite prendre position sur les toits et des mitraillettes sous les habits de prêtre. Rétrospectivement, il reconnaissait avoir eu peur. « J'avais une famille et les traites de la voiture à payer », disait-il. Il s'imaginait pris dans une fusillade. Plus tard, il s'est dit que toute cette histoire n'était peut-être qu'un coup de publicité. Pendant ce temps, le policier qui avait pris l'appel du Zodiaque à 2 heures du matin avait regardé l'émission. Il était certain que l'homme qui lui avait parlé était le véritable Zodiaque et que Sam n'avait absolument pas la même voix. Belli attendit quarante-cinq minutes, mais le Zodiaque ne vint pas. « Ça ne me surprend pas, commentait l'avocat. Il y avait là toute une armée de policiers de San Francisco et de Daly City. Les flics avaient mis la ligne de Dunbar sur écoute et ils ne rateraient pas une telle occasion de coincer le Zodiaque et de se venger publiquement. J'avais déjà passé un accord avec le DA de San Francisco,

John Jay Ferdon, pour qu'il ne réclame pas la peine de mort si le Zodiaque se rendait. Mais je ne pensais pas pour autant que c'était terminé. À en juger par les lettres qu'il envoyait pour narguer la police, le Zodiaque aimait la publicité. J'étais sûr qu'il se manifesterait à nouveau. Et c'est ce qu'il a fait. »

Jeudi 18 décembre 1969

Le Zodiaque avait téléphoné au domicile de l'avocat, mais c'est la gouvernante qui avait pris la communication. Elle avait répondu que Belli était à Munich pour une conférence sur les tribunaux militaires. « Je ne peux pas attendre, dit le correspondant, qui s'était lui-même présenté comme le Zodiaque. Aujourd'hui, c'est mon anniversaire. Il faut que je tue quelqu'un ! » Il raccrocha abruptement.

« Le 18 décembre 1969, le Zodiaque m'a envoyé un petit mot pour me souhaiter un joyeux Noël, se souvenait Belli. Je suis parti en Afrique faire un safari. Mais d'après ma gouvernante, quand j'étais là-bas, le Zodiaque a [encore] appelé plusieurs fois. »

Samedi 20 décembre 1969

Deux jours après le coup de téléphone, un an exactement après les premiers meurtres commis en Californie du Nord, une lettre du Zodiaque contenant un lambeau ensanglanté de la chemise de Stine parvint au domicile de Belli. On la fit suivre sans l'ouvrir à son cabinet professionnel pour que sa secrétaire s'en occupe. Le courrier était adressé à « M. Melvin M. Belli 1228, Mtgy San Fran Calif. » Soigneusement replié à l'intérieur de l'enveloppe blanche, le morceau de tissu maculé de sang était accompagné d'un message écrit au feutre. Un des associés de Belli s'est chargé personnellement de lui apporter une photocopie du message au Bayershoff Hotel. Belli l'ouvrit avec des doigts tremblants :

Cher Melvin, C'est le Zodiaque qui parle. Je vous souhaite un joyeux Noël. La seule chose que je vous demande est ceci : aidez-moi, s'il vous plaît. Je ne peux pas chercher de l'aide ailleurs à cause de cette chose en moi qui ne me laissera pas. J'éprouve d'énormes difficultés à la contenir et j'ai peur de perdre le contrôle et de faire ma neuvième et peut-être dixième victime. S'il vous plaît, aidez-moi,

je me noie. Pour le moment, les enfants n'ont pas à craindre la bombe parce qu'elle est si massive à enterrer et le mécanisme de déclenchement réclame encore beaucoup de travail pour être parfaitement ajusté. Mais si j'attends encore trop longtemps, je perdrai tout contrôle sur moi-même et je ferai sauter la bombe.

« S'il vous plaît, aidez-moi. Je ne peux pas me contrôler plus longtemps », concluait le Zodiaque, paraphrasant William Heirens, le « Tueur au rouge à lèvres de San Francisco » dans les années 1940. Dans un appel à l'aide pathétique, Heirens, un sadique sexuel, avait écrit sur un miroir au moyen d'un tube de rouge à lèvre : « Pour l'amour du ciel attrapez-moi avant que je tue encore, je ne peux pas me contrôler. »

On pouvait penser que l'intention du Zodiaque était sarcastique quand il citait Heirens, mais ce n'était pas l'avis de Belli. Il estimait que la lettre était sincère. « Je crois qu'il veut cesser de tuer, disait-il. J'ai soigneusement étudié sa lettre… et j'ai le sentiment qu'elle a été écrite à un moment où il envisageait l'avenir calmement et raisonnablement. Il sait qu'il finira par être arrêté et qu'à moins d'être bien défendu, il sera très probablement condamné à mourir dans la chambre à gaz. C'est pourquoi il appelle à l'aide… Pourquoi s'est-il adressé à moi ? Il veut qu'on lui évite la peine capitale… Je crois qu'on peut faire quelque chose pour lui… On pourrait défendre ce type et sauver quelques vies – y compris la sienne. Peut-être pourrions-nous le convaincre qu'il a besoin d'être soigné et qu'il ne sera pas exécuté. » Belli proposait de rencontrer le Zodiaque dans « la région de San Marine ou au Nevada » en compagnie « d'un prêtre, d'un médecin ou d'un psychiatre ».

Belli s'attendait à trouver le Zodiaque « assis dans l'antichambre avec la gouvernante », occupés à attendre. Il se rendit à Naples pour défendre un médecin de la Navy accusé d'avoir détourné des biens appartenant à l'armée. « J'aimerais finir cette affaire à Naples, mais si je reçois un appel urgent concernant le Zodiaque, je retournerai aussitôt en Californie, disait-il. Je prendrai le premier avion si c'est ce qu'il veut. Je crois que nous aurons bientôt d'autres nouvelles du Zodiaque. » Après avoir dîné d'un succulent plat de raviolis verts, Belli appela Avery de l'autre côté de

l’Atlantique. « Il fait diablement froid à Naples, lui dit-il. Je n’arrive pas à me débarrasser de l’impression que le Zodiaque est peut-être quelqu’un qui me connaît. Ma gouvernante a hâte de me voir rentrer en Californie. Elle m’a dit que sa voix lui rappelait quelque chose. »

À peine rentré, Belli vit débarquer chez lui Toschi et Armstrong, qui souhaitaient discuter de cette nouvelle lettre. L’avocat, arborant une pochette de soie à son veston, des boutons de manchette et un gilet barré d’une chaîne de montre en argent, les accueillit avec un large sourire. « Belli s’attendait à nous voir, naturellement, se souvenait Toschi. Il a dit : “J’ai de la visite, mais ne vous en faites pas, ils savent que je coopère avec la police.” Nous lui avons demandé : “Peut-on vous soustraire un moment à vos invités ?” Et puis nous nous sommes adressés à l’homme et à la femme qui se trouvaient à table. “Nous voudrions parler avec M. Belli. Ça ne durera pas plus de dix à quinze minutes. C’est à propos de l’affaire du Zodiaque.” La femme a répondu : “Oh oui, oui. Melvin nous a parlé de ça.” Non seulement ses invités brûlaient de curiosité, mais je peux vous dire que Belli savourait chaque instant. Il était toujours en représentation et c’était lui la star, même au tribunal. Je me rappelle comment les jurés et le juge aussi tournaient tous la tête quand il faisait son entrée. »

« La police ne lâchait pas l’affaire, disait Belli. On pensait que le Zodiaque pourrait bien avoir fait plus de victimes qu’on ne l’avait cru au départ, notamment une jeune femme à Riverside, en Californie, en 1966 et une autre femme du côté de San Bernardino en 1967. Et puis, en 1971, les enquêteurs ont eu une piste qui les menait à la faculté de droit de l’université de Riverside. »

Dimanche 8 juin 1971

C’est à Riverside que Belli se trouva à nouveau confronté à l’affaire du Zodiaque. « Le doyen Charles Ashman m’a téléphoné pour dire qu’il y avait à l’université des flics en civil qui enquêtaient discrètement sur un de ses étudiants en droit, un garçon qui avait menacé une fille en prétendant être le Zodiaque. »

Belli savait que les comparaisons graphologiques n’avaient pas été concluantes. Sous prétexte de donner une conférence, il s’était rendu à Riverside en espérant que le garçon assis au deuxième rang poserait une

question. Il pourrait dire ainsi si sa voix correspondait à celle du Zodiaque. Tous les étudiants qui entouraient le jeune suspect étaient en fait des policiers. Après la conférence, l'étudiant se précipita pour serrer la main du « grand homme ». « Vous ne savez pas à quel point je vous admire, monsieur Belli », déclara-t-il. Belli sut aussitôt que ce n'était pas la voix qu'il avait entendue et il décida de trancher la question. « Dites-moi, jeune homme, êtes-vous le tueur du Zodiaque ? » questionna-t-il.

Le garçon paraissait stupéfait. « Que voulez-vous dire, monsieur ?

— Êtes-vous le tueur du Zodiaque ? répéta Belli. On m'a dit qu'il vous arrivait de le prétendre. »

Les policiers se sont rapprochés pour mieux entendre la réponse de l'étudiant. « Non, dit-il. Je n'ai tué personne. »

« Je l'ai cru et les flics aussi », m'a plus tard raconté Belli. Quant à Sam, j'ai fini par le retrouver. Ce n'était pas le Zodiaque, juste un jeune homme un peu dérangé qui téléphonait d'un hôpital psychiatrique.

Il reste un indice intéressant dans cette relation à distance entre le Zodiaque et Belli. À un moment donné, le tueur paraissait avoir du ressentiment à son encontre.

Si vous ne voulez pas que je fasse tout sauter, vous devez faire deux choses, écrivait le Zodiaque le 29 avril 1970.1. Parler à tout le monde de ma bombe avec tous les détails. 2. J'aimerais bien voir un chouette badge Zodiaque dans les rues de la ville. Tout le monde a ces badges du genre… *melvin eats blubber*{36}, etc. Ça m'amuserait beaucoup si je voyais des tas de gens porter mon badge. Mais, s'il vous plaît, pas des sales trucs comme ceux de Melvin. Merci.

Le Zodiaque paraissait nourrir une certaine irritation à l'endroit de Melvin Belli. Mais pourquoi ? Il faut se souvenir que, le jeudi 18 décembre 1969, le Zodiaque avait téléphoné au domicile de l'avocat et avait dit à sa gouvernante que c'était son anniversaire. Deux jours plus lard, le 20 décembre, une lettre du Zodiaque était arrivée au cabinet de Belli. Dans un rapport référencé 9-49911-88, le FBI mentionnait cette conversation :

PAR TÉLÉTYPE CHIFFRÉ 14 JAN I97O 2 : 14 PM URGENT (ZODIAQUE) RE : SAN FRANCISCO AIRTEL. LE VINGT-NEUF DÉCEMBRE DERNIER, À CETTE DATE, L'INSPECTEUR ARMSTRONG, DU SERVICE DES HOMICIDES, DÉTAILS…, NOUS A INFORMÉS CONFIDENTIELLEMENT QU'UN INCONNU QUI SE PRÉSENTAIT LUI-MÊME COMME LE « ZODIAQUE » A PRIS CONTACT PAR TÉLÉPHONE AVEC LE DOMICILE DE

BELLI AFIN DE LUI PARLER. L'INCONNU A APPRIS QUE BELLI SE TROUVAIT EN EUROPE ET A DÉCLARÉ : « JE NE PEUX PAS ATTENDRE. AUJOURD'HUI, C'EST MON ANNIVERSAIRE. » ARMÉ ET DANGEREUX. FIN FBI WASH DC.

Ne perdons pas de vue qu'Allen avait été questionné deux mois plus tôt par Lynch, qui l'avait mis hors de cause. Ce n'est qu'après son interrogatoire à la raffinerie, vingt mois plus tard, qu'il deviendrait un suspect sérieux. À l'époque, le Zodiaque se sentait assez sûr de lui pour donner sa véritable date de naissance : le 18 décembre.

Le 18 décembre, c'était l'anniversaire d'Arthur Leigh Allen.

30

Allen super Starr

Mercredi 22 mai 1991

Le *Vallejo Times-Herald* titrait : « Un habitant de Vallejo suspecté. L'enquête sur les meurtres du Zodiaque continue. »

Vallejo – Il y a quelques mois, la police de Vallejo a saisi des bombes artisanales, une montre de plongée de marque Zodiac et d'autres objets au domicile d'un habitant de Vallejo qui comptait parmi les principaux suspects pour les meurtres commis par le Zodiaque en 1969-1970 qui n'ont pas encore été élucidés. Aucune charge n'a été retenue contre Allen pour la possession des explosifs qui, selon ses dires, appartenaient à un ancien détenu aujourd'hui décédé. L'affaire reste très mystérieuse. En 1971, la police de San Francisco considérait Allen comme le principal suspect pour au moins six meurtres et deux tentatives de meurtre dans les années 1960 en Californie. Le tueur avait été surnommé le Zodiaque à cause de ses messages codés émaillés de symboles astrologiques qu'il adressait aux médias et aux enquêteurs durant la série de meurtres.

Après une perquisition dans une caravane d'Allen à Santa Rosa, le Zodiaque a cessé d'envoyer ses étranges lettres pendant trois ans, écrit Robert Graysmith dans son livre *Zodiac* paru en 1986. De la même façon, en 1975, quand Allen a été interné pour abus sur mineur, la correspondance du Zodiaque s'est interrompue pendant deux ans jusqu'à sa libération. Les meurtres d'auto-stoppeuses du côté de Santa Rosa ont également pris fin, note Graysmith. La police de Vallejo a refusé de confirmer ou de démentir son intention de rouvrir l'enquête.

« Vous voulez savoir si je m'attends à une arrestation imminente dans l'affaire du Zodiaque ? a déclaré le chef de la police de Vallejo, Gerald Galvin. Non. C'est une enquête délicate qui est toujours en cours. »

Interrogé par la presse, Toschi répondait : « Allen faisait un bon suspect. Nous avons fouillé une caravane à Santa Rosa où il séjournait une partie du temps en 1972. Mais l'analyse de ses empreintes ne correspondait pas aux

empreintes partielles retrouvées sur le taxi d'une victime du Zodiaque en 1969. Nous n'avons pas trouvé assez d'éléments pour inculper Allen. Je ne suis pas en mesure de discuter des raisons pour lesquelles Allen n'a plus été considéré comme suspect. »

Mercredi 29 mai 1991

« Je vais vous expliquer ce qui s'est passé, m'a dit Pete Noyes. Apparemment ce suspect [Allen] a eu une série d'entretiens avec un psychologue à Vallejo. Le psychologue avait peur que ce type ne finisse par le tuer. Et il a communiqué cette information à un ami. C'est comme ça que tout a commencé. Le psychologue craignait pour sa vie. Il travaille dans une institution et il a donné tous les éléments dont il disposait. Et voilà que des gens à LA cherchent à me vendre ces informations.

— À votre place, je ne paierais pas, lui ai-je conseillé.

— Il paraît qu'ils ont des enregistrements et tout ça, conclut-il.

— Des enregistrements ? »

Samedi 1er juin 1991

Les mêmes individus ont tenté de vendre des bandes magnétiques à l'émission *Unsolved Mysteries* et ont essuyé un refus. Mais Noyes m'a confié : « Les flics sont très intéressés. Ce n'est pas de la blague. On s'est demandé si un analyste avait le droit de révéler des déclarations faites par un de ses patients.

— Je crois qu'au regard de la loi, si une personne représente un danger pour la société, un analyste peut communiquer les enregistrements, ai-je dit.

— Le frère du psychiatre est un flic de San Francisco et ils ont décidé de résoudre eux-mêmes l'affaire, ajoutait Noyes. Ils se sont mis à surveiller la maison d'Allen il y a environ huit ou neuf mois. Une femme a même essayé d'entrer chez lui en se faisant passer pour un agent immobilier. Mais il a vu clair dans son jeu et l'a chassée de la maison en hurlant. Il a noté le numéro de plaque de la voiture. Elle était immatriculée au nom de la mère de cette femme. Deux jours plus tard, la mère a reçu des menaces de mort.

« Le psychiatre suivait Allen à la fin des années 1970. C'était une des conditions à sa libération. Ils ont toutes ces informations. Ils disent que ce

type leur a raconté plus de choses sur l'affaire qu'on ne peut en connaître à moins d'être très bien renseigné. Ceux qui ont surveillé la maison ont appris tout ça directement du psy. J'ai juste vérifié si leur informateur n'était pas un criminel ou quoi que ce soit du genre. C'est un homme de cinquante-trois ans sans antécédents judiciaires.

— Que comptez-vous faire ?

— Je veux écouter ces enregistrements. »

Moi aussi, pensai-je. Mais les informations qu'on cherche à vendre ne m'ont jamais inspiré confiance. J'ai demandé : « Vous allez payer ces types ?

— Je ne vais rien payer du tout. »

Il m'a rappelé peu de temps après. « Bon, voilà que les policiers de Vallejo s'en mêlent. Ils sont très excités. Ils disent qu'ils sont sur le point de résoudre l'affaire. »

Comme j'avais reçu plusieurs coups de téléphone de NBC et CBS concernant « certains enregistrements » en rapport avec le Zodiaque, j'ai moi-même pris contact avec la journaliste Jackie Ginley et la police de Vallejo. « Vous pensez qu'ils font ça souvent, qu'ils se pointent avec un début accrocheur et qu'ils essaient ensuite de vendre leur histoire ? m'a demandé Jackie à propos de ces cassettes. Je reçois certains coups de fil de gens qui ont connu M. Allen à l'école. Beaucoup de gens. Mais vous savez comment ça se passe quand on travaille dans un quotidien. On n'a pas beaucoup de temps à consacrer à ce genre de choses. »

Mardi 11 juin 1991

Bawart et Conway avaient étudié les dossiers de Mulanax en remontant jusqu'en 1971, avant d'aller trouver quelques-unes des personnes qu'ils devaient interroger. D'après une de mes sources : « Ce que les informateurs ont raconté à Conway et Bawart au début des années 1990, ils ne l'avaient pas dit à Mulanax. Peut-être avaient-ils peur à l'époque, mais en 1991, ils n'étaient plus aussi effrayés et ils voulaient surtout coincer le tueur. »

« Le capitaine Conway et moi avons réinterrogé Phil Tucker, m'a dit Bawart. Ce n'était pas vraiment un ami d'Allen, plutôt un équipier, comme beaucoup d'autres qui faisaient de l'athlétisme durant cette période. Quand on lui a parlé, je commençais seulement à me renseigner sur Allen. »

Le rapport de Bawart, long de sept pages, « Circonstances indiquant qu'Arthur Leigh Allen est en réalité le tueur du Zodiaque » porterait finalement sur une trentaine d'éléments. « Pendant notre entretien, Phil Tucker ne se souvenait pas si Allen lui avait parlé d'un système de visée spécial pour tirer dans l'obscurité. En revanche, il nous a assuré qu'Allen se flattait d'être bon tireur, même la nuit. Arthur Leigh Allen lui avait aussi parlé d'un livre qu'il avait lu… à propos de gens poursuivis par un chasseur qui les traque avec un arc et des flèches. »

Tucker racontait : « Allen était fasciné par l'idée de chasser les gens comme du gibier. Il m'a dit plusieurs fois que ce serait génial parce que les gens sont intelligents. On était en route pour aller faire de la plongée à la côte et il s'est mis à parler de parties de chasse avant d'en arriver à cette histoire d'arc et de flèches et de chasse à l'homme. Je crois qu'il voulait voir ma réaction. Je lui ai dit que l'idée de traiter des êtres humains comme du gibier ne m'était jamais venue à l'esprit. Il en parlait comme s'il voulait me faire croire que c'était une idée de livre qu'il avait l'intention d'écrire, mais en réalité j'ai eu l'impression qu'il me demandait : "Ça te dirait de faire ce genre de chose avec moi ?" J'ai changé de conversation. Je crois qu'il a dû me dire le nom du livre qu'il avait lu.

— N'était-ce pas *The Most Dangerous Game* ? a demandé Bawart.

— Non, je ne pense pas. »

Peut-être Allen n'avait-il pas parlé d'un livre, mais du film de 1945, *A Game of Death*, le remake de *The Most Dangerous Game*. « Nous avons eu cette discussion avant le mois de septembre 1966, car c'est ce mois-là que j'ai épousé ma première femme. C'est pour ça que je me souviens bien de la date. Après mon mariage, je n'ai plus beaucoup vu Allen, ni pour aller chasser ni pour aller pêcher.

— Connaissez-vous Donald Cheney ? » a demandé Bawart. L'idée de traquer les gens en pleine nuit était au cœur d'une conversation que Cheney assurait avoir eue avec Allen le jour de l'an 1969. Dans son cryptogramme, le Zodiaque parlait aussi de chasser des êtres humains.

« Non, je ne le connais pas, a répondu Tucker.

— Pourquoi n'avez-vous pas parlé de ça à Toschi et Mulanax en 1971 ?

— Je n'ai fait que répondre à leurs questions. Ils ne me l'ont pas demandé, alors je ne leur ai pas dit. On ne m'a pas interrogé sur les fantasmes dont Allen m'avait parlé. » Tucker a aussi précisé que, durant leur conversation, il avait remarqué qu'Allen possédait une montre de

marque Zodiac avec le fameux symbole. Et il a confirmé qu'il avait vu Allen écrire des deux mains. « Il est capable d'écrire aussi bien de la main gauche que de la main droite, mais son écriture n'est pas très bonne. » Il a ajouté qu'Allen s'intéressait aux codes et a répété qu'il avait vu chez lui un cryptogramme tracé à la main du type de ceux utilisés par le Zodiaque. « C'était avant qu'on ait publié quoi que ce soit dans les journaux, disait-il. Allen était du genre à vouloir être toujours plus malin que les autres. »

Comme il l'avait dit à Mulanax et Toschi, Tucker a répété qu'en 1969 il possédait une vieille Corvair brune. Allen avait roulé avec cette voiture, mais Tucker ne pouvait préciser si Allen avait pu disposer de la Corvair le 4 juillet 1969. Mike Mageau avait décrit une voiture brune « semblable à une Corvair de 1963, en plus ancien avec de vieilles plaques » à propos du véhicule utilisé par le tueur.

Jeudi 25 juillet 1991

Allen était désormais plus qu'un nom dans les dossiers de la police : il était dans tous les journaux. « C'est en juillet 1991 que j'ai eu l'occasion de rencontrer pour la première fois Arthur Leigh Allen, se souvenait la journaliste Rita Williams. Nous avions eu vent que le capitaine Conway et ses hommes avaient perquisitionné chez lui le jour de la Saint-Valentin. Nous nous sommes d'abord adressés au capitaine. »

Rita Williams avait demandé à Conway : « Pourquoi n'avez-vous retenu aucune charge contre Allen quand vous avez trouvé les bombes artisanales à son domicile ?

Je ne ferai pas de commentaire sur une enquête en cours, a répondu Conway.

— Pensez-vous que vous êtes près de résoudre l'affaire… plus près que vous ne l'étiez il y a vingt ans ?

— Honnêtement, je ne crois pas », conclut-il.

« Ensuite, sur un coup de tête, mon cameraman et moi, nous sommes allés faire un tour près de chez Allen pour voir ce qu'on pourrait en tirer. C'était un soir. Il faisait encore clair dehors, puisqu'on était en plein été, mais la nuit commençait à tomber. Nous nous sommes approchés et Nick s'est caché dans un buisson tandis que je frappais à la porte. Allen n'était pas habillé.

Il s’est penché à une fenêtre en peignoir de bain et a crié : “Un instant.” Quand il est venu à la porte, je lui ai expliqué qui j’étais et, à ma grande surprise, il a dit que je pouvais entrer. »

Rita Williams avait interviewé le « Night Stalker » et le Tueur des sentiers. « J’étais seule dans leur cellule, se rappelait-elle, mais de tous les gens que j’ai interviewés, personne ne m’a jamais fait froid dans le dos comme Arthur Leigh Allen. C’était quelque chose dans sa façon de se tenir. Il était si grand avec l’air d’un singe… vraiment effrayant. C’est difficile de décrire ça, mais on pouvait sentir sa force. Et ces choses dont on l’accusait, on pouvait voir qu’il aurait bien été capable de les accomplir. C’était ce genre d’homme-là, même s’il était très malade – il était sous dialyse à l’époque, il faisait de l’hypertension et prenait toutes sortes de médicaments –, il avait quand même une présence effrayante.

« Quand il a accepté de me donner une interview, j’ai hésité. Il n’avait pas vu mon photographe qui se trouvait un peu plus loin et je n’allais pas entrer seule dans cette maison. Finalement, il a accepté que le photographe entre aussi. D’abord, Allen a dit qu’on ne pouvait pas prendre de photos, il voulait juste savoir ce qu’on faisait là. Mais avec le temps, dans l’heure et demie qui a suivi, on a fini par s’asseoir pour discuter avec lui.

« Il avait un torse puissant, des épaules énormes. Il n’était pas spécialement gros, puisqu’il était sous dialyse à ce moment-là. Même s’il était malade, tout en lui était menaçant. Il portait une robe de chambre et des bottines militaires – de grosses bottines – “clomp, clomp, clomp !”. Plus tard, il s’est changé au milieu de l’interview. » Allen a enfilé une chemise bleue ornée de deux bandes verticales brodées et déboutonnée sur sa large poitrine. Son pantalon gris-brun était assez démodé, avec des pinces, dans un tissu à chevrons. Un bandage à son poignet droit couvrait la marque d’une perfusion faite le matin même.

Rita Williams, une jolie blonde aux longues jambes, portait un blouson rouge par-dessus son tailleur noir et des bijoux en or. Ils formaient un couple étrange tandis qu’Allen la guidait dans son jardin laissé à l’abandon. Une chaîne tendue entre des piquets de bois entourait le périmètre. Allen a indiqué l’endroit, sous la maison, où la police avait récupéré les bombes. « Allen parlait des policiers comme s’ils lui avaient volé des choses, se souvenait Rita Williams. Il disait qu’on l’avait harcelé de questions et qu’on ne lui avait jamais rendu certains objets hérités de sa mère qui avaient pour

lui une grande valeur sentimentale. Il était très remonté. » Un vent chaud s'était levé et le ciel avait pris une couleur gris perle.

Ils sont descendus dans le sous-sol poussiéreux. Il y faisait encore plus chaud. Rita Williams s'est assise, adossée à une bibliothèque rudimentaire bricolée avec des planches mal rabotées. Elle étudiait les objets accrochés aux murs. Cette bande de feutre couverte de badges, le souvenir d'un passage chez les scouts ? Était-ce Allen sur cette photo ? Un gamin du quartier ? Sur une étagère étaient alignés quelques trophées remportés lors de concours de plongeon, de natation ou de pêche sous-marine. Sur une autre, Allen avait empilé du matériel photographique. Un petit aspirateur (couvert de poussière) pendait au mur. Un bidon était posé à terre près d'une petite table. Sur cette table, dans le halo d'une lampe de bureau articulée, on pouvait voir tout un fatras de matériel électronique : une chaîne stéréo, un magnétophone, des jeux vidéo, un magnétoscope, des cassettes audio et un téléphone blanc et noir. Un exemplaire du livre *Zodiac* y était posé avec une cassette par-dessus. À côté d'une horloge, une chope de bière traînait à moitié remplie, bien qu'Allen ne soit pas censé boire. Il y avait aussi un cendrier en verre, et pourtant Allen ne fumait pas. Une assiette vide avait été fourrée sous une étagère. Rita Williams a reporté son attention sur Allen. La police avait emporté beaucoup de choses ; ce qui intéressait surtout la journaliste n'était plus là : la montre Zodiac, les armes, les bombes, les coupures de journaux.

Durant la conversation, Allen se tenait bien droit, les mains croisées sur ses genoux comme un élève qu'on réprimande, assis au bord de ce que Rita Williams prenait pour un canapé sous une couverture bleue avec deux coussins blancs. Plus tard, elle s'est rendu compte : « C'est là qu'il devait dormir. » Le vieux chien d'Allen était assis à côté de lui et se grattait de temps en temps avec la patte arrière.

« J'habite dans cette maison depuis l'âge de huit ans, a dit Allen. Ma mère est morte il y a trois ans et depuis je vis toujours ici – seul – dans cette pièce. J'ai commencé la dialyse rénale en avril 1991. D'abord deux fois par semaine, puis trois fois. Je me suis mis à gonfler comme un ballon. Mon poids est monté jusqu'à peu près cent trente kilos. Finalement, j'en suis arrivé à me faire dix injections d'insuline par jour et je suis retombé à mon poids actuel d'environ cent kilos. »

Rita Williams m'a raconté : « On voyait bien qu'il était malade, mais Allen gardait une présence très forte et inquiétante. Dans sa jeunesse, il

devait être terrifiant. J'avais lu le livre et donc j'avais quelques questions à lui poser. J'ai commencé par faire comme si je ne savais rien de l'affaire et, peu à peu, au cours de l'interview, je suis entrée dans les détails. Je me contentais de le laisser parler.

Il disait qu'il n'y avait pas de preuves, juste des éléments indirects, qu'il n'y avait jamais rien eu qui l'accusait d'être le tueur, sans quoi le capitaine Conway et la police de Vallejo l'auraient inculpé. Il a parlé de bombes artisanales retrouvées sous sa maison. »

Allen expliquait : « Je ne savais pas que ces bombes étaient là. C'est un ami, un ancien détenu aujourd'hui décédé, qui m'a demandé de garder certaines choses chez moi il y a plus de dix ans. Ça doit être à lui. Ils ont prétendu qu'il y avait mes empreintes sur les bombes. Je n'y crois pas. Je ne serais pas assis là à vous parler si c'était le cas et je ne vois vraiment pas comment mes empreintes auraient pu arriver là… Je crois qu'il y a probablement un tueur du Zodiaque quelque part en liberté et il doit bien rigoler. »

« Allen ne s'est jamais marié, remarquait Rita Williams. Il habitait avec sa mère. Il a été arrêté pour outrage aux mœurs contre un petit garçon et a été interné quelque temps à Atascadero. Quand on parlé de cette histoire, il s'est mis à sangloter. "Je me rends compte à présent combien c'était horrible, a-t-il dit, et j'imagine le traumatisme que j'ai pu causer à cet enfant. Je ne suis pas le genre de type à faire du mal aux autres."

« J'ai demandé ce qu'il avait à répondre à cet ami [Cheney] qui avait parlé aux autorités de ces histoires de gens traqués comme du gibier – mais j'ai d'abord cité le Zodiaque : "J'aime tuer les gens parce que c'est si amusant. C'est plus amusant que de tuer du gibier dans la forêt car l'homme est le plus dangereux de tous les animaux…"

« Allen m'a expliqué qu'il avait lu cette nouvelle, *The Most Dangerous Game*, au cours de ses études et que ça l'avait marqué parce qu'à l'époque, il chassait le lièvre et c'était le seul gibier qu'il pourrait jamais tuer. Il disait qu'il n'avait pas parlé de ça récemment. "Il a énormément gonflé cette histoire, et il a imaginé d'autres conversations que nous n'avons jamais eues. Il a fini par se convaincre que je devais être le Zodiaque. On a parlé de ça quand on était à l'école ensemble, et voilà tout. Il se trompe. Tout le monde cherche à se faire mousser. En fait, je n'ai jamais dit ça." » Allen n'était jamais allé à l'école avec Cheney et il ne l'avait rencontré qu'en 1962.

« Allen avait toutes sortes d'explications à fournir à propos de tout ce que je lui demandais, se souvenait Rita. Durant l'interview, il a bien mentionné trois ou quatre fois qu'il n'avait jamais lu *Zodiac*. Pourtant, il a parlé de choses qui sont dans le livre et qu'il n'aurait pas pu connaître en discutant simplement avec le capitaine Conway ou avec d'autres. Ensuite, il faisait machine arrière et disait : "Hé là, une minute. Non ! Je n'ai jamais lu ce livre. J'ai seulement entendu dire que c'est ce qu'il prétend." Il prenait beaucoup de liberté avec la vérité. [Dans l'interview filmée, on peut même voir le livre sur son bureau.]

« J'ai résumé ce qui était raconté dans le livre… à propos de la mère d'Allen qui était très dominatrice et qui préférait son frère et j'ai rappelé que Leigh avait été dominé par sa mère toute sa vie. Il était très grossier… Il s'est mis à parler des fonctions organiques de son chien et d'autres choses du même genre. Je crois qu'il faisait surtout ça pour me choquer et voir comment je réagirais. Mais en tout cas, tout au long de l'interview, il a toujours nié être le Zodiaque. Il disait qu'en fait, il était une autre victime du Zodiaque puisque, depuis plus de vingt ans, il était harcelé par la police alors qu'il était innocent.

« Ils m'ont conseillé plusieurs fois d'avouer pour être en paix avec moi-même… La dernière fois, c'était le jour de la Saint-Valentin. Mais ce n'est pas en racontant des mensonges qu'on peut être en paix avec soi-même. Et si j'avais avoué, ça aurait été un mensonge… Prenez la gamine d'à côté. À l'école, on lui a enseigné la Constitution, et elle est révoltée. Elle m'a dit : "Personne ne leur a jamais appris qu'on est innocent jusqu'à ce qu'on soit jugé coupable ?" Dieu la bénisse… S'ils ne m'ont pas arrêté, *c'est parce qu'ils ne peuvent rien prouver* », a conclu Allen. Il avait des trémolos dans la voix. "Je ne suis pas ce maudit Zodiaque. Excusez-moi… excusez-moi." Il a baissé la tête avec l'air de pleurer. "Vingt ans que ça dure…"

« En vingt-cinq ans de carrière, j'ai eu l'occasion d'interviewer toutes sortes de tueurs. Il y a des choses qu'on finit par sentir. Je peux vous dire que, quand on est montés dans la voiture ce soir-là, mon cameraman s'est tourné vers moi et il a dit : "Bon sang, je crois qu'on vient d'interviewer le Zodiaque." Lui aussi, il en était convaincu. »

L'interview a été diffusée le soir même. Le présentateur du *Ten O'clock News*, Dennis Richmond, a annoncé : « Pendant plus de vingt ans, la police a soupçonné un homme de Vallejo d'être l'auteur des meurtres non élucidés commis par le tueur en série du Zodiaque. Ce soir, nous entendrons cet

homme. Il y a aujourd'hui plus de vingt ans que le fameux Zodiaque a plongé la région de la Baie et le pays tout entier dans l'horreur. La police continue à enquêter sur ces crimes. Lundi, les autorités de Vallejo rendront publics les résultats d'une partie de l'enquête, la perquisition au domicile d'un homme qu'on a présenté comme le suspect numéro un. Pour la première fois, cet homme a raconté sa version des faits au cours d'une interview télévisée. Il a accepté de nous parler à condition qu'on ne montre pas son visage. » À l'écran, un procédé électronique masquait les traits d'Allen, dont on ne voyait qu'une silhouette. Les téléspectateurs n'en étaient forcément que plus intrigués.

« Cet homme est-il le célèbre tueur connu sous le nom de Zodiaque ? demandait Rita Williams. Ou est-il victime de harcèlements policiers depuis plus de deux décennies ? Son nom est Arthur Allen. Il a aujourd'hui cinquante-huit ans. Il souffre de diabète et rentrait juste d'une dialyse quand nous avons parlé avec lui dans sa maison de Vallejo. À la fin des années 1960, quand le Zodiaque faisait régner la terreur en Californie, Allen avait dépassé la trentaine. C'était un étudiant en biologie, un homme vigoureux qui faisait trente kilos de plus, et dans ce livre qui fait autorité sur l'affaire du Zodiaque [elle montrait *Zodiac*], Arthur Allen, désigné sous le nom de Bob Starr, est considéré comme le suspect numéro un aux yeux des enquêteurs…

« Dans une lettre souvent citée, le Zodiaque dit qu'il aime tuer les gens parce que c'est beaucoup plus amusant que de chasser du gibier puisque l'homme est le plus dangereux de tous les animaux. Au début des années 1970, un ami d'Allen est allé trouver la police pour déclarer qu'Allen lui avait confié pratiquement la même chose juste avant que les meurtres ne commencent. C'est à partir de là qu'Allen est devenu suspect. En 1971, les policiers ont fouillé deux de ses voitures et une caravane dans laquelle il vivait à Santa Rosa. Mais pour l'une ou l'autre raison, ils n'ont jamais perquisitionné dans la maison de Vallejo qu'il partageait avec sa mère jusqu'au décès de cette dernière, il y a trois ans. "Chaque fois que je pense que c'est fini, ça me revient en pleine figure, a dit Allen. La dernière fois, c'était le jour de la Saint-Valentin !"

« Pourvus d'un mandat de perquisition, les enquêteurs ont passé deux jours en février à fouiller la maison et le garage. Ils ont retourné à la bêche une partie du jardin. Ils ont emporté la montre de plongée d'Allen de marque Zodiac – un cadeau de sa mère, dit-il – et ont trouvé sous la maison

des bombes artisanales. Allen avait été soumis au détecteur de mensonge dans les années 1970, alors qu'il était interné pour avoir abusé d'un garçon de neuf ans. Il prétend avoir passé le test avec succès, mais les policiers lui auraient déclaré qu'il était un sociopathe capable de tromper le détecteur. Néanmoins, il n'a jamais été inculpé pour l'un ou l'autre des crimes commis par le Zodiaque et il dit avoir perdu des emplois, des amis et même sa santé à cause des soupçons de la police. »

L'interview se concluait sur l'image d'Allen fondant en sanglots. Rita Williams m'a plus tard raconté : « Il ne pleurait pas vraiment. Si on regarde bien la cassette, on peut voir qu'il a les yeux secs quand il relève la tête. Je suis certaine qu'il faisait semblant. »

Allen est ensuite passé sur KPIX, Channel 5, la chaîne locale de CBS.

« Je ne suis pas le Zodiaque. Je n'ai jamais tué personne, disait-il. J'ai fini par me poser des questions. On m'a obligé à sonder ma mémoire à la recherche de blancs, de lacunes… Il n'y en a pas. J'ai été questionné par la police pour la première fois à la fin de 1969. Le flic disait que quelqu'un m'avait dénoncé parce qu'il pensait que je pourrais être le tueur du Zodiaque. À la fin de son interrogatoire, il a dit : "Eh bien, le Zodiaque avait des cheveux bouclés et pas vous manifestement. Donc, ça règle la question."

« J'ai été interrogé au moins cinq fois au cours des vingt dernières années. J'ai cru en avoir fini après un test au détecteur de mensonge qui a duré dix heures et que j'ai passé avec succès en 1975. J'ai même reçu une lettre du Département de la Justice certifiant que je ne suis pas le Zodiaque. La lettre disait que je n'étais plus considéré comme suspect pour les meurtres du Zodiaque. Je ne peux pas vous la montrer. La police de Vallejo l'a saisie quand ils ont mis ma maison à sac lors de leur dernière tentative pour prouver que je suis le tueur du Zodiaque. Ma seule chance pour que je sois mis hors de cause une fois pour toutes serait que le Zodiaque se dénonce… s'il est encore en vie. Sinon, ils ne me laisseront vraiment en paix que quand ils me trouveront mort. Je reconnais qu'il y a beaucoup de coïncidences qui m'accusent. »

Plus tard, Allen a confié à Harold Huffman : « Il y a certaines choses qu'ils n'ont pas trouvées – comme le silencieux que je cachais avec mes chaussettes dans la commode. »

Lance Jackson, reporter à l'*Examiner*, m'a téléphoné : « On a parlé d'un certain Ralph Spinelli, un repris de justice, qui a été arrêté quelque part du côté de San Jose, m'a-t-il déclaré. Il a été inculpé pour neuf braquages. Du coup, il s'est mis à table… Il accuse Arthur Allen d'être le Zodiaque. Il risque une lourde condamnation, donc il est possible qu'il ait raconté ça en échange d'une remise de peine. Bien sûr, les flics disent qu'il s'est rétracté maintenant et on ne sait pas trop s'il va faire une déposition ou pas. Est-ce que les flics vous ont appelé ? Ils m'ont dit [la semaine précédente] qu'ils essayaient de vous joindre.

— Qu'est-ce qu'ils me veulent ?

— Les flics de Vallejo m'ont dit qu'ils allaient vous appeler. Ils ont fait revenir le type qui s'occupait de l'affaire… Barlow ? [Il voulait parler de George Bawart.] Il sera là dans quelques jours et il travaillera avec Conway. Ils veulent vous voir parce qu'ils ont décidé de recommencer à creuser sérieusement.

— C'est une bonne chose. Et s'ils trouvent des suspects dont on n'a jamais entendu parler, ça me convient aussi. Peu importe, du moment qu'ils s'y remettent.

— Très bien, on va voir ça. »

Pour le journal favori du Zodiaque, le *Chronicle*, Lance Williams a également interrogé l'éternel suspect. « Je suis un ancien enseignant en incapacité de travail, disait Allen. J'ai enseigné dans le district scolaire de San Luis Obispo pendant une dizaine d'années au total, et j'ai fait des études pendant dix-sept ans. J'ai passé trois années dans un institut psychiatrique de l'État pour outrage aux mœurs sur un enfant. Et je portais une montre de plongée de marque Zodiac. J'ai passé tous les tests auxquels les flics ont cru bon de me soumettre. J'ai fait le test du polygraphe. Un policier m'a dit : "Vous êtes un sociopathe… vous pouvez tromper un détecteur de mensonge." Un autre a dit que je suis un génie… Moi, je me sens plutôt traîné dans la boue. J'ai pourtant reçu une lettre du Département de la Justice qui me disculpe.

« Quant aux bombes et aux armes, elles appartiennent à un ami que j'ai rencontré à l'hôpital psychiatrique il y a des années. Cette maudite histoire me poursuit depuis vingt-deux ans. Si j'avais des tendances suicidaires, j'aurais déjà mis fin à mes jours… La seule chose qui plaide en ma faveur, c'est que je n'ai jamais tué personne. Depuis les premiers soupçons dont j'ai fait l'objet en 1971, on a pris mes empreintes digitales, on m'a

interrogé, on m’a demandé des échantillons d’écriture et on m’a soumis pendant dix heures au détecteur de mensonge. Je n’aurais jamais pu tuer des ados innocents… c’est impossible. Mais avec les flics, je suis coupable jusqu’à ce que j’aie fait la preuve de mon innocence. Et j’imagine que ça durera jusqu’à ma mort. J’ai commis un crime. C’était un outrage aux mœurs, a-t-il conclu. Je me mentais à moi-même en me disant que je ne faisais de mal à personne, mais je sais à présent que ce n’est pas vrai… et j’ai payé pour ça. »

Allen a raconté à ses amis et ses voisins que la police le harcelait injustement. Certains l’ont soutenu. Mais des curieux venaient traîner dans son quartier et lui criaient parfois des obscénités.

Jeudi 1er août 1991

Allen a déclaré au *Fairfield Daily Republic* qu’il avait consulté Melvin Belli et qu’il songeait à le charger de sa défense. Belli n’avait pas parlé avec Allen. Dans l’après-midi, le juge Dacy, après cinq mois de secret, a rendu public un mandat de perquisition qui ne contenait que des informations partielles. La déclaration sous serment qui l’accompagnait contenait de précieux détails sur ce que la police avait saisi au domicile d’Allen. La greffière du tribunal, Nancy Piano, mettrait plus tard le peu d’informations divulgué sur le compte d’une erreur. Elle dirait plus tard que ses services ne savaient pas qu’il y avait lieu de rendre publics aussi les résultats de la perquisition.

Mercredi 7 août 1991

« Plus d’une dizaine d’armes saisies au domicile d’un suspect local dans l’affaire du Zodiaque », titrait le *Times-Herald.*

Vallejo : la police a saisi plus d’une dizaine d’armes allant de bombes artisanales à un fusil de chasse dans la maison occupée à Fresno Street par Arthur Leigh Allen, un retraité de Vallejo qui fait depuis longtemps l’objet de soupçons à propos des meurtres commis en 1969-1970 par le Zodiaque.

Après avoir vu Allen à la télévision, Bawart m’a déclaré : « J’ai trouvé qu’il ne manquait pas de culot. À croire qu’il aimait être au centre de tout ce

battage.

— Et dans son esprit, il est devenu la victime, ai-je dit.

— C'est certain. Il cherchait à faire pitié. Il aurait bien voulu obtenir une injonction du tribunal pour que la police de Vallejo le laisse tranquille. Et pourtant, il donnait des interviews. »

Pourquoi Allen n'a-t-il pas été poursuivi ? La police avait trouvé chez lui des bombes et des armes, du matériel pornographique et des enregistrements d'enfants maltraités. On cherchait une machine à écrire qui aurait pu servir à taper certaines lettres envoyées par le Zodiaque, et un long couteau au manche riveté utilisé pour poignarder les victimes du lac Berryessa. Les enquêteurs avaient découvert une machine à écrire portative Royal, des articles découpés sur l'affaire du Zodiaque et « un couteau de chasse avec un fourreau et des rivets ». Personne ne pouvait expliquer les hésitations du ministère public. « Il est peu probable que des charges soient retenues contre [Leigh Allen] en relation avec les meurtres mystérieux, a dit le DA Mike Nail. Je pense en fait que ça ne mènera à rien. »

Pourquoi n'a-t-on pas arrêté Allen ? « La raison pour laquelle ils ne sont pas allés plus loin après la perquisition de 1991 est qu'ils savaient qu'il était fichu, m'a dit Toschi. Du moins, c'est ce qu'on m'a donné comme excuse. Il n'en avait plus pour longtemps quand ils ont trouvé tout ça. Quelqu'un m'a dit : "Il est au bout du rouleau. Ça n'aurait servi à rien." Vous pouvez croire ce que vous voulez. »

Conway avait une autre explication : « Quand ils inculpent quelqu'un, les DA veulent être sûrs que leur dossier d'accusation est solide. L'élément le plus ennuyeux et le plus controversé en ce qui concerne notre suspect est qu'on n'a jamais pu faire le lien avec son écriture. George et moi, nous avons une théorie à ce propos, mais de là à convaincre un DA, c'est autre chose… Si on fait l'impasse sur l'écriture, tout le reste est assez simple. »

Le Zodiaque était-il pervers au point d'espérer qu'on l'arrête ?

Il laissait des indices dans ses lettres. Ce n'est cependant pas l'avis des experts. Vernon Geberth, l'auteur de *Practical Homicide Investigation*, assurait : « Aucun serial killer ne veut se faire prendre, parce qu'il perdrait son pouvoir et le contrôle qu'il exerce sur la situation. »

Entre la vieille garde et les nouveaux enquêteurs qui s'occupaient de l'affaire du Zodiaque, certaines frictions apparaissaient. « Vous voulez savoir si j'ai discuté avec Conway ? disait Toschi. Je n'ai jamais entendu parler de ce type. J'ai lu son nom pour la première fois quand on a

perquisitionné chez Allen et, tout à coup, il n'y en avait que pour lui. Je peux vous dire que certains au SFPD l'ont assez mal pris. Un inspecteur m'a dit : "Tu n'as jamais entendu parler de lui. Armstrong n'a jamais entendu parler de lui et il cause beaucoup trop. Il nous téléphone chaque semaine." Ils sont un peu désenchantés et ils hésitent à faire confiance à la police de Vallejo depuis la perquisition chez Allen, parce qu'on avait trouvé suffisamment d'éléments dans sa cave pour l'inculper. » Bawart n'était pas d'accord. « Je suis quand même un peu surpris que les gars de San Francisco puissent reprocher quoi que ce soit à Conway. Il a une personnalité assez rugueuse, c'est vrai. Ça s'est bien passé avec moi parce que je le connaissais. J'ai été son chef pendant quelque temps. Parfois, j'avais du mal à admettre sa façon de présenter les choses, mais je savais comment il était et je n'en tenais pas compte. Il a le don de monter les gens contre lui. Mais c'est le seul qui ait donné son accord pour qu'on poursuive l'enquête. C'est le seul qui ait réussi à faire sortir un peu d'argent des caisses de la ville pour faire avancer le dossier du Zodiaque. Et maintenant qu'il aboutit à quelque chose, voilà que certains se mettent à critiquer Conway. Pour moi, c'est une grave erreur. »

Cependant, un événement, empreint tout à la fois d'humour involontaire et de tragédie, allait reléguer dans l'ombre ces querelles intestines. À la fin du mois de juin, William Steadman Beeman, un ancien avocat spécialiste du droit pénal, avait soumis une théorie au magistrat retraité Bill Jensen. « Je sais qui est le Zodiaque », a-t-il annoncé au juge et, sans lui donner de nom, il a exposé ses raisons. Jensen n'était pas convaincu. Tout ce qu'il avait pu apprendre était que le suspect était décédé et qu'il s'agissait peut-être d'un ancien client de Beeman. L'avocat refusait aussi d'indiquer le nom de son suspect au DA Mike Nail, à qui il avait fait les mêmes confidences. Peu de temps après leur entretien, le bureau du DA a appelé le juge Jensen pour lui demander des précisions sur la teneur de leur conversation. Ils ont aussi parlé à la sœur de Darlene Ferrin, Pam, mais elle n'a rien pu leur dire. À son avis, Beeman avait dû découvrir de nouvelles preuves dans des dossiers confidentiels qu'il tenait d'un ancien client.

Beeman n'en a pas dit davantage au capitaine Conway ni à aucun membre de la police de Vallejo. « Il n'a donné aucune information, commentait Conway. Il se réserve pour la conférence de presse. » Beeman avait prévu de donner une conférence de presse au cours des prochains mois pour dévoiler ce qu'il savait. De nombreux journalistes, dont Paul Avery,

avaient été conviés ainsi que les membres de la police. L'avocat ferait ses révélations à Vallejo à l'occasion d'Halloween.

« Beeman a pris contact avec moi avant la conférence de presse, se souvenait Bawart. Il m'a dit : "Je vais faire cet exposé. J'ai rassemblé tous les éléments et je voudrais que vous enquêtiez à ce sujet." Donc je suis allé le trouver et j'ai demandé : "Avez-vous des documents ?" Il a répondu : "En fait, non. Je n'ai rien mis par écrit." » Les échantillons d'écriture fournis par Beeman ne correspondaient pas. Mais il n'y avait jusqu'à présent aucune écriture que les graphologues aient pu identifier comme étant celle du Zodiaque, et il n'y en aurait probablement jamais. Je continue à penser que le Zodiaque pouvait endosser une personnalité différente quand il écrivait ses lettres. Quoi qu'il en soit, nous n'avions pas d'autre choix que d'attendre Halloween pour écouter ce que Beeman avait à raconter.

31

Jack le Zodiaque

Jeudi 31 octobre 1991

On voyait briller les pleurs dans les yeux de William Steadman Beeman, ancien avocat à Vallejo. Une grosse larme a roulé sur sa joue pour venir mouiller son col blanc amidonné. D'un geste confus, le septuagénaire a écarté une mèche de cheveux qui retombait sur ses lunettes et relevé la tête au-dessus d'un pupitre chargé de micros. L'annonce de ses révélations avait attiré une foule nombreuse. Les caméras de télévision étaient braquées sur lui et les câbles à ses pieds serpentaient dans toutes les directions. Parmi les nombreuses personnes rassemblées au Solano County Fairgrounds, il distinguait le journaliste du *Chronicle* Paul Avery. Beeman a consulté sa montre. Ils avaient commencé avec un peu de retard. La conférence de presse était annoncée pour 10 h 30. L'avocat avait dépensé près de six cents dollars pour tout organiser, sans compter les frais d'envois des nombreuses invitations adressées aux journalistes et aux enquêteurs. Il s'était donné beaucoup de mal pour rameuter tout ce monde et il pouvait bien les laisser mijoter encore un peu. Après tout, il s'apprêtait à révéler qui était le Zodiaque – l'information la plus sensationnelle qu'on puisse imaginer.

« Cette annonce ne semble pas avoir été motivée par un événement quelconque, disait la journaliste Jackie Ginley, mais elle coïncide avec la réouverture d'une enquête de la police de Vallejo sur Arthur Leigh Allen, qui avait autrefois été soupçonné pour les meurtres commis en 1969-1970. » Depuis deux jours, Jackie Ginley avait désespérément cherché à joindre Allen pour avoir son avis sur ce que Beeman s'apprêtait à dire. Allait-il, comme Spinelli, accuser Allen d'être le Zodiaque ?

Pendant près d'une heure, Beeman a exposé les arguments qui l'avaient amené à formuler sa théorie. « Il y a au moins cent une preuves indirectes,

assurait-il. Il m’est très difficile de révéler l’identité de cette personne. C’est pour moi un véritable cas de conscience. » Beeman a commencé par décrire son suspect comme « un reclus » qui « haïssait les femmes ». Il était « si désordonné qu’il ne parvenait pas à garder un emploi », expliquait l’avocat. « Au bureau de chômage, le simple fait de se trouver en présence d’une femme le mettait en furie. “Les femmes sont des êtres inférieurs, me disait-il. Elles sont incapables de raisonner et se laissent guider par leurs émotions.” Il a fait des petits boulots pour moi et il lui arrivait aussi de réparer des téléviseurs. Il vouait une haine particulière aux chauffeurs de taxi. »

Le grand moment est enfin arrivé juste avant midi. Beeman a brandi un livre en deux volumes, *Jack the Zodiac*, qu’il avait publié sous le pseudonyme de « Docteur O. Henry Jiggelance ». Le volume un s’ouvrait sur un avertissement : « Ce livre est une œuvre de fiction. » L’assistance commençait à comprendre.

« “Jack le Zodiaque” était mon propre frère. »

Jack Beeman était mort à Phœnix sept ans plus tôt, à l’âge de soixante-six ans. « Jack le Zodiaque a bien failli me tuer, racontait Beeman. S’il n’avait pas été ivre et si je n’avais pas su l’éviter, il l’aurait fait. » Malgré leurs dissensions, Beeman avait défendu Jack à plusieurs reprises quand il avait de petits ennuis avec la justice. Il pensait aussi que son frère était responsable de la mort d’une prostituée de Vallejo en 1983. Il ajoutait que Jack faisait les mêmes fautes d’orthographe que le Zodiaque. « Il se servait des mêmes tournures de phrase que dans les lettres », disait-il.

Le public n’était pas convaincu.

« Je sens bien que vous êtes sincère, a dit Avery. Il a dû vous en coûter de dénoncer votre frère, mais il n’y a rien de probant dans les éléments que vous donnez. »

Plus tard, Bawart a conclu : « Sans mentir, je crois bien qu’une centaine de personnes ont dû téléphoner pour nous servir des généralités de ce genre. On s’intéresse à toutes les pistes, mais je ne vais pas payer cinquante-huit dollars pour son livre [c’était le prix des deux volumes publiés à compte d’auteur]. » D’ailleurs, Bawart n’avait pas le temps de lire à moins d’emporter le livre avec lui dans l’avion : il tenait peut-être une piste pour mettre en évidence un autre lien entre Arthur Leigh Allen et le Zodiaque. Une piste qui allait l’emmener à l’autre bout du monde.

32

Le hippie allemand

« Quand j'ai pris ma retraite, ils m'ont laissé sur l'affaire… ça, vous le savez, m'a raconté Bawart. Chaque fois que quelqu'un téléphonait pour dire : "Mon frère ou mon beau-frère est le Zodiaque", ils me rappelaient. Mais pour nous, Arthur Leigh Allen était un suspect parfait. Je me servais de *Zodiac* comme d'une bible, parce que je n'ai jamais pu m'y retrouver dans toutes les dates. J'utilisais votre livre pour vérifier quand les choses s'étaient véritablement passées.

— J'ai toujours pensé que c'était ce qu'un livre de ce genre pouvait apporter de plus intéressant, ai-je dit.

— Allen avait un ami qu'il connaissait depuis l'époque de l'école et du collège. Il s'appelait Robert Emmett Rodifer.

— Robert Emmett ? » ai-je répété. C'était le nom que citaient le plus souvent ceux qui cherchaient à déchiffrer par des anagrammes les derniers symboles mélangés du cryptogramme en trois parties envoyé par le Zodiaque en 1969 : ROBET EMET THE HIPIE ou « Robert Emmett the Hippie ». Emmett était un patriote irlandais que l'on avait pendu. Une statue qui le représentait était érigée dans le Golden Gate Park en face du Morrison Planetarium, un lieu dédié à l'étude des étoiles et de la biologie – les deux passions d'Allen. Le père d'Allen, Ethan, avait été appelé ainsi en hommage à Ethan Allen, un patriote américain qui avait été pendu. Robert Emmett était né en 1803, le père d'Allen en 1903. « Et ce Robert Emmett était-il un hippie ? ai-je demandé.

— C'était le type même du hippie. Allen avait connu Rodifer à Cal Poly où il faisait ses études. Il s'y trouvait encore à la date du premier meurtre. Robert Emmett avait aussi été manager de l'équipe de natation de la Vallejo High School. Plus tard, il est devenu un hippie lorsqu'il fréquentait

l’université de Californie à Berkeley. Apparemment, les deux hommes s’étaient brouillés. J’ai retrouvé la trace de Rodifer, mais ce n’est pas grâce à mon talent de détective. Après la perquisition chez Allen, son nom a été publié dans la presse. Une femme de Vallejo l’a vu. Elle était allée à l’école avec Arthur Leigh Allen. Elle a acheté votre livre et, quand elle est tombée sur le passage où il est écrit [à la dernière ligne de la transcription du code aux 340 symboles du 8 novembre 1969] “Mon nom est Robert Emmett le Hippie”, elle s’est dit : “Seigneur, je connais ce Robert Emmett ! Emmy Lou… Robert Emmett Rodifer.” Et c’est elle qui m’a appelé.

— On le surnommait Emmy Lou ?

— Je ne sais pas pourquoi. Rodifer avait tous les talents. C’était un type très ouvert et spontané. En fait, il était mime et il avait joué dans *The Ed Sullivan Show,* ce genre de choses. Arthur Leigh Allen le détestait. Peut-être parce qu’ils avaient des tempéraments opposés, Allen l’introverti et Rodifer l’extraverti, même s’ils étaient amis… ou plutôt, disons *qu’ils avaient été amis.*

« Nous avons localisé ce type. On pensait qu’il aurait pu être un complice d’Allen. Il vivait à présent en Allemagne sur une base militaire où il était entouré d’enfants. Jim Lang m’a accompagné. C’était le premier adjoint du DA. Le plus drôle, c’est que Jim Lang a travaillé pendant vingt ans au LAPD, et notamment à la brigade criminelle. Quand il a quitté la police, il était encore assez jeune pour refaire des études et il a décroché une licence en droit.

Il a été DA d’un comté dans le nord. Puis il est venu ici où il a d’abord travaillé au bureau du procureur, avant de rejoindre le bureau du DA pour quelques années. C’est un type très malin, d’allure assez jeune qui sait ce que c’est qu’une enquête criminelle parce qu’il a lui-même travaillé sur le terrain. En tout cas, c’est lui qui s’est chargé des commissions rogatoires. Tout a commencé en août 1991.

— Ça paraît être une date importante, ai-je remarqué, où tout se met en place.

— Exact. Il a fallu un bon bout de temps. Nous sommes arrivés en Allemagne en plein hiver, en février 1992. C’était un voyage assez agréable. Nous avons passé deux semaines là-bas, mais nous n’avons vraiment travaillé que la moitié du temps. L’autre semaine, nous avons plutôt fait du tourisme. Nous nous sommes fait quelques très bons amis. Nous avons noué des liens avec le capitaine qui commandait la brigade criminelle

d’Heilbraun et avec sa femme. Ils sont même venus nous rendre visite ici et nous les avons emmenés visiter le Delta sur un gros yacht à moteur. On s’est bien amusés avec eux.

« En gros, voici ce qui s’est passé en Allemagne : pour interroger Rodifer, nous avons dû passer par des commissions rogatoires, c’est-à-dire une délégation des autorités allemandes pour enquêter sur leur territoire. Même s’il s’agissait d’un citoyen américain vivant sur une base américaine, nous devions respecter le droit allemand. J’avais emporté mon exemplaire de votre livre, *Zodiac*, ainsi qu’un deuxième exemplaire. Le policier allemand qu’on avait mis à ma disposition lisait l’anglais et il m’a demandé un des exemplaires. Le magistrat qui avait compétence pour autoriser des Américains à interroger Rodifer a donné son accord après quelques délibérations. Puis, quand il a vu mon exemplaire de votre livre, il a demandé lui aussi s’il pouvait l’avoir. Je le lui ai donné, bien sûr. Nous avons rencontré les policiers d’Heilbraun et nous leur avons expliqué la situation. Ils ont estimé qu’il y avait assez d’éléments pour délivrer un mandat de perquisition et c’est finalement ce qu’ils ont fait. Nous sommes allés chez Rodifer avec une demi-douzaine de policiers allemands, tous en civil. Ils ont fouillé les lieux de fond en comble, mais nous n’avons rien trouvé qui ait un rapport avec le Zodiaque. J’ai mis la main sur pas mal de choses qui concernaient les enfants. Ils avaient l’air de penser que ça pourrait être important, mais je n’en étais pas trop sûr non plus. »

L’idée de Bawart était que Rodifer avait pu être le complice d’Allen. « Je ne savais pas s’ils étaient tous les deux des tueurs, mais c’étaient peut-être deux types qui prenaient leur pied à faire ce genre de choses. On ne pouvait pas le questionner pendant la perquisition, bien qu’il m’ait lui-même beaucoup parlé spontanément. Rodifer était un homme de petite taille qui mesurait tout au plus un mètre soixante-dix. C’était quelqu’un d’assez jovial. Il avait occupé plusieurs emplois. Il travaillait pour le ministère de la Défense et s’occupait du programme d’activités pour les familles. Quand vous êtes sergent ou quelque chose du genre et qu’on vous envoie en poste outre-mer pour une période suffisamment longue, vous pouvez emmener votre famille. Parfois, l’acclimatation au nouveau pays est difficile et l’armée a des centres communautaires comme celui dont il s’occupait, où les gamins peuvent apprendre les arts martiaux, jouer au basket et faire toutes sortes d’activités. Il faisait ce boulot depuis longtemps. Il avait été au

Japon. Il s'était même marié là-bas, mais je n'ai jamais pu retrouver son ex-femme.

« Finalement, nous avons dû passer devant un juge. Nous lui avons remis les documents officiels et, un jour ou deux plus tard, nous sommes allés au tribunal. Tout l'interrogatoire [de Rodifer] s'est déroulé en présence de ce juge. L'entretien a duré assez longtemps et ses déclarations étaient faites sous serment. Il avait dû jurer de dire la vérité. Je ne sais pas ce que ça vaut. Il nous a raconté comment il avait connu Allen. On ne peut pas dire qu'ils aient vraiment été amis. Il m'a dit : "J'étais assez populaire à l'école et pas Leigh. Il était jaloux de moi." Il y avait apparemment une certaine animosité entre eux deux à cause de ça. Puis il a accepté de répondre à toutes mes questions et je l'ai mis autant que j'ai pu sous pression. Il avait un avocat allemand commis d'office, qui trouvait d'ailleurs que j'allais trop loin. J'ai tendance à le croire. À mon retour, j'ai interrogé plusieurs de leurs anciens camarades de classe et j'ai effectivement l'impression que Robert Emmett le Hippie est un gars qu'Arthur Leigh Allen n'aimait pas.

— Vous avez obtenu des échantillons d'écriture de Rodifer ?

— Ça faisait partie des choses dont nous voulions parler avec Rodifer. Le ministère de la Défense nous a communiqué des formulaires remplis par Rodifer. Il y avait du texte manuscrit écrit aussi bien en cursives qu'en caractères d'imprimerie. Il n'aurait pas déguisé son écriture pour remplir ce genre de documents. Notre expert graphologue, Cunningham, de San Francisco, a tout analysé, en comparant avec les lettres du Zodiaque, et d'après lui ce n'est pas son écriture.

— Où se trouvait Rodifer en 1968-1969 ? D'après les cachets de la poste, toutes les lettres envoyées par le Zodiaque à cette époque provenaient des environs.

— Il était à l'étranger, je pense. Oh non ! Attendez une minute. Il suivait des cours à Berkeley.

— Et entre 1974 et 1977 ? » C'était la période durant laquelle plus aucune lettre du Zodiaque n'avait été envoyée.

« Il était à l'étranger, mais je ne peux pas l'affirmer.

— Rodifer a-t-il été soumis au détecteur de mensonge ?

— Non, a répondu George. Ce n'est pas autorisé en Allemagne. Et les déclarations de Rodifer ne nous étaient pas utiles en tant que témoignage. »

Les enquêteurs sont donc repartis à la recherche d'autres éléments. S'ils devaient à nouveau interroger Allen, ils auraient besoin des conseils d'un

expert du FBI. Quand Toschi avait eu des problèmes, Allen avait déclaré à son agent de probation : « Il sait maintenant l'impression que ça fait. » Quand on lui a rapporté ces paroles, Toschi a commenté : « Allen avait déjà beaucoup de ressentiment de toute façon, mais après cette humiliation publique… il a vraiment commencé à détester les flics. »

Mardi 4 février 1992

Le battage médiatique a fini par s'apaiser et Leigh a repris sa vie ordinaire. Son ami Harold Huffman, l'un des premiers à l'avoir réconforté après la perquisition de l'année précédente, lui rendait visite pour s'enquérir de sa santé. « Quand ils ont renoué contact tous les deux, ils ont décidé d'un commun accord de ne jamais parler des faits pour lesquels il avait été interné à Atascadero, m'a dit sa femme, Kay. Si Leigh se mettait à évoquer ses pulsions perverses, Harold n'aurait pas supporté d'être son ami. C'étaient les règles qu'ils s'étaient fixées. Harold disait : "Je m'entends bien avec Leigh, mais je ne veux pas savoir les détails et je ne veux jamais parler de ça avec lui." Leigh a bien essayé d'en discuter une fois ou deux. Il a fait quelques ouvertures, mais elles sont restées sans suite. Quand mon mari avait dit non, ça voulait dire non. Le Leigh qu'Harold connaissait n'est pas nécessairement celui que j'ai connu. Quand mon fils Rob était un peu plus grand, il m'a dit un jour : "Maman, tu savais que papa m'a emmené faire un tour avec le Zodiaque ?" J'ai demandé : "Papa t'a emmené faire un tour avec Leigh ?" Et il a répondu : "Oui." »

Harold et Leigh partaient souvent ensemble toute une journée pour aller pêcher ou chasser dans le nord de la Baie. Même impotent et reconnu comme aveugle par les services d'aide sociale, Leigh pouvait encore tirer avec précision. Une fois dans l'eau, il redevenait presque l'homme qu'il avait été. Harold a raconté à son fils que Leigh était allé plonger récemment pour pêcher des ormeaux. Un groupe d'hommes-grenouilles, équipés de tout un attirail coûteux, prenaient des cours de plongée sous-marine. Avant qu'ils aient pu se mettre à l'eau, Leigh était arrivé vêtu de son seul maillot de bain, un couteau entre les dents, et avait disparu parmi les vagues. « Au bout de quelques minutes, il a refait surface avec le nombre maximum de mollusques qu'on avait le droit de pêcher ventousés sur son gros ventre. Il adorait épater la galerie. » Même s'il arrivait encore à Leigh de conduire, il

laissait le volant à Huffman, en lui interdisant seulement d'aller du côté de Blue Rock Springs ou de Lake Herman Road. « Si les flics me suivent, ils pourraient se servir de ça contre moi, disait-il. Ils demanderont : "Qu'est-ce que vous alliez faire à Blue Rock Springs avec votre ami ?" Je ne veux pas t'attirer d'ennuis. » Leigh connaissait très bien Lake Herman Road. Un jour, alors qu'il passait en voiture dans les faubourgs de Vallejo en compagnie de Kay, ils étaient tombés sur un homme couvert de sang au bord de la route. Kay m'a raconté : « En 1956, on roulait sur American Canyon Road, Leigh et moi, quand on a vu un homme debout à côté de sa petite voiture stationnée au bord de la route. Il nous faisait signe. Nous sommes sortis. L'homme et sa femme s'étaient arrêtés pour boire une bouteille de vin directement au goulot. Une bande de jeunes étaient venus leur demander du feu et, quand il avait baissé sa vitre, ils l'avaient empoigné en le traitant de poivrot, puis ils l'avaient tabassé. Leigh a pris la bouteille et l'a balancée aussi loin qu'il pouvait. Je ne comprends même pas comment j'ai pu accepter ça – quand on est jeune on fait des choses idiotes. Je suis restée assise dans la voiture avec les portes verrouillées en compagnie de ce couple pendant que Leigh cherchait à rameuter une patrouille de la police routière. Il était allé jusqu'à la Highway 40 et a fait toutes sortes de manœuvres et de choses illégales jusqu'à ce qu'il attire l'attention de la patrouille. Ils l'ont suivi jusqu'à l'endroit où nous étions garés. »

33

Zodiaque

Toschi était depuis deux ans responsable de la sécurité du luxueux Pan-Pacific Hotel au 500, Post Street. Chargé d'assurer la sécurité des clients vingt-quatre heures sur vingt-quatre, il surveillait discrètement l'étage des VIP et s'occupait de leur protection en concertation avec leurs gardes du corps personnels – un travail éreintant. « Souvent, des sociétés d'informatique me demandaient de rencontrer les responsables de leur service de sécurité… pour leur faire visiter l'hôtel et les chambre où on allait installer du matériel, m'a-t-il raconté. On m'appelait parfois pour des bagages manquants ou des objets disparus dans les chambres… Je n'en pouvais plus. » Pourtant, le souvenir du Zodiaque était toujours là qui le guettait dans chaque recoin du dédale de couloirs. Y avait-il jamais eu un plus grand mystère ? La légende n'avait pas fini de croître. La quête obsessionnelle de la vérité gagnait une nouvelle génération.

Comme s'il n'avait jamais disparu, le Zodiaque nourrissait l'inspiration des scénaristes de télévision. Un jour, une équipe en repérage pour la série télévisée *Nash Bridges* a débarqué d'Hollywood et a passé la nuit au Pan-Pacific. Tandis que Toschi inspectait leurs cinq chambres, l'un des hommes lui a demandé : « Vous connaissez l'histoire du tueur du Zodiaque ? C'est notre prochain projet. » Lui qui avait passé tant d'années à traquer le Zodiaque, il n'a pas pu s'empêcher de rire. Comme les membres de l'équipe de télévision insistaient, il leur a raconté ce qu'était le quotidien d'un enquêteur sur la piste d'un serial killer. Quand il a vu l'épisode, Toschi a commenté : « Au moins, ils ne m'ont pas fait passer pour un idiot. Ils m'ont même fait sauver la vie de Nash Bridges [Don Johnson] dans le rôle de son ancien mentor à la brigade criminelle. L'intrigue raconte comment Bridges fait appel à Dale Cutter, un inspecteur à la retraite, pour démasquer un tueur

qui se fait passer pour le Zodiaque. À la fin, Bridges reçoit un coup de téléphone du *véritable* Zodiaque, qui est toujours bien vivant. »

La série *Unsolved Mysteries* parlerait aussi du Zodiaque, et la Fox allait tourner un épisode de *Millenium* dans lequel le héros (Frank Black) s'approche de la caravane du Zodiaque à Santa Rosa. La scène la plus angoissante se passe dans un cinéma comme l'Avenue. Dans l'obscurité, Black se retrouve soudain face au Zodiaque qui le tient en joue, un pied en avant, la tête coiffée de sa cagoule noire sur laquelle tranche la croix blanche inscrite dans un cercle… Le dessin du tueur dans sa tenue d'exécuteur paraît prendre vie, mais ce n'est en fait qu'un mannequin grâce auquel le meurtrier peut s'échapper aussi sûrement que l'a fait le vrai Zodiaque.

Mercredi 4 mars 1992

Les enquêteurs ne s'étaient pas désintéressés de Leigh. Conscients d'avoir affaire à un adversaire rusé, ils se demandaient si l'un ou l'autre indice ne leur avait pas échappé. Ils passaient au peigne fin tout ce qui avait été saisi au domicile du suspect. Ils ont même demandé au FBI de leur conseiller une stratégie. La section consacrée à Arthur Leigh Allen représentait environ dix pour cent des mille pages du dossier que le Bureau avait constitué sur l'affaire du Zodiaque. Les agents étudiaient les périodiques découverts dans la cave de Leigh et plus particulièrement un article sur Dave Eastman, « L'Homme Oiseau d'Eaton », à qui le suspect paraissait s'intéresser. Le FBI avait retrouvé un autre article sur Eastman dans *The Irregular*, une publication gratuite du New Hampshire datée du 19 avril 1989. Quel rapport pouvait-il y avoir entre Leigh Allen et Eastman, cet ancien pilote d'hélicoptère qui construisait des nichoirs ? Leigh était passionné d'aviation (cela seul pouvait avoir aiguisé sa curiosité), mais on pouvait se demander s'il n'avait pas caché quelque chose dans un nichoir en pleine nature. Les lunettes d'Eastman ressemblaient fort à celles qu'on pouvait voir sur le portrait-robot du Zodiaque dans l'avis de recherche. Inlassablement, les policiers continuaient à sonder tous les éléments qu'ils avaient à leur disposition. Peut-être l'indice qu'ils cherchaient se trouvait-il là sous leurs yeux parmi les objets entassés sur une table ?

Avec le recul, l'inspecteur Baker remarquait : « Je ne crois pas qu'on aurait rendu publique l'existence de telles pièces à conviction pour éviter qu'un tribunal ne les juge irrecevables. Mais à moins qu'on ait supprimé certaines choses dans les versions publiées des mandats de perquisition, ce n'est peut-être pas le cas (en principe, les objets non spécifiés sur le mandat ne peuvent pas être saisis). Je serais enclin à penser que, s'il a conservé des souvenirs des meurtres, c'étaient peut-être des choses suffisamment abstraites ou ésotériques pour ne pas attirer l'attention des enquêteurs. »

Qu'avait-on ? Une pile de recettes dont les mots avaient été volontairement mal orthographiés, une montre de plongée de marque Zodiac que les policiers s'attendaient à trouver. Ils prévoyaient aussi qu'il y aurait des coupures de presse sur le Zodiaque : elles étaient là. Un tueur en série aussi avide de publicité que lui n'aurait pu s'empêcher de garder les articles évoquant ses méfaits. Non seulement Allen avait des cassettes vidéo d'émissions télévisées mentionnant le Zodiaque, mais il avait conservé l'attestation que lui avait remise Toschi après la perquisition de 1972. Allen avait souri à l'époque, comme s'il avait un secret que les policiers ignoraient.

Je me suis posé beaucoup de questions à propos de la dénonciation anonyme qui était parvenue à Lynch en 1969. Sans ce tuyau, aucun soupçon ne se serait porté sur Leigh avant l'interrogatoire à la raffinerie. Il semblait souhaiter avoir affaire à la police et se réjouir d'être finalement suspect. Et s'il s'était lui-même dénoncé ? Dans le cas contraire, qui l'avait accusé ?

« Cela devait faire vingt-cinq ou trente ans que je n'avais plus vu Leigh, m'a dit plus tard Kay Huffman. Je n'avais pas gardé de contact avec lui. Je savais qu'il avait été interné à Atascadero et je savais pourquoi. Et ça m'avait complètement retournée, parce que je ne m'attendais pas du tout à ça. Un jour, Harold l'a ramené à la maison après avoir assisté à un meeting aérien. C'était un petit vieux. Je ne savais pas ce qui était arrivé au jeune homme vigoureux que j'avais connu, mais il n'était plus là. Le diabète lui donnait l'air terriblement âgé. J'en suis restée anéantie pendant plusieurs jours. Je ne pouvais pas croire que c'était la même personne.

« Mon père était très malade aussi et j'allais lui rendre visite à Vallejo. J'y allais à peu près tous les week-ends et, si Leigh était chez lui, je m'arrêtais pour lui dire bonjour. La première fois que j'y suis passée, il m'a dit qu'il avait fait installer un système d'alarme parce qu'il avait été cambriolé. Puis il m'a demandé si je voulais voir les fusils et les couteaux

qu’il gardait dans le sous-sol que sa mère avait fait aménager pour lui. On appelait cet endroit “le donjon”. Je l’ai regardé et je lui ai dit : “Ce n’est pas ce que je suis venue voir. Je suis venue te voir toi.” Il a insisté : “Tu ne veux pas qu’on parle de mes armes ?” J’ai répondu : “Non, je ne veux pas en parler et je ne veux pas les voir non plus.” »

Lundi 23 mars 1992

Tandis que Bawart explorait de nouvelles pistes éventuelles, un agent spécial du FBI s’est entretenu avec Conway. Conway l’a informé qu’il rouvrait l’enquête sur les meurtres en série du Zodiaque. « Cette décision est motivée par des informations concernant un suspect possible – ARTHUR LEIGH ALLEN », notait l’agent spécial dans son rapport.

« Conway et Bawart souhaitent élaborer une stratégie d’interrogatoire au cas où ils devraient entendre encore Allen. » L’agent du FBI précisait qu’il avait « rencontré Conway et Bawart séparément à deux reprises… Ces deux réunions ont duré au total environ dix heures. Ces enquêteurs souhaitaient élaborer une stratégie d’interrogatoire pour un suspect possible, Arthur Leigh Allen. Toutefois, ils ont indiqué qu’ils avaient encore un travail d’enquête considérable à accomplir avant de reprendre contact avec Allen. » Le mémo mentionnait la perquisition de 1991 et précisait que le VPD avait encore questionné Allen par deux fois ensuite. Le suspect se montrait toujours « calme et coopératif », mais il niait toute implication. « Ce dossier est resté pendant parce que la police de Vallejo a souhaité recevoir une assistance complémentaire à mesure que son enquête progresse. Le dossier a donc été laissé ouvert jusqu’au 23/03/92, où nous avons contacté Bawart pour obtenir un état d’avancement de l’affaire. En raison des questions prioritaires traitées durant l’année écoulée… aucun mémo régulier n’a été joint au dossier [Allen] pour expliquer la raison pour laquelle le dossier est resté ouvert. »

Mardi 24 mars 1992

En préparant leur rapport pour le FBI, Conway et Bawart ont découvert d’autres éléments qui donnaient à penser qu’Arthur Leigh Allen était effectivement le Zodiaque. « Ils avaient tout un tas de choses dont Mulanax

s’était occupé et ils ont décidé de questionner une nouvelle fois quelques personnes, m’a-t-on dit. Ce que les informateurs ont raconté à Conway et Bawart au début des années 1990, ils ne l’avaient pas dit à Mulanax. Peut-être avaient-ils peur à l’époque, mais à présent ils n’étaient plus aussi effrayés et ils voulaient surtout coincer le tueur. »

Conway a fait savoir au Bureau qu’il y avait « deux autres entretiens à avoir avec des personnes qui ont longtemps fréquenté le suspect… notamment avec un homme qui a connu Allen à l’époque des meurtres [Cheney] ». Quand ces entretiens auraient eu lieu, précisait Conway, Bawart et lui présenteraient « un état d’avancement complet sur l’affaire au bureau du DA du comté de Sonoma pour avoir son avis quant à d’éventuelles poursuites contre Allen. Si le DA refuse d’inculper Allen, la police de Vallejo clôturera son enquête sur l’affaire du Zodiaque ».

« Quand George Bawart m’a retrouvé, m’a raconté Cheney, il m’a d’abord téléphoné et je lui ai raconté ce que je savais. Puis ils m’ont fait venir pour discuter avec eux à Vallejo. Ils m’ont pris un billet d’avion jusqu’à Sacramento et George est venu me chercher à l’aéroport pour me conduire à Vallejo. Nous avons passé deux heures environ avec Roy Conway. Je leur ai dit ce que j’avais déjà raconté à Armstrong (et aux autres enquêteurs). Ils ont tout enregistré et ils m’ont vraiment cuisiné pour que je leur sorte tout ce que je savais.

« Je leur ai expliqué qu’Allen aimait bien jouer au plus fin. Dans une conversation qu’on avait eue en 1967, Leigh m’a demandé comment il pourrait modifier son apparence. On a parlé de maquillage comme au théâtre et de ce que ça permettrait de faire. Je ne me suis pas posé de questions sur les raisons qu’il avait de discuter de ça. Ce n’était pas inhabituel comme sujet de conversation. » Quand Allen est vraiment devenu suspect, il avait déjà altéré son apparence de façon saisissante, en enfouissant son physique d’athlète dans la graisse.

« Avec Leigh, disait Cheney, on se trouvait toujours embarqués dans des conversations du genre “Et si… et si…” C’était juste par curiosité. Leigh s’intéressait à des tas de choses, et moi aussi.

Il aimait bien manipuler les gens. Il adorait les amener à faire des trucs qu’ils n’auraient pas fait autrement. »

Dans son rapport, Bawart notait : « En janvier 1969, Allen a eu une conversation avec un de ses amis, Donald Cheney. Il présentait les choses comme s’il avait l’intention d’écrire un roman. Allen a dit à Cheney qu’il se

ferait appeler le Zodiaque et utiliserait comme symbole l'emblème des montres Zodiac. Il tuerait ses victimes sur les routes fréquentées par les amoureux en se servant d'une arme avec une torche électrique fixée au canon pour mieux viser de nuit. Il écrirait des lettres à la police pour semer la confusion et narguer les enquêteurs. Il signerait du nom du Zodiaque. Allen expliquait aussi qu'il inciterait des conductrices à se ranger au bord de la route en leur faisant croire qu'elles avaient un problème à une roue. Il desserrerait les boulons pour que la roue se détache un peu après et il pourrait ainsi les enlever. »

Bawart a pris des dispositions pour que Cheney soit soumis au polygraphe quand il rentrerait dans l'État de Washington. « Bawart m'a fait passer le test en sa présence, m'a dit Cheney. Ça a duré si peu de temps que je n'en revenais pas. Un mois plus tard, je suis allé repasser le test dans le même poste de police à Kennewick, là où je vis dans l'État de Washington, mais cette fois sans Bawart. D'après ce que j'ai compris, ils n'avaient pas posé les bonnes questions la première fois. Ils ont fait venir un technicien de Seattle pour s'occuper du polygraphe. C'était plus assommant qu'autre chose, mis à part un léger stress. Ils m'ont fixé des appareils pour mesurer mon rythme respiratoire et ma tension. D'après le nombre d'aiguilles qui traçaient des graphiques sur le papier, il m'a semblé qu'il devait y avoir quatre ou cinq paramètres.

« Ils posaient des questions auxquelles il fallait répondre par oui ou par non. Ils m'ont dit de répondre simplement de manière calme et monotone, sans émotion. Lors du second test… Je vais vous dire pourquoi ils m'ont fait passer deux tests. Lors du second test, après m'avoir posé toutes les questions habituelles, ils ont commencé par me demander : "Quel est votre nom ?" Puis ils m'ont questionné sur l'affaire. Et quand j'ai cru qu'ils en avaient fini avec ça, ils ont continué à me poser d'autres questions. Les réponses ne paraissaient pas avoir d'importance. C'était principalement les mêmes questions qu'ils reformulaient autrement. J'ai fini par m'embrouiller et j'ai fait une fausse déclaration. Ce n'était pas un mensonge. Je n'essayais pas de les tromper, mais j'ai déclaré quelque chose que je n'avais pas l'intention de dire. Toutes les aiguilles ont sursauté. Cette fois, ils étaient satisfaits. C'était ce qu'ils voulaient. Je suppose qu'ils avaient besoin d'un élément qui servirait de référence. » D'après ce que m'a dit Bawart plus tard, l'expert a conclu que « Cheney disait la vérité ».

Le principal obstacle restait que l'écriture d'Allen ne correspondait pas à celle du Zodiaque. « Les graphologues ont estimé que la seule explication serait qu'Allen aurait été capable de se créer une "fausse écriture" », notait Bawart dans son rapport. Allen avait un jour demandé à Cheney s'il existait des livres expliquant comment déguiser son écriture et il s'était par la suite documenté sur la question. Un mémo du FBI concluait : « Vallejo n'a pas sollicité d'assistance complémentaire sur cette affaire, et *nous recommandons donc la clôture du dossier à cette date.* »

Bawart ruminait une idée qui l'intriguait depuis des années – une possibilité qui expliquerait tout. Il pourrait y avoir deux Zodiaques qui agissaient dans une relation de maître à esclave. Cette théorie était l'une des raisons pour lesquelles George avait suivi la piste de l'ami d'Allen Robert Emmett. « Je me demandais s'il n'y avait pas deux Zodiaques, des complices qui opéraient ensemble, m'a-t-il confié plus tard. Après avoir vu ce type en Allemagne, je me suis dit finalement qu'il n'y en avait qu'un. Quant à Donald Lee Cheney, il est aujourd'hui retraité à Washington. Panzarella est un homme riche. Il a vendu son affaire et est devenu propriétaire de la cinémathèque de RKO Pictures. Je l'ai même rencontré pour lui poser des questions. C'était un type tout à fait ordinaire, sauf qu'il avait beaucoup d'argent. »

Ralph Spinelli, l'autre informateur connu, s'est quant à lui retrouvé en prison à cinq cents kilomètres au nord de San Francisco, sur la frontière de l'Oregon.

Mercredi 26 août 1992

Par un bel après-midi d'été, vers 15 heures, George Bawart était occupé à travailler dans son garage quand un policier lui a téléphoné.

« Vous enquêtez toujours sur Arthur Leigh Allen dans l'affaire du Zodiaque ? a-t-il demandé.

— Oui, Arthur Allen, a répondu Bawart.

— Eh bien, je suis chez lui et il est étendu par terre.

— Qu'est-ce qu'il fait étendu par terre ?

— En fait, il est mort et il a une grosse bosse sur le front. »

Bawart s’est fait décrire la situation en détail.

Il a reposé le combiné. Les murs semblaient tanguer autour de lui. Ils avaient attendu trop longtemps. Était-ce le fait d’un complice ? Était-ce une vengeance ? Quelqu’un avait-il eu le Zodiaque avant eux ?

34

Zodiaque

Mercredi 26 août 1992

« C'est un agent de quartier qui m'a prévenu, m'a raconté Bawart. Allen ne répondait pas quand on sonnait chez lui. Il y a une fille qui logeait au-dessus. Comme elle n'avait plus de nouvelles depuis un bon moment, elle a prévenu les flics. Ils ont ouvert la porte d'entrée et Allen était étendu face contre terre. Je suis arrivé dès que j'ai su. Je voulais vérifier s'il était mort de cause naturelle. Son nom avait été publié. On l'avait vu à la télévision. Il accordait des interviews et avait attiré l'attention sur lui de toutes sortes de façons. La famille de Darlene Ferrin m'avait téléphoné plusieurs fois pour me demander : "Vous pensez vraiment que c'est lui ?" et j'avais répondu oui. Ils sont parfois un peu dingues dans la famille Ferrin. Je me disais : "Seigneur ! Est-ce que l'un d'eux a fait quelque chose ?" Donc j'y suis allé et il était bel et bien mort. »

Bawart se tenait dans la pénombre du sous-sol, le visage éclairé par l'écran du nouvel ordinateur de Leigh. Il examinait pensivement l'homme en peignoir de bain gisant sur le sol froid. Son côté professionnel reprenait le dessus. Il examinait les faits. Il se souvenait des paroles prononcées par Allen à la télévision : « Si je meurs, j'en serai débarrassé. C'est à peu près la seule façon pour que ça cesse, à moins que le Zodiaque lui-même ne se dénonce… Ils ne m'ont pas arrêté… *parce qu'ils ne peuvent rien prouver.* »

Bawart racontait : « Il était tombé en avant. Je l'ai retourné. Il avait une petite blessure au front qui m'a un peu préoccupé au début. Il avait saigné. D'habitude, quand on a une crise cardiaque, si on meurt sur le coup, on ne saigne plus. J'ai donc fait venir le coroner et le médecin légiste. »

Ainsi, le principal suspect gisait au sol, le peignoir de bain ouvert, une bosse sur le front, au milieu de journaux éparpillés qui parlaient du

Zodiaque. En plus des coupures de presse sur l'affaire, Allen possédait tout ce que les experts se seraient attendus à trouver chez le Zodiaque : des armes à feu, des bombes, une machine à écrire portative, un couteau dans un étui riveté… Quand Rita Williams avait interviewé Allen l'année précédente, il était habillé de la même façon : un peignoir de bain et de grosses bottines. Il avait essayé de la choquer en gesticulant et en braillant que la police le persécutait. Bawart s'est approché de l'ordinateur Epson Equity 1. « Ce qui m'intéressait, c'est qu'il y avait tout un tas de disquettes sur la table où il était écrit "Zodiaque", ce genre de trucs. »

Les disquettes étaient éparpillées à côté de l'imprimante. Bawart en a éjecté une qui se trouvait encore dans la machine. Elle portait une étiquette mentionnant « Zodiaque ». Qu'y avait-il sur les disquettes et dans l'ordinateur, et quelle était la signification de ces articles de journaux sur le Zodiaque ? Apparemment l'acquisition du matériel informatique était postérieure à la dernière perquisition : un ordinateur Avstar, un Epson Equity 1 et tous les accessoires. Bawart a ensuite remarqué une cassette vidéo portant la lettre « Z » sur une étagère. Il leur faudrait un mandat pour examiner tout ça. Mais la cassette, que les enquêteurs ont visionnée dès qu'ils en ont eu l'autorisation, ne montrait qu'Allen en train de vitupérer contre la police, de la maudire et de se plaindre – rien de probant.

Bawart savait depuis déjà pas mal de temps qu'Allen était malade : il souffrait de diabète, de problèmes cardiaques, d'arthrite et d'insuffisance rénale. Sa mort n'avait donc rien de surprenant. Le rapport du coroner disait : « Découvert le 26 août 1992 à 15 h 10. Cause immédiate du décès : cardiopathie artério-scléreuse. Autres pathologies graves ayant contribué au décès mais sans rapport avec la cause donnée : diabète sucré, cardio-mégalie. » Et la bosse ? « Le coroner a pu vérifier qu'Allen s'était cogné la tête en tombant », a dit Bawart.

Quelque temps auparavant, le DA Mike Nail avait déjà prévu de rencontrer les enquêteurs pour discuter du cas d'Arthur Leigh Allen. Malgré le décès du suspect, la réunion a bien eu lieu. « Arthur Allen est mort environ une semaine avant la date du rendez-vous, m'a raconté George Bawart. Lors de la réunion, le DA, qui aimait les blagues foireuses, a commencé par dire : "Nous avons une bonne et une mauvaise nouvelle. Nous n'allons pas poursuivre Shawn Melton – ils n'ont pas voulu dépenser l'argent du contribuable pour ça –, mais je vais inculper Arthur Leigh

Allen.” Il plaisantait naturellement car il savait qu’il ne pouvait pas traduire un mort en justice.

« Il a repris : “La bonne nouvelle, c’est que je vais le poursuivre pour les meurtres commis par le Zodiaque. La mauvaise nouvelle, c’est qu’il est mort.” Mike Nail avait des ambitions politiques et espérait être nommé juge à la Cour Supérieure [ce qu’il est devenu]. Je l’ai connu tout au long de ma carrière. Il avait commencé comme DA dès sa sortie de la faculté de droit. On ne se fréquentait pas beaucoup, mais il nous arrivait de plaisanter entre nous. Pour être honnête, il n’avait probablement aucune intention de poursuivre Allen, parce qu’il était candidat à la magistrature et ne tenait pas à compromettre sa carrière. Le fond du problème était le suivant : on était en train de constituer le dossier d’accusation quand Allen était mort. L’ennui, c’est que le DA ne pouvait pas poursuivre un mort. Mais il ne voulait pas non plus tout laisser tomber.

« Quand on a été prêts à boucler le dossier sur Allen, j’ai rassemblé tous les éléments à charge dans une liste que je comptais soumettre au DA. Quand on s’est réunis dans le bureau de Mike Nail avec Jim Lang et Conway, on devait aborder deux dossiers. Il y avait une affaire qui avait fait du bruit dans le comté : un gosse nommé Jeremy Stoner, âgé de six ans, avait été enlevé et finalement retrouvé mort dans le Delta. L’auteur des faits était un certain Shawn Melton.

« Le père de Melton a fait par la suite une allusion à des lettres que son fils avait adressées aux journaux [comme le Zodiaque] et le vocabulaire employé était assez similaire à celui du Zodiaque. Quelqu’un a eu alors l’idée insensée qu’il s’agissait du Zodiaque. Mais ce n’était pas le cas, je peux vous l’assurer ! Nous avions rendez-vous ce jour-là avec le DA pour faire le point sur le dossier de Shawn Melton. Il avait été jugé deux fois et le jury n’était pas parvenu à se prononcer. Nous étions là aussi pour décider si on allait poursuivre Leigh Allen. »

Jeudi 27 août 1992

Conway a demandé un mandat de perquisition. « Comme vous le savez, on a encore perquisitionné chez lui-même après sa mort, m’a raconté Bawart. Il y avait un ordinateur et une cassette vidéo. L’objet du mandat de

perquisition était de visionner cette cassette et de déterminer si elle contenait des éléments en rapport avec les meurtres du Zodiaque. »

La police de Vallejo est descendue dans l'appartement du 32, Fresno Street – toujours aussi sombre, humide et encombré que l'année précédente. Conway a pris possession de plusieurs cassettes vidéo et de cinq boîtes de disquettes. Sur une étagère, ils ont découvert une « recette de jus de fruit » qui contenait en fait des formules d'explosifs et des feuilles de papier couvertes d'équations mathématiques, ainsi que des instructions concernant ses dernières volontés qu'il avait consignées sur son ordinateur. Il y était écrit :

Par la présente, étant sain d'esprit sinon de corps, je mets sur papier mes dernières volontés et mon testament. Je mettrai à jour ce document comme un codicille de telle sorte que cette version sur ordinateur sera toujours la dernière et la plus récente. Au cas où il y aurait des copies imprimées, la date sur la copie déterminera s'il s'agit de la version la plus récente de mes volontés. Toutes les pages doivent être signées et datées par moi ainsi que le bas de la dernière page.

D'abord et avant tout, je veux qu'on sache que, quelles que soient les circonstances, si j'entre dans un état végétatif, tous les systèmes d'assistance aux fonctions vitales doivent être débranchés et mes organes peuvent être utilisés pour aider d'autres personnes après ma mort.

« La procédure pour obtenir la version la plus récente de ces dernières volontés est la suivante. » Les policiers ont suivi la procédure expliquée. Ils ont allumé le moniteur, puis inséré la copie de travail de MS-DOS.

Les disquettes sont rangées dans le classeur jaune, près de l'imprimante. Elles vont dans la fente supérieure de l'ordinateur, expliquait Allen. C'est ce qu'on appelle le lecteur « A ». Enfoncez la disquette avec le logo de l'éléphant en haut à droite vers vous jusqu'à ce qu'un clic se fasse. Actionnez le bouton « push » pour qu'il s'enclenche lui aussi. Pressez le bouton « power » pour que le voyant rouge s'allume. Insérez la disquette DATA dans la fente du dessous (le lecteur « B ») jusqu'au clic, puis actionnez le bouton « push ». Maintenant, pressez la touche « enter » du clavier. Un petit témoin va s'allumer sur le lecteur « A » et l'ordinateur va bourdonner. Des inscriptions vont défiler à l'écran. Quand apparaît le message demandant la date ou l'heure, pressez plusieurs fois la touche « enter » jusqu'à ce que l'invite « A » (A >) s'affiche.

Les instructions décrivaient en détail sept manipulations complexes pour accéder aux dernières volontés dans leur version la plus récente : « Je confie à mon cher ami Harold Huffman le soin d'être mon exécuteur testamentaire et mon fondé de pouvoir ! » commençait le document. Allen léguait son

ordinateur Epson Equity 1 et tous les accessoires, les « porgrams » (comme l'écrivait Allen dans ses dernières volontés) et les modes d'emploi correspondants à sa locataire. Leigh concluait sur une note triste et quelques mensonges.

Quant à mon frère, Ronald Allen… J'ai été très profondément blessé par l'absence totale de soutien de la part de sa famille lors de mon récent conflit avec la justice. Je conserve pour mon frère une grande affection, qui n'a fait qu'accroître ma souffrance. J'ai été peiné (mais aucunement surpris) quand ma belle-sœur a pris la peine de me téléphoner plusieurs fois pour me dire qu'ils étaient si fauchés que je ne pouvais attendre d'eux aucune aide financière. Après quoi, ils ont acheté trois Honda, dont une Accord flambant neuve, preuve de leur indigence ! Néanmoins, s'il y a quelque chose qu'il désire pour lui-même quand tout ce qui précède aura été réglé, qu'il le prenne. Il aura la maison de toute façon, qui devrait valoir quelques dollars.

Leigh avait quatre autres voitures dont une Corvair. Il voulait léguer sa Rolls à son dentiste, mais Ron l'a gardée. Les enquêteurs ont aussi trouvé dans l'ordinateur une lettre destinée à la police de Vallejo. « Il mentionnait d'autres lettres qu'il avait l'intention d'écrire pour dire qu'il comptait porter plainte contre nous à propos de tel ou tel truc », m'a raconté Bawart.

Je lui ai fait remarquer : « Le compte rendu de la perquisition dit que vous avez trouvé un couteau dans une gaine rivetée.

— Je ne me souviens pas de la gaine. Je crois qu'on l'a emportée parce qu'il y avait un couteau dedans. Ce n'était pas vraiment une découverte sensationnelle. Quant à la machine à écrire Royal, ça concernait le meurtre de Riverside qui, d'après moi, n'était pas imputable au Zodiaque. » C'était aussi l'avis de Conway. Les policiers de Riverside avaient pu identifier la machine à écrire utilisée par le tueur comme étant une machine portative de marque Royal avec un caractère Elite, comme celle retrouvée dans le sous-sol d'Allen. Morrill avait jugé que les lettres manuscrites postées à Riverside étaient de la main du Zodiaque, mais s'il était aussi l'auteur de la lettre de confession dactylographiée, l'examen de la machine à écrire d'Allen ferait peut-être ressortir un indice. J'avais cependant des doutes à ce propos : les lettres dactylographiées étaient des copies carbones obtenues à travers plusieurs épaisseurs de papier.

« J'ai reçu quatre ou cinq coups de téléphone après la mort d'Allen, m'a rapporté Toschi. À San Francisco, on se demandait pourquoi la police de Vallejo n'avait pas classé l'affaire. Quelqu'un a dit à un inspecteur que le

DA de Vallejo avait décidé de ne pas boucler le dossier parce qu'Allen était condamné et qu'on s'attendait à ce qu'il meure d'une semaine à l'autre. Ils avaient déjà fixé la date d'une réunion pour discuter de cette décision dans le mois qui a suivi sa mort, et ils ont donc continué sans rien changer à leur programme. »

Samedi 29 août 1992

La veille, un rapport de police concernant la mort d'Allen avait été déposé au greffe du tribunal municipal de Vallejo. La presse était désormais au courant. Dans le *San Francisco Chronicle*, Erin Hallissy écrivit :

Décès d'un ancien suspect dans l'affaire du Zodiaque. Un homme autrefois soupçonné d'être le tueur du Zodiaque, qui dans ses lettres avait nargué la police et semé la terreur en Californie du Nord en menaçant de commettre d'autres meurtres, est décédé mercredi à Vallejo d'une crise cardiaque à l'âge de cinquante-huit ans.

En 1971, des soupçons s'étaient portés sur Arthur Leigh Allen après les dépositions d'amis et de parents qui trouvaient son comportement étrange et craignaient qu'il ne s'agisse du tueur sadique meurtrier d'au moins six personnes dont les lettres revendiquaient jusqu'à trente-sept victimes entre 1966 et 1974. Dans son livre *Zodiac,* l'ancien cartooniste du *Chronicle,* Rober Graysmith, a présenté Allen, sous un autre nom, comme « le principal suspect de la plupart des enquêteurs » dans l'affaire du Zodiaque ! Allen avait paraît-il lui-même déclaré à certaines personnes qu'il était le tueur du Zodiaque.

Jeudi 3 septembre 1992

« Au milieu des années 1970, Allen a été reconnu coupable d'abus sur mineur et envoyé en prison, a déclaré Conway à la presse. L'année passée, nous avons perquisitionné à son domicile de Vallejo dans le cadre de l'enquête toujours en cours sur le Zodiaque. Nous avons trouvé certains écrits, des bombes artisanales et des armes qu'il n'avait pas le droit de posséder. Mais il n'y avait pas d'éléments suffisants pour l'inculper… L'enquête criminelle se poursuit. Sa mort n'y a rien changé. Je ne peux parler d'une enquête en cours. Je n'ai aucune raison de penser que le décès d'Allen était un suicide et il n'y a rien a priori qui indique un meurtre. »

À San Francisco, Dave MacHalhatton, présentateur de KPIX-TV, a annoncé la mort du suspect au journal du soir. Avec sa femme, Bonnie, il avait animé la première émission d'une heure consacrée au Zodiaque à laquelle j'ai participé en 1986. « Allen est mort cette semaine, laissant derrière lui une question sans réponse : "Était-il réellement le Zodiaque ?" » Thomas Roman rapportait que : « La seule chose dont la police soit certaine est que l'affaire n'est pas résolue. Sa mort n'a pas mis un terme à l'enquête en cours sur l'homme qu'on a surnommé le Zodiaque, celui qui narguait la police en prétendant avoir tué pas moins de trente-sept personnes… Mais, même après avoir perquisitionné chez lui, la police n'a inculpé Allen… d'aucun crime en rapport avec les meurtres du Zodiaque. »

Allen avait déclaré à KPIX : « Je ne suis pas le Zodiaque. Je n'ai jamais tué personne. J'ai fini par me poser des questions… Ma seule chance pour que je sois mis hors de cause une fois pour toutes serait que le Zodiaque se dénonce… s'il est encore en vie. Sinon, ils ne me laisseront vraiment en paix que quand ils me trouveront mort. » Le seul commentaire de Toschi était : « M. Allen était un très très bon suspect. Nous nous sommes intéressés de très près à M. Allen. » Informé du décès, le FBI notait dans un rapport : « À cette date, le dossier de San Francisco est clos. »

Pete Noyes m'a pour sa part confié : « Ce flic à la retraite qui s'occupait de l'affaire m'a dit qu'il est maintenant sans travail. On a retrouvé pas mal de disquettes informatiques chez Allen. Ils ont emporté plein de trucs. Le psychologue Thomas Rykoff a apparemment conclu un accord avec un type pour écrire un livre. Je ne sais pas si c'est très moral. Rykoff avait suivi Allen à Atascadero. »

Un de mes amis qui travaille pour *Time-Life*, Bob Woolridge, m'a téléphoné pour faire le point. « J'ai bavardé avec l'inspecteur Toschi, disait-il. Je me suis renseigné sur ce qui s'est passé à Vallejo. McCochran du *Vallejo Times-Herald* m'a raconté que la police a paraît-il trouvé une cassette vidéo lors de la deuxième perquisition chez M. Allen. Je ne sais pas ce qu'il faut en penser et je n'ai pas l'impression que la police de Vallejo compte en parler. Je vais essayer de joindre le capitaine Conway à Vallejo cet après-midi. J'espère qu'il me donnera au moins une piste. Si j'apprends quelque chose, je vous le ferai savoir. »

Bien que Leigh ait désigné Harold Huffman comme exécuteur testamentaire, la tâche a été dévolue à Ron Allen, qui a en quelque sorte « pris les choses en main ». Un ami de la famille assurait : « C'est Karen

qui s’est occupée de tout, pas Ron. Huffman ne l’a rencontrée qu’après la mort de Leigh. Il l’a vite prise en grippe. J’ai lu que Ron avait coopéré avec la police pour l’aider à rassembler des informations. J’ai dans l’idée que Ron savait que son frère était impliqué dans quelque chose de ce genre. Pas mal de journalistes s’intéressaient à eux. Ron n’est pas un gars facile à joindre. D’habitude c’est sa femme qui répond au téléphone. Comme le gars est mort brutalement, j’ai pensé qu’il avait peut-être laissé quelque chose derrière lui. Peut-être… Je me suis dit : “Il y a de bonnes chances qu’ils aient trouvé quelque chose dans cette maison.” »

Le corps de Leigh Allen n’a pas été embaumé, mais incinéré. On a néanmoins fait des prélèvements de son liquide cérébral qui ont été conservés afin de permettre d’éventuelles analyses ADN plus tard. Les cendres de Leigh ont été dispersées au large de San Rafael. Une semaine après la mort d’Allen, le *Vallejo Times-Herald* titrait : « LE DÉCÈS DU SUSPECT NE MET PAS FIN À L’ENQUÊTE SUR LE ZODIAQUE. » La mort n’arrêterait pas la recherche de la vérité. Nous devions aux victimes de rassembler les pièces manquantes. Je ne pouvais pas en rester là. Aucun d’entre nous ne le pouvait.

Vendredi 2 octobre 1992

La sœur de Darlene, Pam, assurait avoir rencontré Allen quand il était encore en vie et avoir été chez lui après sa mort. Dans sa salle de bains, elle disait avoir vu « un drôle de jouet sexuel fixé par des ventouses au côté de la baignoire ».

« Bien sûr, je ne travaille plus activement sur l’affaire, m’a dit Bawart. Avant, je recevais beaucoup de lettres et, depuis la mort d’Arthur Leigh Allen, il ne se passe pour ainsi dire plus rien. Un de ces jours, il faudra qu’on fasse le point ensemble. J’ai tous les dossiers que Fred Shirisago avait conservés. Et tous nos documents à nous, ainsi que les originaux sur le Zodiaque. J’ai rangé tout ça dans mon grenier avec pas mal d’autres choses concernant Allen. Il pourrait être intéressant d’y jeter un coup d’œil si jamais vous comptez écrire une suite. Le plus curieux dans l’histoire, c’est le rapport du sergent Lynch inclus dans un autre rapport sur une feuille de papier ordinaire. Je crois qu’il y a une centaine de mots tout au plus. Il dit qu’il est allé interroger Arthur Leigh Allen en 1969, juste après l’attaque du

lac Berryessa, pour lui demander où il se trouvait au moment du crime. Allen a parlé des…

— Des poulets ? Des deux poulets…, ai-je dit.

— Oui ! Il était censé se trouver à Berryessa le jour du crime, mais il avait changé d'avis et était allé à Salt Point. Ça s'est passé en 1969, avant même que Toschi et Armstrong s'intéressent à lui. Je n'en ai eu connaissance que lorsque je me suis replongé dans le dossier au début 1992. Lynch était encore en vie à ce moment-là. Il est mort depuis. Je suis allé le voir et je lui ai demandé : "John, vous n'avez pas dit dans le rapport pourquoi vous aviez interrogé Arthur Leigh Allen. Qu'est-ce qui vous a mené vers ce type ?" Il ne s'en souvenait pas. D'une façon ou d'une autre, le nom d'Allen avait été cité en 1969, juste après le crime de Berryessa.

« Dans ce genre de cas, d'habitude, j'écris un rapport qui mentionne : "Selon les déclarations d'Untel, Arthur Leigh Allen correspond à la description et se serait rendu à Berryessa ce jour-là. Je suis donc allé l'interroger." Ensuite, à tout le moins, je fais revenir Untel pour en parler avec lui. Je lui demande : "Pourquoi avez-vous accusé ce type ?" Bien sûr, votre livre est paru bien avant que j'aille discuter avec Lynch. Quand je lui ai parlé, il avait cessé de boire. Mais il n'était pas au mieux de sa forme. Il ne se souvenait de rien.

« John Lynch était un gars épatant. Il était franc et honnête, mais il avait un sacré problème de boisson. Quand il n'était pas en service, il faisait peur à voir. Il vivait dans une maison délabrée d'un vieux quartier de la ville. Si vous aviez quelque chose à lui demander, il fallait passer chez lui, car il ne répondait jamais au téléphone. Sa maison était sombre, sans lumière, et elle sentait le renfermé. Il vous parlait presque toujours sous le porche d'entrée. Il ne dessaoulait que huit heures avant de reprendre son service.

« Voilà ce qui s'est passé à mon avis : Allen a dit à un membre de sa famille ou un ami qu'il allait au lac Berryessa. Plus tard, cette personne inconnue a eu connaissance du crime. Allen avait dû dire quelque chose ou avoir un comportement suffisamment bizarre pour l'inciter à prévenir la police. Moi, je mise sur un membre de la famille. » Saurions-nous jamais qui était ce premier informateur ?

Dimanche 15 mai 1994

« Il y a un policier [Harvey Hines], aujourd'hui à la retraite, qui est absolument convaincu d'avoir résolu l'affaire du Zodiaque, expliquait Conway. D'après lui, il s'agit d'un type qui a de sérieux antécédents criminels et qui vit à Tahoe. Ici non plus nous n'avons pas d'empreintes ni de correspondances établies par l'analyse graphologique. Ce n'est rien de plus qu'un ensemble de coïncidences. »

Le *Chronicle* a consacré un reportage en deux parties au suspect de Hines dans sa section *This World*. L'article a mis Toschi hors de lui. « C'est du journalisme au rabais, m'a-t-il dit. Je n'appellerais même pas ça du journalisme. Je me souviens d'avoir parlé avec Hines dans les années 1970. C'était un type très étrange. Il avait des œillères. Il ne s'intéressait même pas aux autres suspects. Hines a passé vingt ans de sa vie à chercher à savoir où son type se trouvait aux dates des meurtres. On pourrait facilement démontrer le contraire de ce qui est dit. Paul Avery m'a téléphoné, et lui aussi est furieux. »

« Conway ne doutait pas non plus que le Zodiaque était quelqu'un d'autre, comme le rapportait le *Chronicle*. "Je vais vous dire ce que j'ai dit à Harvey [Hines], a déclaré le capitaine Conway de la police de Vallejo. Il perd son temps. [Son suspect] n'est pas le Zodiaque. Je ne vais pas faire le compte du temps que j'ai consacré à Harvey depuis toutes ces années, mais ce dernier n'a strictement rien qui ait valeur de preuve. Je continue à croire que le Zodiaque était Arthur Leigh Allen. Si je pouvais montrer à Harvey tous les éléments que nous avons à l'encontre d'Allen, il laisserait tomber immédiatement. Malheureusement, je n'ai pas le droit de le faire pour des raisons légales." À propos du suspect Allen, décédé en 1992, Conway ajoutait : "Si Allen était en vie aujourd'hui, nous l'inculperions pour les meurtres commis par le Zodiaque. Hélas, nous n'avons pas eu le temps de boucler notre dossier contre lui et il est mort." »

35

La conférence

Lundi 26 avril 1993

« Les débats porteront sur le tueur du Zodiaque », a annoncé solennellement le juge George T. Choppelas. Ce magistrat grisonnant à l'esprit acéré avait un petit air de Fred Astaire et se maintenait en forme grâce à des séances d'entraînement régulières sur son rameur. Cette étrange affaire fascinait le juge, qui avait organisé une conférence spéciale sur le Zodiaque pour réexaminer le dossier et satisfaire sa propre curiosité. La séance s'est ouverte dans un amphithéâtre de l'université de l'État de Californie, à San Francisco, à 13 h 30, en présence d'un public nombreux. Choppelas, qui dirigeait les débats, a présenté Rita Williams, journaliste de KTVU-TV. « Elle a interviewé le seul suspect que les enquêteurs de Vallejo et San Francisco, ainsi que Robert Graysmith, ancien dessinateur de presse devenu auteur, et d'autres considèrent comme le tueur du Zodiaque. » Choppelas a ensuite évoqué le récit de Cheney suivant lequel Allen se proposait (un an avant qu'il y ait un Zodiaque) de fixer une torche au canon de son arme, d'abattre des couples dans les bois et d'écrire des lettres signées Zodiaque pour narguer la police. Il a expliqué qu'Allen se trouvait du côté du collège de Riverside quand Cheri Jo Bates avait été poignardée et que Darlene Ferrin était harcelée par un ami nommé « Leigh ». Il a dit que le Zodiaque n'avait envoyé aucune lettre pendant qu'Allen était interné à Atascadero et que les meurtres de Santa Rosa avaient cessé durant cette période. Le capitaine Conway, qui était arrivé sur les lieux du crime juste après le meurtre de Darlene Ferrin en 1969, n'avait cessé depuis de s'occuper de l'affaire. « À l'époque, j'étais sergent et j'étais en patrouille le soir du 4 juillet 1969 quand on m'a envoyé dans un coin reculé de Vallejo. Les deux victimes étaient encore en vie à ce moment-là. L'homme a

survécu, la femme est morte. J'ai essayé de leur parler à elle comme à lui. Elle avait de nombreuses blessures par balle et était incapable de prononcer un mot ou de faire quoi que ce soit. Le passager avait reçu plusieurs balles, mais il a survécu. Il est encore en vie à ce jour.

« Comme j'étais à l'époque un sergent en patrouille, ce n'est pas moi qui ai été chargé de l'enquête. Ce n'est que plusieurs années plus tard, quand j'ai été nommé capitaine, qu'on m'a confié le dossier. Le principal enquêteur qui a travaillé le plus longtemps sur cette affaire au sein des forces de police est l'inspecteur George Bawart, qui se trouve assis là dans le coin. » George s'est levé pour faire un signe de la main. « Chaque fois que les médias s'intéressent à l'affaire du Zodiaque, il y a toutes sortes d'informations qui affluent dans nos services ou dans d'autres services de police et aussi au Département de la Justice de Californie. Toutes sortes de gens qui appellent pour dire : "Je sais qui est le Zodiaque." »

Conway a ensuite mis en avant ce qu'il considérait comme de la désinformation à propos du Zodiaque. Je n'étais pas forcément du même avis. « Ce n'est pas intentionnel, disait-il. Un des éléments de désinformation concerne l'homicide de Riverside. Je suis ici pour vous dire officiellement que la police de Riverside n'a jamais cru que l'auteur des faits était le Zodiaque. Nous sommes nous-mêmes parvenus à la conclusion que le Zodiaque n'a strictement rien à voir avec le meurtre de Riverside. » Les policiers de Riverside étaient convaincus que l'homicide avait été commis par un autre suspect de la région, mais l'examen graphologique avait déjà prouvé que le Zodiaque avait écrit des lettres à la presse locale pour revendiquer le meurtre de Cheri Jo Bates.

Le capitaine Conway jouait la carte de la prudence et se concentrait sur les affaires dans lesquelles l'implication du Zodiaque ne faisait aucun doute. « Il n'y en a que trois dans cette catégorie. La raison pour laquelle nous savons que ces trois crimes sont incontestablement le fait du Zodiaque est qu'il a fourni des preuves concrètes ou des informations verbales que seul le tueur pouvait connaître. » D'après lui, le meurtre de Paul Stine était le plus frappant : le Zodiaque avait déchiré un lambeau de la chemise de sa victime dont il expédiait des fragments dans ses courriers. « Dans notre affaire [le crime de Blue Rock Springs], le Zodiaque a appelé d'une cabine téléphonique juste après les faits. D'ailleurs, j'ai dû passer tout près de lui parce qu'il n'y a qu'une seule longue route qui mène au lieu du crime. Je l'ai probablement croisé, bien qu'on ait perdu beaucoup de temps. Les

personnes qui ont découvert les victimes ont mis longtemps à trouver un téléphone. Il s'est bien passé plus d'une demi-heure avant que nous ayons été prévenus.

« Peu de temps après [à 0 h 40], une voix d'homme a appelé d'une cabine publique, que nous avons localisée par la suite [à la station-service Joe's Union, qui fait le coin entre Tuolumne Street et Springs Road], pour annoncer qu'il venait de commettre cet homicide et expliquer comment il s'y était pris, avec des détails qui ne nous laissaient aucun doute sur le fait qu'il s'agissait bien du meurtrier. Pour dissiper un autre exemple de désinformation, je précise que la police ne disposait pas à l'époque de systèmes d'enregistrement. Il n'existe en fait aucun enregistrement de ce coup de téléphone. » L'ancien patrouilleur Steve Baldino, de la police de Vallejo, n'était pas d'accord. Dans l'émission de Geraldo Rivera, *Now It Can Be Told*, il a déclaré le 14 juillet 1992 : « J'ai entendu cette bande… Quelqu'un au central me l'a fait écouter. Je crois que c'était la nuit suivante. Apparemment, l'enregistrement n'est plus là, mais il a bien existé, parce que je l'ai entendu. » Nancy Slover, la standardiste de la police, l'avait aussi entendu.

« L'autre homicide sur lequel nous n'avons pas de doute est celui du lac Berryessa, poursuivit Conway. Cette fois encore, le tueur a fourni des informations très précises qu'il était seul à connaître. Cela ne fait que trois. Le crime de Lake Herman Road est survenu [sept mois] avant la série de meurtres du Zodiaque. Nous avions quelques suspects sérieux dans cette affaire et nous pensons, l'inspecteur Bawart et moi-même, que le Zodiaque n'était pas vraiment en cause bien que nous n'ayons pas de preuve incontestable à cet égard.

« Un autre point intéressant est que, pour plusieurs personnes, la résolution de cette affaire est devenue une véritable obsession. Nous avons eu le cas dans nos services et il existe un certain nombre de citoyens qui sont eux-mêmes obsédés par le Zodiaque et parfois convaincus de détenir la solution. Ils sont absolument catégoriques, mais aucun de leurs suspects ne correspond au nôtre.

« Plusieurs citoyens ont ainsi rassemblé une documentation abondante pour étayer leur théorie. Il y a dans notre ville un avocat qui assure que son frère, son défunt frère, est le Zodiaque [Jack Beeman]. Un autre s'est servi des mathématiques pour démontrer son point de vue. Il est intimement persuadé qu'il a élucidé l'affaire du Zodiaque. Il pense qu'il s'agit d'un

professeur de l’université de Boston qui est aujourd’hui en poste à l’université de Californie à Berkeley. Il suffit de discuter avec cet homme et de lui laisser le temps d’exposer son hypothèse pour se rendre compte qu’il est absolument convaincu, sans l’ombre d’un doute. D’après lui, il est mathématiquement impossible que quelqu’un d’autre que son suspect soit le Zodiaque.

« Et puis, nous avons deux autres personnes, des policiers. L’un d’eux a pris sa retraite récemment… Il a passé vingt ans à enquêter sur l’affaire et il est sûr et certain de savoir qui est le tueur. Son Zodiaque vit à Tahoe. Enfin, il y a un policier qui est toujours en service dans une autre agence de l’État. Il a interpellé et interrogé une personne qu’il croit être le Zodiaque. Si vous parlez avec chacun d’eux, sans prendre autre chose en considération que leurs arguments, vous vous dites qu’il doit avoir raison. Tout est parfaitement logique.

« L’une des causes principales qui expliquent que l’affaire du Zodiaque n’a pas été résolue, dans la mesure où personne n’a été arrêté et jugé, est que la coordination des informations entre les différents services de police n’a pas été très bonne… Nous en avons un exemple très révélateur dans le livre de M. Graysmith – il demande pourquoi le mandat de perquisition ne concernait qu’un seul endroit, alors qu’il y en avait deux à fouiller – et cela se passait il y a vingt ans. Si on avait perquisitionné au bon endroit à l’époque, l’affaire du Zodiaque aurait probablement été élucidée. Mais cela n’a pas été le cas.

« Vingt ans plus tard, l’inspecteur Bawart et moi-même, nous avons effectué cette perquisition ! Il y a de cela deux ans. Nous avons trouvé beaucoup d’informations qui nous ont donné à penser que nous étions sur la bonne piste, mais la personne en question est décédée par la suite et nous n’avons aucun mécanisme juridique qui nous permette d’affirmer que l’affaire est résolue puisque nous ne pouvons pas traduire le suspect en justice. Dans le livre de Robert Graysmith, cet homme est désigné sous le nom de “Robert Hall Starr”. Il s’appelle en réalité Arthur Leigh Allen.

« Il a travaillé toute sa vie à Vallejo. À l’époque [1971-1972], la police de San Francisco a rassemblé des informations que nous avons par la suite reprises et vérifiées une par une. Ces éléments auraient permis aux enquêteurs de perquisitionner à son domicile principal à Vallejo, mais à ce moment-là il passait une partie de son temps dans une petite caravane à Santa Rosa. Et c’est cette caravane qu’ils ont fouillée plutôt que de

perquisitionner chez lui à Vallejo. Je suis convaincu que, s'ils avaient fouillé son domicile, ils auraient trouvé des preuves accablantes. Mais cela n'a pas été fait. La cause en est, principalement, qu'ils travaillaient de leur côté et n'ont pas fait d'effort pour coordonner leurs informations avec nos services. »

Bawart ajoutait : « Il y a dans cette affaire beaucoup de choses qui se sont passées dans une circonscription sans que les autres services en soient informés. Ce sont des erreurs de ce genre qui ont été commises par les différentes juridictions. Rétrospectivement, en reprenant tous ces éléments vingt ans plus tard, Roy et moi avons rassemblé les pièces du puzzle, mais nous ne sommes pas plus malins que les autres pour autant. Nous avons bénéficié de tous ces rapports. »

Le juge m'a demandé comment j'en étais arrivé à écrire ce livre. « Je me suis intéressé à l'affaire parce que j'étais cartooniste au *Chronicle*, ai-je répondu. Chaque jour, j'essayais de changer le monde avec mes dessins. En pensant au Zodiaque, je me disais : "Voilà un type que personne ne semble capable d'attraper. Si je fais le tour de l'État pour rassembler tous les éléments que je peux afin d'en faire un livre, quelqu'un va peut-être trouver la solution." Voilà ce que j'avais décidé, et pendant dix ans, c'est ce que j'ai fait. Au bout de tout ce temps, je me suis retrouvé avec un volume de texte assez considérable. Mon éditeur et moi avons passé encore trois ans à en faire un livre de cinq cents pages. Nous nous sommes peut-être trop avancés sur les allées et venues du suspect. C'est possible, mais peu probable. Nous avons trouvé trace de M. Allen comme étudiant à Riverside et nous le situons dans cette bibliothèque le soir où Cheri Jo Bates a été tuée. Peut-être le meurtre de Riverside n'était-il pas l'œuvre du Zodiaque, comme le pense le capitaine Conway, mais parmi les deux mille cinq cents suspects dans cette affaire, Allen était le seul à être présent sur les lieux. »

À propos des empreintes sur le taxi de Stine, Conway disait : « Des centaines de gens montent dans un taxi. Les services de secours ont débarqué sur les lieux et la police aussi. À l'époque, personne n'a pris la peine de relever les empreintes de tous ces gens-là pour procéder par élimination. On s'est retrouvés avec un tiroir rempli d'empreintes digitales provenant de ce taxi, et c'est une tâche extrêmement ardue, d'autant que la plupart étaient des empreintes partielles. Je peux vous assurer qu'on a vérifié celles des principaux suspects. Aucune correspondance n'a pu être établie… Ken Moses était l'un des meilleurs spécialistes de l'État en la

matière et le système informatique du SFPD est parmi les plus performants. Ils auraient certainement identifié depuis longtemps cette empreinte sanglante si elle avait été exploitable, mais les lieux du crime n'ont pas été assez bien préservés, toutes les empreintes, et particulièrement celle maculée de sang qui est censée avoir été laissée par l'auteur des faits. Il y avait des ambulanciers et des tas d'autres policiers. Certains se sont demandé comment il était possible que l'analyse n'ait pas permis d'identifier cette empreinte. Peut-être était-ce le conducteur de l'ambulance qui a eu sur les mains du sang de Paul Stine et a ensuite touché la voiture.

— À propos d'empreintes, soit dit en passant, Allen chaussait du 44 et c'est bien la pointure de bottines Wing Walker dont on a retrouvé une trace au lac Berryessa », ai-je fait remarquer. J'ai aussi résumé le modèle habituel des meurtres : « Ils ont souvent eu lieu près de l'eau, un week-end, et étaient dirigés contre un jeune couple qui incarnait tout ce que le Zodiaque ne pouvait pas avoir : une intimité amoureuse.

— Nous avons entendu toutes les personnes concernées dans cette affaire, a dit Conway. Nous avons également interrogé Kathleen Johns. Je ne sais pas trop comment l'expliquer mais j'ai des doutes sur la réalité des événements qu'elle a décrits, sans parler du rôle que le Zodiaque y aurait tenu.

— Johns est la seule dont le récit m'ait paru un peu douteux, ai-je dit. Avec le temps, j'en suis arrivé à penser que l'homme qui l'avait kidnappée n'était pas le Zodiaque.

— Je ne m'intéresse qu'aux faits, disait Conway. Toutes ces histoires à propos des phases de la lune et tous ces cryptogrammes ne rimaient à rien en réalité. Le Zodiaque s'en servait comme d'un moyen de manipuler les esprits pour sa propre satisfaction perverse. En fin de compte, ces cryptogrammes n'avaient aucun sens. » Pourtant, les messages codés expliquaient les motivations du tueur et ont fait ressortir l'indice de la nouvelle *The Most Dangerous Game*, qui a conduit des amis et des membres de la famille d'Allen à le dénoncer.

J'ai évoqué mes propres contacts avec Allen. « Quand on exerce comme moi une activité artistique, on fonctionne beaucoup à l'intuition et le simple fait de m'approcher de lui me donnait froid dans le dos. C'est peut-être simplement à cause de ses pulsions perverses vis-à-vis des enfants, mais il y avait en lui quelque chose de profondément mauvais. J'allais souvent faire

des achats dans la quincaillerie où il travaillait… un type effrayant mais très intelligent. Il avait fait des études de botanique et de biologie.

— Il disait qu'il n'était pas allé jusqu'au bout de sa maîtrise en biologie, a précisé Rita Williams. Il n'a jamais terminé son mémoire, mais il avait suivi le programme de cours débouchant sur une maîtrise. Il avait une licence en éducation. Il assurait que son QI se situait dans les 130 – je l'ai noté. "Certainement pas un génie, disait-il, mais je suis intelligent."

— Il se décrivait comme un surdoué, ajoutait Conway. C'est le terme qu'il employait.

— Exactement, a repris Williams. Il disait : "Je crois que j'ai un quotient intellectuel de 136." Je l'ai questionné à propos des cryptogrammes. Il m'a répondu : "Quand j'étais dans la Navy, on a commencé par me faire repeindre la coque des bateaux, puis j'ai été opérateur radio de troisième classe. Ça ne fait certainement pas de moi un expert en cryptographie." »

Nous avons dressé l'inventaire de ses multiples talents. « Plongeur, excellent tireur… pilote d'avion, disait Williams.

— Il connaissait les explosifs, la cryptographie et la météorologie, ai-je ajouté. Il savait lire une carte (marine ou aérienne) et un compas. Il savait dessiner, notamment des plans [son père n'était pas seulement un officier de la Navy, mais aussi un dessinateur industriel]. Il connaissait la chimie [il a travaillé comme chimiste], les armes [il les collectionnait], l'art du déguisement et la couture [il fabriquait des voiles]. Non seulement il savait taper à la machine, mais il possédait le même genre de machine à écrire portative que celle sur laquelle les lettres de Riverside ont été dactylographiées.

— Phil Tucker nous a appris qu'Allen, quand il était enfant, avait été contraint d'écrire de la main droite alors qu'il était naturellement gaucher », a déclaré Bawart.

Conway enchaînait : « Marin, pilote. Il avait remporté quelques régates. C'était aussi un bon nageur. Et puis il adorait cuisiner. Il habitait dans les caves de la maison de ses parents, comme Rita pourra vous le confirmer, et tous les murs de cette petite pièce étaient couverts de bouquins du sol au plafond. Il lisait énormément et pouvait discuter de n'importe quel sujet.

— Je crois savoir que le Zodiaque pouvait réciter par cœur des passages de Gilbert et Sullivan, a dit le juge. Est-ce vrai aussi en ce qui concerne Allen ?

— Absolument, a répondu Conway. Son frère et d'autres relations nous ont confirmé son intérêt pour Gilbert et Sullivan. On nous a dit aussi qu'il s'amusait à faire des fautes en écrivant certains mots. C'était intentionnel. Dans ses recettes, par exemple, il écrivait "*a-i-g-s*" à la place de *"e-g-g-s"*. Il glissait ce genre de fautes volontaires dans ce qu'il écrivait juste pour faire rire ceux qui le liraient. Il faisait ça tout le temps et à tout propos.

« Le problème de l'écriture est le point le plus délicat dans cette affaire, continuait Conway. Des analyses graphologiques ont été effectuées par au moins deux ou trois experts, et la seule chose qu'ils disent à propos des lettres du Zodiaque, c'est qu'elles sont cohérentes du premier au dernier mot. L'écriture du Zodiaque est parfaitement reconnaissable dans chacune de ses lettres. Elles sont de la main d'une seule personne. Il n'y a pas de doute. Il est intéressant de noter, pour en revenir à l'affaire de Riverside, qu'il n'existe qu'une seule pièce à conviction qui permette d'établir un rapport entre le Zodiaque et le meurtre de Riverside. Ce sont quelques mots gravés par le tueur sur un bureau. La lettre qu'il a envoyée pour décrire toutes les choses qu'il disait avoir faites en commettant son crime est dactylographiée. Il n'y a aucun passage écrit à la main. Le nom apposé en signature est "Enterprise". » Sur ce point, Conway se trompait : il ne s'agissait pas d'une signature, mais de la mention du destinataire, le *Riverside Press-Enterprise.* Et le Zodiaque avait aussi écrit à la main trois lettres postées à Riverside.

« Mais c'est Sherwood Morrill qui assure que le texte gravé sur le bureau correspond à l'écriture des lettres du Zodiaque. Par la suite, George et moi en avons soumis une photo à d'autres experts et tous le contredisent sans aucune hésitation possible. Pour eux, ce n'est pas l'écriture du Zodiaque. Ajoutez à cela le fait que les policiers de Riverside ont déjà un suspect. De leur point de vue, l'affaire est résolue. Si vous prenez le livre bourré d'équations mathématiques écrits par ce soi-disant génie qui prétend avoir trouvé la solution, toutes ces prémisses, sa théorie entière reposent sur des mathématiques qui ont pour point de départ l'affaire de Riverside. Si je lui dis que le meurtre de Riverside n'a rien à voir dans l'histoire, sa théorie tombe à l'eau. Mais ça ne le dérange pas outre mesure. Il continue à y croire dur comme fer. »

À chacun ses aveuglements. Le capitaine Conway était pour sa part convaincu qu'Allen n'avait jamais été dans la Navy malgré ce qu'il avait lui-même prétendu. Il avait raconté ses souvenirs de l'US Navy à divers

témoins. Plusieurs rapports le confirmaient. Leigh admettait que sa carrière dans les forces navales s'était soldée par une « décharge peu honorable ». Ses liens avec la Navy étaient indéniables. Le seul fait que son père y ait passé vingt-cinq ans suffisait pour que Leigh ait pu se rendre régulièrement à Treasure Island, travailler sur la base de Travis AFB et acheter des fournitures de l'armée, comme ses bottines Wing Walker.

« Si vous le permettez, monsieur le juge, j'aimerais poser quelques questions aux autres intervenants, a dit Rita Williams. Je pense que vous avez l'un et l'autre déclaré dans le passé que, selon vous, le Zodiaque, quelle que soit son identité, aurait soin de laisser un message pour que tout le monde sache après sa mort qu'il était le tueur. S'il s'agit bien d'Allen, pouvez-vous me dire pourquoi, à votre avis, il ne l'a pas fait et aussi pourquoi les meurtres ont cessé à un moment donné ? » J'estimais quant à moi qu'il n'avait peut-être pas eu le temps de laisser un message, puisqu'il était mort subitement d'une crise cardiaque. « De mon point de vue, il a bel et bien laissé un message, assurait Conway. L'une des lettres du Zodiaque parlait de bombes qui se trouvaient dans sa cave. Eh bien, il y avait en effet des bombes sous la maison où nous avons perquisitionné – des bombes artisanales. Il me semble qu'il a laissé ce message en gardant toutes ces choses dans sa cave, même s'il niait tout en même temps. Il a menti si souvent que ses dénégations n'ont plus aucune importance à mes yeux. Aucune lettre n'a été envoyée durant son internement à Atascadero. La dernière lettre que Zodiaque ait écrite disait : "Je suis de retour."

« Il y a plusieurs raisons pour lesquelles les meurtres se sont arrêtés – c'est ce qui ressort de nos discussions avec les experts du FBI. Il y a une équipe de profilers à Quantico, en Virginie, qui étudie les serial killers. Quand mon père était jeune, il n'aurait manqué une chasse au daim pour rien au monde. C'était une vraie passion. Il y a vingt ans, il a complètement laissé tomber la chasse au daim et, quand je lui ai demandé pourquoi, il m'a juste répondu : "Ça ne m'intéresse plus." C'était assez simpliste comme explication, mais si Allen était le Zodiaque, c'est probablement la raison principale.

« Une autre raison est qu'il était très malade – il est mort à l'âge de cinquante-huit ans. Il était malade depuis longtemps déjà et il savait qu'il était en train de mourir. Même s'il était encore capable de se déplacer, il avait beaucoup perdu de ses facultés et se sentait toujours surveillé. La

maladie, les soupçons et la perte d'intérêt… tout cela s'additionne pour expliquer pourquoi. »

Dans l'assistance, George Bawart a pris la parole : « Il faut bien se rendre compte qu'à l'époque, dans les années 1960, la police a plutôt fait du bon travail. Les services ne communiquaient pas vraiment entre eux… il n'y avait pas d'ordinateurs.

— Pour en revenir aux empreintes sur le taxi, a dit Conway, on a comparé avec celles de tous les suspects possibles et aucune correspondance n'a pu être établie. L'autre problème est que le Zodiaque se vantait dans ses lettres de ne jamais laisser d'empreintes de toute façon.

— Puis-je demander au capitaine Conway et à Robert Bawart qui est le tueur du Zodiaque d'après eux ? a dit Rita Williams.

— George, comment pouvons-nous répondre à ça ? a demandé Conway.

— Qui est-ce ? a insisté Rita.

— Il y a tant de coïncidences qui pointent dans une même direction que je me dis qu'il ne peut plus s'agir d'une coïncidence, a répondu Bawart. Et il y a tant d'éléments qui accusent directement Arthur Leigh Allen qu'il m'apparaît comme un suspect valable et selon toute probabilité comme le Zodiaque.

— Robert ? a demandé Rita Williams en se tournant vers moi.

— C'est aussi mon opinion », ai-je répondu prudemment. Allen était mort depuis trop peu de temps. « Tout ce que je peux dire, c'est que parmi tous ceux dont on m'a parlé – j'en ai discuté avec Dave Toschi, il m'a montré des tas de dossiers – Allen est le suspect le plus plausible. Le Zodiaque pourrait être un parfait inconnu qui vit dans les bois dont on n'a jamais relevé les empreintes digitales. Mais pour autant que je puisse en juger, Allen est le suspect le plus sérieux qu'on ait trouvé.

— Il faut quand même souligner avant toute chose qu'un dossier qui repose sur des preuves indirectes n'est pas plus mauvais qu'un autre si l'on comprend bien ce qu'est une preuve indirecte, a rappelé Conway. Par exemple, si vous laissez vos empreintes sur les lieux d'un crime et si vous niez ensuite toute implication, nous prouvons indirectement que vous êtes coupable grâce à vos empreintes sur les lieux du crime. »

Rita Williams a montré une lettre qu'Allen lui avait adressée. Il avait griffonné un « Z » dans le coin inférieur gauche de l'enveloppe, un peu semblable au « Z » qui figurait au bas de la lettre de Riverside envoyée en 1967. Le cachet de la poste indiquait « 30 juillet 1991 Oakland ». Sa lettre à

l'intérieur était datée du 1er août. Elle était dactylographiée et commençait par ces mots : « Chère Rita, pardon pour ce ton familier, mais je vous considère comme une amie. »

« Je suppose donc que je suis une amie du Zodiaque, a remarqué Williams, si vraiment c'était lui le Zodiaque. Il continue en disant qu'il a apprécié l'interview et qu'il avait l'estomac noué et il enchaîne avec d'autres compliments. Il écrit "professionnalité" – c'est intéressant de voir qu'il invente un mot. "Je me demande si ce mot est dans le dictionnaire", dit-il. C'est certainement le genre de personne qui devait avoir un dictionnaire près de lui et qui n'aurait jamais écrit ce mot à moins d'avoir vraiment vérifié qu'il n'y était pas. Je crains de n'avoir pas répondu à sa lettre. »

Ce soir-là, KTVU a brièvement évoqué la conférence : « Tout ce qui concerne le Zodiaque est sérieux, étant donné le nombre de personnes qu'il a tuées, apparemment au hasard… peut-être pas moins de cinquante. Alors, qui était le Zodiaque ? » demandait Rita Williams. « Voici l'habitant de Vallejo que beaucoup d'enquêteurs considèrent comme le fameux tueur du Zodiaque. C'est la première fois que nous montrons son visage. Son nom est Arthur Leigh Allen. » Dans une séquence d'archives, Rita Williams demandait à Allen : « Êtes-vous le tueur du Zodiaque ?

— Rien ne pourrait être plus éloigné de ma nature, répondait-il. Je ne suis certainement, très certainement, pas le tueur du Zodiaque. »

Williams ajoutait : « Mais cet après-midi à San Francisco, dans les locaux de l'université de l'État de Californie, je me trouvais en compagnie de personnes qui font autorité sur l'affaire du Zodiaque et qui ont pour la première fois déclaré publiquement qu'Allen leur apparaît comme le suspect le plus sérieux qu'on ait trouvé », rapportait-elle en me citant. On voyait Bawart déclarer : « Et il y a tant d'éléments qui accusent directement Arthur Leigh Allen qu'il m'apparaît comme un suspect valable et selon toute probabilité comme le Zodiaque. »

« La police n'a jamais inculpé Allen pour les meurtres attribués au Zodiaque et, en août dernier, Allen est décédé, disait Williams. Je l'avais interviewé un an auparavant. Il était âgé de cinquante-huit ans, diabétique, sous dialyse rénale. Mais, à la fin des années 1960, quand le tueur connu sous le nom de Zodiaque terrorisait la Californie, Allen avait dépassé la

trentaine et pesait trente kilos de plus. C'était un étudiant en biologie plein de vigueur. La police l'a soupçonné presque depuis le début.

« Le tueur du Zodiaque narguait les autorités et les médias en leur adressant des lettres et des messages codés. Aujourd'hui, les enquêteurs de la police de Vallejo ont dit qu'ils n'ont jamais inculpé Allen parce qu'ils ne pouvaient expliquer les divergences entre son écriture et celle du Zodiaque. Après l'interview, Allen m'avait adressé cette lettre dactylographiée avec certains passages écrits à la main. »

L'interview de 1991 a été rediffusée ce soir-là. On y voyait Allen éclater en sanglots. Je gardais à l'esprit ce que Rita Williams avait observé : « Il ne pleurait pas vraiment. Si on regarde bien la cassette, on peut voir qu'il a les yeux secs quand il relève la tête. Je suis certaine qu'il faisait semblant. » Comme le disait Conway, « il a tellement menti que ses dénégations n'ont plus aucune importance ». Allen mentait même quand il n'avait aucune raison de le faire.

Vendredi 14 février 1997

Six ans avaient passé depuis le jour de la Saint-Valentin où la police avait perquisitionné chez Allen. Toschi m'a téléphoné plein d'enthousiasme. « Les choses bougent, a-t-il dit. Un des inspecteurs, Rich Adkins, vient d'hériter du dossier Zodiaque. Un de mes amis m'a dit que Rich tenait beaucoup à me parler parce qu'il avait parcouru les rapports et se posait certaines questions. Avec son équipier, un gars du nom de Vince Repetto, il m'a rendu visite mardi. J'ai pu leur parler du Zodiaque pendant à peu près une demi-heure.

« Vince m'a dit qu'il n'a jamais eu l'occasion d'examiner tout ce qui a été envoyé à Sacramento. D'après lui, "pour une raison quelconque, tout n'a pas été renvoyé". Il n'y avait que deux caisses. Ça m'a déçu. Sacramento aurait dû restituer tout ce que nous avions pu rassembler, Armstrong et moi. Si vous vous en souvenez, quand on a décidé de tout centraliser à Sacramento il y a des années, j'ai pensé que c'était une grave erreur. J'étais vraiment furieux. Une affaire de cette importance, dont on parle dans le monde entier, et le travail que nous avions fait Bill et moi… faire ça, fourrer le tout dans des cartons… on va forcément perdre quelque chose.

Quelqu'un va faire main basse sur un truc ou l'autre. Il faut résoudre cette maudite affaire ! Il le faut !

« J'espère qu'ils savent où se trouvent le reste des dossiers à Sacramento et qui les a pris. Repetto et Adkins m'ont dit ce matin qu'ils allaient à Sacramento pour jeter un coup d'œil. Ce qui fascine ce Rich Adkins, c'est que c'est toujours un mystère, que l'affaire n'a pas été classée et que tant de gens en parlent encore. Il y a eu d'autres criminels qui ont fait bien plus de victimes que le Zodiaque. Adkins se demande pourquoi cette affaire suscite autant d'intérêt après toutes ces années. Je lui ai dit : "C'est un mystère… à cause des lettres, des messages codés. C'est comme un défi, comme s'il disait : 'Attrape-moi si tu peux' ou 'Tu ne m'auras jamais', ce genre de choses."

« Rich m'a demandé si j'avais parlé à Conway. Quand Allen est mort, on l'a vu un peu partout. Et maintenant il paraît qu'il a dit à Adkins qu'il prendrait sa retraite en décembre.

— Conway est un type très enthousiaste, ai-je dit. Il a de bonnes idées, comme de ramener l'affaire aux éléments essentiels.

— À San Francisco, on se demande pourquoi la police de Vallejo n'a pas simplement clôturé le dossier, m'a dit Toschi. C'est ce que les inspecteurs Adkins et Repetto ont l'intention de faire. Rich Adkins m'a demandé si vous accepteriez de discuter avec eux. Ce sont deux gars tout à fait corrects. J'ai répondu : "Graysmith est l'un des hommes les plus dignes d'estime que j'ai rencontrés dans toute ma vie. Je pense qu'il acceptera de parler avec vous." Adkins a dit : "Après tout ce temps, nous voulons boucler cette affaire et nous pensons pouvoir le faire." Ils veulent qu'on reconnaisse que nous avions raison, Armstrong et moi. Adkins m'a dit : "Ce que nous comptons prouver, c'est qu'on n'aurait abouti à rien si vous n'aviez pas pris les choses en main quand le frère d'Allen a appelé et si vous n'étiez pas allés à Vallejo pour discuter avec la belle-sœur et le frère d'Allen… C'est vous qui avez résolu l'affaire et vous en avez fait beaucoup plus au sujet d'Allen que n'importe quel autre service."

— Ce qu'ils n'arrivent pas à comprendre, à Vallejo, c'est pourquoi John Lynch et Les Lundblad ont été mis si rapidement sur la piste de ce type, ai-je dit. Pourquoi ? C'était bien avant la déposition de Cheney et Panzarella.

— Nous n'avons jamais eu ces informations, a déploré Toschi.

— Qu'est-ce qui les a guidés vers Allen ? Deux policiers, dans des services indépendants, vont tout droit frapper à la porte d'Allen. Il manque

une toute petite pièce dans le puzzle. Lynch a questionné Allen après les crimes de Blue Rock Springs et du lac Berryessa. Bien sûr, il y avait cette histoire de couteau – “J’ai tué deux poulets…”

— Oui. Adkins et Repetto m’ont même demandé si nous avions trouvé trace de la présence d’Allen en Californie du Sud. Ma mémoire me joue des tours sur ce point précis, mais je sais que vous aviez découvert quelques pistes. Le frère d’Allen a lui-même fouillé dans la cave et il y avait vu des livres de cryptographie. J’ai raconté ça à Adkins mardi et il n’en revenait pas. »

Ce soir-là, j’ai trouvé dans mon courrier plusieurs lettres d’amateurs passionnés par l’affaire du Zodiaque. « Cherchez des traces de salive sous les timbres et les rabats des enveloppes pour procéder à des tests ADN, suggérait Michael Hennessy. Vérifiez aussi l’ADN sur la lettre où figurait une croix tracée avec du sang. Analysez les fragments de peau et de poils sous les ongles de la victime Cheri Jo Bates. » L’ADN obtenu à partir de sources biologiques diverses – sang, cheveux, sperme et salive – faisait enfin son entrée dans le dossier du Zodiaque, ainsi que j’allais bientôt l’apprendre.

Samedi 15 février 1997

J’ai appelé Repetto à 9 heures du matin et il a souhaité me rencontrer immédiatement. « Je m’apprête à partir, a-t-il dit. Je vais appeler mon équipier sur son téléphone cellulaire et je reprends contact avec vous pour fixer un rendez-vous, disons vers 10 h 20,10 h 30 ce matin. » Nous avons convenu de nous retrouver au Mirabelle Cale sur la Neuvième Avenue, à l’endroit de l’ancien Owl and Monkey Cafe, où j’avais coutume de m’installer pour écrire.

J’étais assis à ma table habituelle près de la fenêtre et je regardais passer un tramway. J’ai reconnu immédiatement les deux inspecteurs en les voyant descendre de leur voiture et entrer dans le café. Adkins était grand, large d’épaules et avait la joue gauche tuméfiée à la suite d’une interpellation mouvementée. Vince Repetto, plus âgé et désabusé que son équipier, s’est carré sur une chaise. J’ai vite regretté qu’ils n’aient pas annulé le rendez-vous. Quelque chose avait changé depuis une heure. La veille, Adkins et Repetto avaient obtenu les résultats des tests ADN. Des marqueurs

génétiques provenant d'une lettre du Zodiaque (ils n'ont pas voulu me dire laquelle) correspondaient à l'ADN d'Allen ! Toutefois, juste après notre conversation téléphonique, Repetto avait été averti qu'une nouvelle série d'analyses n'avait révélé aucune similitude. « Je viens d'avoir la nouvelle avant de passer prendre Rich », a-t-il dit. Avec ses connaissances en chimie, même à la fin des années 1960, le Zodiaque n'aurait vraisemblablement pas été assez stupide pour lécher un timbre ou une enveloppe. Même si les analyses ADN n'existaient pas encore à l'époque{37}, on connaissait des procédures de typage du sang et de la salive. En 1976, le Dr Richard Waller avait défini des protocoles d'essais sérologiques pour les échantillons transmis au laboratoire d'analyse criminelle de Santa Rosa. Des marqueurs génétiques – un ensemble complexe de molécules et d'enzymes présents dans les fluides organiques de chaque individu – pouvaient être prélevés et analysés.

Cette première identification erronée pouvait-elle s'expliquer par l'ADN d'un parent proche ? Allen avait-il demandé à sa mère de lécher une enveloppe à sa place ? Et dans ce cas, sous quel prétexte ? Ou étions-nous dans l'erreur depuis le début ? Toschi, Mulanax, Lundblad, Adkins, Repetto et tous les autres qui pensaient que le Zodiaque était Arthur Allen, moi y compris. Mais de toute façon, l'écriture d'Allen ne correspondait pas non plus à celle des lettres du Zodiaque. Quelle pouvait être l'explication ? J'ai repensé à la possibilité qu'il y ait eu deux Zodiaques agissant en équipe, une hypothèse envisagée par Bawart. Il me fallait à présent annoncer la nouvelle à Toschi. Il était déçu.

« Mardi, il m'avait dit qu'il faudrait compter un mois pour être fixé. Je suis désolé pour eux. Ils avaient l'air si sûrs du résultat. Et voilà qu'un coup de fil flanque tout par terre. C'est décourageant.

— Je me souviens des jérémiades d'Allen en 1975 quand il espérait que le Zodiaque écrirait une lettre pendant son internement à Atascadero pour prouver que ce n'était pas lui. Si un complice écrivait les lettres à sa place, pourquoi ne l'a-t-il pas fait ? » ai-je demandé. J'ai raccroché. Mon regard s'est attardé sur le téléphone. De 1986 à 1991, j'avais reçu régulièrement des appels anonymes. Ils n'avaient cessé qu'avec la mort d'Allen. Et ils me manquaient presque.

Dimanche 16 février 1997

« J'ai parlé avec l'inspecteur Repetto, ai-je dit à Bawart. Le SFPD a reçu les résultats d'une analyse ADN il y a deux jours. Il semblait que ça pouvait être Allen. Mais un deuxième rapport est arrivé un peu après et finalement les échantillons *ne correspondaient pas.* Pensez-vous que quelqu'un aurait pu écrire les lettres à la place d'Allen ?

— Vous savez, on a même comparé avec l'écriture de Cheney et aussi celle de Sandy Panzarella et de Ron Allen, un type assez collet monté, a répondu Bawart.

— Robert Emmett enseignait en Allemagne lorsque ces lettres ont cessé d'arriver. Il pourrait être intéressant d'analyser son ADN.

— Avant de prendre sa retraite, Conway a pas mal insisté pour qu'on le fasse. Quant aux échantillons prélevés sur le corps d'Allen, je ne sais pas où ils les ont pris. J'avais demandé au coroner de Vallejo de les conserver et il est censé m'avertir s'il reçoit une demande de San Francisco. Je n'ai pas eu de nouvelles. Peut-être qu'Allen faisait lécher ses timbres par son chien…

— Non, c'est de l'ADN humain », ai-je précisé. J'ai cité le nom d'Andrew Todd Walker**{38}**, le troisième suspect important dans l'affaire du Zodiaque.

« Walker n'est pas un mauvais suspect, a remarqué Bawart. C'est juste qu'on n'a pas assez d'informations sur lui à mon sens. Les gars qui mènent l'enquête [un officier des renseignements de la Marine et deux patrouilleurs de la police routière californienne] le font à titre privé. Ils sont prêts à payer pour l'analyse. Ils ont de l'ADN de Walker. Vous savez, je parierais que Walker et aussi cet autre type que Harvey Hines soupçonne… je parierais que tous les deux accepteraient de passer un test ADN juste pour être débarrassés des soupçons qui pèsent sur eux.

— Oui, c'est certain. Si on se lance dans des analyses génétiques, la moindre des choses est de le faire pour tous les suspects.

— Quel dommage que Toschi et Armstrong n'aient pas été plus loin en 1971-1972. Si seulement ils avaient perquisitionné chez lui. J'ai discuté avec Prouty, un graphologue qui travaillait dans le service de Morrill au Département de la Justice. D'après Prouty, son jugement n'était plus aussi infaillible vers la fin. J'ai moi-même regardé ce truc [sur le bureau] et je ne l'ai pas reconnu [comme l'écriture du Zodiaque]. Il est mort peu de temps après avoir pris sa retraite. Je ne suis pas sûr que Repetto ou Adkins aient jamais lu un seul de mes rapports… mais personne ne leur met la pression. La famille de Stine ne vient pas tous les jours leur demander des comptes.

Et c’est pareil à Vallejo. La famille Ferrin ne réclame pas des résultats à cor et à cri. Comme on dit chez nous, c’est la roue qui grince le plus fort qui reçoit toute l’huile. Ce n’est pas de leur faute. Ils ont sûrement une demi-douzaine d’affaires en cours où on leur met la pression. »

Le lieutenant Tom Bruton, du SFPD, m’a téléphoné. Il avait hérité du dossier et se demandait si je pouvais lui procurer certains originaux des lettres manquantes.

« Qu’est-ce qui vous manque ?

— La lettre avec le cryptogramme en trois parties », a-t-il répondu. C’était la première lettre du Zodiaque qui avait été transmise à la police de San Francisco.

« J’ai des reproductions du FBI. Ça ferait l’affaire ?

— Non. On pensait que vous aviez peut-être les originaux. Kathleen Johns prétend avoir reçu une *deuxième* carte d’Halloween du Zodiaque et dit vous l’avoir envoyée. Vous avez ça ?

— Non. Elle doit confondre avec Paul Avery. Mais tout ce que j’ai est à votre disposition. Je voudrais tant voir cette affaire résolue. » Nous avons bavardé encore un moment et puis j’ai moi-même pensé à une faveur que je pourrais demander. « Il y a deux questions que j’aimerais vous poser à propos des tests ADN effectués sur Allen.

— Allez-y.

— D’abord, où a-t-on trouvé un échantillon du matériel génétique d’Allen ? Il a été incinéré en 1992.

— C’est le coroner de Vallejo qui nous l’a fourni. On avait conservé un échantillon de liquide ou de tissu cérébral.

— Bien. Ça fait un point de réglé.

— Et la seconde question ?

— *Quelle* lettre a-t-on analysée ? » J’avais dans l’idée qu’il devait s’agir d’une des premières lettres qui contenaient des fragments de la chemise de Paul Stine. Avec ce tissu taché de sang, il ne faisait pas de doute que l’expéditeur était bien le Zodiaque.

« Nous nous sommes servis de la lettre de 1978, a-t-il dit.

— Le faux ? »

J’avais d’abord cru à l’authenticité de cette lettre. Mais, par la suite, quelque chose m’avait troublé. Hormis les cartes de vœux, le texte gravé sur le bureau et celui griffonné sur la portière de la voiture, tous les messages manuscrits du Zodiaque avaient été envoyés sur un papier de 7,5 pouces sur

10 dans des enveloppes au format lettre. Le courrier de 1978 était écrit sur une feuille A4 glissée dans une enveloppe au format ministre. La lettre de 1978 était un faux. Je le savais, et le SFPD aussi.

« Quelles sont les chances de procéder à un autre test avec une des lettres plus anciennes ? » ai-je demandé.

Bruton n'a pas répondu.

J'ai appelé Toschi. Il n'en revenait pas et se demandait pourquoi on n'avait pas analysé une lettre contenant un morceau de la chemise de Stine. « Comme ils voulaient savoir si j'avais des originaux, j'imagine que certains courriers ont dû être égarés ou volés. La vérité, c'est qu'il n'y a pas assez d'ADN sur les lettres restantes pour qu'elles soient exploitables. Ils avaient déjà cherché des traces de salive en 1969-1971 et n'avaient rien trouvé. Le faux de 1978 est le seul courrier sur lequel subsistent assez de cellules pour un test. » Le SFPD a plus tard recensé dans un tableau toutes les sources d'ADN disponibles concernant le Zodiaque :

Lettres et enveloppes envoyées par le Zodiaque le 13/10/69, ENVELOPPE ANALYSÉE POUR ADN – PEU DE CELLULES. Carte du 8/11 /69 : « Désolé si je n'ai pas écrit », ENVELOPPE ANALYSÉE POUR ADN – PEU DE CELLULES. 20/12/69, contenant un morceau d'étoffe de la chemise de Stine, enveloppe ANALYSÉE POUR ADN – PEU DE CELLULES. 20/04/70 « Mon nom est… » (code), ENVELOPPE ANALYSÉE POUR ADN – PEU DE CELLULES. 28/04/70, carte : (Désolé d'apprendre…) « Explosion… Badges… » ENVELOPPE ANALYSÉE POUR ADN – PEU DE CELLULES. 26/06/70, note manuscrite et carte : « J'ai flingué un homme avec un .38… » ENVELOPPE ANALYSÉE POUR ADN – PEU DE CELLULES.

Le laboratoire a trouvé des cellules dans les messages suivants :

Note manuscrite : 24/07/70 « Femme et bébé dans une voiture… » ENVELOPPE ANALYSÉE POUR ADN – CELLULES TROUVÉES. 26/07/70 « Je torturerai les 13 esclaves qui m'attendent au paradis » ENVELOPPE ANALYSÉE POUR ADN – CELLULES TROUVÉES. 29/01/74 « Vu l'Exorciste » ENVELOPPE ANALYSÉE POUR ADN – CELLULES TROUVÉES.

Parmi le matériel égaré et non expertisé figurait la note manuscrite du 09/11 /69 : « C'est le Zodiaque qui parle – LOCALISATION DE L'ENVELOPPE INCONNUE. » Manquaient aussi apparemment les originaux des trois lettres et

cryptogrammes du 31/07/69, la lettre du 07/08/69, la carte Halloween du 27/10/70, la lettre du 13/03/71 à propos des « Minables en bleu » envoyée au *Times*, la carte postale du 22/03/71, la note du 08/05/74 signée « un citoyen » et la lettre du 08/07/74 signée « Le Fantôme rouge ».

Le rapport concluait à propos de la lettre expertisée : « 24/04/78 Note manuscrite “Ce cochon de Toschi…” ÉCHANTILLON D’ADN OBTENU/LETTRE *NON AUTHENTIQUE. »*

En fin de compte, Arthur Leigh Allen *n’avait pas* été mis hors de cause. Peu de temps après, le Zodiaque est sorti du tombeau.

36

Zodiaque III

Dimanche 16 mars 1997

Après le Zodiaque II, nul n’aurait imaginé que les meurtres du Zodiaque feraient d’autres émules. L’idée qu’un imitateur ait pu prendre le Zodiaque pour modèle était terrifiante… la perspective d’un troisième Zodiaque paraissait, elle, inconcevable. Pourtant, un troisième avatar du serial killer allait semer la mort à quelque huit mille kilomètres de distance cette fois. La ville de Kobe, à quatre cents kilomètres à l’ouest de Tokyo, s’étendait complaisamment dans sa sécurité relative, presque exempte de meurtres, comme le reste du Japon. Le 10 février, des agressions à coups de marteau perpétrées sur deux petites filles avaient déjà troublé cette quiétude. C’était à présent une fillette de dix ans, Ayaka Yamashita, qui venait d’être tuée de plusieurs coups portés à la tête avec un couteau. Moins d’une heure plus tard, une autre victime, de neuf ans, était poignardée. Elle a survécu de justesse à l’hémorragie.

Samedi 24 mai 1997

Ce matin-là, la pluie ruisselait sur un sac en plastique abandonné devant la grille verte du portail d’entrée de l’école Tomogaoka à Kobe. Malgré la buée qui s’était déposée sur le plastique, une tête humaine était visible à l’intérieur. Une mèche de cheveux noirs sortait du sac. Quelques instants auparavant, des voisins avaient aperçu un homme trapu qui s’éloignait précipitamment dans une rue étroite en chancelant sous le poids de deux sacs poubelle noirs. « Il devait avoir une quarantaine d’années », ont-ils déclaré à la police. La tête de la victime, un jeune écolier, avait été

sectionnée avec une scie à métaux et un couteau bien affûté. Le tueur lui avait arraché les yeux et avait glissé un message dans la bouche. Avec la pluie, le texte tracé à l'encre rouge avait déteint, mais le symbole du Zodiaque, la croix inscrite dans un cercle, restait bien visible. Le tueur était vigoureux et avait étranglé le garçon d'une seule main. Le reste du corps, retrouvé dans l'enceinte boisée d'un relais de transmission de télévision, avait été dévêtu puis rhabillé. La victime s'appelait Jun Hase. C'était un gamin de onze ans mentalement retardé vu pour la dernière fois trois jours plus tôt. Juste après le déjeuner, il était parti rendre visite à son grand-père. Les voisins se souvenaient d'un véhicule suspect stationné non loin du domicile du garçon.

« LE TUEUR JAPONAIS IMITE PEUT-ÊTRE LE "ZODIAQUE" » disait un communiqué de l'Associated Press. « Un message retrouvé avec la tête d'un enfant décapité ressemble à ceux laissés par le fameux meurtrier qui sévissait plusieurs décennies auparavant dans la région de la Baie… un symbole évoquant une croix a été retrouvé sur la lettre laissée par le tueur de Kobe. » Le meurtre et le contenu du message ont terriblement choqué l'opinion japonaise. Le Premier Ministre Ryutaro Hashimoto a exhorté la police à capturer le tueur dès que possible. « Le jeu ne fait que commencer, disait la lettre. Je veux désespérément voir mourir les gens. Rien ne m'excite plus que de tuer. Stupides policiers, arrêtez-moi si vous le pouvez. C'est tellement amusant de tuer. »

Le message paraphrasait la prose du Zodiaque : « J'aime tuer les gens parce que c'est si amusant. C'est plus amusant que de tuer du gibier dans la forêt… » Plusieurs mots anglais glissés dans le texte japonais étaient émaillés de fautes apparemment intentionnelles. Une traduction de mon livre avait été publiée au Japon deux ans plus tôt. Peut-être le tueur s'était-il identifié au Zodiaque en raison de son obsession pour le *Mikado.*

Une équipe de journalistes du Japan International Network s'est présentée chez moi. Masahiro Kimura proposait de prendre à sa charge mes billets d'avion. « Nous voudrions que vous veniez au Japon pour examiner les lieux du crime. » J'avais moi-même vécu six ans au Japon, mais je ne voyais vraiment pas de quel secours j'aurais pu être là-bas. Nous nous sommes rendus au Julius Kahn Playground, le dernier endroit où le Zodiaque avait été aperçu. Kimura m'a montré une copie de la lettre. À la fin de la journée, nous avons refait en taxi le trajet suivi par Paul Stine. Le chauffeur du Taxi Jaune qui nous emmenait écoutait notre conversation à la

dérobée, visiblement mal à l'aise. Kimura m'a raconté qu'à Kobe les habitants avaient organisé des patrouilles qui surveillaient le voisinage. Un cordon de plusieurs centaines de policiers entourait le lieu de l'école. Les enseignants avaient mis en place des permanences chargées d'apporter une aide psychologique aux élèves, qui quittaient l'école avec des alarmes électroniques dans leur sac à dos. Le tueur disait vouloir se venger du « système d'éducation obligatoire ». À San Francisco, la tragédie japonaise réveillait le terrible souvenir des cars scolaires accompagnés par des gardes en armes de crainte que le Zodiaque ne mette ses menaces à exécution :

Les écoliers font de chouettes cibles. Je crois que je vais me faire un car scolaire un de ces jours. Juste tirer dans les pneus et puis descendre les gosses quand ils en sortent.

Jeudi 5 juin 1997

Une lettre du Zodiaque japonais longue de mille quatre cents mots, décousue et en partie incohérente, a été publiée. L'écriture correspondait à celle du message glissé dans la bouche de la victime. Le Zodiaque III y revendiquait le meurtre de l'écolier. Il menaçait de tuer d'autres « légumes », ainsi qu'il appelait dédaigneusement ses victimes. « À partir de maintenant, si vous déformez encore mon nom ou si vous me mettez de mauvaise humeur, je tuerai trois légumes par semaine », écrivait-il. Le Zodiaque original promettait de tuer d'autres personnes s'il ne lisait pas son nom dans les journaux. « Si vous pensez que je ne peux tuer que des enfants, vous faites une grave erreur. » La lettre était signée *Seito Sakakibara* [Apôtre Sake Démon Rose]. Le Zodiaque III prétendait qu'il s'agissait de son véritable nom.

Comme le Zodiaque, Démon Rose avait choisi le nom qu'il voulait qu'on lui donne. Comme le Zodiaque, il s'est mis en fureur en voyant que la presse avait mal compris certains de ses propos. Les journalistes avaient pris la signature pour un message codé auquel ils avaient erronément donné le sens d'*onibara* (« rose du démon »). Des détectives amateurs ont aussi fait le lien entre l'enfant décapité, le Zodiaque et *L'Exorciste.* En janvier 1974, le Zodiaque avait mentionné le film à succès. Neuf ans plus tard, William Peter Blatty, auteur-producteur de *L'Exorciste,* a écrit une suite : *Légion.* Dans les épreuves non corrigées de son livre, Blatty donnait au

méchant le nom de Zodiaque. Dans le film qui en est tiré, *L'Exorciste III*, le tueur s'appelait Gémeau et décapitait un garçon de douze ans, tout comme l'avait fait le tueur de l'école Tomogaoka.

À Kobe, des habitants du quartier où les meurtres avaient été commis ont remarqué qu'un adolescent avait récemment développé « des goûts morbides ». De petite taille, il était l'aîné des trois fils d'une famille de la classe moyenne et s'amusait à tuer et mutiler des pigeons et des chats du voisinage. Le garçon avait battu un de ses amis qui avait dit du mal de lui à ses camarades de classe. Les mêmes camarades de classe ont signalé à la police qu'il avait tué deux chats.

Samedi 28 juin 1997

La police a débarqué au domicile de ce garçon et saisi des cassettes vidéo de films d'horreur, un couteau, ainsi qu'« un livre sur les meurtres de San Francisco » dans sa chambre. Il tenait un journal intime dans lequel il parlait d'un dieu, « Bamoidooki », et décrivait ses crimes comme des « expériences sacrées ». Les enquêteurs ont repêché une scie à métaux dans un étang voisin et l'ont arrêté pour avoir décapité son camarade de classe Jun Hase. Il a avoué avoir aussi fracassé la tête d'une enfant de dix ans et attaqué trois autres petites filles, dont deux à coups de marteau en février et mars. Conformément au droit japonais, le nom du tueur n'a pas été révélé en raison de son jeune âge. Condamné le 18 octobre pour avoir attaqué cinq enfants (dont deux ont succombé), il a été interné dans un établissement pour jeunes délinquants où il doit recevoir un traitement psychiatrique jusqu'à l'âge de vingt-six ans.

Dimanche 19 octobre 1997

On a finalement retrouvé la chemise ensanglantée de Stine dans un local de Bryant Street. Elle traînait au fond d'un carton dans un coin du bureau du coroner – une bévue probablement révélatrice. Bawart accusait les enquêteurs de San Francisco d'avoir été « très négligents ». « Par exemple, me disait-il, les noms des pompiers [appelés au coin de Cherry et Washington Street] n'ont même pas été notés pour qu'on puisse vérifier si ce n'était pas eux qui avaient laissé l'empreinte sanglante sur la voiture. »

Sur ce point, Toschi m’a rassuré : « Le taxi avait déjà été évacué avant l’arrivée des pompiers. »

37

Arthur Leigh Allen

Dimanche 11 octobre 1998

Toschi était amer : « En me levant ce matin, la première chose qui m'est venue à l'esprit est qu'il y a trente ans que tout a commencé. » San Francisco célébrait la « Fleet Week ». Les jets faisaient des acrobaties aériennes entre les gratte-ciel. Par-delà le Golden Gate, un appareil de la Navy se posait comme une plume sur le pont d'un porte-avions. Des enquêteurs de San Francisco, de Vallejo, des comtés de Napa et de Solano étaient réunis, peut-être pour la dernière fois, afin de discuter du Zodiaque. Le dernier des policiers en service qui avait enquêté sur l'affaire depuis le début, Ken Narlow, avait pris sa retraite en 1987. « J'ai une petite maison sur la côte où je pêche le saumon et les ormeaux, disait-il. Comme j'avais besoin de faire quelque chose pour m'occuper en dehors du golf et de la pêche, je me charge d'organiser les ramassages scolaires pour notre école catholique locale. » Et le Zodiaque ? « J'aime à croire que, si nous avions eu à l'époque certains moyens techniques dont nous disposons aujourd'hui, nous aurions pu coincer ce type. »

« Le vieux Zodiaque… l'affaire qui ne veut pas mourir », disait un autre. « C'est de l'histoire ancienne, Dave », avait déclaré Paul Avery à Toschi, qui m'a confié plus tard : « Ça m'a un peu attristé, parce que pour moi c'était *le* dossier de toute ma carrière. »

Dimanche 29 août 1999

« J'ai été étonné de voir que Ken Narlow ne savait pour ainsi dire rien d'Arthur Allen, m'a dit Tom Voigt, qui a consacré un site web au Zodiaque.

Je lui ai fait lire le rapport dans lequel Bawart expose tous les arguments qui, selon lui, accusent Allen ainsi qu'une copie du rapport de Mulanax. Il s'est mis à lire tout ça chez lui. De prime abord il n'était pas spécialement impressionné. La première chose qu'il a dite, c'est : "Il n'y a même pas d'en-tête officiel sur ces papiers, mais on dirait que le contenu compense un peu la présentation." Il a continué à lire et j'ai vu son visage qui rougissait. Quand il a eu fini, il s'est mis à jurer. Il avait l'air furieux. "Si c'est vrai, ne serait-ce qu'un ou deux de ces trucs, alors Allen est le Zodiaque !"

« Narlow était en colère parce qu'il n'avait pas eu connaissance de ça à l'époque. Il avait été averti de la perquisition en 1972, mais n'avait pas pu y assister parce qu'on l'avait opéré d'une hernie. Il comptait sur Mulanax, Armstrong et Toschi pour le tenir au courant. Et ce n'est qu'en lisant ce rapport des années plus tard qu'il a découvert tout ça. Après, il s'est mis à la recherche d'Armstrong pour en discuter avec lui. Ça n'a pas été sans mal, mais finalement ils ont eu une longue conversation. Armstrong avait laissé toute cette histoire derrière lui. Quand il arrête quelque chose, il arrête vraiment. Il ne savait pas qu'on avait fait une deuxième perquisition. Il ne savait même pas qu'Allen était mort. C'était comme s'il vivait dans une grotte coupée du reste du monde.

« D'après ce que je sais, la police de Vallejo a mis toutes ses archives concernant le Zodiaque sur microfilm et a détruit les originaux, m'a également dit Voigt. J'ai discuté avec Mel Nicolai en mai dernier. Il m'a raconté qu'ils avaient pu établir qu'Allen se trouvait bien à Riverside. Il n'était pas étudiant et ne travaillait pas là. Quand Cheri Jo Bates a été tuée, il était enseignant à la Valley Springs Elementary School, dans le comté de Calaveras, mais il allait chaque week-end à Riverside parce qu'il était membre d'un club automobile. »

Mardi 19 octobre 1999

« J'ai décidé de prendre ma retraite la semaine dernière, m'a dit Toschi. Je ne me sentais pas très bien… ça me pesait un peu.

J'ai travaillé en moyenne dix heures par jour. J'ai soixante-huit ans aujourd'hui. Je continue à m'occuper un peu de la sécurité au temple Emmanuel, comme je le fais depuis 1987 environ. Je faisais pas mal de choses et je commençais à me sentir usé. Je vais travailler encore un peu

comme détective privé. J’ai ma licence depuis 1986. Il faut avoir son arme, un certificat de l’État, et puis passer un examen. Ils m’ont dispensé du test de tir, étant donné mes états de service. On m’a dit : “Je suppose que vous savez toujours vous servir d’une arme.” J’ai le permis CCW qui m’autorise à porter une arme dissimulée. »

En bavardant avec Toschi, il m’est venu à l’esprit que j’avais interviewé de nombreux témoins que la police n’avait pas entendus, et vu aussi de nombreux dossiers détruits depuis longtemps. Je savais certaines choses dont les enquêteurs n’avaient pas connaissance. Peut-être était-il encore possible de boucler le dossier contre Arthur Leigh Allen. J’ai testé quelques-unes de mes informations sur Toschi.

« Saviez-vous qu’Allen avait remplacé les panneaux intérieurs de sa caravane juste avant votre perquisition en 1972 ? Qui sait ce qui était caché dans ces cloisons ? Et il avait une autre caravane du côté de Bodega Bay. Pas étonnant que vous n’ayez rien trouvé. Et puis le Zodiaque a signé le meurtre du chauffeur de taxi de San Francisco.

— Comment ça ? a demandé Toschi.

— Stine a indéniablement été victime du Zodiaque, mais il ne cadrait pas avec le modèle des attaques perpétrées contre des couples, même s’il était lui-même étudiant comme les autres victimes. Il se peut qu’il ait été choisi pour une autre raison. Il n’est pas mort non plus dans un lieu en rapport avec l’eau, mis à part le fait qu’il était censé déposer son client au coin de la Troisième Avenue et de Lake Street. Après avoir dit à Spinelli qu’il allait se rendre à San Francisco pour tuer un chauffeur de taxi, Allen a pris le temps de choisir sa victime et sa destination. Le deuxième prénom de Paul Stine était “Lee” et son anniversaire tombait le 18 décembre, comme celui de Leigh Allen. Au dispatching des Taxis Jaunes, LeRoy Sweet avait donné à Stine comme dernière destination à 21 h 45 le numéro 500, Neuvième Avenue, appartement 1 – dans un complexe d’appartements qui portait le nom d’*Allen* Arms. C’est Tom Voigt qui m’a fait remarquer ça. Ainsi, le Zodiaque nous avait donné son prénom, “Lee”, sa date de naissance, “18 décembre”, et son nom, “Allen”**{39}**. Mais je ne vois pas très bien comment le Zodiaque aurait pu connaître la date de naissance et le deuxième prénom de Stine, ni comment il s’est arrangé pour prendre ce taxi en particulier. Cela voudrait-il dire qu’il connaissait Stine ? Il faut noter aussi qu’un certain “Arthur Allen, étudiant” louait un appartement non

meublé au 320, Deuxième Avenue, à quelques rues de distance du lieu du crime. »

Stine avait commencé sa tournée à 20 h 45. Sa seule course complète l'avait mené du Pier 64 à l'aérogare. Sa feuille de route incomplète mentionnait Washington et Maple Streets dans le quartier de Presidio Heights. « Il n'est jamais arrivé à la Neuvième Avenue, avait raconté Sweet. À 21 h 58, j'ai assigné cette course à un autre taxi. » Les policiers appelés au coin de Washington et Cherry Streets ont constaté que le taximètre tournait toujours, ce qui indiquait que Stine avait pris un client en route. À 22 h 46 exactement, le taximètre indiquait 6,28 dollars**{40}**. Grâce à cette information, Armstrong et Toschi ont pu déterminer où le Zodiaque était monté dans le taxi : au coin de Geary et Mason Streets. Des témoins ont vu le Zodiaque essuyer les portières du côté gauche du taxi avant de s'échapper, ce qui incitait Toschi à penser qu'il était monté de ce côté.

Stine faisait de la moto et il vendait des assurances pour payer ses études à l'université. Se pourrait-il qu'il ait rencontré le Zodiaque en essayant de lui faire souscrire une police d'assurance ou dans un club de moto ? Le Zodiaque a abattu Stine par-derrière, puis il est sorti du taxi pour y remonter par la portière avant droite. De l'autre côté de la rue, trois jeunes témoins ont vu Stine se faire « bousculer » par le Zodiaque qui se trouvait alors « assis à l'avant sur le siège du passager ». Stine gardait généralement dans sa poche l'argent qu'on lui remettait pour payer la course et son pourboire et il faisait les comptes à la fin de sa tournée. Sa femme, Claudia, a dit qu'il n'avait sur lui que trois ou quatre dollars en partant. Le Zodiaque a pris le portefeuille de Stine (où il gardait tous ses papiers) et les clés du taxi. Cherchait-il à soustraire l'un ou l'autre élément qui aurait permis aux enquêteurs de faire le lien entre lui et sa victime ?

« Si Stine allait vers [le district de] Richmond, conjecturait Toschi, le Zodiaque a pu lui faire signe de s'arrêter et dire : "Je vais à l'angle de Washington et Maple Streets." Stine aurait pensé : "C'est à peu près dans le même coin, je vais faire d'une pierre deux coups. Je le dépose et je serai à la Neuvième Avenue dans les cinq minutes qui suivent. Ça me fera deux courses à la fois." »

Toschi avait toujours pensé qu'Allen était gaucher, mais il n'était pas parvenu à le prouver.

« Dans son testament, Leigh a légué à un ami de Clear Lake, Mark, son matériel de tir à l'arc et ses *ciseaux pour gaucher*, ai-je dit. Donc, en fin de

compte, il était ambidextre, comme vous le pensiez. Des témoins ont confirmé que Leigh portait des bottines Wing Walker de la même pointure que celles du Zodiaque. Il correspond à son signalement à tous égards : un mètre quatre-vingt-trois et plus de cent kilos. Sans parler de son pas traînant. Leigh a lui-même reconnu sa présence à Berryessa et à Riverside. Il avait un bagage technique suffisant pour imaginer des codes, dessiner des plans et construire des bombes, et il savait se servir de toutes sortes d'armes. Sa date d'anniversaire est la même que celle du Zodiaque. Il recopiait ses recettes en faisant les mêmes fautes d'orthographe volontaires que le Zodiaque. Et n'oublions pas le témoignage de Don Cheney. Il est passé sans problème au détecteur de mensonge. Il disait la vérité en 1971 quand il a raconté qu'Allen parlait de chasser des humains et de se faire appeler le Zodiaque.

— Ça ne me surprend pas du tout, a commenté Toschi.

— Et Phil Tucker assure qu'Allen lui a dit la même chose. Leigh a avoué à plusieurs personnes qu'il était le Zodiaque : il l'a dit à un employé du Sonoma Auto Parts, et puis à Spinelli, bien sûr. La police désignait le tueur en l'appelant simplement "Zodiaque", tandis qu'il se présentait lui-même comme "Le Zodiaque". Dans ses interviews télévisées, Allen a toujours dit "*Le* Zodiaque". Et il paraît que son psychiatre a des enregistrements sur lesquels on entend Allen sangloter et déclarer qu'il est "Le Zodiaque". Il prétendait se mettre à la place du tueur et expliquait que les cryptogrammes provenaient d'Atascadero.

— Comment a-t-on pu ne pas tenir compte de tout ça ? a dit Toschi. Allen était un malade, un type perturbé et dangereux… quelqu'un d'effrayant. Dommage que les policiers de Vallejo ne l'aient pas inculpé alors qu'ils savaient qu'il était le Zodiaque. Ils auraient pu mettre un point final à cette maudite affaire et apporter un soulagement aux victimes survivantes. À pas mal d'enquêteurs aussi… L'affaire aurait été classée. C'est tout ce que je souhaitais, boucler ce dossier, lui taper sur l'épaule en disant : "Laissez-moi vous lire vos droits", puis lui passer les menottes. Aujourd'hui encore, je reste convaincu qu'Allen est "mon homme". Parfois quand on me charriait, je répondais : "Je crois que l'affaire sera résolue un jour." Eh bien, je pense qu'elle est résolue. »

Pouvais-je retrouver des témoins qui avaient vu Allen sur les lieux des crimes ? Ce n'était envisageable que dans deux cas. J'ai décidé de les réexaminer en profondeur à la lumière de tout ce que j'avais appris

récemment. J’ai commencé par les deux étudiants poignardés au lac Berryessa le samedi 27 septembre 1969 par un bel après-midi.

38

La ville au fond du lac

Comme Bryan Hartnell et Cecelia Shepard l'avaient fait plus de trente ans auparavant, j'ai traversé Pope Valley, dépassant les vieux bâtiments de pierre des établissements vinicoles et les sources chaudes, jusqu'au rivage sinueux du lac Berryessa. Sous les arbres bordant les criques à l'est de Napa, le Zodiaque s'était métamorphosé en comte Zaroff pour traquer ses victimes au crépuscule. Il existait aussi un lien entre ce crime et Riverside. Après deux années à l'Angwin College, Cecelia s'apprêtait à aller étudier la musique à l'UC Riverside. Elle venait de rentrer de San Bernardino avec son amie Dalora Lee et devait repartir le lendemain. J'ai longé pendant trois kilomètres les détours des berges plantées de chênaies. Berryessa est un lac artificiel long de quarante kilomètres créé par la construction du barrage de Monticello en 1957. En septembre, l'eau bleue et limpide du lac est chaude. Quatre-vingts mètres plus bas, la température descend jusqu'à 4 °C. Au fond, des bancs de black bass nagent au milieu des ruines d'une ville sacrifiée pour ériger le barrage. Quelque part dans ces maisons submergées, où seul un plongeur peut aller, le Zodiaque pourrait avoir dissimulé des trophées.

L'endroit où Bryan et Cecelia avaient été attaqués par le Zodiaque le 27 septembre 1969 se trouve à cinq cents mètres du parking, sur un promontoire de la rive ouest du lac. Derrière moi, le cours tranquille du Smittle Creek rejoignait le lac dans un murmure. Devant, l'eau miroitait sous le soleil non loin d'une île. Le vent caressait la rive déserte que des buissons isolaient encore davantage. Un panneau cloué sur un chêne indiquait : « Zone dangereuse – ne pas allumer de feu ni faire usage d'armes à feu. » Je tendais l'oreille, comme si je cherchais à entendre le frémissement des feuilles ou de l'eau sous le vent… et le crissement des

bottines Wing Walker dans le sable. Le tueur avait laissé de profondes empreintes de pas autour de la Karmann Ghia. La police avait pris des photos aériennes sur lesquelles on pouvait distinguer la piste du tueur, chaque pas recouvert d'une petite boîte en carton. En contemplant ce coin reculé du lac, je me suis dit que, parmi les rares visiteurs présents en ce terrible jour, quelqu'un devait forcément avoir aperçu le Zodiaque sans sa cagoule.

Voici qui se trouvait au lac ce jour-là : Bryan Hartnell et Cecelia Shepard (les victimes), Dennis Land et le sergent William White (deux rangers qui se trouvaient dans une voiture du patrouille à cinq kilomètres de là quand ils ont été alertés), Ronald Henry Fong de San Francisco et son fils qui péchaient sur le lac (et qui sont allés chercher de l'aide à la rame), Archie et Beth White au Rancho Monticello (qui se sont rendus sur les lieux en bateau en compagnie de Fong et du sergent White, tandis que Land y allait par la route), Cindy, une serveuse du Moskowite Corners, ainsi qu'un client et un père et ses deux enfants qui s'exerçaient à tirer avec des armes à air comprimé de l'autre côté du lac. Sur les lieux du crime se trouvaient le Dr Clifton Rayfield et son fils, David, trois étudiantes et un homme massif qui marchait d'une drôle de façon.

Au départ, je n'avais pas tenu compte du signalement parlant d'un homme de forte stature parce qu'il avait des cheveux foncés, ce qui n'était pas le cas du Zodiaque. Ce point avait encore été confirmé deux semaines plus tard quand l'agent Fouke avait décrit le Zodiaque comme un individu au front dégarni, aux cheveux clairs et grisonnants vers l'arrière. Une lettre anonyme tapée à la machine**{41}** sur un papier Eaton (comme les lettres du Zodiaque) adressée au *Chronicle* disait :

> Cher Monsieur, compte tenu de la popularité actuelle des ornements capillaires, il serait logique de considérer comme un déguisement le style de coiffure observé si le Zodiaque avait l'intention de frapper, un postiche dont il se débarrasserait pour reprendre son apparence habituelle dans la vie de tous les jours. Pour illustrer mon argumentation, j'ai découpé la chevelure sur la photo de la victime [Cecelia Shepard] et je l'ai superposée sur le portrait-robot… En espérant avoir été utile. Je préférerais pour l'heure rester anonyme.

Était-ce le Zodiaque qui, dès 1970, nous disait qu'il portait une perruque au lac Berryessa (de même qu'il avait mentionné une montre de marque Zodiac) ? Je me suis rappelé qu'Hartnell avait eu cette impression avant

d’être poignardé. « Je me souviens d’un front graisseux, m’avait-il dit. Notre assaillant avait des cheveux brun foncé mouillés de transpiration qu’on pouvait voir à travers les verres fumés couvrant les trous des yeux de la cagoule. Il n’est pas impossible que le type ait porté une perruque. » Si le Zodiaque était cet homme aux cheveux sombres, des témoins l’avaient vu sans sa cagoule et avaient observé des événements *précédant* le crime.

Trois étudiantes, âgées de vingt et un ans, avaient vu le Zodiaque démasqué. Elles fréquentaient le même établissement que Bryan et Cecelia : le Pacific Union College d’Angwin. Elles avaient suivi la même route que Bryan et Cecelia et s’étaient rendues d’Angwin à Berryessa en passant par Pope Valley et Knox Valley Road. À 14 h 55, elles s’étaient arrêtées sur un parking à Sugar Loaf. Avant qu’elles n’aient eu le temps d’en sortir, une autre voiture, une Chevrolet « de couleur argentée bleu glacier », un modèle de 1966 à deux portes, les a dépassées. Elles ont remarqué les plaques californiennes du véhicule. Le conducteur a fait ensuite marche arrière jusqu’à ce que son pare-chocs arrive à hauteur de l’aile de leur voiture. Le Zodiaque avait fait une manœuvre similaire à Blue Rock Springs. L’homme est resté assis à l’intérieur, la tête penchée comme s’il lisait. Les jeunes filles avaient l’impression que ce n’était pas le cas.

« On s’était arrêtées à une station-service et cet homme est venu se garer à côté de nous, m’a raconté l’une des étudiantes, Lorna**{42}**. Il avait l’air de nous regarder… de nous observer. Et il nous avait suivies sur le parking sur une trentaine de mètres à peu près, jusqu’à l’endroit où nous avons laissé la voiture pour nous rendre, à pied, au bord de l’eau. » Vers 15 heures, les trois jeunes filles s’étaient installées sur le rivage, à l’ombre des chênes. Une demi-heure plus tard, elles étaient en maillot de bain quand elles ont remarqué à nouveau la présence de l’inconnu qui les fixait en fumant une cigarette. Vingt minutes plus tard, il était toujours là. Son T-shirt sortait de son pantalon à l’arrière.

« Il nous regardait, planqué derrière les arbres. Mes deux amies ne prêtaient pas attention à lui. Elles disaient : “Faites comme si de rien n’était. C’est juste un vicelard.” Mais je ne pouvais pas m’empêcher de le regarder, et il est resté sous les arbres à nous lorgner pendant près d’une heure. Nous n’osions pas nous en aller parce qu’il se trouvait entre nous et la voiture. Il n’avait rien de particulier. C’était un type d’allure ordinaire, sauf qu’il nous faisait froid dans le dos. Manifestement, il nous avait suivies et on voyait bien qu’il nous observait. Son visage était carré, avec tous les côtés bien

symétriques. Dans mon souvenir, il n'était pas gros du tout, juste compact… massif, solide. Quand vous m'avez dit que le suspect était un nageur, ça m'a paru être tout à fait son type de stature. Je ne dirais pas qu'il boitait, mais il semblait avoir une jambe plus faible que l'autre. Il avait un air très convenable et portait des pantalons bleu foncé à pinces, comme ceux des costumes. Il avait un sweat-shirt noir à manches courtes. » Dans le signalement qu'il avait donné du Zodiaque, Fouke parlait d'un pantalon à pinces de couleur brune.

Les jeunes femmes estimaient que l'homme devait mesurer près d'un mètre quatre-vingt-cinq et peser une centaine de kilos. Hartnell lui donnait entre cent et cent quinze kilos. « Je ne sais pas quelle était la taille du Zodiaque, m'a-t-il dit, peut-être un mètre quatre-vingts ou quatre-vingt-trois, quelque chose comme ça. Je ne suis pas très bon juge à cause de ma propre taille… Il paraissait un peu débraillé. » Allen, alors âgé de trente-cinq ans, mesurait un mètre quatre-vingt-trois et pesait entre quatre-vingt-dix et cent cinq kilos. « Je lui aurais donné plus que trente-cinq ans, a dit Lorna. Il avait un air assez soigné et ses cheveux étaient trop bien coiffés.

— Vous avez dit que sa chemise pendait hors de son pantalon, ai-je remarqué. Ça cadre mal avec des cheveux parfaitement coiffés.

— Je sais, a répondu Lorna. Et pourtant il avait la raie bien marquée et des cheveux soigneusement peignés. Avec ce vent, il s'agissait probablement d'une perruque. Je ne me rappelle pas avoir vu d'autres personnes sauf à la station-service. À mon avis, la seule raison pour laquelle il n'a rien tenté contre nous était que nous nous trouvions face à une marina. Il n'y avait aucune activité, mais on voyait au moins des mobile homes et des bateaux. Nous avions le sentiment de n'être pas seules, mais je ne pense pas qu'on ait vu qui que ce soit. Il n'y avait personne sur la plage. Il n'y avait que nous… et personne sur le parking ni sur la route. »

À 15 h 50, en regardant parmi les arbres, les jeunes femmes n'y ont plus aperçu l'inconnu. Comme il semblait parti, elles ont attendu encore une quarantaine de minutes pour être sûres qu'il n'y avait rien à craindre. « À un moment, il a disparu et on en a profité pour courir à la voiture, m'a raconté Lorna. La voiture de Bryan et Cece était stationnée juste derrière la nôtre. Ils devaient se trouver du côté d'une petite crique à trois cents mètres de nous. On ne le savait pas à ce moment-là, mais en tout cas, ils s'étaient garés tout près de notre voiture. Cecelia et moi, nous logions au même étage [sur le campus du Pacific Union College] à quelques chambres de distance.

Nous n'étions pas très liées, mais je la connaissais bien. Elle paraissait incroyablement menue et fragile. »

Quand Ken Narlow et l'adjoint Land ont plus tard demandé aux jeunes femmes de décrire ce qu'elles avaient vu, elles étaient catégoriques dans leur signalement. « Toutes les trois assuraient qu'elles pourraient identifier l'homme si elles le revoyaient, disait Narlow. Toutefois, une seule [Lorna, le principal témoin] se sentait assez sûre d'elle pour établir un portrait-robot avec l'aide d'un dessinateur. »

Lorna m'a raconté : « Pour moi, ça a été une expérience terrifiante. Aux obsèques de Cece, le FBI m'a fait me tenir à l'écart pour observer l'assistance au cas où il se montrerait. J'ai accepté de répondre aux questions de la police et du FBI à condition que personne ne sache jamais qui j'étais. C'était probablement irrationnel, mais j'avais une peur terrible que cet homme découvre mon identité et cherche à me retrouver. Je pense qu'à l'époque, comme le signalement que j'ai donné était très différent des autres, la police a eu tendance à ne pas tenir compte de ce que je disais. Mais c'est une telle coïncidence que tout ça se soit passé à ce moment-là et juste à cet endroit. Quelles sont les chances pour que nous ayons été épiées par quelqu'un d'autre que le tueur ce jour-là ? »

Étonnamment, aucun policier n'a plus jamais parlé avec Lorna ou ne lui a montré des photos de suspects après mars 1971. C'était donc avant que les soupçons ne se portent sur Leigh Allen. Trente et un ans plus tard, elle était encore effrayée. Je lui ai présenté des photos d'Allen. Après avoir pris conseil auprès de la police de Napa, elle m'a fait savoir qu'elle souhaitait d'abord consulter son avocat avant de me dire ce qu'elle en pensait. J'ai attendu.

Le Moskowite Corners General Store se trouvait en face de la station-service Chevron près du lac. À midi, le jour du crime, un homme au visage rond est entré dans le café et a demandé d'un air pressé comment on pouvait « quitter cet endroit au plus vite ». Un client qui déjeunait l'a trouvé suspect et l'a suivi dehors où il l'a vu partir au volant d'une Chevrolet bleu glacier. Il correspondait au signalement de l'homme qui avait observé Lorna et ses amies pendant qu'elles prenaient un bain de soleil. En 1974, questionné par des policiers, le client a « vaguement » identifié un suspect d'âge moyen comme étant l'homme qu'il avait vu quitter le café. Deux semaines plus tard, le témoin était tué dans une explosion.

« Nous avons de meilleurs témoins, m’a dit Narlow, des gens qui ont vu le suspect plus près du lieu du crime et à une heure qui coïncide mieux avec le moment de l’attaque, mais il pourrait s’agir du même individu. À quatre cents mètres de la route environ, trois quarts d’heure avant le crime, le Zodiaque a été aperçu sans son masque par un médecin et son jeune fils. » Le Dr Clifton Rayfield, un ophtalmologue, et son fils David avaient laissé leur voiture à peu près un kilomètre plus loin que la Karmann Ghia d’Hartnell en direction d’Oak Shores Park et du Rancho Monticello. « Rayfield m’a rapporté, continuait Narlow, que vers 18 h 30 son fils et lui s’étaient arrêtés dans les environs pour descendre à pied jusqu’à la plage. En chemin, Rayfield a vu un homme de couleur blanche qu’il a décrit comme mesurant près d’un mètre quatre-vingts, solidement bâti, vêtu de pantalons de couleur foncée et d’une chemise sombre à longues manches avec des motifs de couleur rouge. »

David Rayfield avait vu le Zodiaque sans masque. Trente-deux ans s’étaient écoulés depuis et plus personne ne l’avait interrogé à propos de l’homme qu’il avait aperçu. J’ai retrouvé sa trace.

« Combien de personnes se trouvaient au lac ce jour-là selon vous ? ai-je demandé pour commencer.

— Pour ainsi dire personne. C’était vraiment désert. J’avais mon fusil à lunette de calibre 22. C’était pour ça que mon père m’avait emmené là-bas, pour que je puisse m’amuser à tirer sans risque d’effrayer ou de blesser quelqu’un. Mon père n’a jamais vu cet homme. Il était en train de pêcher. J’ai aperçu le Zodiaque à une distance d’une centaine de mètres. Donc je ne peux pas dire grand-chose sur son visage. Il marchait sur le versant incliné entre la route et le lac. Mais je me souviens qu’il était assez trapu. Il n’était pas très agile et, à le voir s’éloigner, il n’avait rien de spécialement athlétique. Il me paraissait plutôt lourd et malhabile. Comme je n’ai pas suivi l’affaire et que la police ne m’a jamais réinterrogé, je ne me suis pas rendu compte qu’on avait croisé le Zodiaque juste avant qu’il ne poignarde ce jeune couple. Quand on m’a questionné, j’ai supposé que je l’avais vu en train de s’enfuir. Je peux vous dire une chose : il n’avait pas l’air d’apprécier que je porte une arme. Il s’est tourné pour me fixer, moi et mon fusil (qui était assez intimidant avec sa lunette), pendant probablement cinq ou six secondes. Puis il s’est détourné et il a remonté la pente en direction du sud. Je me suis dit : “C’est drôle. Ce type n’a pas de canne à pêche, pas de matériel de camping, pas de fusil. Qu’est-ce qu’il fabrique ici ?”

— Ce que vous me dites cadre assez bien avec le principal suspect. Tout le monde remarquait la façon qu'il avait de traîner la patte et de se déplacer maladroitement. Ses amis trouvaient ça amusant parce que, une fois dans l'eau, Arthur Leigh Allen épatait tout le monde. Quand il montait sur le plongeoir, les gens disaient : "Seigneur, comme il est grotesque." Or, dès qu'il s'élevait dans les airs ou entrait dans l'eau, il leur en mettait plein la vue. Mais sur terre, tout le monde le trouvait empoté.

— C'est ce qui m'a frappé. Dans la vidéo que vous m'avez envoyée où on le voit marcher… Il a le même langage corporel que le type que j'ai vu de loin. Je n'étais pas assez près pour pouvoir parler de son visage, mais sa corpulence est la même. Je me rappelle avoir pensé que ce n'était pas un gringalet. Son aspect physique correspond à ce que la police avait indiqué à l'époque : une centaine de kilos. Il était grand et costaud, mais il ne marchait pas comme quelqu'un dont les mouvements sont bien coordonnés. Il gravissait la pente avec difficulté.

— Ce que je n'arrive pas à comprendre, alors qu'il y a si peu de témoins qui ont vu le Zodiaque, c'est pourquoi les enquêteurs ne sont pas revenus vous questionner chaque fois qu'ils tenaient un nouveau suspect, ai-je dit.

— Je ne comprends pas non plus. Aujourd'hui encore, ça me choque. J'en étais arrivé à penser que ce que j'avais vu n'avait aucun rapport, sans quoi j'aurais eu tous les policiers sur le dos. Ils ne sont jamais revenus me parler. Je me disais : "Qu'est-ce qui se passe ? Est-ce qu'on m'a oublié ? Ça ne devait pas être le tueur. Ça ne cadrait sans doute pas avec ce qui s'est passé."

« À propos des portraits-robots, c'est curieux, parce que j'ai vu les dessins où on le représente avec des cheveux et je ne me souvenais pas d'avoir vu un homme aux cheveux noirs et bien coiffés.

— Qu'avez-vous vu ?

— Dans mon souvenir, il n'avait pas beaucoup de cheveux. Le suspect dont vous m'avez envoyé une copie du permis de conduire devait avoir seulement trente-six ans à l'époque, donc bien sûr il n'était pas vraiment chauve. » Rayfield était en train de me dire que le Zodiaque était presque chauve. Comme il portait les mêmes vêtements que l'homme vu par Lorna, ça voulait dire qu'il avait ôté sa perruque. « Leigh Allen était quasiment chauve à cet âge-là, ai-je rétorqué, et il se rasait les tempes.

— Wow ! s'est exclamé Rayfield. Quand on y repense, comment l'homme que j'ai vu aurait-il pu ne pas être le Zodiaque ? J'ai du mal à

croire que l’affaire n’ait jamais été résolue alors que la police tenait toutes ces pistes. »

Le Zodiaque avait écrit : « Je ne vous dirai pas en quoi consiste mon déguisement quand je tue. » Le déguisement du Zodiaque consistait en postiches :

30 octobre 1966 : un homme trapu portant une fausse barbe à la bibliothèque de Riverside.

Février 1969 : « des cheveux brun foncé bouclés ».

4 juillet 1969 : « des cheveux peignés pour former une sorte de banane, un peu bouclés, châtain clair ». Deuxième description : « des cheveux châtain clair coupés en brosse ».

27 septembre 1969 : trois jeunes filles aperçoivent un homme massif portant manifestement une perruque de « cheveux foncés bien peignés avec une raie parfaitement tracée ». Rayfield le voit un peu plus tard et se dit qu’il est bien jeune pour être chauve. Hartnell distingue « des cheveux brun foncé trempés de sueur » par les ouvertures de la cagoule du Zodiaque… « Il n’est pas impossible que ce type ait porté une perruque. »

11 octobre 1969 : « des cheveux en brosse roux ou blonds » et « des cheveux courts châtain clair coupés en brosse comme ceux d’un militaire ». Dans les années 1960, quand la mode était aux cheveux longs, on trouvait des perruques coiffées en brosse destinées aux soldats qui portaient par-dessous des cheveux plus longs et n’avaient pas envie de les couper.

« Le gamin avait un fusil de calibre 22 et le Zodiaque s’est approché à une centaine de mètres, a résumé Narlow. Le garçon a vu le type à cette distance et il a remarqué qu’il portait un coupe-vent bleu. Mais ce n’était évidemment pas le genre de proie que le tueur cherchait, puisqu’il s’agissait d’un père et son fils. Donc, il est reparti sur la route jusqu’à ce qu’il tombe sur cette voiture isolée et il s’est garé juste derrière. Rayfield et son fils ont tous les deux affirmé qu’ils n’avaient pas vu de véhicule près du leur et ils n’ont fait qu’entrevoir ce type à une distance de cent mètres environ. Rayfield a rapporté qu’il avait vu aussi un homme et deux jeunes garçons qui tiraient avec des armes à air comprimé, mais il ne savait pas s’ils avaient aperçu le suspect.

« Je crois qu’ils se sont un peu trompés dans l’heure indiquée, car à mon avis Rayfield a en fait vu le Zodiaque juste avant qu’il ne reparte un kilomètre plus loin, là où Shepard et Hartnell avaient laissé leur voiture. Il paraît clair qu’il a dû tomber sur eux par hasard. Il ne les avait pas suivis. Je

suis convaincu que le Zodiaque était à la recherche d'une voiture isolée le long de la route. C'est la raison pour laquelle il s'était arrêté en voyant celle de Rayfield. Quand il s'est rendu compte qu'il s'agissait d'un père et son fils, et qu'eux-mêmes l'avaient repéré, il a décidé de retourner à sa voiture. Puis il est reparti un peu plus loin et il a vu la Karmann Ghia blanche. Il s'est arrêté et il a trouvé un garçon et une fille allongés sur une couverture sous un chêne. C'est là que le jeu a commencé : tuer le garçon et la fille. C'est pour ça qu'il a frappé ici et pas ailleurs. »

Quand j'ai discuté avec Bryan Hartnell dans les années 1970, il avait déjà fait des efforts terribles pour surmonter son angoisse et rassembler ses souvenirs à propos du Zodiaque.

« Quand il est parti, il devait nous croire morts, a raconté Hartnell. J'ai eu beaucoup de chance de m'en sortir. J'ai retenu ma respiration ! Je me suis figé ! Et je l'ai entendu qui s'éloignait sans se presser. Ensuite, il y a une zone d'ombre dont je ne me souviens pas. Je ne crois pas que je me sois évanoui, mais c'est un peu brumeux dans ma mémoire. Je n'aurais pas pu entendre sa voiture repartir. Il y avait quand même une certaine distance jusqu'à la route. Mais je me rappelle que j'ai commencé à défaire mes liens et à bouger. J'avais pas mal de chemin à faire. Il n'est pas impossible que là, pour la première fois, j'aie eu une absence ou quelque chose. Je n'étais pas allé plus loin que les traces de pneus de la Jeep quand j'ai vu arriver un pick-up. Le plus dur était encore à faire, mais même en me traînant, j'y serais parvenu [jusqu'à Knoxville Road].

« J'ai passé deux semaines à l'hôpital, ajoutait-il, mais fondamentalement, c'était pour confirmer que j'étais hors de danger. Les organes vitaux avaient été épargnés. J'avais bien sûr des blessures aux poumons. Il a fallu quelque temps pour que je guérisse et j'en ai gardé des cicatrices. Mais ce n'est rien. Si un chirurgien avait décidé de faire sept ou huit trous dans mon dos, il n'aurait pas pu mieux choisir ses endroits. Dans toute cette histoire, le type que j'aimais probablement le moins, c'est le psychiatre que Narlow m'a amené. Il voulait me questionner sous hypnose. C'était comme s'il me parlait d'avortement. Je lui ai dit : "Je ne sais pas si je serais capable de faire ça. Ce genre de chose est plus ou moins tabou pour mon Église [les adventistes du Septième Jour]. Je veux bien essayer, mais je crois que vous aurez du mal à me placer sous hypnose. Je suis plutôt influençable, mais je crois que ça ne donnera rien." Il a fait son truc et j'ai

dit : “Ça ne marche pas.” Il a répliqué : “N’essayez pas de discuter. Répondez juste à ces questions.” Et il m’a interrogé.

« Il voulait notamment que je décrive ses bras. “Essayez de les visualiser comme si vous regardiez un écran de télévision.” Je regarde et je vois un homme aux bras nus, mais il ne m’avait pas demandé si ce type portait une veste. OK, je vois un homme aux bras nus… “Parlez-moi de ces bras nus.” “Eh bien, ils sont assez poilus.” [Ce n’était pas le cas d’Allen.] Il pense que c’est un truc important. Mais le type portait une veste. Je devais être à côté de la plaque et, sous hypnose, j’ai peut-être vraiment vu des bras nus, mais vous savez, une des premières choses sur lesquelles je me suis planté, c’est quand j’ai dit que ce type était vraiment gras. Ou bien il était assez épais et il portait un coupe-vent, ou il était plus mince et il avait une veste matelassée… un genre de doublure en molleton ou un sous-pull. Quant à son poids, ça dépendait de l’épaisseur de ses vêtements. Quand je pense à toutes ces questions que je me suis posées à propos du genre de veste qu’il portait, je sais qu’il n’avait forcément pas les bras nus. »

Ce soir-là, j’ai discuté avec Toschi. Après le crime, le Zodiaque avait quitté les lieux très rapidement. Un policier de Vallejo m’a raconté qu’un autre agent avait collé une contravention à Allen sur le chemin du retour du lac Berryessa ce jour-là. Il y avait un couteau taché de sang sur le siège de sa voiture. En voyant le regard du policier, Leigh avait dit : « Je m’en suis servi pour tuer deux poulets. »

« Vous vous rappelez que, le 27 septembre 1969, Allen était censé se rendre au lac Berryessa et qu’il avait en sa possession un couteau ensanglanté ? » ai-je dit à Toschi, avant de lui lire un passage d’un rapport du FBI :

> Conway a indiqué au FBI qu’« une victime survivante de la série de meurtres du Zodiaque a identifié Allen comme étant le tueur du Zodiaque ». La victime du lac Berryessa, Bryan Hartnell pensait que la voix et la corpulence d’Allen étaient compatibles avec celles du Zodiaque.

« On ne m’a jamais dit ça, a remarqué Toschi. À ce jour, aucun enquêteur ne m’a jamais donné cette information. »

George Bawart expliquait : « Hartnell est d’abord allé au Sonoma Auto Parts pour entendre la voix d’Allen. C’était une idée du Département de la Justice. L’enquêteur Jim Silver l’a accompagné pour faire un achat et écouter Allen parler. Par la suite, Hartnell a dit à Silver : “Ça pourrait être

lui. Il n’y a rien dans ce que j’ai vu ou entendu qui l’exclurait. Son apparence physique, ses manières et sa voix sont les mêmes que celles de l’individu qui nous a poignardés Cecelia et moi.” »

D’après Hartnell, la voix du Zodiaque avait « un ton traînant, mais pas celui du Sud… c’était une voix assez commune, ni grave ni aiguë ». D’autres personnes avaient entendu la voix du Zodiaque. Un policier de Napa, David Slaight, pensait que l’individu dont il avait entendu les paroles « à peine audibles » au téléphone devait avoir une vingtaine d’années. La standardiste de Vallejo, Nancy Slover, décrivait une voix « calme mais claire, feutrée mais pleine de force » sans trace d’accent, qui semblait être celle d’un homme mûr. Elle devenait « plus grave et narquoise vers la fin ». Toutes ces voix étaient celle du Zodiaque… Y avait-il plusieurs Zodiaque ou avait-il de multiples personnalités ?

Vendredi 23 juin 2000

J’attendais toujours une réponse de Lorna, qui nourrissait une profonde angoisse à propos des photos que je lui avais remises.

Pouvait-on établir qu’Allen se trouvait au lac Berryessa le jour du crime ainsi qu’il avait annoncé son intention d’y aller ? Finalement, Lorna m’a appelé à 10 heures du matin.

« En regardant les images où il est plus âgé, ma première réaction a été de penser que ses yeux me font peur, mais je ne peux pas dire que je reconnais son visage.

« Quand je vois la version plus jeune, sur la photo des années 1950, c’est exactement comme ça que je me souviens de l’homme qui nous observait au lac Berryessa. Je ne l’ai jamais vu complètement de face, mais un peu de profil, et c’est comme ça que la photo a été prise. Donc, si j’avais vu cette photo à l’époque, j’aurais dit : c’est lui ! »

Ainsi, on pouvait penser que Leigh Allen, coiffé d’une perruque, était bien présent sur les lieux du crime ce jour-là. « Je n’ai pas toujours l’air d’être le même », avait dit le Zodiaque. C’était la vérité.

« Leigh m’a dit qu’il se trouvait au lac Berryessa le jour du crime pour chasser des écureuils, m’a rapporté son ami Jim. Il me l’a dit clairement. Aucun doute là-dessus. Et il était dans un coin avec des arbres mais quand même assez dégagé et un peu à l’écart. C’était dans un coin reculé où

personne ne l’a vu, mais il m’a dit qu’il y était le jour où les jeunes ont été attaqués. Il disait que s’il y avait eu des témoins, ils auraient pu voir qu’il était à un autre endroit du lac et qu’il était parti avant que ça n’arrive. » Plus tard, il a écrit à Jim qu’il avait reconnu Hartnell quand il était venu au magasin et avait « disparu à l’arrière où les flics l’attendaient. Bon sang, si un jour j’en ai marre de tout ça et si je dis que c’est moi, je ne pourrai plus jamais prouver après que ce n’était pas moi ».

Dimanche 10 décembre 2000

Après avoir quitté le *Chronicle*, Paul Avery a travaillé au *Sacramento Bee*, avant de revenir à San Francisco comme journaliste à l’*Examiner* jusqu’en août 1994. Il souffrait d’emphysème depuis des années et avait des problèmes cardiaques. L’ironie du sort avait voulu qu’il tombe malade en même temps que Leigh Allen. On le voyait souvent au M&M, un établissement fréquenté par de nombreux journalistes dans Mission Street, avec sa bouteille d’oxygène qu’il traînait derrière lui.

« Je garderai toujours l’image de Paul, un écouteur à l’oreille branché sur une radio de police, la cigarette dans une main, avec les tuyaux d’oxygène qui lui passaient dans le nez, en train de me raconter les détails scandaleux de son dernier scoop », a raconté le rédacteur en chef de l’*Examiner*, Phil Bronstein. Ce matin, à Orcas Island, dans l’État de Washington, Paul est mort à l’âge de soixante-six ans dans la maison familiale de son épouse Margo St. James. Il est mort sans avoir décrypté l’énigme du Zodiaque, mais il s’était désintéressé de la question depuis plusieurs années et, en 1980, quand je lui avais rendu visite à Sacramento, il avait oublié la plupart des détails.

Harold Huffman est mort le 19 juin 2001. « Leigh écrivait à Harold d’Atascadero, m’a raconté Kay Huffman. Il joignait parfois des lettres timbrées et adressées qu’il demandait à Harold de poster. Je n’ai jamais compris pourquoi il ne pouvait pas envoyer directement ces lettres à d’autres personnes puisqu’il écrivait bien à Harold. Je n’ai jamais vu non plus ce qu’elles contenaient. En fait, j’en ai retrouvé une quand je mettais de l’ordre dans les affaires de mon mari. Harold ne l’avait pas transmise. Quant à savoir s’il a posté les autres, je n’en ai aucune idée. Il me semble qu’il aurait pu ne pas le faire. Je n’ai jamais ouvert cette lettre. Je me suis

dit que si Harold avait choisi de ne pas envoyer ces lettres, je n'avais pas non plus envie de voir ce qu'il y avait dedans. » D'après Harold, le contenu de ces lettres était anodin. L'une de celles qu'il n'a pas fait suivre était une demande de cartes d'aviation adressée au National Ocean Survey de Washington, DC.

« Je me sens terriblement seul quand on m'ignore », avait écrit le Zodiaque. Si le mot qui convient le mieux aux traqueurs du tueur est « obsession », « solitude » est sans doute celui qu'on pourrait accoler au Zodiaque. Ses crimes se déployaient dans cette solitude comme les traînées des feux d'artifice dans le ciel de Vallejo un soir de Quatre Juillet. La clé du mystère, le secret de l'identité du Zodiaque, résidait peut-être dans le meurtre de Darlene Ferrin en cette lointaine nuit de fête nationale. Le Zodiaque connaissait Darlene et, surtout, elle le connaissait sous sa véritable identité, sans cette terrifiante cagoule noire sous laquelle il dissimulait ses traits.

39

Démasqué

Samedi 30 décembre 2000

« J'ai discuté avec Don Cheney, m'a raconté Tom Voigt. Comme vous vous en souvenez, il avait dénoncé Leigh Allen comme étant le Zodiaque en 1971. Quand j'ai pris contact avec lui pour demander à le rencontrer, il vivait dans l'État de Washington. Il était d'accord pour descendre jusqu'à Hood River, qui se trouve à peu près à une heure de route pour moi mais à quatre heures de chez lui. Nous avions rendez-vous au Hood River Inn, qui donne sur le fleuve Columbia. Nous avions une salle rien que pour nous. La vue sur le fleuve était magnifique. Il était très détendu. » La première question que Voigt a posée à Cheney était : « Leigh était-il homosexuel ou s'intéressait-il aux femmes ? A-t-il jamais eu vraiment de l'affection pour une fille ? »

Cheney a réfléchi. « À l'époque où je connaissais Leigh, il n'a jamais mentionné qu'une seule femme. C'était une serveuse.

— C'était à Vallejo ? a demandé Voigt.

— Oui.

— Où est-ce qu'elle travaillait ?

— Dans un salon de thé qui servait des pancakes. Je ne me souviens pas de son nom ni de quoi que ce soit d'autre, et c'est la seule fois que Leigh y a fait allusion. On était dans un International House of Pancakes, juste au coin de la rue tout près de chez Leigh. On avait dîné là après une partie de chasse en 1967. J'habitais encore à Concord à l'époque. Leigh m'a montré la serveuse, une fille aux cheveux bruns. Elle était jeune et jolie. Leigh m'a dit qu'il l'aimait bien.

Si on vous montrait une photo de cette fille, vous pourriez la reconnaître ? a demandé Voigt soudain intéressé.

— Non, c’est trop loin », a répondu Cheney.

En riant, Voigt concluait : « Je ne sais pas si Allen a jamais mis les pieds chez Terry’s. Il aimait les IHOP{43}… Quant à Terry’s, je n’en ai aucune idée. Pourquoi iriez-vous chez Terry’s quand vous avez un IHOP au coin de la rue ? »

Cheney m’avait raconté à peu près la même chose. « L’IHOP était à deux rues de chez lui, au bas de Fresno Street. Au retour d’une partie de chasse, nous cherchions un endroit pour aller boire un verre et nous avons aperçu une fille qui était là, une serveuse. Leigh a dit qu’elle lui plaisait bien et il voulait savoir comment je la trouvais. Il pensait qu’il avait peut-être ses chances avec elle. Mais ça n’a rien donné. C’était une fille qui ressemblait très fort à Darlene Ferrin. Ça aurait pu être elle qu’il m’a montrée à l’IHOP, mais de mémoire je ne peux pas l’affirmer. C’était en 1967. »

S’il avait voulu compromettre Allen, Cheney aurait pu prétendre qu’il s’agissait de Darlene et que le restaurant était le Terry’s Waffle Shop au coin de Magazine Street et de l’Interstate 80. Darlene avait travaillé comme serveuse chez Terry’s à partir du 24 avril 1968 jusqu’à sa mort le Quatre Juillet 1969. La presse en avait beaucoup parlé. Mais je savais que Cheney avait dit la vérité à cause d’une chose qu’il ignorait.

Après avoir divorcé de son premier mari, Jim Phillips, Darlene était retournée à Vallejo en 1967 pour travailler avec son ami Steven Kee, *à l’IHOP de Tennessee Street* au bas de Fresno Street. Darlene *était bien* la femme que Leigh avait montrée à Cheney. Même l’année correspondait. Dean Ferrin était cuisinier à l’IHOP et il avait finalement épousé Darlene, qui avait ensuite été embauchée chez Terry’s.

« Darlene et moi nous nous sommes rencontrés pour la première fois en 1965 à la compagnie du téléphone de San Francisco, disait Bobbie Oxnam, une amie de Darlene qui travaillait elle aussi chez Terry’s. Nous étions six filles à avoir été engagées en même temps par la compagnie. Trois d’entre nous vivaient dans un immeuble à appartements et les trois dans le quartier d’hébergement des étudiants juste à côté… Nous avions noué des liens assez forts. Chaque fois qu’on faisait une sortie en groupe, Darlene était invitée. Et souvent, quand on bavardait ensemble, on parlait des autres filles. À moins d’être vraiment très déprimée, Darlene parlait rarement de ses problèmes personnels. Il fallait qu’elle ait le moral complètement à plat pour se confier.

« Elle a travaillé environ neuf mois à la compagnie du téléphone, ensuite elle est partie aux îles Vierges avec Jim, son premier mari. Quand ils sont revenus, ils ont demandé si on pouvait les héberger, Mel et moi. Ils ont habité chez nous pendant deux ou trois semaines. Une des raisons pour lesquelles on les a fichus à la porte de l'appartement était que Jim avait un petit pistolet et on ne voulait pas de ça. C'est pour ça qu'on leur a dit de s'en aller. Sans quoi ils seraient restés avec nous plus longtemps pendant qu'elle cherchait du travail. »

Le sergent Mulanax m'avait confirmé : « Le premier mari de Darlene possédait un calibre 22 quand il vivait à Vallejo. Comme le tueur s'était servi d'un semi-automatique de même calibre pour les deux meurtres de Lake Herman Road, j'ai voulu l'interroger. Je l'ai retrouvé à Santa Cruz [le 2 février 1970] et j'ai pu le mettre hors de cause. »

« Jim était mordu d'astrologie, continuait Bobbie Oxnam. Il me faisait peur et il faisait peur à Darlene aussi. On voyait souvent traîner avec Jim un gars qui avait ramené à Darlene un sac à main argenté du Mexique. J'ai toujours eu l'impression que c'était Jim qui l'avait acheté et qu'il le lui avait fait remettre par ce gars-là. Ensuite je suis rentrée à Vallejo. Entre-temps, elle et Jim s'étaient séparés, et elle commençait à fréquenter Dean. C'était chouette. Un jour, elle avait acheté vingt-cinq chocolats fourrés à la menthe pour Dean et elle les avait cachés sous son oreiller, puis elle les avait oubliés. Elle était toujours prête à vous écouter, mais par moments elle faisait une remarque en passant juste pour dire qu'elle était terrifiée par "ce type". Elle ne voulait jamais entrer dans les détails. Si on la questionnait, elle se fermait comme une huître, mais je sais que Darlene avait peur de quelqu'un. Elle n'a jamais expliqué précisément ce qui lui faisait peur. Il devait la tenir d'une façon ou d'une autre, mais je ne sais pas comment. Je pense que c'était en rapport avec les îles Vierges, mais c'est juste une impression. D'après certaines choses qu'elle a pu dire, il me semble qu'elle et Jim avaient eu des ennuis quand ils faisaient de la plongée dans les îles Vierges pour pêcher des coquillages. » Selon certaines rumeurs, ils avaient assisté à un meurtre là-bas.

En 1966, Dean Ferrin s'était installé dans un appartement donnant sur l'arrière du Vern's Bar, au 560, Wallace Street. Après que Darlene et lui se sont mariés, elle a emménagé là également. Leur fille, Deena Lynn, est née le 24 janvier 1969. Un peu plus d'un mois avant la naissance de Deena, David Faraday et Betty Lou Jensen avaient été abattus sur Lake Herman

Road. Le lendemain, Darlene avait dit à sa collègue Bobbie Ramos : « C'est affreux. Je connaissais les deux jeunes qui ont été tués à Lake Herman Road. Surtout la fille. Je ne retournerai plus là-bas. » Elle avait déclaré à peu près la même chose à sa baby-sitter : « C'est vraiment horrible. Je connaissais la fille qui a été tuée à Lake Herman Road. Je ne suis pas près de retourner là-bas. »

« Tout a commencé après la naissance de son bébé, racontait Bobbie Oxnam. Je veux dire qu'on a parlé une ou deux fois de ses craintes. Darlene avait très peur de quelqu'un, et depuis quelque temps déjà… Il lui arrivait par moments de dire qu'elle avait des problèmes. Je crois qu'il y en a beaucoup parmi nous qui connaissent l'homme dont elle avait peur sans arriver à le situer. Darlene était le genre de personne qui avait des tas d'amis et qui se liait avec tout le monde. C'était une source de problèmes entre elle et Jim. Chaque semaine il y avait quelqu'un de nouveau, un nouvel ami. Ça durait une semaine et ensuite on n'en entendait plus parler. C'était tout ce qui l'intéressait dans la vie : les gens. Elle adorait faire des rencontres et être entourée.

— Et ce type dans une Chevrolet blanche qui l'ennuyait chez Terry's ? ai-je demandé. D'après une des baby-sitters de Darlene, elle se plaignait à propos d'un homme râblé qui venait tôt le matin au restaurant pour lui parler.

— Oui, c'est vrai », a répondu Bobbie Oxnam, avant d'ajouter d'un air surpris : « Vous savez, tout au long de ces années qui ont suivi son meurtre, la police n'est jamais venue me questionner. »

En février et mars 1969, la baby-sitter, Karen, avait vu un homme qui attendait devant leur appartement dans une voiture blanche. Vers 22 heures, il avait allumé une cigarette ou éclairé brièvement l'intérieur de la voiture et elle avait eu le temps d'apercevoir son visage : « Il était solidement bâti, d'âge moyen, avec un visage très rond, a rapporté Karen. Ses cheveux étaient vaguement bouclés. J'en ai parlé à Darlene quand elle est rentrée.

"Je suppose qu'il a recommence à me surveiller, a dit Darlene. Je savais qu'il était revenu. Il ne veut pas qu'on sache ce que je l'ai vu faire. Je l'ai vu tuer quelqu'un." Dans la conversation, Dee [le surnom de Darlene] a dû dire comment l'homme s'appelait, mais je ne m'en souviens pas. Il avait un prénom très court, trois ou quatre lettres et un nom à peine un peu plus long assez commun. Dee paraissait sincèrement effrayée par cet individu et elle a même dit qu'il était allé au restaurant se renseigner sur elle… » Karen avait

été si bouleversée qu'elle avait cessé de faire du baby-sitting pour Darlene en mai.

Un homme étrange avait déposé des paquets pour Darlene chez elle : un sac à main argenté ramené du Mexique, un tissu imprimé à fleurs et un paquet de la taille d'une liasse de billets. « Quand il m'a remis ce paquet, j'ai eu l'impression que c'était de l'argent, a raconté la sœur de Darlene, Pam. Darlene a commencé ensuite à me payer les séances de baby-sitting avec des billets de dix ou vingt dollars alors qu'avant elle me donnait de la monnaie, ses pourboires. » L'autre sœur de Darlene, Linda, a décrit l'homme qui avait apporté à Darlene les cadeaux de Tijuana : « un large front et des cheveux coupés très court » – comme Leigh Allen. Avec quelques amis, Leigh avait fait un voyage au Mexique à cette époque-là. Il avait même mangé des homards sur la plage. À peu près au même moment, un homme que Darlene désignait tantôt sous le nom de « Robbie » tantôt sous le celui de « Lee » avait déménagé et quitté la chambre qu'il occupait près de Hogan High School, à deux rues du domicile d'un ami de Darlene, Mike Mageau, pour venir s'installer juste en face de chez les Ferrin.

« Au début juin 1969, disait Bobbie Ramos, Darlene m'a raconté qu'un homme l'épiait dans une voiture blanche. » Je lui ai demandé quels étaient à l'époque les « nouveaux amis » de Darlene. « Il y avait Mike Mageau et un homme du nom de Robbie ou Lee qui roulait en Mercury Cougar. Je ne lui ai jamais adressé la parole, mais je sais de quoi il a l'air. Il emmenait Darlene à la laverie. » Néanmoins, l'homme dont Bobbie se souvenait était plus mince et nettement plus jeune que le Zodiaque, avec des cheveux noirs et des lunettes à monture d'écaille.

Evelyn Olson, une autre serveuse chez Terry's, assurait qu'un homme appelé « Lee » avait « une certaine emprise sur Dee ». Linda Del Buono, la sœur de Darlene, m'a elle aussi parlé des amis les plus proches de Darlene : « Il y avait Sue Gilmore [la cousine de Dean Ferrin]. Bobbie, une blonde qui travaillait chez Terry's, et ce type du nom de Lee qui lui ramenait des cadeaux du Mexique. Darlene avait rencontré ce Lee dans une laverie automatique près de Franklin School. Il lui a dit qu'il vivait à l'étage au-dessus. Je me demande si c'est à ce moment-là qu'on lui a volé son linge – ses tabliers, les couches du bébé, tout. » Leigh Allen, qui épelait parfois son nom « Lee », travaillait à temps partiel comme gardien à la Franklin School.

Si Dean n'a pas remarqué de changement dans le comportement de Darlene, ses amis en revanche s'en inquiétaient. « Darlene était plus

nerveuse que jamais. Il était rare de la voir sourire », disaient-ils. Ils attribuaient sa perte de poids à des pilules pour maigrir. « J'ai constaté un changement chez ma sœur durant les quatre derniers mois qui ont précédé sa mort, disait Pam. Elle était très nerveuse, elle perdait du poids, je ne crois pas qu'elle avait un problème de drogue. Elle était juste effrayée par ce gars qui la suivait partout. »

Carmela Leigh, la patronne de Dean au Caesar's Palace Restaurant, et aussi sa logeuse, a raconté : « Vers la fin, cette dernière année, nous n'étions plus très proches. Elle avait tout un tas de nouveaux amis dont elle ne me parlait pas et elle n'était plus jamais là. Parfois, quand on faisait un barbecue, on voyait Dean arriver tout seul – c'est quelqu'un que tout le monde aimait bien. On demandait : "Où est Darlene ?" Et il répondait : "Oh, elle est allée à la laverie automatique vers 16 heures", et il devait être 21 heures à peu près. Elle partait pour la laverie automatique et, cinq heures plus tard, il était là tout seul et il ne savait pas ce qu'elle fabriquait. »

Le 9 mai 1969, Darlene a acheté une nouvelle maison au 1300, Virginia Street. Elle disait qu'un ancien voisin la surveillait. Pour repeindre la maison, elle avait invité des amis, dont quelques-uns des nombreux policiers qu'elle côtoyait chez Terry's. « Beaucoup de flics la connaissaient, m'a dit le sergent Lynch. Ils passaient prendre un café là-bas. Elle faisait le dernier service le week-end, jusqu'à 3 heures du matin, et quand elle avait fini son travail, elle filait parfois jusqu'à San Francisco. Elle aimait bien retirer ses chaussures et courir dans les vagues à 4 heures du matin. Elle sortait avec toutes sortes de gars. C'était une noceuse. »

Dans le *Times-Herald*, Gene Silverman a écrit plus tard : « On la voyait souvent en compagnie d'hommes qui n'étaient pas nécessairement son mari. Dean Ferrin ne s'en souciait apparemment pas. Il considérait les relations masculines de son épouse comme un simple aspect de son tempérament jeune et enjoué. » « Il faut bien comprendre comment les flics fonctionnent, surtout à cette époque, ajoutait l'inspecteur Bawart. Pour ceux qui bossent de nuit, dès qu'il y a une nouvelle serveuse, c'est tout de suite un concours entre eux pour savoir qui sera le premier à se la faire. C'était ça la vie des flics à l'époque. Il y avait toute une bande qui lui tournait autour et Darlene était une fille assez facile. »

D'après Mulanax : « Darlene avait la réputation d'être du genre rapide et facile. Elle sortait avec des tas de types différents. En tout cas durant la période où elle travaillait comme serveuse chez Terry's. Avant ça, je ne sais

pas. D’après les témoignages que nous avons recueillis, Blue Rock Springs était l’endroit favori de Darlene quand elle partait faire un tour avec ses petits amis. Quel que soit celui avec qui elle était, c’était toujours là qu’elle allait. » Et pourtant elle avait repoussé les avances de l’homme à la voiture blanche. Qu’avait-il dû ressentir ?

La journée prévue pour les travaux de peinture était le samedi 24 mai. « Combien de personnes sont venues ? ai-je demandé à Linda.

— Une quinzaine. Ça a duré assez longtemps.

— Qui était là ?

— Les frères Mageau. Steven Kee. Eux étaient là. Steve s’était enrôlé directement dans la Navy après ses études à Hogan High School en 1965. Son amitié avec Darlene remontait à 1963, je crois. Il s’était fait beaucoup de souci quand Dee était partie pendant toute une année. Il était marin à bord du *USS Rook.* C’était quelqu’un de très timide. Je me rappelle qu’il avait une petite voiture rouge à un moment et puis aussi un pick-up vert. Il était amoureux de Dee et très jaloux. Il ne faut pas perdre ça de vue. Il avait déménagé à San Diego juste après les meurtres de Lake Herman Road et il ne la voyait plus très souvent. » Je me demandais surtout s’il avait pu voir quelqu’un harceler Darlene à l’IHOP.

« George était là aussi, continuait Linda. Je sais qu’Howard était là.

— Howard “Buzz” Gordon ?

— Oui.

— Et les femmes ?

— Seulement une ou deux.

— Et Baldino ?

— Steve ? Oui. »

Gordon et Baldino étaient deux policiers de Vallejo. Richard Hoffman, un autre policier, figurait sur la liste des invités mais n’était pas venu. Il y avait encore : Jay Eisen (un ami de Darlene qui vivait à San Francisco) ; Rick Crabtree ; Sydney, une amie de Darlene ; Linda, la sœur de Darlene ; Pam, leur sœur cadette ; Ron Allen ; et *un homme massif en costume-cravate.*

« Darlene m’a téléphoné pour me demander de venir, racontait sa sœur Linda. Elle était morte de peur. Elle ne s’attendait pas à voir arriver cet homme. J’y suis allée à 13 heures. Il était le seul habillé ainsi. Tous les autres avaient de vieux jeans et s’occupaient à repeindre la maison qu’elle venait d’acheter… La police a supposé qu’il s’agissait de Bill Leigh, qui

était le patron de Dean, et on n'a pas cherché plus loin. Mais en fait c'était "Lee" et ce n'était pas son nom de famille. Je ne lui ai jamais parlé, mais je sais à quoi il ressemble… et Darlene était terrorisée. Ce type était le Zodiaque. J'en suis sûre quand je repense à la façon dont elle se conduisait en sa présence. Il n'avait rien à faire là.

« Dee s'était trouvée embarquée dans quelque chose qui lui faisait peur et elle ne savait pas comment se tirer d'affaire. Elle me suppliait : "Linda, ne va pas près de lui. Ne lui parle pas." Il était plutôt gros… Elle était paniquée au point d'en perdre l'appétit. J'avais remarqué à quel point elle avait maigri. Quand quelque chose la tracassait, elle ne pouvait pas le cacher. Elle ne souriait plus… Elle me disait : "Va-t'en, Linda, va-t'en." Elle voulait que je parte pour éviter qu'il sache quoi que ce soit sur notre famille.

« En la voyant comme ça, j'ai gravé le visage de cet homme dans mon esprit. Je le revois assis sur sa chaise. Quand je suis partie, il restait quatorze personnes et d'autres allaient venir. J'aurais voulu rester. Je crois qu'elle a été mêlée à quelque chose et qu'elle a pris peur, mais ne savait pas quoi faire pour s'en sortir. Je suis sûre qu'elle voulait s'en sortir et que le Zodiaque s'est dit : "Bon, il va falloir se débarrasser d'elle parce qu'elle risque de prévenir la police." C'était lui aussi qui la harcelait chez Terry's. Un jour, j'y suis allée avec mon père et cet homme était là dans le restaurant. Il fixait Dee tout le temps. En me voyant arriver, il a relevé son journal pour cacher son visage. Plus tard, quelqu'un [un homme mince aux cheveux noirs] a tiré quatre coups de feu qui ont traversé le plafond chez Terry's. »

Le jour où Darlene et ses invités repeignaient la maison, Pam, sa jeune sœur, est arrivée un peu après le départ de Linda. Elle aussi a remarqué l'homme en costume. « C'était tellement incongru, m'a-t-elle raconté, il était plutôt bien habillé. Oui, très bien habillé. Un homme plus âgé. Il ne s'est jamais levé de sa chaise. Tout le monde était un peu nerveux à cause de sa présence… C'est ce type qui posait des questions sur elle à son travail, qui se renseignait sur sa situation financière… c'est lui qui est resté assis au bar à la regarder et c'est lui aussi qui m'a posé des questions sur sa petite fille et sur ses relations avec son mari, Dean. "Qu'est-ce qu'elle fait de ses pourboires ?" demandait-il. "Elle n'en fait vraiment qu'à sa tête." "Je comprends pourquoi Dean ne regarde jamais le bébé."

« Il avait un surnom assez court : Lee. C'était "Lee", L-E-E, pas "Leigh", et ce n'était pas son nom de famille. D'après moi, c'était lui le Zodiaque. C'était lui aussi qui avait apporté un paquet un jour où je faisais du baby-sitting à Wallace Street. Je l'ai vu déposer le paquet devant la porte et je suis allée ouvrir pour qu'il me le donne. Il m'a dit que je ne devais pas regarder à l'intérieur. C'était le même homme. Je m'en souviens bien.

— Et son âge ?

— Entre trente-cinq et trente-huit ans, je dirais. » Elle estimait qu'il devait faire un peu plus d'un mètre quatre-vingts. « Je pourrais faire son portrait… Je me souviens l'avoir vu sur le pas de la porte et aussi chez Darlene quand on repeignait la maison. Il aimait bien parler avec moi parce que je suis assez franche. D'ailleurs, Dee s'est fâchée parce qu'elle trouvait que je lui en disais trop. J'ai répondu : "Il me demande quelque chose, alors moi je réponds." Mais Dee m'a mise en garde : "Pam, je ne t'inviterai plus si tu n'arrêtes pas de lui parler. Il y a des choses que les gens n'ont pas à savoir." J'ai dit : "À la façon dont il parle, j'ai cru que tu sortais avec ce type." »

Le nom de Ron Allen figurait sur la liste des invités de Darlene. Après son déménagement en Californie du Sud en 1969, Cheney avait un jour reçu la visite du frère et de la belle-sœur de Leigh.

« Un soir, Ron et Karen étaient venus dîner chez moi, m'a dit Cheney. C'était avant que j'achète ma nouvelle maison [au 1842, Berkeley Avenue]. Nous étions en train de bavarder autour de la table de la cuisine et Karen nous a raconté que Leigh était un jour arrivé en costume alors qu'ils étaient invités Ron et lui à venir donner un coup de main à des amis pour peindre leur maison. C'était juste un exemple qu'elle donnait pour montrer que Leigh était incapable d'avoir une vie sociale ordinaire. Elle avait un peu peur de son beau-frère tellement il lui semblait inadapté. Comme elle avait fait des études d'assistante sociale, elle avait appris à se méfier de ce genre de choses. Ce qui n'était pas le cas de Ron, je crois. »

Il y avait deux Lee dont les chemins se croisaient dans la vie de Darlene. « Robbie » ou « Lee » (elle l'appelait apparemment d'une façon ou de l'autre) habitait assez près pour apercevoir la maison de Darlene de ses fenêtres à Wallace Street. Il n'avait donc aucune raison de la guetter devant chez elle dans sa voiture. Il devait s'agir d'un autre « Lee ». J'ai interrogé

Mulanax à ce propos. « En supposant que le Zodiaque était un des nouveaux amis de Darlene, avez-vous jamais dressé une liste des personnes qu'elle avait rencontrées récemment ? Est-ce que vous connaissez un certain Robbie ?

— Les gens qu'on a questionnés étaient essentiellement des membres de sa famille ou des collègues, a-t-il répondu. Elle côtoyait toutes sortes de personnes, mais je ne pourrais pas dire s'il s'agissait de nouveaux amis. »

Le 29 juin 1969, lors d'une fête locale, Darlene a confié à son amie Bobbie Ramos que « Lee » était le nom d'un homme qui avait vécu en face de chez elle. Une serveuse du Terry's avait aussi remarqué un homme dans une voiture blanche qui suivait Darlene. Elle avait noté son numéro de plaque, ce qui m'a permis de retrouver la voiture. Il s'agissait d'une Cougar Mercury blanche de 1968. J'étais déçu. Cette voiture ne pouvait être celle dont le Zodiaque s'était servi au lac Berryessa. Les traces des pneus ne correspondaient pas, ainsi que l'écartement entre les roues. Les caractéristiques de la Cougar étaient plus proches de la Chevrolet Impala de 1959-1960 aperçue sur les lieux du crime de Lake Herman Road.

Il n'y avait à Wallace Street qu'un seul immeuble à appartements, au numéro 553. Après de longues recherches, j'ai fini par retrouver le propriétaire de la Cougar : un dénommé Robbie Lee Moncure, qui avait habité dans un de ces appartements et avait aussi travaillé à la base navale de Pare Island. En 1971, il avait déménagé à Fresno et avait revendu sa Cougar en avril 1977. Toutefois, il avait les cheveux noirs, et puis il était trop mince (soixante-quinze kilos) et trop jeune (vingt-cinq uns à l'époque des meurtres) pour être le Zodiaque. Tout ce que je pouvais espérer, s'il s'intéressait à Darlene, c'est qu'il ait aperçu l'autre homme nommé « Lee » qui l'épiait.

« Darlene et moi étions très liés… comme amis, et c'est tout ! m'a raconté Robbie. Elle ne me parlait pas de ses autres amis. Tout était cloisonné. Je n'insistais pas… C'était elle qui m'intéressait, pas les autres. Elle jouait à ce genre de petit jeu, un peu comme dans les films ou les séries télé. Darlene était petite et espiègle. À Wallace Street, par exemple, je l'ai vue faire du cerf-volant en pleine nuit. Mais je me rappelle qu'elle m'a appelé un autre soir pour que j'aille la chercher au Coronado Inn. Elle n'avait pas confiance en ce type… un homme plus âgé. Le gars que j'ai aperçu était assez massif. Sur le moment, je n'ai pas vraiment prêté

attention à lui, parce qu'elle m'a dit qu'elle voulait rentrer tout de suite. » Robbie ne se souvenait de rien d'autre.

Un an après cet épisode, une habitante de Vallejo, Marie Anstey, a disparu un vendredi 13 sur le parking du Coronado Inn. On a retrouvé son corps près de l'eau, comme pour les victimes de Santa Rosa. Elle avait été assommée, puis noyée, mais n'avait pas subi de sévices sexuels. Je pensais que Robbie Lee avait vu le Zodiaque sans son masque.

Peut-être Leigh Allen était-il parmi les personnes invitées chez Darlene pour repeindre sa nouvelle maison ? Peut-être était-ce le mystérieux personnage que les amis de Darlene appelaient « Lee » ? Mais pouvait-on faire le lien entre Darlene et lui la nuit du meurtre ? J'avais demandé à Lynch ce qu'il en pensait. Comme il se disait que le Zodiaque pouvait être un dénommé « Lee », il avait prêté une attention plus particulière aux dénonciations relatives à certains hommes dont c'était le deuxième prénom. L'un d'eux possédait des armes de calibre 22, 45 et 9 mm. « Il y a quelqu'un qui pense que c'est le Zodiaque. C'est un fêlé qu'on voit de temps en temps du côté de Napa. En fait, je le connaissais. Je ne m'en étais pas rendu compte quand j'avais reçu une lettre de son ex-femme. C'est un sadique qui pèse pas loin de cent kilos et mesure plus d'un mètre quatre-vingts, un fétichiste du cuir. Il a dit à sa femme : "Tu seras mon esclave dans l'au-delà", une phrase similaire à ce qu'écrivait le Zodiaque. On ne peut pas tirer grand-chose de ce genre de type. Il ne vous parle pas pour ainsi dire.

Qui vous avait tuyauté sur Leigh Allen ? ai-je demandé lors de la dernière conversation que j'ai eue avec Lynch. Était-ce un informateur anonyme ?

— Je pense que l'information est passée par le bureau du shérif local… Les Lundblad. Il est mort aujourd'hui. Je crois que c'est lui qui m'a filé le tuyau. Oui, c'étaient toujours des informations de seconde main. Impossible de parler directement à quelqu'un.

— Vous avez questionné la sœur de Darlene, Linda, à San Jose ?

— Oui, plusieurs fois.

— Avez-vous jamais parlé de ce "Lee" qui se trouvait chez Darlene le jour des travaux de peinture ?

— Non.

— On a récupéré une balle en parfait état dans la voiture, ai-je dit. Elle a dû probablement traverser les tissus mous du corps de Darlene avant de se

loger dans la garniture du véhicule. Cette munition à revêtement de cuivre était assez nouvelle. Elle était dans le commerce depuis six mois. Avez-vous une piste à ce propos ?

— Non, a dit Lynch. J'avoue que je ne connais pas grand-chose aux armes. Un type de Skylab Boulevard au sud de San Francisco tirait avec ce genre de munitions. Je l'ai interrogé mais ça n'a rien donné de probant. Je n'ai jamais cru que le Zodiaque avait poursuivi Darlene et Mike jusqu'à Blue Rock Springs. Pour moi, il est tombé sur eux par hasard. Il cherchait une victime et il les a trouvés. » Je n'étais pas d'accord. Le Zodiaque devait les avoir traqués d'une manière ou d'une autre. Venons-en enfin à ce Quatre Juillet fatal.

« C'était un Quatre Juillet exceptionnellement chaud, m'a raconté Bobbie Oxnam. Tout le monde était sur le front de mer. » Le ciel était rempli de spectaculaires feux d'artifice. Le crépitement pyrotechnique faisait penser à une mitrailleuse. L'odeur de la poudre flottait dans l'air. Un peu plus tôt dans la journée, Darlene avait eu un accrochage près d'un bowling avec un homme qui conduisait une camionnette blanche. Il a plus tard été décrit à la police comme un individu âgé de trente ans d'un mètre quatre-vingts pour quatre-vingts kilos, avec des cheveux « de la couleur du champagne peignés en arrière ».

« Darlene était tout excitée quand elle est arrivée au Caesar's ce soir-là », m'a raconté Carmela Leigh. Le Caesar's se trouvait au 1576, Vervais Street, tout près d'Elmer Cave School, où travaillait Leigh Allen. « Tout ce que j'ai compris, c'est qu'elle allait faire un tour en bateau pour la parade. En partant, vers 19 heures, elle a dit : "J'organise une petite fête" et elle voulait que je vienne. J'ai répondu : "Oui, OK, OK", mais elle savait que je n'irais pas. »

Darlene et sa sœur, Christina, sont allées à Mare Island pour embarquer sur le *General French Genora*, un bateau décoré et illuminé. D'après certains témoignages, le voilier de Leigh Allen participait aussi au traditionnel défilé nautique de Vallejo. « Un ami de Darlene possédait un bateau, m'a raconté Mulanax. Elle connaissait au moins deux marins et deux aviateurs. » À 22 heures, après le défilé de Mare Island, Darlene et Christina sont repassées au Caesar's. Darlene avait prévu de donner une petite fête chez elle après la fermeture du restaurant. Quinze minutes plus

tard, elle a appelé sa baby-sitter et a appris que Bobbie Ramos voulait lui parler. À 22 h 30, Darlene et Christina sont arrivées chez Terry's et Darlene est entrée pour discuter avec plusieurs serveuses. « Darlene n'a parlé à personne d'autre qu'aux filles qui travaillent chez Terry's avant de me ramener », se rappelait Christina.

Mais en sortant du restaurant, Darlene avait rencontré quelqu'un d'autre. Elle a eu une discussion avec un homme âgé « d'une trentaine ou d'une quarantaine d'années » dans une voiture bleue immatriculée dans un autre État. Un peu plus tôt dans la soirée, le shérif adjoint Ben Villareal avait vu une Ford bleue de 1967 stationnée à Blue Rock Springs. Christina (« la plus stable et la plus honnête parmi les membres de la famille de Darlene ») a rapporté qu'elle avait « senti une tension dans l'air et dans la conversation ». Sa sœur avait l'air « bouleversée ». Christina lui a demandé ce qui se passait et Darlene a répondu : « Ne t'occupe pas de ça. Tu le liras demain dans les journaux. » Un ou deux jours auparavant, elle lui avait déjà dit plus ou moins la même chose. « Il va se passer un truc très sérieux… Je ne peux rien te dire encore mais ce sera cette semaine. » Par la suite, Christina a parlé à un inspecteur de cet homme inconnu, de la voiture immatriculée dans un autre État et des étranges remarques de sa sœur – dont rien ne transparaît dans le rapport du VPD :

> Dee et Christina se sont rendues au restaurant Terry's où Dee a parlé avec plusieurs serveuses et, à l'extérieur du restaurant, avec un homme (sans autre précision) au volant d'une voiture bleue immatriculée dans un autre État (sans autre précision). Christina assure avoir senti une tension dans l'air et dans la conversation et a demandé à Dee ce qui se passait. À quoi Dee aurait répondu : « Ne t'occupe pas de ça… Tu le liras demain dans les journaux. »

Sa description de la voiture a été modifiée dans une annotation ajoutée dans la marge gauche par le lieutenant Jim Husted : la voiture était « 1) entièrement blanche. 2) plus grande que la Cor-vair de Dee. 3) plus ancienne que la Corvair de Dee (1963) ».

Pam a aussi confirmé l'altercation sur le parking du Terry's. « Tout ce que je sais, c'est qu'il voulait sortir avec elle. Elle a refusé parce qu'elle était mariée… Il devait avoir entre trente-cinq et trente-huit ans. » Il y avait donc eu deux échanges de propos assez vifs dans la journée : une première fois en plein jour à la suite d'un accrochage et l'autre une heure et demie avant le crime de Blue Rock Springs. Les enquêteurs avaient confondu les

deux disputes. Comme dans le cas de Robbie et Lee, il s'agissait de deux choses différentes à des moments différents.

À 22 h 45, Darlene a déposé Christina à la maison de la famille Ferrin à Vallejo. Les deux baby-sitters, Janet Lynn Rhodes et Pamela Kay, étaient impatientes de s'en aller. Elles étaient là depuis le début de l'après-midi. Ce Quatre Juillet, c'était la première fois que Janet Lynn faisait du baby-sitting pour Darlene. Les jeunes filles ont déclaré qu'un homme « d'âge moyen d'après sa voix » avait appelé à plusieurs reprises. Darlene s'est changée rapidement : elle a quitté sa combinaison de parachutisme patriotique ornée d'étoiles rouges, blanches et bleues pour enfiler une salopette à fleurs blanches et bleues avec des chaussures bleues, comme le décrirait plus tard le Zodiaque.

« Dee connaissait les jeunes qui ont été tués à Lake Herman Road, m'a confirmé Janet Lynn. Elle disait : "Il est revenu. Je l'ai vu tuer quelqu'un." » Plus tard, dans son lit d'hôpital, Mike Mageau, encore assommé de sédatifs, a raconté à la police ce qui s'était passé ensuite.

Dee est arrivée [par Georgia Street] chez Mageau au 864, Beechwood Street [près de Hogan High School où Betty Lou Jensen était inscrite], était-il écrit dans le rapport officiel. Vers 23 h 30… il est monté dans sa voiture. Comme ils avaient faim tous les deux, a-t-il dit, ils ont emprunté Springs Road pour se diriger vers Vallejo. Toutefois, à peu près à hauteur de Mr. Ed's Restaurant, Dee a déclaré qu'elle voulait lui parler de quelque chose.

Il faut noter ici une étrange coïncidence : Betty Lou et David s'étaient aussi arrêtés au Mr. Ed's Drive-In juste avant d'être abattus. Les deux jeunes gens avaient rendu visite à une amie, Sharon, à Brentwood Avenue à 20 h 30 et y étaient restés jusqu'à 21 heures. À 22 h 30, leur concert de Noël était terminé et ils sont repartis pour passer au Mr. Ed's avant de repartir sur Lake Herman Road. On a plus tard retrouvé le numéro de téléphone du Mr. Ed's griffonné sur une enveloppe de photo dans le sac à main de Darlene avec les mots *« hacked », « stuck », « testified »* et *« seen »*{44}. Le 20 décembre 1968, le Zodiaque avait-il pris Betty Lou pour Darlene ? À l'âge de dix-sept ans, Betty Lou Jensen ressemblait beaucoup à Darlene Ferrin (j'ai pu voir deux photos d'elles au même âge). Les chances pour le Zodiaque de tomber sur des jeunes femmes qu'on aurait pris pour des jumelles en pleine nuit dans deux endroits déserts étaient assez minces… À moins qu'il ne les ait suivies. À plusieurs reprises,

Betty Lou avait demandé à sa sœur aînée Melody de fermer les stores et leur mère avait un jour trouvé la porte du jardin donnant sur le côté de la maison ouverte.

Le Zodiaque avait-il pris les jeunes gens pour Darlene et son mari Steven Kee, dont les parents vivaient à Cottonwood Street, tout près de chez Sharon, l'amie de Betty Lou Jensen ? Les avait-il suivis jusqu'au Mr. Ed's, que Darlene fréquentait souvent ? Ou le meurtre de Betty Lou était-il un avertissement pour Darlene, qui assurait la connaître ?

Sur la suggestion de Mageau, continuait le rapport, ils sont repartis en direction de l'est sur Springs Road vers Blue Rock Springs où ils pourraient discuter.

« Au bout d'une minute, Mike a prévenu Dee que quelqu'un les suivait, a raconté Linda. Juste cette phrase : "On est suivis."

— Comment savez-vous ça ? ai-je demandé.

— Je l'ai appris par le sergent Lynch et le sergent Mulanax. Darlene a tourné dans la première rue qui se présentait et cette voiture continuait à les suivre… Je ne sais pas pourquoi elle a décidé d'aller vers Blue Rock Springs. »

Linda avait aussi parlé à Mike à l'hôpital, et j'étais curieux de savoir ce qu'elle avait pu apprendre d'autre.

« Ils savaient qu'ils étaient suivis ? ai-je demandé.

— Oui.

— Et Darlene pensait que c'était quelqu'un du nom de Lee ?

— Oui.

— Elle l'a dit ?

— Oui.

— Est-ce que la police a bien compris que le nom du Zodiaque était censé être Lee ?

— Je ne pense pas, mais Mike sait qui est le Zodiaque. Il le sait. »

C'était aussi l'avis de Pam : « Le Zodiaque connaissait Darlene, m'a-t-elle dit. D'ailleurs, il l'appelait par son nom… *on la surnommait "Dee" et il l'a appelée "Dee"*.

— Il l'a appelée comme ça quand il lui a tiré dessus ?

— Hm hm.

— Et c'est ce que Mike vous a dit ?

— En effet, c'est ce qu'il m'a dit à l'hôpital. »

Deux jours durant, une blessure à la langue avait empêché Mageau de raconter à la police tout ce qu'il avait vu.

De source non confirmée, il paraîtrait que Mageau a dit qu'ils étaient suivis par une voiture suspecte depuis le moment où ils sont partis de chez lui.

Était-ce vrai ? Sue Ayers, une amie de Mageau, était allée le voir à l'hôpital. « Dee et le tireur s'étaient disputés chez Terry's le Quatre Juillet », lui a-t-il dit. En les voyant partir, l'homme les aurait pris en filature jusqu'à Blue Rock Springs, où l'altercation aurait repris jusqu'à ce qu'éclate la fusillade. La fille du gardien à Blue Rock Springs aurait, paraît-il, assisté à la scène et prévenu son père quelques secondes avant que n'éclatent les coups de feu. Selon les déclarations de Mike dans le rapport officiel :

Au bout de cinq minutes, a dit Mageau, une voiture [décrite comme une Ford Falcon brune de 1958-1959 avec de vieilles plaques californiennes] est arrivée de Springs Road. Le conducteur a éteint ses feux et s'est arrêté à environ un mètre cinquante de leur voiture sur la gauche. Il est resté là pendant près d'une minute.

Mike a raconté qu'il avait demandé à Dee si elle connaissait cet homme et qu'elle avait répondu : « Qu'est-ce que ça peut faire ? Laisse tomber. » Mageau ne savait pas s'il fallait en conclure qu'elle le connaissait ou non. La voiture est repartie au bout d'une minute à une vitesse terrible en direction de Vallejo, et ils sont restés seuls dans l'obscurité du parking qui dominait un parcours de golf. Cinq minutes plus tard environ, l'homme est revenu. Il s'est rangé du côté passager, en retrait par rapport à leur voiture, les phares allumés. L'homme s'est approché d'eux avec une torche électrique à la main. J'ai demandé à Mulanax si, d'après lui, Darlene et Mike avaient été suivis jusqu'à Blue Rock Springs ? « Je n'en ai pas l'impression, a-t-il répondu. Il me semble que les meurtres du Zodiaque n'étaient pas planifiés. Il se contentait de saisir une occasion. C'est mon sentiment du moins.

— Mais le Zodiaque a décrit ce que Darlene portait et il faisait plutôt sombre.

— Il avait aussi une puissante torche électrique.

— C'est vrai.

— C'est le genre de projecteur avec une poignée dont on se sert sur les bateaux. Un truc qui flotte. »

D’après les déclarations de Mageau, ils ont pensé qu’il s’agissait de la police et s’apprêtaient à présenter des papiers d’identité quand soudain l’homme a commencé à tirer. Mageau a dit qu’il lui semblait que l’arme avait un silencieux.

Ce fait n’a jamais été rapporté. Le Zodiaque seul pouvait le connaître. En 1991, après la perquisition à son domicile, Leigh Allen a confié à un ami : « Il y a certaines choses qu’ils n’ont pas trouvées – comme le silencieux que je cachais avec mes chaussettes dans la commode. » Le Zodiaque était-il reparti pour installer un silencieux à son arme ? Darlene, Mike et l’inconnu avaient déjà attiré l’attention de George R. Bryant, le fils du gardien de Blue Rock Springs âgé de vingt-deux ans et employé chez Selby Smelter. « Le fils du gardien les a vus discuter tous les trois, m’a dit Mulanax. Bryant a regardé par la fenêtre avant d’aller se coucher. Quinze minutes plus tard, il a entendu des coups de feu. » Bryant se trouvait à environ deux cent cinquante mètres du parking quand il a entendu « un coup de feu, un court intervalle, un autre coup de feu, encore une pause, puis quelques tirs rapides ». Finalement, il a entendu « un crissement de pneus tandis qu’une voiture s’éloignait ». Bryant n’avait pas dû entendre tous les coups de feu car le Zodiaque avait tiré sept fois au total.

Après avoir tiré à plusieurs reprises, l’homme est reparti vers sa voiture, mais Mageau a dû pousser un cri car il est revenu et il a tiré encore deux fois sur lui et deux autres fois sur Dee.

Mageau, blessé au cou, à la jambe gauche et au bras droit, agitait les jambes quand le Zodiaque a tiré pour la deuxième fois. « Mike a ouvert la portière et est tombé par terre, m’a dit Lynch. À ce moment-là, il a vu le type retourner à sa voiture et s’installer au volant, et a aperçu distinctement son profil. L’homme avait les cheveux peignés en une sorte de banane ramenée vers l’arrière. » Mike a décrit le Zodiaque comme « un individu au visage large, âgé de trente ans, avec des cheveux brun clair bouclés coupés en brosse à la façon des militaires. Pour ce qui est de sa corpulence, il était costaud, épais sans être gras. Il pesait pas loin de cent kilos et avait un peu de ventre. »

Le sergent Richard Hoffman, appelé sur les lieux du crime, m’a raconté la suite de l’histoire. « Je travaillais à la brigade des mineurs, en civil, dans une voiture banalisée, et j’ai été prévenu par radio. Il faisait noir à Blue Rock Springs, les ormes se balançaient dans le vent, j’entendais les cris

sinistres des paons qui se promenaient sur les greens. Roy Conway et moi avons été les premiers policiers à parvenir à Blue Rock Springs [à six kilomètres de Vallejo et à trois kilomètres de Lake Herman Road où avait eu lieu le crime précédent]. Mike Mageau était d'abord passé sur le siège arrière, mais je l'ai découvert dehors gisant sur le dos. Il avait les yeux grands ouverts et tendait les bras comme pour implorer de l'aide. Quand il a ouvert la bouche pour parler, le seul bruit qu'il a pu émettre était un gargouillis de sang. L'ambulance venait d'arriver et le médecin a enlevé le pull de Darlene pour pratiquer un massage cardiaque. À chaque pression sur sa poitrine, l'air expulsé par le trou de la balle soulevait la petite languette cousue à son soutien-gorge. »

Lynch et son équipier Ed Rust sont arrivés ensuite. « Mike était étendu par terre et elle se trouvait toujours derrière le volant, a raconté Lynch. Je me rappelle qu'elle essayait de dire quelque chose et je me suis penché pour mettre mon oreille près de sa bouche mais je n'ai pas compris. » Rust ajoutait : « Une patrouille est arrivée là avant nous, vers minuit. Il nous a fallu dix à quinze minutes pour être sur place. Elle est morte à 0 h 26. Elle essayait de parler, mais on ne distinguait rien de ce qu'elle disait. Un policier l'a même accompagnée jusqu'à l'hôpital au cas où elle pourrait révéler quelque chose. Je pense que c'était Dick Hoffman. C'est lui qui était arrivé le premier. Mike a dit qu'il avait cru que c'était un contrôle d'identité. Le type s'était arrêté derrière leur voiture comme pour leur couper la retraite [une technique d'interpellation] et avait braqué sur eux sa torche électrique comme le font les policiers pour un contrôle. Mike est sorti de la voiture après le départ du tueur. Il avait grimpé par-dessus le dossier du siège pour essayer de s'échapper. L'homme a tiré plusieurs fois sur lui. Tout ce que Mike pouvait faire, c'était essayer de se réfugier sur le siège arrière. »

« L'ambulance est arrivée peu de temps après et j'ai donné un coup de main pour la sortir de la voiture. Puis Dick Hoffman a suivi l'ambulance jusqu'à l'hôpital. »

Rust concluait : « On a conduit Mike au Queen of the Valley Hospital. Lynch et moi, on a vu qu'il y a un petit monument en face de l'hôpital… il y a un signe du zodiaque dessus. »

Quand le tueur a ouvert le feu, Darlene était penchée pour prendre son sac à main sur le plancher à l'arrière de la voiture, comme si elle s'apprêtait à présenter ses papiers d'identité. Dans son sac, avec l'enveloppe de photos,

il y avait un calepin où étaient inscrits deux noms soulignés : « Vaughn » et « Leigh ». J'ai retrouvé un Vaughn dans l'un des trois carnets d'adresses de Darlene, mais pas de Leigh. La police a considéré qu'il s'agissait du nom de l'employeur de Dean Ferrin, Bill Leigh.

Les deux baby-sitters de Darlene se posaient des questions à propos de l'heure du meurtre. « À quelle heure ont-ils dit qu'elle avait été tuée ? demandait Janet Lynn. Minuit cinq ? [Darlene a été abattue à minuit.] Il y a quelque chose qui ne colle pas. À un moment, on s'est dit qu'elle ne pouvait même pas être arrivée jusqu'à ce parking. Nous avons dit à la police qu'elle n'avait pas encore quitté la maison à ce moment-là… parce qu'on regardait une émission qui ne commence qu'aux environs de minuit et elle était encore là. Et voilà qu'on prétend qu'elle a été tuée cinq minutes plus tard. Comment aurait-elle pu être à Blue Rock Springs en cinq minutes ? On l'a dit à ce policier [Lynch]. C'est ce qui m'a toujours tracassée dans cette histoire. Elle est partie juste avant minuit et on ne peut pas arriver là aussi vite. On leur a redit plusieurs fois, mais ils ne l'ont même pas noté. »

« J'avais passé la journée à Berryessa, m'a raconté Steven Kee. Je devais la voir cette nui-là, mais quand je suis rentré, j'ai appris que Dee avait été tuée. » Pourquoi Mike était-il sorti de chez lui sans éteindre les lampes ni la télévision et en laissant la porte d'entrée grande ouverte ? Dans la foulée, les enquêteurs se posaient aussi d'autres questions :

> Pourquoi Mike portait-il trois paires de pantalons et trois pulls ? Qu'en était-il de la prétendue dispute sur le parking du Terry's Restaurant peu avant le crime et de la version selon laquelle le même homme les aurait suivis jusqu'à Blue Rock Springs où l'altercation aurait repris et aurait abouti aux coups de feu ? Autres questions : Mageau connaissait-il ou non l'homme qui les a attaqués ? A-t-il était témoin d'une discussion entre Darlene et un homme d'âge moyen sur les lieux du crime et/ou plus tôt ce soir-là chez Terry's ?… « Il y a eu *une dispute entre les occupants de la voiture de la victime décédée et un autre individu* sur le parking de Blue Rock Springs *quelques minutes avant son meurtre.* » La victime décédée a eu une discussion avec un suspect probable en présence de la victime survivante *plusieurs heures* avant son meurtre, (SOURCE : victime survivante [Mageau], d'après une amie de la famille.)

Le sergent Hoffman admettait avoir eu peur, à Blue Rock Springs cette nuit-là, de voir le tueur revenir pour l'abattre lui aussi. Mais à 0 h 40, le Zodiaque était occupé ailleurs. Il appelait la standardiste Nancy Slover au VPD d'une cabine publique de la station-service Joe's Union (qui fermait à

20 h 25) au coin de Tuolumne Street et Springs Road, pour signaler ce qu'il croyait être un double meurtre. « Ils ont été abattus avec un Luger 9 mm. J'ai aussi tué ces jeunes l'année passée. » Cette cabine se trouvait à six cents mètres du domicile de Leigh.

À 1 h 30 du matin, cinquante minutes plus tard, quatre appels téléphoniques ont été passés d'une cabine au coin de Broadway Street et Nebraska Street, à moins d'un kilomètre de la maison d'Allen. L'un des coups de téléphone était adressé aux parents de Dean Ferrin, Arthur et Mildred. Ils ont entendu « une respiration profonde… personne ne disait rien, mais on était certains qu'il y avait quelqu'un au bout du fil ». Le téléphone a sonné deux fois chez Darlene et Dean Ferrin. La baby-sitter a décroché et n'a entendu qu'« une respiration ou un souffle ». Puis on a appelé chez le frère de Dean, Gordon (qui se trouvait alors en Thaïlande). Le Zodiaque devait nécessairement connaître Darlene pour téléphoner à sa belle-famille. Ni la radio ni les journaux n'avaient encore parlé du crime ou de l'identité des victimes.

En dessinant le plan du quartier d'Allen, j'ai pu me rendre compte à quel point il vivait près de toutes les victimes de Vallejo. La maison de Mike Mageau se trouvait à quatre ou cinq rues de celle d'une autre victime, Betty Lou Jensen. Le ciblage géographique criminel est devenu par la suite un précieux outil d'enquête. Le profilage géographique se fonde sur la théorie du comportement spatial des criminels. Les tueurs sévissent près de leur domicile tout comme le citoyen moyen choisit les magasins où il fait ses emplettes quotidiennes. Ils privilégient les zones qui leur sont familières et qu'ils ont eu l'occasion d'explorer préalablement. Un meurtrier a tendance à traquer ses proies dans des zones qu'il connaît tout en s'efforçant de rester autant que possible à l'écart de son propre domicile. C'est ainsi que les lieux de ces crimes rayonnent souvent de tous côtés autour de chez lui. Il est comme une araignée au centre de sa toile.

En quittant le parking de Blue Rock Springs, le Zodiaque a dû parvenir à un embranchement. Sur sa gauche, Lake Herman Road n'offrait aucun endroit où se cacher jusqu'à Benicia. Sur sa droite, Columbus Parkway (où habitait le frère de Leigh) le ramenait vers Vallejo, mais il risquait de croiser des voitures de police en route vers Springs Road. Pour éviter d'être pris au piège, je crois que le Zodiaque a emprunté une petite route qui part de Columbus Parkway, tellement discrète que je ne l'ai aperçue qu'au dernier moment et qu'il m'a fallu virer brusquement pour m'y engager. Elle m'a

conduit en ligne droite jusqu'au cœur de Vallejo. Au bout d'un moment, je me suis retrouvé devant une maison qui m'était familière : celle d'Arthur Leigh Allen.

Bien plus tard, dans le *Napa Sentinel*, Harry V. Martin spéculait :

> Darlene connaissait un terrible secret… à cause de ce secret, elle a été tuée, non pas au hasard, mais délibérément… un meurtre planifié et exécuté par une personne qu'elle connaissait très bien, une personne qui lui offrait des cadeaux, une personne qui se rendait sur son lieu de travail et même chez elle.

Carmela Leigh, était enceinte et devait accoucher trois jours après le meurtre de Darlene. Elle avait tellement peur qu'elle avait fait placer un œilleton à sa porte. « On ne savait pas si ce type n'allait pas revenir pour se débarrasser de son mari et de ses amis, m'a-t-elle dit. On ne savait pas non plus s'il ne s'agissait pas d'un des tordus qu'elle fréquentait. Dommage qu'on ne l'ait jamais retrouvé. Nous avons longtemps vécu dans l'angoisse. On ne savait pas si le meurtrier connaissait Dee – c'est ce que tout le monde pensait étant donné le nombre de gens qu'elle côtoyait. Ensuite, on a imaginé que Dee savait quelque chose à propos d'un trafic de drogue ou un truc du genre et qu'on l'avait tuée pour l'empêcher de parler. Et puis on s'est dit qu'elle avait compris qu'elle allait être assassinée, peut-être par une secte satanique, vous savez, des gens qui font des sacrifices. » Certains avaient parlé de trafic de drogue, mais les baby-sitters démentaient : « Il n'y avait pas trace de drogue dans la maison », m'ont-elles dit. Mulanax confirmait : « Rien dans les rapports de police ne permet de faire le lien avec une affaire de drogue. Elle connaissait des personnes qui se droguaient, je pense, mais il n'y a aucune indication qu'elle ait elle-même consommé de la drogue. » Bobbie Ramos m'a raconté : « Les enquêteurs m'ont posé toutes sortes de questions et ils sont revenus des tas de fois au cas où j'aurais repensé à quelque chose. Ils m'ont demandé si elle vendait de la drogue. "Est-ce qu'elle touchait plus de pourboires que vous ?" Bien sûr, j'avais peut-être vingt dollars et elle trente-cinq. Ils avaient l'air d'insinuer qu'elle revendait peut-être de la drogue aux clients… Je ne dis pas qu'elle ne fumait pas un peu d'herbe ou quoi. Fumer et vendre, c'est différent. »

« Elle prenait peut-être de la marijuana de temps en temps, mais pour ce qui est d'en vendre, sûrement pas, m'a dit Bobbie Oxnam. C'était tabou

pour elle. Les sous-entendus qu'on a pu lire dans la presse après sa mort nous rendaient vraiment dingues. Les gens ont oublié tout ce qu'il y avait de bien chez Darlene. Ce n'était pas une traînée. Ce n'était pas un ange, mais ce n'était pas une traînée non plus. »

Le sergent Lynch et son équipier Rust ont plus tard interrogé Linda au 400, Brandon Avenue à San Jose. Comme beaucoup d'amies de Darlene, elle avait été assez difficile à retrouver après le crime de Blue Rock Springs. « Ils m'ont questionnée pendant plus de sept heures, m'a-t-elle dit. Lynch pensait qu'il y avait une histoire de drogue derrière tout ça. Il m'a donné une liste dactylographiée en disant : "Entourez les noms qui vous sont familiers." Bien sûr, j'ai entouré tous ceux qui étaient venus pour peindre la maison.

— Le nom de Lee s'y trouvait-il ? ai-je demandé.

— Oui. Il y avait un autre nom sur la liste écrit différemment : "Leigh". J'ai désigné tous les gens que Darlene connaissait et quand j'ai entouré le nom qu'ils voulaient en particulier, ils ont fait : "Hm hm", comme s'ils avaient déjà leur petite idée sur la question. Dès que j'ai entouré ce nom-là, ils ont dit : "Ça suffit." » Le nom était celui d'un homme d'âge moyen au visage rond qui ressemblait à Leigh Allen. Et c'est là que la police a commis une erreur. Lynch n'avait pas encore interrogé Leigh Allen.

« Puis j'ai aidé la police à établir le portrait-robot de l'homme qui était venu le jour des travaux de peinture, a poursuivi Linda. Un type d'âge moyen avec un regard très particulier, un regard froid. J'étais assise à côté du dessinateur et je lui donnais mes indications. Je leur ai demandé plusieurs fois de me montrer des photos, mais ils ne l'ont jamais fait. Quand le dessin a été fini, Lynch a demandé : "Tu penses qu'elle est prête ?" J'ai dit : "Prête pour quoi ?" Et ils ont ouvert un classeur noir qui contenait un autre portrait-robot. La seule différence par rapport au mien c'était le menton. J'en étais soufflée. »

Il s'agissait d'un dessin établi d'après le signalement donné par Mageau sur son lit d'hôpital. Il avait aperçu distinctement le profil du Zodiaque quand le tueur lui avait tiré dessus et deux jours après les faits, il était enfin en état de parler. Le policier Steve Baldino estimait qu'il s'agissait « probablement du même individu », qui venait souvent chez Terry's.

« Steve Baldino a retrouvé un gars qu'il voyait de temps en temps au restaurant, m'a raconté Linda. Steve était assez secoué après le crime. Il connaissait bien la famille et il venait souvent. Il m'a un jour fait asseoir

dans la voiture de patrouille et m'a laissé toucher sa matraque et son arme. C'était un très bon flic et, quand Dee est morte, il en a fait un peu trop. Je crois qu'il s'est peut-être trompé. » L'homme que Baldino avait repéré lors d'une réunion des Alcooliques Anonymes admettait qu'il venait de temps en temps chez Terry's, mais ce n'était pas lui l'homme dont Darlene avait peur lors des travaux de peinture. Lynch avait le bon portrait mais le mauvais nom. À partir de ce moment-là, le Zodiaque a dû se sentir invulnérable et s'est montré de plus en plus audacieux.

« Mais, vous savez, ajoutait Linda, je pense que le Zodiaque se déguisait, et ça doit être quelqu'un de Vallejo parce qu'il savait comment s'échapper sans se faire prendre. Le plus étrange, c'est que tout le monde a quitté Vallejo [Mike et son frère, Steven Kee, Robbie Lee, Linda elle-même et Christina, la plus jeune sœur de Darlene]. Je crois que si le tueur était de San Francisco, les gens seraient restés. Ils se seraient sentis beaucoup plus en sécurité à Vallejo. Mais ils ont tous quitté la ville et se sont dispersés. »

Le portrait-robot établi grâce à Linda a néanmoins été utile. Il était assez précis pour que Cheney y reconnaisse plus tard son ami, Arthur Leigh Allen.

« Je n'ai jamais douté que Leigh était le Zodiaque, bien sûr, m'a dit Cheney. Et j'ai toujours été surpris qu'ils ne l'aient jamais coincé. Je ne pouvais pas y croire. J'attendais qu'il se passe quelque chose, que les journaux annoncent l'arrestation du Zodiaque. Et rien ne s'est passé. Je crois que les crimes de Lake Herman Road et du lac Berryessa n'étaient qu'un écran de fumée. Son intention était de tuer Darlene Ferrin.

« Une idée m'est venue quand j'ai finalement lu votre livre, *Zodiac* – je ne l'avais pas fait jusqu'à présent pour ne pas altérer mes souvenirs. Le meurtre de Darlene n'était certainement pas un crime commis au hasard par un tueur qui rôdait dans les coins fréquentés par les amoureux. Je crois que c'était prémédité. J'ai l'impression que Darlene était la véritable cible et qu'il a liquidé les autres pour semer la confusion. On a raconté que Darlene l'aurait vu tuer quelqu'un, ou il voulait peut-être la faire taire pour une raison ou une autre. Peut-être que Darlene le faisait chanter. »

Lors de la conférence consacrée au Zodiaque, George Bawart a exprimé sa conviction qu'Allen était le Zodiaque. Le capitaine Roy Conway a déclaré dans une interview publiée : « Je crois que le tueur du Zodiaque

était Arthur Leigh Allen, comme je l'ai toujours pensé. » J'ai posé la même question à Toschi. « Il n'y a pas de doute dans mon esprit, a-t-il conclu. Arthur Leigh Allen était bien le Zodiaque. » J'avais moi aussi écrit la même chose en 1977 (quand il y avait pléthore de suspects).

Si Allen n'était pas mort, la saga du Zodiaque aurait eu une fin différente. Le mardi 24 mars 1992, à son retour d'Allemagne, peu de temps avant le décès de Leigh Allen, George Bawart a eu un entretien très important.

« J'ai finalement pu reprendre contact avec la victime Mike Mageau et je lui ai montré six photos, m'a-t-il raconté. Il y avait le suspect de Harvey Hines ainsi qu'Arthur Leigh Allen. Les autres étaient juste là pour remplir. Comme vingt ans avaient passé depuis le crime de Blue Rock Springs, je n'allais pas faire toute une histoire de cette rencontre avec Mike Mageau. Je me suis dit qu'il y en avait pour une dizaine de minutes et nous avions convenu d'un rendez-vous à l'aéroport de Los Angeles.

« Il y avait pas mal de monde autour de nous, mais nous avons trouvé un coin tranquille. Alors je lui ai montré les photos en me disant qu'il se contenterait de jeter un coup d'œil et me répondrait qu'il ne reconnaissait personne. C'étaient des photos de permis de conduire de 1967 ou 1968. Elles dataient toutes de l'époque où le Zodiaque avait commencé à tuer. J'avais fait faire des agrandissements de ces photos noir et blanc. Elles n'étaient pas bien grandes, mais quand même un peu plus que de simples photos de permis de conduire.

« J'ai sorti à Mageau l'avertissement habituel : "Ce n'est pas parce que je vous montre des photos que vous devez identifier quelqu'un comme le coupable. Il n'en fait peut-être pas partie… blablabla…" Et là je lui ai donné les photos.

« Il les a regardées pendant vingt à trente secondes. Il a désigné Arthur Leigh Allen et a dit : "C'est lui ! C'est l'homme qui m'a tiré dessus à Blue Rock Springs !"

« Je n'en revenais pas. Je ne m'attendais pas du tout à ce qu'il identifie Allen. Je pensais qu'il ne reconnaîtrait personne ! »

Épilogue

Dave Toschi est aujourd'hui vice-président et membre du conseil d'administration de North Star Security Services. Le lieutenant Mike Ciravolo, l'un des principaux enquêteurs dans l'affaire du Zodiaque new-yorkais, dirige aujourd'hui une agence de détectives privés dans la banlieue de New York. Il a quitté la police quand le Zodiaque II a disparu pour la première fois. C'est lui qui a formé le sergent Joe Herbert qui a reconnu l'écriture du Zodiaque II dans la déclaration manuscrite de Seda. Bryan Hartnell, marié et père de deux garçons, est juriste en Californie du Sud.

« Les meurtres de Santa Rosa n'ont jamais été résolus, m'a dit le sergent Steve Brown, du bureau du shérif de Sonoma. En fait, l'enquête est toujours en cours. Une victime n'a jamais été retrouvée, mais sur les six filles dont on a retrouvé les corps, il n'y a guère que Kim Wendy Allen pour laquelle je dispose de quelques indices. Le problème, avec ces vieilles affaires, c'est qu'on ne sait pas ce que deviennent les pièces à conviction. Je voudrais surtout retrouver la corde utilisée pour étrangler Kim Wendy, qui avait été transmise au FBI. On l'a testée de toutes les façons possibles, sans rien trouver. C'était une corde en nylon ordinaire comme on peut en acheter n'importe où. »

Au Presidio, où le Zodiaque a été aperçu pour la dernière fois, il ne reste que la carcasse désolée du Letterman Hospital. C'est là qu'avait travaillé une autre victime, l'infirmière Donna Lass. Les bâtiments de béton désaffectés seront démolis et remplacés par un complexe de production cinématographique numérique, l'Industrial Light & Magic de Lucasfilm. Sandy Panzarella a vendu Science Dynamics. Avec cet argent, il a acheté la cinémathèque de RKO-Radio Pictures qu'il a plus tard revendue à Ted Turner. « C'était une décision difficile, m'a-t-il confié, que de renoncer à un fonds d'une telle richesse, avec notamment *Citizen Kane*, et d'autres films

cultes comme *The Most Dangerous Game.* » Le Zodiaque aurait apprécié cette ironie du sort.

En mai 2002, le SFPD a été ébranlé par une critique virulente parue dans le *Chronicle*. Une enquête des journalistes David Parrish et Jaxon Van Derbeken était publiée sous le titre : « Le SFPD se classe dernier dans l'élucidation des crimes violents. Dans un système défaillant, le travail des inspecteurs manque d'efficacité. » Le SFPD venait en dernière position parmi les services de police des principales villes américaines, avec une moyenne de 28 % des affaires de meurtres et autres agressions violentes résolues entre 1996 et 2000, soit le « taux d'élucidation » le plus bas des vingt plus grandes villes du pays. Les auteurs épinglaient des dossiers de meurtre dans lesquels les enquêteurs avaient omis d'interroger des témoins clés, de suivre des pistes cruciales et avaient égaré des pièces à conviction.

Mis sous pression, débordés par une avalanche de nouvelles affaires, les inspecteurs du SFPD chargés du dossier Zodiaque ont pris l'initiative peu habituelle de tenter de mettre hors de cause un suspect considéré trente ans auparavant comme l'auteur probable des faits par leurs prédécesseurs. Ils ont entrepris de comparer l'ADN d'Arthur Leigh Allen, condamné pour abus sur mineur, et celui du Zodiaque. Mais les lettres (conservées dans une vieille caisse en carton depuis 1969 jusqu'au 14 mai 1981, quand l'inspecteur Jim Deasy du SFPD les a emportées à Sacramento) n'avaient jamais été réfrigérées pour conserver l'ADN. Il est difficile de croire que des fragments quelconques du matériel génétique aient pu survivre.

En juin 2000, le Dr Cynde Holt avait été chargée de superviser les activités du laboratoire d'analyses d'ADN du SFPD. Selon ses propres dires, son équipe de trois personnes n'avait guère de moyens financiers pour travailler sur des crimes récents survenus avant l'utilisation de la technologie de typage ADN. Le meilleur laboratoire de la région, à Berkeley, refusait de traiter ces résultats. Bien que ce laboratoire ait été ouvert neuf ans auparavant, aucun dossier de San Francisco n'avait pu obtenir d'identification. La raison en était simple, a dit le Dr Holt à l'*Examiner*, les dossiers n'ont pas été soumis parce que la bande de données du Département de la Justice sur les criminels condamnés n'accepte que les profils ADN émanant de laboratoires accrédités, et celui du SFPD ne l'était pas.

Le Dr Holt a annoncé aux médias qu'elle avait pu répliquer un échantillon d'ADN (des traces de salive sous le timbre d'une lettre du

Zodiaque authentifiée) suffisant pour tester une « empreinte partielle d'ADN ». Le 15 octobre 2002, le *Chronicle* rapportait : « L'ADN semble innocenter le seul suspect dans l'affaire du Zodiaque. » Mais les enquêteurs précisaient qu'« il n'y en a pas assez à l'heure actuelle pour le soumettre [aux banque de données d'ADN], mais d'autres pièces à conviction produiront peut-être des échantillons d'ADN utilisables dans les semaines ou les mois qui viennent ». Ils semblaient vouloir mettre Allen hors de cause bien qu'il ait connu et harcelé plusieurs victimes, que sa présence sur les lieux du crime ait été établie et qu'il ait été identifié par des témoins survivants. En fait, la *seule raison* pour laquelle Allen n'avait pas été inculpé était précisément l'incapacité des enquêteurs à le désigner comme l'auteur des lettres – raison pour laquelle d'autres auteurs possibles avaient été envisagés, comme le hippie allemand, le jeune homme aux cheveux noirs et le professeur de dessin mort dans un accident. « Je me suis toujours demandé s'il n'y avait pas plusieurs personnes impliquées, ai-je dit au *Chronicle.* Quelqu'un d'autre aurait pu servir d'intermédiaire pour Allen. C'est ce qui fait de l'affaire du Zodiaque un des plus grands mystères de tous les temps. » Stimuler les esprits, faire bouger les choses, n'est-ce pas le rôle des livres ?

Quelques mots à propos
du Zodiac de David Fincher

par Robert Graysmith

« Ce qui m'intéresse, ce sont les impressions, m'explique David Fincher. Ce qui m'intéresse, c'est le frisson qui vous parcourt la nuque. Ce qui m'intéresse, ce sont les choses qu'on ne peut pas formuler. » En ce matin froid de janvier 2004, David Fincher, le célèbre réalisateur de *Seven* et de *Fight Club*, est vêtu d'un Levi's et d'un cardigan gris, qu'il porte sur un tee-shirt blanc à col V. Sa barbe légèrement grisonnante est coupée court et des mèches de cheveux couleur sable pointent sous une casquette de base-ball noire. À quarante et un ans, ce natif de Denver est un homme plutôt grand, un mètre quatre-vingt-trois, qui pèse un peu plus de quatre-vingts kilos. Il écoute et observe avec une intensité de tous les instants. « C'est mon gagne-pain. Tout ce que je fais, dans mon boulot, c'est regarder la télé et les gens, leur façon de se comporter… Prenez le chiffre 7, vous vous dites "C'est ça !" [Fincher frappe dans ses mains] Si vous prenez 8, ça ne va pas. Si vous prenez 9, c'est juste de la surenchère, et ce n'est pas bon non plus. Mais 7, c'est le bon chiffre. Vous en faites un film et les gens se mettent à hurler. Je ne sais pas pourquoi. Vous tenez quelque chose. Moi, je me fie totalement à ça, et c'est cette chose-là qui fait la différence. C'est ce que nous devons essayer de faire maintenant. Il faut construire *Zodiac* à partir de sa vérité émotionnelle, plutôt que de sa vérité factuelle. »

La vaste pièce lambrissée est tout en contrastes : mobilier blanc et moquette sombre. Dans l'ombre, en face de moi, l'obscurité enveloppe les silhouettes de deux jeunes hommes, Brad Fischer, le producteur, et Jamie Vanderbilt, le scénariste. La lueur blafarde venant de Geary Street rend le teint de Brad plus pâle qu'à l'ordinaire. Sa courte barbe noire et ses sourcils tranchent sur un visage dont les traits avides dénotent une nature curieuse.

« David ne veut pas se contenter d'une reconstitution des faits, dit Brad. Ce qui l'intéresse, c'est d'appréhender dans son film la progression des événements en dissipant les mythes qui ont pu circuler à propos de cette affaire. »

La région de la Baie est pour Fincher un territoire familier, dont il garde des souvenirs d'enfance. « J'avais environ sept ans quand on a commencé à parler du Zodiaque. J'allais à l'école Isabelle Cook de San Anselmo, quand je me suis rendu compte que des voitures de police patrouillaient tout le long du trajet des ramassages scolaires. Je me souviens d'avoir interrogé mon père à ce propos en rentrant de l'école. "Pourquoi est-ce que la police routière nous suit tout le temps ?" Mais je n'ai obtenu qu'une réponse assez vague. Je me rappelle que des gens avaient été tués et, plus tard, au cours d'un pique-nique à Berryessa, quelqu'un a signalé que le Zodiaque avait poignardé deux de ses victimes à cet endroit. Je devais avoir onze ans à l'époque. » À l'en croire, *Zodiac* est un film sur « une époque, une région et une série d'événements qui ont modelé la Californie d'une manière intéressante ».

« Pour Brad et moi, c'est un travail passionnant, ajoute Jamie, qui s'est chargé de l'adaptation. C'est important de pouvoir faire les choses comme il faut, avec l'homme qu'il faut, c'est-à-dire David. J'aime bien la façon dont Fincher se rebelle, même contre son image de rebelle. "Pas d'étiquette ! Tout ce que je veux, c'est faire des films." Voilà ce qu'il dit. » Jamie porte d'épais favoris et de longs cheveux blonds en bataille qui lui donnent un air de Tarzan de cinéma. Mais dans quelques mois, il ressemblera à un pirate arborant un bouc (qu'il fera le vœu de ne pas raser tant que les studios Warner Brothers-Paramount n'auront pas approuvé le budget de 80 millions de dollars pour le tournage du film). J'avais déjà rencontré Brad et Jamie en 2002, à l'occasion de la première d'*AutoFocus*, un film de Paul Schraeder inspiré du livre que j'avais écrit en 1993 sur la vedette de *Hogan's Heroes*{45}, Bob Crane (interprété par Greg Kinnear).

« David a débuté dans l'industrie du cinéma en travaillant sur les effets spéciaux, remarque Jamie. Je crois que c'est ce côté technique qui lui donne un certain recul dans sa vision des choses. D'ordinaire, les gars qui tournent des vidéoclips (comme l'a fait David) ne réussissent jamais de très bons films, parce qu'ils se soucient moins de l'émotion que des aspects techniques. L'ancienne version de *Zodiac* ressemblait beaucoup plus à *JFK*,

avec une sorte de récapitulatif à la fin. Oliver Stone tenait à convaincre son public.

— Je ne cherche pas à accuser Arthur Leigh Allen [alias Bob Starr], l'interrompt David. Si les personnages du film croient qu'Arthur Leigh Allen est le Zodiaque, je n'y vois aucun inconvénient, mais je ne veux pas faire un film dont le but serait de convaincre, même si je pense moi-même que c'est lui. Il est clair que Robert est parvenu à ses propres conclusions et qu'elles lui semblent fondées. Il croyait savoir qui était ce type et dans quel magasin de bricolage il travaillait. Quand Leigh est mort, il s'est dit que c'était terminé. C'est ce que nous voulons montrer. Nous savons aussi qu'il faut qu'il y ait une scène où le ministère public dit : "Tout ça est très intéressant. J'aurais voulu qu'on puisse aller jusqu'au bout, mais compte tenu de la situation, nous ne pouvons pas traduire ce type en justice et, sans ce genre de dénouement public, ça n'a pas vraiment d'utilité." Il y a là derrière un choix politique dont nous devons parler. Le dossier d'accusation contre Leigh est solide. Je suis d'accord. Mais il n'y a pas de preuve formelle et, ce qui compte, dans l'histoire, c'est que "tout le monde puisse dormir tranquille". Quand je regarde cette affaire, c'est terriblement accablant.

— Moi, j'aime bien les films de vengeance, explique Jamie. Mais je comprends que David se méfie de ça. Il veut réaliser un film qui en finira avec le genre du tueur en série. Il a déjà fait ce type de film, avant. Le danger, pour nous, aurait été de tomber sur un réalisateur obsédé par les détails putrides. Il a plutôt exclu cet aspect-là de son système pour s'intéresser davantage aux personnes. »

Brad Fischer fera beaucoup progresser le dossier du Zodiaque. Durant la longue phase de vérification des faits pour préparer le tournage du film *Zodiac*, il retrouvera la trace de la victime de Blue Rock Springs, Mike Mageau, à Las Vegas, et il mettra la main sur un ticket de parking très important. Jamie découvrira une carte du lac Berryessa de la main du principal suspect. Les trois enquêteurs de Hollywood rencontreront les policiers qui se sont occupés de l'affaire dans la réalité et se rendront avec eux sur les lieux des crimes. Ces hommes ont vécu une aventure fascinante que j'ai reconstituée des années durant, mais c'est une autre histoire. Celle que je vais raconter maintenant est l'histoire du tournage de *Zodiac* par David Fincher.

Près de deux ans ont passé. Par un matin clair du mois de septembre, tandis que des bus et des voitures d'époque passent devant le *San Francisco Chronicle*, Jake Gyllenhaal arpente le large trottoir d'un pas vif, la main tendue. C'est une curieuse impression que l'on ressent en présence de son propre personnage, interprété dans un film à grand budget par le meilleur acteur de sa génération. Gyllenhaal est vêtu du même genre de gilet et de pantalon en velours côtelé que je portais lorsque j'étais un jeune cartooniste politique au *Chronicle*. Vingt-quatre ans (il est né en 1980, six jours avant Noël), près d'un mètre quatre-vingt-cinq, les yeux bleus, athlétique, l'air espiègle, c'est un jeune homme séduisant. Jake sautille sur place, aspire quelques bouffées de cigarette et part en courant dans la ruelle adjacente où il tambourine à la vitre d'une voiture stationnée en face du Hanno's. Le reporter Paul Avery, hagard, se réveille en sursaut. Pour jouer le personnage d'Avery, ancien correspondant de guerre, enquêteur tenace et résolu, malgré l'abus de stupéfiants, Fincher a longuement réfléchi avant de faire part de son choix à Brad, Jamie et Laray Mayfield, responsable du casting. Robert Downey Jr. confirme dans ce rôle son grand talent et la justesse de son jeu.

Au coin de la rue, Fincher est penché sur un moniteur – où l'on ne voit que la scène telle qu'elle est filmée par la caméra dans la voiture et celle qui se trouve derrière Jake. GRAYSMITH : « J'ai réfléchi… » AVERY : « Dieu soit loué… Tous ces petits détails sont fascinants, Roberto, mais il est un peu tôt pour… » GRAYSMITH : « Il est onze heures ! » Tandis qu'Avery se dirige d'un pas hésitant vers le *Chronicle*, on distingue une arme glissée dans sa ceinture. Downey, qui vient d'épouser la productrice Susan Levin dans les Hamptons, est en pleine forme. Mon amie Penny Wallace, comédienne de théâtre à San Francisco, est très impressionnée à l'idée de voir de près cet acteur magnétique. Lorsque je précise que j'ai connu Avery, Downey se précipite vers nous. « Dites-m'en un peu plus », insiste-t-il en s'approchant. Je dois d'abord lui confier qu'Avery était beaucoup plus grand, plus efflanqué et plus blond que lui.

Le 5 septembre 2005, j'ai passé la journée avec Jake Gyllenhaal dans les deux étages (sans compter la tour) qu'occupe le bureau de Fincher sur Hollywood Boulevard. Près du portail électronique donnant sur l'arrière du bâtiment, des acteurs pleins d'espoir ont laissé leurs coordonnées dans de petits cartons prévus à cet effet.

« David, ton bureau, c'est tout un immeuble, remarque Jamie.

— Qui d'autre travaille ici ? demande Brad.

— Personne, juste moi », répond Fincher.

Il est installé là depuis deux mois. Il se retourne pour vérifier quelque chose sur Internet, derrière lui, puis s'empare d'un des nombreux marqueurs noirs rangés dans une tasse sur son bureau et griffonne une note. La pièce est meublée dans un style moderne et truffée de matériel high-tech. En ce moment, Fincher lit *Force Majeure, The World Is Flat* et *Freakonomics.* Aujourd'hui la Viper est arrivée. Elle attend dans le hall, enveloppée dans du papier brun. Fincher est excité comme un gamin qui vient de recevoir un nouveau jouet. « Pour *Zodiac,* je vais essayer quelques trucs. Commençons par vérifier la chronologie. » Ils se lèvent pour aller étudier le grand tableau couvert de fiches scotchées les unes pardessus les autres. La salle de conférence, avec son matériel A/V high-tech, ressemble au quartier général du *Docteur Folamour.* Le plafond culmine à six mètres de haut et une gigantesque rampe lumineuse de forme ovale en couvre la moitié.

Jake a passé la matinée à s'exercer à dessiner des cartoons. Il me demande quel genre de plume j'utilise (des Gillott n°170 et 658). Les porte-plumes sans réservoir du XIXe siècle sont trop difficiles à maîtriser ; alors je lui donne mon Radiograph n°2 et il croque un Nixon passable. Jake a grandi à Hancock Park, dans une famille où le show-biz est omniprésent : son père, Stephen, est réalisateur (*Losing Isaiah) ;* sa mère, Naomi Foner, est scénariste (*Running on Empty*) ; sa sœur aînée Maggie a même aussi été sa sœur à l'écran dans *Donnie Darko.* Jake est enthousiaste : le film catastrophe dans lequel il a joué, *The Day after Tomorrow,* a fait 187 millions de dollars de recette au box-office et il est à l'affiche de deux autres grands films qui sortiront bientôt dans les salles. L'un est *Brokeback Mountain*, d'Ang Lee, avec Heath Ledger, qui conte un amour tragique entre deux cow-boys dans le Wyoming des années 1960. Il vaudra à Jake sa première nomination aux Oscar. L'autre est *Jarhead,* de Sam Mendes, l'histoire d'un jeune Marine durant les opérations Tempête du désert et Bouclier du désert. « Puis-je prendre une photo de vous ? » me demande Jake, mais son téléphone mobile qui fait appareil photo a été rongé par le sable lors de l'entraînement de base qu'il a reçu près de la frontière mexicaine. « J'ai un caméscope dans la voiture, me dit Jake. Je reviens tout de suite. » Il sort en courant et reparaît, les bras chargés d'une sorte de satellite orbital, avec micros, caméra vidéo, pied télescopique et diodes rouges clignotantes, qu'il dispose en équilibre précaire contre le dossier d'un canapé. Une barbe naissante ombre ses joues et ses cheveux bruns ont

eu le temps de repousser, mais le jour où il avait rencontré David Fincher afin de discuter de *Zodiac*, il avait encore le crâne rasé pour *Jarhead.* Dès le tout début, Fincher a pensé que Jake Gyllenhaal serait « vraiment intéressant » pour le rôle de Graysmith. « Je le fais si tu le fais », lui a dit David, en faisant glisser vers lui le volumineux scénario. « Lis ça pendant le week-end. C'est une première ébauche, parce que Jamie et lui s'occupent encore de peaufiner une version qui pourrait facilement déboucher sur un film de trois heures, avec un calendrier de tournage marathon de plus d'une centaine de jours. » Cette perspective épuisante n'effraie pas l'acteur. Il est endurant et aime les défis. « Ce truc faisait dans les deux cents pages », lâchera-t-il plus tard, pince-sans-rire, dans une interview accordée à *Première.* Après avoir parcouru le scénario, Jake a constaté que, durant les trois quarts du film, mon personnage demeure poli et respectueux, un trait de caractère que je dois à mon éducation dans une famille militaire du Sud. « Mais c'est moi le héros de ce film », dit Jake. Puis il va trouver Brad et Jamie et leur dit : « Oh, j'ai compris. C'est une comédie ! »

La directrice du casting, Laray Mayfield, a déjà travaillé avec Brad et Jamie sur leur film *Basic*, mais sa collaboration avec Fincher remonte à beaucoup plus loin. Quand elle est arrivée à Los Angeles avec son fils, elle ne soupçonnait pas les difficultés incroyables auxquelles se heurte une femme seule, résolue à se débrouiller et à réussir dans cette ville où personne ne fait de cadeau à personne. C'est Fincher qui l'a aidée à prendre pleinement la mesure de ce qu'une femme peut accomplir par elle-même. « J'avais un ami qui réalisait des vidéoclips, raconte-t-elle. En 1987, j'ai été engagée pour être son assistante dans cette petite société de production, filiale d'un grand groupe commercial qui n'existe plus aujourd'hui. » Quelques mois plus tard, quand Fincher à fondé Propaganda Films, il lui a proposé de travailler pour lui. « C'est ce que j'ai fait et, dix-neuf ans plus tard, voilà où nous en sommes. Je m'entends très bien avec David parce qu'il pardonne tous mes défauts. » Elle est d'une telle beauté qu'on la prendrait volontiers pour une star, elle aussi. Brian Cox, le premier Dr Lecter, a été retenu pour incarner l'avocat Mel Belli. « Il va dévorer ce rôle tout cru, dit Jamie. Le plus difficile dans ce projet n'a pas été de faire en sorte que Fincher y croie suffisamment pour lui donner vie (il s'est manifestement beaucoup investi dedans), mais de sentir le flux et le reflux de l'information. » Dans le scénario, l'empreinte de doigt sur le taxi de Stine suscite de nombreux débats. Jamie ne tient pas spécialement à montrer

d’une manière ou d’une autre si le Zodiaque porte ou non des gants. « On assiste au meurtre de Stine, mais on ne verra pas le visage du tueur », ajoute-t-il

« Quand le Zodiaque cesse d’écrire pendant trois ans, on doit sentir qu’il y a un arrêt, dit Fincher. On ne peut pas passer simplement à la scène suivante. » L’altération de la ligne d’horizon de San Francisco est une façon d’exprimer la durée ; on voit se construire l’immeuble de la TransAmerica à mesure que le temps passe.

« On met en parallèle ce que faisait Toschi et ce que vous faisiez, me dit Jamie. On vous suit tous les deux avant que vous ne vous rencontriez. C’est une construction très intéressante, me semble-t-il, où on connaît les deux protagonistes, on sait qu’ils vont se retrouver ensemble à l’écran à un moment donné, mais on ne sait pas quand. De cette manière, quand vos chemins finissent par se croiser, ça donne un moment vraiment cool. »

En deux ou trois semaines, le bureau de Fincher est devenu un centre de production pleinement opérationnel. « C’est un fameux labyrinthe, dit Brad. Il y a des gens qui se perdent, ici. » Au rez-de-chaussée, le bureau du chef décorateur Don Burt occupe l’angle sud-ouest. Il y a des documents partout, accrochés aux murs, étalés sur toutes les tables, mais surtout dans la partie arrière où Burt a établi ses quartiers. La première assistante-réalisatrice, Mary Ellen Woods, une brune au regard intense, a son bureau dans le coin nord-est, non loin du bureau du directeur artistique Keith Cunningham. David est du côté sud-est, près du bureau de la productrice Cean Chaffin, son associée de longue date. Si le rez-de-chaussée ressemble au studio d’un artiste ou d’un architecte, l’étage fait plutôt penser à une galerie d’art. « En haut, il y a partout des tableaux, des cartes et des photos, explique Jamie. Il y a même tout un tableau consacré au *SF Chronicle* en 1969, avec des photos des machines à écrire et des petits téléphones attachés aux bureaux des journalistes. » Laray est installée à l’étage, à côté du bureau de sa collaboratrice Mindy Bazar. Au bout d’un couloir, on trouve le décorateur de plateau Victor Zolfo, un type fabuleux, d’une générosité incroyable, et Max Daly, un chercheur du département artistique. Max s’occupe du matériel pour la partie documentaire du DVD, mais sa réalisation proprement dite a été confiée à Ron Frankel, un as de l’informatique qui se charge de la prévisualisation, des effets spéciaux et de la modélisation 3D. Son budget s’élève à un million de dollars.

Il y a une salle de projection, le bureau de la deuxième assistante-réalisatrice Sally Sue Lander et celui de l'accessoiriste Hope Parrish, une grande blonde. Hope utilise provisoirement ce qui sera la salle de montage de David. « Nous sommes ici dans les futurs meubles de Fincher », dit-elle. C'est une experte dans son domaine qui a passé de longs mois en Irak et au Canada à travailler sur des films comme *The Aviator.* Elle n'a, tout comme Max, que très peu de temps pour s'acquitter de son travail. « Je n'avais pas vu le scénario actuel et, si je ne compte pas le week-end, on ne m'a dit que j'étais engagée que trois jours avant de commencer. C'était un jeudi et, le lundi, on m'a donné neuf semaines pour tout préparer et établir le calendrier de tournage. Après quoi, on nous laissera probablement une semaine pour boucler le tout. » Hope, Paul, Dana, Michelle et Teri renchérissent alternativement sur eBay pour acquérir une montre Zodiac. Ils sont sans cesse contrés par un amateur qui ne soupçonne pas à qui il a affaire. Les accessoires les plus importants, ceux que les gens scruteront pour s'assurer de leur exactitude, ce sont bien sûr les lettres du Zodiaque. Il a fallu beaucoup de temps pour fabriquer la première : le papier devait être suffisamment fin pour laisser entrevoir par transparence le texte sur l'autre face. L'assistante de Hope, Jules Kmetzko, reproduit la carte avec le squelette envoyée par le Zodiaque à Avery, mais l'encre pourpre n'est pas assez foncée et, après être revenue une première fois avec une carte parfaite, elle remarque encore autre chose. Au *Chronicle*, nous pensions que la carte de vœux était pliée en deux, mais Jules précise : « Non, regardez. En fait, il y avait quatre plis marqués, pour qu'on puisse tout imprimer sur une seule face et, *ensuite*, plier la carte. »

Le responsable des lieux de tournage, Rick Schuler, a envisagé quatre possibilités pour la scène de l'attaque de Darlene Ferrin (Clara Hugues) et Mike Mageau (Lee Norris) à Blue Rock Springs et a finalement opté pour Bouquet Canyon Road, qui traverse l'Angeles National Forest à Saugus. Les accessoires nécessaires sont notamment des mortiers pneumatiques pour simuler les impacts de balles, des débris de verre trempé et des pots fumigènes pour les effets de brume ou de fumée, un puissant projecteur placé dans la voiture du Zodiaque, une torche électrique, des phares de voiture, un gyrophare, un ballon éclairant avec son opérateur et l'éclair d'un silencieux. Des dresseurs ont amené un troupeau d'oies, prêtes à crier à leur signal.

Le 4 octobre, on filme la scène du Mr. Ed's (au George' 50s Diner, de Long Beach), et six jours plus tard, au 22e jour de tournage, les prises de vue de la rédaction du *Chronicle* commencent. En août, Fincher m'a montré des photos grand angle du *Chronicle* générées par ordinateur. Grâce aux plans d'architecte reproduits en trois dimensions, le réalisateur peut programmer les mouvements de caméra et les angles de prise de vue en s'aidant de la photogrammétrie (un procédé qui permet de déterminer certains points dans l'espace tridimensionnel), et même passer à travers les murs. Fincher imagine une séquence d'ouverture, avec un chariot destiné à la distribution du courrier poussé dans les couloirs du *Chronicle* comme si la caméra se trouvait à l'avant du chariot, tournée vers l'arrière. Comme la salle de rédaction du *Chronicle* ressemble aujourd'hui à une compagnie d'assurance (avec de la moquette partout), Rick a visité différents lieux de San Francisco, mais aussi de L.A. qu'on pourrait faire passer pour le *Chronicle* entre 1968 et 1978. Son équipe a déjà recréé un faux débit de boissons (sur le modèle du Hanno's, dans la ruelle). La vieille salle de rédaction a été reconstruite à l'identique sur un plateau grand comme un pâté de maisons, à l'intérieur du Terminal Annex Building sur Alameda Street (son hall d'entrée est le même que celui du *Chronicle*). Tout est authentique : l'appareillage électrique, les vieilles machines à écrire, les moulures, la table en U du secrétariat de rédaction. Tout fonctionne : les vieux téléphones, les fontaines à eau, les ascenseurs et les tubes pneumatiques pour le courrier. Hope remplit même les tiroirs de bloc-notes du *Chronicle* et de crayons Eagle. Pourtant, qui pourrait faire la différence ? David Fincher le pourrait.

Shorty, « un petit homme aux cheveux blancs et au sale caractère », se tient près de sa machine à café et d'une pancarte où il est écrit « Delicious as Hell Coffee ». La scène 14A montre Jake Gyllenhaal qui déboule de l'ascenseur dans l'ambiance chaotique de la rédaction, au deuxième étage, échange quelques mots avec Shorty et prend un café. Dans les scènes où Jake dessine, il se sert de mes propres affaires : planche à dessin, pinceaux, équerre, croquis, bouteille d'encre et mes carnets originaux (où j'ai dessiné pour la première fois le Zodiaque en costume). Pour l'acteur épuisé, l'action est compliquée : il faut trier les dessins tout en les disposant dans le bon angle par rapport à la caméra, donner ses répliques, boucler le fermoir du portfolio et traverser le bureau pour se rendre au conseil de rédaction. Parfois, il oublie de refermer son dossier. Une autre fois, il part sans

l’emporter. Il court, se trompe, recommence, oublie autre chose, et me regarde avec un haussement d’épaules fataliste avant de recommencer encore. Oui, Jake Gyllenhaal aime les défis.

La scène 17B, dans la salle de conférence de la rédaction du *Chronicle*, occupe l’équipe jusqu’au 35e jour de tournage, le 28 octobre. Les protagonistes sont Jake, Templeton Peck (John Getz), Al Hyman (Ed Setrakian) et l’éditeur Charles Theiriot (John Terry). Terry a préparé son rôle avec soin et il est même au courant de l’entretien de Theiriot avec le président Lyndon Johnson, à la Maison-Blanche, afin de discuter d’un accord d’association qu’il préparait pour son journal. La légende prétend que, lors de cette rencontre, Johnson avait eu l’impolitesse de se peigner les cheveux en présence de Theiriot, aux manières toujours impeccables. De retour à San Francisco, l’éditeur, qui ne badinait pas avec la bienséance, s’était lancé dans une campagne contre la guerre du Vietnam. Dans le bureau de Jamie, je visionne les rushes de l’interprétation de Terry, lorsqu’il tend la lettre du Zodiaque à Temp Peck parce qu’il est incapable de continuer sa lecture. Terry a su capter la noblesse et la dignité du malheureux éditeur. Le grand plateau du *Chronicle* est si réussi qu’il sera conservé comme décor d’époque pour d’autres tournages. Pour le 36e jour de tournage, Fincher est de retour à Blue Rock Springs, puis il se rend au tribunal de Culver (qui tient lieu de poste de police de Riverside).

« Donc, quand Robert est venu vous trouver pour vous dire “Je m’intéresse au Zodiaque”, il ne vous a pas annoncé qu’il comptait parler aux gars de Vallejo ? demande Fincher à mon ami Dave Toschi. En 1977, quand vous apprenez qu’il projette d’écrire un livre, est-ce que vous vous dites au fond de vous “Ça n’avance plus” ? Est-ce que vous espérez que quelqu’un va venir remuer les braises ?

— J’étais un peu en train de m’enliser, confie Toschi avec un sourire désabusé. Il ne se passait rien. Rien de bon. Quand Robert a quitté le *Chronicl*e, sans laisser tomber l’affaire pour autant, j’ai pensé qu’il allait faire quelque chose. J’avais confiance en lui.

— Mais au départ, vous ne pouviez pas divulguer vos informations ?

— Je lui ai montré les classeurs *fermés* où on gardait les lettres du Zodiaque et les lambeaux de la chemise, répond Toschi.

— Donc, quand vous voyez que Robert veut s'occuper de cette affaire, reprendre les pistes là où on les a laissées et mettre la main sur quelque chose qu'on aurait peut-être négligé, il y a une partie de vous-même qui attend de lui qu'il fasse ce que vous ne pouviez pas faire, faute d'effectifs ? La voie officielle est encombrée par toutes sortes de procédures superflues et, tout à coup, voilà quelqu'un qui vient vous offrir son aide. Il n'est pas soumis aux mêmes règles.

— Il est beaucoup plus libre de faire ce qu'il veut, confirme Toschi, et il estimait que c'était son devoir de citoyen de le faire.

— Alors, vous lui avez donné un tuyau. À ce moment-là, vous ne savez pas la moitié de ce qui concerne Vallejo. Mais vous savez qu'il y a quelque chose qui cloche à Vallejo. Vous lui dites : "Voilà une piste. Vous pourriez vous intéresser à ce type-là." »

Toschi hoche la tête. « C'est comme ça que ça a commencé, dit-il. Notre principal suspect allait bientôt sortir de prison. »

« Ce qu'il y a de génial avec David Fincher, c'est qu'il vous oblige à vous débarrasser de toutes vos idées préconçues, me dit une source à Hollywood. Et j'aime bien quand il se lance dans ses délires. Il se lâche complètement. Il a la réputation d'être un homme brillant et doué, qui peut parfois être excessivement difficile, mais c'est uniquement parce qu'il n'a aucune patience pour les conneries. L'industrie du cinéma et lui, ça fait deux, et pourtant il compte parmi les réalisateurs les plus talentueux au monde. David a quelque chose de fabuleux et d'effrayant à la fois, qui fait très peur aux studios et qui est l'une des raisons pour lesquelles j'aime tellement ce qu'il fait : il a une sensibilité commerciale, mais en fin de compte, tout ce qui l'intéresse, c'est de faire un grand film. La seule chose dont il se soucie, c'est que dans cent ans, quelqu'un se dise en voyant son film : "Ça, c'est du cinéma !" En définitive, un grand film est plus important que le nombre d'entrées le premier week-end, mais les responsables des studios, eux, ne vivent que pour ça, et c'est ce qui fait de David Fincher une énigme pour eux. »

Laray m'appelle. « La fille qu'on a trouvée pour jouer Cecelia Shepard, Pell James, est excellente. Vous allez flipper en voyant la scène. » Le tournage de *Zodiac* (sous le nom de code *Chronicles*) a commencé le 11 septembre 2005, un jour chargé de sinistres souvenirs puisqu'il marquait

le quatrième anniversaire des attentats. La scène se passe au lac Berryessa. Le soleil descend doucement sur l'horizon. Nous empruntons, Penny et moi, la longue allée sinueuse quatre jours plus tard, certains de ne pas découvrir la terrible scène du poignard, mais un cadre idyllique pour un pique-nique. Les mesures de sécurité sont strictes. Des shérifs adjoints du comté de Napa éloignent un intrus en tenue de plongée. Par hélicoptère, Don Burt a livré des chênes qui pèsent chacun plusieurs centaines de kilos et les a planté sur la péninsule. Il a même repiqué des touffes d'herbes, à quatre pattes dans le sable, jusqu'à ce que le rivage et le versant de la colline retrouvent exactement l'apparence qu'ils avaient le 27 septembre 1969.

Penny et moi longeons la berge en direction de la péninsule où la couverture a été disposée pour le pique-nique. David Fincher attend sous un parasol le moment de tourner la scène 35. Une barge lourdement chargée de matériel flotte non loin du rivage. L'ingénieur superviseur Wayne Tidwell et son assistant Derek Scheickart, responsable de la saisie de données numériques, s'affairent sur la Viper System S-2. On dit à tout le monde de faire attention aux serpents à sonnette. « Je connais un psy qui dit : "Le tout est de se faire à l'idée qu'on ne peut pas capturer tous les crotales. Il suffit de savoir où ils sont" », remarque Fincher.

Le capitaine Ken Narlow est présent, en bonne forme, malgré une hanche qui le fait souffrir. Il me rappelle brièvement que c'est lui qui a pris les photos aériennes des traces de pas du Zodiaque. Cette fois, les accessoires prévus par Hope comportent une couverture, les clés de voiture de Brian, son portefeuille, des protections (cuirasses), des tapis de sol, des liens faciles à dénouer, un couteau à lame rétractable dans son étui, des parasols pour l'équipe, le pistolet du Zodiaque (il ne s'en sert pas), des balles, un holster, des larmes et du sang. Une caméra est enfouie au niveau du sol. Un homme cagoulé a ligoté Bryan Hartnell (Patrick Scott Lewis) et Cecelia. Qui se cache sous ce déguisement ? Fincher alternera la voix et la carrure de différents acteurs, pour mieux jouer avec nos perceptions. « Il fait froid la nuit, dit Bryan. On risque de mourir… »

L'homme braque son arme vers lui à bout portant : « À plat ventre ! Tout de suite ! » Plus tard, quand Hope se remémore la scène, des larmes lui montent aux yeux avec le souvenir des cris déchirants de Pell qui se répercutent sur les eaux du lac.

La pluie ruisselle sur les fenêtres du petit restaurant. C'est l'année la plus humide dont on se souvienne et cela ne fait qu'empirer. Pour Brad et Jamie, cette réunion est l'occasion de discuter de la structure de l'intrigue et de personnages secondaires qui n'apparaîtront pas forcément à l'écran, mais qui permettront d'entrevoir une part de la vérité, telle que Fincher la conçoit. « Je pense qu'il faut trouver une façon de subdiviser [le matériel], dit Fincher. On va fonctionner hiérarchiquement, par juridiction… À partir du moment où le crime de Blue Rock Springs est commis, il y a évidemment une enquête en cours là-bas. Je vous ai parlé de la chronologie que je voulais faire sur ordinateur ? Nous allons créer une sorte de film qui nous permettra de "zoomer" sur la Californie du Nord : voilà Vallejo, voilà la rue, voilà ce qui s'est passé à cette date. On va littéralement mettre tout un rapport de police dans la chronologie, entre telle et telle heure, quelque part dans tel quartier, pour construire toute une ligne du temps, avec aussi les dates auxquelles les lettres sont envoyées. » Grâce à cette chronologie, il sera possible d'examiner la Californie du Nord heure par heure, jour après jour pour voir ce qui s'est passé ici ou là. En demandant, par exemple, « Vallejo, 4 juillet », Fincher pourra voir ce que faisait le sergent Ed Rust à ce moment, ainsi que la progression de la parade.

Plus tard, le capitaine Ron Conway et l'inspecteur George Bawart nous rejoignent. « La motivation fondamentale des crimes du Zodiaque était de commettre des actes abominables et d'écrire des lettres pour s'en vanter », dit Conway. Il parle avec assurance, parfois même d'un ton tranchant.

« Je suis d'accord, dit Fincher. Mais ce n'est pas incompatible avec quelqu'un qui écrit au *Chronicle*, au *Vallejo Times* et à la police pour dire "C'est moi qui ai fait ça" et à qui on rétorque "Si c'est vous, donnez-nous plus d'informations". Ce serait cohérent, cette façon vaniteuse de revendiquer les crimes : "C'est moi qui ai fait ça, bon Dieu, et j'aurai ma place dans l'histoire ! Vous ne pouvez pas refuser de me publier."

— Il y a autre chose, ajoute Conway. Le problème des juridictions. S'il y avait eu un groupe spécial comme celui que nous avons formé dans les dernières années, on lui aurait damé le pion.

— C'est ce que faisait Graysmith, dit Fincher.

— Aujourd'hui, tous les services de police dans le monde entier créent immédiatement une section spéciale, parce que les responsables des différentes juridictions se concertent et mettent des hommes sur l'affaire,

intervient Bawart. Nous avons obtenu des résultats fabuleux quand nous avons véritablement fait ça.

— Il y a un truc intéressant chez Leigh, remarque Fincher à propos d'un interrogatoire enregistré d'une heure et demie dont on a récemment retrouvé les bandes. C'est un gars qui semble par moments prendre conscience du fait qu'il n'est pas aussi malin qu'il le pensait. Et il est déstabilisé. Dans ces cas-là, alors que la plupart des gens réagissent avec précipitation, lui, il commence à lever le pied, parce qu'il se rend compte qu'il doit se donner le temps de reprendre deux ou trois coups d'avance. »

À la date du 8 août, Laray n'avait encore distribué que dix à vingt des soixante-seize rôles parlants. « Je ne peux pas faire de propositions tant que nous n'avons pas bouclé le calendrier de tournage, mais nous disons aux acteurs qui ils vont interpréter. Bijou Phillips sera Linda, la sœur de Darlene Ferrin. J'aime bien la petite Bijou. » Candy Clark, qui a tourné dans l'un des films favoris de Fincher, *American Graffiti*, est pressentie pour le rôle de Carol Fisher. De même que Penny Wallace. « Nous sommes passés au bureau de David, Jamie et moi, me dit Brad. Laray nous a montré des vidéos de celles qu'elle préférait pour le rôle. Elle a insisté pour que David visionne la séquence de Penny [Scène 16 : Carol Fisher ouvre le courrier et trouve une lettre du Zodiaque]. Elle est excellente. Elle a fait du bon boulot. » Laray me confie : « David la trouve très bien. » Et Penny est aux anges : « Je veux bien mourir demain. Ça m'est égal puisque je pourrai mettre une pancarte autour de mon cou où j'écrirai : David Fincher aime ce que je fais ! » Mais c'est Candy Clark qui obtient le rôle. « Ce n'est pas que je sois aigrie, mais vraiment, c'est moi qui devrais être là à l'écran. Au lieu de quoi, je me retrouve à faire la queue, ici, dans un supermarché pour acheter deux poulets bio garantis sans pesticides, *en train de vieillir.* » Dans le bureau de Fincher, Laray décrète qu'Elias Koteas (*The Thin Red Line*) a exactement le même nez que Jack Mulanax et le retient pour le rôle. Fincher croit savoir qui pourrait interpréter sa secrétaire.

Mon téléphone sonne. « Robert, mon chou, c'est Laray à l'appareil. Il est 16 h 30, nous sommes jeudi. Je me demandais si vous pourriez me donner le numéro de Penny. J'ai un rôle pour elle, mais on doit tourner la scène à L.A. et je ne sais pas si elle serait disponible pour venir travailler ici. C'est le personnage de la secrétaire de Mulanax et elle va jouer avec

l’un de mes acteurs favoris dans le monde entier : Elias Koteas. » Penny est au Blue Grass Festival, injoignable sur son portable. Elle me rappelle plus tard : « Robert ! Robert ! Robert ! » C’est peut-être pour une seule réplique, mais c’est un film de David Fincher.

28e jour de tournage, 2 novembre – brouillard et nuages bas. Le tournage de la scène d’intérieur débute à 7 h 30 du matin. Le Studio 1 de la Warner (« The Lot » à West Hollywood) est vaste et sombre. Une toile bleue est drapée au-dessus du toit ouvrant de la caravane en guise de ciel. Le décor de bois est articulé, avec des murs qui s’ouvrent et se referment en coulissant pour permettre les mouvements de caméras, à l’instar du plateau compliqué que Fincher avait imaginé pour *Panic Room*. La scène d’intérieur sera couplée aux prises de vue d’une véritable caravane en extérieur. Je me faufile dans le décor et regarde autour de moi, puis je ressors pour aller le voir sur le moniteur, à quelques mètres de là, derrière lequel se tiennent côte à côte Fincher et son directeur de la photo Harris Savides. Ils pourraient aussi bien se trouver à l’intérieur. La console montre tous les recoins et tous les mouvements à contre-jour des écureuils (l’un est dans une cage, sur une pile de livres, les deux autres vont et viennent librement, il y a même un écureuil qui sert de doublure). Le décor se compose d’un lit, de vêtements et d’un fouillis indescriptible. L’intérieur sordide de la caravane baigne dans une lueur glauque qui filtre par les stores baissés. La liste d’accessoires de Hope comporte des armes non chargées, des coupe-vent bleus, des godemichés, de la vaseline, des aliments dans le réfrigérateur, des écureuils congelés, des gants, des vieux journaux, des chaussures, des revues pornos et même de la « merde d’écureuil ».

Pour le rôle de Toschi, Mark Ruffalo a d’emblée été le favori. Dans la scène 171, les inspecteurs Toschi (Ruffalo) et Bill Armstrong (Anthony Edwards) fouillent la caravane du principal suspect. Ruffalo y passera une journée de douze heures et Tony Edwards encore plus longtemps. Mary Ellen annonce : « Tout le monde en place. Prêts. Soyez attentifs. » Il répètent. « Tenez-vous prêts. Merci », dit Fincher. « Lumière. Moteur. Et action ! » Il observe la première prise sur le moniteur. « Coupez. » On repasse la scène. Mary Ellen crie : « Silence ! » Il faut pousser un peu l’éclairage.

La Viper de Fincher leur a donné quelques soucis, de même que les lumières, vacillantes – un problème électrique. C'est du matériel de location et tout le monde rejette un peu la faute sur les autres. Chris Strong et Brian « Fuzz » Fosnaugh ont une batterie de rechange toute prête. « On la refait ! » annonce Mary Ellen. « Très bien, dit Fincher. Un peu plus de rythme au début. La perche un peu plus bas, et action ! »

Les inspecteurs entrent et trouvent un godemiché en bois et un gros pot de vaseline sous le lit. Toschi passe dans la kitchenette, ouvre la porte du réfrigérateur, puis le freezer. « Seigneur ! » s'exclame-t-il. « Quoi ? » demande Armstrong. « Des écureuils », répond Toschi. Armstrong s'approche. Il y a un écureuil congelé dans le freezer. Chaque fois que Ruffalo ouvre le freezer et dit « Des écureuils », c'est drôle. Il essaie d'un ton neutre, avec stupéfaction, avec dégoût, avec résignation ou encore avec une inflexion différente. C'est toujours drôle. Finalement, après une pause pour régler l'éclairage, Ruffalo ouvre le freezer et, à la place de l'écureuil congelé, il découvre une photo de Harris, le front rougi par un coup de soleil. Son air incrédule suscite un éclat de rire général. « Ça c'est de l'interprétation ! J'ai vraiment cru que tu voyais un écureuil… », plaisante Fincher.

Sur le plateau, le réalisateur tient un pointeur laser. « Vous croyez qu'on peut aveugler un écureuil d'ici ? » demande-t-il, espiègle, en braquant le faisceau au-dessus de la caravane. « Peut-on la refaire encore une fois, s'il vous plaît ? » Fincher est toujours très poli. C'est le genre d'homme qui remercie les serveurs au restaurant. La prise 14 du réfrigérateur est formidable, surtout la qualité de la lumière sur le visage de Ruffalo. Mais Fincher a un doute. Est-ce que les vieux réfrigérateurs avaient vraiment une lampe dans le freezer ? Oui, lui dit-on. On n'en aurait pas rajouté s'il n'y en avait pas. C'est authentique.

Ruffalo ouvre le réfrigérateur dix-huit fois, mais c'est la quatorzième qu'on gardera. « Ce qu'il y a de génial chez David, et il y a manifestement un tas de truc géniaux chez David, c'est qu'il a aussi une réputation de perfectionniste, me dit Jamie. Il est du genre à faire trente-six prises d'un gars qui marche, juste pour être sûr d'avoir la bonne. »

La perquisition continue dans la caravane. Les inspecteurs trouvent deux coupe-vent bleus.

« Hé, hé, dit Toschi. Des gants noirs. Taille sept, les mêmes que ceux qu'on a retrouvés dans le taxi. Il a la même pointure et la même taille de

gants que le Zodiaque – c'est juste une coïncidence, bien sûr…

— Coupez ! dit Fincher. On la repasse. »

Ruffalo a passé deux jours en compagnie de Toschi dans son agence de sécurité, à Daly City. « Ce type est formidable, dit-il. Personne ne pourrait inventer un Dave Toschi. » Quand nous nous sommes rencontrés à Hollywood, Ruffalo s'est mis dans la peau de Toschi jusqu'à ce que je lui dise qu'il tenait son personnage – sa voix, ses manières –, que tout était parfait. « L'imperméable me fait un peu penser à Columbo, dit-il à Casey Storm, qui s'occupe des costumes. J'ai demandé qu'on le raccourcisse et, même si c'est déjà un manteau assez court, il reste très columboesque. » Mais Toschi avait exactement le même. C'est aussi le plus grand fan de Columbo qui soit. « Comment sont les cheveux de Toschi ? demande Ruffalo avec curiosité. Est-ce qu'ils sont bouclés ?

— En effet, répond Jamie qui se rend compte tout à coup que les cheveux de Ruffalo bouclent naturellement. Mais oui ! Mark a les mêmes cheveux que Toschi dans la vie de tous les jours ! »

Je raconte à Ruffalo qu'au journal télévisé, lorsque la tension était à son comble dans l'affaire du Zodiaque, une caméra avait cessé de filmer le visage de Toschi pour montrer sa main qui broyait un gobelet en plastique. « Comme ça ? » demande Ruffalo en faisant le geste, qu'il engrange dans un coin de sa mémoire.

Anthony Edwards est grand, mince, pâle, plein de prestance, et bien renseigné sur son personnage – parfait pour interpréter Bill Armstrong, enquêteur intelligent et rigoureux. « J'imagine Armstrong comme un homme intègre qui se refuse à classer l'affaire ou à laisser tomber ses collègues, dit-il. Et je perçois le tueur comme quelqu'un qui s'est dissocié de l'acte de tuer. Il n'est pas là. » Edwards a joué autrefois le rôle de Richard Eugene Hickock dans une série télé intitulée *In Cold Blood*, d'après Truman Capote. Lorsque Tony ramasse une pile de magazines pornographiques dans la caravane, Fincher crie : « Repose ça ! Sortez de la caravane ! » Les couvertures des magazines ne doivent pas apparaître à l'écran, non pas à cause de leur contenu, mais pour des considérations de copyright. En se frayant un chemin dans la caravane, Toschi enjambe une cage à écureuils. « Très bien », dit Fincher. Certaines de ses indications s'adressent à Edwards, filmé en plan rapproché, à partir de la taille : « Donne l'impression que tu avances dans un foutoir incroyable. »

Finalement, au cours de sa fouille, Armstrong arrive au bout du couloir et, dans la lumière oblique venant de l'extérieur, il jette un regard par-dessus son épaule… et ? Même sans la bande-son, la scène est spectrale et terrifiante. Les compositions de Fincher ont l'atmosphère de vieux tableaux de maître et sa palette est celle de *Seven*, son blockbuster qui a cartonné au box-office avec 300 millions de dollars de recettes dans le monde entier. Les opérateurs qui envoient de la fumée en mettent trop. Fincher entre dans la caravane et en ressort aussitôt. « On étouffe là-dedans et ça empeste ! » crie-t-il.

Mais après avoir tourné plus d'une douzaine de versions de la même scène, il compte bien profiter de la tension qui s'est créée et demande aux acteurs de se remettre en place. « Mark, on peut la refaire, s'il vous plaît ? On recommence immédiatement ! Silence, s'il vous plaît… Coupez… vite ! » Enfin : « Bien ! Je garde celle-là. » Et ainsi de suite. « Tu es comme le Magicien d'Oz derrière son rideau, David, remarque un membre de l'équipe. Tout juste un peu plus irritable. » Fincher ne veut pas que les acteurs se sentent à l'aise. « Parfait. Encore une fois. Tout de suite ! » L'interprétation (comme la direction d'acteurs) demande une endurance et une énergie remarquables. Et le rythme de la scène se construit sur les prises successives afin de conserver cette énergie en écartant au fur et à mesure tout ce dont Fincher ne veut pas pour ne garder que les séquences qui l'intéressent. C'est ainsi qu'il finit par obtenir une scène complète absolument sans défaut. À un moment, Ruffalo a un peu de mal à armer une carabine de calibre 30 (nul ne connaît les armes aussi bien que Fincher – « David s'y connaît un peu trop », dit Brad sur un ton de regret). Finalement, on tourne une séquence où il apparaît en plan rapproché, le regard baissé et les bras en action. On ajoutera en post-sonorisation le déclic d'un fusil expertement chargé. Le personnage de Toschi sourit en entendant le bruit d'une voiture qui s'arrête au-dehors. La lumière chaude de midi filtrant par la fenêtre lui éclaire la moitié du visage.

Le 7 novembre, on tourne le dîner chez Mel Belli (à la Résidence Enright) et, dans les deux jours qui suivent, les séquences des coulisses et du plateau de télévision, lorsque Belli parle avec le Zodiaque lors du *Jim Dunbar Show.* Après la scène où Armstrong et Toschi discutent des résultats de l'analyse graphologique de Sherwood Morrill au Callahan's Restaurant

de Santa Monica, le décor est aménagé pour l'adapter à 1978, lorsque Graysmith montre à Toschi les livres de cryptographie. Le 50e jour de tournage est celui du magasin Ace Hardware (à Southgate), puis on filme la scène de l'Avenue Theatre (au Warner Grand Theatre de San Pedro). Le 52e jour marque l'arrivée à mi-chemin du tournage, dont la durée a désormais été fixée à cent trois jours. La neuvième semaine passe, puis la dixième et une partie de la onzième : le studio de télévision, la quincaillerie et enfin le poste de police de Vallejo.

Sur un moniteur, Harris Savides surveille d'un œil impassible l'apparition de la belle lumière matinale. « Un huitième de plus », ordonne-t-il. Il scrute le jeu chatoyant des ombres sur la façade de ce qui est devenu le poste de police de Vallejo. Son œil calcule, plus précis que n'importe quelle optique mécanique. « Un sixième. » C'est à peine s'il s'agite sur sa chaise tandis qu'il filme l'extérieur de la vieille prison donnant sur la 126e Rue, à Hawthorne.

Des voitures pie d'époque passent devant la caméra. L'une vient se garer derrière une VW Rabbit orange de 1975, comme celle que j'avais quand j'écrivais mon livre. L'aube s'est levée à 6 h 32, froide, humide, en ce jour anniversaire de l'assassinat de Kennedy. Il y a une petite chance pour qu'il pleuve (l'une des scènes suivantes se passe sous la pluie) mais elle ne se concrétise pas et, à 15 heures, on fera venir l'autopompe pour être sûr que Graysmith soit trempé. À l'intérieur, Fincher, vêtu d'un tee-shirt blanc, commence les répétitions avec le sergent Jack Mulanax (Elias Koteas) et sa secrétaire (Penny Wallace). Penny a sa caravane, une doublure, et des gens pour la maquiller, la coiffer et l'habiller : Casey, Stacy, Sally, Trish et Amy. « Avec ma robe de 1969, mes talons et la coiffure que m'a faite Trish, j'étais adorable », dit Penny. La perruque d'Elias est inconfortable et bientôt rangée de côté, avec une excuse à l'attention de Fincher. La maquilleuse poudre le front d'Elias tandis qu'il décroche le téléphone et se lance dans une conversation imaginaire. Sur le moniteur, Elias occupe le premier plan, à gauche ; on aperçoit Penny à droite, occupée dans son bureau. Penny et Elias répètent leur scène. « Très bien », dit Fincher. Il est de bonne humeur ce matin. Les acteurs recommencent encore une fois. « Mettez-vous en place. Prêts. Soyez attentifs. Action ! » Fincher les regarde sur le large moniteur. « C'est bon, je garde celle-là. » Il marque d'une étoile ou d'un

diamant les meilleures prises et efface les autres pour faire de la place dans la mémoire numérique. « OK, dit-il. Pourrait-on déplacer un peu Penny sur la gauche ? » Le câble et le cadre de la porte commencent à la gêner un peu, de même que ses hauts talons. « Mettons sa marque à une trentaine de centimètres par rapport à l'ouverture de la porte. » On tourne la scène 14. « La perche un peu plus bas, et action ! » Après avoir encore une fois déplacé sa marque, il change son texte. « Le fait que l'appel provienne du *Chronicle* est important, mais ne mets pas trop d'insistance. Contente-toi de l'annoncer. On ne va pas dire "ce type", ça sonne trop moderne. Ne fais pas de geste des deux mains. Une seule suffit. À la fin de ta réplique, tu retournes dans ton bureau. Marche droit. Tu te déhanches un peu trop en pivotant sur le pas de la porte. » Fincher détaille chacun de ses mouvements sur le moniteur. Puis il change encore le texte. La réplique n°2 devient la n°4 parce que l'interphone est tombé en panne et doit être remplacé par Hope et son équipe. « Coupez. On la refait… Très bien. Encore une fois. » La cadence et la fluidité de la scène s'améliorent immédiatement lorsque Fincher ajoute le mot « Désolée », au moment où elle interrompt Elias au téléphone. Pour les prises 32 et 33, on change ses chaussures, et c'est avec des talons plats qu'elle tourne deux séquences parfaites. Dans une scène qui intervient plus tard, Penny apparaît en arrière-plan. Elle est dans un film de David Fincher.

Après une interruption pour Thanksgiving, le tournage reprend jusqu'au 30 novembre à la raffinerie de la Standard Oil (l'usine Nabisco d'Artesia Boulevard, à Buena Park), lorsque la police interroge le principal suspect. C'est un environnement non dénué de risques pour les acteurs. « Faites attention aux jets de vapeur, leur dit-on. Ne vous approchez pas trop, et les sols sont glissants. Quand vous passez par ici, ne touchez à aucun disjoncteur, ni aux prises de courant ou aux interrupteurs. Ne vous baladez pas dans le bâtiment ! » On tourne dans un bus, dans une prison, dans un poulailler, dans un car-wash, au Bechtel Lobby, et dans le service d'examen des documents, avant les congés de fin d'année. Le 3 janvier 2006, 75e jour, le tournage reprend au service d'examen des documents et trois jours plus tard, on boucle une séquence difficile le long des docks : le house-boat d'Avery. Les scènes d'intérieur seront tournées dans le Studio 7 du Lot. Les

dix-huitième et dix-neuvième semaines sont consacrées aux scènes dans l'appartement des Graysmith.

Le matin du 16 janvier, sur le plateau du Studio 7, Toschi, Ken Narlow (Donald Logue) et Mel Nicolai (Zach Grenier) sont dans l'avion qui les emmène à Riverside, pour un entretien secret, quand ils lèvent les yeux avec stupéfaction. « Paul Avery, dit Downey. Content de vous rencontrer. Puis-je profiter de votre voiture quand on atterrira ? » Dans l'après-midi, Fincher passe au Studio 3 : l'appartement des Graysmith. Mon ex-femme, Melanie, est interprétée par Chloe Sevigny et le rôle de notre fille, Margot, est tenu à l'âge de six mois par Kiley et Kelly Hanson et à deux ans par Jessica Baltutis. Une des scènes montre mes fils, David (Jack Sampson) et Aaron (Zachary Sauers), qui s'affairent sur des cryptogrammes du Zodiaque ; dans une autre, Jake quitte la table au milieu du repas pour aller regarder le journal télévisé, mais les deux garçons sont pris de fou rire, tant il est difficile de garder son sérieux lorsque Chloe fait mine de leur parler avec sévérité.

La scène de la première de *Dirty Harry* au Westwood Theatre est reportée d'un jour et se tourne le 24 janvier. Du 93e au 102e jour, on filme au Palais de Justice et, enfin, après une nouvelle prise d'une scène avec Bawart, Fincher termine son tournage en cent onze jours. Mais son équipe est encore sur la brèche. Max étudie un catalogue récupéré par le VPD dans le sous-sol du domicile du suspect en 1991. Il découvre une photo d'un costume noir avec une cagoule carrée comme la tenue du Zodiaque. L'article peut être commandé par la poste. Il vérifie la date de publication : elle est antérieure aux crimes du Zodiaque.

Pour célébrer le dixième anniversaire de Phœnix Pictures, Mike Medavoy, le patron de Brad, organise une somptueuse fête. « En fait, c'est le douzième anniversaire, me confie Brad. Mais à Hollywood, tout le monde ment sur son âge. » Medavoy serre dans ses bras Arnie Messer, le co-fondateur de la société de production, ainsi que Brad, et le producteur délégué Lou Phillips. « Durant ma longue carrière, c'est la meilleure équipe que j'ai jamais eue », dit le légendaire Medavoy. Bryan Hartnell et son fils, Benjamin sont aussi parmi les invités. Bryan, avec ses cent trente kilos, est l'image même de la réussite. Il a fait bien mieux que survivre à ce drame. Après m'avoir emmené à l'écart, Bryan me raconte cette histoire : un jour,

Mike Mageau et lui se sont rencontrés dans une salle d'audience de Southland : Bryan, le brillant avocat élégamment vêtu, et Mike en salopette orange, ancien clochard marqué dans sa chair et dans son âme. « Regardez-vous et regardez-moi, lui a dit Mageau. Deux victimes du même criminel. Et regardez ce que vous êtes devenu. Regardez ce que je suis devenu. »

R.G., 2006.

Sources

Documents officiels et rapports de police

Un rapport spécial confidentiel : *UNSOLVED FEMALE HOMICIDES, An Analysis of a Series of Related Murders in California and Western America,* California Department of Justice, Division of Law Enforcement Organized Crime & Criminal Intelligence Branch, février 1975.

Rapport spécial : *ZODIAC HOMICIDES.* Confidential. California Department of Justice, Division of Law Enforcement / Bureau of Investigation, 1971. Édition corrigée en 1972. L'auteur a aussi pu examiner le brouillon avant les corrections apportées par les enquêteurs.

Dr. Murray S. Miron, du Syracuse Research Institute, Confidential FBI psycholinguistics report, working from Zodiac letters, 31 mai 1977.

Federal Bureau of Investigation File Number 2528-SF-94447-1. Le dossier complet du FBI sur le Zodiaque (900 pages), dont une centaine consacrées à Arthur Leigh Allen.

FBI report 9-49911-88 (14 janvier 1970). Conversation téléphonique entre la gouvernante de Belli et le Zodiaque, 18 décembre, 1969.

FBI report (31 décembre 1969), lettre annotée par Belli *« not been written as freely as the other threatening letters in this matter »*. Enciphered Airtel, 29/12/69.

FBI file #32-27195, Latent Case #73096.

FBI Lab (19 mai 1978). Questioned Documents Q85 through Q99. Riverside letters, including the desktop, studied separately in photographic form and labeled Qc100.

FBI report 252B-SF-9447 (23 mars 1992).

Memorandum intra-départemental du SFPD de l’agent Donald Fouke (12 novembre 1969).

Bureau du shérif du comté de Napa, dossier #105907.

Rapport Bawart et Conway, dossier #243145.

Inspecteur George Bawart, de la police de Vallejo. Un rapport de sept pages destiné au FBI, dossier #243145. « Circumstances Which Indicate Arthur Leigh Allen Is, in Fact, the Zodiac Killer », 1992.

Mandat de perquisition : Search Warrant #1970, 22 pages, de Roy Conway, daté du 13 février 1991.

Compte rendu de perquisition, remis le 21 février 1991 par Roy Conway. Mentionne 37 pièces découvertes, dont des bombes artisanales, des mèches, des armes.

Inspecteur William Armstrong, demande de mandat de perquisition : Affidavit for Search Warrant, Santa Rosa, 6 pages, 14 septembre 1972, 12 : 00 P.M.

Rapport de Jack Mulanax, 28 juillet 1971,3 août 1971, 9-12 août 1971, entretiens personnels avec l’auteur.

Mulanax et William Garlington (29 juillet 1971), exemplaires pour Arthur Leigh Allen, rapport de A.L. Coffey, chef du Bureau.

Police de Manhattan Beach : « Information : Possible Zodiac Suspect », 19 juillet 1971, chef Charles W. Crumly.

Rapport de Riverside, 20 octobre 1969.

John Lynch, police de Vallejo, Report on Arthur Leigh Allen, 4 : 05 P.M., 6 octobre 1969.

Rapport du SFPD. Deux pages : Suspected Zodiac Correspondent and DNA Testing.

Rapports et dossiers des services de polices de San Francisco, de Vallejo, de Benicia, de Santa Rosa et de Riverside, ainsi que des bureaux des shérifs de Vallejo et Napa. Dans ces documents figurent les résultats d’analyses balistiques et criminalistiques, les rapports d’autopsie, les comparaisons d’empreintes digitales, et les dossiers de suspects.

Entretiens personnels de l’auteur avec l’inspecteur George Bawart, de Vallejo, le sergent John Lynch, l’inspecteur Jack Mulanax, le capitaine Ken Narlow, du bureau du shérif de Napa, l’inspecteur de la police criminelle David Toschi (les discussions avec Toschi représentent environ trois heures sur une période de trente ans), l’inspecteur William Baker, le lieutenant Tom Bruton, et les inspecteurs Vince Repetto et Rich Adkins. Notes personnelles confiées par des enquêteurs, notamment des brouillons de leurs rapports officiels.

Examens psychiatriques d’Arthur Leigh Allen.

Photographies non publiées des lieux des crimes et cartes.

Lettres du Zodiaque non reproduites et lettres dactylographiées peut-être envoyées par le tueur. Photos des chaussures du tueur, de sa montre, et échantillons d’écriture du principal suspect. Toutes les informations diffusées par les journaux et à la télévision sur l’affaire du Zodiaque, y compris des fichiers informatiques et des articles non publiés.

Divers récits, mémos internes et notes non publiées, y compris des remarques personnelles adressées par le journaliste Paul Avery à l’auteur entre 1969-1976.

Télégrammes et communication téléphoniques de Melvin Belli, de Rome et de Munich, décembre 1969.

Conférence sur le Zodiaque à la San Francisco State University, avec la participation de l’auteur, du capitaine Roy Conway, de l’inspecteur George Bawart et de Rita Williams. L’auteur s’est fondé sur ses notes manuscrites prises lors de la conférence et sur les enregistrements qu’il a faits. D’autres questions ont été posées à Conway, Bawart et Williams après la séance et dans les semaines qui ont suivi. L’auteur s’est aussi entretenu avec Williams par téléphone ou en personne en 2000 et 2001.

Lettres originales reçues au *San Francisco Chronicle*, 1969-1983.

Lettres et coups de téléphone de lecteurs à l’auteur, 1969-2001.

Relevés téléphoniques et autres documents concernant les études suivies et les emplois occupés par certains suspects.

Comptes rendus d’entretiens avec des témoins et des suspects sous hypnose.

Lettres envoyées par le suspect de l’Atascadero State Hospital for the Criminally Insane.

Documents du California Department of Motor Vehicles et de compagnies d’assurances.

Expertises graphologiques du CI&I et nombreux entretiens avec le chef du département « Questioned Documents ».

Dossiers classés en rapport avec l’affaire.

Photocopies des originaux de toutes les lettres du Zodiaque. Entretiens avec Donald Lee Cheney, janvier, février, mai 2001.

Entretien avec Sandy Panzarella. Le récit complet des dépositions de Cheney et Panzarella à la police est aussi repris dans les demandes de mandats de perquisition de 1991-1992 au domicile d’Allen. Ces documents figurent à présent dans un dossier au greffe du tribunal du comté.

29 janvier 1981, entretien avec une amie proche de Darlene, Bobbie Ramos.

Entretien avec Linda Del Buono, le 8 novembre 1980 et le 29 janvier 1981.

15 juin 1981, entretien avec une amie proche de Darlene, Bobbie Oxnam.

Entretien avec Mary Pilker, sœur de Donna Lass, le 7 avril 2001 et 7 juillet 2001.

Dossier de la police de South Lake Tahoe, Case #70-6436-Donna Lass, RN.

Douglas County Sheriff File, Case #70-3120-Donna Lass, RN.

Sonoma County Probation File n°62892, Court n°7588-C.

Avis techniques : Dave Toschi, Mary Ontano, Wendy Manning ; Penny Donaly, du bureau du coroner du comté de Sonoma ; sergent Steve Brown, de la police de Santa Rosa, août 2001.

Journaux et périodiques

Blum, Walter, « Zodiac », *San Francisco Examiner,* novembre 1968.

Clark, Mark, « Dangerous Games », *Scarlet Street Magazine,* n°27, avril 1998, pp. 33-37.

Dora, Norman K., « Putting the Right Sound into Silent Movies », *San Francisco Chronicle,* 4 janvier 1972.

Ginley, Jacqueline, « Local Attorney Claims to Know Zodiac », *Vallejo Times-Herald,* 30 octobre 1991, p. A-1.

Hackler, Timothy, « Can We Blame It on the Moon ? », *San Francisco Examiner,* 13 décembre 1978, p. 24.

Hedger, Matthew, « Was the Zodiac Killer a Local Teacher ? », *Calaveras County Ledger Dispatch,* 2 juin 2001.

Holt, Tim, « The Men Who Stalk the Zodiac Killer », *San Francisco Magazine,* avril 1974, pp. 34-36.

Jennings, Duffy, « Step by Step with Two Detectives », *San Francisco Chronicle,* 1er avril 1974, p. 4.

Lieber, Dr. Arnold L., « The Lunar Effect and Dade County », extrait du *Florida Homicide Records,* 1955-1970.

Lyons, Corey, « Zodiac », *Contra Costa Times,* 3 décembre 2000.

Martin, Harry V., « Zodiac », *Napa Sentinel,* 17 décembre 1991.

McCockran, Robert, « Suspect’s Death Won’t Halt Zodiac Investigation », *Vallejo Times-Herald,* 3 septembre 1992.

O’Flaherty, Terrence, « The Police : Reel vs. Real », *San Francisco Chronicle,* 21 août 1975, p. 46.

Peterson, Davo, « Zodiac Link to Santa Barbara Murders », *Vallejo News Chronicle,* 1969.

Starr, Kevin, « The City’s Supercop », *San Francisco Examiner,* 13 août 1977, p. 11.

Silverman, Gene, « Zodiac », *Vallejo Times-Herald,* 19 janvier 1986, p. 1.

Stark, John, « The Man We Loved to Hate », *San Francisco Examiner,* 20 jnavier 1980, Scene Section, p. 1.

Stienstra, Tom, « Zodiac », *San Francisco Examiner,* 17 mars 2000.

Weir, Tom, « The Cop Who Hunts Zodiac », *Oakland Tribune,* 13 juillet 1976.

Zellerbach, Merla, « My Fair City », *San Francisco Chronicle*, 11 septembre 1968.

Sources concernant le Zodiaque de New York [Zodiaque II]

Associated Press, « Attacks by “Zodiac” Gunman Linked to Book », 1er juillet, 1990.

Bunch, William, et Gordy, Molly, « Trying to Chart a Gunman’s Moves », *Newsday,* 22 juin 1990.

Celona, Larry, et Bowles, Pete, « Shooter Foils “Zodiac” Author’s Intent », *New York Newsday,* 24 juin 1990, p. 1.

Crowley, Kieran, « Breaks Zodiac Code », *New York Post,* 8 août 1994, p. 5.

Crowley, Kieran, *Sleey My Little Dead*, New York, St. Martin’s Press, 1997.

Frankel, Bruce, « Zodiac Killer Stalks NYC », *USA Today,* 27 juin 1990, p. 3A.

George, Tara, Breen, Virginia, et Mooney, Mark, « He’s Nailed », *New York Daily News*, 19 juin 1996.

Lyons, Richard D., « Zodiac Détectives Turn to Computers and Stars », *New York Times,* 28 juin 1990.

Marzulli, John, « Zodiac Knew Signs of Victims », *New York Daily News,* p. 3.

McAlary, Mike, « Folio wing the Stars », *New York Daily News,* 24 juin 1990, p. 2.

McAlary, Mike, « Cop’s Net for Maniac », *New York Daily News,* 28 juin 1990, p. 34.

McNamara, Joseph, « New York Zodiac Copies S.F. Killer », *New York Daily News,* 24 juin 1990.

McNamara, Joseph, « Frisco Killer Unrelated to Stalker », *San Francisco Examiner,* 24 juin 1990, p. 43.

McNamara, Joseph, « Zodiac Fires on 4th Man », *New York Daily News,* 22 juin 1990, p. 7.

McQuillan, Alice, Marzulli, John, et Siemaszko, Gorky, « Gunman Admits Serial Shootings », Associated Press, 19 juin 1996, p. 30.

Miller, Alan, « Killer May Be Copycat », *USA Today,* 27 juin 1990, p. 5A.

« Zodiac II – the New York Gunman », *New York Times,* 23 juin 1990.

« Zodiac », *New York Times,* 13 août 1994.

Rashbaum, William K. « Confession of Murderous Terror Spree », *UPI,* 20 juin 1996, p. 34.

Shain, Michael, « Subway Trap for Zodiac », *New York Daily News,* 12 juillet 1990, p. 5.

Smith, Greg B., « Son of Zodiac Creates Climate of Fear in New York », *San Francisco Examiner,* 2 juillet 1990, p. A-6.

Weiss, Murry, « He Warned Police Before First Attack », *New York Post,* 22 juin 1990, p. 5.

Bibliographie

Belli, Melvin, et Kaiser, Robert Blair, *My Life on Trial*, New York, William Morrow & Co., Inc., 1976.

Douglas, John, et Olshaker, Mark, *The Cases That Haunt Us*, New York, Scribner, 2000. Traduction française : *Affaires non classées*, éditions du Rocher, 2006.

Fallis, Greg, *A Murder,* New York, M. Evans and Company, Inc., 1999.

Gardner, Earle Stanley, *The Court of Last Resort Handbook,* 1952, publié à compte d'auteur.

Gilliam, Harold, *San Francisco Bay,* Garden City, New York, Doubleday & Company, 1957.

Goldner, Orville, et Turner, George E., *The Making of King Kong*, New York, Ballantine Books, 1975.

Hanke, Ken, *Charlie Chan at the Movies*, McFarland & Co. Inc., 2004.

Huffman, Rob, « Camping with the Zodiac », 1997,2000.

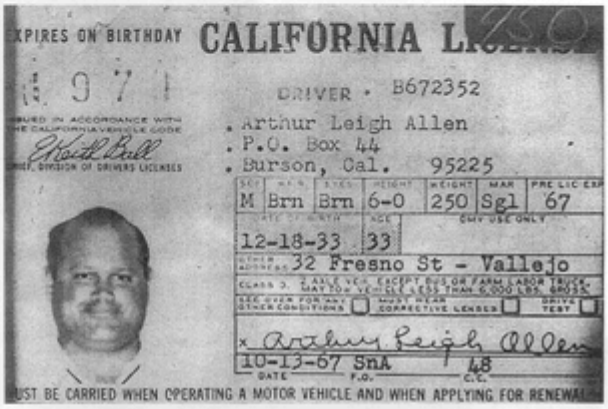
Kessler, Robert, *The FBI*, New York, Pocket Books, 1993.

Lunde, Donald T., *Murder and Madness,* New York, W.W. Norton & Company, Inc., 1979.

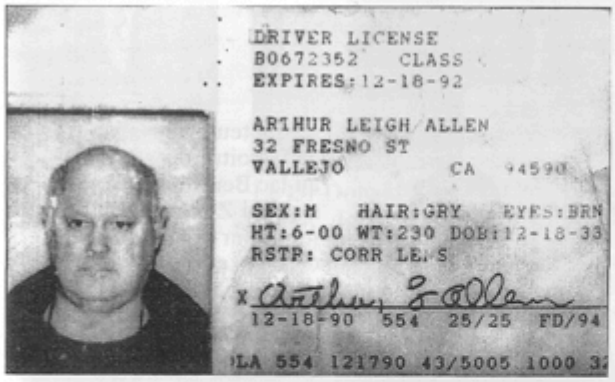
Time-Life, *Serial Killers*, Alexandria (Virginie), Time-Life Books, 1992.

Zinman, David, *Saturday Afternoon at the Bijou*, New York, Arlington House, 1973.

Portrait-robot du Zodiaque établi en 1975 à la demande du shérif du comté de Sonoma Don Striepeke.
Collection de l'auteur.

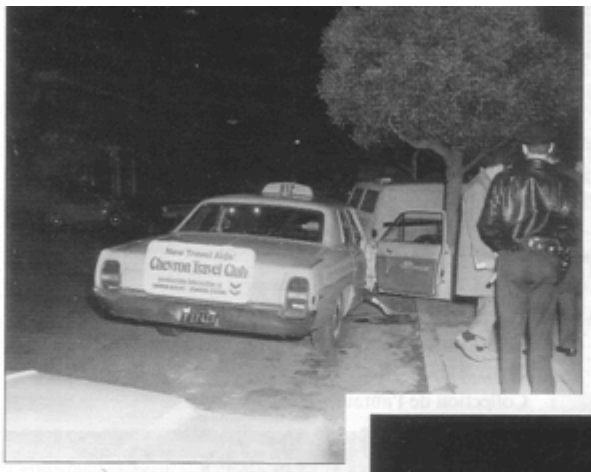


Arthur Leigh Allen,
photo du permis
de conduire de 1967.
Collection de l'auteur.



Arthur Leigh Allen,
photo du permis de
conduire de 1990.
Collection de l'auteur.

Arthur Leigh Allen,
lors d'une interview télévisée,
le jeudi 25 juillet 1991.
Reproduit avec l'autorisation de KTVU-TV.



11 octobre 1969. Le meurtre de Stine. L'inspecteur Dave Toschi (à droite, en gris). Le corps du chauffeur de taxi est affalé en travers du siège avant, la tête gisant sur le plancher. Le bras gauche de Stine pend hors de la voiture du côté passager. Le tueur lui a laissé sa montre.
Collection de l'auteur ; photo des services de police.

Un membre de la police technique et scientifique de Napa étudie les empreintes du Zodiaque menant à la voiture de Bryan Hartnell, au lac Berryessa.
Collection de l'auteur ; photo des services de police.

Enquêteurs de Napa près de la voiture des victimes, au lac Berryessa. Un message du Zodiaque est griffonné sur la portière.
Collection de l'auteur ; photo des services de police.

Vue aérienne du site du meurtre de Napa, à l'extrémité de la péninsule.
Collection de l'auteur ; photo des services de police.

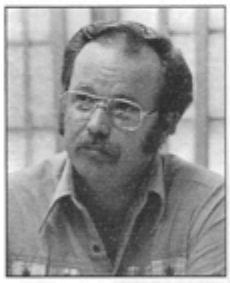
Les inspecteurs Toschi et Armstrong à la morgue, comparant un lambeau de tissu ensanglanté envoyé au *Chronicle* par le Zodiaque avec la chemise rayée grise et blanche de Paul Stine.
Collection de l'auteur ; photo des services de police.

Le capitaine Ken Narlow.
Reproduit avec son autorisation.

Le Dr Donald T. Lunde, de Stanford.
Collection de l'auteur.

L'inspecteur John Shimoda, du service d'inspection postale.
Collection de l'auteur.

Le capitaine Ron Conway.
Collection de l'auteur.



Le lieutenant James Husted, de la police de Vallejo.
Collection de l'auteur.

Le sergent Jack Mulanax.
Collection de l'auteur.

L'inspecteur George Bawart.
Collection de l'auteur.

L'avocat Melvin Belli.
Collection de l'auteur.

L'inspecteur Dave Toschi avec son fameux revolver (comme le portait Steve McQueen dans le film *Bullitt*).
Collection de l'auteur ; photo des services de police.

Le 27 décembre 1969, l'avocat Melvin Belli lit une lettre du Zodiaque datée du 20 décembre.
Collection de l'auteur.

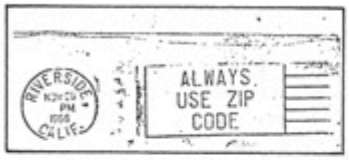
Le reporter du *San Francisco Chronicle* Paul Avery, à la base aérienne d'Hamilton AFB. Il porte des chaussures Wing Walker.
Collection de l'auteur.

Sherwood Morrill, chef du service d'examen des documents à CI&I.
Collection de l'auteur.

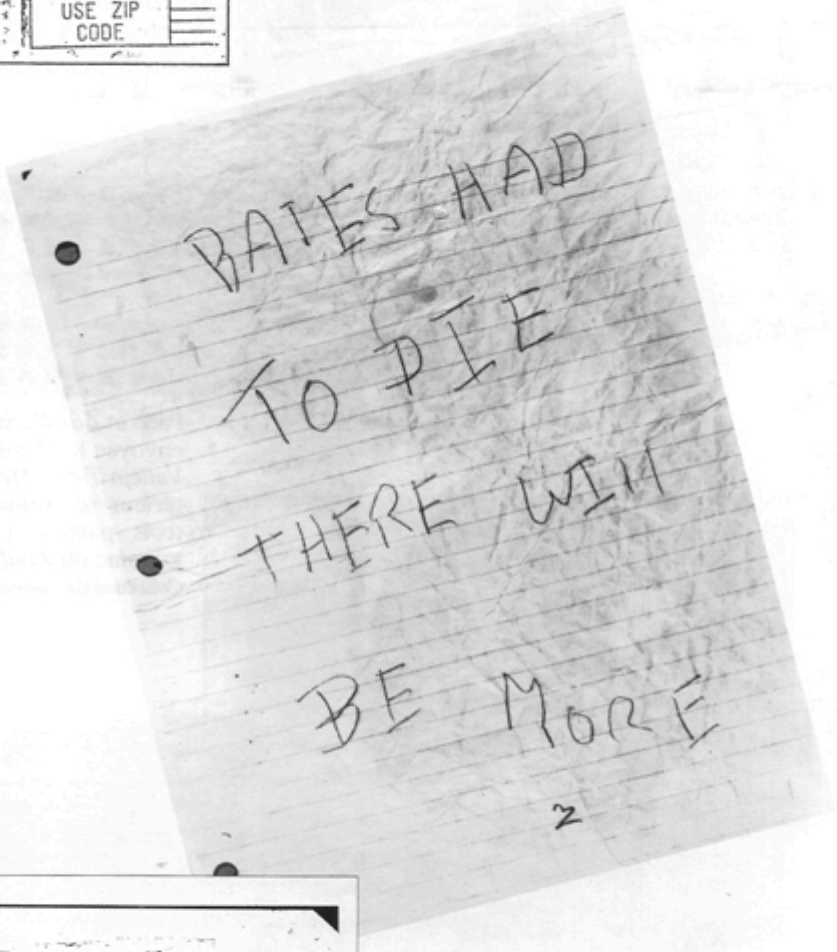
L'inspecteur William A. Baker en 2001.
Collection de l'auteur.

Le 3 avril 1974, les inspecteurs de la brigade criminelle du SFPD Dave Toschi et Bill Armstrong.
Collection de l'auteur ; photo des services de police.

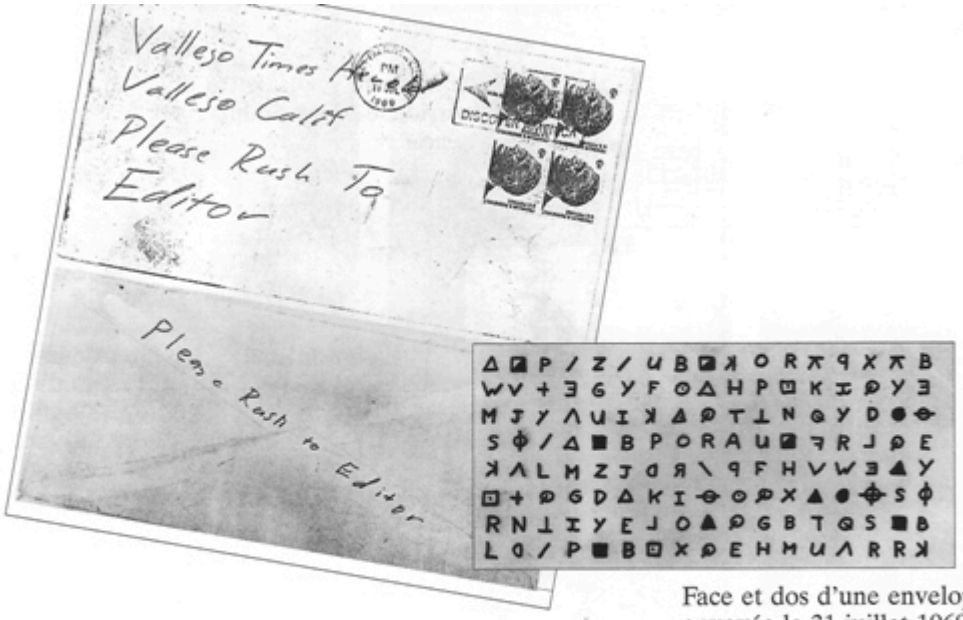
NOTE : Bon nombre des lettres et enveloppes présentée ci-après ont été égarées par la police au fil des années. Il n'en reste que ces reproductions.



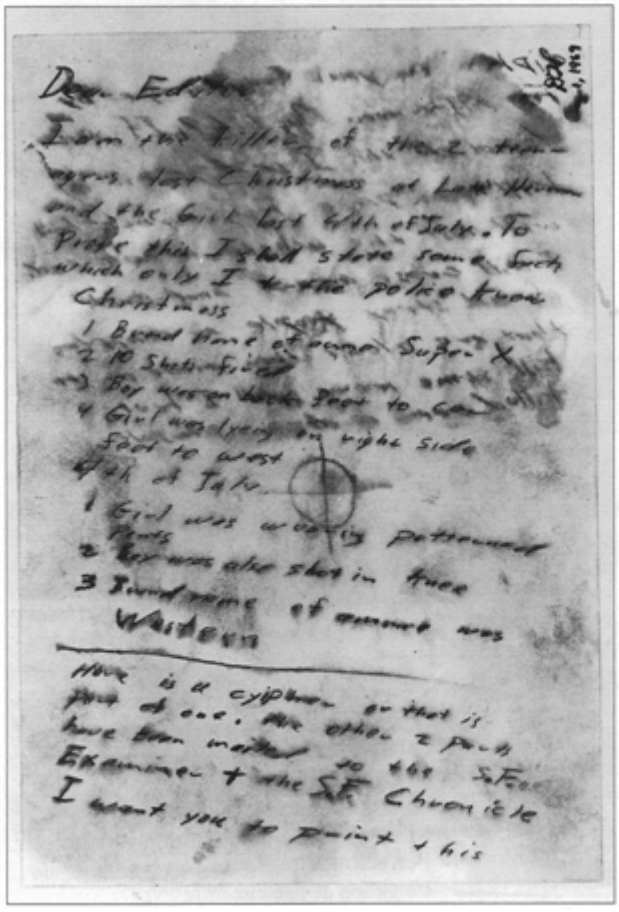
Le cachet de la poste sur la lettre du Zodiaque postée à Riverside le 29 novembre 1966.
Collection de l'auteur.



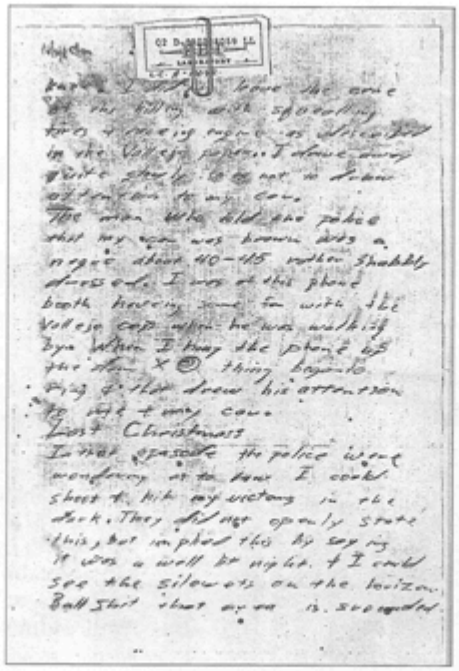
Lettre et enveloppe écrites au crayon, adressées par le Zodiaque au *Riverside Press-Enterprise* le 30 avril 1967. Notez le « Z » au bas de la lettre et l'affranchissement excessif : deux timbres de quatre *cents* à l'effigie de Lincoln sur l'enveloppe.
Collection de l'auteur.



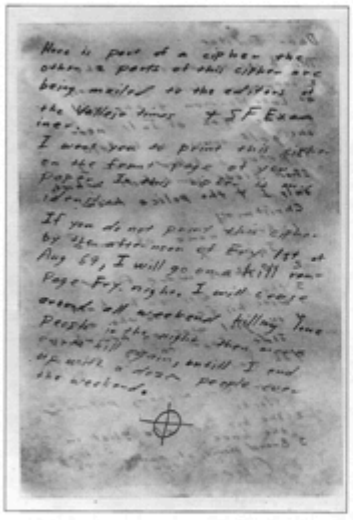
Face et dos d'une enveloppe envoyée le 31 juillet 1969 au *Vallejo Times-Herald*. À l'intérieur se trouvait une des trois parties d'un cryptogramme du Zodiaque.
Collection de l'auteur.

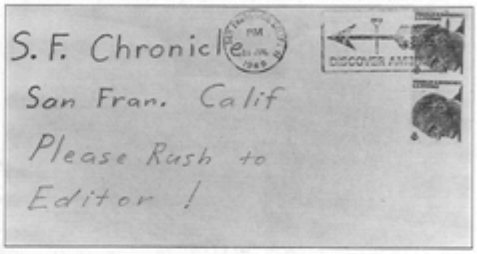


Lettre du Zodiaque du 31 juillet 1969, adressée au *Vallejo Times-Herald*. Le lendemain, la police a traité la lettre à la ninhydrine, une substance chimique utilisée pour révéler les empreintes digitales. C'est la raison pour laquelle l'encre a déteint.
Collection de l'auteur.

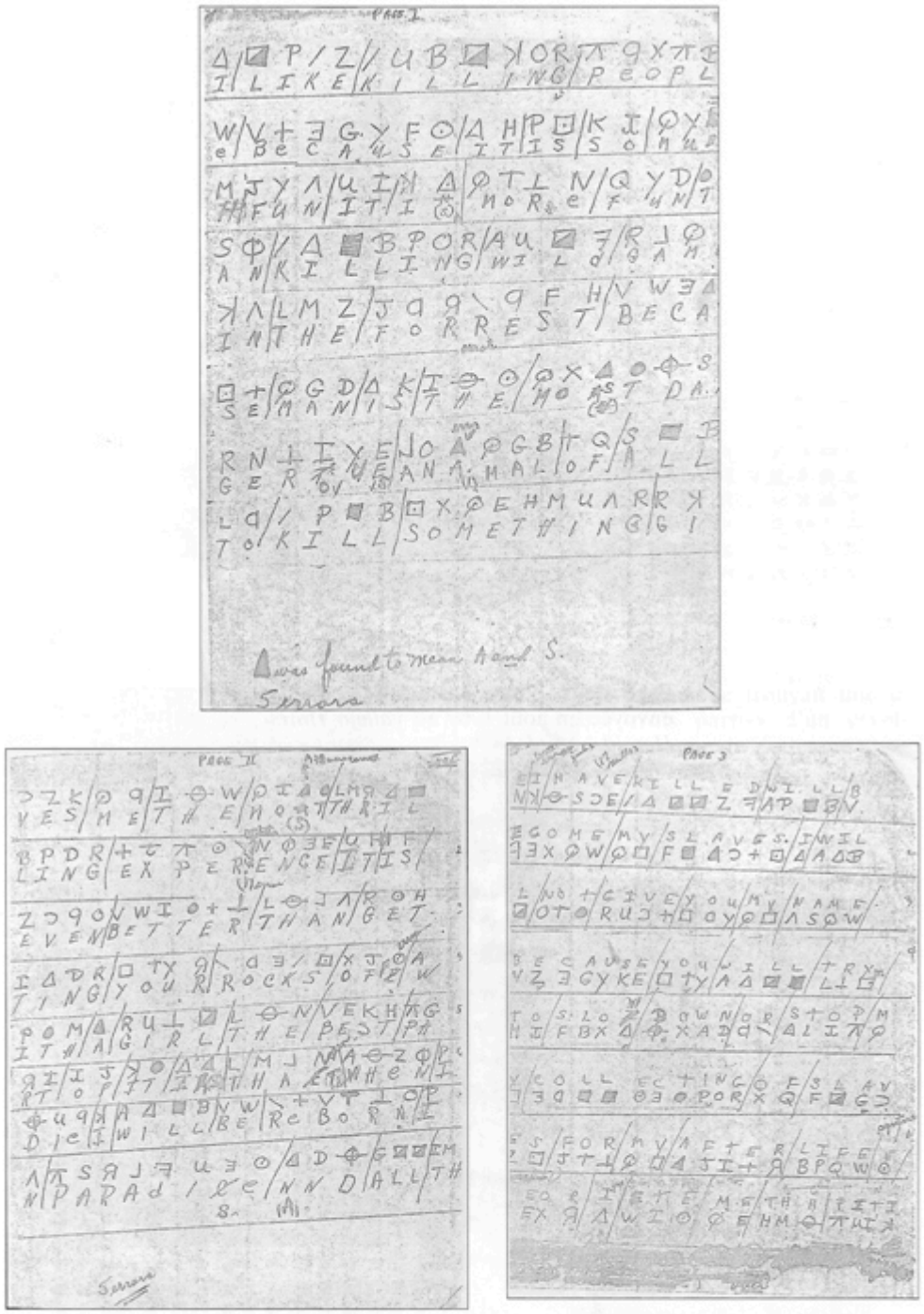


Page deux d'une lettre du Zodiaque envoyée en août 1969 au *Vallejo Times-Herald.*
Collection de l'auteur.



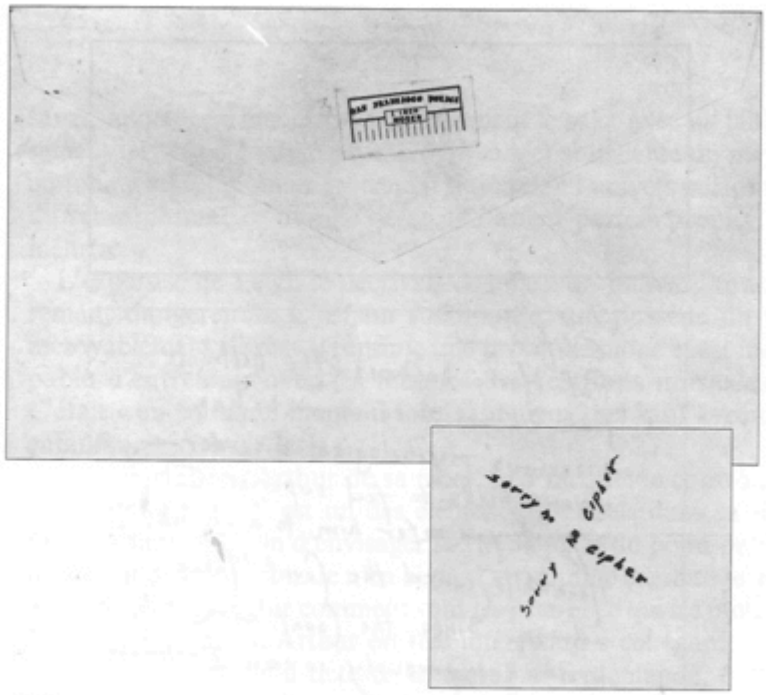


La lettre, l'enveloppe et une des trois parties d'un cryptogramme que le Zodiaque a fait parvenir au *San Francisco Chronicle*, le 31 juillet 1969. Les lettres envoyées à l'*Examiner* et au *Times-Herald* avaient des tailles différentes et indiquaient que le Zodiaque se servait d'un vieux stock de papier.
Collection de l'auteur.

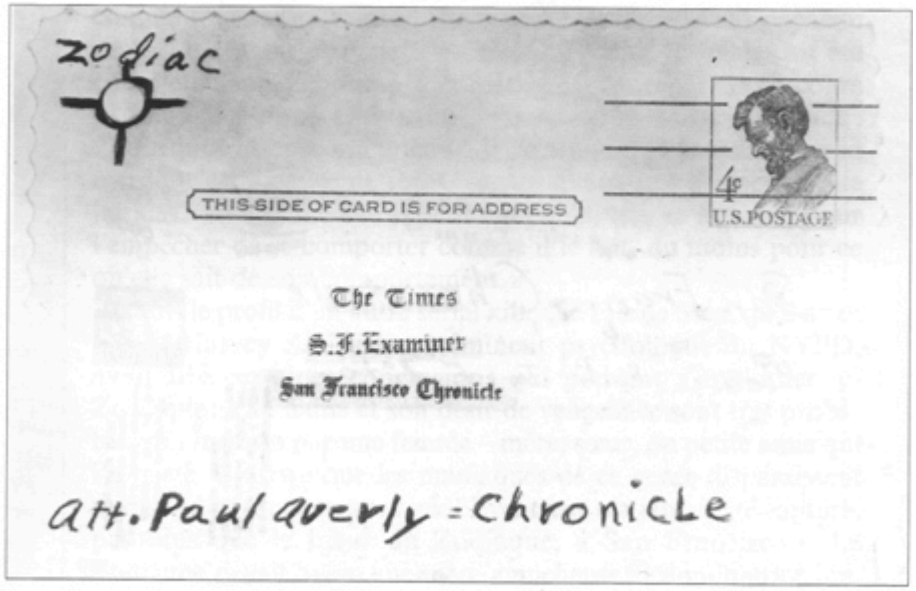


Les documents originaux dans lesquels un enseignant de Salinas, Donald Gene Harden, a décodé la première partie du cryptogramme envoyé par le Zodiaque aux journaux de la région de la Baie le 31 juillet 1969. Ce travail exceptionnel a marqué un grand pas dans l'enquête. Note : la première partie a été publié dans le *Times-Herald*, la deuxième dans le *Chronicle* et la troisième dans l'*Examiner*.

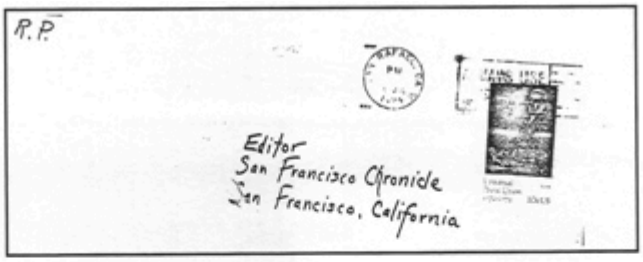
Collection de l'auteur.

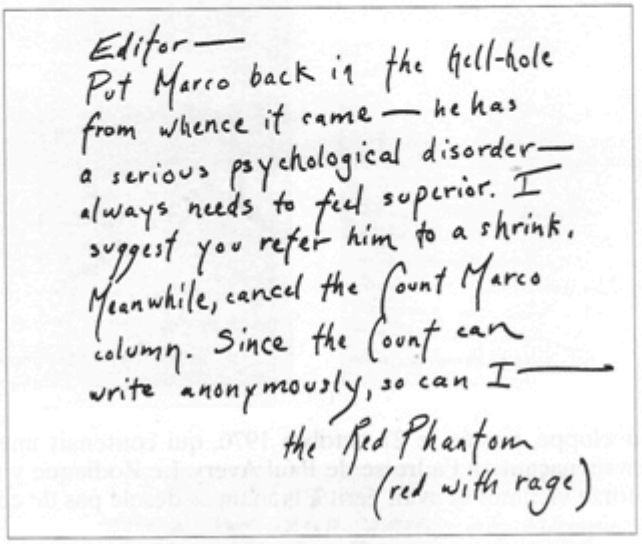


Dos de l'enveloppe, postée le 27 octobre 1970, qui contenait une carte d'Halloween menaçante à l'adresse de Paul Avery. Le Zodiaque y revendiquait quatorze victimes et avait écrit à la main : « désolé pas de code ».
Collection de l'auteur.

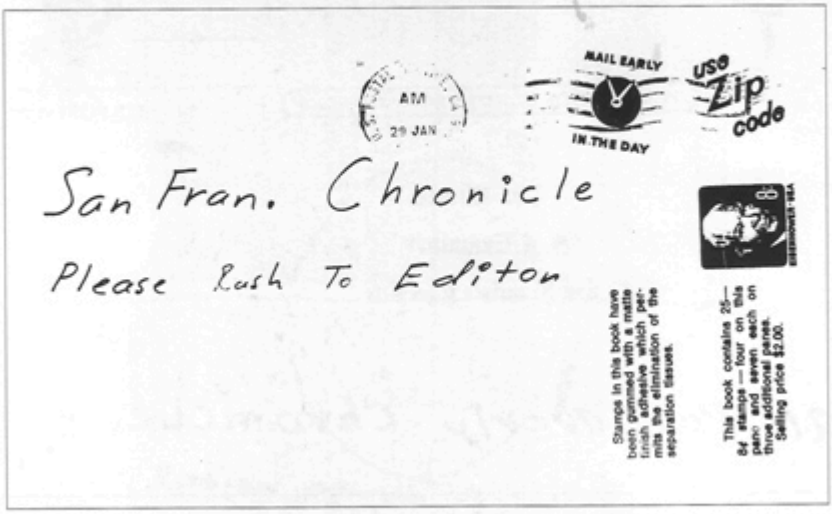


Carte postale du Zodiaque envoyée à Paul Avery le 23 mars 1971. L'adresse était en caractères gothiques. Le nom « Averly » comporte une faute d'orthographe, bien dans la manière du Zodiaque.
Collection de l'auteur.





Lettre du Zodiaque à propos du « Comte Marco » Spinelli, 8 juillet 1974.
Collection de l'auteur.



Enveloppe de la lettre du Zodiaque à propos de *L'Exorciste*, 29 janvier 1974.
Collection de l'auteur.

{1} Fête de l'indépendance aux États-Unis (N.d.T.).

{2} Agence de crédit spécialisée dans le paiement des cautions judiciaires (N.d.T.).

{3} San Francisco Police Department – nous nous en tiendrons, comme l'auteur, aux sigles pour désigner les services de police des différentes villes concernées : SFPD, VPD (Vallejo), etc. (N.d.T.).

{4} L'Aéroport international de Los Angeles (N.d.T.).

{5} Publié en français sous le titre « L'homme de la Zodiac », dans le recueil *Crimes et enchantements*, Presses Pocket (N.d.T.).

{6} Paru en français dans plusieurs anthologies sous différents titres (« Les plaisirs de la chasse », « Le plus dangereux des gibiers »), mais le plus connu est sans doute celui de la version française du film qui en a été tiré en 1932 (sorti en France en 1934) : *Les Chasses du comte Zaroff* (N.d.T.).

{7} Traduite ici par « farfouillent et glandouillent » (N.d.T.).

{8} *UNknown SUBject of investigation* – c'est ainsi que l'auteur inconnu des faits est désigné dans les enquêtes du FBI (N.d.T.).

{9} Le FBI pensait plutôt qu'il s'agissait d'une Royal Merit Pica 508. La police Pica a un pas de dix caractères par pouce, contre 12 pour Elite. La lettre anonyme avait été dactylographiée avec la plus grande des deux polices (N.d.A.).

{10} Célèbre passage du *Mikado* de Gilbert et Sullivan (N.d.T.).

{11} Une autre personnalité de Gacy était Pogo le Clown. Une huile peinte par Gacy représente le Zodiaque en costume et a été vendue aux enchères. L'acteur Johnny Depp a eu en sa possession un tableau de Gacy. « Quand je l'ai acheté, on m'avait dit que l'argent serait versé à une association ou aux familles des victimes, a-t-il expliqué. Mais j'ai appris que ce n'était pas le cas et je m'en suis débarrassé. D'un point de vue pyschologique, c'est un truc fascinant, mais vraiment sinistre. » (N.d.A.).

{12} Le nom a été modifié (N.d.A.).

{13} *La Balade sauvage* dans sa version française (N.d.T.).

{14} Quand le directeur du FBI Louis Freeh a ordonné d'intensifier les tests au polygraphe imposés aux agents pour renforcer la sécurité interne du bureau, les neuf mille agents ont accueilli la nouvelle avec beaucoup d'appréhension (N.d.A.).

{15} Le *Wiccan Rede* est un texte poétique qui résume les préceptes de la religion néopaïenne Wicca (N.d.T.).

{16} « Island of the Mare », en anglais (N.d.T.).

{17} Le nom a été changé (N.d.A.).

{18} Fondateur de l'Église de Satan (N.d.T.).

{19} Le nom a été changé (N.d.A.).

{20} « Les doigts glissants », in Dashiell Hammett, *La Femme dans l'ombre,* 10/18,1987 (N.d.T.).

{21} La Fête du Travail, célébrée le premier lundi de septembre aux États-Unis (N.d.T.).

{22} *Blood stone* désigne l'héliotrope (N.d.T.).

{23} Publié en français sous le titre *Les Crimes du Zodiaque,* trad. Alexis Champon, J'ai Lu (N.d.T.).

{24} *A Game of Death* (RKO) dirigé par Robert Wise, avec John Loder et Audrey Long. Edgar Barrier interprétait le personnage correspondant à Zaroff, le général Kreigner (N.d.A.).

{25} *Johnny Allegro*, tourné en 1946, empruntait certains éléments de l'histoire. En 1956, *Run for the Sun*, avec Richard Widmark, James Greer et Trevor Howard, transposait l'action dans une plantation plutôt que sur une île. En 1961 est sorti *Bloodlust*, une autre variation sur le même thème, et Cornel Wilde a réalisé *The Naked Prey* cinq ans plus tard (N.d.A.).

{26} Une reprise a été diffusée deux ans après, interprétée par J. Carrol Naish et Joseph Cotten, toujours avec le texte de Fink. Et encore deux ans plus tard, Les Crutchfield en fit une nouvelle adaptation de trente minutes pour *Escape*, du producteur-réalisateur Norman MacDonnell (N.d.A.).

{27} Le nom a été changé. (N.d.A.)

{28} Robert Emmett était un patriote irlandais exécuté en 1803. En dehors de l'homonymie avec Rodifer, comme on le verra plus loin, il n'y a pas de rapport évident avec le Zodiaque, ni d'ailleurs avec le mouvement hippie, hormis le fait qu'il y a une statue qui le représente dans le Golden Gate Park, endroit fréquenté par les hippies à l'époque (N.d.T.).

{29} « Avant que je ne rencontre l'éternité » (N.d.T.).

{30} « Avant que je ne les rencontre, j'en ai pitié » (N.d.T.).

{31} « L'île au trésor » (N.d.T.).

{32} Pour *clues*, « indices » (N.d.T.).

{33} Balle de plomb à tête ronde (N.d.T.).

{34} C'est aussi une lueur diffuse qu'on distingue à l'ouest après le crépuscule et à l'est avant l'aube (N.d.A.).

{35} Parmi lesquels des articles du *Daily News* sur le Zodiaque et un ouvrage de Michael Newton, *Serial Slaughter, A History of 800 Serial Killers*, comprenant une brève notice sur le Zodiaque original (N.d.A.).

{36} Littéralement : « Melvin mange de la baleine. » L'origine de la formule est assez obscure. Il pourrait s'agir du détournement d'un slogan en vogue à l'époque. « *Melville eats blubber.* » Allusion à Herman Melville, l'auteur de *Moby Dick* (N.d.T.).

{37} Les premiers tests ADN (abréviation d'acide désoxyribonucléique) effectués par le FBI à des fins médicolégales remontent à 1989 (N.d.A.).

{38} Ce nom a été changé (N.d.A.).

{39} D'autres victimes et leurs proches pourraient aussi être cités dans ce petit jeu des noms : *Arthur* David Faraday, première victime en Californie du Nord ; *Arthur* Dean Ferrin, l'époux de la troisième victime en Californie du Nord ; Bill *Leigh*, son patron ; les étudiantes de Santa Rosa Lori *Lee* Kursa, Maureen *Lee* Sterlin, Kim Wendy *Allen* (N.d.A.).

{40} D'après John Douglas, une théorie « soutient que le meurtre de Paul Stine a été commis une rue plus loin que la destination indiquée sur sa feuille de course parce que le tueur voulait qu'il soit à un endroit précis sur la carte. C'est pourquoi le Zodiaque avait choisi cette fois comme victime un chauffeur de taxi et non plus des couples. Qui d'autre aurait-il pu amener aussi aisément à un point correspondant aux coordonnées voulues ? » (N.d.A.).

{41} Postée le 17 novembre 1970 à Aptos, en Californie, vers 13 heures. (N.d.A.)

{42} Le nom a été changé à sa demande. (N.d.A.)

{43} L'abréviation IHOP désigne la chaîne International House of Pancakes. (N.d.T.)

{44} En dehors de tout contexte, ces mots peuvent avoir diverses significations et il semble que personne n'ait pu expliquer à quoi ils faisaient référence. On pourrait traduire par « taillé », « planté », « témoigné » et « vu ». (N.d.T.)

{45} Série diffusée en France sur Canal+ sous le titre *Stalag 13*, puis par M6 sous le titre *Papa Schultz*. (N.d.T.)

This file was downloaded from Z-Library project

Your gateway to knowledge and culture. Accessible for everyone.

z-library.sk z-lib.gs z-lib.fm go-to-library.sk

Official Telegram channel

Z-Access

https://wikipedia.org/wiki/Z-Library